LES VOIAGES ET LES EXPEDITIONS DE *PIRRHUS*, ROI *D'EPIRE*.

Par J. GAUTIER.

Illis difficile eſt in poteſtatibus temperare, qui per ambitionem, ſeſe probos ſimulavere. SALUST.



A *LONDRES*,

Chez l'auteur dans *Raquet-Court*, *Fleet-Street*, et chez tous les libraires de la ville et de la campagne.

M.DCC.XLV.



PREFACE.

BRITISH MUSEUM



PREFACE.

LE prince, dont j'entreprens d'écrire l'hiſtoire, a fait une ſi belle figure dans le monde, que ſes ennemis mêmes n'ont pu s'empêcher de le regarder comme le plus grand homme de ſon ſiecle. Il n'avoit pas encore douze ans, qu'il ſentit par lui même le beſoin où il étoit de s'inſtruire ; et c'eſt ce qui le porta à prier ſon gouverneur Androclion de lui faire connoître l'état de la Grece, et des roïaumes circonvoiſins, et lui donner une idée générale des intérêts différens des princes, qui ont partagé entre eux les conquêtes d'Aléxandre le grand.

Il fit voir à la bataille d'Ipſus, qui lui ſervit comme d'apprentiſſage, ce qu'on devoit attendre de ſon courage, et de ſa valeur, en renverſant tout ce qui ſe préſenta devant lui, en s'ouvrant un paſſage au travers des ennemis, et en faiſant une retraite honorable.

Il donna en toutes occaſions à la cour de Ptolomée des preuves de ſa force, de ſon adreſſe, de ſa patience dans les travaux, de ſon expérience, de ſa ſageſſe ; et en bon politique il n'oublia rien pour s'inſinuer dans les bonnes graces de ceux qui pouvoient lui rendre ſervice. Au lieu de s'y endormir dans la moleſſe, il alla chercher dans les différentes provinces de l'Egipte des loix ſages, des inventions utiles, des lumieres nouvelles ſur les arts et les ſiences, et des hommes capables de travailler un jour avec lui à faire fleurir ſon roïaume. De retour en Epire, il reforma l'extérieur, et le fond de la religion, établit les arts et les ſiences, augmenta et diſciplina ſes armées, améliora ſes finances, conſtruiſit des flottes, ouvrit des ports, bâtit des villes, et des citadelles, et étendit le commerce de la Nation.

Toutes ces occupations différentes, ne l'empêcherent pas de travailler à l'aboliſſement d'une

d'une infinité d'anciens uſages, que les préjugés, ou la ſuperſtition avoient conſacrés. Il ſavoit bien que ſes Epirotes étoient très jaloux des coutumes établies parmi eux ; mais il ſavoit auſſi qu'on vient à bout de tout par la patience : il travailla ſans relâche, et il eut le bonheur de réüſſir dans ſes entrepriſes.

En Italie, et dans tous les païs, où il porta ſes armes, il donna ſur l'art militaire des regles qui ont été ſuivies pendant pluſieurs ſiecles, et qui pour la plus part le ſont encore aujourd'hui. Il étoit naturellement doux, affable, acceſſible, prompt à reconnoître les ſervices qu'on lui rendoit, lent à ſe mettre en colere ; et il n'avoit point d'autres defauts que l'ambition, qui ſouvent lui fit faire des fautes irréparables.

J'ai diviſé ſon hiſtoire en ſix livres. Androclion, en apprenant dans le prémier à ſon éleve l'hiſtoire des guerres de Philippe de Macedoine et d'Alexandre ſon fils, contre les Grecs et les Perſes, s'attache principalement à lui faire déteſter dans Philippe un politique, qui ne ſe croit habile qu'à proportion de ce qu'il eſt perfide : dans Aléxandre un jeune inſenſé, qui s'expoſe ſans raiſon au milieu des plus grands dangers,

et

et qui pour acquerir le vain tître de conquerant, va faire la guerre à des peuples, qui ne le connoiſſent point, et qui ne lui ont jamais fait de mal; et dans Olimpias une princeſſe vindicative, qui par ſes cruautés s'eſt juſtement attirée la haine des hommes. Androclion, en faiſant voir à Pirrhus, qu'Eacide pere de ce prince n'a perdu ſon roïaume que pour avoir mécontenté ſes ſujets, lui laiſſe entre voir qu'il doit ſuivre des maximes oppoſées à celles de ſon pere, s'il veut ſe maintenir ſur le trône de ſes ancêtres.

Dans le ſecond Cinéas, prémier miniſtre et confident de Pirrhus, lui apprend ce qui s'eſt paſſé de plus remarquable dans la Perſe, et dans la Grece avant la naiſſance d'Aléxandre le grand; et dans le recit qu'il lui fait, il s'arrête principalement ſur les actions, et ſur les vertus des grands hommes, qui y ont fleuri.

Je parle dans le troiſieme de la bataille d'Ipſus, du voïage de Pirrhus en Egipte, de ſon retour en Epire, des loix, des reglemens, et des établiſſement qu'il y fit, et des coutumes qu'il trouva le moïen d'y introduire. Si les occupations de Pirrhus dans ſon roïaume

roïaume ont quelque choſe de moins éclatant en apparence que ſes victoires, on ne ſauroit nier qu'elles n'aïent été plus avantageuſes à ſon peuple, et bien plus difficiles. Il ne faut que du courage, et de l'experience pour vaincre ſon ennemi ; mais on ne peut perſuader à une nation d'abandonner ſes coutumes pour prendre celles des étrangers, ſans lui perſuader qu'ils ont plus de raiſon, et plus de goût qu'elle, et ſans lui faire haïr ſes uſages, ce qui paroît preſque impoſſible.

Cinéas donne à Pirrhus dans le quatrieme livre, une idée de l'hiſtoire Romaine, et lui fait voir que ce peuple ne doit ſa liberté et ſes privileges qu'à la tirannie de Tarquin le dernier de ſes rois, au trop grand deſpotiſme du ſénat, et à l'ambition des tribuns du peuple.

Dans le cinquieme, Pirrhus fait la guerre aux Romains, et remporte ſur eux deux victoires. On y trouve auſſi un abregé de l'hiſtoire, et de la philoſophie des anciens. Je ne rapporte de leurs actions, et de leurs paroles que celles qui peuvent divertir, ou inſtruire ; et pour ce qui eſt de leurs ſentiments, je ne m'étends que ſur ceux qui peuvent être de quelque utilité pour la conduite de la vie.

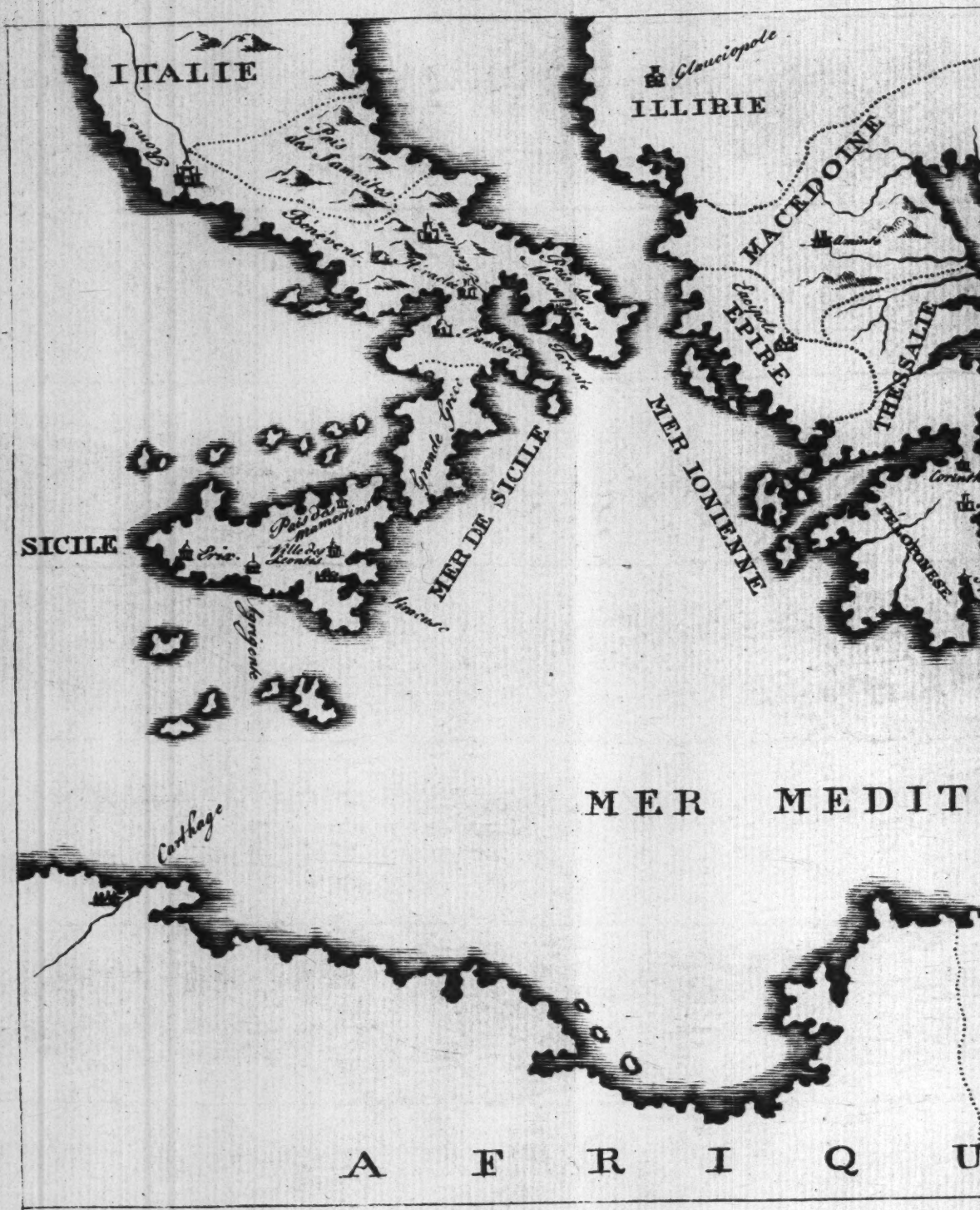
Le

Le commencement du ſixieme livre, contient un abregé de la Tactique militaire des anciens, et l'hiſtoire de la Sicile, et des Carthaginois. Je parle dans ce livre des conquêtes de Pirrhus en Sicile, des raiſons qui obligerent les Siciliens à ſe revolter contre lui, de ſa défaite en Italie, de ſon retour en Epire, de ſon entrepriſe contre Argos, et de ſa mort.

J'ai rapporté dans mon hiſtoire, toutes les maximes dont un prince doit ſe ſervir pour rendre ſes peuples heureux, et pour ſe procurer une gloire immortelle. Je n'ai jamais parlé d'abus ſans propoſer auſſi-tôt les moïens de les réformer ; et en découvrant le mal j'ai toujours montré de quelle maniere on peut le guerir. Voila cequ'on peut dire en général ſur l'ouvrage que je donne au public. Je l'ai compoſé il y a quelques années à Knowſley *maiſon de campagne du feu Comte de Derby, qui me faiſoit l'honneur de me communiquer ſes penſées. Si j'y ai fait depuis pluſieurs changemens, ce n'a été que dans la vûe d'y donner à entrevoir les tranſactions les plus importantes de l'Europe.*

PIRRHUS




ITALIE
ILLIRIE
Glaucopole
Pais des Samnites
Benevent
MACEDOINE
EPIRE
THESSALIE
MER IONIENNE
MER DE SICILE
Grande Grece
SICILE
Syracuse
Agrigente
MER MEDIT
Carthage
A F R I Q U


CARTE DES VOIAGES
ET DES
EXPÉDITIONS DE
PIRRHUS
ROI D'ÉPIRE
THRACE
ASIE
Lemnos
Lesbos
Chio
Samos
Corinthe
Argos
Sparte
Athenes
Thebes
Ile de Rhodes
Ile de Cipre
Ile de Crete
Tyr
Phenicie
Jerusalem
Judée
MER DE LIBIE
EGIPTE
Memphis
Arabie pétrée
Lac de Moeris
LIBIE
Hammon


p®
esearch
blications

PIRRHUS, ROI D'EPIRE.

LIVRE PREMIER.

SOMMAIRE.

Naiſſance de Pirrhus. Il ſe refugie chez Glaucias roi d'Illirie. Conduite de ce dernier. Androclion donne au jeune Pirrhus une idée de l'état préſent de la Grece et des païs circonvoiſins, et lui decouvre les vûes ambitieuſes, de Philippe roi de Macedoine. Il lui apprend auſſi quels étoient les interêts differens des princes qui ont partagé entre eux les conquêtes d'Aléxandre le grand; et en lui rapportant ce qui eſt arrivé depuis la guerre ſacrée, il s'arrête principalement ſur les faits qui peuvent l'inſtruire des malheurs de ſa famille.

PIRRHUS roi d'Epire étoit fils d'Eacide que les Moloſſes avoient chaſſé du trône. Ce ne fut point ſans peine qu'on le ſauva, lorſqu'il étoit encore à la mamelle, des mains des revoltés qui le pourſuivoient pour l'égor-

ger. Après diverſes avantures, il fut conduit en Illirie à la cour de Glaucias qui promit de lui tenir lieu de pere. Quoique ce roi, inſtruit par les malheurs de ſes prédéceſſeurs ſouvent battus par les Macédoniens, préferoit les douceurs de la paix aux horreurs de la guerre, il crut qu'en accordant ſa protection au prince d'Epire, il devoit changer de conduite. Il fortifia ſes villes frontieres, remplit ſes magazins de munitions de guerre et de bouche, et leva une armée nombreuſe qu'il diſciplina lui même, et qu'il rendit en peu de tems propre à exécuter les entrepriſes les plus difficiles.

Ce n'étoit que dans la néceſſité la plus preſſante que Glaucias entretenoit des armées ; et il avoit coutume de renvoïer les ſoldats chez eux, dès qu'il avoit aſſuré la tranquilité publique, en procurant à ſon peuple une paix ſolide et durable. C'eſt qu'il ne vouloit intimider perſonne par la montre formidable d'une troupe d'eſclaves païés pour tout entreprendre, et pour être les fauteurs des crimes de leur maître. L'amour de ſes ſujets lui tenoit lieu de ramparts, de garniſons, de ſatellites ; et comme il les traitoit toujours avec humanité, ils ſe croïoient tous obligés, plus par reconnoiſſance que par devoir, à ſacrifier leurs biens et leurs vies pour faire réuſſir ſes entrepriſes ; perſuadés qu'elles ne pouvoient être que juſtes, utiles, et honorables à la Nation.

Androclion,

Androclion, qui avoit ſauvé le jeune Pirrhus, et qui étoit encore auprès de lui, ne manquoit pas de lui faire faire des remarques judicieuſes ſur la conduite du roi d'Illirie. " Glaucias, lui diſoit il, " eſt le modele que vous devez ſuivre, ſi les Dieux " vous font un jour monter ſur le trône de votre " pere. Ce prince a toutes les qualités qui " conviennent à un roi. Quelle prudence dans " le gouvernement de ſes peuples! Quelle éco- " nomie dans la diſtribution des revenus de " l'état! Quelle police dans ſon roïaume! Quel " diſcernement dans le choix de ſes domeſtiques! " Quelle ſageſſe dans toute ſa conduite! Vous " voïez, Seigneur, les ſages précautions qu'il prend " pour votre rétabliſſement en Epire. Depuis " près de dix ans que vous êtes chez lui, que de " mouvemens ne s'eſt il pas donné pour vous? " Il n'a eu aucun égard à la haine des princes en- " nemis de votre maiſon qui ont juré votre ruine: " il s'eſt déclaré hautement pour le fils d'Eacide; " mais il l'a fait ſans ſe précipiter, ſans aigrir les " eſprits, en un mot il l'a fait d'une maniere à " ſe donner aſſés de tems pour ſe preparer à ne " rien craindre ni pour vous, ni pour lui.

Pirrhus écoutoit ces réflections avec toute l'attention qu'elles méritoient; mais comme il avoit l'eſprit plus rempli des deſſeins qu'il méditoit que de ceux qu'il voïoit exécuter à Glaucias, il repon-

dit à Androclion, que " pour ſuivre l'exemple du " roi d'Illirie, il falloit être roi comme lui.. Je " ſuis certain que vous le ſerez un jour, lui dit " Androclion. " Comme il eſt aſſés probable que " cela arrivera, reprit Pirrhus, il eſt à propos " que je m' inſtruiſe de l'état préſent de la " Grece, et des roïaumes circonvoiſins ; que je " connoiſſe les interêts différens des princes qui " ont partagé entre eux les conquêtes d'Ale- " xandre le Grand ; que j'aïe une idée générale de " l'agrandiſſement des uns, et de la ruine des " autres ; que je ſache pourquoi mon pere a perdu " l'Epire ; et que j'apprenne les moïens les " plus ſûrs, et les plus prompts pour la re- " couvrer.

Androclion, charmé de voir le jeune prince diſpoſé à s'inſtruire, lui parla ainſi. " Les avan- " tages, que les Grecs ont ſi ſouvent remportés ſur " les Perſes durant l'eſpace de ſoixante ans, ne " ſervirent qu' à les diviſer ; et les victoires des " Athéniens et des Lacédémoniens cauſerent leur " propre ruine, auſſi bien que celle de toute la " Grece. Ces deux républiques, rivales en gloire " et en puiſſance, ne voulant ſe céder en rien, remi- " rent au ſort des armes à décider laquelle des " deux méritoit la ſupériorité ſur l'autre ; et elles " ne les mirent bas, que lors qu'elles ne furent " plus en état de combattre. Athenes et Lacédé- " mone firent en moins de vingt ſept ans contre " elles mêmes ce que toutes les forces de la Perſe

n'avoient

" n'avoient pu faire en deux ſiecles : effet déplo-
" rable, mais toujours infaillible que la jalouſie et
" l'envie de dominer entrainent après ſoi.

" C'eſt alors que Pélopidas et Epaminondas,
" dont je parlerai plus amplement dans la ſuite, en-
" gagerent les Thébains à profiter du malheur de
" leurs voiſins, en ſe rendant ſouverains de la Grece.
" Les Thébains donnerent tête baiſſée dans les
" vûes de ces deux generaux, vinrent mettre le
" ſiege devant Platée et ils la detruiſirent. Enſuite
" Epaminondas, marcha contre les Athéniens ; et
" après les avoir défait à la bataille de Leuctres, il
" ravagea la Laconie, aſſiégea Sparte, et ſe voïant
" contraint d'en lever le ſiege pour aller au ſecours
" des Mantiniens, il battit á Mantinée les Lacédé-
" moniens et les Arcadiens ; mais cette victoire lui
" couta cher, puiſqu'il fut bleſſé à la bataille, et
" mourut peu de tems après de ſes bleſſures.

" L'année ſuivante les Bizantins, les Rhodiens,
" et les habitans des îles de Cos et de Cios re-
" ſolurent avec Mauſole prince de Carie la ruine
" totale des Athéniens, et leur tuerent leur gé-
" néral Chabrias à la prémiere bataille qui ſe
" donna. Cette guerre ne dura que quatre ans.

" Vous n'ignorez pas, Seigneur, que les Pho-
" céens habitent les environs du temple de Del-
" phes. Ces peuples s'étant un jour aviſé de la-
" bourer des terres conſacrées à Apollon, leurs
" voiſins crierent au ſacrilege, les uns de bonne

" foi, les autres pour couvrir d'un pieux prétexte
" le desir qu'ils avoient de leur nuire. La guerre,
" qui survint à cette occasion, s'appella la guerre
" sacrée : elle dura dix ans ; et elle n'aboutit à
" la fin qu' à réduire les Grecs à une honteuse
" servitude.

" C'est vôtre Cousin Philippe, roi de Macédoine
" qui les assujettit. Il étoit fils d'Amintas II.
" que l'on comptoit pour le seizieme roi de ce
" roïaume depuis Caranus qui l'avoit fondé.
" Aïant été donné en ôtage à Pélopidas, cet
" illustre Thébain le remit entre les mains d'E-
" paminondas qui l'éleva comme son propre
" fils.

" Philippe s'est toujours fait honneur d'avoir été
" son disciple ; et il se vantoit de se le proposer
" pour modele : mais souffrez que je vous dise,
" Seigneur, qu'il ne prit de ce grand homme que
" son activité à la guerre, et sa promptitude à
" profiter des occasions ; car pour sa temperance,
" sa justice, son désintéressement, sa bonne foi,
" sa magnanimité, sa clémence, c'étoient des vertus
" que Philippe ne connoissoit gueres.

" Dans les prémieres années de son regne, il
" s'occupa à écarter ses concurrens pour le trône,
" à pacifier les divisions domestiques, à repousser
" les attaques des ennemis du dehors, et à les
" mettre hors d'état par ses fréquentes victoires

" de

" de le venir troubler dans la poſſeſſion de ſon
" roïaume.

" Philippe avoit épouſé Olimpias, fille de votre
" grand oncle Néoptoleme. La politique préſida à
" cette alliance comme à toutes ſes autres en-
" trepriſes. Par là il s'attacha Néoptoleme, prince
" exclu du trône d'Epire par les droits d'Arribas
" ſon frere aîné. Après la mort d'Aléetas leur
" pere deſcendu d'Achille, Philippe engagea
" Néoptoleme à demander à ſon frere aîné le
" partage de la monarchie, et lui fit accorder par la
" terreur de ſes armes, ce que ſon frere lui refuſoit
" avec juſtice. L'Epire, ainſi partagée entre les deux
" freres, fut le grand objet que Philippe avoit eu en
" vûe, et la principale dot qu'il avoit attendu de
" ſon mariage. Dans le plan qu'il avoit formé de
" conquerir la Grece, il voulut prémierement s'aſſûrer
" de l'Epire ; et celui des deux freres qui lui devoit
" ſa couronne, ne pouvoit la conſerver, qu'en reſtant
" inviolablement attaché à ſon bienfacteur. Il avoit
" auſſi envoïé une armée en Illirie pour forcer cette
" nation à un traité de neutralité, tandis qu'il agiroit
" contre les Grecs. Enſuite il mena ſon armée ſur
" les frontieres de la Grece ; et tandis qu'il campoit
" ſous Potidée, il reçut deux couriers qui lui appor-
" toient les nouvelles de la victoire que ſon général
" Parménion avoit remportée ſur les Illiriens, et de
" la naiſſance d'un fils qu' Olimpias venoit de lui
" donner, naiſſance que les flateurs d'une cour cor-

 " rom-

" rompue voulurent rendre miraculeuſe au peuple
" par des prodiges, des merveilles, et des ſonges
" que l'intereſt leur fit inventer, et que le peuple
" crût véritables.

" Aléxandre le grand vint au monde à Pella
" capitale de la Macédoine. On peut bien
" juger de l'attention que Philippe donna à l'édu-
" cation de ce prince par la lettre qu'il écrivit
" peu de tems après ſa naiſſance à Ariſtote. Je
" vous apprens, lui dit il, que j'ai un fils. Je
" rend graces aux Dieux non pas tant de me
" l'avoir donné, que de me l'avoir donné du
" tems d'Ariſtote. J'ai tout lieu de croire que
" vous en ferez un ſucceſſeur digne de moi, et un
" roi digne de la Macédoine.

" Dès que Philippe fut affermi ſur le trône, il
" forma la réſolution de profiter de l'affoibliſſe-
" ment des Lacédémoniens, des Athéniens, et
" des Thébains, pour affecter à ſon tour l'empire
" de la Grece. On le vit bientôt aſſujettir ſes
" voiſins, étendre ſes frontieres, affoiblir ceux
" qu'il ne pouvoit encore vaincre, entrer dans les
" affaires de la Grece, prendre part à ſes qué-
" relles inteſtines, et s'unir aux uns pour accabler
" les autres, afin de devenir le maître de tous.
" Pour réuſſir dans ſes vûes, il n'épargna ni les
" ruſes, ni la force des armes, ni les préſens, ni
" les promeſſes ; et il n'y eut que l'utilité qui
" régla le choix de ces moïens.

" Philippe

" Philippe eſt redevable de la plus part de ſes " conquêtes à la phalange Macédonienne qu'il " établit lui même, et qui devint depuis ſi fa- " meuſe. C'étoit, Seigneur, un corps d'infan- " terie compoſé de ſeize mille hommes péſamment " armés, et que l'on plaçoit au centre de la " bataille. Outre l'épée, ils avoient pour armes " un bouclier et une pique de vingt et un pieds " de longueur. Philippe traitoit avec diſtinction " ces ſoldats d'élite, les appelloit ſes camarades, et " par cette marque d'honneur et de confiance qui " coute peu à un ſouverain, il les engageoit " à ſupporter ſans murmure les plus rudes fatigues, " et à affronter ſans crainte les plus grands " dangers.

" Ce prince après s'être concilié l'affection des " Theſſaliens, en les délivrant des tirans qui les " tenoient dans l'oppreſſion, ſongea à porter ſes " armes dans la Phocide ; et ſous pretexte d'y " aller punir les Phocéens ſacrileges, il marcha " vers les Thermopiles, pour s'emparer d'un " paſſage qui lui donnoit une entrée libre dans la " Grece. Les Athéniens, au bruit de cette marche, " qui pouvoit avoir d'étranges ſuites pour eux, " accoururent aux Thermopiles, et ſe ſaiſirent du " paſſage que Philippe n'oſa entreprendre de " forcer.

Cependant

" Cependant Démosthene ne cessoit de parler " à Athenes contre le roi de Macédoine. Il " faisoit voir à ses compatriotes qu'ils ne devoient " attribuer son aggrandissement, qu' à leur molesse " et à leur nonchalance ; puis qu'il n'y avoit que " cela seul qui le rendoit hardi, entreprénant, et " plein d'une fierté insolente qui alloit jusqu' à " leur insulter.

" Voïez, leur disoit il, en parlant de Philippe, " à quel point monte l'arrogance du personnage, " qui ne vous donne pas le choix ou de l'action " ou du repos ; mais qui use de menaces, tient " les discours les plus insolens ; et non content de " ses prémieres conquêtes incapables de le satis- " faire, se porte chaque jour à quelque nouvelle " entreprise. Vous attendez peut être que quel- " que nécessité vous force d'ágir. En est il une " plus grande pour des hommes libres que la " honte et l'infamie ? Voulez vous donc vous " promener éternellement dans la place publique, " en vous demandant les uns aux autres, y a-t- " il quelque chose de nouveau ? Eh quoi de plus " nouveau qu'un homme de Macédoine vainqueur " des Athéniens, et souverain arbitre de la Grece ? " Philippe est mort, dit l'un. Non, il n'est que " malade, répond l'autre. Mort ou malade, que " vous importe ? A peine le ciel vous en auroit il de- " livrés, qu'à vous comporter comme vous faites, " vous vous feriez bien vîte vous mêmes un autre

" Philippe

" Philippe ; puiſque celui-ci doit ſes accroiſſemens
" bien moins à ſa force qu' à votre indolence.

" Démoſthenes étoit fils d'un homme aſſés
" riche, et qui faiſoit valoir des forges. Philippe
" croïoit que l'éloquence de ce grand homme lui
" faiſoit plus de tort elle ſeule que toutes les
" troupes, et toutes les flotes des Athéniens. Ses
" harangues, diſoit il, ſont comme des machines
" de guerre et des batteries dreſſées de loin contre
" moi avec lesquelles il renverſe tous mes projets,
" et ruine toutes mes entrepriſes, ſans qu'il me ſoit
" poſſible d'en arrêter l'effet. Car moi même ſi
" j'aſiſtois aux aſſemblées des Athéniens, et que
" j'entendiſſe haranguer cet orateur, je con-
" clurois tout le premier qu'il faut me déclarer
" la guerre. Nulle ville ne me paroît imprénable,
" pour vû que je puiſſe y faire entrer un mulet
" chargé d'or ; mais j'ai toujours trouvé Démoſ-
" thenes inacceſſible à mes préſens.

" Antipater, un des généraux de Philippe, en
" parloit de même. Je ne compte pour rien,
" diſoit il, ni le Pirée, ni les galeres, ni les
" armes des Athéniens. Eh qu' aurions nous à
" appréhender d'un peuple qui eſt ſans ceſſe oc-
" cupé de fêtes, de feſtins, de bacchanales.
" Démoſthenes ſeul fait toute ma crainte. Sans
" lui les Athéniens ne differeroient en rien des
" peuples de la Grece les moins eſtimables. Lui
" ſeul les excite, les anime, les tire de leur lé-

" thargie

" thargie, leur met les armes, et les rames à la
" main preſque malgré eux ; et ne ceſſant de leur
" repréſenter les journées de Marathon et de Sala-
" mine, il les transforme en d'autres hommes.
" Rien n' échappe à ſes yeux clairvoïans, ni à ſa
" prudence. Il prévoit tous nos deſſeins, il évente
" toutes nos mines, il déconcerte tous nos projets ;
" et ſi Athenes le croïoit en tout, et ſuivoit tou-
" jours ſes conſeils, nous ſerions perdus ſans reſ-
" ſource. Rien ne peut tenter, ni affoiblir ſon
" amour pour la patrie. Tout l'or de notre
" Prince ne trouve pas plus d'accès auprès de lui,
" que celui de Perſe n'en trouva autre fois auprès
" d'Ariſtide.

" Philippe ne perdoit point de vûe le projet
" qu'il avoit formé de ſe ménager une entrée
" dans la Grece. Pour réuſſir dans ſon deſſein, il
" falloit ſe déclarer pour l'un des deux partis qui
" partageoient alors toutes les Républiques, ou pour
" celui des Thébains et des Locriens, ou pour
" celui des Athéniens et des Spartiates. Il n'avoit
" garde de ſe flatter que ce dernier parti voulut con-
" tribuer à l'introduire dans leur païs. Il ne lui re-
" ſtoit donc qu' à embraſſer le parti des Thébains
" qui venoient d'eux mêmes s'offrir à lui. Auſſi
" n'héſita-t-il point à ſe déclarer pour eux. Cepen-
" dant, comme il vouloit donner une couleur avan-
" tageuſe à ſes armes, il dit qu'il étoit juſte de ſe-
" courir un peuple, auquel il étoit redevable de ſon
" éducation,

« éducation, et de venger un Dieu outragé. Les « politiques, Seigneur, ſont uſage de tout, et cher- « chent à couvrir les entrepriſes les plus injuſtes du « voile de la probité, et quelquefois même de celui « de la religion ; quoique ſouvent dans le fond, ils « ne faſſent aucun cas ni de l'une ni de l'autre.

« Philippe ſût ſi bien amuſer les Athéniens par « l'eſperance d'un traité de paix, qu'il n'avoit « point envie de conclure, qu'il eut le tems de « s'emparer des Thermopiles, et d'entrer dans la « Phocide, avant qu'ils ſongeaſſent à s'oppoſer à « ſes entrepriſes. La terreur de ſon nom y jetta « par tout l'épouvante. Les Phocéens, ſe croïant « vaincus, vinrent lui demander la paix, et ſe « livrer à ſa merci. Ainſi, ſans coup ferir, il eut « tout l'honneur d'une guerre longue qui avoit « couté tant de ſang.

« Pour ne paroître rien faire de ſon autorité « privée dans une affaire qui concernoit toute la « Grece, il aſſembla le conſeil des Amphictions, « et les établit, pour la forme, juges ſouverains de « la peine que les Phocéens avoient encourue. « Comme ils étoient entierement dévoués à ſes vo- « lontés, ils ordonnerent, ſelon ſes intentions, qu'on « ruineroit les villes de la Phocide, et qu'on les re- « duiroit toutes en bourgs de ſoixante feux : que « l'on proſcriroit ſans miſéricorde les ſacrileges ; et « que les autres ne demeureroient en poſſeſſion de « leurs biens qu'en païant un tribut annuel qui « s'exigeroit juſques à la reſtitution entiere des

« ſommes

" ſommes enlevées du temple de Delphes. Ils lui " transférerent auſſi le droit de séance au Conſeil " Amphictionique, dont ils avoient déclaré les Pho- " céens déchus ; et ils pouſſerent même la complai- " ſance juſques à lui donner l'intendance des jeux " Pythiques, conjointement avec les Béotiens et les " Theſſaliens ; parceque les Corinthiens, qui l'a- " voient toujours eue, s'en étoient rendus indignes " par la part qu'ils avoient priſe au ſacrilege des " Phocéens.

" Ces faveurs extraordinaires n'étoient gueres " capables de ſatisfaire l'ambition de Philippe : " mais comme il prévoïoit bien, qu'en découvrant " trop tôt les vûes qu'il avoit ſur la Grece, il ne " manqueroit pas de ſoulever contre lui tous ſes " habitans, il crut en ſage politique devoir s'arrêt- " ter ; et afin de diſſiper leur ſoupçons, et de calmer " leurs inquiétudes, il ne parut occupé que du " deſſein de ſoumettre l'Illirie. Sans s'embarraſſer " du traité de neutralité qu'il avoit fait avec elle, " il envoia dabord une armée ſur les Frontieres " de ce Roïaume, et enſuite il la fit paſſer en " Thrace. Son intention, en faiſant tous ces " mouvemens, étoit non ſeulement d'étendre ſes " frontieres ; mais encore de tenir ſes troupes en " haleine, et de les mettre en état d'exécuter " avec plus de ſuccès le projet qu'il méditoit.

" Dès qu'il vit qu'il étoit tems de le faire " éclore, il pratiqua des intelligences dans l'île " d'Eubée, qu'il appelloit les entraves de la Grece,

" et

" et qu'on pouvoit joindre au continent de
" l'Attique par le moïen d'un pont : il gagna à
" force de préſens ceux qui y avoient le plus
" d'autorité : il y fit couler des troupes, et s'y
" rendit maître de pluſieurs places importantes.
" Les Athéniens, qui avoient un intérêt capital de
" ne la point laiſſer tomber en des mains ennemies,
" y envoierent Phocion, qui l'en chaſſa. Ce gé-
" néral, qui eut dans la ſuite beaucoup de part au
" gouvernement tant au dedans qu'au dehors, avoit
" formé ſes moeurs, et ſa vie ſur le modele de la
" plus auſtere vertu. On ne le vit jamais ni rire,
" ni pleurer, ni frequenter les bains publics.
" Quand il étoit à l'armée, ou qu'il alloit en cam-
" pagne, il marchoit toujours nuds pieds, et ſans
" manteau, à moins qu'il ne fit un froid exceſſif,
" et inſupportable ; deſorte que les ſoldats diſoient
" en riant : voila Phocion habillé, c'eſt ſigne
" d'un grand hiver. Il étoit fort éloquent, et
" pour le ſtile vif, ſerré, concis, qui fait entendre
" beaucoup de choſes en peu de mots, il l'empor-
" toit même ſur Démoſthene. Pendant qu'il fut
" en place, il eut toujours en vûe le repos et la
" paix, comme le but de tout gouvernement ſage.
" Cependant il fit plus d'expéditions lui ſeul, non
" ſeulement qu' aucun des capitaines de ſon tems,
" mais encore qu'aucun de ceux qui l'avoient pré-
" cédé. Il fut chargé du commandement juſ-
" ques à quarante cinq fois, ſans que jamais il l'eut
" demandé, ni brigué ; et ce fut toujours en ſon

" abſence

" abſence qu'on le choiſit, pour le mettre à la tête
" des armées.

" Quelque tems après Philippe vint à bout de
" ſe faire nommer, dans le conſeil des Amphictions,
" généraliſſime des Grecs ; mais au lieu d'aller,
" en leur nom, punir les Locriens d'Amphiſſe
" qu'ils avoient condamnés comme ſacrileges, il
" s'empara d'Elatée, qui étoit la plus grande ville
" de la Phocide, et la mieux ſituée, pour tenir en
" bride les Thébains. Cette entrepriſe, Seigneur,
" fit ouvrir les yeux aux Grecs, et leur montra ce
" qu'ils avoient à craindre. Les Athéniens, et les
" Thébains conclurent enſemble une ligue offen-
" ſive et défenſive ; et quoique le Roi, tant par
" ſes ambaſſadeurs que par ſes émiſſaires, tachât de
" les porter à ne point armer, et à vivre avec lui en
" bonne intelligence, ils aimerent mieux tenter le
" ſort des armes, que de ſe fier encore une fois à la pa-
" role d'un prince qui les avoit ſi ſouvent trompés.
" La bataille ſe donna à Chéronée, ville de Béotie ;
" et Philippe y remporta une victoire qui mit la
" Grece ſous le joug. On vit alors la Macédoine
" venir à bout avec trente mille hommes de ce
" que la Perſe, avec des millions d'hommes, avoit
" tenté inutilement à Platée, à Salamine, et à
" Marathon.

" La maniere, dont Philippe ſe conduiſit après
" le gain de la bataille, montre bien, Seigneur,
" qu'il eſt plus aiſé de vaincre des ennemis armés,

" que

" que de ſe vaincre ſoi même, et de dompter ſes
" paſſions. Au ſortir d'un grand repas qu'il
" avoit donné à ſes Officiers, il ſe tranſporta ſur
" le champ de bataille, et y inſulta à tous les
" morts dont la terre étoit couverte. C'étoit là
" ſe deſhonnorer lui même, et flétrir ſa gloire
" par une baſſeſſe indigne d'un roi, et d'un vain-
" queur ; mais quelque tems après il répara ſa
" faute, en renvoïant libres tous les priſonniers
" Athéniens, ſans exiger d'eux aucune rançon, et
" en leur donnant même des habits. On peut
" dire que par ce bon traitement il remporta un
" ſecond triomphe, plus glorieux et plus avanta-
" geux pour lui que le prémier ; car dans le combat
" ſon courage n'avoit vaincu que ceux qui s'y
" trouverent préſens ; mais ici ſa bonté et ſa
" clémence lui gagnerent les cœurs de tous les
" Athéniens. Il renouvella avec eux le dernier
" traité d'alliance ; et à leur priere il accorda la
" paix aux Béotiens, après avoir laiſſé une bonne
" garniſon dans Thebes.

" Le principal fruit qu'il tira de ſa victoire fut
" de ſe faire déclarer dans l'aſſemblée des Grecs,
" leur général contre les Perſes ; et pour ſe mettre
" en état de ne plus penſer qu'à ſon expédition,
" et de ſe livrer tout entier à la conquête de
" l'Aſie, il ſe hâta de finir ſes affaires domeſtiques,
" et de marier Cléopatre ſa fille à Aléxandre roi
" d'Epire votre Couſin, et frere d'Olimpias.

" Il n'eut pas la conſolation de voir les deux " époux ſe jurer une foi mutuelle ; car en les " conduiſant au temple, il fut aſſaſſiné par un " jeune ſeigneur Macédonien, nommé Pauſanias. " Ce fut un déni de juſtice qui lui fit perdre la " vie. Ce prince mourut à l'âge de quarante " ſept ans, après en avoir regné vingt quatre.

" Il n'eſt pas facile, Seigneur, de décider s'il fut " plus grand homme de guerre, que grand homme " d'état. Brave et intrépide pour lui même, il " avoit inſpiré le même courage, et la même in- " trépidité à toute ſon armée. Il étoit venu à " bout d'aguerir ſes troupes, et de ſe former des " hommes capables de le ſeconder dans ſes grandes " entrepriſes. Il commandoit plutôt en pere de " famille qu'en général d'armée ; et par cette af- " fabilité, qui mérite d'autant plus de ſoumiſſion, " et de reſpect qu'elle en exige moins, il tiroit de " ſes troupes des ſervices ſans fin, et une obeiſ- " ſance ſans bornes. Jamais perſonne ne fit plus " uſage des ruſes de guerre que lui. Loin de " préſumer de ſon bonheur, il ne ſe comptoit en " ſûreté, et ne ſe croïoit ſupérieur à l'ennemi que " par la vigilance. Les dangers, où il s'étoit vû " expoſé, ne ſervirent qu'à lui apprendre la " néceſſité des précautions, et l'art des reſſources. " Il laiſſoit uniquement aux bizarreries du hazard " ce que ne pouvoit leur ôter la prudence. Enfin " il demeuroit toujours fixe, toujours inébranlable

" dans

" dans les juſtes bornes qui ſéparent la hardieſſe
" de la timidité. Voila, Seigneur, quel étoit
" l'homme de guerre dans Philippe, il faut à
" préſent vous le repreſenter comme politique.
" Environné dès le commencement de ſon règne
" d'ennemis puiſſans et redoutables, il les reduiſit
" plutôt par adreſſe que par la force. Il s'appli-
" qua, et réuſſit à déſunir ſes envieux. Jamais il
" ne ſe repoſa ſur perſonne au ſujet des affaires
" de ſon roïaume, et de celles de ſa famille. Il
" étoit lui même ſon ſurintendant, ſon miniſtre,
" ſon général. Toujours juſte dans ſes projets, et
" infini dans les expédiens, il avoit des vûes im-
" menſes, le génie admirable pour diſtribuer dans
" le tems l'exécution de ſes deſſeins, et toute
" l'adreſſe pour agir, ſans ſe laiſſer appercévoir.
" L'argent ne lui coutoit rien, quand il s'agiſſoit
" de ſe faire des créatures. Il avoit des intelli-
" gences ſecretes dans toutes les villes de la
" Grece ; et par le moïen des penſionnaires qu'il
" tenoit à ſes gages, et qu'il païoit graſſement,
" il étoit exactement informé de toutes les réſo-
" lutions qui s'y prenoient, et venoit preſque tous-
" jours à bout de faire tourner les déliberations à
" ſon gré. Par là il ſût tromper la prudence,
" éluder les efforts, et endormir la vigilance des
" peuples, qui juſques là avoient paſſé pour les plus
" actifs, les plus ſages, et les plus clairvoïans de
" la Grece. Pour profiter des diviſions qui par-

" tageoient ſes voiſins, il donnoit du ſecours à
" ceux qui lui en demandoient ; et quand il avoit
" vaincu, il ne détruiſoit point ceux qui avoient
" eu du déſavantage, il ne les déſarmoit point, il
" ne raſoit point leurs murailles, en un mot il
" protegeoit les plus foibles, et s'appliquoit à
" affoiblir, et à humilier les plus forts.

" On ne peut diſconvenir, Seigneur, qu'il n'y
" aît quelque choſe de bien louable dans la poli-
" tique de Philippe ; mais helas, de quels moïens
" s'eſt il ſouvent ſervi pour parvenir à ſes fins !
" La fineſſe, la ruſe, la fraude, le menſonge, la
" perfidie qu'il a preſque toujours emploïés, ne
" ſont point aſſurément les armes de la vertu. Eſt
" il permis à un prince de donner des paroles, qu'il
" eſt bien réſolu de ne point garder, et de faire
" des promeſſes qu'il ſeroit bien faché de tenir ?
" Peut on lui pardonner de ſe croire habile à pro-
" portion de ce qu'il eſt perfide, et de mettre ſa
" gloire à tromper tous ceux avec qui il traite ?
" Si l'on déteſte la mauvaiſe foi, et la fourberie
" dans les particuliers, n'eſt elle pas plus condam-
" nable dans les rois, qui ſont plus obligés que le
" reſte des hommes, par l'éminence de leur place, à
" reſpecter la bonne foi, la ſincérité, la juſtice,
" et ſur tout, la ſainteté des traités, et des ſermens,
" où l'on fait intervenir le nom, et la majeſté d'un
" Dieu vengeur inéxorable de la perfidie, et de
" l'impiété.

" A peine

" A peine Philippe avoit il les yeux fermés, que
" ſon fils Aléxandre fut proclamé roi de Ma-
" cédoine. La paſſion dominante de ce prince,
" dès ſa plus tendre jeuneſſe, étoit l'ambition, et
" une vive ardeur pour la gloire. J'ai déja eu
" l'honneur de vous dire, Seigneur, que ſon pere
" confia le ſoin de ſon éducation à Ariſtote.
" Aléxandre ſe crut obligé d'aimer ce philoſophe
" comme ſon propre pere ; et quand on lui en
" demandoit la raiſon, il avoit coutume de ré-
" pondre, que s'il étoit redevable à Philippe de
" de vivre, il étoit redevable à Ariſtote de vivre
" bien. Les progrès qu'il fit dans les Sciences
" répondirent aux ſoins, et à l'habilité de ſon
" maître. Il conçût une grande ardeur pour la
" Philoſophie, et il en embraſſa toutes les parties,
" avec la diſcrétion qui convenoit à ſon rang;
" mais il s'appliqua plus particulierement à la
" morale, qu'il regardoit comme la Science des
" rois ; parce qu'elle eſt la connoiſſance des
" hommes, et de tous leurs défauts. Il aimoit à
" converſer avec les gens de lettres, à s'inſtruire,
" et à lire. Ce ſont là trois ſources du bonheur
" d'un prince, et trois moïens ſûrs d'apprendre
" à regner par lui-même. La converſation des
" gens d'eſprit l'inſtruit, en l'amuſant, de mille
" choſes curieuſes et utiles. Les leçons des
" maîtres lui forment l'eſprit, et lui apprennent
" les regles d'un ſage gouvernement. Enfin la

" lecture lui dit des verités que nul autre n'oseroit
" lui dire, et sous des noms étrangers le montre
" à lui même, et lui enseigne à se connoître, et à
" connoître les hommes, qui dans tous les siecles
" sont toujours les mêmes.

" Aléxandre eut du goût pour les arts ; et on
" les vit fleurir sous son regne ; parcequ'ils trou-
" verent en lui un juge habile, et en même tems
" un rémunérateur liberal, qui sâvoit en tout genre
" discerner, et recompenser le mérite. Il n'avoit
" que du mépris pour certaines adresses frivoles,
" et qui ne sont d'aucune utilité. Un jour qu'on
" lui présenta un homme qui faisoit passer par le
" trou d'une éguille de petits pois qu'il jettoit
" d'assés loin, et qui n'en manquoit pas un, il fit
" à cet homme un présent digne de son occupa-
" tion : c'étoit un boisseau de pois.

" Aléxandre, en montant sur le trône, le
" trouva environné d'extrêmes dangers. Les na-
" tions barbares à qui Philippe, pendant tout son
" regne, avoit fait la guerre, et sur lesquelles il
" avoit fait des conquêtes, crurent devoir profiter
" de la conjoncture d'un nouveau regne, et d'un
" prince encore jeune, pour se remettre dans leur
" liberté. Tandis qu'il étoit occupé à les réduire,
" il apprit que les Grecs avoient formé une puis-
" sante ligue contre lui, et que les Thébains
" avoient égorgé une partie de la garnison
" Macédonienne qui étoit dans leur citadelle.

" Dès

" Dès qu'il eut mis ſon roïaume en ſûreté du côté
" des barbares, il marcha à grandes journées vers
" la Grece, prit la ville de Thébes qu'il détruiſit,
" pardonna aux Athéniens, ſe fit nommer dans
" la diete de Corinthe généraliſſime des Grecs
" contre la Perſe, et retourna en Macédoine,
" pour s'y préparer à porter la guerre en Aſie.

" Après y avoir tout reglé, et avoir pris les
" précautions néceſſaires pour prévenir les troubles,
" et les mouvemens qui pourroient s'y élever en
" ſon abſence, il ſe mit en campagne à la tête
" d'une armée de trente mille hommes de pié, et
" de quatre ou cinq mille chevaux, et arriva
" quelque tems après ſur les bords du Granique,
" riviere de Phrigie. Les gouverneurs du roi de
" Perſe l'attendoient de l'autre côté, reſolus de lui
" en diſputer le paſſage. Leur armée étoit de
" cent mille hommes de pié, et de plus de dix
" mille chevaux. Aléxandre auroit perdu la vie
" dans le combat qui ſe donna, ſi Clitus d'un
" coup de ſabre n'eût coupé la main à un Seigneur
" perſan, qui étoit prêt de lui décharger ſur la
" tête un grand coup de hache. Les Perſes y
" furent défaits; et après la bataille Aléxandre
" ſe fit un devoir et un plaiſir d'aſſocier les Grecs
" à l'honneur de ſa victoire, en faiſant mettre ſur
" le butin cette inſcription glorieuſe. *Aléxandre*
" *fils de Philippe, et les Grecs, excepté les Lacé-*

 " *démoniens*

" *démoniens, ont gagné ces dépouilles ſur les barbares* " *qui habitent l'Aſie.*

" Cette action, Seigneur, marque une grandeur " d'âme bien rare, et bien eſtimable dans un " vainqueur qui, pour l'ordinaire, ſouffre avec " peine qu'on partage avec lui ſa gloire. Elle " marque auſſi beaucoup de prudence. Aléxandre " avoit beſoin du ſecours des Grecs ; et il eſperoit, " en les aſſociant à l'honneur de ſa victoire, de ſe " les rendre plus fideles et plus affectionnés.

" La bataille du Granique fut bientôt ſuivie de " la conquête de toute l'Aſie mineure. Une dame, " nommé Ada, qui y avoit une place forte, en " porta les clefs à Aléxandre, et l'adopta pour " ſon fils. Le prince, ſans mépriſer cet honneur, " lui laiſſa la garde de ſa ville ; et après la priſe " d'Halicarnaſſe, il lui rendit le gouvernement " de la Carie, dont ſon mari avoit été en poſſeſſion. " Ada, pour lui témoigner la vive reconnoiſſance " dont elle étoit pénétrée, lui envoïoit tous les " jours des viandes délicatement préparées, et " toutes ſortes de patiſſeries les plus délicieuſes ; " et enfin lui fit préſent des plus excellens cuiſi- " niers, boulangers, et patiſſiers ; mais il lui ré- " pondit, que tout cet attirail lui étoit inutile, " et qu'il avoit de bien meilleurs cuiſiniers qui " lui avoient été donnés par ſon gouverneur Léo- " nidas, dont l'un qui lui préparoit un bon dîner, " c'étoit de marcher dès le matin avant le point

" du

" du jour, et l'autre qui lui apprêtoit un excellent
" ſouper, c'étoit un diner ſobre.

" Cependant Darius, roi de Perſe s'étoit mis en
" marche, pour s'oppoſer aux Macédoniens, et aux
" Grecs. Ce prince, plein d'une folle confiance
" dans la multitude immenſe de ſes troupes,
" comptoit ſur une victoire certaine ; et ſes cour-
" tiſans, accoutumés à lui applaudir en tout, le
" félicitoient ſur les avantages qu'il croïoit
" être ſur le point de remporter. Il n'y eut
" qu'un Athénien, nommé Carideme, qui oſa
" lui dire la vérité. Darius, lui aïant de-
" mandé, s'il le croïoit aſſés fort pour marcher
" ſur le ventre à ſes ennemis : Seigneur, lui re-
" pondit il, peut être ne ſerez vous pas bien aiſe
" que je vous diſe la vérité ; mais ſi je ne le fais
" à preſent, il n'en ſera plus tems une autre fois.
" Ce ſuperbe appareil de guerre, ce prodigieux
" nombre d'hommes qui a épuiſé tout l'orient,
" pourroit être formidable à vos voiſins. L'or
" et la pourpre y brillent de toutes parts, et tout
" y eſt ſi plein de pompe et de magnificence,
" qu' à moins de l'avoir vû, on ne ſauroit ſe
" l'imaginer ; mais l'armée des Macédoniens
" affreuſe à voir, et toute hériſſée d'armes, ne
" s'amuſe point à cette vaine parade. Elle n'a
" ſoin que de bien former ſes bataillons, et de
" ſe bien couvrir de ſes boucliers, et de ſes piques.
" Leur phalange eſt un corps d'infanterie qui
" combat de pié ferme, et ſe tient ſi ſerré dans

" ſes

" ſes rangs que les hommes, et les armes ſont
" comme une haïe impénétrable. Au reſte ils
" ſont tous, les ſoldats et les officiers, ſi bien
" dreſſés, et ſi attentifs aux commandemens de
" leurs chefs, que ſoit qu'il faille ſe ranger ſous
" les drapeaux, ou tourner à droite et à gauche,
" ou doubler les rangs, ou faire front de tous
" côtés à l'ennemi, on les voit au moindre ſignal
" faire tous les mouvemens, et toutes les évolutions
" militaires. Et afin que vous ne vous imaginiez
" pas que ce ſoit l'or et l'argent qui les mene,
" cette diſcipline n'a ſubſiſté juſqu' ici qu'à l'aide
" de la pauvreté. Ont ils faim, toute nouriture
" leur eſt bonne. Sont ils fatigués, ils couchent
" ſur la terre, et le jour les trouve toujours dé-
" bout. Croïez vous que la cavalerie Theſſa-
" lienne, et celle des Acarnaniens, et des Etoliens,
" peuples invincibles et armés de toutes pieces,
" ſoient gens à être repouſſés á coup de frondes,
" et avec des bâtons brulés par le bout ? Il faut,
" Seigneur, des forces pareilles aux leurs, pour
" les arrêter ; et c'eſt dans leur païs qu'il faut
" chercher du ſecours contre eux. Faites y paſſer
" tout cet or, et cet argent inutile que je vois
" ici, et achetez en de bonnes troupes.

" Darius, Seigneur, étoit d'un caractere aſſés
" doux ; mais quel naturel le pouvoir ſouverain
" n'eſt il pas capable de corrompre ? Il eſt bien
" rare de trouver des rois qui eſtiment un homme,

" qui

" qui les aime aſſés pour les contrédire, et leur
" déplaire, en leur repréſentant la vérité. Darius,
" ne pouvant la ſouffrir, fit conduire Carideme
" au ſupplice ; et ce courageux Athénien, ne ra-
" battant rien de ſa fierté accoutumée, s' écria : j'ai
" un vengeur tout prêt dans la perſonne de celui
" contre lequel je vous ai donné conſeil, qui
" vous punira bientôt du mépris que vous en faites.
" Pour vous, en qui la puiſſance ſouveraine à fait
" un ſi prompt changement, vous apprendrez à
" la poſterité, que quand les hommes s'abandon-
" nent une fois à la fortune, elle étouffe en eux
" toutes les bonnes ſemences de la nature. Darius,
" reconnut à la bataille d'Iſſus, la vérité de tout
" ce que Caridéme, lui avoit dit ; car la pluſpart
" de ſes ſoldats y furent taillés en pieces, les autres
" prirent la fuite, et lui même il fut obligé de ſe
" ſauver, pour ne pas tomber entre les mains de
" ſon ennemi.

" La femme de Darius, et ſa mere nommée
" Siſigambis, étoient reſtées dans le camp durant
" le combat avec deux filles du Roi, et un fils
" encore enfant. Ces princeſſes, aïant ouï dire
" que le Prince venoit d'être tué, ſe mirent à le
" pleurer, à la façon des barbares, avec des cris et
" des hurlemens épouvantables. Aléxandre en-
" voïa Léonatus pour les conſoler, en les aſſûrant
" que celui qu' elles pleuroient étoit plein de vie ;
" et le lendemain il fut lui même les voir avec

" ſon

" ſon cher Epheſtion. Les deux reines prirent
" d'abord celui-ci pour le roi, et lui rendirent
" leurs reſpects ; mais quelques eunuques d'entre
" les priſonniers, leur aïant montré qui étoit
" Aléxandre, Siſigambis ſe jetta à ſes pieds, lui de-
" manda pardon pour elle, et pour ſa fille, et rejetta
" leur mépriſe ſur ce qu'elles ne l' avoient jamais
" vû. Le Roi, la relevant, lui dit : Non, ma
" mere, vous ne vous êtes point trompée : Car
" celui ci eſt auſſi Aléxandre. Voila, Seigneur,
" une réponſe qui fait beaucoup d'honneur à
" Aléxandre, et à ſon favori. Si le roi de Macé-
" doine eût toujours penſé, et agi de la ſorte, il
" auroit véritablement mérité le ſurnom de grand :
" mais la fortune ne s'étoit point encore emparée
" de ſon eſprit. Il en porta les commencemens
" avec modération et ſageſſe ; mais à la fin elle
" devint plus forte que lui, et il ne put lui re-
" ſiſter.

" Siſigambis, pénétrée de toutes les marques de
" bonté que lui donnoit Aléxandre, s' empreſſa
" de lui en marquer ſa reconnoiſſance. Grand
" Prince, lui dit elle, quelle action de graces puis
" je vous rendre, qui réponde à votre généro-
" ſité ? Vous m'appellez votre mere, et vous
" m'honnorez du nom de reine ; et moi je con-
" feſſe que je ne ſuis que votre captive. Je ſâis
" et ce que j'ai été, et ce que je ſuis. Je connois
" toute l'étendue de ma grandeur paſſée, et

" je

" je me ſens en état de porter tout le poids de
" ma fortune préſente. Cependant il eſt de votre
" gloire, que pouvant tout ſur nous, vous nous
" faſſiez ſentir votre pouvoir par votre clé-
" mence, et non pas par de mauvais traite-
" mens.

" Aléxandre, après avoir promis aux Princeſſes
" qu'elles auroient lieu d'être contentes de lui,
" ſortit de leur tente ; et comme la femme, et les
" filles de Darius étoient pour lors les trois plus
" belles perſonnes de leur ſexe, il s'impoſa la loi
" de ne plus les revoir, pour ne point expoſer ſa
" foibleſſe. Cependant il étoit jeune, vainqueur,
" et n'étoit point encore engagé dans les liens du
" mariage. Les Princeſſes furent dans ſon camp,
" non comme dans un camp ennemi, mais
" comme dans un ſaint temple, et comme dans
" un lieu ſacré, deſtiné à être l'aſile de la pudeur
" et de la modeſtie. Il en uſa avec tant d'hu-
" manité à leur égard, qu' à leur captivité près,
" elles ne pouvoient s'appercevoir de leur infor-
" tune ; et de tous les avantages qu'elles avoient
" auparavant, rien ne leur manqua que la confiance,
" qu'on ne ſauroit prendre en ſon ennemi, quel-
" que bon traitement qu'on en reçoive.

" Quelque tems après la bataille d'Iſſus, Alé-
" xandre alla en Sirie, où il ſe rendit maître des
" Tréſors de Darius qui étoient renfermés à Damas,
" et fit priſonniers de guerre les principaux ſeig-

" neurs

" neurs, et les prémieres dames de la cour. De-
" là il paſſa en Phénicie, où il reçût pluſieurs
" villes dans ſon obeiſſance. Tout ſe rendoit à
" ſon approche ; mais perſonne ne le fit avec plus
" de plaiſir que les Sidoniens. Ils furent les
" prémiers de ce pais là qui lui envoïerent faire
" leurs ſoumiſſions, malgré Straton leur roi, qui
" s'étoit déclaré pour Darius. Aléxandre lui
" ôta la couronne, et permit á Epheſtion de
" mettre en ſa place celui des Sidoniens, qu'il
" jugeroit le plus digne d'une ſi haute for-
" tune.

" Ce favori étoit logé chés deux freres, des plus
" conſidérables du païs. Il leur offrit le ſceptre ;
" mais ils le refuſerent, apportant pour raiſon
" de leur refus, que par les loix de l'état, nul ne
" pouvoit monter ſur le trône qu'il ne fut du
" ſang roïal. Epheſtion, admirant cette grandeur
" d'âme qui mépriſoit ce qu'on cherche ordinaire-
" ment par le fer et le feu : Continuez, leur dit
" il, de penſer ainſi, vous qui avez compris, les
" prémiers, combien il eſt plus glorieux de re-
" fuſer un roïaume que de le poſſeder ; mais au
" moins donnez moi quelqu'un de la race roïale,
" qui ſe ſouvienne, quand il ſera roi, que vous
" lui avez mis la couronne ſur la tête. Les deux
" freres, lui aïant dit qu'ils ne connoiſſoient per-
" ſonne plus digne du diademe qu'un certain
" Abdolonime, qui quoique de la race roïale,

" étoit

" étoit ſi pauvre, qu'il étoit contraint pour vivre " de cultiver un jardin hors de la ville, il leur " ordonna de l'aller chercher avec les habits " roïaux, et de lui déclarer ſa nouvelle dignité. " Ils obeirent ſur le champ, le trouverent qui " arrachoit les mauvaiſes herbes de ſon jardin, " le ſaluerent roi, et l'un deux portant la parole : " il s'agit, lui dit il, de changer ces vieux " haïllons dont vous êtes couvert avec l'habit que " je vous apporte. Quittez cet exterieur vil et " bas dans lequel vous avez vieili. Prénez un " coeur de roi : mais portez et conſervez ſur le " trône cette vertu qui vous en a rendu digne ; " et quand vous y ſerez monté, devenu le ſou- " verain arbitre de la vie, et de la mort de tous " vos citoïens, gardez vous bien d'oublier l'état " dans lequel, ou pour lequel vous avez été " choiſi.

" Dès qu' Abdolonime ſe fut rendu au palais, " Aléxandre commanda qu'on le fit venir ; et " après l'avoir lontems conſideré, il lui dit : ton " air ne dément point ton origine ; mais je ſerois " bien aiſe de ſâvoir avec quelle patience tu as " porté ta miſere. Plaiſe aux Dieux, répondit " il, que je puiſſe porter la couronne avec autant " de force ! Mes bras ont fourni à tous mes " deſirs ; et tandis que je n'ai rien eu, rien ne " m'a manqué. Cette reponſe fit concevoir à " Aléxandre une grande opinion de la vertu

" d'Abdolonime ;

" d'Abdolonime ; et outre les précieux meubles
" de Straton, il lui fit donner plusieurs choses du
" butin fait sur les Perses ; et ajouta à son roïaume
" une des contrées voisines.

" Pendant qu'Aléxandre étoit occupé au siege
" de Tir, il reçût une lettre de Darius, qui lui
" offroit dix mille talens pour la rançon des
" princesses captives, avec sa fille Statira en
" mariage, et tout le païs qu'il avoit conquis
" jusques à l'Euphrate. Ce prince le faisoit
" ressouvenir de l'inconstance de la fortune, et
" étaloit avec pompe les forces immenses qui lui
" restoient. Croïez vous, lui disoit il, que ce soit
" une chose facile de passer l'Euphrate, le Tigre,
" l'Araxe, et l'Hidaspe, qui sont comme autant
" de ramparts de mon empire ? Je ne serai pas
" toujours enfermé entre des rochers, et des défilés.
" Il faudra nous voir en pleine campagne ; et
" vous aurez peut être honte de paroître devant
" moi avec une poignée de gens.

" Aléxandre, aïant mis l'affaire en délibe-
" ration, Parmenion étoit d'avis d'accepter les
" offres de Darius, et dit que pour lui il le feroit,
" s'il étoit à la place du roi. Et moi aussi, re-
" prit Aléxandre, si j'étois à votre place. Il ré-
" pondit à Darius qu'il n'avoit pas besoin de son
" argent : qu'il avoit mauvaise grace d'offrir ce
" qui n'etoit plus à lui, et de vouloir partager ce
" qu'il avoit entierement perdu : que s'il étoit le

" seul

" ſeul qui ignorât, qui d'eux deux étoit le maître,
" il pouvoit s'en éclaircir par une bataille ; qu'il
" n'eſperât point épouvanter par le nom de ſes
" fleuves, celui qui avoit paſſé tant de mers ; et
" qu'en quelque lieu qu'il pût s'enfuir, il ſauroit
" bien le ſuivre à la trace.

" Darius, aïant reçû cette reponſe, perdit toute
" eſperance d'accommodement, et ſe prépara tout
" de nouveau à la guerre. Il aſſembla pour cela
" à Babilone une armée plus nombreuſe de la
" moitié, que celle qu'il avoit eue à Iſſus ; et la
" mena du côté de Ninive. A peine en étoit
" elle venue aux mains avec celle d'Aléxandre,
" qu'elle fut miſe en déroute. Le prémier ſoin
" du vainqueur, après la bataille, fut d'en rendre
" graces aux Dieux par des ſacrifices magnifiques.
" Enſuite il récompenſa ceux, qui s'y étoient le
" plus diſtingués ; et pour profiter de ſa vic-
" toire, il s'empara d'Arbelles, de Babilone,
" de Perſépolis, et de Suſe. C'eſt dans cette
" derniere ville qu'il laiſſa la mere, et les enfans
" de Darius. Aïant reçu de Macédoine quantité
" d'étoffes de pourpre, et de riches habits à la
" mode du païs, il en fit préſent à Siſigambis
" avec les ouvriers qui les avoient faits ; et lui
" fit dire en même tems, que ſi elle trouvoit ces
" ouvrages à ſon gré, elle pouvoit faire ap-
" prendre à ſes petites filles à en travailler de
" pareils pour ſe divertir. Les larmes, qui

" tomberent des yeux de la Reine, montrerent
" aſſés combien le préſent lui étoit déſagréable,
" et le compliment injurieux. C'eſt, Seigneur,
" qu'il n'y a rien que les femmes de Perſe tien-
" nent à plus grande honte que de travailler en
" laine. Ceux qui avoient porté le préſent,
" aïant fait entendre au Roi que Siſigambis
" n'étoit pas contente, il ſe crut obligé d'aller lui
" en faire des excuſes, et la conſoler. Ma mere,
" lui dit il, en l'abordant, cette étoffe, dont vous
" me voïez vêtu, n'eſt pas ſeulement un préſent
" de mes ſoeurs, mais c'eſt l'ouvrage de leurs
" mains. Par là jugez, s'il vous plaît, que la
" coutume du païs m'a trompé ; et n'imputez
" point mon ignorance à outrage. Je ne crois
" pas jusqu' ici avoir négligé en rien ce que j'ai
" ſû être de vos moeurs, et de vos coutumes.
" J'ai appris que parmi vous c'eſt une eſpece de
" crime de s'aſſeoir en la préſence de ſa mere
" ſans ſa permiſſion, vous ſavez que je ne l'ai
" jamais fait, ſans que vous me l'aïez comman-
" dé. Toutes les fois que vous avez voulu vous
" proſterner devant moi, vous ſavez que je ne
" l'ai pas ſouffert. Enfin pour derniere marque
" de mon reſpect, je vous ai toujours donné le
" doux nom de mere, qui n'appartient qu'à
" Olimpias ſeule, à qui je dois la naiſſance.

" Cependant

" Cependant Darius étoit déja arrivé à Ec-
" batane, capitale de la Médie. Il reſtoit en-
" core à ce prince fugitif trente mille hommes de
" pié, entre leſquels il y avoit quatre mille Grecs,
" et plus de trois mille chevaux, commandés par
" Beſſus, ſatrape de la Bactriane. Aïant aſſemblé
" ſes principaux officiers, il leur parla en ces
" termes : chers compagnons, de tant de milliers
" d'hommes qui compoſoient mon armée, vous
" êtes les ſeuls qui ne m'avez point abandonné
" dans ma mauvaiſe fortune ; et il n'y a que
" votre fidélité, et votre conſtance qui me faſſe
" croire que je ſuis encore roi. Les transfuges
" et les traitres regnent dans mes villes, non
" qu'on les juge dignes de l'honneur qu'on leur
" fait, mais afin que les recompenſes qu'on leur
" accorde vous tentent, et ébranlent votre cou-
" rage. Vous avez pourtant mieux aimé ſuivre
" ma fortune que celle du vainqueur : en quoi
" vous avez mérité que les Dieux vous recom-
" penſent ; et ne doutez point qu'ils ne le
" faſſent, ſi je me trouve hors d'état de le
" faire moi même. Avec des officiers tels que
" vous, et les troupes que vous commandez, j'af-
" fronterai ſans crainte l'ennemi, quelque re-
" doutable qu'il paroiſſe. Quoi ! voudroit on
" que je m'abandonnaſſe à la diſcrétion du vain-
" queur, et que j'attendiſſe de lui, pour prix de

" ma baſſeſſe, le gouvernement de quelque pro-
" vince, qu'il ſe détermineroit peut-être à me
" laiſſer ? Non, non, il ne ſera jamais au pou-
" voir de perſonne, ni de me donner, ni de
" m'ôter le diademe que je porte. Une même
" heure verra la fin de mon regne, et de ma
" vie. Si vous avez tous cé même courage, et
" cette même réſolution, comme je n'en puis
" douter, je vous répons de votre liberté, et que
" vous n'aurez point à ſouffrir le faſte, l'orgueil,
" et les inſultes des Macédoniens. Vous avez
" dans vos mains de quoi vous venger, ou ter-
" miner tous vos maux. Tous les officiers ré-
" pondirent, qu'ils étoient prêts à le ſuivre par-
" tout, et à repandre leur ſang pour ſa dé-
" fenſe.

" C'étoit, Seigneur, le ſentiment du plus grand
" nombre, et celui des troupes. Mais Naba-
" zarne général de la cavalerie, et Beſſus général
" des Bactriens avoient déja formé la réſolution
" d'arrêter le Roi, et de l'enchainer. Leur
" deſſein étoit, s'ils ſe voïoient pourſuivis par
" Aléxandre, de ſe racheter en le lui livrant en
" vie, et s'ils échappoient à ſa pourſuite, de
" s'emparer du roïaume, après l'avoir tué, et de
" recommencer la guerre. Leurs menées aïant été
" découvertes, Patrocle, qui commandoit les Grecs,
" l'exhorta inutilement à faire dreſſer ſa tente
" dans leur quartier, et à confier la garde de ſa

" perſonne

" perſonne à des troupes, de la fidélité deſquelles " il étoit ſûr. Il ne put ſe réſoudre à faire cet " affront aux Perſes. J'aurai, lui répondit il, " moins de peine à être trompé par mes ſujets, " qu' à les condamner. J'aime mieux ſouffrir, au " milieu d'eux, tout ce que la fortune me prépare, " que de chercher ma ſûreté parmi des étrangers, " quelque fideles, et bien affectionnés que je les " croïe : auſſi bien je ne puis plus mourir que " trop tard, ſi les ſoldats, qui ſont de ma nation, " me jugent indigne de vivre.

" Darius ne fut pas lontems ſans éprouver " combien étoient vrais les avis qu'on lui avoit " donnés. Les traitres, aïant gagné la pluſpart " des troupes, ſe ſaiſirent de ſa perſonne, le lierent " avec des chaines d'or, comme pour faire hon- " neur à ſa qualité de roi, et prirent le chemin " de la Bactriane, le conduiſant dans un chariot " couvert.

" Cependant Aléxandre, qui pourſuivoit Da- " rius, aïant appris le malheur qui venoit d'ar- " river à ce prince, ſe crut obligé de hâter ſa " marche pour le délivrer. Dès que les barbares " ſurent, qu'il étoit ſur le point de les atteindre, " ils prirent la fuite. Nabazarne et Beſſus, ſe " voïant abandonnés des troupes, exhorterent " Darius de monter à cheval, et de ſe ſauver " avec eux des mains de ſon ennemi ; mais le " Roi n'en aïant voulu rien faire, ils lancerent " pluſieurs flêches contre lui, et le laiſſerent

" tout couvert de bleſſures. Quelques heures
" après on le trouva couché ſur un char, et tou-
" chant à ſa fin. Cependant, avant que d'ex-
" pirer, il eut encore la force de demander à
" boire. Ce fut un Macédonien, nommé Po-
" liſtrate, qui lui en donna. Après avoir bu, il
" pria les Macédoniens, qui étoient préſens, de dire
" à Aléxandre que, ſans avoir jamais reçû de lui
" aucun ſervice, il mouroit ſon redevable : qu'il
" lui rendoit mille graces de tant de bontés,
" qu'il avoit eues pour ſa mere, pour ſa femme,
" et pour ſes enfans, ne s'étant pas contenté de
" leur ſauver la vie, mais leur aïant laiſſé tout
" l'éclat de leur prémiere grandeur : qu'il prioit
" les Dieux de rendre ſes armes victorieuſes, et
" de le faire monarque de l'univers ; et qu'il ne
" croïoit pas avoir beſoin de lui demander, qu'il
" vengeat l'exécrable parricide commis ſur ſa
" perſonne, parceque c'étoit la cauſe commune
" des Rois. En finiſſant ces mots, il expira.
" Aléxandre, qui arriva dans le moment, ne put
" s'empêcher de verſer des larmes, en voïant
" ſans mouvement, et ſans vie le corps d'un
" prince, qui méritoit un meilleur ſort. Il dé-
" tacha ſa cotte d'armes, la jetta ſur lui ; et l'aïant
" fait embaumer, il l'envoïa à Siſigambis, pour
" le faire enſévelir à la façon des Rois de
" Perſe, et le mettre au tombeau de ſes an-
" cêtres.

" Vers

" Vers ce tems là Aléxandre changea en orgueil,
" et en débauche la modération et la continence,
" qui l'avoient fait admirer juſqu' alors. Invin-
" cible aux dangers, et aux fatigues de la guerre,
" il ne le fut point aux vices de ceux qu'il avoit
" vaincus. Ce n'étoit plus que jeux, que parties
" de plaiſir, que femmes, que feſtins déſordonnés,
" où il paſſoit les jours, et les nuits à boire. Il
" fit un ſérail de ſon palais, qu'il remplit de trois
" cens ſoixante concubines. Il vouloit que chacun
" ſe proſternât à ſes pieds, et lui rendît des hom-
" mages et des ſervices, qui ne conviennent qu' à
" des eſclaves. Non content d'avoir pris la robe
" Perſanne, il obligea auſſi ſes capitaines, ſes amis,
" et tous les grands de ſa cour de s'habiller comme
" lui. Vous jugez bien, Seigneur, qu'une telle
" conduite ne pouvoit que déplaire à tous les Ma-
" cédoniens, accoutumés à une vie dure et labo-
" rieuſe; mais il n'y eut que les ſimples ſoldats
" qui oſerent ſe plaindre. Ils diſoient tout haut,
" qu'on avoit plus perdu que gagné par la vic-
" toire: que c'étoit en effet les Macédoniens qu'on
" pouvoit dire vaincus de prendre ainſi les cou-
" tumes et les moeurs des étrangers: que tout le
" fruit de leur longue abſence ſeroit donc de re-
" tourner dans leur païs avec l'habit des barbares:
" qu' Aléxandre avoit honte d'eux: qu'il aimoit
" mieux reſſembler aux vaincus qu' aux vainqueurs;

" et que de roi de Macédoine il étoit devenu sa-
" trape de Perse.

" Aléxandre ne tarda gueres à aller dans la
" Bactriane, pour y punir Bessus du parricide qu'il
" avoit commis. A son arrivée, les soldats du
" traitre l'abandonnerent ; et Spitamene son confi-
" dent, s'étant saisi de sa personne, le chargea de
" chaines, lui arracha la tiare qu'il avoit sur la
" tête, mit en piece la robe roïale de Darius dont
" il étoit revetu, et le fit monter sur un cheval,
" pour le conduire dans le camp des Macédoniens.
" En le presentant au Roi : Seigneur, lui dit il,
" je vous ai vengés, vous et Darius mes rois et
" mes maîtres. Je vous amene ce scélerat, qui a
" assassiné son seigneur, et qui est traité aujour-
" d'hui selon l'exemple qu'il en a lui-méme
" donné. Hélas ! que Darius ne peut il être te-
" moin d'un tel Spectacle.

" Aléxandre, après avoir loué Spitamene, se
" tourna vers Bessus, et lui dit : quelle rage de
" tigre s'est emparée de ton coeur, pour avoir
" osé charger de chaines, puis égorger ton roi, et
" ton bienfaiteur. Retire toi de devant mes yeux,
" monstre de perfidie et de cruauté. Ensuite
" aïant fait venir Oxatre frere de Darius, il lui
" remit Bessus entre les mains ; et ce prince lui fit
" souffrir le supplice du feu, auquel Nabazarne
" avoit déja été condamné.

" Aléxandre

" Alexandre, aïant pris beaucoup de villes dans " la Bactriane, en bâtit une à laquelle il donna ſon " nom. Les Scithes, allarmés de la conſtruction " de cette ville qui les bridoit, lui députerent " des ambaſſadeurs. Dès qu'on les eut introduits " dans ſa tente, le plus ancien d'entre eux lui " parla en ces termes. Si les Dieux t'avoient " donné un corps proportionné à ton ambition, " tout l'univers ſeroit trop petit pour toi. D'une " main tu toucherois l'orient, et de l'autre l'occi- " dent ; et non content de cela tu voudrois ſuivre " le ſoleil, et ſavoir où il ſe cache. Tel que tu " es, tu ne laiſſes pas de vouloir aſpirer où tu ne " ſaurois atteindre. De l'Europe tu paſſes dans " l'Aſie ; et quand tu auras ſubjugé tout le genre " humain, tu feras la guerre aux rivieres, aux fo- " rêts, et aux bêtes ſauvages. Ne ſais tu pas " que les grands arbres ſont lontems à croître, et " qu'il ne faut qu'une heure pour les arracher : " que le lion ſert quelque fois de pâture aux plus " petits oiſeaux : que le fer, malgré ſa dureté, eſt " conſumé par la rouille ; et qu'enfin il n'eſt " rien de ſi fort que les choſes les plus foibles ne " puiſſent détruire ? Qu' avons nous à démeler " avec toi ? Nous n'avons jamais mis le pied dans " ton païs. N'eſt il pas permis à ceux qui vivent " dans les bois d'ignorer qui tu es, et d'où tu " viens ? Nous ne voulons ni obeir, ni comman-

" der

" der à perſonne. Et afin que tu ſaches quels
" gens ce ſont que les Scithes, nous avons reçû
" du ciel, comme un riche préſent, un joug de
" boeufs, un ſoc de charue, une fleche, un javelot,
" et une coupe. C'eſt de quoi nous nous ſervons
" et avec nos amis, et avec nos ennemis. Nous
" donnons à nos amis du bled provenu du travail
" de nos boeufs, et nous offrons avec eux du vin
" aux Dieux dans la coupe. Pour ce qui eſt de
" nos ennemis, nous les combattons de loin à coup
" de fleches, et de près avec le javelot. C'eſt avec
" quoi nous avons autrefois vaincu les peuples les
" plus belliqueux, dompté les rois les plus puiſſans,
" ravagé toute l'Aſie, et nous ſommes ouvert le
" chemin juſques dans l'Egipte.

" Mais toi qui te vantes de venir pour extermi-
" ner les voleurs, tu es toi même le plus grand
" voleur de la terre. Tu as pillé, et ſaccagé
" toutes les nations que tu as vaincues. Tu as pris
" la Lidie : tu as envahi la Sirie, la Perſe, la Bac-
" triane : tu ſonges à pénétrer juſqu' aux Indes ;
" et tu viens ici pour nous enlever nos troupeaux.
" Tout ce que tu as ne ſert qu'à te faire déſirer
" plus ardemment ce que tu n'as pas. Ne vois
" tu pas combien il y a que les Bactriens t'arrêtent ?
" Pendant que tu domptes ceux ci, les Sogdiens ſe
" revoltent ; et la victoire n'eſt pour toi qu'une
" ſemence de guerre.

" Paſſe

" Paſſe ſeulement l'Iaxarte, et tu verras l'éten-
" due de nos plaines. Tu auras beau ſuivre les
" Scithes, je te défie de les atteindre. Notre
" pauvreté ſera toujours plus agile que ton armée,
" chargée des dèpouilles de tant de nations ; et
" quand tu nous croiras bien loin, tu nous verras
" tout d'un coup tomber ſur ton camp. Car c'eſt
" avec la même viteſſe que nous pourſuivons, et
" que nous fuïons nos ennemis. J'apprens que les
" Grecs font paſſer en proverbe les ſolitudes des
" Scithes. Ouï, nous aimons mieux nos deſerts
" que vos grandes villes, et vos fertiles campagnes.
" Crois moi, la fortune eſt gliſſante : tiens la
" bien, de peur qu' elle ne t'échappe. Mets un
" frein à ton bonheur, ſi tu veux en demeurer
" maître.

" Si tu es un dieu, tu dois faire du bien aux
" mortels, et non pas leur ravir ce qu'ils ont. Si
" tu n'es qu'un homme, ſonge toujours à ce que
" tu es. Ceux que tu laiſſeras en paix ſeront tou-
" jours tes véritables amis : parceque les amitiés
" les plus fermes ſont entre les perſonnes égales ;
" et ceux là ſont eſtimés égaux, qui n'ont point
" éprouvé leurs forces les uns contre les autres.
" Mais ne t'imagine pas que ceux, que tu auras
" vaincus, puiſſent t'aimer. Il n'y a jamais
" d'amitié entre le maître, et l'eſclave; et une paix
" forcée eſt bientôt ſuivie de la guerre.

" Au

" Au reſte ne penſe pas que les Scithes, pour
" contracter une alliance, faſſent aucun ſerment. Ils
" n'ont point d'autre ſerment que de garder la foi,
" ſans la jurer. De telles précautions ne convien-
" nent qu'aux Grecs qui, en ſignant leurs traités,
" ne peuvent s'empêcher d'appeller les Dieux à
" témoins. Pour nous, nous ne nous croïons re-
" ligieux, qu'autant que nous avons de bonne foi.
" Qui n'a pas de honte de manquer de parole aux
" hommes, ne craint pas les Dieux. Et de quoi
" te ſerviroient des amis à qui tu ne te fierois
" pas ? Conſidere que nous veillerons pour toi à
" la garde et de l'Europe, et de l'Aſie. Nous
" nous étendons juſqu' à la Thrace; et la Thrace,
" à ce qu'on dit, confine à la Macédoine. Il ne
" s'en faut que la largeur de l'Iaxarte que nous
" ne touchions à la Bactriane. Ainſi nous ſommes
" tes voiſins des deux côtés. Vois lequel tu aimes
" le mieux, de nous avoir pour amis, ou pour
" ennemis.

" Aléxandre répondit aux ambaſſadeurs, qu'il
" uſeroit de ſa fortune, et de leur conſeil; de ſa for-
" tune en continuant d'y avoir confiance, de leur
" conſeil en n'entreprenant rien témérairement.
" Dés qu'il leur eût donné congé, il marcha
" contre les Scithes; et après les avoir défaits, il
" leur renvoïa tous leur priſonniers, pour leur mon-
" trer que ce n'étoit point animoſité, mais deſir

" de

" de gloire qui lui avoit mis les armes à la main
" contre eux.

" Après diverſes expéditions dans leſquelles il
" eut tout le ſuccès qu'il en pouvoit attendre, il
" partit pour les Indes, y aſſiega et y prit plu-
" ſieurs villes qui paroiſſoient imprenables, et rem-
" porta ſur Porus, le plus puiſſant roi du païs, une
" victoire complette. Ce prince Indien, aïant
" fait dans le combat tout devoir de ſoldat et de
" capitaine, demeura ſur le champ de bataille, tant
" qu'il y reſta un eſcadron, ou un bataillon ; en-
" fin bleſſé à l'épaule, il ſe retira ſur ſon éléphant,
" ſe faiſant aſſés remarquer à ſa taille, et à ſa va-
" leur. Aléxandre, qui avoit envie de le ſauver,
" lui envoïa quelques Officiers, pour l'exhorter à
" venir trouver un vainqueur digne de lui. Il y
" conſentit avec peine, et le prince lui aïant de-
" mandé comment il vouloit qu'on le traitât : en
" roi, lui répondit Porus. Mais, ajouta Alé-
" xandre, ne demandez vous rien davantage ? Non,
" repliqua-t-il, tout eſt compris dans ce ſeul mot.
" Aléxandre, touché d'une grandeur d'âme dont
" il ſembloit que le malheur de ce prince relé-
" voit encore l'éclat, ne ſe contenta point de lui
" laiſſer ſon roïaume : il y ajouta d'autres pro-
" vinces, et le combla de toutes les marques
" poſſibles d'honneur, d'eſtime, et d'amitié.

" Quelques tems après le Roi de Macédoine
" s'avança dans le païs des Indes, où il aſſujettit à

" ſon

" ſon empire beaucoup de peuples, et beaucoup
" de villes. Il ſe regardoit comme un conqué-
" rant de profeſſion et par état ; et il ſe portoit
" tous les jours à de nouveaux exploits avec tant
" d'ardeur et de vivacité, qu'il ſembloit ſe croire
" obligé de forcer toutes les villes, de ravager
" toutes les provinces, et d'exterminer tous les
" peuples qui refuſoient ſon joug.

" Un jour, comme il marchoit à la tête de ſon
" armée, des Philoſophes Indiens, qui l'apperçu-
" rent, ſe mirent à frapper la terre du pied. A-
" léxandre, étonné de ce mouvement extraordi-
" naire, en voulut ſavoir la cauſe. Ils lui répon-
" dirent, en montrant la terre avec leurs mains,
" que perſonne ne poſſedoit de cet élement que ce
" qu'il en pouvoit occuper : qu'il n'étoit different
" du reſte des hommes, qu' en ce qu'il étoit plus
" remuant et plus ambitieux qu'eux, et couroit
" toutes les terres et les mers, pour faire du mal aux
" autres, et s'en faire à lui même ; mais qu'enfin il
" mourroit ſans occuper plus d'eſpace qu'il ne lui
" en falloit pour ſa ſépulture. Il ne leur ſut pas
" mauvais gré de cette réponſe ; mais emporté
" par le torrent de la gloire, il faiſoit le contraire
" de ce qu'il approuvoit.

" Aléxandre ſongeoit à pénétrer juſqu' au
" Gange, le plus grand de tous les fleuves des
" Indes ; mais un murmure général, qui s' excita
" dans ſon armée l'aïant obligé de renoncer à ce

" deſſein

" deſſein, il ſe contenta d'aller juſqu' à l'Océan,
" en domptant tout ce qui ſe rencontra ſur ſon
" paſſage. Sa flote l'avoit ſuivi, en deſcendant
" par les rivieres ; et il comptoit s'en ſervir pour
" renvoïer en Europe une partie de ſes troupes ;
" mais quand il fut près de la mer, un événement
" inopiné et nouveau pour ſes ſoldats, les jetta
" dans un grand trouble, et expoſa ſa flote à un
" danger évident. C'étoit le flux et le reflux de
" la mer qu'ils n'avoient point remarqué dans la
" Méditerranée. Néarque fut le ſeul de tous
" les officiers, qui oſa accepter la commiſſion
" d'Amiral, qu'on regardoit comme extrême-
" ment dangereuſe ; parce qu'il s'agiſſoit de faire
" voile ſur un mer abſolument inconnue. Le
" Roi lui en aïant temoigné ſa reconnoiſſance
" d'une maniere tout à fait obligeante, le
" chargea de reconnoitre avec ſa flote la côte
" maritime depuis l'Inde juſqu' au fond du golfe
" Perſique ; et après avoir donné ſes ordres, il
" prit ſa route par terre pour Babilone. En
" paſſant à Suſe, il y épouſa la princeſſe Statira,
" fille aînée de Darius, et donna la plus jeune à
" ſon cher Epheſtion. Les plus grands ſeigneurs
" de ſa Cour choiſirent à ſon exemple des femmes
" dans les plus nobles familles de Perſe. Alé-
" xandre prétendoit par ces alliances cimenter ſi
" bien l'union des deux nations, qu'elles n'en
" deviendroient qu'une ſous ſon empire.

C'eſt

" C'eſt à peu près vers ce tems là que Néar-
" que vint lui faire un récit de ſon voïage, et
" des découvertes qu'il y avoit faites. Ce qu'il
" lui apprit lui donna du goût pour la navigation.
" Il ne ſe propoſoit rien moins que d'aller, en
" partant du golfe de Perſe, faire le tour de
" l'Arabie et de l'Afrique, et de rentrer dans
" la Méditerrannée par le détroit qu'on appelle
" les colonnes d'Hercule. Il diſoit que, quand
" il auroit abaiſſé l'orgueil de Carthage contre
" laquelle il étoit fort irrité, il paſſeroit en Ibérie,
" franchiroit enſuite les Alpes, et raſeroit toute
" la côte d'Italie, d'où il n'y auroit qu'un petit
" trajet juſqu'en Epire, et de là dans la Macé-
" doine. Pour ſe mettre en état d'exécuter ces
" entrepriſes, il fit couper ſur le mont Liban une
" infinité d'arbres, et envoïa ordre aux vicerois
" de Méſopotamie, et de Sirie de les emploïer à
" la conſtruction des vaiſſeaux, dont il croïoit a-
" voir beſoin. Mais ce deſſein, avec bien d'autres
" qu'il rouloit dans ſa tête, échoua par ſa
" mort prématurée. Ce prince vecut trente deux,
" ans et huit mois, et en regna douze.

" Vous ne ſeriez peut être pas content de moi,
" Seigneur, ſi après vous avoir fait un détail aſſés
" long des actions d'Aléxandre, je ne vous diſois
" ce que vous en devez penſer. Vous pouvez le
" conſiderer ſous deux faces, et comme ſous deux
" époques différentes. Vous avez pu remarquer,

" par

" par tout ce que je vous ai dit de lui juſqu'à la
" bataille d'Iſſus, que ſi de la même main dont
" il avoit terraſſé Darius, il l'eût retabli ſur le
" trône : qu'il eût rendu l'Aſie mineure, habitée
" preſque toute entiere par des Grecs, libre et in-
" dépendante de la Perſe : qu'il ſe fut déclaré le
" protecteur de toutes les villes, et de tous les
" états de la Grece, pour leur aſſurer leur liberté,
" et les laiſſer vivre ſelon leur loix : qu'il fût
" rentré enſuite dans la Macédoine ; et que là
" content des bornes légitimes de ſon empire, il
" eût mit toute ſa gloire, et toute ſa joie à la
" rendre heureuſe, à y procurer l'abondance, à y
" faire fleurir les loix et la juſtice, à y mettre la
" vertu en honneur, et à ſe faire aimer de ſes ſujets :
" qu'enfin devenu par la terreur de ſes armes, et
" encore plus par la renommée de ſes vertus
" l'admiration de tout l'univers, il eût exercé ſur
" les coeurs un empire bien plus ſtable, et bien
" plus honorable, que celui qui n'eſt fondé que
" ſur la crainte, jamais prince n'auroit été plus
" grand, plus glorieux, plus reſpectable que lui.
" Mais ſon bonheur continuel l'enivra, et le
" changea à un point qu'on ne le reconnût plus :
" et je ne ſais ſi jamais le poiſon de la proſpérité
" eût un effet plus prompt, et plus efficace.

" Le récit des actions d'Aléxandre m'a ſouvent
" empêché, Seigneur, de vous parler de ſes dé-
" fauts ; cependant il eſt bon de vous les faire

" connoître. Depuis la bataille d'Iſſus on ne vit
" plus gueres en lui qu'un prince plongé dans
" tous les excès d'une proſpérité faſtueuſe, vain,
" fier, arrogant, emporté, cruel, et livré à l'in-
" tempérance, et à la debauche.

" Il pouſſa la folie et l'extravagance juſqu'à tra-
" verſer les plaines ſabloneuſes de la Libie, et ex-
" poſer ſon armée à périr de ſoif et de fatigue,
" pour aller ſe faire nommer le fils de Jupiter Am-
" mon, et acheter à grands frais un titre, qui ne
" pouvoit ſervir qu'à le rendre mépriſable.

" Il rétrancha de ſes lettres le mot *Salut*:
" comme ſi ce titre, parce qu'il eſt emploïé par
" les autres hommes, eût pu dégrader un roi
" qui par ſon état même eſt obligé de procurer,
" ou du moins de ſouhaiter à tous ſes ſujets le bon-
" heur déſigné par ce terme.

" Il fit paſſer au fil de l'épée, ſans diſtinction
" d'âge, ni de ſexe les Branchides, auxquels on ne
" pouvoit reprocher d'autre crime que celui d'être
" les deſcendans de quelques Grecs, qui avoient
" livré à Xerxes les tréſors du temple d'Apollon.

" Il condamna Philotas à la mort pour un
" crime, dont il n'étoit point coupable, et qu'il lui
" avoit pardonné; et fit aſſaſſiner Parménion, à
" qui il devoit une partie de ſa gloire.

" Il tua de ſa propre main Clitus, qui à la
" verité avoit abuſé de ſa patience; mais qui juſ-

" ques

" ques là avoit été un fidele ſerviteur, et lui avoit
" ſauvé la vie à la bataille du Granique.
" Il tua auſſi Calliſthenes, le plus honnête
" homme qui fut à ſa ſuite, pour n'avoir pas voulu
" lui rendre des hommages divins.
" Il ſe plaiſoit à paſſer les jours et les nuits à
" boire; il continuoit des débauches pendant des
" ſemaines entieres: il ſe piquoit de vaincre tous
" les autres en intempérance; et quand il avoit
" la tête échauffée de vin, il prénoit à tâche de
" décrier ſon pere, d'avilir ſa gloire, et de ſe pré-
" férer à lui ſans ménagement et ſans pudeur.
" Je paſſe ſous ſilence, Seigneur, un infinité
" d'autres vices, pour vous faire faire quelques ré-
" flections ſur ſes conquêtes. En portant la guerre
" dans l'Aſie, et tournant ſes armes contre Da-
" rius, il avoit un prétexte plauſible et honnête;
" parce que les Perſes avoient été de tout tems,
" et étoient encore les ennemis déclarés des Grecs,
" dont il avoit été nommé le généraliſſime, et
" dont il ſe pouvoit croire obligé, en cette qualité,
" de venger les injures. Mais quel titre avoit il
" contre un grand nombre de peuples, à qui le
" nom même de la Grece étoit inconnu, et qui ne
" lui avoient jamais fait aucun tort? Un pirate,
" à qui il demandoit un jour quel droit il croïoit
" avoir d'infeſter les mers, eut bien raiſon de lui
" répondre: Le même que tu as d'infeſter l'uni-
" vers. Mais parceque je n'ai qu'un vaiſſeau, on

" m'appelle brigand ; et parce que tu as une " grande flote, on te donne le nom de conqué- " rant.

" Y eût il jamais un téméraire ſemblable à " Aléxandre ? Quand vous lirez ſon hiſtoire, " vous ſerez dans des allarmes continuelles pour " lui, et pour ſon armée ; et vous croirez à chaque " moment qu'il va périr. Tantôt c'eſt un fleuve ra- " pide, qui eſt prêt de l'entrainer, et de l'engloutir. " Tantôt c'eſt un roc eſcarpé, où il grimpe, et où " il voit autour de lui des Soldats percés par les " traits des ennemis, ou renverſés par des pierres " énormes dans des précipices. Vous tremblerez, " quand vous verrez dans une bataille la hache " prête à lui fendre la tête ; et vous craindrez en- " core plus, quand vous le verrez ſeul dans une " place, où ſa témerité l'a engagé, expoſé à tous " les traits des ennemis. Il comptoit ſur des " miracles : mais rien n'étoit plus déraiſonnable ; " car les miracles ne ſont pas ſûrs, et les Dieux ſe " laſſent ſouvent de conduire, et de conſerver des " téméraires qui abuſent de leur ſecours.

Pirrhus prenoit tant de plaiſir à entendre Androclion, qu'il ne ſongeoit pas que la nuit étoit déja fort avancée. Celui-ci lui aïant dit, qu'il étoit tems de ſe retirer : je le veux bien, répondit le jeune Prince, mais à condition que vous viendrez demain me trouver à mon reveil, et que vous acheverez de m'inſtruire d'un hiſtoire qu'il

qu'il m'importe de ſavoir. Androclion promit de le contenter ; et le lendemain, dès qu'il fut jour, il entra dans ſa chambre, et l'aïant trouvé ſeul, il continua à lui parler en ces termes.

" La mort d'Aléxandre, qui n'eſt arrivée que " ſix ou ſept ans avant votre naiſſance eſt, " Seigneur, la ſource d'où ſont ſortis les maux " de l'Epire, la ruine de votre famille, et les " guerres civiles, qui achevent de conſumer les " triſtes reſtes de la Grece.

" A peine avoit il les yeux fermés, que les " grands ſe partagerent ſur le choix d'un ſucceſſeur. " Les uns vouloient qu'on élût le fils qu'il avoit " eu de Barſine : quelques autres ſe déclarerent " pour celui qui devoit bientôt naître de Roxane ; " mais le parti le plus fort fut pour ſon frere " Aridée, qui fut à la fin reconnu pour Roi, ou " plutôt à qui on donna le nom de Roi ; puiſ- " que l'autorité ſouveraine demeura toute entiere " entre les mains des généraux, qui avoient partagé " entre eux les provinces.

" En Europe la Thrace, et les régions voiſines " furent confiées à Liſimaque : la Macédoine, et " la Grece à Antipater, et à Cratere.

" En Afrique l'Egypte, et les autres conquêtes " d'Aléxandre dans l'Arabie, la Cirénaique, et la " Libie furent données à Ptolomée.

" Dans l'Aſie mineure la Licie, la Pamphilie, " et la grand Phrigie furent cédées à Antigone :

" la petite Phrigie à Léonat : la Lidie à Ménandre ;
" l'Armenie à Néoptoleme : la Cappadoce, et la
" Paphlagonie à Eumene.

" La Sirie, et la Phénicie échurent à Laomé-
" don : des deux Médies l'une fut le partage
" d'Atropate, et l'autre de Perdiccas : La Babi-
" lonie fut abandonnée à Archon : la Perſe à
" Peuceſte : la Méſopotamie à Arcéſilas : la
" Parthie, et l'Hircanie à Pratapherne : la Bac-
" triane, et la Sogdiane à Philippe.

" La haute Aſie qui approche des Indes, et les
" Indes mêmes furent laiſſées entre les mains de
" ceux, qu' Aléxandre y avoit établis pour gou-
" verneurs.

" Perdiccas fut chargé de la perſonne du Roi,
" et établi régent du roïaume : Seleucus fut mis
" à la tête de toute la cavalerie des alliés ; et
" Caſſandre à la tête des compagnies des gardes.

" Cependant la nouvelle de la mort d'Aléxandre,
" étant arrivée en Grece, y avoit cauſé une joïe
" preſque univerſelle. On n'y parloit plus que
" de liberté : la guerre fut reſolue : et on ne
" ſongea qu'à lever un armée nombreuſe, qui alla
" aſſieger Antipater dans Lamia. Léonat n'eut
" pas plutôt appris le danger, où ſe trouvoit ce
" général, qu'il marcha à ſon ſecours avec vingt
" mille hommes d'infanterie, et deux mille cinq
" cens chevaux. Les confédérés vinrent au de-
" vant de lui, lui livrerent bataille, défirent ſes

" troupes

" troupes, et le tuerent. Après cette victoire " Léosthenes, qui commandoit l'armée des Grecs, " ſerra la ville de plus près ; et s'étant avancé à " la tête des ſiens, pour y donner l'aſſaut, il " reçut un coup de pierre qui le tua ſur le champ, " et qui fournit à Antipater une occaſion de ſortir " de la ville en bon ordre, et de ſe retirer en Ma- " cédoine.

" Souffrez, Seigneur, que je continue à vous " parler avec franchiſe ; et que ſans couvrir les " défauts des princes de votre ſang de quelque " prétexte ſpécieux, je vous diſe ſans déguiſement " les fautes qu'ils ont commiſes.

" Parlez librement, répondit Pirrhus : je veux " m'accoutumer de bonne heure à m'entendre " dire la vérité ; et quoique je me ſente du pen- " chant pour la flaterie, je ſais pourtant bien que " ce n'eſt qu'un intérêt ſordide qui l'a fait agir, " et qu'elle ne peut cauſer que des malheurs ſans " nombre, tant aux princes qui s'y livrent, qu'aux " peuples qu'ils gouvernent.

" Olimpias votre Couſine, et mere d'Alé- " xandre le grand, continua alors Androclion, ſe " voïant exclue du gouvernement par le partage " des provinces, que les généraux de ſon fils " avoient fait entre eux, et qu'elle avoit raiſon " de regarder comme injurieux à ſa gloire, crut " que le parti le plus ſûr pour elle étoit de ſe re- " tirer en Epire. Il l'étoit en effet ; car Anti-

" pater devoit bien tôt rentrer en Macédoine,
" dont il avoit le gouvernement ; et ce ſeigneur
" avoit non ſeulement juré de vanger la mort
" d'Alexandre Cinceſte ſon gendre, dont elle
" avoit été la cauſe ; mais encore de ſe venger lui
" même de tous les mauvais ſervices, qu'elle lui
" avoit rendus auprès de ſon fils, dans la vûe de ſe
" défaire d'un homme qui faiſoit bien ſon devoir.
" D'ailleurs il n'avoit jamais pu digérer la mort
" de Parménion, et de Philotas ſes chers amis,
" qu'Aléxandre avoit ſacrifiés à des ſoupçons mal-
" fondés, et peut être même à la gloire qu'il leur
" envioit : car il eſt à propos que vous ſachiez,
" Seigneur, que les plus grands princes ne ſont
" pas toujours à l'abri de la jalouſie, et qu'ils pren-
" nent ſouvent ombrage de la bonne conduite des
" généraux qu'ils ont eux mêmes choiſis. Ils
" aimeroient quelque fois mieux n'avoir pas reüſſi
" dans des affaires importantes, que d'en voir re-
" jaillir la gloire ſur ceux qu'ils ont emploïés. Il
" y a bien des honnêtes gens, qui ont ſenti les
" effets du caprice de leur maître, pour lui avoir
" rendu de grands ſervices, et Antipater croïoit
" que ſes deux amis étoient du nombre de ces
" honnêtes gens. Olimpias fit donc bien de ſe
" retirer en Epire auprès du Roi votre pere, qui
" venoit de perdre Aléxandre ſon couſin, tué en
" Italie par les Brutiens.

" J'ai

" J'ai déja eu l'honneur de vous dire, Seigneur, " que Perdiccas, qui avoit épouſé Cleopatre, ſoeur " d'Aléxandre le grand, ne s'étoit réſervé que la " tutelle du roi Aridée ; mais il avoit le com- " mandement d'une armée très nombreuſe ; et " ſous prétexte de maintenir l'autorité roïale, il " ne ſe promettoit rien moins que de ſubjuger " tous ces princes, qui avoient partagé entre eux " l'Orient. Il crut qu'il falloit commencer par " Ptolomée Lagus, roi d'Egipte, qui dans l'eſ- " pace d'un an avoit réduit à ſon obeiſſance la " Sirie, la Judée, et la Phénicie.

" Comme il appréhendoit qu' Antigone, en ſe " joignant au roi d'Egipte, ne s'oppoſa à ſes " progrès, il lui ôta le gouvernement de la Licie, " de la Pamphilie, et de la grande Phrigie, qu'il " donna de ſa propre autorité à Eumenes, avec " qui il avoit fait un traité d'alliance offenſive et " défenſive.

" Ptolomée, qui vit venir la foudre, ne s'en " émut point ; mais ſe croïant obligé de com- " muniquer les mauvais deſſeins de Perdiccas aux " princes intéreſſés, il envoïa des ambaſſadeurs " à Antipater qui, après le ſiege de Lamia, " s'étoit retiré en Macédoine, où il faiſoit de " grands préparatifs, pour ſe venger des Athé- " niens. Antipater reçut auſſi en même tems " des lettres d'Antigone, qui confirmoient celles " de Ptolomée, et par leſquelles il lui mandoit

" qu'il

" qu'il avoit déja été lui même dépouillé de ſes
" états. C'en étoit aſſés pour lui faire changer
" de deſſein. Il fait la paix avec les Athéniens,
" établit Poliſperchon vicéroi en ſon abſence, et
" joint ſon armée à celle d'Antigone, qui de-
" voit s'oppoſer à Eumenes.

" Perdiccas aïant réglé les opérations de la
" campagne, marcha contre Ptolomée. Les
" troupes Egiptiennes, qui adoroient leur roi, ſe
" rangerent ſur le bord du Nil, brulant d'im-
" patience de ſe méſurer avec des ſoldats ſi re-
" nommés dans l'Orient. Perdiccas paroît ſur
" les bords du fleuve, exhorte ſes phalanges à le
" paſſer, et rapelle à leur ſouvenir les victoires
" du Granique, de l'Indus et du Gange ; mais
" ce n'eſt plus Aléxandre qui leur parle, un
" ſombre ſilence regne par toute l'armée. Per-
" diccas, s'appercevant de leur froideur, ſe retire
" dans ſa tente avec un air ménaçant ; et à peine
" y eſt il entré, que huit de ſes gardes ſe jettent
" ſur lui, le percent de mille coups, et vont enſuite
" ſe rendre au camp de Ptolomée.

" Dès que la mort de Perdiccas fut divulgée,
" ſon armée ſe diſſipa ; et chacun prit parti ſelon
" ſes intérêts, ou ſon inclination. Les uns re-
" tournerent en Grece, ou en Macédoine : d'autres
" groſſirent les troupes du roi d'Egipte ; et
" d'autres allerent en Cappadoce, pour y ap-

" prendre

" prendre à Eumenes, que leur général avoit été
" assassiné.

" Que pensez vous, Seigneur, du malheur de
" Perdiccas ? Ne se l'est il pas attiré par son
" ambition démésurée, et par sa perfidie ? Les
" princes croïent qu'il leur est permis de se laisser
" aller au gré de leurs passions : ils se figurent
" qu'ils n'ont qu'à vouloir, et que tout doit
" leur reüssir : enfin ils s'imaginent que les autres
" hommes ne sont faits que pour applanir les
" difficultés qui semblent vouloir faire échouer
" leurs injustes entreprises. Perdiccas veut dé-
" pouiller les autres princes de ce qui leur est
" échu en partage : mais par quel droit ? par
" quelle autorité ? ce n'est pas à quoi il pense.
" Il le veut : il viole le traité conclu devant Ba-
" bilone : il oublie ses promesses ; ou s'il s'en
" souvient, il se moque des hommes à qui il les
" a faites, et des Dieux en présence des quels il les
" a faites : il ôte à Antigone son gouverne-
" ment : il corrompt Eumenes, en lui donnant
" ce qui ne lui appartient pas ; et il veut exter-
" miner Ptolomée, que les Dieux favorisent, que
" les Egiptiens aiment comme leur pere, et qui
" a mérité l'estime et l'admiration des nations
" étrangeres. Mais Perdiccas est assassiné par
" ceux qu'il regarde comme ses amis : il suc-
" combe, pour ainsi dire, sous son propre glaive ;
" et le ciel le punit, en se vengeant de lui par lui
" même.

" N' êtes

" N' êtes vous pas un peu trop ſévere, An-
" droclion, dit Phirrus, et doit on priver les
" ſouverains du droit qu'ils ont de faire des con-
" quêtes ?

" Seigneur, répliqua Androclion, les hommes
" de quelque rang, qualité, ou condition qu'ils
" ſoïent, ne peuvent régarder comme légitime-
" ment acquis, que ce qui leur eſt légitimement
" donné, ou laiſſé. Un païs ſur lequel on n'a
" aucun droit, et dont on s'empare les armes à la
" main eſt un bien qu'on arrache par force des
" mains du proprietaire : c'eſt une uſurpation :
" c'eſt un vol ; mais, Seigneur, permettez moi
" de continuer le récit des choſes, que vous voulez
" apprendre : vous y verrez les conſéquences fu-
" neſtes du droit de conquêtes.

Phirrus ſourit à ces mots ; et auroit repliqué, ſans l'envie qu'il avoit de s'inſtruire. Androclion continua ainſi.

" Eumenes aïant appris la mort de Perdiccas,
" envoïa en Aſie Alcétas ſon lieutenant avec
" ordre de n'engager aucune action générale
" avant la jonction de l'armée, qu'il avoit envie
" d'y mener lui même. D'un autre côté Anti-
" pater, aïant donné le commandement de la
" cavalerie à Antigone, fit déclarer Eumenes
" ennemi des Grecs dans ſon camp, et jetter
" dans celui des ennemis des lettres, par leſquelles
" il promettoit cent talens, et une des pré-

" mieres

" mieres places de l'armée à celui qui lui appor-
" teroit la tête de leur général ; mais celui-ci,
" en aïant eu connoiſſance, fit courir le bruit
" que c'étoit lui même, qui avoit repandu ces
" lettres, pour mettre leur fidelité à l'épreuve :
" il dit même à pluſieurs officiers, qu'il ſe fioit
" d'autant plus à eux, qu'il les regardoit comme
" incapables de le trahir, en ſe laiſſant éblouïr
" par de fauſſes promeſſes. Cet artifice lui gagna
" le coeur de ſes ſoldats, et le mit à couvert
" des coups qu'on auroit pu lui porter à l'a-
" venir.

" Quelques jours après, s'étant mis en marche,
" il rencontre le ſecours qu'Antipater, et Cratere
" conduiſoient à Antigone, l'attaque, le rompt,
" renverſe les phalanges Greques, laiſſe Cratere
" étendu ſur la place, met Antipater en fuite, et
" le pourſuit avec tant de vigueur, qu'il lui laiſſe
" à peine le tems de ſe ſauver, et de s'en retourner
" en Macédoine.

" Cependant Alcétas, s'étant engagé trop a-
" vant dans la Piſidie, ſe voit tout à coup en-
" vironné par les troupes d'Antigone. Quoique
" ſon armée eſt de beaucoup inférieure en nombre
" à celle de ſon ennemi, et que ſes ſoldats ſont
" haraſſés par une longue marche, il eſt forcé
" d'en venir aux mains, contre l'ordre formel
" qu'il a reçû de ſon général. Son armée eſt
" taillée en pieces, et il périt lui-même, après

" avoir

" avoir vendu cher aux ennemis ſa vie, et celle
" des ſiens.

" Antigone, après cette victoire, alla au de-
" vant d'Eumenes, et lui preſenta bataille ; mais
" celui-ci n'eut garde de l'accepter ; parceque
" l'ardeur que les ennemis faiſoient paroître, et la
" conſternation, dans laquelle la défaite d'Alcétas
" avoit jetté ſes ſoldats, lui ſembloit un préſage
" certain de ſa défaite. Antigone, informé du
" trouble qui regnoit dans le camp ennemi, fit
" avancer ſes troupes ; et ſe jettant ſur l'arriere
" garde d'Eumenes, il la défit, et s'empara du
" bagage. L'affaire devint bientôt générale : la
" fortune favoriſa Antigone ; et Eumenes, ſe
" voïant vaincu, ſe retira avec les débris de
" ſon armée à Nora, où ſon ennemi vint l'aſ-
" ſieger.

" Là reduit aux dernieres extrémités, il envoïe
" des députés à Antipater, avec ordre de lui re-
" préſenter, qu'il étoit de ſon intérêt d'abandonner
" l'alliance d'Antigone, qui ne manqueroit point
" de ſe jetter ſur la Macédoine, dès qu'il ſe ſeroit
" rendu maître de la Cappadoce, et de la Paphla-
" gonie : que le ſeul moïen de mettre des bornes
" à la puiſſance, et à l'ambition d'Antigone étoit
" de ſe joindre à leur maître, et de lui envoïer
" au plutôt une armée aſſés forte, pour faire lever
" le ſiege de Nora, où l'armée victorieuſe le
" tenoit bloqué ; mais Antipater étoit mort, quand

" ces

" ces députés arriverent. Eumenes ſe vit donc
" obligé de demander la paix à ſon ennemi ; et
" il ne l'obtint qu' à condition, qu'il ſe joindroit
" avec lui pour la conquête de la Macédoine.
" Dès que le traité fut ſigné, Antigone leva le
" ſiege ; Eumenes mit une nouvelle armée ſur
" pié ; et ils ſe préparerent l'un et l'autre à entrer
" dans la Grece.

" Cependant Poliſperchon, qui avoit ſuccédé
" à Antipater, aïant été obligé de remettre le
" gouvernement de la Macédoine, et de l'armée
" entre les mains de Caſſandre fils d'Antipater,
" ſe retira dans l'Epire auprès d'Olimpias, qui
" n'attendoit qu'une occaſion favorable pour
" rentrer dans la Macédoine. Il fit entendre au
" roi Eacide votre pere, que le tems étoit venu
" de la retablir ſur le trône de ſon fils Alexandre :
" il lui dit qu'il connoiſſoit les forces des ennemis,
" et qu'il étoit ſûr qu' avec une armée peu nom-
" breuſe, on pourroit arracher la couronne de
" deſſus la tête d'Aridée, et ôter à Caſſandre le
" gouvernement de la Macédoine : il ajouta qu'il
" falloit ſe hâter, pour prévenir Antigone, et Eu-
" menes qui avoient formé le même deſſein, et
" qui étoient ſur le point d' entrer dans la
" Grece.

" Le roi votre pere, qui aimoit tendrement ſa
" couſine, crut Poliſperchon, forma une armée

" de

" de ſes Epirotes, en donna le commandement
" au Macédonien qui, avec quelques troupes Theſ-
" ſaliennes qu'il fit lever à ſes dépens, marcha
" d'abord vers la Macédoine. Euridice femme
" d'Aridée, aïant été informée du deſſein de Po-
" liſperchon, écrivit à Antigone, pour l'in-
" former du danger où le Roi ſon époux
" ſe trouvoit, et pria en même tems Caſſandre
" d'aller avec une partie de l'armée diſputer à
" leur ennemi commun la ſortie de l'Epire ;
" mais ce lui ci, au lieu de ſe dépêcher, s'amuſa à
" faire la guerre aux Grecs. D'abord il ravage
" les terres des Athéniens, va aſſieger leur ca-
" pitale, la prend, et les aïant privés de leur
" liberté, il met une forte garniſon dans leur ville,
" et leur donne Démétrius de Phalere pour gou-
" verneur. Il ſe jette enſuite ſur les terres des
" Lacédémoniens : y met tout à feu, et à ſang :
" renverſe quelques troupes, qui venoient s'oppo-
" ſer à ſa fureur : fait le dégat dans toute la cam-
" pagne ; et aſſiege Sparte, que les Lacédémo-
" niens avoient eu ſoin d'entourer de bonnes mu-
" railles, ne croïant pas devoir ſuivre en cette
" occaſion les loix de Licurge, ſans s'expoſer à
" une ruine inévitable, et étant d'ailleurs per-
" ſuadés, que les loix humaines ne doivent être
" obſervées, qu' autant qu'elles peuvent procurer
" le bien des hommes, l'union parmi eux, et leur
" propre ſalut. Sparte aſſiegée auroit indubita-
" blement ſubi le même ſort qu' Athenes, ſi

" Caſſandre n'eut été contraint d'en lever le ſiege,
" pour voler à la défence de la Macédoine, dans
" laquelle l'ennemi étoit déja entré.

" Eacide votre pere, et Olimpias aïant joint
" Poliſperchon, faiſoient chaque jour des progrès
" conſiderables. Les Macédoniens venoient en
" foule groſſir leur armée, afin de remettre ſur le
" trône l'épouſe de Philippe, et la mere du vain-
" queur de l'Orient. On n'entendoit par tout
" que des cris de joïe ; et l'entrée d'Olimpias
" dans la capitale de la Macédoine ne fut pas un
" jour moins triomphant pour les Macédoniens,
" que celui auquel Aléxandre le grand étoit entré
" dans Babilone, après avoir défait Darius à la
" bataille d'Arbelles. La nobleſſe, et le peuple,
" s'étant aſſurés de la perſonne d'Aridée, s'em-
" preſſerent à reconnoître votre couſine pour leur
" ſouveraine.

" Cette année, Seigneur, ſi favorable à Olimpias
" fut auſſi illuſtrée par votre naiſſance ; et Eacide
" votre pere donna en même tems et une reine
" à la Macédoine, et un prince à l'Epire : mais
" O Dieux ! de combien de malheurs cette proſ-
" périté apparente ne va-t-elle pas être ſuivie ?"

Pirrhus, qui écoutoit attentivement Androclion, parut ſurpris de ce qu'il ſembloit blamer Eacide de s'être donné tant de mouvemens pour le retabliſſement d'Olimpias dans le roïaume de Macédoine.

" Androclion, dit il, eſt il rien de plus glorieux

" à un monarque que de faire des rois, ou de
" rendre la couronne à ceux que la violence a fait
" descendre du trône? C'est par là que mon pere
" s'est immortalisé; et si jamais les Dieux me re-
" tablissent sur le trône de mes ancêtres, je pré-
" ferrai ces actes glorieux d'hospitalité aux vic-
" toires les plus éclatantes.

" Je conviens, Seigneur, répondit Androclion,
" qu'il est digne d'un roi de s'intéresser pour des
" malheureux, surtout lors que ces malheureux ont
" du mérite, et le touchent du côté du sang.
" Mais quel est le prémier devoir d'un prince?
" C'est d'avoir soin de sa réputation, et de ména-
" ger le sang de son peuple. Il est honteux à un
" roi de sacrifier ses sujets, de ruiner son roïaume,
" et d'exposer son honneur et sa gloire, pour re-
" tablir sur le trône un prince, qui en a été privé
" du consentement du peuple, et qui par sa mau-
" vaise conduite s'est attiré la haine des nations
" voisines. Si un roi reüssit dans une entreprise
" de cette nature, on dira que c'est au dépens du
" sang, et des deniers de son peuple, qu'il a reta-
" bli un tel prince dans ses états; mais s'il ne
" reüssit pas, que dira-t-on? on dira qu'il s'est
" embarqué à contre tems dans une affaire, qui
" ne le regardoit point: on dira qu'il a sacrifié
" l'intérêt de ses peuples à celui d'un prince, qui
" auroit du renoncer à une couronne, à laquelle
" il n'a point de droit; puis qu'elle lui a été ôtée

" par

" par les mêmes mains, qui la lui ont miſe ſur la
" tête, et que les traités faits et conclus avec les
" nations voiſines l'en excluent pour toujours :
" enfin l'on dira qu'il a voulu acheter le titre
" pompeux de protecteur des rois ; mais qu'il n'a
" pu ſe défendre lui-même contre les peuples, qui
" ſe ſont ligués contre lui, et qu'il a prodigué des
" ſommes immenſes, pour mériter un titre qu'il
" s'eſt flatté en vain d'acquerir, malgré le conſente-
" ment des parties intéreſſées. Voila, Seigneur,
" ce que l'on dira, et ce que l'on aura raiſon de
" dire : car enfin pourquoi forcer une nation à re-
" connoître l'autorité d'un prince, qu'elle a chaſſé ?
" Si les peuples ont le pouvoir d'élire, peut on
" leur refuſer celui d'exclure ? Non ſans doute ;
" ſi un roi a droit à la couronne qu'il porte, ce
" n'eſt pas ſeulement parceque ſes ſujets la lui ont
" donnée ; mais c'eſt encore parcequ'ils conſentent
" à la lui laiſſer. Il eſt vrai qu'un uſurpateur fonde
" ſon droit ſur la force, et que perſonne ne le lui
" diſpute, tant qu'il a en main de quoi ſe faire
" obeir ; mais ce droit eſt abſolument chimerique.
" C'eſt à une nation qu'il faut demander le droit
" de regner ſur elle ; puiſqu'elle ſeule peut en diſ-
" poſer, et que c'eſt d'elle ſeule qu'on doit l'ob-
" tenir.

" Après tout à quoi ne s'expoſe pas un prince,
" qui veut regner à quelque prix que ce ſoit ſur
" un peuple qu'il a conquis ? A une guerre qui

" ne finit ordinairement que par ſa mort, et
" l'extinction entiere de toute ſa famille. Helas!
" Seigneur, vous en allez voir de triſtes exemples
" dans ce qui me reſte à vous dire. Votre pere,
" et Olimpias ont été les victimes de leur
" gloire: faſſe le ciel que celle de Pirrhus ſoit iné-
" branlable, et que rétabli ſur le trône de ſes
" ancêtres, plus par l'amour des Epirotes que par
" les armes des Illiriens, il puiſſe tranſmettre le
" ſceptre à ſa poſtérité, juſques dans les ſiecles les
" plus reculés ; mais il eſt tems, Seigneur, de re-
" prendre le fil de l'hiſtoire.

" Caſſandre apprit en chemin, que la Macé-
" doine étoit déja perdue; et ne ſe croïant en
" état, ni de s'oppoſer à des troupes victorieuſes,
" ni d'entrer dans un païs, où la prémiere ten-
" dreſſe pour Olimpias lui rendroit la campagne
" rude et dangereuſe, fit rebrouſſer chemin à ſes
" troupes, et alla paſſer ſon chagrin ſur les Grecs,
" qu'il n'avoit pu achever de ruiner la campagne
" derniere.

" Cependant Eacide votre pere, content d'avoir
" rétabli ſa couſine, étoit parti pour l'Epire, où il
" croïoit jouir en paix auprés de ſa famille de la
" gloire, qu'il s'étoit acquiſe ; mais les diviſions
" inteſtines, qu'il y trouva à ſon arrivée, et qui
" furent bientôt augmentées par les troupes nou-
" vellement revenues de Macédoine, l'inquietoient
" d'autant plus, qu'il n'eut pas de peine à s'aper-

" cévoir

" cévoir, que ces émotions populaires avoient été
" fomentées par les grands du roïaume, et les émiſ-
" ſaires de Caſſandre. Les Epirotes ſe plaignoient
" hautement de ce que leurs vies, et leurs biens
" avoient été ſacrifiés à l'ambition d'une femme
" cruelle et vindicative, qui après s'être ſervi
" d'eux pour l'oppreſſion de la Macédoine, les
" avoit renvoïés dans leur païs ſans recompenſe,
" ſans argent, et ſans habits. Ils diſoient, que les
" troupes étrangeres, que le Roi avoit pris à ſa
" ſolde, avoient eu plus de part à ſa faveur que
" ſes propres ſujets: qu'il avoit donné des preuves
" ſi marquées de ſa partialité pour ces mercénaires,
" que la plus part des généraux Epirotes s'étoient
" crus obligés de lui demander leur congé, pour
" ne plus ſervir ſous un prince, qui en toute oc-
" caſion faiſoit paroître un mépris inſolent pour
" la nation, en affectant de relever le mérite des
" troupes auxiliaires, et de rabaiſſer celui des
" Epirotes, et en ne diſpoſant des places qu'en
" faveur des étrangers, plus pour mortifier ſes
" propres ſujets, et leur faire ſentir la mauvaiſe
" opinion qu'il avoit d'eux, que pour recompen-
" ſer des troupes, qui ne rendoient aucun ſervice
" à la nation qui les païoit. Ils ajoutoient, que le
" Roi avoit préféré la gloire de ſa couſine au
" ſang de ſes ſujets: qu'il ne penſoit qu'à aggran-
" dir ſa famille: que l'Epire étoit ruinée par ſes
" exactions: que les terres étoient démeurées in-

" cultes, à cauſe de la levée des troupes : que tout
" le païs avoit été foulé par les gens de guerre ;
" et qu' Eacide, ſans ſonger à reparer les maux
" qu'il avoit cauſés, et ſans rien diminuer du faſte
" de ſa cour, ne s'occupoit qu' à chercher des pré-
" textes pour charger le peuple de nouveaux im-
" pots. Les mieux intentionnés pour le Roi
" tâchoient de lui inſinuer dans leurs diſcours, que
" le mécontentement de tout un peuple étoit à
" craindre ; mais Eacide ne les entendoit pas, ou
" plutôt faiſoit ſemblant de ne pas les entendre. Il
" comparoit les plaintes de ſon peuple à une fumée
" qui s'évanouit en paroiſſant ; mais cette fumée
" commence à s'élever, et forme déja dans l'air un
" nuage, qui tombera bientôt ſur lui, et ſur ce qu'il
" a de plus cher.

D'un autre côté Olimpias, ſe laiſſant emporter à ſon reſſentiment, ſe défaiſoit chaque jour de quelques uns de ſes ennemis. On ne parloit plus en Macédoine que de proſcriptions, et d'exécutions ſanglantes. Non ſeulement ceux, qui s'étoient déclarés pour Antipater, mais encore ceux qu'elle ſoupçonnoit d'être dans les intérêts de Caſſandre étoient les victimes, qu'elle ſe faiſoit un plaiſir d'immoler. Le Roi Aridée, et ſa femme Euridice ne purent échapper à ſa cruauté ; et ce dernier acte d'inhumanité acheva de la ruiner dans l'eſprit de ſes ſujets, et chez les nations voiſines.

Caſſandre n'eut pas plutôt appris ce qu' Olimpias avoit fait, qu'il leva le ſiege de Tegée en Arcadie,

pour

pour aller venger la mort de ſon pupille, et de ſes amis. A cette nouvelle la mere d'Aléxandre ſe retire dans Pidna. Caſſandre vint l'y aſſieger par terre et par mer. Le roi votre pere, qui avoit envie de lui porter du ſecours, fit de grands préparatifs de guerre ; mais les Moloſſes, qui étoient très indiſpoſés contre lui, blamerent hautement ſon expédition. On ſait que tant que Philippe, roi de Macédoine vecut, le roïaume, qui avoit été partagé entre Arribas votre aïeul, et Néoptoleme ſon frere, jouït d'une paix profonde, ces deux rois ne ſongeant qu'à tranſmettre leurs couronnes à leur poſtérité. Aprés leur mort Eacide votre pere, et Aléxandre fils de Néoptoleme monterent ſur le trône. Celui ci aïant été tué dans une expédition qu'il fit en Italie contre les Brutiens, Néoptoleme ſon frere lui ſucceda. C'étoit un prince turbulent et ambitieux, qui n'attendoit qu'une occaſion favorable pour ſe faire reconnoître ſeul ſouverain de toute l'Epire. Croïant l'avoir trouvée dans le mécontentement des Moloſſes, il ſe mit à leur tête, et les porta à la revolte ; mais avant de rien entreprendre ouvertement contre la perſonne du roi votre pere, il l'alla trouver, et lui parla en ces termes.

" L'armée, que vous voulez mener au ſecours " d'Olimpias, murmure hautement, Seigneur, de ſe " voir encore ſacrifiée pour une femme étrangere, " qui par ſon orgueil, et ſa cruauté s'eſt attirée la

" haine des Dieux, et des hommes. Vos peuples
" diſent, qu'il eſt indigne d'un bon roi de charger
" ſes ſujets de taxes et d'impots, pour ſe mettre
" par là en état de défendre une princeſſe, qui
" ne ſouffre que ce qu'elle a juſtement mérité.
" Enfin il n'y a perſonne dans vos états, qui ne
" croïe avoir droit de ſe plaindre de vous. Ne
" vous imaginez pas, Seigneur, que pour m'inſi-
" nuer dans vos bonnes graces, je m'éleve contre
" ceux, qui vous condamnent. Je ſuis venu vous
" dire à vous même, que votre conduite eſt très
" blamable. Car il arrivera de deux choſes l'une,
" ou que vous ſuccomberez dans votre entrepriſe,
" ou que vous délivrerez votre couſine. Si vos
" troupes la delivrent, penſez vous qu'elle leur
" permette de revenir en Epire ? Non, elle les
" obligera à conquérir la Grece, et peut être même
" leur fera-t-elle paſſer le Granique, pour aller
" chercher en Perſe de quoi nourrir ſon am-
" bition. Mais ſuppoſons qu'elle ſe contente
" d'avoir mis par notre moïen ſon ennemi dans
" l'impuiſſance de lui nuire, de quelle honte notre
" victoire ne nous couvrira-t-elle pas ? Puiſqu'on
" aura lieu de nous reprocher d'avoir aſſiſté de tout
" notre pouvoir une ingrate, une perfide, une
" cruelle, qui n'a point rougi de tremper ſes mains
" dans le ſang de ſon petit fils, et de ſon roi. Si
" vous ſuccombez dans votre entrepriſe, n'eſt il
" pas à craindre que Caſſandre, et ſes alliés ne
" ſe jettent dans l'Epire, et n'y mettent tout à feu

" et

" et à ſang, pour nous punir d'avoir pris ſon
" parti ? Ceux qui vous conſeillent aujourd'hui
" une ſeconde guerre ne cherchent qu' à enſévelir
" dans le trouble, et la confuſion des armes le
" faux pas, qu'ils vous ont fait faire, en vous
" portant à la prémiere, qui étoit ſi oppoſée à
" vos véritables intérêts, et à ceux de votre
" peuple. Il eſt bien facile de s'appercévoir,
" que ce n'étoit que pour faire leur fortune, et
" pour partager entre eux les plus hautes dignités
" de l'état, qu'ils ont noirci en plein ſénat les
" actions les plus juſtes, et les démarches les
" plus déſintéreſſées du miniſtere précédent, com-
" poſé de gens, qui connoiſſoient les vrais intérêts
" de l'Epire, et dont vous vous êtes imprudemment
" défait. Ils ne ſe ſont rendus néceſſaires auprès
" de vous, qu' après avoir gagné pluſieurs ſé-
" nateurs par des promeſſes, qu'ils ne pouvoient
" tenir, avoir rempli l' eſprit de beaucoup
" d'autres de craintes chimeriques, et en avoir
" impoſé à toute la nation, pour vous mettre
" par là dans l' obligation de vous ſervir
" d' eux, et d' écarter de votre perſonne les
" miniſtres, qui ſouhaittoient le bien de l' état.
" A les entendre, il étoit au pouvoir de l'Epire
" de donner des loix à l'univers, et de faire
" trembler tous les rois de la terre ; mais qu'ont
" ils fait depuis qu'ils ſont à la tête des affaires ?
" Ceux d'entre eux, que vous avez envoïés à

" Athenes,

" Athenes, ont ils pu porter l'Aréopage à ap-
" prouver leur deſſein ? Vous ſavez qu'ils ont
" fait devant les ſénateurs, dont il eſt compoſé, des
" diſcours bas et rampans : qu'ils ont pratiqué
" des intrigues honteuſes à la nation : qu'ils ont
" ſollicité, prié, ménacé : en un mot qu'ils ſe
" ſont ſervi de toutes ſortes de moïens, pour en-
" gager les Athéniens à entrer dans le plan in-
" juſte, qu'ils ont formé, voïez vous qu'ils aïent
" reüſſi ? Les Athéniens, Seigneur, ſont trop
" ſages, pour ne pas s'appercévoir, que nous
" voulons les faire tomber dans le précipice, où
" nous ſommes déja, pour nous en tirer plus
" aiſément par leur ſecours, et peut être pour
" les y laiſſer, après nous être ſervi d'eux.
" Comme Caſſandre s'eſt fort peu embaraſſé des
" diſcours de vos ambaſſadeurs à Athenes, auſſi
" ne s'épouvante-t-il gueres des préparatifs, que
" vous faites contre lui : il pourſuit hardiment
" ſa pointe : il a une bonne flote, et deux ar-
" mées ; et c'eſt autant qu'il lui en faut
" pour venger Aridée, et Euridice, punir Olim-
" pias, et pour venir nous attaquer dès que
" nous ſerons en Macédoine. Si nous avons le
" malheur de perdre une bataille, il ne nous ſera
" pas facile de remettre ſur pié une armée ca-
" pable d'empêcher notre ennemi d'entrer en
" Epire, et de nous faire ſentir ſon reſſentiment.
" Nous aurons beau pallier nos pertes aux yeux

" du

" du peuple, il ſe trouvera des gens parmi eux, " qui découvriront aiſément, que nous voulons " leur en impoſer : le peuple ouvrira les yeux ; " et ſe voïant la dupe et le jouët de vos miniſtres " d'état, il fera peut être rejaillir ſur vous, et " ſur votre famille ſa juſte vengeance.

Eacide, ſurpris de la maniere hautaine avec laquelle Néoptoleme venoit de lui parler, lui répliqua, qu'il ne s'étoit déterminé à ſecourir Olimpias, que parceque la ſûreté du roïaume d'Epire demandoit qu'on aſſiſtât cette princeſſe : que Caſſandre ne vouloit la ruiner, que pour ſe venger enſuite ſur les Epirotes de l'avoir rétablie ſur le trône de Macédoine : qu'il étoit fort ſurpris, qu'un prince Epirote ſe déclarât contre une princeſſe de ſon ſang, en faveur de la faction d'Aridée, bâtard de Philippe : qu'il étoit vrai, que la maiſon de Néoptoleme devoit ſa fortune à ce prince, qui avoit forcé Arribas de ceder une partie de l'Epire à ſon frere puiſné ; mais que ſon chef devoit au moins conſiderer, que s'il conſentoit à le laiſſer paiſible poſſeſſeur d'une couronne à laquelle il n'avoit aucun droit, ce n'étoit pas pour qu'il s'oppoſât à ce qui lui paroîtroit juſte et convenable. Il ajouta qu'il étoit reſolu d'achever ce qu'il avoit commencé, et qu'il ne ſeroit pas dit dans l'hiſtoire, qu'Eacide a cédé à des remontrances, qui n'avoient que la rebellion pour objet. Enfin il conclut, en diſant, qu'il aimeroit mieux ſacrifier toute ſon armée,

armée, que d'expoſer ſon roïaume à devenir la proïe de Caſſandre, ou de quelque autre ambitieux.

Néoptoleme n'eut pas plutôt ouï cette réponſe, à laquelle il s'étoit attendu, qu'il quitta le Roi, en lui diſant, que chacun feroit comme bon lui ſembleroit. Cependant Caſſandre, qui avoit mis la diviſion entre les deux rois d'Epire, et qui ſoutenoit Néoptoleme, avoit envoïé une armée au ſecours de ce prince. Dès qu'elle fut arrivée, Néoptoleme ſépara ſes troupes de celles de votre pere, et lui manda, qu'il prénoit toute l'Epire ſous ſa protection. Eacide, indigné d'un procédé ſi injuſte, le fit déclarer ennemi de l'état, et mit ſa tête à prix. Les Epirotes prennent parti, ſelon leurs intérêts, ou leurs inclinations. On ne penſe plus de part et d'autre, qu'à décider la querelle par la voïe des armes. Les deux princes n'oublient rien, pour communiquer leur eſprit de vengeance à leurs amis. Les chefs de chaque parti accuſent leurs ennemis de mauvaiſe foi, de perfidie, de cruauté, et de trahiſon. Pour animer le ſoldat crédule, on lui fait eſperer les biens, et les dépouilles des vaincus. On fait parler les oracles, qui promettent également aux uns et aux autres un heureux ſuccès; et les prêtres aſſûrent l'armée dans laquelle ils ſe trouvent de la protection des Dieux, qu'ils ne connoiſſoient point, et dont ils nioient peut être l'exiſtence.

L'heure

L'heure du combat étant venue, l'air retentit tout à coup des cris des deux armées. La fureur, la rage, et le déſeſpoir anime tous les combatans. On en vient aux mains ; et on voit bientôt couler par tout des ruiſſeaux de ſang. L'Epire ſe déchire ſes propres entrailles. Le fils ne regarde point comme une crime de maſſacrer ſon pere ; et le pere n'a point horreur de plonger ſon épée dans le ſein d'un fils, qui lui a couté tant de peine à élever.

Les liens ſacrés de l'amitié ſont des barrieres trop foibles, pour réſiſter à l'amour du carnage. Les Epirotes, plus cruels que les bêtes féroces, ſe plaiſent à voir couler leur propre ſang : ils oublient leurs femmes, leurs enfans, leur patrie ; et ne penſent qu'à commettre des crimes, dont ils eſperent d'être recompenſés.

Le roi votre pere, Seigneur, fit dans cette fatale journée tout devoir de général habile et expérimenté, et de ſoldat plein de courage ; mais aïant perdu la plus part de ſes officiers généraux, et ſe ſentant dangéreuſement bleſſé, il ſe retira avec précipitation dans ſa capitale. Néoptoleme, qui l'y ſuivit, et y entra preſque auſſi tôt que lui, fit aſſembler tous les grands du roïaume, pour le juger. Vous n'ignorez pas, Seigneur, que les malheureux ont toujours tort, et que les hommes ſe laiſſent aiſément convaincre des choſes les plus abſurdes

abſurdes contre ceux que la fortune abandonne, et en faveur de ceux qu'elle favoriſe. On ne ſe contente point de déclarer votre pere indigne et incapable de regner : on le declare traitre à la patrie ; et on étoit ſur le point de le condamner à mort ; lorſqu'on apprit que ſes gardes l'avoient enlevé du milieu d'une multitude innombrable de peuple, qui environnoit ſon palais. On ſut quelques jours après, qu'il étoit mort de ſes bleſſures, après avoir eu la conſolation d'apprendre, que ſes amis vous avoient mis en ſûreté ſelon les ordres, qu'il leur avoit donnés.

Voila, Seigneur, quelle fut la fin tragique du roi votre pere, qui a été lui même la cauſe de ſa ruine, de celle de ſa famille, et de tous ſes amis. Car quand bien même il ſeroit vrai, qu'il n'a entrepris de défendre qu'une cauſe juſte, il n'eſt pas moins vrai, qu'il pouvoit ſe paſſer d'en prendre en main la défenſe, ſans agir contre les véritables intérêts du roïaume, qu'il gouvernoit : car qu' importoit il à l'Epire, que ce fut Olimpias, ou Caſſandre qui regnât en Macédoine ? Il a voulu empêcher l'agrandiſſement de l'un, pour procurer celui de l'autre ; et il s'eſt perdu lui même. Un roi, qui ſe donne pour le protecteur d'un prince injuſtement opprimé, ne doit point tellement ſe repoſer ſur la juſtice de la cauſe, dont il épouſe la défenſe, qu'il s'imagine que chacun penſera comme lui, et ſe rangera de

ſon

ſon côté. S'il s'embarque témérairement dans une affaire, dont il n'a pas prévû les difficultés, il ſe trouvera tout à coup dans un labirinthe, dont il lui ſera preſque impoſſible de ſortir ; et plus on le verra embaraſſé, moins on lui donnera de ſecours, pour l'aider à ſe retirer du péril où il eſt. Ses meilleurs amis lui tourneront le dos ; et peut être même contribueront ils ſecretement à l'enfoncer de plus en plus dans le précipice, pour punir ſon orgueil, et ſa témérité. C'eſt, Seigneur, ce qui eſt arrivé au roi votre pere : mais permettez moi de reprendre le fil de l'hiſtoire.

Les rebelles, aïant appris la fuite d'Eacide, chercherent les moïens d'aſſouvir leur rage ſur vous ; et ils vous auroient égorgé, ſi je ne vous avois heureuſement dérobé à leur fureur. L'injuſtice des Epirotes eſt très marquée ; mais que n'oſent pas entreprendre des peuples irrités ?

" Le peuple, répondit Pirrhus, n'eſt jamais " content, c'eſt une bête féroce, qu'il impoſſible " de ſatisfaire : elle eſt inquiete en quelque " ſituation qu'on la mette : elle eſt ombrageuſe, " opiniâtre, inconſtante, et cruelle : le ſeul moïen " de la gouverner, c'eſt de lui donner des chaines, " et de ne lui laiſſer de nourriture, qu'autant " qu'il lui en faut, pour la tenir en haleine, et " la

" la rendre capable du travail auquel elle eſt
" deſtinée. Mon pere ſeroit encore ſur le trône
" d'Epire, je n'aurois jamais été élevé à la cour
" de Glaucias, et les Epirotes ne ſeroient pas
" expoſés aux guerres civiles, qui devorent leurs
" entrailles depuis tant d'années, ſi on leur
" avoit donné moins de liberté. Il ſe ſont
" laiſſés ſurprendre par des eſprits turbulens
" et ſéditieux, qui, en ſe ſervant des titres ſpé-
" cieux de liberté, et de bien public, ne cher-
" choient qu'à ruiner la nation, dans l'eſpérance
" de s'enrichir des débris de leur patrie. Il
" falloit détruire dès leur naiſſance ces monſtres,
" qui ont infecté de leur ſouffle empoiſonné un
" peuple, qui vivoit heureux. Les Epirotes
" reconnoiſſent aujourd'hui qu'on les a trompés.
" Ils n'ont pas oublié ce qu'ils doivent à Eacide.
" Avant qu'il ſoit peu je leur en montrerai le
" ſang ; et ſi les Dieux ne me ſont point con-
" traires, je rendrai cette nation formidable à
" toute la terre.

Androclion, qui déteſtoit le pouvoir arbitraire, et qui ne pouvoit ſouffrir ces ſentimens de deſpotiſme dans ſon éleve, lui répondit, qu'il ne doutoit point que le Prince d'Epire n'emploïât les moïens les plus propres à ſe faire aimer de ſon peuple, lorſqu'il ſeroit retabli ſur le trône de ſes ancêtres. " Continuez, continuez, lui dit
" Pirrhus avec précipitation ; il me tarde de
" ſavoir

" ſavoir de quelle maniere vous me ſauvates des
" mains des rebelles.

" Les revoltés, reprit Androclion, peu ſatis-
" faits de la condemnation, et de la mort
" du roi votre pere, avoient réſolu d'exter-
" miner toute la maiſon roïale, et d'immoler
" à leur vengeance juſques aux victimes les plus
" innocentes. Ils vous chercherent par tout le
" palais ; et ne vous y aïant pas trouvé, ils
" allerent viſiter les maiſons de la ville, qu'ils
" ſoupçonnoient d'être dans les intérêts de la
" cour. Cependant j'ordonnai à trois de vos
" gouvernantes de vous cacher dans un ſouterrain,
" leur promettant de venir vous en retirer vers
" le milieu de la nuit. Je gagnai enſuite
" Hippias, Néandron, et quatre autres gentils
" hommes. Hippias me promit de reſter dans
" la ville, pour y obſerver les mouvemens de vos
" ennemis, et de nous ſuivre enſuite à Mégare :
" s'il voïoit, qu'on n'eût point découvert notre re-
" traite. J'allai à minuit vous retirer d'entre
" les mains de vos gouvernantes, qui verſerent
" un torrent de larmes, en vous remettant entre
" mes bras. Hippias, et les quatre cavaliers
" m'attendoient aux portes de la ville. Je
" ne fus pas lontems ſans les joindre ; et
" nous primes enſemble le chemin de Mégare.

" Le lendemain, à la pointe du jour, nous
" vimes accourir vers nous un cavalier preſque
" hors d'haleine. C'étoit Néandron, qui venoit
" nous dire, que les cris de vos gouvernantes, qui
" étoient ſorties de l'endroit, où nous vous avions
" caché, avoient découvert notre fuite, et qu'on
" avoit envoïé de tous côtés des détachemens de
" cavalerie, pour nous arrêter. Je le priai de ſe
" tenir ſur le chemin avec les quatre gentils
" hommes, et de tacher d'amuſer ceux, qu'il
" verroit venir contre nous. Cependant Hip-
" pias, et moi nous lachames la bride à nos
" chevaux, qui ſembloient acquérir de nouvelles
" forces, en avançant chemin ; et nous arrivames
" enfin ſur le bords du Drinus, que nous croïons
" guéable. Mais helas ! quelle fut notre ſur-
" priſe, quand nous vimes qu'il étoit tellement
" débordé, qu'il nous parut très dangereux d'en
" tenter le paſſage. Triſtes et abbattus à la vûe
" des eaux, troublés et effraiés du danger qui
" vous menaçoit, nous regardions le fleuve dans
" un morne ſilence ; lorſque nous apperçumes de
" l'autre côté de la riviere des bergers, qui, aïant
" quitté leurs troupeaux, alloient ſe délaſſer chez
" eux des travaux de la journée. Nous leur
" criames de venir à notre ſecours ; mais comme
" ils ne pouvoient nous entendre, à cauſe du bruit
" des vagues, nous nous mimes à leur faire des

" ſignes,

" ſignes, et à lever les bras. Quoi qu'ils avoient
" les yeux fixés ſur nous, ils ne comprirent pas
" plus qu'auparavant ce que nous voulions.
" Alors Hippias arracha de l'écorce d'un chêne,
" ſur laquelle il écrivit avec la pointe de ſon
" épée ces paroles." *Pirrhus, fils d'Eacide roi d'Epire, eſt pourſuivi par des ennemis, qui en veulent à ſa vie: hâtez vous, chers amis, de le ſecourir, ſi vous craignez les dieux, et ſi vous aimez la vertu.* " Aïant enſuite attaché cette écorce au
" bout d'une fleche, il la lança de l'autre côté
" du fleuve. Quelques momens aprés nous
" vîmes venir à toute bride Néandron, et les
" cavaliers, que nous avions laiſſés en che-
" min. Ils croïoient que nous avions déja
" paſſé l'eau. *Grands Dieux*, dirent ils en nous
" abordant," *protégez Pirrhus, ſi vous aimez l'innocence.* " Ils nous aſſurerent enſuite, qu'un corps
" de cavalerie d'environ cinquante hommes
" n'étoit qu'à une heure de chemin; et ils a-
" jouterent, qu'il ne nous reſtoit plus d'autre
" parti à prendre, que celui de périr les armes à
" la main. Cependant les bergers, qui avoient
" coupé quelques arbres, et les avoient attachés
" enſemble, en forme de radeau, envoïerent un
" d'entre eux pour nous chercher. A la vûe de
" ce plancher flottant la joïe, et l'eſperance ſuc-
" cedent à la crainte, et au déſeſpoir. Il arrive:

" nous nous mettons dessus ; et nous traversons
" la riviere.

" A peine étions nous à l'autre bord, que les
" ennemis parurent sur le rivage, que nous
" venions de quitter. Ils s'arreterent quelque
" tems à nous regarder ; mais soit qu'ils ne nous
" aïent pas reconnus, où qu'ils n'osassent se hazarder
" de passer l'eau à la nage, ou enfin qu'ils crussent
" que nous étions en plus grand nombre qu' eux,
" ils s'en retournerent sur leurs pas.

" Cependant Cineas, un des bergers, nous
" conduisit dans sa maison, où nous nous repo-
" sames quelques heures. Ce fut lui, qui nous
" dissuada d'aller à Mégare, en nous apprénant,
" que Cassandre étoit entré dans la Macédoine,
" et qu' Olimpias, dont nous allions implorer la
" protection, loin d'être en état de nous secourir,
" étoit assiegée dans Pidna, avec Roxane sa belle
" fille, Hercules fils de Barsine son petit fils,
" Deidamide votre soeur, et Thessalonice fille
" d'Aridée.

" Aïant pris la resolution de nous retirer en
" Illirie, nous y arrivames bien-tôt ; et étant en-
" trés dans le palais de Glaucias, nous nous pré-
" sentames devant ce prince, et nous nous jettames
" à ses genoux, en lui demandant sa protection.
" Le Roi, qui craignoit Cassandre, ne savoit à
" quoi se résoudre. Il jetta d'abord les yeux sur
" vous, en gardant un profond silence ; et nous

" fit

" fit enſuite quelques queſtions ſur notre ſortie " d'Epire, et ſur les dangers, que nous venions de " courir.

" Après que nous lui eumes répondu, il vous " prit par la main ; et voulut voir, ſi vous pou- " viez marcher. Vous vous approchates de lui " d'un pas chanchelant : vous le prites par le " manteau : vous vous laiſſates tomber à ſes " pieds ; et le regardant d' un air triſte et " tendre, vous ſembliez le ſupplier d'avoir pitié " d'un prince accablé de malheurs, dès ſa " naiſſance.

" Glaucias, touché de compaſſion, nous pro- " mit de vous regarder à l'avenir comme ſon " fils. Il vous envoïa à la reine Béroé, ſon " épouſe ; et eut toujours depuis pour vous toute " la tendreſſe d'un pere. Mais il eſt tems, Sei- " gneur, de revenir aux affaires de la Macé- " doine.

" Caſſandre, qui étoit, comme j'ai dit, devant " Pidna, et qui ne vouloit pas ruiner ſon armée " par de fréquens aſſauts, fit tirer des lignes de " circonvallation, et empêcha ainſi les aſſiégés " de recevoir des vivres : ce qui les réduiſit bien- " tôt à la derniere extrémité.

" Ce ne fut qu' avec une douleur très ſenſible, " qu' Olimpias, qui attendoit du ſecours de " l'Epire, apprit la révolution, qui venoit d'ar- " river dans ce roïaume. Il ne lui reſtoit plus

" de reſſource que du côté de Poliſperchon, qui
" s'avancoit à grandes journées, pour la ſecourir.
" Caſſandre, loin d'interrompre la marche de ce
" général, le laiſſe approcher des lignes ; et la
" Reine attribuoit cette inaction, ou à la crainte
" qu'il avoit de celui, qu'elle regardoit déja comme
" ſon libérateur, ou à la peur de ſe voir aban-
" donné de ſes propres troupes ; mais la ſuite fit
" voir, que Caſſandre agiſſoit alors comme un
" capitaine ruſé, qui ſavoit mettre à profit les
" leçons, qu'il avoit reçûes dans le camp d'Anti-
" pater ; car aïant demandé une entrevûe à Po-
" liſperchon, il lui repreſenta, que, ſi dans le
" deſſein où il étoit de ſauver Olimpias, il en
" venoit à une bataille déciſive, il avoit tout à
" craindre, s'il étoit vaincu, et peu à eſperer,
" s'il remportoit la victoire. Il lui fit entrevoir,
" qu' avec des troupes levées à la hâte, et mal
" diſciplinées, il étoit impoſſible de tenir contre
" une armée auſſi aguerrie, et auſſi nombreuſe que
" celle, qui aſſiegeoit Pidna. Il lui dit, qu' Olim-
" pias avoit comblé la méſure de ſes crimes ; et
" qu'il étoit juſte, qu'elle ſouffrit, après avoir
" fait ſouffrir tant d'autres. Il lui fit entendre,
" que s'il vouloit ſe joindre à lui, il le feroit ſon
" collegue ; et qu'en agiſſant conjointement, la
" Grece, la Macédoine, et les provinces voiſines
" ſeroient bientôt réduites, et forcées de les re-
" connoître pour leurs ſouverains. Enfin il

" ajouta

" ajouta, qu'il étoit fatigué d'un ſiege, qui duroit " depuis huit mois : qu'il vouloit mettre fin à " la guerre d'une maniere, ou d'une autre ; et " qu'il ne lui donnoit qu'une heure pour ſe " déterminer.

" Ce diſcours ſi vif, et ſi ferme eut tout le " ſuccès que Caſſandre en attendoit ; car Poliſ- " perchon, qui vit bien que Pidna ne pouvoit " tenir plus lontems ſans ſecours : et qu'il n' y " avoit gueres d'apparence, qu'on pût y jetter des " troupes, et des vivres, crut, que, ne pouvant " ſauver Olimpias, il étoit de la prudence de ne " point ſe perdre avec elle, et de s'accommoder " au tems. Après quelques momens de ſilence " il répondit à Caſſandre, que le péril étoit égal " des deux côtés ; et que, ſi la fortune lui tournoit " le dos, il la ſuivroit de ſi près qu' au moins il " la feroit chanceller plus d'une fois. Il dit que " ſon armée n'étoit pas en ſi mauvais état, " qu'elle ne fût capable de lui diſputer la victoire. " Il avoua, qu' Olimpias avoit pouſſé les choſes " trop loin ; mais il le pria en même tems de ſe " reſſouvenir de ce qu'elle avoit été. Il lui fit " connoître, qu'il ne donneroit jamais ſon con- " ſentement à la jonction des deux armées. " Enfin il le ſupplia de lui permettre de faire " ſavoir à Olimpias le réſultat de leur confé- " rence.

" Caſſandre, qui s'apperçut bien, que le pré-
" tendu défenſeur de la Reine vouloit ſauver les
" apparences, lui permit d'écrire à Olimpias ;
" mais il lui dit, que comme Poliſperchon s'étoit
" vangé d'Aridée, et d'Euridice, en les dépouil-
" lant de la couronne, ſans que Caſſandre s'y op-
" poſât, il étoit juſte que Caſſandre ſe vengeât
" d'Olimpias, en la chaſſant du trône, ſans que
" Poliſperchon apportât aucun obſtacle à ſon
" entrepriſe. Poliſperchon, lui aïant promis de
" demeurer neutre, il ordonna à ſes troupes de
" ſe préparer à donner un aſſaut général. Olim-
" pias, qui jugea bien par les lettres de Poliſ-
" perchon, qu'elle n'avoit plus de ſecours à at-
" tendre, et qui néanmoins vouloit ſauver les
" reſtes d'un peuple, qui avoit tant ſouffert pour
" elle, ouvrit les portes de la ville au vainqueur,
" qui y fit entrer ſes ſoldats, avec défenſe ſous
" peine de la vie d'y commettre aucun acte d'hoſ-
" tilité. Dès qu'il y fut entré lui même, il en-
" voïa des gardes au palais de la Reine ; et pour
" ſe défaire d'elle d'une maniere moins odieuſe,
" il inſpira aux parens des principaux officiers, que
" cette princeſſe avoit fait mourir, de l'accuſer
" dans l'aſſemblée des Macédoniens, et de de-
" mander vengeance des cruautés, qu'elle avoit
" exercées. Ils le firent ; et après qu'on les eut
" ouïs, elle fut condamnée à la mort, ſans que
" perſonne prit ſa défenſe. Etant au lieu du

" ſupplice,

" ſupplice, elle voulut juſtifier ſa conduite devant
" le peuple ; mais Caſſandre, qui avoit tout ſujet de
" craindre, que le ſouvenir de Philippe, et d'Alé-
" xandre, pour qui les Macédoniens conſervoient
" un ſouverain reſpect, ne leur fit changer tout
" à coup de ſentiment, ordonna à ſes gardes de la
" tuer : lors qu'elle commençoit à ouvrir la bouche.
" Ils ſe jettent auſſi-tôt ſur elle : la percent de
" mille coups ; et la laiſſent ſans mouvement, et
" ſans vie. Ainſi périt la fameuſe Olimpias, fille,
" ſoeur, femme, et mere de rois, qui s'étoit à la
" vérité juſtement attiré une fin ſi tragique par
" tous ſes crimes, et toutes ſes cruautes ; mais
" qu'on ne peut voir mourir de la ſorte, ſans
" déteſter la ſcélérateſſe du prince, qui lui ôte la
" vie d'une maniere ſi indigne.

" Tandis que ces choſes ſe paſſoient à Pidna,
" Antigone, qui avoit groſſi ſon armée des troupes,
" que lui avoient envoïé Pithon, et Seleucus, ſe
" diſpoſoit à entrer dans la Macédoine. Il avoit
" déja paſſé l'Héleſpont, et croïoit qu'Eumenes,
" avec qui il avoit fait un traité d'alliance offen-
" ſive et defenſive, ne manqueroit pas de l'aſſiſter
" de toutes ſes forces, s'il venoit à avoir beſoin de
" ſon ſecours ; mais celui-ci, loin de ſonger à lui
" être utile, ne penſoit qu'à le détruire ; et il
" étoit en état de le faire ; puis qu'il avoit dans
" ſon armée des phalanges entieres de ces ſoldats

" invincibles

" invincibles, qui avoient cueilli tant de lauriers
" ſous Aléxandre le grand.

" Antigone ne fut pas lontems ſans apprendre,
" qu' Eumenes, auſſi-tôt après la ſortie de Nora,
" avoit conclu un traité ſecret avec Olimpias, et
" Poliſperchon, dans lequel il promettoit d'atta-
" quer ſes troupes; tandis que Poliſperchon ſe
" jetteroit ſur celle de Caſſandre; et comme il
" avoit raiſon de regarder Eumenes comme un
" dangereux adverſaire, il n'oublia rien pour le
" bien recevoir en cas d'attaque. Un jour qu'il
" apprit qu' Eumenes, étant fort mal, ſe faiſoit
" porter en litiere à la queue de l'armée, et que
" les autres généraux n'étoient point en état de
" commander, il reſolut de riſquer une bataille.
" Eumenes, inſtruit de ſon deſſein, exhorte les ſiens
" à faire leur devoir. Les deux armées en vien-
" nent aux mains: l'air retentit des cris des
" combattans: les éléphans enfoncent les batail-
" lons; et la cavalerie des deux partis ſe bat avec
" beaucoup d'intrépidité. Eumenes, qui ſe trouve
" à l'aîle gauche, anime ſes ſoldats par ſon exemple:
" repouſſe la phalange qu'il a en tête: la ren-
" verſe; et paſſe ſur le ventre des huit mille
" hommes, dont elle eſt compoſée. L'infanterie
" d'Antigone eſt contrainte de plier; mais il n'en
" eſt pas de même de la cavalerie. Le combat
" s'étant donné dans un terrain ſabloneux, le

" mouvement

" mouvement des hommes, des chevaux, et des " éléphants y avoit élevé de ſi grands tourbillons " de pouſſiere, qu'on ne voïoit pas à trois pas de " ſoi. Antigone, à la faveur de ce brouillard, fit " un détachement de ſa cavalerie, qui étoit ſupé- " rieure à celle des ennemis, et leur enleva tout " leur bagage, ſans qu'on s'en apperçut. Cette " perte fut bien-tôt connue des ſoldats, qui, au lieu " de rendre leur victoire complette, et de re- " prendre les armes à la main ce qu'ils avoient per- " du, tournent toute leur furie contre leur général. " Aïant pris leur tems, ils ſe jettent ſur lui, lui " ôtent ſon épée ; et avec ſa propre ceinture, ils " lui lient les mains derriere le dos, et le con- " duiſent à Antigone, qui devoit leur rendre leur " bagage à ce prix là.

" Eumenes demande pour toute grace, qu'on " le faſſe paſſer au milieu des phalanges Macédo- " niennes, et qu'on lui permette de leur dire adieu. " On la lui accorde : il monte ſur une hauteur, " d'où il étoit vû de toute l'armée ; et aïant im- " poſé ſilence". *Soldats*, leur dit il, *oſez vous bien, par la plus noire des perfidies, faire triompher Antigone, en lui livrant votre général, que vous devriez défendre juſqu'à la derniere goute de votre ſang? Convient il à des gens, qui ont partagé avec Alexandre ſes victoires, de livrer leur ſouverain à ſon plus mortel ennemi, pour ravoir des hardes, qu'ils peuvent reprendre en combattant. Je vous conjure, au nom des*

Dieux,

Dieux, et par l'amitié que vous m'avez ſouvent témoignée, d'enfoncer ici vos épées dans mon ſein, et de délivrer par là Antigone de toute appréhenſion. Point de cruelle compaſſion: ou donnez moi la mort, ou rendez la liberté à une de mes mains; et je vous épargnerai la peine de commettre un crime. A cette condition, ſi je ne puis vous délivrer de tous les reproches, qu'on aura raiſon de vous faire, je vous abſous de toutes les peines, que vous pouvez craindre de la vengeance des Dieux.

" Tandis qu' Eumenes parloit ainſi, pluſieurs " ſoldats, percés d'une vive douleur, verſoient des " torrens de larmes : d'autres, pour n'être pas té- " moins du parricide, qu'on alloit commettre, s'en- " fonçoient leurs épées dans le ſein; mais la plus " part perſiſterent dans leur réſolution, alléguant " pour excuſe, qu'ils ne devoient point ſe voir " privés dans leur vieilleſſe de ce qu'ils avoient " amaſſé avec des peines infinies, ſous la conduite " de Philippe, et d'Aléxandre. Quand Eumenes " fut arrivé à l'armée d'Antigone, celui-ci n'eut " pas le courage de le voir. Il le fit charger de " chaines; et comme ceux, à qui il l'avoit donné " en garde, lui demandoient comment il vouloit " qu'on le gardât : *comme un éléphant*, leur dit-il, " *ou comme un lion.* Mais quelque jours après, " attendri et touché de compaſſion, il lui accorda " plus de relache, permit à ſon fils de lui donner " tous les rafraîchiſſemens, dont il pourroit avoir

" beſoin,

" besoin, et à ſes amis de le voir, et de paſſer " avec lui les journées entieres.

" Néarque, fils de Démétrius, conſeilloit à " Antigone de remettre ſon priſonnier en liberté; " mais les autres courtiſans le preſſoient de s'en dé- " faire. Onomarque, qui avoit la garde d'Eumenes, " lui rendoit chaque jour ſa priſon plus odieuſe " par ſes inſolences. Celui-ci lui demandant, " pourquoi Antigone ne ſe déterminoit pas, ou à " lui donner généreuſement la liberté, ou à le " faire mourir, Onomarque répondit, que c'étoit " à la tête d'une armée, qu'il auroit du mépriſer " la mort, au lieu de la braver dans l'eſclavage." *C'eſt auſſi dans cet endroit*, reprit fierement Eumenes, *que je l'ai affrontée. Demande le à ceux qui ont combattu à mes côtés. Si je ſuis ici, c'eſt que je n'ai jamais trouvé d'ennemi plus fort que moi.* " Onomarque lui dit, en lui tournant le dos, que " puiſqu' enfin il en avoit trouvé un plus fort, il " devoit attendre en patience que cet ennemi diſ- " posât de ſon ſort.

" Antigone ſe ſentoit aſſés porté à accorder " la vie, et la liberté à ſon priſonnier; mais " comme il connoiſſoit ſa fidélité inflexible pour " la famille d'Aléxandre, et qu'il le croïoit d'ail- " leurs capable de rompre toutes ſes méſures, il le " fit aſſaſſiner dans la priſon. Ainſi mourut " Eumenes, qui étoit ſans contrédit le plus grand " capitaine de ſon ſiecle.

" Cependant

" Cependant Caſſandre, qui avoit épouſé Theſ-
" ſalonice fille d'Aridé, venoit de faire alliance
" avec Ptolomée, roi d'Egypte, à qui il avoit
" céde une partie de la Grece, à condition qu'il
" tiendroit en haleine les armées d'Antigone ;
" tandis que de ſon côté il s'appliqueroit à appai-
" ſer les troubles domeſtiques de la Macédoine, et
" de l'Epire, et à ſe mettre en état de lui reſiſter,
" au cas qu'il voulut faire quelque entrepriſe au
" delà de la mer Egée. Il envoïa auſſi vous
" demander au Roi d'Illirie. Ses ambaſſadeurs
" avoient ordre de lui donner deux cens talens,
" s'il vous remettoit entre leurs mains, et de lui
" dire, en cas de refus, que leur maître étoit re-
" ſolu d'envoïer un armée contre lui, et d'obtenir
" par la force ce qu'il refuſoit de lui accorder de
" bon gré. Glaucias, ſans s'épouvanter de leurs
" menaces, leurs répondit, qu'en vous recevant
" dans ſes états, il vous avoit accordé ſa protection :
" qu'il n'étoit point homme à violer les droits de
" l'hoſpitalité, en vous livrant à vos ennemis ; et
" que, ſi leur maître envoïoit des troupes dans ſon
" roïaume, il ne manqueroit pas de les aller rece-
" voir ſur les frontieres.

" Caſſandre, qui n'étoit pas en état de tirer
" vengeance du refus, que Glaucias faiſoit de vous
" livrer, et qui voïoit d'ailleurs, qu'Antigone ne
" ſeroit pas lontems ſans venir l'attaquer, crut
" qu'il devoit, avant toutes choſes, ſe défaire des

" mal

" mal-intentionnés. Il fit empoiſoner Hercules, " fils d'Alexandre, avec ſa mere Barſine ; et or- " donna, qu'on mit à mort tous ceux, qui étoient " dans les intérêts de la famile roïale. Il fit en- " ſuite rebâtir les murailles de Thébes, qu'Alé- " xandre le grand avoit fait raſer juſqu'aux fonde- " mens, et n'omit rien de tout ce qui étoit né- " ceſſaire, pour s'oppoſer aux progrès de ſon " ennemi.

" Cependant Antigone apprit, que ſon fils " Démétrius venoit de perdre la bataille de Gaza. " Ce jeune prince avoit oſé ſe méſurer avec un " vieux général, élevé dans le camp d'Aléxandre. " Ptolomée lui fit païer cher ſon coup d'eſſai ; " car il lui tua huit mille hommes, en prit cinq " mille autres, mit le reſte de l'armée en déroute, " le fit lui-même priſonnier de guerre, pilla ſon " camp ; et pour apprendre à ce jeune prince, en " qui il voïoit de la vertu, à ne plus écouter à " l'avenir les mouvemens impétueux de la jeuneſſe, " il ordonna qu'on lui otât ſes habits ſuperbes. " Quelques tems après, pour lui montrer de quelle " maniere, après avoir vaincu, il falloit uſer de la " victoire, il lui donna un appartement dans " ſon palais, le fit manger à ſa table, lui rendit " tout ſon équipage, l'accabla pour ainſi dire de " bienfaits, et le renvoïa enſuite avec tous ſes " amis chez ſon pere, en lui donnant pluſieurs " ſeigneurs Egiptiens, pour lui ſervir d'eſcorte

" juſqu'aux

" juſqu'aux frontieres de ſes états. Démétrius, " plein de reconnoiſſance pour les bontés de " Ptolomée, ne put s'empêcher de verſer des " larmes, en le quittant". *Seigneur*, lui dit il, *ce n'eſt point à la bataille de Gaza, que vous m'avez vaincu ; c'eſt dans le palais du plus grand, et du plus vertueux de tous les princes. Faſſe le ciel que je ſois bientôt en état de reconnoître les ſervices, que vous m'avez rendus.*

" Antigone reçut ſon fils avec toute la tendreſſe " d'un pere ; et ſans lui parler de ce qui lui " étoit arrivé à Gaza, il lui dit, en ſouriant, qu'il " étoit bien aiſe, qu'il eût vû la cour d'Egipte ; " puiſqu'il y avoit étudié ſous un maître, dont les " leçons pourroient un jour lui être utiles ; et " comme il ne vouloit point rabattre, ni arrêter le " courage, et l'audace de ſon fils, il ne s'oppoſa " point à la demande, qu'il lui fit, d'éprouver " encore ſes forces contre le roi d'Egipte.

" Démétrius, brulant du deſir de ſe venger, " entre dans la Sirie : ſurprend Cillès général de " Ptolomée : le met en fuite : s'empare de ſon " camp, et de tous ſes bagages : fait ſur lui ſept " mille priſonniers : le prend, et l'arrête lui même ; " et emporte un très riche butin. Il fut moins " touché de la gloire, et des richeſſes que lui ap- " porta ſa victoire, que du plaiſir de ſe voir en " état de s'acquiter envers ſon ennemi des bien- " faits, qu'il en avoit reçûs. Il en écrivit à ſon

" pere

" pere, qui lui permit d'agir, comme il le jugeroit
" à propos. Il renvoïa donc Cilles, et tous ſes
" amis, comblés de préſens, et avec eux tout
" le bagage, qu'il avoit pris.

" Après avoir chaſſé les troupes du Roi de la
" Sirie, il ravagea l'Arabie ; et s'étant jetté ſur
" les Nabatéens, il leur enleva ſept cens chameaux,
" chargés de toutes ſortes de riches marchandiſes.
" C'eſt à peu près dans ce tems là qu'il apprit, que
" ſon pere, qui, l'année d'auparavant, avoit pris
" Babilone, après avoir défait Séleucus, venoit
" d'en être chaſſé ; et que le victorieux, profitant
" de la terreur, que ſa victoire avoit jettée dans
" tous les eſprits, avoit réduit toutes les provinces
" voiſines de ſes états, et rangeoit ſous ſon obeiſ-
" ſance toutes les nations, qui ſont autour du
" Caucaſe.

" A cette nouvelle il conduit ſon armée dans la
" Méſopotamie, paſſe l'Euphrate, reprend Ba-
" bilone ; et aïant appris, que Ptolomée aſſiegeoit
" Halicarnaſſe, il laiſſe ſept mille hommes, pour
" garder ſa nouvelle conquête, vole au ſecours de
" la place aſſiegée, et en fait lever le ſiege.

" Tant de victoires, remportées en ſi peu de
" tems, et dans un âge ſi peu avancé, acquirent
" bien-tôt à Démétrius la réputation de grand
" capitaine. Sa bonne conduite pendant la guerre,
" le bonheur de ſes armes, ſa modération dans la

" victoire, et toutes ſes autres qualités firent ſou-
" haiter à tous les peuples, qui gemiſſoient ſous le
" le poids de la tirannie, de l'avoir pour pro-
" tecteur.

Fin du prémier livre.

PIRRHUS

PIRRHUS, ROI D'EPIRE.

LIVRE SECOND.

SOMMAIRE.

Timochare opposé en tout à Androclion. Mort de celui-ci. Démétrius, après avoir conclu un traité d'alliance avec Glaucias, et Pirrhus, et épousé la soeur de ce dernier, se rend maître d'Athenes, et de Mégare. Retour de Pirrhus dans son roïaume. Quel étoit Cinéas. Conseils que lui donne Glaucias. Démétrius se rend maître de Salamine. Tentative inutile sur l'île de Rhodes. Démétrius chasse Cassandre, qui tenoit la ville d'Athenes bloquée, et donne la paix à la Grece. Cinéas combat les mauvais conseils de Timochare. Pirrhus retourne en Illirie. Ce qu'il y fit. Les Epirotes profitent de son absence, pour se revolter contre lui. Il se retire à Athenes, où Cinéas lui apprend ce qui s'étoit passé de plus remarquable dans la Perse, et dans la Grece avant la mort d'Alexandre le grand.

Dès qu' Androclion eut cessé de parler, Pirrhus le remercia de ce qu'en lui apprénant ce qui s'étoit passé en Asie, depuis la naissance de Philipe jusqu' à son tems, il n'avoit pas oublié de lui faire sentir les malheurs de sa maison.

Ce jeune prince étoit alors âgé d'onze ans. Glaucias avoit laiſſé auprès de lui Hippias, Néandron, et les quatres gentils hommes, qui l'avoient ſauvé ; mais ſes deux principaux officiers étoient Androclion, et Timochare. Le prémier joignoit à une haute naiſſance l'amour de la vertu, et de la gloire. L'autre étoit grand homme de guerre, et excellent politique ; mais ambitieux, hautain, méfiant, et paſſionné.

Androclion exhortoit Pirrhus à la modération, et à l'oubli des injures ; et Timochare l'excitoit à ſe venger de ſes ennemis. L'un lui repréſentoit, " que les levées d'hommes ne ſervent qu'à " dépeupler un païs de ſes habitans : que les " impots, qu'un roi belliqueux, eſt obligé " d'exiger de ſon peuple, font languir le " commerce ; et que les malheurs de la guerre " mettent ſes ſujets au déſeſpoir, et les por- " tent ordinairement à ſe revolter contre " lui.

L'autre au contraire lui inſinuoit, " que la " plus grande vertu d'un prince eſt de ſavoir " faire la guerre : que tout le monde regarde " avec mépris un roi, qui, aſſis dans ſon palais " au milieu de ſes femmes, et de ſes flatteurs, " borne toutes ſes penſées à une vie lâche, et " efféminée, et laiſſe ſes peuples expoſés aux in- " ſultes de leurs ennemis. *Vous avez oui parler,* " lui diſoit il, *des Athéniens, qui vivoient avant*

" *la*

« *la naiſſance de Philippe. C'étoient les peu-*
« *ples les plus riches de la Grece : ils étoient*
« *aimés, et craints des nations voiſines. Mais à*
« *quoi devoient ils tous ces avantages ? Aux jour-*
« *nées de Marathon, et de Salamine. N'eſt ce pas*
« *par les armes que Cirus a fondé l'empire des*
« *Perſes ? Et le Thébain Epaminondas n' a-t-il pas*
« *procuré une gloire immortelle à ſa patrie, en la*
« *rendant maîtreſſe de la Grece dans la bataille de*
« *Leuctres ? Si vous jettez les yeux ſur l'Italie,*
« *vous y verrez une république, qui s'aggrandit tous*
« *les jours, en faiſant la guerre à ſes voiſins ; et*
« *Aléxandre auroit il mérité le nom de grand, s'il*
« *n'avoit pas porté ſes armes juſques dans le ſein de*
« *l'Aſie, et reduit ſous ſa puiſſance tous les peuples de*
« *l'Orient ?*

Pirrhus l'écoutoit avec plaiſir ; parcequ'il ſe ſentoit naturellement porté à ſe diſtinguer par des exploits militaires. On le voïoit tout tranſporté de joïe, lorſ qu'il entendoit parler des belles actions de ſes ancêtres, qu'il croïoit pouvoir ſurpaſſer ; et le dépit, et la jalouſie paroiſſoient dans ſes yeux, quand on lui racontoit celles d'Hercules, et d' Achilles, qu'il ne croïoit pas pouvoir imiter.

Si Pirrhus n'aimoit pas Androclion, il ne pouvoit au moins s'empêcher d'eſtimer ſa vertu, et de lui donner des marques de reconnoiſſance, à cauſe de la fidélité, que ce miniſtre avoit fait paroître,

en le ſauvant des mains de ſes ennemis. Timochare, à qui tout faiſoit ombrage, reſolut de ſe défaire d'un concurrent, qu'il regardoit comme dangereux ; et il trouva une occaſion favorable d'exécuter ſon deſſein dans la derniere maladie, dont ſon rival fut attaqué.

Glaucias, qui eſtimoit le mérite par tout où il ſe trouvoit, et qui l'admiroit dans Androclion, fut voir ce ſeigneur dans ſon lit ; et lui aïant temoigné, qu'il étoit très faché de ſon mal, il lui dit de conſulter Timochare, qu'il croïoit honnête homme, et qui entendoit aſſés bien la médecine. Androclion, qui ne ſe méfioit point de Timochare, le fit prier de le venir voir. Celui-ci, s'étant rendu dans ſon appartement, raiſonna lontems ſur les cauſes de ſon mal, l'aſſûra qu'il le tireroit bientôt d'affaire, et lui donna une potion, qui le fit mourir, au milieu des douleurs les plus cuiſantes. Timochare ne manqua point d'attribuer ſa mort au manque de chaleur, qui avoit empêché l'effet du remede ; et ſoutint ſon ſentiment d'un air ſi aſſuré, et par tant de raiſonnemens, qu'il y eut peu de perſonnes, qui ne cruſſent, qu'il avoit agi de bonne foi.

Pirrhus pleura d'abord la perte, qu'il venoit de faire ; mais comme il n'en connoiſſoit point encore toute la grandeur, et que Timochare prénoit

prénoit tous les ſoins poſſibles, pour la lui faire oublier, il ſe conſola bien-tôt. Timochare lui perſuada même " qu' Androclion étoit bien à la " vérité capable de donner une belle éducation à " un prince né pour obeir ; mais qu'il n'entendoit " rien à celle d'un monarque, qui, ne ré- " connoiſſant point d'autres ſouverains que les " Dieux, devoit ne ceder ſes droits qu'à une " force ſupérieure, aggrandir ſes états, tenir ſon " peuple en reſpect, ſe faire craindre de ſes voiſins, " et être l'arbitre de la paix, et de la guerre. Il " lui diſoit, que Glaucias ne cherchoit qu'une oc- " caſion favorable pour le retablir dans ſes états : " qu'il y avoit apparence, que cette occaſion ſe " préſenteroit bien-tôt : qu' Antigone, et Dé- " métrius, en portant la guerre en Grece, où " ils étoient appellés par les principales ré- " publiques, qui gémiſſoient ſous la tirannie de " Caſſandre, ne ſongeroient gueres à s'oppoſer à " ſon rétabliſſement ſur le trône de ſes peres : " que le roi d'Illirie, pour engager Démétrius à " approuver ſon entrepriſe, lui avoit offert " Deidamie ſa ſoeur : qu'il n'avoit pas rejetté la " propoſition ; et qu'il étoit aſſés probable, que " cette affaire ne ſeroit pas lontems ſans ſe " conclure, ſi le prince d'Epire y donnoit ſon " conſentement.

Pirrhus répondit à Timochare, " que n'étant " point encore d'un âge à entrer dans le fond " des affaires, et ne doutant point d'ailleurs de " la prudence du roi d'Illirie, il remettoit ſes " intérêts entre ſes mains, ſans vouloir ſe mêler " d'autres choſes, que d'approuver tout ce qu'il " jugeroit à propos de faire.

Un traité d'alliance fut bien-tôt conclu entre Antigone, et Démétrius d'une part, et Glaucias roi d'Illirie, et Pirrhus de l'autre. La princeſſe Deidamie en fut le ſceau ; et elle épouſa Démétrius, lorſqu'il ſe préparoit à entrer dans la Grece, par ordre de ſon pere Antigone.

Il partit pour Athenes avec cinq mille talens, et une flote de deux cens cinquante voiles. Démétrius de Phalere y commandoit, au nom et ſous l'autorité de Caſſandre. Comme chacun prenoit la flote de Démétrius pour celle de Ptolomée, on la laiſſa entrer dans le port. Mais enfin les Athéniens, étant détrompés, coururent aux armes, pour ſe défendre. Alors Démétrius, voïant le peuple aſſemblé pour s'oppoſer à ſa deſcente, leur fit crier par un héraut : " que " ſon pere ni lui, n'avoient aucun mauvais deſſein " ſur eux ; et que s'ils le voïoient les armes à la " main, ce n'étoit que pour les remettre en li- " berté : pour chaſſer la garniſon de leur citadelle ; " pour leur rendre leurs loix, et leur ancien " gouvernement ;

" gouvernement ; et pour retablir l'union entre " eux.

A cette proclamation les Athéniens, jettant leurs boucliers à terre, et battant des mains avec de grands cris de joïe, l'appelloient leur pere et leur libérateur, et le preſſoient de deſcendre. Démétrius de Phalere, qui vit bien, qu'il ſeroit inutile de reſiſter, lui envoïa deux de ſes amis, pour faire ſes ſoumiſſions. Démétrius leur donna une audience très favorable ; et pour les aſſûrer de ſa bonté, en les renvoïant, il leur donna, comme en ôtage, Ariſtodéme de Milet, un des plus intimes amis de ſon pere. En même tems il eut ſoin de pourvoir à la ſûreté de Démétrius de Phalere, en le faiſant conduire avec une bonne et ſûre eſcorte à Thebes, comme il l'avoit demandé. Enſuite, après avoir mis le blocus devant la fortereſſe de Munichia, il s'embarqua pour Mégare, qu'il vouloit prendre, avant que d'entrer dans Athenes. Il fit au ſiege de cette place une faute conſiderable ; car aïant entendu dire, que la femme d' Aléxandre, fils de Poliſperchon, nommée Cratéſipolis, et très celebre pour ſa beauté, avoit envie de le voir, et d'être à lui, il laiſſa ſon armée ſur les terres de Mégare, pour l'aller chercher à Patres, où elle étoit. Quelques uns de ſes ennemis, avertis de cette imprudence, marcherent contre lui : lorſqu'il s'y attendoit

tendoit le moins. Il n'eut que le tems de prendre un méchant manteau, et de ſe ſauver par la fuite ; et peu s'en fallut, qu'on ne ſe ſaisît de lui.

La ville de Mégare étant priſe, les ſoldats en demandoient le pillage ; mais les Athéniens intercederent pour elle, et la ſauverent. Démétrius, après en avoir chaſſé la garniſon de Caſſandre, et rendu aux Mégariens leur liberté, revint à Athenes, forma le ſiege de Munichia, en chaſſa la garniſon, et raſa le fort. Les Athéniens, l'aïant enſuite invité de venir ſe rafraichir dans leur ville, il y entra, et leur rendit leur ancien gouvernement. Durant le ſejour, qu'il fit dans cette ville, il y épouſa Euridice, veuve d'Ophellas, et Phila, fille d'Antipater ; et comme il aimoit paſſionément les femmes, et que celles d'Athenes lui plaiſoient infiniment, il y en auroit ſans doute épouſé bien d'autres, ſi ſon pere ne lui avoit fait quitter la Grece, pour l'envoïer, avec une groſſe flote, et une armée conſiderable, faire la conquête de l'île de Cipre.

Avant ſon départ, il eſſaïa de corrompre la fidélité de Cléonides, gouverneur de Corinthe pour Ptolomée, en lui offrant des ſommes conſiderables, s'il vouloit remettre ces deux villes en liberté ; mais n'aïant pu y reuſſir, il laiſſa un bon corps d'armée en Grece, tant pour tenir Caſſandre en reſpect

reſpect durant ſon abſence, que pour l'empêcher de s'oppoſer au retabliſſement de Pirrhus, que Glaucias reconduiſoit en Epire avec douze mille hommes de cavalerie.

La réputation, que le jeune prince s'étoit acquiſe, et le mépris, que Néoptoleme s'étoit attiré par ſes débauches, et par ſon orgueil, y avoit déja fraïé le chemin à une nouvelle révolution. Les Epirotes ne regardoient plus leur roi que comme un tirant, qui, ſe croïant bien affermi ſur le trône, refuſoit avec une hauteur inſuportable de donner des emplois à ceux de ſes ſujets, qui en étoient les plus dignes, et n'accordoit point de faveurs, ſans inſulter ceux, à qui il rendoit ſervice. Ils ſe plaignoient hautement de ce qu'il négligeoit les affaires les plus importantes de l'état, pour paſſer ſa vie dans les feſtins, et au milieu des femmes. Ils ſe repentoient d'avoir proſcrit Pirrhus ; et n'attendoient qu'une occaſion favorable pour le rappeller. Néoptoleme ne fut pas lontems ſans découvrir ce changement ; et au lieu de prendre des meſures pleines de vigueur, pour en prévenir les ſuites, il ſe laiſſa aller à une crainte ſans bornes. C'eſt que les princes, qui oublient leur devoir, et ne gardent aucun ménagement à l'égard de leurs ſujets, quand ils s'imaginent, que rien ne peut leur nuire, ſont toujours timides ; lorſqu'ils

s'ap-

s'apperçoivent, que les hommes, dont ils ſe ſont attiré la colere, ſont prêts à les punir des maux, qu'ils leur ont faits.

Néoptoleme n'eut pas plu tôt appris, que Glaucias, et Pirrhus s'avançoient à grandes journées vers l'Epire, qu'il fit aſſembler les grands du roïaume, et les principaux d'entre le peuple. Après leur avoir dit, que le fils d'Eacide, ſecouru par le roi d'Illirie, étoit ſur le point de le détrôner, il ne manqua point de leur faire entendre, que, dès que ce jeune prince ſe verroit à la tête des affaires, il les priveroit de leurs privileges : renverſeroit les loix fondamentales de l'état : changeroit la religion ; et abandonneroit leurs biens aux Illiriens. Cependant les prêtres, ces miniſtres vendus aux princes, qui favoriſent le pouvoir, qu'ils uſurpent ſur les conſciences, et qui les protegent dans leurs uſurpations, faiſoient retentir les temples des prétendues vertus de Néoptoleme : ils diſoient que c'étoit les Dieux, qui l'avoient donné au peuple ; et ils traitoient d'uſurpateur celui, qui demandoit à être retabli ſur le trône de ſes peres. Heureuſement pour Pirrhus, que le plus grand nombre n'étoit point d'humeur à ſe laiſſer tromper. Néoptoleme, qui s'en apperçut, envoïa dire à ce prince, qu'il conſentoit de partager avec lui l'autorité ſouveraine : qu'au reſte il ne devoit point attribuer à la crainte, un parti, que le ſeul amour de la paix, et de la

tranquilité

tranquilité publique lui faiſoit prendre. Glaucias, et Pirrhus écouterent cette propoſition, ſans diſcontinuer leur marche ; et renvoïerent ſans réponſe ceux, qui la leur avoient apportée.

En chemin faiſant Pirrhus ne pouvoit s'empêcher de faire des queſtions ſur ce qui lui étoit arrivé, en quittant l'Epire. Il vouloit ſavoir en quel lieu on s'étoit arrêté : en quel endroit il avoit paſſé le fleuve Drinus : où étoient les bergers Achille, et Cinéas : quand on les pria, de le ſecourir ; et enfin qu'étoient devenus ces deux hommes.

Aïant appris, qu'Achille étoit mort, il demanda à voir Cinéas, qui vint ſe jetter à ſes pieds. Pirrhus lui tendit la main, le releva, lui confia les ſceaux, et le fit ſon prémier ſécretaire, et ſon confident.

Cinéas étoit né en Theſſalie ; et quoi que berger, il avoit appris l'éloquence ſous le grand Démoſthenes. Comme il avoit étudié les hommes, et qu'il les connoiſſoit à fond, il ſavoit les toucher par l'endroit le plus ſenſible, et diſtinguer ce qui pouvoit effaroucher les uns, et perſuader les autres : Il étoit aſſés bien inſtruit de l'art militaire ; et les guerres, qui avoient ſi lontems ravagé ſa patrie, lui avoient fait découvrir les ſtratagemes les mieux concertés, et les deſſeins les plus ſecrets des généraux de ſon tems. Il s'etoit apperçu des fautes, qu'il avoit vû faire à quelques uns ; et la bonne

conduite

conduite des autres n'étoit pas échappée à ſa pénétration. Il avoit environ quarante ans, lors que Pirrhus le prit à ſon ſervice par un pur motif de reconnoiſſance ; et ce prince eut bien-tôt lieu de connoître le mérite de ce grand homme. Heureux! s'il avoit toujours ſuivi ſes conſeils.

A peine Glaucias étoit il arrivé ſur les frontieres de l'Epire, que la plus part des Seigneurs Epirotes vinrent le trouver, et offrir leur ſervices à Pirrhus. Cette nobleſſe fut bien-tôt après ſuivie de pluſieurs corps de troupes, qui s'étoient détachés de l'armée de Néoptoleme, pour venir groſſir celle du nouveau roi. Le peuple, qui avoit autrefois demandé ſa mort, ne ceſſoit de le combler de bénedictions, et de faire des voeux pour la proſpérité de ſa famile. Néoptoleme, qui ſe vit tout à coup abandonné de ceux mêmes, ſur leſquels il avoit le plus compté, prit le ſage parti de ſe retirer. Il diſparut, lors qu'on le croïoit à la tête de ſon armée, et laiſſa par ſa fuite à Pirrhus une entrée libre dans le roïaume d'Epire. L'armée de Glaucias en chaſſa d'abord les troupes de Caſſandre : punit les factieux : affermit la couronne ſur la tête de Pirrhus : recompenſa ceux, qui avoient été fideles à ce jeune prince : lui donna des gouverneurs habiles, et gens de bien ; laiſſa deux de ſes enfans auprès de lui ; et s'en retourna dans ſon roïaume.

Ce

Ce grand roi, qui avoit découvert tout le mérite de Cinéas, lui recommanda, avant de partir, de ne point abandonner Pirrhus : d'avoir l'oeil ſur la conduite des princes d'Illirie : de lui faire ſavoir ce qui ſe paſſeroit en Epire ; et de ne laiſſer approcher de la perſonne du Roi, que des gens d'honneur et de probité, " Méfiez vous ſurtout, " lui dit-il, d'une certaine eſpece d'hommes, qui, " ſous prétexte de religion, s'inſinuent dans l'eſprit " des princes, pour les précipiter avec leurs peuples " dans des maux ſans fin. Ceux qui ſe ſont " une fois conſacrés au ſervice des Dieux, ne " doivent ſonger qu' à les ſervir. Les affaires " d'état ne leur conviennent pas ; et quand même " ils ſeroient capables de s'en mêler, ce ſeroit un " eſpece de ſacrilege de les en charger. Les diſ- " cours pleins d'art, dont un miniſtre d'état eſt " quelquefois obligé de ſe ſervir, pour le bien de " l'état, et pour la gloire de ſon maître, ne " doivent point ſe trouver dans la bouche d'un " homme, deſtiné à chanter les louanges des " Dieux. Que les ſacrificateurs ſe contentent de " nous déclarer le vrai ſens des oracles divins, ſans " vouloir ſe rendre les maîtres de la volonté des " rois. Qu'ils ne nous enſeignent que ce qui eſt " écrit dans les livres ſacrés, ſans inventer des " cultes nouveaux, et des cérémonies ridicules, et

" ſuperſtitieuſes,

" ſuperſtitieuſes, pour en impoſer aux eſprits
" foibles, et ſe faire par là des partis puiſſans
" dans les roïaumes, où ils veulent dominer, au
" préjudice de l'autorité des princes. Ces ſortes de
" gens ſont ordinairement hardis, effrontés, or-
" gueilleux ; et comme ils s'attribuent le droit de
" découvrir aux hommes les oracles des Dieux,
" ils s'imaginent, qu'on leur fait tort, quand on
" les empêche de ſe mêler des affaires du monde.
" Il y en a parmi eux, qui ſe regardent au deſſus
" des têtes couronnées. Que de maux les prêtres
" n'ont ils pas cauſé au genre humain ? Ils ont
" porté la malédiction dans les familles : ils ont
" excité des diſputes, et fomenté les diviſions dans
" les roïaumes : en un mot ils ont renverſé les
" états. Liſez l'hiſtoire, mon cher Cinéas, et
" vous y verrez, qu'il n'y a jamais eu de revolu-
" tions, ni de perfidies, ni de trahiſons, dans leſ-
" quelles ils n'aïent trempé. Leur amitié eſt in-
" téreſſée, leur haine immortelle, leur vanité in-
" ſupportable, leur préſomption odieuſe, et leurs
" vices toujours grands.

" Lorſqu'en montant ſur le trône de mes peres,
" je fis faire le dénombrement du peuple, que
" j'avois à gouverner, je trouvai que le nombre des
" prêtres ſe montoit à plus de cent mille. Je les
" reduiſis d'abord à dix mille, et enſuite à trois
" mille. A quoi ſert dans un état ce nombre

" infini

" infini de fainéans, qui ne ſont propres ni au
" commerce, ni à la guerre, ni à la culture des
" terres ? Sous les regnes précédens, ils dé-
" pouilloient le pauvre laboureur de la dixieme
" partie du fruit de ſes travaux ; mais j'ai aboli
" cet abus. Je donne à chacun d'eux une
" penſion annuelle, qui ſuffit pour leur entretien ;
" et je ne ſouffre point de diſtinction parmi
" eux : ce qui fait que mes peuples ſont plus
" édifiés, et eux plus contens. Autrefois ſous
" prétexte d'aller ſecourir les pauvres, conſoler
" les affligés, et voir les malades, ils ſe gliſſoient
" dans l'intérieur des familles : s'appliquoient à
" étudier le foible de ceux, qui les compoſoient ;
" et par ce moïen diſpoſoient à leur gré du bien
" des particuliers. J'ai remarqué, qu'ils avoient
" fait des progrès infinis ſur l'eſprit des femmes,
" qui de leur côté gouvernoient leurs maris : et
" tandis que mon pere croïoit être roi dans
" l'Illirie, je me ſuis apperçu que les Illiriens,
" et mon pere même étoient gouvernés par les
" prêtres. A préſent qu'ils ſont renfermés dans
" leurs cloîtres, et qu'il leur eſt défendu ſous
" des peines très rigoureuſes d'en ſortir, je
" regne véritablement dans mon roïaume. N'ou-
" bliez pas, mon cher Cinéas, de faire connoître
" les prêtres à Pirrhus. Accoutumez le à dé-
" couvrir par lui même tous les abus, qui ſe

" commettent dans ſon roïaume : faites fleurir
" l'Epire ; retabliſſez y les arts, et les ſciences,
" qui y languiſſent depuis tant d'années ; rendez
" en le peuple heureux ; et conduiſez vous de
" maniere, que l'amour des ſujets pour le jeune
" roi, que je confie à vos ſoins, le rendent for-
" midable à tous ſes voiſins, et victorieux de ſes
" ennemis. Au reſte ne négligez point l'al-
" liance de Démétrius, ni celle d'Antigone :
" obſervez religieuſement les traités : aïez l'oeil
" ſur les entrepriſes de Caſſandre : éclairez
" toutes ſes démarches ; et tachez de dé-
" couvrir par vos eſpions, les vrais deſſeins de
" Ptolomée.

Glaucias, aïant parlé de la ſorte, ſortit de l'Epire ; et s'en retourna, dans ſon roïaume, où le peuple, qui étoit venu en foule au devant de lui, ne pouvoit ſe raſſaſier de le voir, de le combler de bénédictions, de renouveller leurs voeux pour ſa ſanté, et de faire éclater leur joïe par des cris redoublés.

Cependant Démétrius, étant arrivé dans l'île de Cipre, livra bataille à Ménélas, frere de Ptolomée, le vainquit, et l'obligea de rentrer dans Salamine, où il alla ſur le champ l'aſſiéger.

Le

Le roi d'Egipte, ſur la nouvelle du mauvais ſuccès de ſon frere, aïant fait équipper en diligence une flote de cent cinquante vaiſſeaux, vint promptement à ſon ſecours. La bataille, à laquelle on ſe préparoit de part et d'autre, étant ſur le point de ſe donner, il lui fit dire, qu' après que le combat ſeroit engagé, et la mêlée la plus échauffée, il vint, avec les ſoixante vaiſſeaux qu'il avoit, charger l'arriere garde de Démétrius, et la mettre en déſordre ; mais celui-ci avoit eu la précaution de laiſſer pluſieurs de ſes vaiſſeaux, pour s'oppoſer à ceux de Ménélas, qui étoient dans le port de Salamine, dont l'entrée étoit fort étroite. Cependant les deux flotes s'entrechoquent : la victoire demeure lontems incertaine ; mais enfin Démétrius eſt victorieux. Le roi d'Egipte, ſe voïant défait, prit la fuite avec huit galeres, les ſeules qui ſe ſauverent : car de toutes celles qui reſterent, les unes furent briſées, ou coulées à fond dans le combat, et les autres, au nombre de ſoixante et dix, furent priſes avec tous les équipages.

Après ce combat naval, Ménélas ne reſiſta plus : il ſe rendit à diſcrétion avec la ville de Salamine, tous ſes vaiſſeaux, et toute ſon armée, qui conſiſtoit en douze cens chevaux, et en douze mille hommes de pié.

Antigone apprit ces nouvelles avec toute le plaiſir, que peut reſſentir un pere, agé de 80 ans, qui voit ſon fils marcher dignement ſur ſes traces ; et pour donner des marques publiques de ſa joïe, il lui envoïa une couronne d'or, et lui permit de prendre le tître de roi. Quelques tems après aïant mis ſur pié de puiſſantes armées de terre, et de mer, il donna le commandement de la flote à ſon fils, et ſe chargea de conduire lui même l'armée de terre en Egipte ; mais tandis qu'il étoit en marche, le ciel ſe couvrit tout à coup de nuages, et un vent impétueux éleva de ſi grands tourbillons de pouſſiere, qu'il étoit preſque impoſſible aux ſoldats de ſe voir les uns les autres. A peine le vent fut-il appaiſé, que les nuées, ſe fendant, verſerent un déluge d'eau, qui roulant avec précipitation dans les vallons, où les troupes s'étoient arrétées, entraina hommes, bagage, et chevaux. Il n'y eux que les éléphans, et ceux qui étoient ſur eux, qui ſe ſauverent.

D'un autre côté la flote de Démétrius, aïant été accueillie d'une horrible tempête, la plus part des vaiſſeaux, dont elle étoit compoſée, furent ou engloutis par les flots, ou briſés contre les rochers de l'iſle de Cipre. Quelques uns furent jettés ſur les côtes d'Egipte ; et leur naufrage apprit à Ptolomée, que le ciel avoit vaincu pour lui.

Antigone

Antigone, de retour chez lui, y trouva ſon fils, dont la préſence lui fit oublier les pertes, qu'il venoit de faire ; mais voïant que ce prince ſe livroit entierement à la volupté pendant la paix, il lui propoſa d'aller conquérir l'île de Rhodes, qui favoriſoit le parti du roi d'Egipte. Démétrius accepta la propoſition : augmenta ſa flotte de tous les vaiſſeaux, qui étoient dans ſes ports : en achetta un grand nombre des nations voiſines ; et en fit conſtruire quelques uns d'une grandeur ſi extraordinaire, qu'ils étoient capables de jetter la la terreur et l'étonnement dans tous les eſprits. Enſuite s'étant mis en mer, il parut à la hauteur de l'île, avec trois cens trente vaiſſeaux ; et envoïa ſommer les Rhodiens de ſe rendre. Ceux ci, n'en voulant rien faire, il tâcha de leur couper l'entrée des vivres, et de forcer pluſieurs quartiers de l'île ; mais tous ſes efforts furent inutiles. Ces braves inſulaires, quoi que diviſés entre eux, ſavoient ſe reünir, pour s'oppoſer à l'ennemi commun. Tantôt ils faiſoient des ſorties, dans leſquelles ils lui tuoient bien du monde ; et tantôt, avec d'excellens voiliers, ils enlevoient les vivres, et les autres proviſions, qu'on portoit dans ſon camp. Un jour ils intercepterent des lettres, que ſa chere Phila lui écrivoit ; et les aïant lues, ils en firent des railleries, dont il ſe ſentit piqué juſqu'au vif. Quelques jours après ce prince auroit pu leur rendre la pareille, en gâ-

tant l'*Jalisus*. C'étoit un tableau, où Protogene avoit peint quelque hiſtoire de cet Jaliſus, qu'ils regardoient comme leur fondateur, et dont la vûe avoit fait craindre à Apelles de perdre la ſupériorité, qu'il avoit ſur tous les peintres de la terre ; mais comme Démétrius avoit beaucoup de goût pour la peinture, il ſe contenta de retenir le tableau.

Il y avoit déja près d'un an, qu'il étoit devant Rhodes ; et il commençoit à s'appercévoir, que l'opiniatreté des habitans rendroit la priſe de la ville impoſſible ; mais il lui falloit un prétexte plauſible, pour renoncer au ſiege ; et le hazard le lui préſenta. Caſſandre, s'étant approché d'Athenes, et la tenant bloquée de toutes parts, dans la vûe de lui redonner un maître, les Athéniens lui envoïerent des députés, pour le prier de venir à leur ſecours. Il y vole, arrive le lendemain devant leur ville, met pied à terre, force les lignes de Caſſandre, et le chaſſe de ſes retranchemens. Celui-ci, étonné de l'orage, qui tombe ſur lui, ſe retire en déſordre. Démétrius le ſuit : diſſipe ſon arriere garde : prend Héraclée, en le pourſuivant ; fait ſur lui ſix mille priſonniers ; et l'aïant pourſuivi juſqu'au détroit des Thermopiles, il revient ſur ſes pas : rend la liberté à pluſieurs peuples : remet les Athéniens en poſſeſſion de ce qu'on leur avoit pris ; et enſuite, auſſi

prompt

prompt que la foudre, dont on n'apperçoit l'éclair, qu'après en avoir ſenti les effets, il entre dans le Péloponeſe : reduit l'Arcadie, Mantinée, Argos, Sicione, et Corinthe ; et ne trouvant plus rien qui lui reſiſte, il donne la paix à la Grece ; et va à Athenes, pour s'y repoſer de ſes travaux militaires.

Là environné d'une foule de courtiſannes, il s'abandonne aux charmes de la volupté, et paſſe les jours, et les nuits dans les plus ſales débauches. Tous les jours il lui falloit de nouveaux plaiſirs ; et de l'amour des femmes, qui lui étoit devenu inſipide, et dégoutant, il paſſa à celui des garçons. Les Athéniens n'avoient pas honte de lui proſtituer leur plus belle jeuneſſe ; et ils en étoient venus à un tel excès de flaterie, et d'aveuglement, qu'ils déclarerent, que tous les ordres de Démétrius devoient être regardés comme des decrets des Dieux, qui ſerviroient à l'avenir de regles aux hommes.

Ce prince ne pouvoit ſouffrir, qu'on donna le titre de roi à d'autres qu'à lui, et à ſon pere ; et au milieu des excès de la table, il vouloit qu'on bût à la ſanté du roi Démétrius, à celles de Séleucus maître des élephans, de Ptolomée amiral de la flote, de Liſimaque grand tréſorier, et d'Agatocle gouverneur de Sicile.

Caſſandre, qui avoit toujours conſtamment refuſé le titre de roi, n'entroit point dans ces railleries ; mais Liſimaque, qui s'en faiſoit une gloire, en fut d'autant plus piqué, qu'il n'avoit jamais été ennemi de Démétrius. Il reſolu de ſe venger ; et fit de grands préparatifs pour une guerre, qui mit en mouvement tous les potentats de l'Orient.

Tandis que ces choſes ſe paſſoient en Grece, et en Thrace, Pirrhus voïoit avec douleur les factions jetter de nouvelles racines dans ſon roïaume ; et les intrigues de Néoptoleme, qui étoit revenu en Epire, et dont le parti groſſiſſoit tous les jours, lui faiſoit appréhender des malheurs, dont il ne ſe croïoit pas en état de ſe garantir. Timochare, toujours oppoſé aux ſages conſeils de Cinéas, l'exhortoit à prévenir ſes ennemis, en prenant des troupes étrangeres pour la garde de ſa perſonne, en arrêtant Néoptoleme, et tous ſes adhérans, et en les faiſant maſſacrer dans la priſon. " Seigneur, lui " diſoit-il, un roi eſt auſſi maître de la vie, que " des biens de ſes ſujets ; et comme il la leur con- " ſerve en s'oppoſant aux invaſions de leurs ennemis, " il peut auſſi l'ôter à quelques uns d'entre eux, " lorſque le bien public l'exige. Les Dieux, qui " ont imprimé l'image de leur divinité ſur les " princes, et qui leur donnent ſur la terre un pou- " voir auſſi étendu que celui, qu'ils ont eux " mêmes dans le ciel, ſont toujours prêts d'ac- " cepter le ſacrifice, qu'un roi leur fait de quelques

" déſobéiſſans,

" déſobéiſſans, qui corromproient tout le corps
" politique, s'ils n'en étoient promptement re-
" tranchés. Toutes les révolutions, qui ſont ar-
" rivées dans ce roïaume, n'ont pas, Seigneur,
" d'autre cauſe que la trop grand indulgence, que
" vos prédéceſſeurs ont eue pour leurs peuples.
" L'Epire étoit trop puiſſante, pour demeurer en
" repos ; et les richeſſes des Epirotes les ont
" portés à la revolte. Voulez vous avoir des ſu-
" jets obeiſſans ? tenez les dans l'humiliation. Ce
" n'eſt pas le bien, qui rend les hommes heureux ;
" c'eſt la médiocrité : c'eſt la crainte de s'attirer
" l'indignation de leur prince : c'eſt une eſpece de
" douce captivité, qui les prive des moïens de ſe
" précipiter dans leur propre ruine. Plus ils ſont
" pauvres, plus ils ſont laborieux. Les richeſſes
" ne ſervent qu' à les rendre inſolens, pareſſeux,
" et voluptueux. Ce n'eſt ni l'or, ni l'argent, qui
" rend un roïaume puiſſant : c'eſt l'induſtrie du
" peuple, endurci au travail, et accoutumé aux
" miſeres de la vie. Ne ſont ce pas les dépouilles
" des Perſes, qui ont rallenti le courage des Ma-
" cédoniens, en les plongeant dans l'oiſiveté, et
" en les mettant hors d'état de ſe défendre contre
" leurs ennemis ? Croïez moi, Seigneur, n'en-
" richiſſez point vos ſujets ; et faites venir dans
" votre roïaume un bon corps de troupes, pour
" la garde de votre perſonne. Païez bien ces

" ſoldats

" ſoldats étrangers : gagnez leur coeur, en les " avançant aux charges, et aux emplois, c'eſt là " le ſeul moïen de regner paiſiblement. Je con- " nois les Epirotes : ils ſont vifs, et entréprenans ; " et ils ne manquent jamais de ſe revolter, dés " qu'ils croïent pouvoir reüſſir dans leurs entre- " priſes. Conſultons, ſi vous le jugez à propos, " les oracles ; et voïons ce que nos ſacrificateurs " vous conſeilleront dans une affaire, où il s'agit " du ſalut de l'état. Peut-être que ces ſages inter- " prêtes des volontés des Dieux, ſauront détourner " de deſſus votre tête ſacrée la tempête, qui la " menace.

Pendant ce diſcours Cinéas gardoit un profond ſilence ; et Pirrhus, qui voïoit la triſteſſe peinte ſur ſon viſage, ne doutoit point, qu'il ne fût, ſur les affaires préſentes, d'un ſentiment contraire à celui de Timochare. " Cinéas, lui dit-il, avez " vous quelque conſeil à me donner ? ou bien ne " paroiſſez vous abbattu, que parceque vous ne " voïez plus de remedes à mes maux ?

" Seigneur, répondit Cinéas, ſi je croïois, que " votre Majeſté fût en danger, loin de me laiſſer " abbatre par la crainte, je vous ferois un rampart " de mon corps ; et ne céderois à perſonne la " gloire de vous ſauver. Mais quelque puiſſans " que ſoïent vos ennemis, vous pouvez encore " prendre des moïens ſûrs, pour n'avoir rien à

" craindre

" craindre de leur part. Quels ſont ces
" moïens ? dit Pirrhus, faites moi, mon cher
" Cinéas, le plaiſir de me les découvrir. Puis que
" vous le voulez, Seigneur, repliqua le miniſtre,
" je vais vous dire librement ce que je penſe. Il
" eſt certain, que les rois ſont des préſens des
" Dieux, qui les donnent aux peuples, pour les
" contenir dans leur devoir, pour réformer leurs
" moeurs, pour faire regner la paix parmi eux,
" pour les mettre à couvert des inſultes de leurs
" ennemis, pour faire fleurir leur commerce, et
" pour appaiſer les ſéditions, qui peuvent naître
" des différens intérets de ceux, qui compoſent
" l'état. Voila les conditions, auxquelles un
" peuple s'engage d'entretenir une cour, de fournir
" aux dépenſes de la guerre, de pourvoir aux be-
" ſoins du dedans, et d'expoſer leurs vies, pour
" affermir la couronne ſur la tête de leur roi.
" Tant que ces conditions ſont obſervées, c'eſt-à-
" dire, tant que le prince n'empiete point ſur les
" droits du peuple, l'union et la confiance mutu-
" elle, qui regne parmi eux, rend un roïaume
" floriſſant au dedans, et invincible au dehors ;
" mais ſi le prince veut priver ſes ſujets de leurs
" privileges : ſi pour des guerres entrepriſes, pour
" venger ſes injures particulieres : ſi ſans conſulter
" les intérêts de la nation, et ſeulement pour enrichir
" quelques flateurs, ou pour fournir aux dépenſes

" d'une

" d'une vie molle et voluptueuſe, il les accable
" d'impôts, et les reduit par là à la derniere
" miſere, alors les peuples ſont en droit de ſe
" plaindre des maux, qu'ils ſouffrent, et de
" prendre de juſtes méſures, pour les faire finir. Si
" le roi augmente les dettes de la nation : s'il
" conclut des traités de paix déſhonorables, ou
" déſavantageux à ſon peuple : s'il perſécute ſes
" ſujets, ſous des prétextes ſpécieux : s'il entre-
" tient des armées ſans néceſſité, et en tems de
" paix, alors encore un coup, le peuple lézé peut, et
" doit remontrer à ſon prince, qu'il eſt mal con-
" ſeillé, et que ſes miniſtres lui font faire des dé-
" marches capables de ruiner ſon roïaume. Mais,
" dira-t-on, *ce ſont les richeſſes, qui rendent les*
" *peuples inſolens : il eſt de l'intérêt des rois de les*
" *tenir dans l'humiliation : plus ils ſont pauvres, plus*
" *ils ſont laborieux.* Ces raiſonnemens, Seigneur,
" ſont abſolument faux. La grandeur du prince
" eſt toujours proportionnée à celle du peuple ;
" et plus des ſujets ont à perdre, plus ils ſont
" attachés à celui, qui peut mettre leurs biens à
" couvert des inſultes des ennemis. Le véritable
" intérêt d'un roi, eſt de les laiſſer jouïr en paix
" de ce qu'il ont acquis par leur induſtrie, et leur
" travail. Leurs biens ſont des tréſors, qu'ils lui
" gardent au beſoin, et qu'ils font cependant
" valoir par le commerce. Ceux, qui ſont réduits

" à la

" à la mendicité, n'ont ni la force de travailler, ni " la volonté de défendre leur patrie, qui les a mis " dans ce triſte état. Il leur eſt indifférent à quel " maître ils ont à obéir ; et le déſeſpoir les porte " ſouvent à ſe ſoulever contre leur légitime ſou- " verain.

" Seigneur, puniſſez ſéverement les coupables, " ſans envelopper les innocens dans leur ruine : " épargnez le ſang de la nobleſſe ; et pardonnez " les crimes des grands, ſoit par rapport à eux " mêmes, ſoit en conſidération de leurs ancêtres, qui " ſe ſont élevés, en ſervant fidelement leur prince " et leur patrie. Si vous commencez votre regne " par le ſupplice des ſeigneurs, dont vous êtes mé- " content, toute la nation concevra une idée af- " freuſe de vous ; et ne cherchera qu'une occaſion " favourable, pour ſecouer votre joug, qu'elle ré- " gardera comme inſuportable. C'eſt la ſévérité " dans les chatimens, qui a cauſé la ruine de la fa- " mille des Tarquins, qui n'a jamais pu ſe relever " de ſa chute, c'eſt elle qui a cauſé la mort d'O- " limpias, et peut-etre même celle d'Aléxandre.

" Si l'ambition de Néoptoleme le fait caballer " contre vous, faites le ſortir du roïaume, et tachez " de ramener par la douceur ceux, qui ſe ſont " déja déclarés pour lui. Peu de princes ſe ſont " mal trouvés d'avoir été trop bons ; mais il y en a " beaucoup, qui ont paié cher pour leur ſévérité.

" Choiſiſſez

" Choiſiſſez vous une garde fidele parmi vos pro-
" pres ſujets, ſans confier votre perſonne, et votre
" roïaume à des étrangers, qui vous ſerviroient
" ſans affection, et uniquement pour l'amour du
" gain, qui ſeroient toujours prêts à ſe donner à
" celui, qui leur offriroit le plus, et qui ſe croi-
" roient en droit de maltraiter vos propres ſujets.
" Ne ſouffrez point d'autre maître dans votre
" roïaume que vous même : n'abandonnez pas
" votre peuple aux imaginations des ſacrificateurs :
" fermez leur l'entrée de la cour ; et ne permettez
" pas, qu'ils ſe mêlent des affaires temporelles.
" Votre roïaume eſt perdu, ſi jamais vous leur en
" confiez l'adminiſtration, ou ſi vous les admettez
" dans votre conſeil. Les rois d'Illirie, vous le
" ſavez, Seigneur, pour avoir écouté les prêtres,
" ſe ſont vûs à deux doigts de leur perte ; et ſi
" Glaucias ne s'étoit pas donné de garde de leurs
" diſcours ſéduiſans, et ne les avoit pas mis hors
" d'état de nuire, les Illiriens ne ſeroient plus
" qu'une nation mépriſable.

Cinéas répéta enſuite au Roi ce que Glaucias lui avoit dit en partant, et pria ſa Majeſté de lui pardonner la liberté, qu'il avoit priſe de lui parler avec tant de ſincérité et de franchiſe.

Timochare auroit volontiers répondu à ce diſcours ; mais la crainte, qu'il avoit de déplaire à ſon maître, l'obligea de diſſimuler.

Cependant

Cependant le roi d'Illirie aïant fait ſavoir à Pirrhus le mariage de ſon fils aîné avec une princeſſe de Pannonie, ce prince voulut honorer les nôces de ſa préſence, et remit à ſon retour à ſe déterminer ſur le parti, qu'il avoit à prendre.

Timochare, irrité de ce que Cinéas s'étoit ſi fortement oppoſé à ſon ſentiment, et peu ſatisfait de la préférence, que Pirrhus ſembloit donner à ſon ennemi, reſolut de ſe venger en même tems de tous les deux ; et pour reüſſir dans ſon deſſein, il fit dire à Néoptoleme : " que le Roi devoit partir dans peu de jours pour l'Illirie : que Cinéas " ſon favori avoit voulu lui perſuader de le faire " arrêter avant ſon départ : que l'affaire étoit remiſe à ſon retour ; et qu'il lui conſeilloit de " prendre ſes meſures là deſſus." Enſuite il fut trouver Cinéas, pour le détourner de l'envie, qu'il avoit d'accompagner le Roi, et pour l'expoſer par là aux coups des ennemis, qu'il venoit de lui ſuſciter. " Je vous avoue, lui dit-il, que je ſuis peu propre " à manier l'eſprit du peuple ; et il n'y a, je penſe, " que vous dans le roïaume, qui puiſſiez retenir " les Epirotes dans le devoir, durant l'abſence du " Roi."

Cinéas ignoroit ce qui ſe tramoit contre lui ; mais comme il connoiſſoit Timochare, il vit bien que ce miniſtre vouloit être ſeul auprès du Roi, pour

le

le perdre dans ſon eſprit : cependant comme il ne vouloit pas ſe brouiller ouvertement avec lui, il lui répondit : " que n'aïant point d'autres vûes " que celle de ſervir fidelement ſa Majeſté, il " obeiroit à ſes ordres, de quelque maniere qu'elle " diſpoſa de lui ; et qu'il tâcheroit de ne point ſe " rendre indigne de la confiance, qu'elle avoit en " lui.

Le jour du départ étant venu, Pirrhus ordonna à Cinéas de le ſuivre, et à Timochare de demeurer en Epire. Celui-ci vit partir ſon rival avec un déſeſpoir, qu'il eut bien de la peine à cacher ; et dès ce moment il s'imagina, qu'il ne manqueroit pas de profiter de la confiance, que ſon maître avoit en lui, pour travailler à ſa ruine.

Pirrhus étant arrivé à la cour de Glaucias, n'y paſſa point ſon tems dans les feſtins. Il la quittoit quelquefois pour aller viſiter les places fortes, et les plus belles villes de l'Illirie. Il demandoit à ceux qui l'accompagnoient, quelles étoient les forces militaires de l'état, en quoi les Illiriens trafiquoient, et ce que Glaucias avoit fait, pour mettre un auſſi bon ordre dans ſon roïaume. Cinéas lui faiſoit remarquer les défauts des fortifications des places : il lui montroit les endroits, par où on devoit commencer l'attaque : il lui parloit des forces, dont il falloit ſe ſervir pour les prendre, et du nombre de ſoldats, qu'il falloit pour

les

les défendre. Il lui vantoit les avantages des ports de mer, qui ſervoient, diſoit-il, à enrichir un roïaume : enfin il lui enſeignoit les moïens d'y attirer le commerce des étrangers.

Pirrhus alla auſſi voir toutes les maiſons roïales, dont l'architecture attiroit l'admiration des meilleurs connoiſſeurs. Elles étoient ornées, pour la plus part, de tableaux faits par les meilleurs peintres de la Grece. On y en voïoit un, qui repréſentoit la bataille des Magnéſiens, et que Candaule, roi de Lidie, avoit acheté au poids de l'or. L'expreſſion en étoit ſi vive, et le coloris ſi naturel, qu'un enfant, aïant par hazard jetté les yeux deſſus, et croïant y appercévoir des gens, qui s'entretuoient les uns les autres, il ſe mit à pleurer, et à s'enfuir de peur. Pirrhus s'arrêta lontems à conſiderer quelques ſtatues, ouvrages d'Eurimaque, d'Eurigramme, de Calioſthene, de Démophile, de Praxitelle, et de Phidias ; mais ce qui le charma le plus, ce fut un Jupiter, tenant la foudre en main, qu'on regardoit comme l'ouvrage de Dibutade de Sicione, que Damarate, pere de Tarquin, avoit emmené avec lui, lorſ qu'il ſe retira en Italie. Pirrhus ne ſe contenta point d'admirer toutes ces merveilles : il prit du goût pour les beaux arts ; et ſe promit de les faire fleurir un jour en Epire ; mais tandis qu'il paſſoit ſes jours dans des plaiſirs in-

nocens, le perfide Timochare travailloit à lui ôter toute eſpérance de revoir ſon roïaume.

Ce ſcélérat, perſuadé que la guerre que Liſimaque, Caſſandre, Ptolomée, et Séleucus avoient déclarée de concert à Antigone, et à Démétrius, mettroit ce dernier hors d'état de défendre ſon beau-frere, ouvrit à Néoptoleme les portes du palais, et le fit proclamer roi. Tous les amis de Pirrhus furent chaſſés, et le prince abſent déclaré incapable de regner. Cependant dans les dépêches, qu'il envoïa à ſon maître, pour l'informer de la revolution, qui venoit d'arriver dans ſes états, il eut l'inſolence de lui mander : " qu'il avoit fait " tous ſes efforts pour s'oppoſer à Néoptoleme ; " mais qu'il avoit été contraint de ceder à la force : il ajoutoit " qu'il n'auroit point de nouvelles ſi " déſagréables à lui apprendre, ſi le conſeil, qu'il " avoit pris la liberté de lui donner, n'avoit " point trouvé d'oppoſition de la part de Cinéas : enfin il prénoit les Dieux à temoin de ſon innocence, et de la pureté de ſes intentions ; et ſupplioit ſa Majeſté, de ne point le condamner ſur les dépoſitions de ſes ennemis, qui ne manqueroient pas ſans doute, diſoit-il, de l'accuſer auprès d'elle.

Pirrhus, qui ne ſe méfioit point de ſon miniſtre, crut d'abord ce qu'il lui mandoit ; mais il découvrit bientôt, que le traître avoit non

ſeulement révélé à Néoptoleme ce qui s'étoit paſſé dans le conſeil ; mais qu'il avoit fait entendre à tous les prêtres du roïaume, que la cour en vouloit à leurs privileges ; et que Pirrhus, à ſon retour, ne ſe propoſoit rien moins que de les priver des biens immenſes, qu'ils poſſedoient, et de les reduire à un très petit nombre : ce qui les avoit engagés à exciter le peuple à la révolte.

Le Roi fut accuſé de mépriſer la religion, et les Dieux mêmes : les temples ne retentiſſoient plus que des oracles, qui lui annoncoient une mort prochaine, et cruelle : les ſacrificateurs offroient tous les jours des victimes, pour demander aux Dieux de les délivrer de Pirrhus, et de Cinéas : le peuple toujours crédule joignoit ſes voeux à ceux des miniſtres ; et tous enſemble faiſoient des prieres pour la proſpérité de Néoptoleme.

Glaucias, voïant les Epirotes revoltés contre Pirrhus, fit tous ſes efforts, pour le retenir auprès de lui ; mais ce prince infortuné aima mieux ſe retirer à Athenes, auprès de ſon beau-frere Démétrius, que de mettre encore une fois ſon protecteur dans la néceſſité de le retablir ſur le trône de ſes ancêtres. " Non, Seigneur," lui dit-il en partant, " je ne ſouffrirai jamais, que vous " expoſiez votre vie, et celle de vos ſujets, pour

" me rendre une couronne, dont mon peuple
" me juge indigne. Vous avez assés fait pour
" moi : je vais trouver Démétrius : peut être
" que ce prince m'aidera à punir mes sujets re-
" belles, à remonter sur le trône de mon pere, et
" à m'y affermir. Adieu, Seigneur, puissent
" les Dieux vous recompenser des soins, et des
" bontés, que vous avez eues pour moi :
" puis que je ne suis en état de le faire que par
" mes voeux.

Pirrhus étant arrivé à Athenes, Démétrius le reçut avec des démonstrations d'amitié, capables de lui faire oublier la revolte des Epirotes ; et lui promit de l'aider à rentrer dans ses états, dès qu'il auroit vaincu ses ennemis.

Pirrhus, pendant le sejour qu'il fit à Athenes, se fit instruire de la religion, des loix, des moeurs, et des coutumes des Athéniens, et des autres peuples du Péloponese. Il pria aussi Cinéas, qui ne l'avoit point abandonné, de lui apprendre ce qui s'étoit passé de plus remarquable dans la Perse, et dans la Grece, avant la naissance de Philippe, roi de Macédoine. Cinéas lui parla en ces termes.

" L'empire des Perses, Seigneur, s'établit sur
" la ruine de ceux des Medes, et des Babi-
" loniens. C'est Cirus, qui en est le fondateur.
" Ce prince, après avoir vaincu Crésus, roi de
" Lidie, marcha contre les Babiloniens : les

défit ;

" défit ; et joignant leur roïaume à ceux qu'il
" poſſédoit déja, il ſe vit maître de tout l'Orient.
" Son fils Cambiſe, qui lui ſucceda, aïant fait
" la conquête de l'Egipte, donna de nouvelles
" loix à cette nation, ſi jalouſe des ſiennes. Ce
" brutal ne ſurvecut gueres à Smerdis ſon frere,
" qu'un ſonge ambigu lui fit tuer en ſecret. Le
" mage Smerdis regna quelque tems, ſous le nom
" de Smerdis, frere de Cambiſe ; mais ſa fourbe
" aïant été decouverte, les prémiers ſeigneurs
" du roïaume conjurerent contre lui, et Darius
" fils d'Hitaſpe fut mis ſur le trône. Ce prince
" s'appelloit dans ſes inſcriptions le meilleur, et
" le mieux fait de tous les hommes. Sous ſon
" regne Harmodius, et Ariſtogiton, aprés avoir
" délivré Athenes, leur patrie, de la tirannie
" d'Hipparque fils de Piſiſtrate, furent tués
" par ſes gardes. Hippias, frere d'Hipparque,
" tacha en vain de ſe ſoutenir : il fut chaſſé, et
" la tirannie entierement éteinte. Les Athé-
" niens affranchis dreſſerent des ſtatues à leurs
" libérateurs ; et retablirent le gouvernement
" populaire, dont ils avoient déja gouté les
" avantages. Hippias ſe jetta entre les bras de
" Darius, qu'il trouva diſpoſé à entreprendre la
" conquête de la Grece. Toute la Perſe ſe
" remua bientôt en ſa faveur ; et quand tout
" fut prêt, Datis traverſa l'Aſie, dans l'eſpérance
" d'accabler les Grecs par le nombre de ſes

 " ſoldats ;

" ſoldats ; mais Miltiade défit l'armée nombreuſe
" des Perſes avec dix mille Athéniens. Hippias
" fut tué dans le combat. Cet ingrat, et per-
" fide citoïen, pour recouvrer l'injuſte domi-
" nation, que Piſiſtrate ſon pere avoit uſurpée
" ſur les Athéniens, ne s'étoit point contenté de
" ſe rendre le courtiſan d'un roi barbare, et
" d'implorer ſon ſecours contre ſes propres
" citoïens ; mais animé d'un déſir de haine, et
" de vengeance, il lui avoit ſuggéré tous les
" moïens, qu'il avoit pu imaginer, pour mettre
" ſa patrie dans les fers ; et lui même s'étoit mis
" à la tête de ſes ennemis, pour réduire en
" cendre la ville, qui lui avoit donné le jour,
" et à laquelle il ne pouvoit reprocher d'autre
" crime, que celui de ne vouloir point le re-
" connoître pour ſon tiran. Tout l'honneur,
" qu'on rendit à Miltiade, le libérateur d'Athenes,
" et de toute la Grece, fut que dans le tableau,
" où les Athéniens firent peindre la bataille de
" Marathon, on le repréſenta à la tête de ſes
" ſoldats, les exhortant, et leur donnant l'exemple.
" Voila, Seigneur, une récompenſe peu faſtueuſe ;
" mais comme les Athéniens accordoient rare-
" ment alors des marques de diſtinction, tout ce
" qu'ils faiſoient en faveur des grands hommes,
" qu'ils vouloient recompenſer, paroiſſoit d'un
" grand poids, au lieu que s'ils avoient pro-

" digué

" digué les honneurs, on n'en auroit fait aucun
" cas.

" La Grece ne jouït pas lontems du repos, que
" la bataille de Marathon lui avoit procuré.
" Xerxes, fils de Darius, et ſon ſucceſſeur, pour
" venger l'affront de la Perſe, attaqua les Grecs
" avec onze cens mille combattans, et une ar-
" mée navale de douze cens vaiſſeaux. Avant
" de partir pour ſon expédition, il aſſembla ſon
" conſeil, et de tous les ſeigneurs, dont il étoit
" compoſé, il n'y eut qu'Artabane ſon oncle, qui
" eut le courage de l'en diſſuader. Grand roi,
" lui dit il, ſouffrez que je vous diſe ici mon
" ſentiment, avec la liberté, qui convient à mon
" âge, et à vos intérêts. Quand Darius, votre
" pere, et mon frere, ſongea à porter la guerre
" contre les Scithes, je fis tout mon poſſible pour
" l'en détourner. Vous ſavez, auſſi bien que
" moi, ce que lui couta cette entrepriſe, et quel
" en fut le ſuccès. Les peuples, que vous voulez
" attaquer, ſont infiniment plus à craindre que les
" Scithes. Ils paſſent pour être, tant ſur terre
" que ſur mer, les meilleures troupes, qu'il y ait
" au monde. Si les Athéniens ont pu défaire
" ſeuls l'armée nombreuſe, commandée par Datis,
" que devons nous attendre de tous les peuples
" de la Grece reünis enſemble ? Vous ſongez
" à paſſer d'Aſie en Europe, en jettant un

" pont ſur la mer : mais que deviendrons nous,
" ſi les Athéniens vainqueurs font avancer leur
" flote vers ce pont, et le rompent ? Je tremble
" encore, quand je me rappelle, que dans l'ex-
" pédition de Scithie, on confia la vie du roi
" votre pere, et le ſalut de toute l'armée à la
" bonne foi d'un ſeul homme. Si Hiſtié, le
" Miléſien eut, comme on l'y exhorta fortement,
" rompu le pont, qu'on avoit jetté ſur le Danube,
" n'en étoit-ce pas fait de l'empire Perſan ? Ne
" vous expoſez point, Seigneur, à un pareil
" danger : puiſque rien ne vous y oblige. Pré-
" nez du tems pour réfléchir. Quand on dé-
" libere mûrement ſur une affaire, quelqu'en ſoit
" le ſuccès, on n'a rien à ſe reprocher. La pré-
" cipitation, outre qu'elle eſt imprudente, eſt
" preſque toujours malheureuſe. Ne vous laiſſez
" pas tromper par le vain éclat d'une gloire
" imaginaire, ni par le pompeux appareil de vos
" troupes. Ce ſont les arbres les plus élevés, qui
" ont le plus à craindre de la foudre. Comme
" il n'y a que Dieu ſeul, qui ſoit véritablement
" grand, il eſt ennemi des orgueilleux : il ſe
" plait à abaiſſer tout ce qui s'éleve ; et on voit
" ſouvent fuir les armées les plus nombreuſes de-
" vant une poignée d'hommes : parce qu'il rem-
" plit ceux-ci de courage, et jette la terreur parmi
" les autres.

" Le

" Le diſcours d'Artabane ne fit point changer
" de réſolution à Xerxes, qui marcha, avec toutes
" ſes forces, contre les Grecs. Il y avoit parmi
" ceux-ci pluſieurs grands hommes ; mais les deux
" plus célebres étoient Ariſtide, et Thémiſtocle.
" Le prémier panchoit naturellement vers l'A-
" riſtocratie. Quoiqu'il fut toujours prêt à rendre
" ſervice à ſes amis, il ne cherchoit point à leur
" plaire aux dépens de la juſtice. Il évitoit avec
" grand ſoin d'emploïer leur recommendation,
" pour arriver aux charges, de peur que ce ne fut
" pour lui un engagement dangereux, et pour eux
" un prétexte plauſible d'exiger de lui les mêmes
" ſervices en pareille occaſion. Il avoit coutume
" de dire, que le véritable citoïen, l'homme de
" bien ne devoit s'appliquer qu' à pratiquer lui
" même en toute occaſion, et à conſeiller aux
" autres ce qui eſt honnête et juſte. L'amour du
" bien public étoit le grand mobile de toutes ſes
" actions. Il ne ſe laiſſoit élever ni par les hon-
" neurs, qu'on lui rendoit, ni abbatre par les refus,
" qu'il avoit quelque fois à eſſuïer. Il ſervoit
" ſa patrie avec un parfait déſintéreſſement, non
" ſeulement du côté des richeſſes, mais encore du
" côté de la gloire. L'eſtime, que les Athéniens
" faiſoient de la droiture de ſes intentions, de la
" pureté de ſon zele pour les intérêts de l'état,
" et de la ſincérité de ſa vertu, parut un jour, où

" l'on

" l'on repréſentoit une piece d'Eſchile. Car un " acteur, aïant recité ce vers, qui renfermoit l'éloge " d'Amphiaraüs, *Il ne veut point paroître homme* " *de bien, mais l'être effectivement*, tout le monde " jetta les yeux ſur Ariſtide, et lui en fit l'ap- " plication.

" Thémiſtocle étoit d'un caractere bien diffé- " rent. Porté pour le gouvernement populaire, " il ne négligea rien pour ſe rendre agréable au " peuple. Il étoit affable, complaiſant, et tou- " jours prêt à rendre ſervice. Il connoiſſoit tous " les citoïens par leurs noms, et n'étoit pas fort " délicat ſur les moïens, qu'il emploïoit pour leur " faire plaiſir. Sa paſſion dominante étoit l'am- " bition, et l'amour de la gloire, qui parut en lui " dès ſes plus tendres années. Quand on parloit " devant lui de Miltiade, il paroiſſoit renfermé en " lui-même, et tout penſif. Il diſoit ſouvent à ſes " amis, que les trophées de ce grand homme ne " lui laiſſoient point de repos. Ce qu'il y a de vrai, " c'eſt qu'ils furent pour lui comme un eſpece " d'éguillon, qui le piquoit, et l'animoit ſans " ceſſe.

" Lacédémone, et Athénes, qui étoient les deux " plus puiſſantes villes de la Grece, et celles, à " qui Xerxes en vouloit le plus, ne s'étoient " point endormies à l'approche d'un ennemi, ſi " redoutable. Averties depuis lontems des

" mouvemens

" mouvemens de ce prince, elles avoient fait tous
" les préparatifs néceſſaires, pour s'oppoſer à ſes
" progrès. Léonide, l'un des deux rois de Sparte,
" l'alla attendre au détroit des Thermopiles.
" Voïant, qu'il étoit impoſſible à dix mille
" hommes de s'oppoſer à une armée, preſque in-
" nombrable, il obligea les alliés de ſe retirer: de-
" meura avec trois cens Lacédémoniens; et après
" les avoir exhortés à prendre de la nourriture,
" en ajoutant qu'ils ſouperoient enſemble chés
" Pluton, il les mena au combat. Le choc fut
" très rude: Léonide tomba mort des prémiers;
" et ſes ſoldats, accablés par le nombre, plutôt
" que vaincus, périrent tous les armes à la main,
" à l'exception d'un ſeul, qui ſe ſauva à Lacé-
" démone, où il fut regardé comme un lâche, et
" un traître à ſa patrie. Les Perſes perdirent vingt
" mille hommes en cette occaſion.

" Xerxes, étant entré dans la Grece, les Athé-
" niens envoïerent conſulter l'oracle de Delphes
" ſur le parti, qu'ils devoient prendre. La pré-
" treſſe répondit, que leur ville ne trouveroit ſon
" ſalut que dans des murs de bois. Thémiſtocle,
" aïant répreſenté à ſes compatriotes, qu'Athenes
" ne conſiſtoit ni dans les murs, ni dans les mai-
" ſons, mais dans les citoïens; et que conſerver
" ceux-ci dans des murs de bois, c'eſt-à-dire dans
" des vaiſſeaux, c'étoit conſerver la ville, les

" vieillards;

" vieillards, les femmes, et les enfans ſe retire-
" rent à Trézene ; et ceux, qui étoient en état de
" porter les armes, s'embarquerent, pour aller
" attendre la flote ennemie à Salamine.

" Cependant Xerxes, qui n'avoit pas envie de
" traiter Apollon plus favorablement que les au-
" tres Dieux, dont il avoit ſaccagé les temples,
" fit un détachement aſſés conſidérable de ſon
" armée, pour aller piller le temple de Delphes.
" Le reſte des troupes marcha vers la ville
" d'Athenes, qui fut entierement brulée.

" Quelque tems après Xerxes vint à ſa flote, où
" on tint en ſa préſence un conſeil de guerre,
" pour ſavoir, s'il falloit hazarder un combat naval.
" Comme ſes capitaines étoient perſuadés, qu'il
" panchoit de ce côté là, ils furent tous pour la
" bataille. Il n'y eut que la reine Artémiſe, qui
" s'oppoſa à ce deſſein. Seigneur, dit elle au Roi,
" Il eſt bien dangereux d'en venir au mains avec
" des gens très habiles, et très expérimentés dans
" la marine. Il y a dix contre un que nous
" ſerons vaincus ; et pouvez vous ignorer, que la
" perte d'une bataille ſur mer ſera ſuivie de la
" ruine de vôtre armée de terre, qui ne peut re-
" cevoir de proviſions, que de votre flote. Mais
" ſi vous vous approchez du Péloponeſe, vous
" ferez naître, ou plutôt vous augmenterez parmi
" les ennemis la diviſion, qui y eſt déja fort grande.

" Les

" Les alliés ne manqueront pas de ſe ſéparer,
" pour aller défendre chacun ſon propre païs ; et
" vous vous rendrez maître ſans peine, et preſque
" ſans coup férir, de toute la Grece.

" L'avis d'Artémiſe ne fut point ſuivi ; et
" l'on reſolut de livrer la bataille. Comme
" Xerxes attribuoit à ſon abſence le mauvais
" ſuccès des combats, qui s'étoient donnés ſur mer,
" il voulut être temoin de celui-ci, du haut d'une
" éminence, où il fit placer ſon trône. Les Perſes,
" qui ſavoient, que le Roi avoit les yeux attentifs
" ſur eux, s'avancerent vers la flote ennemie avec
" une impétuoſité, et un courage capables de re-
" pandre par tout la terreur ; mais ce prémier feu
" ſe rallentit, quand on fut dans la mêlée. Les
" Ioniens furent les prémiers à prendre la fuite,
" et ils furent bien-tôt ſuivis du reſte des vaiſ-
" ſeaux. Artémiſe ſe ſignala par des efforts in-
" croïables de hardieſſe : ce qui fit dire à Xerxes,
" que dans la bataille les hommes lui avoient paru
" des femmes, et que les femmes avoient montré
" un courage d'hommes.

" Ce prince, aïant laiſſé Mardonius avec une
" armée de trois cens mille hommes, pour re-
" duire la Grece, s'il le pouvoit, emmena avec
" lui le reſte de ſes troupes ; et prit le chemin
" de l'Héleſpont. Comme il n'y avoit point de
" vivres préparés, elles ſouffrirent infiniment pen-
" dant toute la marche, qui fut de quarante cinq

" jours

" jours. Les ſoldats, après avoir conſumé tous
" les fruits, qui ſe rencontrerent, furent contraints
" de ſe nourrir d'herbes, de feuilles, et d'écorces
" d'arbres. La maladie ſe mit dans l'armée, et
" en fit périr un grand nombre.

" Le Roi, impatient de ſe ſauver, avoit pris les
" devans, avec peu de monde, afin d'arriver plus
" promptement ; mais aïant trouvé le pont rompu
" par un tempête, qui s'étoit élevée, il fut obligé
" de paſſer le trajet dans une barque de pêcheur.
" C'étoit un ſpectacle bien propre à faire con-
" noître l'inſtabilité des choſes humaines, que de
" voir dans une petite barque, preſque ſans ſuite,
" et ſans équipage, un prince aux vaiſſeaux, et aux
" armées duquel, peu de tems auparavant, la mer,
" et la terre pouvoient à peine ſuffire.

" Le prémier ſoin des Grecs, après la bataille
" de Salamine, fut d'envoïer à Delphes les pré-
" mices du riche butin, qu'ils avoient fait. Cimon,
" encore tout jeune, ſe ſignala particulierement
" dans cette journée ; mais Thémiſtocle en eut
" preſque toute la gloire. Vous ſavez, Seigneur,
" que c'étoit une coutume dans la Grece, qu' après
" un combat les capitaines déclaraſſent ceux, qui
" s'y étoient le plus diſtingués, en marquant ſur
" un billet le nom de celui, qui avoit mérité le
" prémier prix, et le nom de celui, qui avoit
" mérité le ſecond. Après la bataille de Salamine,

" chacun

" chacun s'ajugea le prémier rang ; let accorda le
" ſecond à Thémiſtocle ; ce qui étoit le mettre
" réellement au deſſus des autres.

" Un an après cette bataille, l'armée de Mar-
" donius fut taillée en pieces, auprès de Platée,
" par Ariſtide, et par Pauſanias roi de Lacédé-
" mone. La bataille ſe donna le matin ; et le
" ſoir l'armée navale des Grecs remporta, près de
" Micale, une victoire ſur les reſtes de la flote des
" Perſes. On rapporte, que Léotichide, un des
" rois de Lacédémone, remarquant que ſes ſoldats
" étoient fort troublés par la crainte que leurs
" compatriotes ne ſuccombaſſent à Platée ſous la
" nombreuſe armée de Mardonius, leur dit, pour
" relever leur courage, que les Perſes venoient
" d'être défaits dans la Grece. Depuis ce tems
" là les villes d'Ionie ſe revolterent contre les
" Perſes ; et étant entrées en conféderation avec
" les Grecs, elles conſerverent la plus part leur
" liberté, pendant tout le tems que cet empire
" ſubſiſta.

" Les Grecs, animés par l'heureux ſuccés,
" qu'avoient eu par tout leurs armes victorieuſes,
" envoïerent une flote, pour délivrer du joug leurs
" alliés, qui étoient encore ſous le pouvoir des
" Perſes. Elle étoit commandée, pour les Athé-
" niens, par Ariſtide et Cimon ; et Pauſanias y
" commandoit pour les Lacédémoniens. Elle

" fit

" fit d'abord voile vers l'île de Cipre, dont elle
" mit toutes les villes en liberté ; et tournant en-
" ſuite ſa route vers l'Héleſpont, elle attaqua, et
" prit Bizance, où l'on fit un grand nombre de
" priſonniers, dont pluſieurs étoient des plus
" riches, et des plus conſidérables ſeigneurs de
" Perſe. Pauſanias, qui ſongeoit dès lors à trahir
" ſa patrie, les renvoïa à Xerxes avec une lettre,
" où il s'engageoit à lui livrer la ville de Sparte,
" et toute la Grece, à condition qu'il lui donneroit
" ſa fille en mariage. Quoi que le Roi, en lui
" faiſant une réponſe favorable, lui eût fait tenir
" de groſſes ſommes d'argent, pour gagner ceux
" des Grecs, qu'il verroit diſpoſés à entrer dans
" ſes vûes, tous ſes projets furent inutiles. Le
" traitre fut trahi par celui qu'il aimoit le plus ;
" et ſon amour infame lui couta la vie: Xerxes
" ne lui ſurvécut pas lontems, aïant été tué par
" Artabane, Hircanien de naiſſance, capitaine de
" ſes gardes, et depuis lontems un de ſes prémiers
" favoris.

" A peine Artaxerxes, ſon fils, étoit il monté
" ſur le trône, que Thémiſtocle, proſcrit par ſes
" citoïens, ſe refugia vers lui. Grand roi, lui dit-
" il, en l'abordant, je ſuis Thémiſtocle Athénien,
" qui, aïant été banni par les Grecs, viens cher-
" cher ici un aſile. J'ai fait, il eſt vrai, beaucoup
" de mal aux Perſes ; mais je ne leur ai pas fait

" moins

" moins de bien par les avis ſalutaires, que je leur
" ai donnés plus d'une fois ; et je ſuis en état de
" leur rendre encore de plus grands ſervices que
" jamais. Mon ſort eſt entre vos mains. Vous
" pouvez montrer ici votre clémence, ou votre
" colere. Par l'une vous ſauverez votre ſuppliant,
" et par l'autre vous perdrez le plus grand ennemi
" de la Grece. Artaxerxes fut eſtimer, autant
" qu'il devoit, un ſi grand capitaine ; et lui fit
" un établiſſement conſiderable, malgré la jalouſie
" des ſatrapes.

" Athenes, qui venoit de perdre un de ſes
" meilleurs généraux par la retraite de Thé-
" miſtocle, chercha à réparer cette perte, en don-
" nant le commandement des armées à Cimon.
" Il étoit fils de Miltiade. Ses prémieres années
" ne lui avoient pas fait beaucoup d'honneur ;
" mais dès qu'il eut atteint l'âge de vingt ans, on
" ne vit rien dans ſes moeurs que de grand, et de
" noble. Il ne ceda ni à ſon pere en courage et
" en hardieſſe, ni à Thémiſtocle en prudence,
" et en bon ſens ; mais il fut plus juſte, et plus
" homme de bien que ni l'un, ni l'autre. Il vouloit
" que ſes jardins, et ſes vergers fuſſent ouverts en
" tout tems aux citoïens : afin qu'ils puſſent y
" prendre les fruits, qui leur conviendroient. Tous
" les pauvres bourgeois de la ville étoient indif-
" féremment reçus à ſa table. Il ſe faiſoit toujours
" ſuivre de quelques domeſtiques, qui avoient

" ordre de gliſſer ſecretement quelque piece
" d'argent dans la main des pauvres, qu'ils ren-
" controient, et de donner des habits à ceux, qui
" en manquoient. Il pourvut auſſi ſouvent à la
" ſépulture de ceux, qui étoient morts ſans avoir
" de quoi ſe faire inhumer ; et ce qui eſt bien
" digne d'admiration, c'eſt qu'il ne faiſoit point
" tout cela pour ſe rendre puiſſant parmi le peuple,
" ni pour acheter ſes ſuffrages ; puis qu'en toute
" occaſion on le vit toujours déclaré pour la faction
" des citoïens, les plus conſiderables par leurs
" richeſſes, et par leur crédit. Tel étoit Cimon,
" que les Athéniens choiſirent pour leur général.
" Il n'y eut jamais de capitaine Grec, qui rabaiſsat
" la fierté, et la puiſſance du roi de Perſe, autant
" que lui. Après que les barbares eurent été
" chaſſés de la Grece, il les pourſuivit avec une
" flote de deux cens voiles : leur enleva leurs
" places, les plus fortes : leur débaucha tous leurs
" alliés ; et dans un ſeul jour remporta ſur eux,
" près du fleuve Eurimédon, deux victoires, qui
" égaloient preſque la gloire des deux journées de
" Salamine, et de Platée. Il eut, avant de mourir,
" la douce conſolation d'avoir forcé Artaxerxes
" à conclure une paix honteuſe avec les Athéniens.

" Le roi de Perſe, déſeſpérant de vaincre les
" Grecs par la force, ne ſongea plus qu'à profiter
" de leurs diviſions. Il en arriva de grandes
" entre les Athéniens, et les Lacédémoniens.

" Ces

" Ces deux peuples, jaloux l'un de l'autre, ſe
" firent une guerre cruelle, qui dura vingt ſept
" ans, et qui finit à l'avantage de Sparte, qui
" avoit mis dans ſon parti Darius Nothus, fils et
" ſucceſſeur d'Artaxerxes. C'eſt Péricles, qui la
" commença. Il étoit fils de Xanthippe, qui
" battit avec Léotichide les lieutenans du roi de
" Perſe à Micale, et d'Agariſte niece de Cliſtene,
" qui chaſſa les Piſiſtratides, et établit à Athenes
" le gouvernement populaire. Comme il avoit
" envie d'entrer dans le maniement des affaires
" publiques, il ne negligea rien, pour s'en rendre
" capable. Il eut pour maître Anaxagore de
" Clazomene, qui lui apprit cette partie de la
" philoſophie, qui regarde les choſes naturelles.
" Cette étude lui donna une force et une grandeur
" d'âme, qui l'éleva au deſſus d'une infinité de
" préjugés populaires. Le talent, qu'il croïoit le
" plus néceſſaire à quiconque veut conduire le
" peuple, étoit celui de la parole. Auſſi le cul-
" tiva-t-il avec le plus de ſoin ; et il n'eut pas
" lieu de s'en repentir. Il ſavoit joindre l'agré-
" ment à la force ; et il avoit de ces traits vifs et
" perçans, qui laiſſoient toujours dans l'eſprit des
" auditeurs comme une pointe, et un éguillon.
" On a remarqué, que dans le tems même qu'il
" combattoit avec le plus de force le goût et les
" deſirs des Athéniens, il avoit l'art de rendre
" populaire la ſévérité même, avec laquelle il

" parloit contre les flatteurs du peuple. On ne
" pouvoit ſe défendre de la ſolidité de ſes raiſons,
" ni de la douceur de ſes paroles : ce qui faiſoit
" dire, que la déeſſe de la perſuaſion, avec toutes
" ſes graces, réſidoit ſur ſes levres. Un de ſes
" prémiers ſoins fut auſſi d'étudier à fond le
" génie des Athéniens : afin de connoître les
" reſſorts ſecrets, qu'il falloit mettre en mouve-
" ment, pour les faire agir, et la maniere, dont
" il falloit ſe conduire à leur égard, pour gagner
" leur confiance. Quand il commença à ſe pro-
" duire en public, il mit toute ſon application, et
" toute ſon induſtrie à ſe concilier la faveur du
" peuple, pour contrebalancer le crédit, et la
" gloire de Cimon. Comme il n'étoit point aſſés
" riche, pour imiter la généreuſe libéralité de ſon
" rival, il gagna la populace, en faiſant partager
" aux citoïens les terres conquiſes, en leur faiſant
" diſtribuer pour leurs jeux, et pour leurs ſpectacles
" les deniers publics, et en leur attribuant des ſa-
" laires pour toutes leurs fonctions publiques. Il
" mourut de la peſte, après avoir été, preſque toute
" ſa vie, à la tête des affaires de ſa république.

" Il y avoit déja lontems que les Athéniens
" penſoient à la conquête de la Sicile, lorſqu' Al-
" cibiade acheva de les y déterminer, en les re-
" paiſſant de magnifiques eſpérances, dont lui
" même étoit ſans ceſſe occupé. Toutes les nuits,
" dans ſes ſonges, il prénoit Carthage : Soumettoit
l'Afrique :

" l'Afrique : paſſoit delà en Italie ; et ſe rendoit
" maître du Péloponeſe, regardant la Sicile, non
" comme la fin de la guerre, qu'il vouloit qu'on
" entreprît, mais comme le commencement des
" exploits, qu'il méditoit. Il avoit pour lui tous
" les citoïens, qui, ſans rien approfondir, étoient
" enchantés des grandes eſpérances, qu'il leur
" donnoit. On ne parloit plus à Athenes que de
" cette expédition. Les jeunes gens, et les vieil-
" lards ne s'occupoient qu'à tracer la figure de la
" Sicile, et qu'à s'entretenir de la nature, et de
" la qualité de la mer, dont cette île eſt environnée,
" de la bonté de ſes ports, et des plages qu'elle a
" du côté de l'Afrique, dont ils comptoient faire
" la conquête. Nicias, qui étoit un capitaine
" habile et experimenté, eut beau s'oppoſer à leurs
" deſſeins, la guerre fut reſolue ; et il eut même
" le chagrin de ſe voir nommer général des
" armées de terre, et de mer. A ſon arrivée en
" Sicile, il forma le ſiege de Siracuſe, qu'il réduiſit
" d'abord à l'extremité ; mais les aſſiegés, aïant
" reçu du ſecours de Corinthe, le battirent en
" pluſieurs rencontres ; et après lui avoir tué le
" plus grand nombre de ſes ſoldats, ils le for-
" cerent de ſe rendre à diſcrétion avec les troupes
" qui lui reſtoient.

" Dans l'aſſemblée qu'on convoqua à Siracuſe,
" pour délibérer ſur ce qu'il falloit faire des pri-

 " ſonniers,

" ſonniers, Diocles, l'un des chefs les plus acrédités
" parmi le peuple, fut d'avis : que tous les Athé-
" niens de condition libre, et les Siciliens qui
" avoient embraſſé leur parti, ſeroient mis en
" priſon dans les carrieres, où on leur donneroit
" ſeulement par jour deux meſures de farine, et
" une d'eau : que tous les eſclaves, et les alliés
" ſeroient vendus publiquement ; et que Nicias,
" après avoir été battu de verges, ſeroit mis à
" mort.

" Ce dernier article revolta tout ce qu'il y avoit
" de gens ſages et modérés à Siracuſe. Hermo-
" crate, qui avoit une grande réputation de pro-
" probité et de juſtice, voulut faire des remon-
" trances au peuple ; mais il ne fut point écouté ; et
" les cris, qu'on jetta de tous côtés, ne lui permirent
" pas de continuer ſon diſcours. Alors Nicolaüs,
" qui avoit perdu dans cette guerre deux enfans,
" ſeuls héritiers de ſon nom et de ſes biens, ſe fit
" conduire par ſes domeſtiques ſur la tribune aux
" harangues. Comme on croïoit, qu'il alloit de-
" mander vengeance contre les Athéniens, on fit,
" en le voïant, un profond ſilence, dont il profita
" pour parler en ces termes. Vous voïez un mal-
" heureux, qui a ſenti plus qu'aucun autre Sira-
" cuſain, les funeſtes effets de la guerre, par la
" mort de deux fils, qui faiſoient toute la conſo-
" lation, et toute la reſource de ſa vieilleſſe. Je ne

" ſaurois

" ſaurois à la vérité m'empêcher d'admirer leur
" bonheur, et leur courage d'avoir ſacrifié au ſalut
" de la république une vie, que la loi commune
" de la nature leur auroit ôtée tôt ou tard ; mais
" je ne puis auſſi ne pas ſentir la plaïe cruelle,
" que leur mort a faite à mon coeur, et ne point
" haïr et déteſter les Athéniens auteurs de la guerre,
" comme les meurtriers de mes enfans. Ce-
" pendant il m'eſt impoſſible de le diſſimuler,
" je ſuis moins ſenſible à ma douleur, qu'à
" l'honneur de ma patrie ; et je la vois ſur le point
" de ſe deſhonnorer pour toujours par le cruel
" avis, qu'on vous propoſe. Il eſt vrai, que les
" Athéniens méritent toutes ſortes de mauvais
" traitemens et de ſupplices, pour l'injuſte guerre
" qu'ils nous ont déclarée ; mais les Dieux, juſtes
" vengeurs des crimes, ne les ont ils pas aſſés pu-
" nis, et ne nous ont ils pas aſſés vengés ? Quand
" Nicias, et les Athéniens ont mis bas les armes,
" et ſe ſont rendus à diſcrétion, n'a-ce pas été dans
" l'eſpérance de conſerver leur vie ? Et pouvons
" nous la leur ôter, ſans encourir le juſte reproche
" d'avoir violé le droit des gens, et d'avoir deſ-
" honnoré notre victoire par une cruauté, qui ne
" convient qu'à des barbares. Quoi ! vous
" ſouffrirez, que votre gloire ſoit ainſi flétrie dans
" tout l'univers, et qu'on diſe qu'un peuple, qui
" le prémier a érigé dans ſa ville un temple à la

 " miſéricorde,

" miſericorde, n'en a point trouvé dans la votre ? " ſont-ce plutôt les victoires, qui rendent une ville " illuſtre, que la clémence pour des ennemis vain- " cus, la modération au milieu de la plus grande " proſpérité, et la crainte d'irriter les Dieux par " un orgueil fier et inſolent ? Vous n'avez point " ſans doute encore oublié, que ce même Nicias, " ſur le ſort duquel vous allez prononcer, eſt " celui, qui plaida votre cauſe dans l'aſſemblée " des Athéniens, et qui emploïa tout ſon crédit, " et toute ſon éloquence, pour les détourner de " vous faire la guerre. Une ſentence de mort, " prononcée contre ce vertueux général, vous " ſemble-t-elle, une juſte recompenſe du zele, " qu'il a temoigné pour vos interêts ? Pour moi " la mort me ſera moins triſte, que la vûe d'une " telle injuſtice, commiſe par mes concitoïens.

" Le peuple parut d'abord touché de ce diſ- " cours ; mais les ennemis d'Athenes, aïant exa- " géré l'acharnement des Athéniens contre Si- " racuſe, les maux qu'ils lui auroient fait ſouffrir, " s'ils avoient été vainqueurs, et la douleur d'une " infinité de Siracuſains, qui pleuroient la mort de " leurs enfans, et de leurs proches, dont les " manes ne pouvoient être appaiſées que par le " ſang de leurs meurtriers, le peuple rentra dans " le ſentiment de Diocles. Nicias fut mis à mort, " et les autres priſonniers furent enfermés dans

" des

" des carrieres, où ils ſouffrirent, pendant huit
" mois, des maux incroïables.

" Ce fut vers la fin de la guerre du Pélopo-
" neſe que mourut Darius Nothus, après un
" regne de dix neuf ans. Artaxerxes Mnémon,
" ſon fils et ſon ſucceſſeur, lui aïant demandé un
" moment avant qu'il expirât, qu'elle avoit été la
" regle de ſa conduite pendant un regne auſſi
" long, et auſſi heureux que le ſien : c'a été, lui
" répondit il, de faire toujours ce que la religion,
" et la juſtice demandoient de moi. Voila,
" Seigneur, des paroles bien remarquables, et qui
" méritent d'être gravées en lettres d'or dans le
" palais des rois, pour les faire ſouvenir ſans ceſſe
" de ce qui doit regler toutes leurs actions. Il
" eſt aſſés ordinaire aux princes de donner, en
" mourant, d'excellentes inſtructions à leurs en-
" fans : elles ſeroient plus efficaces, ſi l'exemple
" et la pratique les avoient précédées : ſans cela
" elles ſont auſſi foibles que le malade, qui les
" donne, et ne lui ſurvivent de gueres.

" Darius Nothus avoit eu de Pariſatis un fils,
" à qui il avoit donné le nom de Cirus. Ce
" jeune prince, aïant engagé Liſandre Lacédé-
" monien à le venir voir, ſe fit un plaiſir de le
" conduire lui-même dans ſes jardins, et de lui
" en faire remarquer les différentes beautés. Li-
" ſandre y admira la belle diſtribution de toutes
" les parties, dont ils étoient compoſés, la pro-

" preté,

" preté, et la diſpoſition des allées, la richeſſe
" des vergers, l'agrément des parterres, et l'é-
" clatante varieté des fleurs. Tout me charme
" ici, dit il en s'adreſſant à Cirus : mais ce qui
" me fait le plus de plaiſir, c'eſt le goût exquis,
" et l'ingénieuſe induſtrie de celui qui vous a
" tracé le plan de toutes ces parties, et qui leur
" a donné ce bel ordre, ce merveilleux arrange-
" ment, et cette heureuſe Simétrie, que je ne
" me laſſe point d'admirer. C'eſt moi même,
" dit Cirus, qui ai tracé ce plan, et qui en ai
" pris tous les alignemens ; et il y a pluſieurs de
" ces arbres que vous voïez, que j'ai plantés de
" ma main. Quoi ! reprit Liſandre, en le con-
" ſiderant depuis la tête juſques aux pieds, eſt il
" poſſible, qu'avec ces riches habits, dévenu jar-
" dinier, vous aïez emploïé vos mains roïales, à
" planter des arbres ? Cela vous étonne, re-
" pliqua Cirus ; je jure par le Dieu Mithras, que,
" quand la ſanté me le permet, je ne me mets
" jamais à table, ſans avoir pris de la fatigue,
" juſques à ſuer, ſoit dans les exercices militaires,
" ſoit dans les travaux de la campagne, ſoit dans
" quelque autre occupation pénible, à la quelle
" je me livre avec plaiſir, et ſans ménagement.
" Liſandre, hors de lui même à un tel diſcours,
" et lui ſerrant la main : c'eſt avec raiſon, Cirus,
" qu'on vous croit digne de votre haute fortune :

" puis

" puis qu'elle ſe trouve en vous accompagnée de
" la vertu.

" Cet éloge, Seigneur, tout flatteur qu'il eſt,
" ne renferme rien que de conforme à la vérité.
" Cirus étoit de tous les princes de ſon tems ce-
" lui qui étoit le plus digne de commander, et
" qui avoit l'ame la plus roïale. Il avoit un air
" noble, un phiſionomie prévenante, et toutes
" ces graces de la nature, qui ſervent comme de
" recommendation au mérite. Quand ſon pere
" l'eut fait gouverneur de la Lidie, il s'appliqua
" à faire comprendre aux peuples, qu'il n'avoit
" rien tant à coeur, que de tenir invioblablement
" ſa parole. Moins occupé du ſoin de ſe faire
" craindre, que de celui de ſe faire aimer, il
" s'étudioit à ne montrer ſa grandeur que par
" le côté, qui la faiſoit paroître utile et avanta-
" geuſe, et à éteindre tous les autres ſentimens,
" par celui de la reconnoiſſance, et de l'amour.
" Il ne ſe croïoit puiſſant, riche, et heureux,
" qu'autant qu'il pouvoit le faire ſentir aux autres
" par ſes bienfaits. Cependant il ne prodiguoit
" pas les graces : il ſe contentoit de les diſtribuer.
" Il vouloit, que ſes libéralités fuſſent des recom-
" penſes, et non pas de pures faveurs : qu'elles
" ſerviſſent à aider la vertu, et non pas à entre-
" tenir la molle oiſiveté du vice. Il n'accordoit
" rien à la brigue, ni à la faveur ; et les gouver-

" nemens

" nemens, et les autres emplois n'étoient que
" pour ceux, qui s'étoient distingués dans l'occa-
" sion, ou qui s'étoient mis en état de les remplir.
" Personne n'a jamais su obliger de meilleure
" grace, ni mieux possedé l'art de gagner les
" coeurs de ceux, qui pouvoient lui rendre service.
" Il croïoit, que l'équité, et la reconnoissance de-
" mandoient, qu'il rendit à ceux qui s'attachoient
" à sa personne tous les services qui dependoient
" de lui. Voila, Seigneur, quelles étoient les
" belles qualités de Cirus ; mais ce prince avoit
" des défauts, qui en ternirent l'éclat. S'il com-
" bloit ses amis de bienfaits, il rendoit à ses en-
" nemis le double du mal, qu'il en avoit reçû.
" L'ambition fut l'âme de toutes ses actions, et
" elle lui mit les armes à la main contre son frere
" aîné, et son roi.

" C'est en présence de toute la cour, et au
" milieu de la cérémonie du sacre du Roi, qu'il
" entreprit de lui ôter en même tems le sceptre,
" et la vie. Artaxerxes, qui eut le bonheur d'é-
" chapper à sa fureur, sentit bien ce qu'il avoit à
" craindre d'un frere hardi, entréprenant, am-
" bitieux ; mais ne pouvant refuser sa grace aux
" prieres, et aux larmes de sa mere Parisatis, qui
" aimoit passionément ce cadet, il le renvoïa en
" Asie dans son gouvernement. Dès que Cirus y
" fut arrivé, il songea à se venger de l'affront, qu'il

" prétendoit

" prétendoit avoir reçu. Il recevoit avec bonté
" et affabilité tous ceux, qui venoient de la cour
" de ſon frere à la ſienne, pour les détacher in-
" ſenſiblement du ſervice du Roi, et ſe les attacher.
" Il gagnoit auſſi le coeur de ceux, qui étoient
" ſous ſa conduite, ſe familiariſant avec eux, et ſe
" mêlant avec le ſimple ſoldat, ſans que la di-
" gnité de général en ſouffrit. Il s'appliqua ſur-
" tout à lever ſecretement en pluſieurs endroits
" des troupes Grecques, ſur leſquelles il comptoit
" beaucoup plus que ſur celles des barbares.
" Quand tout fut prêt pour l'exécution de ſon
" deſſein, il marcha contre ſon frere, avec une
" armée compoſée de treize mille Grecs, de cent
" mille barbares, et de vingt chariots armés de
" faux. L'armée des ennemis étoit de douze
" cens mille hommes. Le lieu où ſe donna la
" bataille s'appelloit Cunaxa. Cirus y fut tué,
" après avoir fait des prodiges de valeur : Ses
" barbares prirent la fuite ; et les Grecs, aïant
" vaincu de leur côté, et ne ſe croïant pas en état
" de défaire une armée, auſſi nombreuſe que celle
" d'Artaxerxes, prirent le ſage parti de ſe ré-
" trancher. Le Roi leur envoïa des hérauts, pour
" les ſommer de rendre les armes ; et ils leur ré-
" pondirent fierement, qu'on ne parloit point ainſi
" à des vainqueurs. Si Artaxerxes, ajouterent
" ils, veut avoir nos armes, qu'il vienne lui même

" nous

" nous les arracher ; car nous ſommes déterminés
" à mourir, plutôt que de les lui livrer. S'il
" veut nous recevoir au nombre de ſes alliés,
" nous le ſervirons avec fidélité, et courage : mais
" s'il ſonge à nous reduire en eſclavage comme
" vaincus, qu'il ſache que nous avons en main
" de quoi nous défendre, et que nous aimons mieux
" perdre la vie, que la liberté.

" Les hérauts, leur aïant dit, que s'ils reſtoient
" dans l'endroit où ils les avoient trouvés, il y
" auroit ſuſpenſion d'armes ; et que s'ils avan-
" çoient, où reculoient, ils ſeroient traités comme
" ennemis, ils y conſentirent. Mais lequel dirons
" nous, reprirent les hérauts ? *Paix en demeu-*
" *rant, et guerre en marchant*, repliqua Cléarque
" un des généraux, ſans s'expliquer d'avan-
" tage, pour tenir toujours le Roi dans l'incer-
" titude.

" Ce prince, voïant qu'il avoit affaire à des
" ſoldats pleins de cœur, et qui entendoient par-
" faitement bien l'art de la guerre, aima mieux
" conſentir, qu'ils s'en retournaſſent dans leur
" païs, que de riſquer une bataille. Tiſſapherne,
" fut chargé de les eſcorter. Ce ſatrape, aïant
" trouvé le moïen de faire tuer leurs généraux,
" tous, tant officiers que ſoldats, tomberent dans
" un abattement, qui les empêcha de prendre de
" la nourriture, et du repos. Pour les en tirer,

" un

" un jeune Athénien, nommé Xénophon, alla
" trouver quelques officiers, et leur repréſenta,
" qu'il n'y avoit point de tems à perdre : qu'il
" étoit de la derniere conſéquence de prévenir
" les mauvais deſſeins de leurs ennemis : qu'en
" quelque petit nombre que fuſſent les Grecs, ils
" ſe rendroient aſſés terribles, s'ils montroient de
" la hardieſſe : que c'étoit le courage, et non pas
" la multitude, qui décidoit de la victoire : et
" qu'avant toutes choſes, il falloit nommer des
" commandans : parcequ'une armée ſans chefs, eſt
" un corps ſans âme. Sur le champ on tient
" conſeil : Xénophon, y déduit fort au long les
" raiſons, qu'il n'avoit d'abord touchées que lé-
" gerement : ſur ſon avis on nomme des géné-
" raux ; et avant la pointe du jour on aſſemble
" l'armée.

" Xénophon, qui avoit été choiſi pour com-
" mander à la place de Proxene, parla aux
" troupes en ces termes. Camarades, il eſt bien
" triſte pour nous d'avoir perdu tant de braves
" gens par une lâche trahiſon, et de nous voir
" abandonnés de nos amis : mais nous ne devons
" pas ſuccomber à notre malheur ; et ſi nous ne
" pouvons vaincre, choiſiſſons plutôt de mourir
" glorieuſement, que de tomber ſous la puiſſance
" des barbares, qui nous feroient ſouffrir les maux
" les plus cruels. Souvenons nous des célebres

" journées

" journées de Platée, des Thermopiles, de Sa-
" lamine, et de tant d'autres où nos ancêtres,
" quoiqu'en petit nombre, ont téraſſé et vaincu
" des armées innombrables des Perſes, et ont rendu
" pour toujours le nom des Grecs formidable à
" cette nation. C'eſt à leur courage invincible
" que nous ſommes redevables de l'honneur, que
" nous avons, de ne reconnoître ſur la terre
" d'autres maîtres que les Dieux, ni d'autre bon-
" heur que la liberté. Ils nous ſeront favorables
" ces Dieux vengeurs du parjure, et temoins de la
" perfidie de nos ennemis ; et comme c'eſt à eux
" qu'on s'attaque, en violant les traités ; et qu'ils
" ſe plaiſent à abaiſſer les grands, et à élever les
" petits, c'eſt eux auſſi, qui combattront avec
" nous, et pour nous. Au reſte, Camarades,
" comme il ne nous reſte plus de reſſource que
" dans la victoire, qui nous tiendra lieu de tout,
" et nous dédommagera avec uſure de tout ce que
" nous pourrons perdre, je crois, que pour faire
" une retraite plus prompte, et moins embaraſſée,
" il eſt à propos de nous défaire de tout le bag-
" gage inutile, et de ne garder que celui, dont
" nous ne pouvons abſolument nous paſſer. Tous
" les ſoldats applaudirent aux diſcours de Xé-
" nophon, et ſans perdre de tems ils allerent
" bruler leurs tentes, et leurs chariots. Ceux qui
" avoient trop d'équipage en donnerent aux

" autres,

" autres, et le reſte fut jetté au feu. Les Grecs
" reprirent enſuite le chemin de leur païs ; et
" après avoir couru mille dangers, et ſurmonté
" des obſtacles infinis, ils y arriverent victorieux
" et triomphans.

" Quelques années après Agéſilas fut élu roi
" de Sparte. Comme il n'étoit point deſtiné
" pour le trône, il avoit été élevé, comme les
" enfans des ſimples particuliers, dans la diſ-
" cipline de cette ville, qui étoit très rude pour
" la maniere de vivre, pleine d'exercices labo-
" rieux, et qui enſeignoit parfaitement à obeir.
" Auſſi de tous les rois de Lacédémone, il fut
" celui qui ſut le mieux ſe faire aimer, et
" eſtimer de ſes ſujets ; parcequ'aux qualités
" que lui avoit donné la nature pour le com-
" mandement, et la roïauté, il avoit ajouté
" par l'éducation l'avantage d'être humain et
" populaire.

" On voïoit reünies dans lui dès l'enfance des
" qualités, qui ſont pour l'ordinaire incompa-
" tibles, une vivacité d'eſprit, une fermeté in-
" ſurmontable en apparence, et un deſir violent
" de l'emporter ſur les autres avec une douceur,
" une ſoumiſſion, une docilité, qui cedoit au
" prémier mot, et qui le rendoit très ſenſible
" aux plus legeres réprimandes : deſorte qu'on
" obtenoit tout de lui par des motifs d'hon-

" neur, et rien par la crainte, ni par la vio-
" lence.

" Il étoit boiteux ; mais ce défaut étoit non
" seulement couvert par la grace de sa personne,
" mais encore par la gaïeté avec laquelle il le
" supportoit, et en railloit le prémier.

" Il ne pouvoit souffrir les louanges, qui n'a-
" voient point un air de vérité et de sincérité ;
" et il ne les aimoit que dans la bouche de ceux,
" qui, dans d'autres occasions, lui avoient re-
" présenté ses défauts avec liberté. Il avoit
" beaucoup de déférence et de consideration
" pour les prémiers magistrats de sa république ;
" et il étoit persuadé, que tout ce qu'un prince
" peut faire pour honnorer, et pour augmenter
" la dignité des magistrats, releve sa puissance,
" et affermit son autorité.

" A peine étoit il monté sur le trône, qu'on
" vint dire à Sparte, que le roi de Perse faisoit
" équipper en Phénicie une nombreuse flote,
" pour ôter aux Lacédémoniens l'empire de la
" mer. Comme cette nouvelle se trouva vraïe,
" il fut envoïé en Asie, à la tête d'une armée.
" Quand il fut arrivé à Ephese, Tissaphene lui
" fit demander quel étoit le sujet, qui lui avoit
" fait prendre les armes. Il répondit, que
" c'étoit pour secourir les Grecs, qui habitoient
" en Asie, et pour les retablir dans leur an-
" cienne

" cienne liberté. Le vicerol, qui n'étoit point " encore prêt, lui donna parole, que ſon maître " leur rendroit leur liberté, pourvu qu'il ne fit " aucun acte d'hoſtilité juſqu'au retour des " courriers. Agéſilas y conſentit, et la tréve fut " jurée de part et d'autre. Tiſſapherne l'ayant " rompue, Agéſilas ſe jetta dans la Phrigie : y " prit pluſieurs villes ; et après y avoir amaſſé " d'immenſes richeſſes, qu'il diſtribua aux offi- " ciers, et aux ſoldats, il reprit la route d'E- " phéſe, où il mit ſes troupes en quartier d'hiver. " Pour redoubler la valeur de ſes ſoldats par le " mépris des ennemis, il commanda un jour aux " commiſſaires, qu'il avoit chargés de la garde " du butin, de dépouiller les priſonniers, et de " vendre les dépouilles, et leurs corps nus ſe- " parément. Il ſe préſenta beaucoup de gens " pour acheter leurs habits ; mais pour les corps, " on les trouvoit ſi délicats et ſi tendres, qu'on " les regardoit comme de nul ſervice, et de " nulle valeur. Alors Agéſilas dit à ſes ſoldats, " en leur montrant les hommes, voilà contre qui " vous combattrez, et en leur montrant les " riches dépouilles, voilà pour quoi vous com- " battrez.

" Quand le tems de ſe remettre en campagne " fut venu, il entra dans la Lidie, où il défit la " cavalerie de Tiſſapherne. De là il paſſa en " Phrigie, où il fut dans l'abondance de toutes

" choſes, et amaſſa de groſſes ſommes d'argent.
" Après avoir remis l'ordre et le calme dans
" toutes les villes, et leur avoir rendu leur liberté,
" et leurs privileges, il ſongeoit à aller attaquer
" le roi de Perſe dans le coeur de ſes états,
" et à le faire craindre pour ſa propre perſonne,
" lorſque le Spartiate Epicidas vint lui annoncer,
" que les magiſtrats de Sparte lui ordonnoient
" de venir aux ſecours de ſon païs, qui étoit ſur
" le point d'être attaqué par les Athéniens, les
" Argiens, et les Corinthiens.

" Agéſilas ne délibera point un moment,
" et fit ſur le champ aux Ephores la réponſe
" ſuivante.

" *Agéſilas aux Ephores ſalut.*

" *Nous avons ſoumis une partie de l'Aſie : nous*
" *avons mis en déroute les barbares ; et nous avons*
" *fait dans l'Ionie de grands préparatifs de guerre.*
" *Mais puiſque vous me commandez de revenir, je ſais*
" *de près votre lettre ; et je la préviendrois même, s'il*
" *m'étoit poſſible. J'ai reçû le commandement, non*
" *pour moi, mais pour ma ville, et pour les alliés.*
" *Je ſai, qu'un commandant ne mérite, et ne*
" *remplit véritablement le nom qu'il porte, que*
" *lorſqu'il ſe laiſſe conduire par les loix, et par les*
" *Ephores, et qu'il obeit aux magiſtrats.*

" En"

" En partant il dit, que trente mille archers " du Roi le chaſſoient d'Aſie, déſignant par ces " mots une monnoïe de Perſe, qui avoit d'un côté " la figure d'un archer : parceque les miniſtres " d'Artaxerxes avoient fait répandre dans la " Grece trente mille piéces de cette monnoïe, " pour corompre les orateurs, et ceux qui avoient " le plus de pouvoir dans les villes.

" Cependant les Lacédémoniens avoient levé " une armée, dont ils avoient donné le com- " mandement à Ariſtodeme, tuteur du roi " Agéſipolis encore enfant. Leurs ennemis " s'aſſemblerent pour déliberer comment ils de- " voient faire la guerre. Timolaus de Corinthe " dit, que les Lacédémoniens reſſembloient à " un fleuve, qui groſſit à meſure qu'il s'éloigne " de ſa ſource, ou à un eſſain d'abeilles, qu'on " peut bruler aiſément dans ſa ruche, mais qui " ſe repand bien loin à ſa ſortie, et ſe rend re- " doutable par ſes piquures. Il étoit donc d'avis, " qu'on allât les attaquer chés eux, et s'il ſe pou- " voit, juſques dans leur capitale : ce qui fut ap- " prouvé et reſolu : mais les Lacédémoniens ne " leur en laiſſerent pas le tems ; car s'étant mis en " campagne, ils trouverent l'ennemi près de " Némée, ville aſſés voiſine de Corinthe. Il " s'y donna un combat fort rude, où ils

" eurent tout l'avantage, qui fut très consi-
" dérable.

" Quelques jours après les deux flotes enne-
" mies se rencontrerent près de Cnidos, ville de
" Carie. Celle des Lacedémoniens étoit com-
" mandée par Pisandre, frere d'Agesilas, et celle
" des alliés par Conon, Athénien. Ces derniers
" remporterent une victoire complete, qui fut
" suivie de la revolte presque générale des alliés
" de Sparte, dont plusieurs se déclarerent pour
" les Athéniens, et les autres se rétablirent dans
" leur ancienne liberté.

" Agésilas, qui s'étoit rendu en Béotie pour
" y prendre le commandement de l'armée, ap-
" préhendant que la nouvelle de la défaite de la
" flote ne découragéât, et n'effrayât les troupes,
" qui se préparoient au combat, fit courir le
" bruit, que les Lacedémoniens avoient rem-
" porté sur mer une victoire considérable : parut
" lui même en public, couronné d'un chapeau de
" fleurs : fit un sacrifice d'actions de graces ; et
" envoia aux officiers des portions de la victime.
" Les deux armées, à peu près égales en force,
" se trouverent en présence dans les plaines de
" Coronnée, et se mirent en bataille. Le combat
" fut rude, et opiniatre ; et la victoire se déclara
" pour les Lacedémoniens.

" Conon,

" Conon, après avoir ravagé toute la côte de
" la Laconie, s'en retourna à Athenes, où il fut
" reçu avec un applaudiſſement général. Le
" triſte ſpectacle d'une ville, que les Lacédé-
" moniens avoient démantelée, lui cauſa plus de
" douleur, qu'il ne reſſentit de joïe de revoir ſa
" chere patrie. Il forma la reſolution d'en re-
" lever les murs, et commença auſſi tôt l'ouvrage,
" y emploïant non ſeulement les maçons, et les
" ouvriers ordinaires, mais encore les ſoldats, les
" matelots, les citoïens, les alliés, et tout ceux,
" qui étoient bien intentionnés pour Athenes.
" Quand il fut achevé, il retablit la ville dans ſon
" ancien éclat, et la rendit plus formidable que
" jamais à ſes ennemis.

" La douleur, que cauſa aux Lacédémoniens un
" retabliſſement ſi glorieux, leur fit prendre la
" lâche reſolution de ſe venger en même tems et
" d'Athenes, et de Conon ſon reſtaurateur, en
" faiſant la paix avec le roi de Perſe. Le traité,
" qu'ils ſignerent, portoit en ſubſtance, que toutes
" les villes Grecques de l'Aſie demeureroient
" ſoumiſes au Roi, et que toutes les autres tant
" petites que grandes conſerveroient leur liberté.
" Tous les peuples de la Grece rejetterent d'abord
" avec horreur un traité ſi infame ; mais comme
" ils étoient affoiblis par les diviſions domeſtiques
" qui les avoient épuiſés, et qu'ils ſe voïoient hors

 " d'état

" d'état de ſoutenir la guerre contre un prince
" puiſſant, qui menaçoit de la déclarer à quiconque refuſeroit de le ſouſcrire, ils y donnerent
" leur conſentement bien malgré eux.

" Des députés d'Acanthe, et d'Apollonie, villes
" très conſiderables de la Macédoine étant venus
" repréſenter aux Lacédémoniens, et à leurs alliés,
" qu'Olinthe, ville ſituée dans leur voiſinage, ſe
" fortifioit tous les jours : qu'elle étendoit de plus
" en plus ſa domination par de nouvelles conquê-
" tes : qu'elle forçoit toutes les villes des environs
" de ſe ſoumettre à elle, et d'entrer dans ſes vûes ;
" et qu'elle étoit prête de conclure un traité d'al-
" liance avec les Athéniens, et les Thébains, il fut
" conclu d'un commun accord, qu'il falloit déclarer
" la guerre aux Olinthiens. Les alliés s'enga-
" gerent de fournir dix mille hommes, et les Lacé-
" démoniens firent partir ſur le champ leurs
" troupes ſous la conduite d'Eudamidas, qui
" obtint que Phébidas ſon frere commanderoit
" celles qui devoient bientôt ſuivre, et ſe joindre
" aux ſiennes. Quand il fut arrivé dans la Ma-
" cédoine, il mit des garniſons dans les places qui
" eurent recours à lui, s'empara de Potidée, et
" forma le ſiege d'Olinthe, qui dans la ſuite fut
" obligée de ſe rendre.

" Phébidas, étant arrivé près de Thebes, campa-
" hors la ville, vers le lieu d'exercices. Iſménie,

" et

" et Léontide, qui en étoient alors les prémiers
" magiſtrats, y étoient à la tête de deux factions
" oppoſées. Celui-ci l'alla trouver : lui propoſa de
" s'emparer de la citadelle ; et après l'y avoir
" conduit avec ſes troupes, il ſe rendit au ſénat,
" et déclara aux ſénateurs, qu'on n'avoit rien à
" craindre de la part des Lacédémoniens, qui ve-
" noient d'entrer dans la citadelle : qu'ils n'étoient
" ennemis que de ceux, qui vouloient troubler la
" paix ; et que pour lui, par le pouvoir que lui
" donnoit ſa charge de faire arrêter quiconque
" cabaloit contre l'état, il alloit mettre en lieu
" de ſûreté Iſménie, qui brouilloit, et cherchoit à
" faire la guerre. Iſménie fut arrêté ſur le champ,
" et conduit à la citadelle. Ceux de ſon parti,
" craignant pour eux les dernieres violences, for-
" tirent avec précipitation de la ville, et ſe re-
" tirerent à Athenes, au nombre de plus de quatre
" cens.

" Dès qu'on eut appris à Sparte la nouvelle de
" l'entrepriſe de Phébidas, qui en pleine paix
" venoit de s'emparer par violence d'une citadelle,
" ſur laquelle il n'avoit aucun droit, le ſénat
" s'aſſembla, pour déliberer ſur le parti qu'il
" falloit prendre. L'affaire mûrement conſidérée,
" le reſultat de l'aſſemblée fut, que Phébidas ſeroit
" privé du commandement, et condamné à une
" amande de cent mille dragmes : mais qu'on re-

" tiendroit

" tiendroit la citadelle, et qu'on y mettroit bonne
" garnison. Quelle étrange perverſité ! Seigneur,
" quel renverſement de toute raiſon ! punir le
" criminel, et approuver le crime ; et non ſeule-
" ment l'approuver en paſſant ; mais le ratifier du
" ſceau de l'autorité publique, et le continuer, au
" nom de l'état, pour en recueillir le fruit. On
" ne s'en tint pas là : des commiſſaires, nommés
" par toutes les villes alliées de Sparte, ſe tranſ-
" porterent dans la citadelle de Thebes ; y firent
" le procès à Iſménie ; et prononcerent contre lui
" un arrêt de mort, qui fut exécuté ſur le champ.
" Il eſt rare, Seigneur, que des injuſtices ſi criantes
" demeurent impunies : auſſi Lacédémone ne fut
" pas long-tems ſans ſubir la peine qu'elle méritoit ;
" et les coups, qui abbatirent ſa puiſſance, par-
" tirent de Thebes même, d'où il ſemble, qu'elle
" n'avoit rien à craindre. Pélopidas, et Epa-
" minondas, deux des plus illuſtres citoïens de
" cette ville, lui porterent les plus ſenſibles. "

" Pélopidas, devenu ſeul héritier d'une maiſon
" très riche, emploïoit ſon bien à ſecourir ceux
" qui en avoient beſoin, et qui en étoient dignes.
" Il montroit, Seigneur, par ce ſage emploi, qu'il
" en étoit véritablement le maître, et non l'eſclave.
" Pour Epaminondas, la pauvreté étoit ſon par-
" tage ; il en tiroit toute ſa gloire ; et elle faiſoit
" pour ainſi dire ſa joïe, et ſes delices. Mais s'il

" étoit

« étoit pauvre du côté des biens de la fortune, en
« récompense il étoit richement partagé, de ceux
« de l'esprit, et du cœur. Il étoit modeste, pru-
« dent, grave, et habile à profiter des conjonctures
« favorables. Il possédoit dans un souverain degré
« la science de la guerre. Il étoit facile, et com-
« plaisant dans le commerce de la vie. Il souf-
« froit avec une patience incroiable les mauvais
« traitemens du peuple, et même de ses amis. Il
« joignoit à l'ardeur pour les exercices militaires
« un goût merveilleux pour les Sciences ; et il
« avoit un si grand amour pour la vérité, qu'il se
« faisoit même un scrupule de mentir par jeu, et
« par divertissement.

« Pélopidas n'étoit ni moins habile, ni moins
« vertueux ; mais on voioit dans ces deux grands
« hommes des inclinations differentes. Pélopidas,
« qui aimoit les exercices du corps, employoit tout
« son loisir à la palestre, et à la chasse ; et Epa-
« minondas, qui prenoit plaisir à la culture de l'es-
« prit s'occupoit à l'étude de la philosophie.

« Ce que l'on a le plus admiré dans eux, c'est,
« Seigneur, cette parfaite union, et cette amitié
« constante, qui subsista toujours entre eux, pendant
« tout le tems qu'ils furent employés ensemble au
« maniement des affaires publiques, soit durant la
« paix, soit durant la guerre. Quoi que toutes les
« grandes affaires passassent par leurs mains, et

« que

" que tout fut confié à leur ſoin, et à leur autorité,
" ni la diverſité d'intérets, ni la différence de ſen-
" timens, ni le plus leger mouvement d'envie
" n'altera jamais leur union et leur bonne intelli-
" gence. C'eſt qu'elle étoit fondée ſur la vertu,
" qui leur faiſoit chercher dans toutes leurs actions
" non la gloire, ni les richeſſes, ſource funeſte de
" querelles, et de diviſion, mais le ſeul bien pu-
" blic, et qui leur faiſoit déſirer, non d'avancer
" leurs familles, ou d'illuſtrer leurs maiſons, mais
" de rendre leur patrie plus puiſſante, et plus
" floriſſante.

" Pélopidas étoit du nombre des Thébains,
" qui s'étoient refugiés à Athenes. Plein du
" déſir de délivrer ſa patrie du joug de Lacé-
" démone, il tacha de les faire entrer dans ſes
" vûes; et il eut le bonheur de reüſſir. Ils en-
" voïerent ſecretement à Thebes apprendre à ceux
" de leurs amis qui y étoient reſtés ce qu'ils
" avoient reſolu. Tous approuverent leur deſſein.
" Charon, qui étoit un des principaux de la ville,
" promit ſa maiſon pour y recevoir les conjurés;
" et Philidas, pour engager les magiſtrats à venir
" ſouper chés lui le jour de la fête de Vénus, leur
" fit croire, qu'ils y trouveroient les plus belles
" femmes de la ville. Le jour deſtiné pour l'exé-
" cution du projet étant arrivé, les conjurés ſe
" rendent à Thebes, entrent dans la ville par dif-

" férentes

" férentes portes, s'assemblent chés Charon, s'y
" habillent en femmes, vont aussi-tôt chés Philidas
" où les magistrats étoient à se divertir, les égor-
" gent, passent ensuite chés Léontide qu'ils tuent,
" délivrent tous les prisonniers, appellent tous les
" Thébains à la liberté, et arment tous ceux qu'ils
" rencontrent, en levant des portiques les dépouilles,
" qui y étoient attachées, et enfonçant les boutiques
" des armuriers, et des fourbisseurs. Epaminondas,
" et Gorgidas vinrent à leurs secours avec leurs
" armes, accompagnés d'un assés grand nombre
" de jeunes gens, et de quelques vieillards des
" plus gens de bien qu'ils avoient ramassés.

" Toute la ville étoit remplie de frayeur et de
" trouble ; toutes les maisons éclairées de flam-
" beaux ; et les rues pleines de gens, qui alloient et
" venoient. Le peuple, qui n'étoit pas encore
" bien informé de son sort, attendoit le jour avec
" impatience ; et les Lacédémoniens, effrayés des
" cris qu'ils entendoient, des feux qui paroissoient
" par toutes les maisons, et du tumulte qui
" regnoit dans la ville, n'osoient sortir de la cita-
" delle.

" Dés que le jour fut venu, Epaminondas, et
" Gorgidas assemblerent les citoïens, et leur pré-
" sentèrent Pélopidas, et la troupe environnée de
" tous les sacrificateurs, qui portoient dans leurs
" mains les bandelettes sacrées, et qui exhortoient
" le

" le peuple à secourir leur patrie, et leurs Dieux.
" A ce spectacle toute l'assemblée jetta de grands
" cris, et reçut les conjurés comme ses bienfaiteurs
" et ses libérateurs.

" Les Athéniens aïant envoïé à Pelopidas cinq
" mille hommes de pié, et cinq cens chevaux, ces
" troupes jointes à celles qui arrivèrent bien-tôt
" après de la Boétie, formèrent le siege de la cita-
" delle qu'elles prirent, avant que les Lacédémo-
" niens eussent le tems de la secourir.

" Comme les Athéniens craignoient les suites de
" la guerre, dans laquelle la ligue qu'ils venoient
" de faire avec les Thébains alloit les engager, ils
" ne furent pas lontems sans se repentir d'y être
" entrés, et ils y renoncerent. Aucun peuple de
" la Grece ne voulut se ranger du côté des Thé-
" bains: ainsi leurs affaires paroissoient comme
" désespérées. Cependant Pelopidas ne cessoit
" d'encourager ses concitoïens à se comporter en
" gens de coeur. Voici la ruse, qu'il imagina pour
" commettre encore les Athéniens avec les Lacé-
" démoniens.

" Le Spartiate Phodrias avoit été envoïé à
" Thespies, pour recevoir, et protéger les Béotiens
" qui auroient envie de se revolter contre Thebes.
" Il ne manquoit ni d'audace, ni d'ambition; et
" avoit assés de reputation parmi les gens de
" guerre: mais il étoit étourdi, leger, plein de

" lui-

" lui-même, et naturellement porté à se repaître
" de vaines espérances. Pélopidas lui envoïa se-
" crettement un marchand de ses amis, qui lui
" offrit, comme de lui même, une somme d'argent
" très considerable, et qui lui tint des discours
" d'autant plus propres à le persuader, qu'ils flat-
" toient sa vanité. Une personne de votre mérite,
" et de votre réputation, lui dit il, ne devroit il
" pas songer à former quelque entreprise, qui
" transmette son nom jusques dans les siecles les
" plus reculés? Tachez de vous emparer du
" Pirée, en attaquant les Athéniens, lorsqu'ils s'y
" attendront le moins. Vous ne sauriez faire
" une action plus agréable à vos compatriotes,
" que de les rendre maîtres d'Athenes; et comme
" les Thébains sont irrités contre les Athéniens,
" qu'ils regardent comme des déserteurs, et des
" traitres, il n'y a point d'apparence, qu'ils leur
" donnent du secours.

" Sphodrias, qui cherchoit à se faire un grand
" nom, s'engagea avec joïe dans cette entrépriſe,
" qui n'étoit ni moins injuſte, ni moins horrible,
" que celle de Thébes; mais qui ne fut executée
" ni avec autant d'audace, ni avec de même ſuc-
" cès. Car étant parti la nuit de Thespies, dans
" l'éſperance de ſurprendre le Pirée avant le
" point du jour, l'aube le ſurprit dans la plaine
" de Thriaſie, et ſe voïant découvert, il s'engre-

" tourna

" tourna honteusement à Thespies, avec quelque
" butin qu'il avoit fait.

" Les Athéniens envoïerent sur le champ des
" ambassadeurs porter leurs plaintes à Lacé-
" démone ; et n'aïant pu y obtenir de justice, ils
" renouvellerent l'alliance avec ceux de Thebes,
" qu'ils resolurent de secourir de tout leur pouvoir.
" Ils équipperent une flote de soixante voiles, et
" ils en donnerent le commandement à Timothé,
" fils de Conon. C'est lui, que ses ennemis, jaloux
" de la gloire que lui avoient attirée ses heureux
" succès, firent peindre dans un tableau, où il étoit
" representé endormi, et aïant à ses pieds la for-
" tune, qui prenoit pour lui des villes dans des
" filets. Il fit bien voir dans cette occasion, qu'il
" ne dormoit pas : puis qu'il remporta des avan-
" tages très considerables sur les ennemis.

" Un jour que Pélopidas revenoit d'Orchomene
" avec un petit corps de troupes, Les Lacédé-
" moniens, qui avoient au moins le triple de ses
" forces, se trouverent sur son chemin, près de
" Tégire. Dès que les Thébains les aperçurent hors
" des défilés, quelqu'un d'entre eux vint lui dire :
" nous sommes tombés entre les mains des ennemis.
" Eh pourquoi, répondit-il, ne dirons nous pas
" plutôt, qu'ils sont tombés entre les nôtres ? En
" même tems il donna ordre à ses soldats de se
" préparer

" préparer au combat. Le choc fut des plus rudes,
" et les Lacédémoniens furent vaincus.

" On peut bien regarder, Seigneur, cette petite
" rencontre comme le germe et la semence des
" grandes actions, et des grands évenemens, dont
" elle fut suivie. Comme il n'étoit jamais arrivé
" dans aucune guerre, que les Lacédémoniens,
" aïant l'avantage du nombre, eussent été défaits,
" ni même qu'à forces égales, ils eussent été battus
" en bataille rangée, les Thébains ne comptoient
" pas trop sur le succès de leur entreprise ; mais
" cette victoire augmenta leur courage, et les fit
" devenir la terreur et l'effroi de ceux mêmes,
" qui jusques alors s'étoient rendus par tout si for-
" midables.

" Cependant Artaxerxes songeoit à reduire
" l'Egipte, qui depuis plusieurs années avoit se-
" coué le joug de la domination des Perses.
" Pharnabaze fut chargé de cette expédition.
" Dans la revûe qui se fit à Acre, où étoit le
" rendez vous général de l'armée Persanne, il se
" trouva deux cens mille Perses, et vingt mille
" Grecs. Les forces de mer étoient proporti-
" onnées à celles de terre : car la flote étoit de
" trois cens galeres, outre deux cens autres vais-
" seaux à trente rames, et un nombre prodigieux
" de barques pour les provisions nécessaires à la
" flote, et à l'armée de terre. Si les Perses, après

" s'être rendu maîtres du fort, qui défendoit une
" des embouchures du Nil, qu'on appelloit la
" Mendesienne, avoient remonté la riviere, pour
" aller attaquer Memphis, ils auroient trouvé
" cette capitale sans défence : elle eut été immanquablement emportée ; et toute l'Egipte étoit reconquise. Mais le gros de l'armée, n'étant point encore arrivé, Pharnabaze crut devoir l'attendre. Ce délai donna le tems aux Egiptiens de se reconnoître. Ils rassemblerent toutes leurs troupes en un corps ; mirent une bonne garnison dans Memphis ; et avec le reste tinrent la campagne, et harrasserent si fort l'armée des Perses, qu'ils l'empêcherent de s'avancer au dedans du païs. Après cela survint l'inondation du Nil, qui, ayant couvert d'eau toute la campagne, obligea les Perses de retourner dans la Phénicie, après avoir perdu inutilement une bonne partie de leur armée.

" Les Lacedemoniens, qui avoient envie de se venger des Thebains, et qui comptoient sur une victoire assurée, s'ils les attaquoient, leverent une armée de vingt quatre mille hommes de pie, et de quinze cens chevaux, dont ils donnerent le commandement à Cleombrote leur roi. Dès que les Thebains apprirent, qu'elle étoit en chemin, comme ils se voioient seuls, sans alliés, et sans secours, ils se crurent perdus. C'est qu'ils

" qu'ils ne savoient pas encore, Seigneur, qu'en
" un seul homme ils avoient plus d'une armée.
" Cet homme étoit Epaminondas. Aïant été
" nommé général, il leve promptement six mille
" hommes de troupes, et a le courage d'aller
" chercher l'ennemi auprès de Leuctres petit
" bourg de la Béotie, et de lui livrer bataille. Le
" combat fut très rude, et très opiniatre ; et tant
" que Cléombrote put agir, la victoire demeura
" douteuse entre les deux partis ; mais quand il
" fut tombé mort de ses blessures, les alliés de
" Sparte prirent la fuite, et entraînerent avec eux
" le reste de l'armée. Epaminondas les poursuivit
" vivement ; et après en avoir fait périr un grand
" nombre, il érigea un trophée.

" Quelque tems après aïant été nommé gouver-
" neur de la Béotie conjointement avec son ami
" Pelopidas, ils reünirent toutes les troupes des
" Béotiens, et de leurs alliés, qui augmentoient
" tous les jours ; entrerent dans le Péloponese ;
" firent revolter beaucoup de villes, et de peuples
" contre les Lacédémoniens ; et vinrent jus-
" qu'aux portes de Sparte. Comme cette ville,
" Seigneur, étoit sans défense, et sans murailles,
" il auroit été difficile qu'elle resistât longtems, s'ils
" avoient entrepris de la forcer ; mais les deux
" habiles chefs, qui conduisoient l'armée, craignant
" de s'attirer sur les bras toutes les forces du Pélo-

" poneſe, et plus encore d'exciter la jalouſie des
" Grecs qui n'auroient pu leur pardonner d'avoir
" détruit une ſi puiſſante république, ſe bornerent
" à la gloire d'avoir téraſſé des ſuperbes.

" Les Lacédémoniens, ſe voïant expoſés à
" chaque inſtant au péril d'une nouvelle irruption,
" eurent recours aux Athéniens. Quoi que ceux
" ci n'avoient pas encore oublié le mauvais traite-
" ment, qu'ils avoient reçu d'eux en plus d'une
" occaſion, la compaſſion du malheur preſent de
" Sparte l'emporta ſur le reſſentiment des anciennes
" injures. Il fut reſolu qu'on ſecourroit les Lacé-
" démoniens ; et peu de tems après les députés
" de pluſieurs peuples s'étant aſſemblés à Athenes,
" on y conclut même contre les Thébains une
" ligue conforme au traité d'Antalcide. Pour la
" rendre plus puiſſante, les alliés députerent vers
" le roi de Perſe. Ceux de Thebes y envoïerent
" auſſi de leur côté Pélopidas. La renommée,
" après la bataille de Leuctres, avoit porté ſon
" nom, et fait retentir le bruit de ſa victoire
" juſques aux provinces de l'Aſie les plus reculées.
" Quand il fut arrivé à la cour, et qu'il parut
" devant les ſatrapes ; voila, s'écrierent ils, pleins
" d'admiration, voila cet homme qui a ôté aux
" Lacédémoniens l'empire de la terre, et de la
" mer, et reduit Sparte à ſe renfermer entre
" le Taigete, et l'Eurotas, Sparte qui depuis peu

" encore

" encore, ſous la conduite d'Agéſilas, ne tendoit à
" rien moins qu'à nous venir attaquer dans Suſe,
" et dans Ecbatane.

" Artaxerxes, ravi de ſon arrivée, lui rendit
" des honneurs extraordinaires, et prit à tâche de
" le relever devant les prémiers ſeigneurs de ſa
" cour, non ſeulement par eſtime pour ſon mérite,
" mais encore par vanité, et par amour propre:
" car il étoit bien aiſe, Seigneur, de faire en-
" tendre à ſes ſujets que les plus grands perſon-
" nages venoient lui faire la cour, et rendre
" hommage à ſon bonheur, et à ſa puiſſance.

" Après que les députés des alliés eurent em-
" ployé toute leur éloquence, pour tacher de con-
" vaincre le Roi qu'il étoit de ſon intérêt de les
" aſſiſter contre les Thébains, Pélopidas en habile
" politique lui fit ſentir, qu'il devoit aider une
" puiſſance naiſſante, qui n'avoit jamais porté les
" armes contre les Perſes, et qui, formant une
" eſpece d'équilibre entre Sparte et Athenes, pou-
" voit faire une utile diverſion contre ſes deux
" républiques ennemies perpétuelles, et irréconci-
" liables de la Perſe, et qui, tout récemment encore,
" lui avoient cauſé tant d'inquiétude, et de
" dommage. Artaxerxes parut ſi touché des
" raiſons de Pélopidas, qu'il déclara auſſi-tôt que
" les Thébains étoient ſes amis, et ſes alliés; et
" promit de les ſecourir contre quiconque oſeroit
" les

" les attaquer. Ce prince voïoit avec plaisir la
" division, qui regnoit parmi les Grecs; et il
" n'auroit pas manqué d'en profiter, s'il n'avoit
" eu alors l'esprit rempli de la conquête de
" plusieurs païs, où il venoit d'envoier de puissantes
" armées.

Jason, tiran de Phérès, avoit été déclaré
" généralissime des Thessaliens, du consentement
" unanime de tous les peuples de la province; et
" c'étoit à son mérite universellement reconnu
" que cette dignité avoit été accordée. Après sa
" mort ses deux freres Polidore, et Polipthon
" furent substitués à sa place. Celui ci, pour
" regner seul, tua Polidore; et bien-tôt après fut
" tué lui-même par Alexandre de Phérès, qui
" s'empara de la tirannie, sous prétexte de venger
" la mort de Polidore son pere. Comme ce tiran
" faisoit ouvertement la guerre à plusieurs peuples
" de Thessalie, et s'ouvroit secretement un chemin
" pour les assujettir tous, les villes envoïerent à
" Thebes des ambassadeurs, pour demander des
" troupes, et un général. Pélopidas se chargea
" de cette expédition; et s'étant rendu maître de
" Lariſſe, il essaia par douceur et par amitié de
" changer Alexandre, et de le faire devenir de
" tiran un prince humain et juste. Celui ci
" promit tout d'abord; mais s'étant dérobé à ses
" gardes, il se sauva de la ville. Quant à Pélo-

" pidas,

" pidas, il s'en retourna à Thèbes, après avoir
" mis les Thessaliens à couvert des entreprises du
" Tiran, et les avoir laissés en bonne intelligence
" les uns avec les autres.

" Quelque tems après il fut envoïé, en qualité
" d'ambassadeur, vers Aléxandre, qui contre le
" droit des gens le fit mettre en prison. Comme
" le Tiran s'imaginoit, que ce malheur suffiroit
" pour humilier la fierté de son ennemi, et pour
" abbatre son courage, il permit à tout le monde
" de l'aller voir. Pélopidas profita de la liberté
" qu'il avoit de parler à un chacun, pour consoler
" les habitans de Phères, à qui Aléxandre faisoit
" souffrir tous les jours mille sortes de supplices,
" et les exhorter à avoir bonne espérance, leur
" promettant qu'ils seroient bien-tôt vengés. Il
" eut la hardiesse d'écrire au Tiran, qu'il étoit bien
" imprudent, et bien injuste de tourmenter, et de
" faire mourir tous les jours tant de bons citoïens,
" et de l'épargner lui, lors qu'il savoit, qu'il ne
" seroit pas plutôt sorti de ses mains, qu'il lui
" feroit porter la peine dûe à ses crimes. Le Tiran,
" étonné d'une telle grandeur d'âme, lui fit de-
" mander pourquoi il cherchoit ainsi la mort.
" C'est, répondit il, afin que tu périsses d'autant
" plu-tôt, devenu encore plus l'ennemi des Dieux,
" et des hommes. Depuis ce jour là le Tiran dé-

" fendit que personne ne le vît, et ne lui parlât ;
" mais Thébée sa femme, qu'il aimoit tendre-
" ment, lui aïant témoigné, qu'elle seroit charmée
" de le voir, et de l'entretenir, il ne put lui re-
" fuser cette permission. Elle le trouva dans un
" triste état, couvert d'un méchant habit, les
" cheveux fort négligés, et dénué de toute con-
" solation. Ne pouvant retenir ses larmes à un
" tel spectacle : ah ! s'écria-t-elle, infortuné Pélo-
" pidas, que je plains votre pauvre femme ! Non,
" lui repliqua-t-il : c'est vous même, Thébée, qui
" êtes à plaindre de pouvoir souffrir un monstre
" comme Aléxandre, n'étant point sa prison-
" nière.

" Epaminondas, aïant été élu par les Thébains
" général de leur armée, alla en Thessalie, pour
" délivrer Pélopidas. Aléxandre, épouvanté de
" son arrivée, envoïa des gens pour se justifier.
" Epaminondas les renvoïa, sans vouloir les en-
" tendre. Cependant, comme il appréhendoit
" qu'en poursuivant la guerre aussi vivement qu'il
" pouvoit, il ne reduisît le Tiran au désespoir, et
" ne le força de tourner toute sa rage contre son
" prisonnier, il lui accorda une trêve, à condition
" qu'il mettroit Pélopidas en liberté. Aléxandre,
" aïant accepté la condition proposée, il ramena
" ses troupes dans la Béotie.

" A peine

" A peine avoit il quitté la Theſſalie, que le " tiran de Phérès en ruina pluſieurs villes, et " mit des garniſons dans beaucoup d'autres. Les " peuples, qui les habitoient, députerent à " Thebes, pour demander un ſecours de troupes, " priant qu'on en donnât le commandement à " Pélopidas : ce qui leur fut accordé. Celui-ci " étoit prêt de partir, lorſ que le ſoleil vint à " s'éclipſer. L'épouvante et la conſternation " fut générale à Thebes. Pour Pélopidas, il " ſavoit bien ce qu'il falloit penſer de cet évene- " ment, qui n'avoit rien que de naturel ; mais " comme il ne vouloit point expoſer les The- " bains à partir dans la fraïeur dont il les " voïoit ſaiſis, il ſe donna ſeul aux Theſſa- " liens, et ſortit de Thébes malgré la défenſe des " devins.

" Après avoir aſſemblé une petite armée à " Pharſale, il marcha contre Alexandre. Celui-ci " voïant, que Pélopidas n'avoit que très peu de " cavalerie, et que lui avoit une infanterie plus " forte du double que celle des Theſſaliens, il " vint à ſa rencontre. Durant le combat Pélo- " pidas cherchoit ſans ceſſe des yeux Alexandre. " Dès qu'il l'eut apperçu, il courut vers lui de " toute ſa force, en l'appellant, et en le défiant. " Le Tiran, au lieu de répondre à ſon défi, alla " ſe cacher dans le bataillon de ſes gardes. Pé-

" lopidas

" lopidas l'y ſuivit, tua de ſa main un grand
" nombre de gardes, et fut lui même percé de
" pluſieurs coups. Sa mort, loin de décourager
" les Theſſaliens, ne ſervit qu'à les animer. Ils
" ſe jetterent ſur le corps de bataille, le mirent en
" déroute, le pourſuivirent fort loin, et couvrirent
" la plaine de morts.

" Cette action de Pélopidas, Seigneur, ſemble
" partir d'un grand fond de valeur. Cependant
" elle n'eſt point excuſable ; et elle a été gé-
" néralement condamnée : parce qu'il n'y a point
" de véritable valeur ſans ſageſſe, et ſans prudence.
" Le courage, quand il eſt grand, eſt froid et
" tranquille : il ſe ménage où il faut ; et s'expoſe,
" quand cela eſt néceſſaire. Un général doit
" voir tout, penſer à tout ; et pour être en état
" de remedier à tout, il ne ſe jette pas téméraire-
" ment dans un danger, où il peut être envelop-
" pé, et cauſer par ſa mort la perte de ſon
" armée.

" Les Thébains, après avoir pleuré Pélopidas,
" ſongerent à le venger. Ils envoïerent contre
" Aléxandre ſept mille hommes de pié, et cinq
" cens chevaux. Le Tiran, encore tout conſterné
" de ſa défaite, n'étoit gueres en état de ſe dé-
" fendre. Auſſi l'obligea-t-on de rendre les
" villes qu'il avoit priſes, et de jurer qu'il obeiroit
" toujours aux Thébains, et qu'il marcheroit ſous

" leurs

" leurs ordres contre tous leurs ennemis. C'étoit
" une punition bien legere ; et elle ne parut pas
" aux Dieux suffisante, ni proportionnée à ses
" crimes : puis qu'ils lui en reservoient une digne
" d'un tiran. Thébé sa femme, qui detestoit
" la cruauté de son mari, fait avec ses freres un
" complot de le tuer. Le tems pris pour l'exé-
" cuter, elle les enferme dans une chambre voisine
" de celle du tiran. Dès qu'il fut endormi, elle
" les fait entrer dans celle, où il étoit couché : les
" mène près de son lit ; et tient elle même la
" lampe. Ils le frapent à grands coups de poi-
" gnards, et le tuent. La nouvelle de sa mort se
" repand bien tôt dans la ville ; et son cadavre est
" exposé à toutes sortes d'outrages, foulé aux pieds
" par ses sujets, et livré en proïe aux chiens, et aux
" vautours.

" Vers ce tems là il s'y éleva entre les Arcadiens, et
" des Eléens une guerre, qui en produisit une autre
" entre les Arcadiens eux mêmes. Ceux de Tegée
" appellerent à leur secours les Thébains, et ceux
" de Mantinée les Lacédémoniens, et les Athé-
" niens. Epaminondas, à qui les prémiers don-
" nerent le commandement de leurs troupes,
" aïant appris qu'Agésilas étoit en marche pour
" venir l'attaquer, marcha droit à Sparte, dans
" le dessein de la surprendre ; et il l'auroit cer-
" tainement

" tainement prise d'emblée, si les Lacédémoniens
" n'eussent été informés du danger qui les me-
" naçoit.

" Dès qu'il vit son dessein découvert, il crut
" devoir emploïer le courage au lieu de la ruse.
" Il attaque la ville par différens endroits ; perce
" jusques dans la place publique ; et s'empare de
" cette partie de Sparte, qui étoit du côté de
" l'Eurotas. Agésilas, qui étoit accouru au se-
" cours de sa patrie, fait face par tout ; et se dé-
" fend avec tant de valeur, qu'il oblige Epami-
" nondas à quitter son entreprise.

" Le Thébain prit la route de Mantinée, où
" les ennemis le suivirent de près. Quand les
" deux armées furent en présence, elles en vinrent
" aux mains. Le succès de la bataille demeura
" long-tems douteux ; mais quoi qu'Epaminondas
" y fut blessé mortellement d'un coup de
" flêche, la victoire se déclara pour les Thé-
" bains.

" Les chirurgiens, qui examinerent la blessure
" d'Epaminondas, aïant déclaré, que, dès qu'on
" auroit tiré le fer de la plaïe, il expireroit,
" remplirent de trouble et de douleur tous les
" assistans. Ils étoient tous inconsolables de voir
" mourir un si grand homme, et de le voir
" mourir sans enfans. Pour lui sa seule in-
" quiétude fut sur le succès de la bataille. Quand
" on lui eut montré son bouclier, et qu'on l'eut

" assûré

" assuré que les Thébains avoient remporté la
" victoire, il se tourna vers ses amis, avec un
" visage tranquille et serein, et leur dit : ne re-
" gardez pas ce jour ci comme la fin de ma vie,
" mais comme le commencement de mon bon-
" heur, et le comble de ma gloire. Je laisse
" Thebes triomphante, la superbe Sparte humi-
" liée, et la Grece délivrée du joug de la servi-
" tude. Au reste je ne compte pas mourir sans
" enfans. Leuctres, et Mantinée sont pour moi
" deux filles illustres, qui ne laisseront point
" périr mon nom. Après avoir ainsi parlé,
" il tira le fer de sa plaïe, et rendit l'âme.

" On peut dire avec vérité, Seigneur, que la
" puissance de Thebes expira avec ce grand
" homme ; car, comme un dart, lorsqu'on en a
" émoussé la pointe, n'est plus en état de nuire :
" aussi Thebes, après avoir perdu son chef, ne
" fut plus formidable à ses ennemis, et sa
" puissance parut comme émoussée, et anéantie par
" sa mort. Avant lui cette ville ne s'étoit distin-
" guée par aucune action mémorable, après
" lui elle retomba dans sa prémiere obscu-
" rité.

" Artaxerxes, malgré le mauvais succès des
" efforts qu'il avoit déja faits pour réduire l'E-
" gipte, songeoit à attaquer de nouveau ce
" roïaume. Tachos, qui en étoit roi, ne né-

" gligea

" gligea rien pour ſe bien défendre. C'eſt dans
" cette vûe qu'il leva une armée conſiderable, et
" envoïa en Grece ſolliciter du ſecours. Il obtint
" des Lacédémoniens un corps de leurs troupes ;
" et Agéſilas conſentit de marcher à leur tête, à
" condition qu'en arrivant en Egipte, il ſeroit
" fait généraliſſime de l'armée. Cette commiſſion,
" Seigneur, n'étoit gueres capable de lui faire
" honneur. N'étoit il pas indigne d'un roi de
" Lacédémone, d'un grand capitaine qui avoit
" rempli la terre de ſon nom, d'un homme plus
" qu'octogénaire d'aller ſe mettre à la ſolde d'un
" Egiptien, et ſervir ſous un barbare, qui s'étoit
" revolté contre ſon maître.

" Quand il fut arrivé auprès du roi Tachos,
" et qu'il eut joint ſes troupes à celles d'Egipte,
" il fut fort étonné de voir qu'on ne le nommat
" pas général de toute l'armée ; et le dépit,
" qu'il en conçut, le porta à ſe joindre aux E-
" giptiens qui venoient de ſe ſoulever contre
" Tachos, et de mettre Nectanébus à ſa place.
" Après qu'il eut ſolidement établi celui-ci ſur
" le trône, il ſe mit en marche pour retourner à
" Lacédemone. Des vents contraires le pouſſerent
" ſur la côte d'Afrique, appellée Ménélas, où
" il tomba malade, et mourut âgé de quatre
" vingts quatre ans. Il en avoit regné quarante
" et un à Sparte ; et de ces quarante et un, il en

" paſſa

" passa plus de trente dans la reputation du plus
" grand, et du plus puissant de tous les Grecs.
" Vous avez pu remarquer, Seigneur, que ses
" dernieres années ne soutinrent pas le nom qu'il
" s'étoit acquis.

" Artaxerxes ne lui survecut pas lontems ; et
" Ochus, un de ses fils, monta après lui sur le
" trône de Perse. Il fut le prince de sa race le
" plus cruel, et le plus méchant. Pour ôter à
" ses sujets le pretexte de donner la couronne à
" quelque autre de la famille roïale, et pour se dé-
" barasser tout d'un coup de toutes les peines que
" les princes, ou les princesses du sang pourroient
" lui causer, il les fit tous mourir, sans aucun é-
" gard pour le sexe, l'âge, ou la proximité. Il
" fit enterrer vive sa propre soeur Ocha, dont il
" avoit epouse la fille ; et aïant renfermé un de
" ses oncles avec cent de ses fils, et de ses petits
" fils dans une cour, il les fit tuer à coups de
" fleche, uniquement parceque ces princes étoient
" fort estimés parmi les Perses pour leur probité, et
" leur courage. Il traita avec la même barbarie
" dans tout l'empire ceux, qui lui donnoient
" quelque ombrage, n'épargnant aucun de la
" noblesse, qu'il pouvoit soupçonner être tant soit
" peu mécontent.

" Ochus, après avoir termine la guerre qu'il
" avoit déclarée aux habitans de l'île de Cipre,

" marcha

" marcha contre l'Egipte. A peine étoit il entré
" dans ce roïaume, qu'il s'y rendit maître de
" pluſieurs villes. Mentor, qui y commandoit un
" corps de dix mille Grecs, aïant fait courir le
" bruit dans tout ſon camp, qu'Ochus ordonnoit
" de bien traiter tous ceux qui ſe ſoumettroient,
" et d'exterminer ceux qui feroient de la réſiſtance,
" laiſſa échaper tous ſes priſonniers, afin qu'ils en
" portaſſent la nouvelle dans tout le païs d'alentour.
" Ces pauvres gens répandirent dans leurs villes,
" et dans leurs villages ce qu'ils avoient ouï dire
" dans le camp ennemi. La brutalité d'Ochus le
" fit croire ; et la terreur fut ſi grande, que, dans
" les garniſons de toutes les villes, c'étoit à qui
" viendroit le plu-tôt ſe ſoumettre. Ochus, après
" avoir ainſi conquis l'Egipte, fit démanteler les
" villes : pilla les temples ; et retourna en
" triomphe à Babilone, où il paſſa le reſte de ſes
" jours dans les plaiſirs, et dans la moleſſe.
" Arſes, qui lui ſucceda, ne fit rien de conſide-
" rable ; et je ne doute pas, Seigneur, qu'Andro-
" clion ne vous aît appris ce qui ſe paſſa
" ſous le regne de Darius Codoman ſon ſuc-
" ceſſeur.

" On voïoit de fréquentes revoltes dans l'empire
" des Perſes ; et il me paroît néceſſaire de vous
" en faire connoître les cauſes. Après le regne
" d'Artaxerxes longue main, les rois de Perſe ne

" ſongerent

" ſongerent preſque plus qu'à ſe livrer aux charmes
" de la volupté. Renfermés ordinairement dans
" leurs palais au milieu des femmes, et d'une
" foule de courtiſans, ils ſe contentoient de gouter
" dans une molle oiſiveté le plaiſir d'être les
" maîtres de tout ; et ils faiſoient conſiſter leur
" grandeur dans l'éclat des richeſſes, et dans une
" ſomptueuſe magnificence. C'étoient d'ailleurs
" des princes incapables de gouverner. Auſſi ſe
" déchargeoient ils ſur leurs officiers du ſoin des
" affaires, des fatigues du commandement des
" armées, et des dangers qui accompagnent
" l'exécution des grandes entrepriſes. On don-
" noit ordinairement les emplois à des gens ſans
" ſervice, et ſans mérite ; et il n'y avoit que le
" crédit des favoris, les intrigues ſecrettes de la
" cour, et les ſollicitations des femmes qui dé-
" cidoient du choix des ſujets pour remplir les
" places les plus importantes de l'état. Les
" courtiſans, en rendant ſuſpecte par d'artifi-
" cieuſes délations la fidélité de ceux dont le
" mérite leur faiſoit ombrage, forçoient ſouvent
" les plus fideles ſerviteurs du Roi, à chercher
" leur ſûreté dans la revolte, et à tourner contre
" leur prince les armes, dont ils s'étoient ſervi
" pour ſa gloire, et pour le ſervice de l'empire.
" L'extreme éloignement des provinces étoit un
" grand obſtacle à l'affection des peuples, qui ne

" connoiſſoient leurs maîtres que par la péſan-
" teur des impôts, par l'orgueil et l'avarice des
" gouverneurs, et qui, en venant à la cour pour
" y porter leurs plaintes, ne pouvoient avoir
" accès auprès des princes, qui s'imaginoient qu'il
" étoit de leur majeſté de ſe rendre inacceſſibles.
" Cette multitude de provinces aſſujetties aux
" Perſes n'étoient qu'un aſſemblage confus de
" différens peuples, autrefois libres et indépen-
" dans, dont quelques uns, arrachés de leurs
" patries, ſe voïoient avec peine tranſportés dans
" des païs inconnus, et ne ſoupiroient qu'après
" la liberté ; ainſi il n'eſt pas ſurprénant qu'ils
" ne ſe ſoïent point intéreſſés à la conſervation
" d'un empire, où ils étoient traités en étran-
" gers, et en vaincus. L'étendue du roïaume, et
" l'éloignement de la cour obligeoient de donner
" aux vicerois des provinces frontieres une au-
" torité abſolue, qui les accoutumoit peu à peu
" au plaiſir de commander. Ils ſouffroient en-
" ſuite avec peine qu'on les retirât de leurs
" gouvernemens ; et ſouvent ils cherchoient à
" s'y maintenir par les armes. Les gouverneurs
" de provinces, les généraux d'armées, et tous
" les autres officiers ſe faiſoient un honneur
" d'imiter dans leurs équipages, dans leur table,
" et dans leur habillement la pompe et l'éclat
" de la cour. Pour fournir à des dépenſes qui

" paſſoient

" paſſoient leur fortune, ils ſe voïoient reduits à
" véxer les ſujets de leurs départemens par des
" taxes arbitraires, par des concuſſions criantes,
" et par la vente publique des emplois. Ces
" excès, que l'impunité augmentoit tous les jours,
" laſſerent enfin la patience des peuples, et re-
" pandirent dans les eſprits un mécontentement
" général. Leurs juſtes plaintes, lontems mé-
" priſées, en précipiterent pluſieurs dans une
" rebellion ouverte ; et les porterent à ſe rendre
" eux mêmes la juſtice, qui leur étoit dûe.

" Juſqu'au regne de Philippe votre oncle,
" tous les différens peuples de la Grece compo-
" ſoient comme autant de petites republiques
" indépendantes les unes des autres, et unies
" entre elles par l'aſſemblée des Amphictions.
" Cette aſſemblée étoit comme la tenue des
" états généraux de la Grece. Chaque ville y
" envoïoit deux députés ; et avoit par con-
" ſequent dans les délibérations deux voix, et
" cela ſans diſtinction, et ſans que les plus
" puiſſantes euſſent aucune prérogative d'honneur,
" ni aucune prééminence ſur les plus petites par
" rapport aux ſuffrages. Les amphictions a-
" voient plein pouvoir de diſcuter, et de juger en
" dernier reſſort les différens qui ſurvenoient, de
" condamner à de groſſes amandes ceux qu'ils
" trouvoient coupables, et d'emploïer non ſeule-

" ment toute la rigueur des loix pour l'exécution
" de leurs arrêts, mais même encore de lever,
" s'il le falloit, des troupes pour forcer les rebelles
" à obeir.

" De toutes les républiques de la Grece, il n'y
" en eut point, Seigneur, de plus conſidérables
" que celles d'Athénes, et de Lacédémone. Juſ-
" qu'au tems d'Epaminondas on vit ces deux villes
" exercer alternativement une eſpece d'empire ſur
" toutes les autres. La juſtice et la modération
" de Sparte lui procura d'abord une prééminence
" marquée, que la fierté et la hauteur de ſes géné-
" raux lui firent bien-tôt perdre. Les Athéniens,
" juſques à la guerre du Péloponeſe, occuperent
" le prémier rang ; mais de telle ſorte qu'on ne
" s'en apperçût preſque qu'au ſoin qu'ils avoient
" de le remplir dignement, et que leurs inférieurs
" avoient lieu de ſe croire toujours leurs égaux.
" Ils jugeoient pour lors, et avec raiſon, que la
" véritable maniere de commander et d'être
" maître, c'eſt de ne faire ſentir ſa ſupériorité que
" par des bienfaits. Ce tems ſi glorieux pour
" Athenes dura quarante cinq ans. Ils conſerverent
" encore en partie cette prééminence pendant les
" vingt ſept années que dura la guerre du Pé-
" loponeſe ; mais pendant ce dernier eſpace de
" tems les Grecs, rebutés de leur fierté, n'en re-
" cevoient la loi qu'à contre coeur. Les Lacédé-

" moniens

" moniens redévinrent encore les arbitres de la " Grece, et le furent juſqu'au tems auquel Epami- " nondas procura par ſon mérite cet avantage à ſa " patrie.

" Il eſt à propos que je vous faſſe remarquer, " Seigneur, que la prééminence, que les villes " Grecques vouloient bien accorder, étoit une " prééminence d'honneur, non de domination, et " que l'eſprit de la Grece étoit de conſerver dans " les autres villes une ſorte d'égalité, et d'indé- " pendance. Dès que la ville dominante tachoit " de s'arroger ce qui ne lui appartenoit pas, et " vouloit, contre les regles de la juſtice, ébranler " les uſages établis, tous les Grecs croïoient devoir " courir aux armes, et ſans nul ſujet de mécon- " tentement perſonnel, épouſer avec ardeur la " quérelle des offenſés.

Fin du ſecond livre.

PIRRHUS,
ROI D'EPIRE.

LIVRE TROISIEME.

SOMMAIRE.

Bataille d'Ipſus dans laquelle Pirrhus ſe diſtingue, et Antigone perd la vie. Pirrhus, donné en ôtage à Ptolomée, part pour l'Egipte dont il viſite les curioſités. De retour à la cour, il y épouſe Antigone fille du Roi. Démétrius, aïant pris la ville d'Athenes, pardonne aux Athéniens qui avoient abandonné ſon parti. Il entreprend, mais en vain, de ſubjuguer les Lacédémoniens. Pirrhus rentre dans ſes états, et partage le roïaume avec Néoptoleme. Conjuration découverte, et Néoptoleme tué avec les autres conjurés. Mort de Caſſandre. Ptolomée reprend Salamine. Antiochus donne ſa propre femme en mariage à ſon fils. Divers exploits de Pirrhus. Il épouſe Lanaſſe,

naſſe, fille d'Agatocle de Siracuſe. Naiſſance de Ptolomée, d'Alexandre, et d'Hélénus. Pirrhus s'applique à faire fleurir ſon roïaume. Il fait revenir à la cour Timochare, qui s'étoit retiré à la campagne. Après avoir ravagé la Macédoine, il conclut avec Démétrius un traité de paix qu'il rompt preſqu'auſſi-tôt. Ce dernier eſt abandonné de ſes ſoldats, et s'échappe de ſon camp. Pirrhus eſt élu roi de Macédoine, conjointement avec Liſimaque. Priſon, et mort de Démétrius. Pirrhus perd la Macédoine. Il fait divers reglemens, et pourvoit à la ſûreté de ſon peuple. Mort de Ptolomée. Pirrhus prend le parti des Tarentins contre les Romains.

A peine Cinéas avoit il achevé de parler qu'un des ſeigneurs, de la cour de Démétrius entra pour annoncer la venue de ſon maître. Ce prince venoit communiquer à Pirrhus le plan de la campagne prochaine, et le prier de ne point quitter l'armée. Il lui fit le dénombrement de ſes troupes, et de celles de ſon pere : ne lui cacha point les forces des ennemis ; et lui dit, qu'il n'attendoit que les ordres d'Antigone pour joindre ſon armée à la ſienne. Pirrhus le remercia de la confiance qu'il avoit en lui, et accepta de bon coeur l'offre qu'il lui faiſoit de

le recevoir dans ſon camp. Cinéas fut charmé du courage, qu'il montroit à l'âge de dix ſept ans ; et le deſir que ce jeune prince avoit de ſe diſtinguer par ſa valeur, lui parut un préſage certain de ce qu'il ſeroit un jour. Démétrius lui donna le gouvernement de pluſieurs villes de la Grece, et le mit à la tête de quatorze mille hommes de pié, et de deux mille chevaux.

Cependant Antigone, aïant appris que les princes confédérés, marchoient à grandes journées vers la Phrigie, ordonna à ſon fils de le joindre au plu-tôt. Démétrius obeit ſur le champ ; et dès qu'il fut arrivé, ils marcherent enſemble contre les ennemis, qu'ils rencontrerent auprès de la ville d'Ipſus. Antigone avoit ſoixante et quinze éléphans. Les alliés avoient ſoixante mille hommes d'infanterie, dix mille cinq cens chevaux, quatre cens éléphans, et ſix vingt chariots armés de faulx.

L'aîle gauche de l'armée d'Antigone, que Démétrius commandoit, étoit compoſée de vingt mille hommes d'infanterie, et de huit mille chevaux. Il y avoit à l'aîle droite, qui étoit ſous la conduite de Pirrhus, quinze mille hommes d'infanterie, et deux mille de cavalerie ; et Antigone étoit au centre, qui étoit compoſé de trente cinq mille hommes d'infanterie, et ſoutenu par les éléphans.

L'aîle

L'aîle gauche des alliés, qui étoit commandée par Caſſandre, et Liſimaque, étoit compoſée de vingt mille hommes d'infanterie, et deux mille cinq cens de cavalerie. L'aîle droite étoit de vingt quatre mille hommes d'infanterie, et de huit mille chevaux. Antiochus, fils ainé de Séleucus, y commandoit. Le centre, qui étoit de trente mille hommes d'infanterie, étoit ſoutenu par les éléphans, et les chariots. Ptolomée, et Séleucus s'en étoient reſervé le commandement. Les deux armées étant ainſi rangées en bataille, les princes confédérés envoïerent dire à Antigone, qu'ils n'en viendroient pas aux mains avec lui, s'il vouloit conſentir à remettre les choſes ſur leur ancien pié, et à partager également avec eux toutes les provinces conquiſes ſur les Barbares. Antigone répondit, qu'il n'étoit pas venu ſur les bords de l'Ipſus pour leur ceder le fruit des victoires, auxquelles ils n'avoient point eu de part; mais qu'il y étoit venu pour punir des tirans, et vanger la mort d'Olimpias, d'Aridée, d'Euridice, d'Hercule, d'Aléxandre, et de Roxane, qu'ils avoient inhumainement maſſacrés. Un officer étant entré une heure après dans ſa tente pour l'avertir, que les ennemis, qui étoient en grand nombre, paſſoient la riviere: *Tant mieux, mon ami*, lui dit il, *plus il y en aura qui paſſeront, plus nous en tuerons.*

Dès

Dès que les deux armées furent à cent pas l'une de l'autre, Antigone fit donner le ſignal. Démétrius étoit oppoſé à Antiochus : Pirrhus avoit en tête Caſſandre, et Liſimaque ; et Antigone devoit agir contre Ptolomée, et Séleucus.

L'infanterie de Démétrius commence l'attaque, et eſt repouſſée deux fois par l'aîle droite, qu'Antiochus commandoit. Démétrius rallie ſes bataillons, les remene à la charge, et ordonne à ſa cavalerie de les ſoutenir. Lui même, l'épée à la main, il s'enfonce dans la mêlée : s'ouvre un paſſage à travers les phalanges ennemies ; et les met en déſordre. Antiochus de ſon côté fait avancer ſa cavalerie, et leur commande de ſoutenir le choc des ennemis, juſqu'à ce qu'il aît remis ſon infanterie en ordre. Tandis qu'il la rallie, les ſoldats de Démétrius, animés d'une nouvelle ardeur, et indignés de ſe voir arracher la victoire par la cavalerie ennemie, l'attaquent : en défont les premiers rangs ; et mettent en fuite les autres, qui, rencontrant leur infanterie qu'Antiochus remenoit au combat, ſont forcés de ſe renverſer ſur elle, et y mettent la confuſion. Ce n'eſt plus qu'un carnage affreux. Démetrius fait couler des ruiſſeaux de leur ſang, et ne ceſſe de les pourſuivre qu'après les avoir entierement détruits, oubliant qu'il laiſſoit le corps de bataille ſans cavalerie. Ainſi par un déſir téméraire, et aveugle de gloire, il ſe laiſſa

ravir

ravir la victoire, qu'il tenoit déja dans ſes mains, s'il avoit ſu profiter de ſon avantage. Car lors qu'il revint, il ne trouva plus de paſſage pour rejoindre le reſte de l'armée, les éléphans des alliés aïant rempli tout l'eſpace qui étoit entre deux.

Séleucus, voïant les gens de pié d'Antigone dégarnis de cavalerie, ne les chargea point; mais fit ſeulement mine de vouloir les attaquer pour les effraïer, et pour leur donner le tems de quitter l'armée d'Antigone, et de paſſer dans celle des confédérés. C'eſt en effet le parti qu'ils prirent. La plus grande partie de cette infanterie, s'étant détachée, vint ſe rendre volontairement à lui; et le reſte fut mis en fuite. Dans ce même moment un gros détachement de l'armée des alliés alla ſe jetter ſur Antigone, qui ſoutint quelque tems leurs efforts; mais à la fin accablé par le nombre, et percé de coups, il tomba mort par terre, s'étant défendu courageuſement juſqu'au dernier ſoupir.

Pirrhus fit voir dans cette action, qui lui ſervit comme d'apprentiſſage, ce qu'on devoit attendre de ſon courage et de ſa valeur: puis qu'il renverſa tout ce qui ſe préſenta devant lui; et qu'étant abandonné par le plus grand nombre de ceux qu'il commandoit, il eut le courage de s'ouvrir un paſſage au travers des ennemis, et fit une retraite très honorable.

Démétrius

Démétrius, voïant ſon pere mort, raſſembla ce qu'il put de troupes, et ſe retira à Epheſe avec cinq mille hommes d'infanterie, et quatre mille de cavalerie ; mais craignant que ſes ſoldats n'en pillaſſent le temple, il s'embarqua pour la Grece, comptant beaucoup ſur la fidélité des Athéniens, chez qui il avoit laiſſé ſes vaiſſeaux, ſon argent, et ſa femme Déidamie. Il fut étrangement ſurpris, lors que ſur la route il rencontra les ambaſſadeurs des Athéniens, qui venoient lui dire de la part de leurs maîtres, qu'il ne pouvoit point entrer dans leur ville ; parceque le peuple avoit ordonné par un decret, qu'on n'y recevroit aucun des Rois, et lui apprendre qu'on avoit renvoïé à Mégare ſa femme Déidamie avec tous les honneurs, et le cortege dû à ſa dignité. Il connut alors le cas qu'on devoit faire de ces honneurs et de ces hommages extorqués par la crainte ; mais comme il n'étoit point en état de ſe venger, il ſe contenta de faire ſes plaintes aux Athéniens, et de leur redémander ſes galeres. Après les avoir reçûes, il fit voile vers la Querſoneſe ; et aïant ravagé les terres de Liſimaque, il enrichit ſes troupes du butin qu'il en tira.

Liſimaque, aïant conclu un traité particulier avec Ptolomée, dont il épouſa une des filles, nommée arſinoé, cette alliance donna de l'ombrage à Séleucus, qui de ſon côté s'allia avec Démétrius,

et

et lui demanda ſa fille Stratonice en mariage. Comme les affaires de Démétrius étoient dans un très mauvais état, une alliance ſi honorable, et avec un prince ſi puiſſant lui fit beaucoup de plaiſir. Il mena auſſi-tôt lui-même ſa fille en Sirie, et la préſenta à Séleucus. Après quelques jours paſſés dans les divertiſſemens de la nôce, Démétrius retourna dans la Cilicie, et ſe rendit maître de toute la province, qui appartenoit au roi d'Egipte. Cependant Pirrhus, qui s'en étoit retourné en Grece, après la bataille d'Ipſus, conſervoit à Démétrius les villes, dont il lui avoit confié le gouvernement; et quand ce prince eut fait, par le moïen de Séleucus, la paix avec Ptolomée, il alla pour lui en ôtage en Egipte, accompagné de ſon cher Cinéas.

Pendant qu'il fut à la cour, il donna en toutes occaſions des preuves de ſa force, de ſon adreſſe, de ſa grande patience dans les travaux, de ſon expérience, de ſa ſageſſe, et de ſon courage; et s'appercevant que de toutes les femmes de Ptolomée, Bérénice étoit celle qui avoit le plus de pouvoir ſur lui, et qui ſurpaſſoit toutes les autres en eſprit et en prudence, il s'attacha particulierement à elle: car déja habile politique, il n'oublioit rien pour s'inſinuer dans les bonnes graces de ceux qui pouvoient lui être utiles.

Aiant

Aïant obtenu du Roi la permiſſion d'aller voir les curioſités de l'Egipte, il ſe rendit auſſi-tôt dans l'Heptanome, qui en contenoit les principales. Comme il paroiſſoit ne faire aucune attention au Nil : " le fleuve que vous voïez," lui dit Cinéas, " eſt la plus grande merveille de ce païs-ci. Comme " il y pleut rarement, il l'arroſe par ſes dé- " bordemens réglés, et ſupplée à ce qui lui manque " de ce côté là, en lui apportant, en forme de " tribut annuel, les pluïes des autres païs. C'eſt " pour le multiplier, que vous voïez tant de canaux " d'une longueur et d'une largeur incroïable. Il " porte par tout la fécondité avec ſes eaux ſalu- " taires ; unit les villes entre elles, et la mer médi- " terrannée avec la mer rouge : entretient le com- " merce au dedans et au dehors du roïaume; et le " fortifie contre l'ennemi : de ſorte qu'il eſt tout " enſemble et le nourricier, et le défenſeur de " l'Egipte".

Cependant ils arriverent à la plus grande des piramides. Elle étoit de figure quarrée par ſa baſe, conſtruite au dehors en forme de dégrés, et alloit toujours en diminuant juſqu' au ſommet. Les pierres, dont elle étoit bâtie, avoient au moins trente pieds : elles étoient travaillées avec un art merveilleux, et couvertes de figures hiéroglifiques. Chaque côté de la piramide avoit huit cent piés de largeur, et autant de hauteur. Le haut, qui d'en

bas

bas ne ſembloit être qu'une pointe, étoit une belle plate forme de dix, ou douze groſſes pierres ; et chaque côté de cette plate forme avoit ſeize à dix ſept piés.

" Que penſez vous, Seigneur," dit Cinéas à Pirrhus, " de ce vaſte édifice qui a occupé pendant " plus de trente années tant de milliers d'hommes ? " Il me ſemble," répondit il, " qu'il fait bien " voir le néant de celui qui l'a fait bâtir." Vous avez raiſon, " reprit Cinéas, " car cette piramide " n'eſt qu'un tombeau. Examinez en le ſépulcre " vuide taillé tout entier d'une ſeule pierre, il n'a " que trois piés de largeur, et de hauteur, ſur un " peu plus de ſix piés de longueur. C'eſt à quoi ſe " terminent tant de mouvemens, tant de dépenſes, " tant de travaux impoſés à preſque tout un peuple " pendant pluſieurs années. Encore le prince, qui " a fait bâtir cette piramide, n'a-t-il oſé s'y faire " inhumer. La haine publique, qu'on lui portoit " à cauſe des duretés inouies qu'il avoit exercées " contre ſes ſujets, en les accablant de travaux, l'a " obligé de ſe faire enterrer dans un lieu inconnu, " afin de dérober ſon corps à la connoiſſance, et " à la vengeance des peuples".

Ils allerent enſuite au Labirinthe. Ce n'étoit pas tant un ſeul palais qu'un amas magnifique de douze palais diſpoſés regulierement, et qui communiquoient enſemble. Quinze cens chambres entre-

mêlées

mêlées de terraſſes, s'arrangeoient autour de douze ſalles, et ne laiſſoient point de ſortie à ceux qui s'engageoient à les viſiter. Il y avoit autant de bâtimens ſous terre, dont les uns étoient deſtinés à la ſepulture des Rois, et les autres à nourrir les crocodiles ſacrés, dont les Egiptiens faiſoient leurs dieux.

" Voila encore," dit Pirrhus, " un de ces édi-" fices, qui ne ſervent qu'à montrer la vanité " et la folie des princes qui les font conſtruire. Retournons ſur nos pas, " répondit Cinéas, " nous verrons un ouvrage qui n'eſt pas moins " ſurprénant que celui-ci, mais qui eſt conſacré " à l'utilité publique.

Quelques heures après ils arriverent au lac de Moeris, ainſi appellé du nom du roi qui le fit creuſer pour empêcher les trop grandes, et pour augmenter les trop petites inondations du Nil. Ce lac avoit quarante miles de tour, et trois cens piés de profondeur. Deux piramides, dont chacune portoit une ſtatue colloſſale placée ſur un trône, s'élevoient au milieu du lac. Il communiquoit au Nil par le moïen d'un grand canal, qui avoit plus de douze miles de longueur, et cinquante piés de largeur. De grandes écluſes ouvroient le canal, et le lac, ou les fermoient ſelon le beſoin.


p®
search
lications

De là Pirrhus ſe rendit à Memphis, où il vit pluſieurs temples magnifiques, entre autres celui du boeuf Apis, qui y étoit honnoré d'une maniere particuliere. Comme il en admiroit la ſtructure, il faut avouer, Seigneur, " lui dit Cinéas, " que " tous ces temples ſont d'une magnificence roïale, " mais ne ſont ils pas en trop grand nombre ? " De quelle utilité peuvent être à une nation " tant de prêtres qu'on y maintient ? A moins " qu'on ne diſe que l'ignorance, et la ſuperſtition " dans leſquelles ils entretiennent le peuple " ſervent aux deſſeins du prince qui les ſouffre. " Mais, Seigneur, convient il que les rois faſſent " ſervir les autres hommes à leurs paſſions ? " Doivent ils les priver des lumieres naturelles, " qu'ils ont reçûes des Dieux ? Doivent ils les " rendre eſclaves des ſuperſtitions honteuſes, qu'on " voit regner dans toute l'Egipte. Ah ! " Seigneur, s'il y a un Jupiter dans le ciel, de " quel oeil peut il ſe voir repréſenter de tant de " manieres ridicules ? Et quel compte les rois " de la terre n'auront ils pas à lui rendre, pour " avoir excité leurs ſujets à adorer des bêtes, et " des choſes inanimées, et pour avoir ſouffert que " les prêtres preſcriviſſent à leurs peuples d'autres " loix que les ſiennes, et celles de la nature ?

Pirrhus, qui avoit écouté ſon fidele miniſtre avec attention, lui promit de réformer ces abus,

" s'il ſe voïoit un jour en repos dans ſon roïaume ;
" mais, "ajouta-t-il," vous ne m'avez point encore
" parlé, mon cher Cinéas, des loix des Egiptiens.
" En ont ils de bonnes ? Il y en a quelques unes,
" reprit Cinéas," qui ſont fort raiſonnables.

" Le meurtre volontaire eſt puni de mort,
" de quelque condition que ſoit celui qui a
" tué.

" Le parjure eſt auſſi puni de mort, parceque
" ce crime attaque en même tems et les Dieux,
" dont on mépriſe la majeſté, en atteſtant leur
" nom par un faux ſerment, et les hommes, en
" rompant le lien le plus ferme de la ſocieté
" humaine, qui eſt la ſincérité et la bonne
" foi.

" L'ingratitude y eſt regardée comme un vice
" très dangereux pour la ſociété civile. Il eſt vrai
" qu'elle n'y eſt pas punie de mort ; mais celui, qui
" en eſt convaincu, paſſe pour un monſtre que chacun
" ſe fait un devoir d'éviter. Les Egiptiens ſont
" reconnoiſſans ; et ils tachent de ſe rendre ſervice
" les uns aux autres, perſuadés que ſi quelque
" malheur leur arrive, ceux à qui ils auront fait
" plaiſir s'efforceront à l'envie de les proteger, et
" de les ſecourir dans leurs beſoins.

" Le menſonge y paſſe pour un vice déteſtable,
" parceque les Egiptiens croïent que celui qui ment
" ne le fait que dans le deſſein de tromper les

" autres ;

" autres ; et la flaterie y eſt miſe au nombre des
" menſonges les plus dangereux, parcequ'ils ſont
" perſuadés, qu'il eſt plus facile de ſe mettre à
" couvert des mauvaiſes intentions d'un trompeur,
" et de découvrir la vérité qu'il nous cache, que de
" celles d'un homme, qui, ſous prétexte d'amitié et
" de reſpect, nous repréſente à nous mêmes tout
" autres que nous ne ſommes en effet, dans la vûe
" de nous faire ſervir à ſes deſſeins. L'homme de
" cour n'oſe emploïer la flaterie pour gagner les
" bonnes graces de ſon prince, ni pour obtenir des
" faveurs des miniſtres d'état. Le marchant ne ſait
" ce que c'eſt que de ſe ſervir de ſupercherie dans
" le commerce, ni de chercher des ſubterfuges
" pour tromper ſes créanciers. Les femmes ne
" peuvent ſouffrir qu'on les flatte ſur des perfections
" du corps, et de l'eſprit qu'elles n'ont pas, et re-
" gardent d'un oeil de mépris tous ces faiſeurs de
" complimens, qui ſont ailleurs ſi bien venus
" auprès des perſonnes du ſexe. En un mot la
" ſincérité et la bonne foi ſont des vertus qu'on con-
" noit en Egipte, pour les y mettre en pratique ;
" et les Egiptiens ne connoiſſent les vices, qui
" leur ſont oppoſés, que pour les avoir en hor-
" reur.

" Ces peuples aimeroient mieux perdre la vie
" que la reputation ; et ils regardent comme infame
" celui, qui, aïant été noirci de quelque crime, ne

" fait pas tous ſes efforts pour ſe juſtifier. Si ſes " accuſateurs ſont convaincus de l'avoir calomnié, " on les condamne ſans miſéricorde au même ſup- " plice que doit ſouffrir l'accuſé, quand le crime ſe " trouve véritable.

" Celui qui, pouvant ſauver un homme attaqué " ne le fait pas, eſt puni de mort. Que ſi on " ne peut le ſecourir, il faut du moins dénoncer " l'auteur de la violence ; et il y a des peines " établies contre ceux, qui manquent à ce devoir. " Ainſi les Egiptiens ſont à la garde les uns des " autres.

" Il n'eſt pas permis d'être inutile à l'état : " chaque particulier eſt tenu d'inſcrire ſon nom, " et ſa demeure ſur un régître public qui de- " meure entre les mains du magiſtrat, d'y mar- " quer ſa profeſſion, et de declarer d'où il tire " de-quoi vivre. Si l'on énonce faux, la peine de " mort s'enſuit.

" Voila, Seigneur, ce qu'il y a de meilleur " parmi les loix, qui ne regardent que les ſujets ; " mais les rois d'Egipte en ont de particulieres, " que la plus part d'entre eux ſe font fait un devoir " de ſuivre.

" Nul eſclave n'eſt admis auprès du prince " pour le ſervir : cet emploi n'eſt confié qu'aux " perſonnes les plus diſtinguées par leur naiſſance, " et qu'à celles qui ont reçû la plus excellente

" éducation,

" éducation, afin qu'aïant le privilege d'approcher " jour et nuit de ſa perſonne, il ne lui ap- " prennent jamais rien d'indigne de la majeſté " roïale, et ne lui inſpirent que des ſentimens " nobles et généreux.

" Dès le matin, et même au point du jour, lorſque " l'eſprit eſt le plus net, et les penſées les plus " pures, ils doivent lire leurs lettres, pour prendre " une idée plus juſte et plus véritable des affaires " qu'ils ont à decider.

" Ils doivent rendre la juſtice aux peuples ; et " les Egiptiens, ſont perſuadés que de ce ſoin " dépend non ſeulement le repos des particuliers ; " mais encore le bonheur de l'état, qui ſeroit " moins un roïaume, qu'une retraite de brigans, " ſi les foibles demeuroient ſans protection ; et ſi " ceux, qui ſont puiſſans, trouvoient dans leurs " richeſſes, et dans leur crédit l'impunité de leurs " crimes, et de leurs violences.

Pirrhus, étant revenu à la cour de Ptolomée, continua à s'y faire aimer de tout le monde ; et n'oublia rien pour gagner ceux, qui pouvoient lui rendre ſervice. Ses manieres nobles et généreuſes le firent bien-tôt aſſés eſtimer du Roi, pour qu'il lui donnât Antigona, fille de Bérénice ſa femme favorite, préférablement à beaucoup de jeunes princes, qui la demandoient en mariage. Pirrhus aimoit tendrement cette princeſſe : il en étoit

tendrement aimé ; et tout ſon chagrin étoit de ne pouvoir lui mettre ſur la tête la couronne d'Epire.

Il y avoit eu bien de l'imprudence à Séleucus de ſouffrir, qu'un ennemi auſſi dangereux que Démétrius s'établit ſi près de lui, et uſurpât ſur un de ſes alliés une province auſſi voiſine que la Cilicie. Il ouvrit à la fin les yeux ; et pour n'avoir pas des deux côtés de ſes états un voiſin ſi habile, il demanda à ſon beau pere de lui ceder cette province, pour une ſomme d'argent aſſés conſiderable. Démétrius, n'aïant pas cru devoir écouter cette propoſition, il le pria de lui rendre au moins Tir, et Sidon, qui étoient des dépendances de la Sirie, dont il étoit roi. Démétrius, prénant feu la deſſus, lui répondit fort bruſquement, " qu'il " s'étonnoit qu'un prince, qui poſſédoit tant de " roïaumes, voulût dépouiller ſon beau pere d'un " miſérable coin de terre, qui lui reſtoit." Il ajouta même " que quand il devroit perdre plu- " ſieurs batailles auſſi funeſtes pour lui que celle " d'Ipſus, il ne ſe réſoudroit jamais à acheter ſi " cher ſon amitié." En même tems il fit voile vers ces deux villes : en renforça les garniſons : les pourvut de tout ce qu'il falloit pour les bien défendre ; et prévint ainſi le deſſein, que Séleucus avoit formé de les lui enlever.

Dès que Démétrius crut avoir pris les méſures néceſſaires pour ſe conſerver tout ce qu'il poſſédoit

en

en Aſie, il marcha contre Athenes, qui lui avoit fermé ſes portes, pour la punir comme elle le méritoit. Mais avant de s'y rendre, il dompta les Meſſéniens ; et ſoumit d'autres villes, qui avoient abandonné ſon parti. En aſſiegeant Athenes par terre, et par mer, il la reduiſit bien-tôt à la derniere extrémité ; et quoi que les Athéniens euſſent ordonné, que quiconque oſeroit parler de paix et d'accommodement avec Démétrius ſeroit mis à mort, l'extrême diſette qu'ils ſouffroient les obligea de lui ouvrir leurs portes. Quand il fut entré dans leur ville, il leur commanda de s'aſſembler dans le théatre ; et aïant environné la ſcéne de gens armés, et placé ſes gardes aux deux côtés de l'endroit où ſe jouent les pieces, il deſcendit par l'eſcalier d'en haut, comme les acteurs, et ſe montra à la multitude, qui, plus morte que vive, attendoit l'arrêt de ſa condamnation. Mais il diſſipa d'abord toutes leurs craintes : car ſans leur reprocher leur ingratitude, et leur rebellion, il ſe contenta de leur faire des plaintes avec douceur et amitié : leur rendit ſes bonnes graces ; et retablit les magiſtrats, qui leur étoient les plus agréables.

Après avoir réglé les affaires dans Athenes, il entreprit de ſubjuguer les Lacédémoniens. Archidamus, qui étoit alors un de leurs rois, vint à ſa rencontre ; et s'avança juſques à Mantinée.

Démétrius le défit ; et l'aïant mis en fuite, il ſe jetta dans la Laconie, qu'il ravagea ; et donna un ſecond combat, où il tua deux cens hommes, fit cinq cens priſonniers, et diſſipa le reſte. Il étoit occupé à faire le ſiege de Sparte, lorſ qu'il apprit deux nouvelles bien chagrinantes. La prémiere étoit, que Liſimaque venoit de lui enlever tout ce qu'il poſſedoit en Aſie : et l'autre, que Ptolomée avoit fait une deſcente dans l'île de Cipre, et l'avoit reduite ſous ſon obeiſſance, à l'exception de Salamine, qu'il aſſiegeoit avec vigueur, et où étoient ſa mere, ſa femme, et ſes enfans.

Tandis que ces choſes ſe paſſoient en Grece, Pirrhus, qui ſavoit que Néoptoleme ſe rendoit tous les jours de plus en plus odieux aux Epirotes par ſes exactions, et ſes cruautés, ſongeoit à remonter ſur le trône de ſes Ancêtres. Bérénice, ſa belle mere, eut aſſés de crédit ſur l'eſprit de ſon mari pour lui faire accorder une flote, et de l'argent, qui lui ſervirent à rentrer dans ſes états. Dès que ſes ſujets eurent vent de ſon arrivée, ils ſe rendirent dans ſon camp. Cependant comme il connoiſſoit leur inconſtance, et qu'il craignoit, que Néoptoleme ne conclût quelque alliance préjudiciable à ſes deſſeins, il lui fit demander ſon amitié ; et lui propoſa de partager le roïaume avec lui. Son couſin, ne ſe voïant point en état de rejetter ſes propoſitions, les accepta ; et Pirrhus fit,

dès

dès le lendemain, ſon entrée dans la capitale de l'Epire, au milieu des acclamations du peuple. Quelques jours après les deux Rois reçurent le ſerment de fidélité des différens ordres de l'état; et jurerent en même tems eux mêmes de regner ſelon la juſtice, et les loix, et de défendre les privileges, et les libertés de la Nation.

Néoptoleme, et ſes favoris, cherchoient toutes les occaſions de faire oublier à Pirrhus leur revolte paſſée; mais dans le tems même qu'ils lui faiſoient mille proteſtations d'amitié, ils penſoient aux moïens de s'en défaire. Cinéas étoit attentif à toutes leurs démarches. Un jour qu'on vint lui dire, que Gélon avoit déja eu pluſieurs entretiens ſecrets avec Mirtile échanſon de Pirrhus, qui n'avoit pas pris en bonne part le refus, que le prince lui avoit fait de quelque grace; et que ce dernier recevoit de Gélon des préſens conſiderables, il réſolut de s'éclaircir par lui-même du ſujet de leurs converſations. Pour cet effet il gagna le valet de chambre de Mirtile, qui l'introduiſit un ſoir dans un cabinet, où il ſavoit que ſon maître, et Gélon devoient ſe rendre à minuit. Ils y vinrent en effect; et après quelques diſcours ſur des matieres indifférentes, Gélon dit à Mirtile: " vous voïez la différence qu'il y a de certains " princes à d'autres. Les uns croïent n'avoir " jamais aſſés fait pour ceux qui les ſervent fidele-

" ment;

" ment ; et les autres s'imaginent, qu'ils ne
" doivent jamais rien faire pour ceux, qui ſe
" ſacrifient pour eux. Néoptoleme m'a comblé
" d'honneurs, et de biens ; et ſi je n'avois mis des
" bornes à mon ambition, je pourrois encore
" aſpirer à une plus haute fortune ; mais, ſoit dit
" entre nous, Pirrhus n'a pas toujours égard au
" mérite, ni aux ſervices qu'on lui rend. Que
" penſez vous là deſſus ?"

Mirtile, à qui ce diſcours rappella le refus qu'il avoit reçû de Pirrhus quelques jours auparavant, ne put s'empêcher de laiſſer échapper quelques ſoupirs. " Il eſt vrai, " dit il, " que c'eſt un
" bonheur de ſervir un prince généreux, et qui
" ſait recompenſer la vertu. Voulez vous que je
" vous parle à coeur ouvert ?" repliqua alors Gélon,"
" Il ne dépend que de vous de ſervir un tel prince.
" Néoptoleme vous eſtime : Pirrhus vous mépriſe :
" vous pouvez facilement vous venger de l'un, et
" mériter les faveurs de l'autre : penſez bien à
" ce que je vous dis : Néoptoleme a aſſés d'amis
" prêts à l'aider au beſoin ; et ſi vous voulez
" augmenter leur nombre, vous n'aurez pas lieu
" de vous en repentir : quand vous vous ſerez ex-
" pliqué, je vous parlerai plus clairement. Adieu.
" Je vous laiſſe le tems de faire vos réflections."

Mirtille fit ſemblant de n'être pas éloigné d'entrer dans le ſentiment de Gélon ; mais à peine

étoit

étoit il jour, qu'il ſe rendit au palais de Pirrhus, pour lui découvrir ce qui ſe tramoit contre ſa perſonne. Cinéas y alla auſſi quelques momens après; et ne fut pas peu ſurpris d'y trouver l'échanſon, qui demandoit à parler au Roi. Sa ſurpriſe augmenta, en lui entendant révéler ce qui s'étoit paſſé entre lui, et Gélon.

On convint alors que Mirtille, loin de paroître éloigné d'entrer dans les deſſeins de Néoptoleme, diroit à Gélon, qu'il étoit prêt de tout entreprendre pour les faire reuſſir; et feroit des propoſitions à Aléxicrate, et à pluſieurs autres Seigneurs, dont Pirrhus avoit ſujet de ſe méfier, pour eſſaïer s'ils lui ſeroient fideles, ou non. Quand le prince eut découvert, que tous les grands, qui lui étoient ſuſpects, en vouloient à ſa vie, et qu'ils devoient la lui ôter le jour de l'anniverſaire de ſa naiſſance, il reſolut de les prévenir, en les faiſant périr dans un feſtin, auquel il les invita. Il devoit le donner la veille du jour, dans lequel on devoit le tuer lui-même. Mirtile reçut ordre de les engager de s'y trouver tous, pour éviter les ſoupçons que leur abſence pourroit donner à Pirrhus de quelque conſpiration. Ils y vinrent de bonne heure, à l'exception de Néoptoleme, qui s'étoit trouvé indiſpoſé ce jour là, et qui s'y rendit auſſi un heure après les autres. Dès qu'il fut entré, Pirrhus lui paſſa ſon épée au travers du corps. Auſſi-tôt Cinéas donna le ſignal dont on étoit convenu;

et

et les amis du Roi ſe jetterent ſur les conjurés, et les tuerent tous ſans qu'il en échappa un ſeul. C'eſt ainſi que Pirrhus calma tout d'un coup tous les troubles de ſon roïaume, et qu'il ſe vit maître de ſes états, après en avoir été chaſſé deux fois par ces ſéditieux.

Pirrhus ne ſe vit pas plutôt paiſible poſſeſſeur du trône de ſon pere, qu'il dit à ſon fidele Cinéas, " que, puis qu'il étoit roi, il vouloit gouverner " ſes ſujets en monarque abſolu. Si vous prenez ce " parti, Seigneur," répondit Cinéas, " la révolte " de votre peuple ne doit plus vous étonner. Les " ſujets ne ſont obligés d'obeir à leur roi qu'autant " que ce qu'il leur commande eſt conforme aux " loix qui ſont au deſſus du prince, et du peuple. " Le roi en eſt le protecteur, et non l'arbitre. " C'eſt à lui à les faire obſerver par ſon exemple, " et par le pouvoir que le peuple lui donne ; mais " il ne doit pas empiéter ſur elles. Comme ce " n'eſt pas le roi qui ſe choiſit un peuple ; mais " que c'eſt le peuple qui ſe choiſit un roi, auſſi " n'eſt ce pas la volonté du roi, mais celle du " peuple qui doit être exécutée. On convient " toujours dans l'aſſemblée générale d'une nation, " que chaque particulier obeira aux ordres du " roi : parcequ'on ſuppoſe que le roi n'or- " donnera que ce qui eſt conforme aux loix. Que " s'il éxige une obeiſſanee contraire aux loix, ou

" qu'il

" qu'il n'a pas droit d'éxiger ſelon les loix, alors
" non ſeulement la nation en général ; mais
" encore chaque particulier peut ne lui pas obeir,
" et appeller de ſes ordres aux juges ſuprêmes, c'eſt
" à dire aux loix. Un prince qui tranſgreſſe les
" loix, en repandant le ſang de ſes ſujets, ou en
" les privant de leurs biens, n'eſt pas moins
" coupable qu'un pere de famille, qui maſſacre
" ſes enfans, pour jouïr des biens qui leur ont
" été légués : il l'eſt même plus ; puis qu'il
" abuſe de la confiance, qu' une nation a eu en lui,
" en ſe donnant à lui, et en le faiſant le dépoſi-
" taire de ſa liberté, qui étoit ce qu'elle avoit de
" plus cher. Le peuple, en ſe choiſiſſant un roi,
" s'engage à fournir aux dépenſes de ſa cour, à
" entretenir des armées pour la gloire, et pour la
" défenſe de la patrie, en un mot à ſuppléer aux
" beſoins intérieurs, et extérieurs de l'état ; et il
" ne contracte ces engagemens qu'à certaines con-
" ditions : d'où il s'enſuit, que, ſi le ſucceſſeur du
" prince, que le peuple a élu, n'obſerve pas ces
" conditions, ce peuple a le droit de ſe donner un
" autre maître. Vous me direz peut-être, Seigneur,
" que vous avez en main de quoi vous faire
" obeir : cela eſt vrai ; mais cet argent avec quoi
" vous païez vos troupes, n'eſt ce pas le peuple
" qui vous le donne ? et s'il ceſſoit de vous le
" donner, croïez vous que vos ſoldats vous de-

" meureroient

" meureroient fideles ? Eh quoi donc ! me direz " vous, ſi mes prédéceſſeurs ont exercé un pou- " voir abſolu ſur les biens, et ſur la vie de leurs " ſujets, ne m'eſt il pas permis de faire la même " choſe ? et dois je me ſoumettre à des loix abolies " depuis lontems, et auxquelles la force en a fait " ſucceder d'autres ? Suppoſons pour un moment, " Seigneur, qu'un uſurpateur vous détrône, et tranſ- " mette la couronne à ſes enfans, vos ſujets ſeront " ils obligés de leur obeir ? Si vous répondez qu'oui, " c'eſt donc à la force que tout doit ceder ; et par " conſeqnent il eſt permis à une nation de re- " mettre un roi dans ſon devoir, ou même de le " dépoſer, lors qu'elle a la force en main. Si " vous répondez, que votre peuple ne ſeroit pas " obligé de leur obeir, vous vous condamnez vous " même : puis qu'il s'enſuit, que vos ſujets ne ſont " pas obligés de ſe ſoumettre, à des loix que la ſeule " force a établies ſur les ruines de celles, qui fai- " ſoient le bonheur et la tranquillité publique."

Quoique ce diſcours plein de liberté déplût à Pirrhus, ce prince crut devoir cacher ſon mécontentement à un miniſtre, dont il connoiſſoit la fidélité.

Il y avoit déja près de trois ans que Caſſandre étoit mort ; et ſon fils Philippe, qui lui ſucceda, ne lui aïant ſurvécu que fort peu de tems, laiſſa la couronne en diſpute entre ſes deux freres. Theſſalonice

ſalonice leur mere prit le parti d'Aléxandre, qui étoit le plus jeune. Antipater l'ainé en fut ſi outré, que de rage il lui enfonça un poignard dans le ſein : quoiqu'elle le conjurât, par ſes mammelles qu'il avoit ſuccées, de lui épargner la vie. Aléxandre, pour venger ce parricide, envoïa demander du ſecours à Pirrhus, et à Démétrius. Le roi d'Epire arriva le prémier : ſoumit pluſieurs villes de Macédoine : en retint une partie, pour ſe dédommager des dépenſes qu'il avoit été obligé de de faire ; et après avoir reconcilié les deux freres, il ſe retira. Sur ces entrefaites Démétrius arriva avec ſon armée. Aléxandre alla au devant de lui : le reçut avec beaucoup de marques d'amitié, et de reconnoiſſance ; mais lui temoigna, que, l'état des affaires étant changé, il n'avoit plus beſoin de ſon ſecours. Ce compliment ne fut point du goût de Démétrius, qui cependant crut devoir diſſimuler, dans la vûe de ſe venger avec plus de ſûreté de l'affront, qu'il croïoit avoir reçû. Il embraſſa donc Aléxandre, lui fit mille offres de ſervices, et l'emmena avec lui à Lariſſe en Theſſalie. Celui-ci ne le ſuivit que pour avoir une occaſion de ſe défaire d'un ennemi, dont il redoutoit la trop grande puiſſance ; mais Démétrius, aïant découvert ſon deſſein, le prévint, en le faiſant aſſaſſiner par ſes gardes. Ce meurtre ſouleva d'abord les Macédoniens, qui bien-tôt après, rappellant à leur ſouvenir

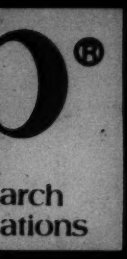
venir les crimes de Caſſandre, et le parricide d'Antipater ſon fils, ſe déclarerent pour Démétrius, et le proclamerent roi de Macédoine.

Il conſerva cette couronne ſept ans. Antipater s'enfuit en Thrace, où aïant formé une conſpiration contre Liſimaque ſon beau pere, il fut jetté dans une noire priſon, où il ne ſurvecut pas lontems, à la perte de ſon roïaume.

C'eſt à peu près vers ce tems là que Démétrius apprit deux nouvelles, qui lui firent bien du plaiſir. La prémiere étoit, que Ptolomée, qui avoit pris Salamine, lui renvoïoit ſa femme, et ſes enfans, comblés d'honneurs, et de préſens. La ſeconde, que ſa fille Stratonice venoit d'épouſer le prince Antiochus, à qui ſon pere l'avoit cédée, en lui donnant en même tems une grande partie de ſon empire, dont il ne s'étoit reſervé que les provinces, qui ſont entre l'Euphrate, et la mer. Cet hiſtoire vaut bien la peine d'être rapportée.

Séleucus paſſoit avec Stratonice des jours, que la beauté de cette princeſſe, ſa douceur, et toutes ſes autres belles qualités lui faiſoient regarder comme les plus beaux de ſa vie, quand Antiochus tomba dans une maladie de langueur, dont les médecins ne pouvoient découvrir la cauſe, et qui pour cette raiſon paroiſſoit ſans remede. On peut juger de la douleur d'un pere, qui ſe voit ſur le point de perdre un fils qu'il aime, et qu'il

deſtine


arch
ations

deſtiné pour lui ſucceder dans ces vaſtes états. Eraſiſtrate, l'un des médecins de la cour, plus habile, et plus attentif que les autres, aïant examiné avec ſoin, et ſuivi de près tous les ſimptômes de la maladie du prince, jugea qu'elle n'étoit qu'un effet de l'amour ; et il ne ſe trompoit point. Réſolu de découvrir l'objet, qui cauſoit une paſſion d'autant plus violente qu'elle demeuroit ſecrete, il paſſoit les journées entieres dans la chambre du malade ; et quand il y entroit quelque dame, il tâtoit le poulx du prince. Il obſerva, que par rapport à toutes les femmes, il étoit toujours dans une ſituation égale ; mais toutes les fois que Stratonice entroit, ou ſeule, ou avec le roi ſon mari, il y remarquoit un déſordre ſenſible. C'en fut aſſés pour lui perſuader qu'Antiochus aimoit ſa belle mere. Cependant, pour s'en aſſûrer encore plus, il lui fit des interrogations ſi adroites, et tourna ſi bien ſon eſprit, qu'il lui fit avouer, qu'il aimoit la Reine : qu'il avoit fait d'inutiles efforts pour vaincre ſa paſſion : qu'il s'étoit dit cent fois à lui même tout ce que d'autres pourroient lui repréſenter dans un telle conjoncture, le reſpect pour ſon pere, et pour ſon roi, la honte d'une paſſion illicite, la folie d'un deſſein qu'il ne pouvoit, ni ne devoit jamais vouloir ſatisfaire : mais que ſa raiſon égarée, et occupée d'un ſeul objet n'écoutoit rien : que, pour

ſe guérir d'un déſir involontaire, mais toujours criminel, il avoit reſolu de ſe laiſſer mourir peu à peu, en négligeant le ſoin de ſon corps, et en s'abſtenant de prendre de la nourriture.

C'étoit beaucoup que d'avoir pénétré juſqu'à la ſource du mal ; mais le plus difficile étoit d'y apporter le remede : car comment faire une telle propoſition à un pere, et à un roi ? La prémiere fois que Séleucus demanda comment ſe portoit ſon fils : " on ne peut pas plus mal, répondit Eraſiſtrate : " ſa maladie eſt ſans remede : puis qu'elle naît " d'une paſſion ſecrete, qui n'en a point, aimant " une femme qu'il ne peut avoir.

Le Roi ſurpris, et affligé de cette réponſe, demanda pourquoi il ne pouvoit avoir la femme qu'il aimoit. " Parceque, " dit le médecin, " c'eſt la mienne ; et que je ne la lui donnerai " pas. Vous ne la céderez pas, " repartit le prince, " pour ſauver la vie à un fils que j'aime ſi " tendrement ! eſt-ce là l'amitié que vous avez " pour moi ? Seigneur, " reprit Eraſiſtrate, " lui " céderiez vous Stratonice ? et ſi vous, qui êtes " pere, ne conſentiriez pas à ceder votre femme " pour un fils qui vous eſt ſi cher, comment " pouvez vous croire qu'un autre le faſſe ? Ah, " plût aux Dieux, " s'écria Séleucus, " que la " guériſon de mon fils ne dépendit que de mon " conſentement, je lui céderois de bon coeur et

" Stratonice,

" Stratonice, et l'empire même. Eh bien," " dit le médecin," le remede eſt entre vos mains : " c'eſt Stratonice qu'il aime. Le pere n'héſita pas un moment ; et obtint ſans peine le conſentement de ſon épouſe. Ils furent couronnés roi, et reine de la haute Aſie.

Cependant Pirrhus, s'étant mis en campagne, étoit allé faire le dégat dans la Theſſalie ; et aïant ravagé tout le plat païs, s'étoit avancé juſqu'au détroit des Thermopiles. Démétrius, le voïant ſi près de lui, abandonna Thebes qu'il aſſiegeoit, pour s'oppoſer à ſes progrès ; mais le Roi, qui n'avoit point encore envie d'en venir aux mains avec lui, ſe retira vers l'Epire. Quant à Démétrius, il révint aſſieger une ſeconde fois la ville de Thebes ; et l'aïant priſe après quelques mois de ſiege, il partagea ſon armée en deux corps : donna le commandement de l'un à Pantauchus, avec ordre de ravager les terres des Etoliens ; et marcha avec l'autre contre l'Epire.

Pirrhus n'eut pas plutôt appris, que ſon ennemi étoit prêt d'entrer dans ſon roïaume, qu'il ſe mit en campagne avec un armée, pour aller à ſa rencontre ; mais ne l'aïant pu trouver en chemin, il paſſa en Etolie, où il eſpéroit ſe venger ſur Pantauchus du dégat, que Démétrius ne manqueroit pas de faire dans ſes états. Dès

que ce général le vit, il rangea ſon armée en bataille ; et les deux partis ne furent pas lontems ſans commencer le combat. Pirrhus, à la tête de ſes troupes, charge, et renverſe tout ce qui ſe préſente devant lui. Enſuite paſſant d'une aîle à l'autre, il exhorte ſes ſoldats à le ſuivre dans la mêlée. Auſſi-tôt il ſe jette ſur des troupes qui n'avoient point encore combatu, rompt les rangs, et les met en fuite. Pantauchus, qui ſe voit vaincu, accourt tout tranſporté de colere à l'endroit où étoit Pirrhus. Les deux généraux ſe battent enſemble : Pirrhus bleſſe ſon ennemi : eſt lui même bleſſé ; et ſe ſentant animé par le ſang qui ſort de ſa plaïe, il redouble ſes coups : ſe jette ſur lui : le renverſe par terre ; et lui mettant l'épée ſous la gorge, lui fait avouer qu'il eſt ſon vainqueur. Dans le même moment les Epirotes attaquent les phalanges Macédoniennes, qui étoient au centre, et en font un carnage affreux. Pirrhus, content de ſa victoire, réprit le chemin de l'Epire, où il croïoit encore trouver Démétrius ; mais comme il y avoit déja quelques jours que ce prince en étoit ſorti avec un butin conſiderable, il forma la reſolution d'aller un jour l'attaquer dans la Macédoine. Cependant il s'appliqua à rendre ſon roïaume floriſſant, et à regler ſes affaires domeſtiques.

La

La princeſſe Antigona, qui lui avoit donné un fils nomme Ptolomée, étoit morte ; et Pirrhus avoit depuis épouſé Lanaſſe, fille d'Agatocle de Siracuſe, qui lui apporta en mariage la ville de Corcire. Il avoit auſſi épouſé Bircenne célebre pour ſa beauté. Il eut de la prémiere un fils, qu'il nomma Aléxandre ; et la ſeconde accoucha d'un autre fils qui fut appellé Hélénus. Jamais pere n'a pris plus de ſoin que Pirrhus de l'éducation de ces deux enfans. Quoi qu'il leur eût donné dès leur bas âge des gouverneurs, dont la prudence, et la ſageſſe étoient univerſellement reconnues, il les inſtruiſoit ſouvent lui-même de leurs devoirs ; et ſe faiſoit un plaiſir de leur montrer le chemin de la gloire, et de la vertu.

Comme il étoit perſuadé que le commerce eſt l'appui le plus ferme d'un état, il ôta tous les impôts que ſes prédeceſſeurs avoient mis ſur les marchandiſes qui entroient dans l'Epire, ou qui en ſortoient : il invita les Tiriens, les Sidoniens, les Egiptiens, les Siracuſains, les Tarentins, et les Carthaginois à venir trafiquer avec ſes ſujets ; il fit embellir les villes maritimes, et creuſer des canaux pour le tranſport des marchandiſes depuis les ports de mer juſqu'aux endroits les plus reculés de ſon roïaume : il ordonna à ſon peuple de bien recevoir les étrangers : enfin il défendit ſous des peines très rigoureuſes de les inſulter, ſoit en ſe

moquant de leurs habits, et de leurs manieres, ſoit en mépriſant leur nation en leur préſence.

Les ports de l'Epire furent bien-tôt remplis de vaiſſeaux de toutes les nations ; la pauvreté, et l'oiſiveté diſparurent ; et on ne voïoit par tout que des gens occupés, ou à embaler des marchandiſes, et à les porter dans les vaiſſeaux, ou à décharger les vaiſſeaux, et à remplir les magazins. Le païſan ne ſongeoit plus qu'à cultiver les terres, pour pouvoir porter des denrées dans les villes, où il étoit ſûr de les vendre à un prix raiſonnable, et d'avoir de quoi entretenir ſa famille : en un mot preſque tous les Epirotes vivoient heureux, et combloient de bénédictions leur Roi, qu'ils regardoient comme l'auteur de leur bonheur.

" Eh bien, Seigneur, " dit alors Cinéas à " Pirrhus, " les louanges que votre peuple vous " donne, les voeux qu'il fait pour votre conſer- " vation, les richeſſes que les étrangers apportent " dans votre roïaume ne ſont ils pas préferables " au vain tître de conquerant, qu'on n'acquiert " ordinairement que par le crime ? Ne prenez " vous pas plus de plaiſir à rendre votre peuple " heureux qu'à voir verſer ſon ſang par une " main ennemie ? Je ſais bien qu'un roi peut, " et doit repouſſer la force par la force, et s'op- " poſer avec vigueur aux injuſtes entrepriſes de

ſes

" ſes voiſins ; mais peut on diſconvenir pour
" cela, que de tous les maux qui affoibliſſent un
" état, il n'y en a point de plus grand ni de
" plus à craindre que la guerre ?

" Ah ! mon cher Cinéas," réprit Pirrhus, " je
" m'apperçois bien, que vous ne ſavez guères ce
" que c'eſt que d'être roi. Les ſouverains pen-
" ſent, et raiſonnent bien autrement que les
" autres hommes. Les choſes, que vous deſirez
" avec le plus d'ardeur, ſont pour nous les plus
" indifférentes ; et nous ne ſaurions gouter les
" plaiſirs que vous recherchez. Les peuples font
" conſiſter leur bonheur, et leur grandeur dans
" la paix, et dans une molle oiſiveté ; mais un
" roi ne trouve d'occupation digne de lui qu'à
" la tête de ſes armées. Sa véritable grandeur
" conſiſte à ſe rendre redoutable à ſes voiſins : ſon
" plus grand bonheur eſt de cueillir des lauriers
" ſur leurs terres ; et le ſeul plaiſir, qu'il peut
" goûter eſt de les humilier, et de leur faire de-
" mander la paix. Vous avez vû l'Egipte, la
" magnificence qui y regne partout, et les biens
" que les Egiptiens poſſedent ſont le fruit des
" conquêtes de Ptolomée. Séleucus a enrichi ſon
" peuple des dépouilles de la Perſe, de la Médie,
" de la Babilonie, et d'une partie de la Phrigie.
" Liſimaque, après avoir conquis pluſieurs ro-
" ïaumes, s'eſt rendu l'arbitre du ſort des princes,

" ſes voiſins ; et Démétrius, autrefois mon ami,
" mais aujourd'hui mon ennemi juré, ne s'eſt
" fraïé le chemin au trône de la Macédoine que
" par les armes. Serai-je le ſeul d'entre les rois
" qui aimerai à paſſer ma vie dans un lâche re-
" pos ? Non, non, Cinéas, je veux montrer à
" mon peuple, et aux nations étrangeres, que, ſi
" je ſais faire fleurir mon roïaume au dedans par
" mes ſoins, je ſais auſſi l'étendre, et le rendre
" formidable au déhors par mes victoires. Dé-
" métrius a ravagé mes provinces la campagne
" derniere, aujourd'hui je veux me venger, en me
" jettant ſur ſes terres, et en rendant à mes ſujets
" l'équivalent de ce qu'il leur a enlevé. Néop-
" toleme n'auroit jamais été en état de s'emparer
" de mon roïaume, ſi j'euſſe ſuivi les conſeils de
" Timochare. Mais à propos, qu'eſt il de-
" venu ? Je n'ai point entendu parler de lui depuis
" notre retour d'Egipte. Que fait-il ? eſt il
" mort ?

" Seigneur," répondit Cinéas, " on dit qu'a-
" près que Néoptoleme eut uſurpé vos états,
" Timochare, peu content de la cour du nouveau
" Roi, prit le parti de ſe retirer à la campagne,
" où il mene encore à préſent une vie exempte du
" trouble et de l'inquietude qui accompagnent
" ordinairement les affaires. Faites lui dire," ré-
partit le prince, " que je lui pardonne le paſſé,

" et

" et que je lui ordonne de venir ici, le plu-tôt qu'il " lui ſera poſſible."

Cinéas, qui vit bien qu'il ſeroit inutile de s'oppoſer au panchant que le Roi avoit pour la guerre, et qui croïoit que la retraite avoit inſpiré à ſon rival des ſentimens raiſonnables, lui fit ſignifier les ordres de Pirrhus. Timochare ſe rendit auſſi-tôt à la cour, et demanda audience. Son maître, lui aïant d'abord fait quelques reproches ſur ſa conduite paſſée, lui rendit ſes bonnes graces : lui commanda de retirer les vieilles troupes de ſes garniſons, et d'en lever de nouvelles, pour former une armée qu'il vouloit mener en Macédoine. Dès que tout fut prêt, Pirrhus ſe met en marche : entre ſans oppoſition ſur les terres de ſon ennemi : les abandonne au pillage ; et fait bruler, à la vûe du propriétaire, ce que le ſoldat ne peut emporter. " Qui vous empêche, Seigneur," lui dit alors Timochare, " de profiter de votre " bonne fortune ? Les Maçédoniens, qui regar- " dent Démétrius comme un tirant, ne demandent " qu'à changer de maître : ils ſe plaignent " ſans ceſſe des débauches, et du faſte de leur " prince : ils l'accuſent de les haïr ; et outrés du " mépris qu'il a pour eux, ils embraſſeront avec " ardeur les offres, que vous leur ferez, de les tirer " de leur eſclavage.

Pirrhus

Pirrhus auroit volontiers ſuivi le conſeil de ſon miniſtre ; mais croïant qu'il n'étoit pas encore tems d'exécuter une entrepriſe de cette nature, il ſe contenta de faire avancer ſes troupes dans le païs, et de mettre à contribution les villes les plus riches. Démétrius, pour ſauver ſes villes du pillage, accourut à leur ſecours ; mais à la nouvelle de ſa marche, Pirrhus, qui n'avoit point envie de combattre, ſe retira avec ſon armée en Epire.

Comme Démétrius faiſoit alors de grands préparatifs pour recouvrer le roïaume de ſon pere en Aſie, et qu'il appréhendoit que Pirrhus en ſon abſence ne fit de nouvelles courſes en Macédoine, il envoïa lui demander la paix, qui lui fut accordée.

Cependant Ptolomée, Liſimaque, et Séleucus, jugeant que c'étoit à eux que le roi de Macédoine en vouloit, firent entre eux une ligue offenſive, et défenſive ; et reſolurent que Séleucus ſe tiendroit ſur les frontieres de la Sirie : que Ptolomée iroit ravager la Grece avec un flote de quatre cens navires ; et que Liſimaque attaqueroit la Macédoine du côté de la Thrace.

Aïant été inſtruits du traité de paix que le roi d'Epire venoit de conclure avec Démétrius, ils lui envoïerent des ambaſſadeurs pour lui repréſenter, " qu'il étoit ſurprénant qu'un prince, auſſi " éclairé que lui, n'eut pu découvrir les deſſeins

" du

" du roi de Macédoine, qui n'aſpiroit à rien moins
" qu'à la monarchie univerſelle : que, ſi la fortune
" donnoit la victoire à Démétrius, il devoit
" s'attendre à le voir rentrer dans l'Epire, malgré
" la paix qu'il lui avoit jurée : qu'il pouvoit juger
" de ſa bonne foi par l'affront qu'il lui avoit fait
" depuis peu, en s'emparant de Corcire, et en
" épouſant Lanaſſe ſa propre femme qui s'y étoit
" retirée, ſous prétexte qu'il la mépriſoit : mais que,
" s'il prenoit leur parti, et que leurs armes fuſſent
" victorieuſes, il pourroit lui-même recueillir la
" meilleure partie du fruit de leur victoire, en ſe
" rendant maître des principales villes de la Ma-
" cedoine.

Pirrhus, qui n'avoit conſenti à la paix que parcequ'il ne ſe croioit point en état de reſiſter ſeul aux forces de Démétrius, ſe rendit à ces raiſons, et promit aux alliés de faire une puiſſante diverſion, à condition que les conquêtes, qu'il feroit ſur l'ennemi commun, lui demeureroient, ſans qu'il fut obligé de les partager avec qui que ce fût. Sa demande lui aïant été accordée, les princes confédérés ſe mirent en campagne.

Séleucus attendoit l'ennemi en Aſie : Ptolomée fut menacer les Grecs de mettre tout à feu et à ſang dans leur païs ; et Liſimaque attaqua la Macédoine d'un côté, tandis que Pirrhus en faiſoit autant de l'autre. Démétrius, qui étoit alors occupé en

Grece

Grece à ſes préparatifs pour l'expédition d'Aſie qu'il méditoit, accourut promptement pour défendre ſes propres états ; mais toute la diligence, qu'il put faire, n'empêcha point Pirrhus de lui enlever Bérée, où étoient les femmes, les enfans, et les effets de la plus part des ſoldats de Démétrius. Cette facheuſe nouvelle cauſa un déſordre général dans l'armée du Roi de Macédoine. Tous ſes ſoldats l'accuſoient hautement d'être l'auteur des malheurs de leur patrie. Les uns mettoient bas les armes, et refuſoient d'obéir à ſes ordres ; et les autres lui diſoient, qu'ils vouloient s'en aller chez eux pour défendre leurs familles, et leurs biens. Enfin la choſe alla ſi loin, que Démétrius voïant qu'il ne pouvoit rien gagner ſur leurs eſprits, rentra dans ſa tente, où s'étant déguiſé en ſimple ſoldat, il s'échappa du camp, et ſe retira dans la ville de Caſſandrie, où étoit ſa femme Phila, qui déſolée de l'état funeſte, où elle voïoit ſon mari, et effraïée des malheurs auxquels la décadence des affaires alloit l'expoſer elle même, avala du poiſon, pour ſe délivrer de la vie, qui lui étoit devenue plus inſuportable que la mort. Dès que l'armée Macédonienne ſut, que le Roi s'étoit ſauvé, elle entra au ſervice de Pirrhus, dont elle connoiſſoit la bonne conduite, et le courage ; et le proclama roi de Macédoine.

La différence du caractere de Démétrius, et de Pirrhus ne contribua pas peu à un ſi prompt changement. Le prémier, qui étoit, fier, hautain, mépriſant, ou ne donnoit pas le tems de parler à ceux qui avoient affaire à lui, ou les traitoit ſi rudement qu'il les renvoïoit tous mécontens. Un jour qu'il marchoit dans les rues plus familierement qu'à l'ordinaire, il y eut des gens qui lui préſenterent des placets. Les aïant reçûs d'une maniere aſſés gracieuſe, il les mit dans le pan de ſon manteau ; mais quand il fut ſur le pont de l'Axius, il les jetta dans la riviere.

Quant à Pirrhus, les Macédoniens avoient ouï dire, et ils l'avoient eux mêmes éprouvé, qu'il étoit doux, affable, acceſſible, prompt à reconnoître les ſervices qu'on lui rendoit, lent à ſe mettre en colere, et à punir. De jeunes officiers dans le vin avoient fait de lui des railleriers offenſantes. L'aïant ſû, il les fit venir, et leur demanda, s'il étoit vrai qu'ils euſſent ainſi parlé. " Oui, Seigneur," répondit l'un d'entre eux, " et " nous en aurions bien dit d'avantage, ſi le vin " ne nous eut manqué." Cette plaiſanterie le fit rire, et il les renvoïa.

Les Macédoniens le mettoient auſſi beaucoup au deſſus de Démétrius pour le mérite guerrier. Il les avoit battus dans quelques occaſions ; mais ils ne lui ſavoient pas ſi mauvais gré de leur défaite,

qu'ils

qu'ils admiroient ſon courage. " Démétrius," diſoient ils, " n'imite Aléxandre que par la " pourpre de ſes habits, par le nombre de ſes " gardes, par l'affectation de pancher le cou " comme lui, et par une maniere de parler fiere " et hautaine; mais Pirrhus le repréſente par ſes " grandes et louables qualités: il a le regard de " ce prince, le feu de ſes yeux, cette vivacité, " cette promptitude, cette impétuoſité avec la- " quelle il chargeoit tout ce qui oſoit lui faire tête. " Pour ce qui eſt de la ſcience militaire, de " l'habilité à ranger une armée en bataille, et " de ſavoir prendre ſes avantages, y a-t-il au- " jourd'hui quelque géneral qui puiſſe être com- " paré à Pirrhus?"

Liſimaque, qui arriva dans le moment que Pirrhus venoit d'être proclamé roi de Macédoine, prétendit qu'il n'avoit pas moins contribué que lui à la fuite de Démétrius, et que par conſéquent il devoit partager avec lui le roïaume de Macédoine. Comme Pirrhus ne comptoit pas entierement ſur la fidélité des Macédoniens, il lui accorda ſa demande. Ainſi ils partagerent entre eux les villes, et les provinces; et Pirhus ſe retira vers les frontieres de l'Epire.

Démétrius, ne ſe croïant point en ſûreté dans la ville de Caſſandrie, s'en retourna en Grece, où il y avoit encore pluſieurs villes qui lui étoient

ſoumiſes

ſoumiſes. Après y avoir mis le meilleur ordre qu'il put à ſes affaires, il en laiſſa le gouvernement à ſon fils Antigone ; et s'étant embarqué avec une armée de dix à douze mille hommes, il fit voile pour l'Aſie, dans la réſolution d'y chercher fortune en déſeſperé. Euridice, ſoeur de ſa femme Phila, qui étoit alors à Milet, avoit avec elle la princeſſe Ptolomaide, qu'elle lui donna en marriage. Après la célébration des nôces, il entra dans la Carie, et dans la Lidie, et y enleva pluſieurs places conſidérables ; mais dès qu'Agathocle fils de Liſimaque parut à la tête d'une armée, il abandonna toutes ſes conquêtes, dans le deſſein de ſurprendre l'Arménie, et la Médie. Agathocle, qui le ſuivit toujours, lui coupa ſi bien les vivres, que la maladie ſe mit dans ſon armée, et l'affoiblit extrêmement. Enfin quand il voulut paſſer le mont Taurus, il trouva tous les paſſages ſi bien gardés par les ennemis, qu'il fut contraint de tourner ſa marche vers Tarſes en Cilicie.

Y étant arrivé, il fit repréſenter à Séleucus le triſte état, où il ſe trouvoit reduit ; et lui demanda les ſecours dont il avoit beſoin, tant pour ſa ſubſiſtance, que pour celle des troupes qui lui reſtoient. Séleucus en eut d'abord pitié ; mais jugeant dans la ſuite, qu'il ne pouvoit ſonger à retablir un prince du caractere de Démétrius, ſans s'expoſer lui-même, il reſolut ſa perte ; et ſe mit auſſi-tôt en marche

marche, à la tête d'une armée, pour venir fondre ſur lui. Démétrius, qui en eut avis, ſe poſta dans quelque endroit du mont Taurus, où il jugea qu'il ſeroit très difficile de le forcer ; et envoïa prier Séleucus, ou de le laiſſer paſſer dans l'orient, pour s'y établir dans quelque païs barbare, ou de lui permettre de prendre des quartiers d'hiver dans ſes états. Séleucus, lui aïant permis de paſſer les deux plus rudes mois de l'hiver dans la Cataonie, mit de bonnes gardes à tous les paſſages de Cilicie en Sirie, deſorte que Démétrius fut obligé d'avoir recours à la force pour ſe dégager.

A peine s'étoit il rendu en Sirie, qu'il y tomba malade ; et pendant quarante jours que ſa maladie dura, la plus part de ſes ſoldats déſerterent : ce qui le reduiſit à un coup de déſeſpoir, qui étoit de ſurprendre, à la faveur de la nuit, avec une poignée de monde Séleucus dans ſon camp. Mais ſon entrepriſe aïant été découverte, il tacha de regagner les montagnes, dont il trouva les paſſages ſi bien gardés, qu'il n'eut plus d'autre parti à prendre que celui de ſe cacher dans les bois, où la faim l'obligea bien-tôt de ſe rendre à Séleucus, qui le fit mener ſous bonne garde dans la Querſoneſe de Sirie, où il le retint priſonnier.

Ce prince infortuné ſupportoit ſon malheur avec patience, et courage ; et il s'y accoutuma tellement dans la ſuite, qu'il n'en paroiſſoit plus affligé.

Il s'exerçoit à la courſe, à la promenade, à la chaſſe, et à d'autres divertiſſemens innocens : mais peu à peu le chagrin le prit : il ne fit plus d'exercice : ſon corps devint peſant : il s'abandonna à l'ivrognerie, et au jeu des dés, cherchant ſans doute par là à écarter les triſtes penſées de ſon état : enfin il tomba dans une grande maladie, dont il mourut, à l'âge de cinquante quatre ans.

Pirrhus, qui n'étoit pas d'un naturel fort tranquille, et qui pût lontems ſupporter la paix, faiſoit tous les jours de nouvelles entrepriſes, ſans beaucoup ménager ni ſes nouveaux ſujets, ni ſes alliés. Liſimaque profita de l'indiſpoſition des troupes à ſon égard, et les aigrit encore d'avantage par ſes émiſſaires, en leur faiſant honte de s'être choiſi pour maître un étranger, qui ne tenoit à la Macédoine que par intérêt, et non par affection. Ces reproches entrainerent la plus part des Macédoniens, qui ſe ſouleverent contre la garniſons Epirotes, et les chaſſerent de chez eux. Ainſi Pirrhus perdit les Macédoine de la même maniere qu'il l'avoit gagnée.

Comme il ſe plaignoit à Cinéas de l'inconſtance, et du peu d'attachement des Macédoniens pour lui : " Seigneur," lui dit ſon fidele miniſtre, " les " rois n'ont pas raiſon de blamer les particuliers " de ce qu'ils changent quelquefois de parti ſelon " leurs intérêts ; car les particuliers ne font en " cela que ſuivre leur exemple, et pratiquer les

" leçons d'infidélité et de trahiſon qu'ils leur " donnent par toute leur conduite, en faiſant " voir en toute occaſion qu'ils ne comptent pour " rien la juſtice, la vérité, et la bonne foi.

Pirrhus, rendu à ſon peuple, et à ſa famille voïoit les horreurs de la guerre d'un autre oeil que quand il avoit les armes à la main, " Faut il, " diſoit il, que cette fatale ambition qui aveugle " les rois, et les prive de la raiſon, ſoit la ruine " de tant de familles, qui, loin d'entrer dans les " démêlés de leurs princes, ne les connoiſſent " ſeulement pas ? Faut il que le ſang de ces pauvres " infortunés, qui ſont les ſeuls ſoutiens de notre " grandeur, arroſe cette même terre, qu'ils ont " cultivée avec tant de ſoin pendant pluſieurs " années? Je veux prévenir, autant qu'il eſt " en moi, ces malheurs, en fortifiant mes places " frontieres, et en mettant mes peuples à couvert " des entrepriſes des ennemis ; et ſi jamais je me " vois forcé de prendre les armes, je défendrai à " mes ſoldats ſous peine de la vie d'inquieter les " habitans du païs, dans lequel j'entrerai. Je leur " ordonnerai de ſe comporter ſur les terres des " ennemis, comme s'ils étoient dans leur propre " païs. Ce ne ſont pas les peuples, qui ne nous " ont fait aucun mal qu'il faut détruire : ce ſont " ceux qui ont les armes à la main contre nous, " c'eſt le prince qui nous offenſe.

" Mais

" Mais, Seigneur," dit alors Timochare, " c'eſt " du peuple que vous voulez traiter avec tant de " douceur qu'un roi tire tous les ſecours dont il " a beſoin pour faire, et pour continuer la guerre. " Le peuple eſt la force d'un prince, et l'appui " de ſa couronne ; et la gloire des rois ne diminue " qu'à proportion du nombre d'hommes qu'on " leur ôte, ou des richeſſes dont on dépouille " leurs ſujets. Le ravage d'un païs, et le meurtre " des habitans ſont des maux néceſſaires ; et " quand un roi ne veut point entreprendre tout " ce qui peut contribuer, ou à détruire l'ennemi, " ou à ruiner ſes forces, ſes ſujets doivent s'attendre " à ſe voir égorger dans leurs maiſons.

Cinéas s'appercevant que le diſcours de Timochare faiſoit quelques impreſſions ſur l'eſprit de Pirrhus, et que la bonté de ſon coeur alloit céder à la paſſion qu'il avoit pour la guerre, parla ainſi à Timochare. " Je ne croïois pas que vous aviez " étudié dans votre retraite les moïens de détruire " le genre humain. Je penſois au contraire, que " la trahiſon, et le juſte chatiment de Néoptoleme " vous y avoient appris, que les maux que nous " faiſons aux autres, retombent ſouvent ſur nous " mêmes. L'ennemi, que vous voulez traiter " avec tant de cruauté, ne pourra-t-il pas uſer de " répréſailles, en vous faiſant autant, et même plus " de mal que vous ne lui en ferez ? Mais ſuppoſé

" qu'il vous laiſſe une fois ravager ſes terres, oſez
" vous bien vous promettre, qu'il ſoufrira qu'on le
" maltraite impunément une ſeconde fois?
" D'ailleurs ce n'eſt pas l'ennemi que vous dé-
" truiſez, en faiſant le dégat dans ſon païs, c'eſt
" vous même, c'eſt votre propre armée. En effet
" où prendrez vous les choſes néceſſaires pour la
" ſubſiſtence de vos troupes, ſi vous ruinez tout
" un païs? Qui vous apportera des vivres, ſi vos
" meurtres font fuir tous les laboureurs, et tous les
" paiſans des environs? Les ſoldats que vous ac-
" coutumerez à l'amour du butin, ſe diſperſeront
" ça et là; et vous aurez toutes les peines du
" monde à les raſſembler dans le beſoin. Mais
" ſi loin de ſouffrir qu'il portent la mort, et l'épou-
" vante par tout, vous les retenez dans votre
" camp, et y laiſſez venir en ſûreté tous ceux qui
" auront des denrées à vendre, alors vous ne man-
" querez de rien; et vos ſoldats, rangés ſous vos
" étendars, ſeront toujours prêts à recevoir, ou à
" aller attaquer l'ennemi.

" Un prince," continua-t-il, " qui ſe plaît à
" détruire les ſujets de ſon ennemi, en tems de
" guerre, s'accoutume inſenſiblement au carnage;
" et il y a apparence, qu'il ne traitera pas avec
" plus d'humanité ſes propres ſujets, en tems de
" paix; mais, ſi en faiſant la guerre à un roi, il
" regarde ſes peuples, comme des enfans qui obé-

" iſſent

" iſſent à leur pere, et qui s'acquittent de leur
" devoir à l'égard de leur patrie, il eſt certain
" que, bien-loin de les maltraiter, il ne pourra
" s'empêcher de les louer, et de ſouhaitter de les
" avoir pour ſujets : ſa modération le fera admirer
" de tous ſes voiſins : chacun déſirera de l'avoir
" pour maître ; et il aura un jour, ou l'autre la
" conſolation d'ajouter de nouvelles terres au
" roïaume, qu'il poſſede déja. Liſez l'hiſtoire,
" Timochare ; et vous y verrez qu'un bon
" prince n'a jamais eu de peine à gouverner ſes
" peuples, et à s'en ſoumettre d'autres : au lieu
" que tous les princes ſanguinaires et inhumains
" ſe ſont attiré la haine des nations voiſines, et
" ont ſouvent forcé leurs propres ſujets à ſe re-
" volter contre eux. Les ſentimens, que vous
" ſeriez bien aiſe d'inſinuer au Roi, ne peuvent
" que lui être nuiſibles, et ſont même capables de
" renouveller les guerres civiles, qui ont détruit
" ce roïaume. Si les Epirotes croïoient, que toute
" la cour penſât comme vous, ces cris de joïe, dont
" l'air rétentit de toutes parts, ſeroient bien-tot
" changés en malédictions ; et on n'entendroit
" parler que de cabales ſecretes pour renverſer le
" gouvernement. Croïez moi, Timochare, le
" ſeul moïen de fixer la couronne ſur la tête du
" prince, qui nous gouverne, c'eſt de l'engager
" à gagner l'amour, et la confiance des Epirotes,

" en leur abandonnant une partie du pouvoir, at-
" taché à la dignité roïale ; et nous ne devons
" point douter, qu'ils ne lui rendent ce pouvoir,
" lors que cela ſera néceſſaire pour le bien, ou
" l'honneur de la nation.

" Vous croïez donc, mon cher Cinéas, " dit " Pirrhus," que les peuples ſont d'autant plus " heureux, que les rois ont moins d'autorité. Non, " Seigneur," reprit Cinéas, " Je ſuis perſuadé " au contraire, qu'un bon roi ne ſauroit avoir une " autorité trop étendue : parcequ'il n'en abuſe " jamais. Ce n'eſt pas le pouvoir abſolu d'un " prince, qui rend le peuple eſclave : c'eſt le " mauvais uſage qu'il en fait. On peut goûter " les douceurs de la liberté ſous un gouverne-" ment monarchique, comme on peut ſentir les " rigueurs de l'eſclavage dans un état républicain. " Que ce ſoit un ſeul homme, ou pluſieurs qui " gouvernent, ſi le peuple n'eſt point opprimé, " il ſera toujours autant libre qu'on peut l'être, " quand on eſt obligé d'obeir à des loix, et à des " ſupérieurs. Mais ſi un monarque, ou un ſénat " ne penſent qu'à leur propre grandeur, et à " leur intérêt particulier, les peuples ne jouiſſent " alors d'aucune liberté ; et en ce cas il eſt moins " dur pour eux d'être ſoumis à un roi, que " d'avoir à obeir à une infinité de petis tirans,

" qui

" qui ne diſpoſent des biens d'une nation, que " pour ſe les approprier.

Le Roi, convaincu par les raiſons de Cinéas, et perſuadé que ce miniſtre fidele, et éclairé n'avoit en vûe que le bien de ſon roïaume, lui communiqua le deſſein, où il étoit, de le réformer. Les loix, les reglemens, et les établiſſemens qu'ils firent, et les coutumes qu'ils trouvèrent le moïen d'y introduire ſont des preuves aſſurées de leur ſageſſe, de leur expérience, et du deſir ardent, qu'ils avoient de rendre heureux les peuples, qui étoient confiés à leur ſoin.

Les eccleſiaſtiques d'Epire étoient des gens, qui avoient trouvé l'art de cacher ſous un dehors de modeſtie l'impureté, l'ambition, la haine, l'envie, et la diſſimulation : ils faiſoient tous les jours des extorſions d'autant plus criminelles qu'ils les couvroient du voile de la religion : ils vendoient impunément les ſecours des Dieux, dont ils ſe diſoient les diſpenſateurs : ils inventoient mille ſuperſtitions ridicules, qui ne ſervoient qu'à éblouir la populace, et à ſe l'attacher : ils mettoient au nombre des Dieux ceux qui avoient le moïen de bien païer leurs apothéoſes : ils accordoient aux uns le pardon des crimes les plus affreux, et faiſoient païer aux autres la diſtribution de leurs oracles : enfin ils avoient un tribunal, où ils jugeoient indépen-

demment de toute autre puiſſance, et où ils empêchoient pour de l'argent la punition des actions les plus infames. Pirrhus, pour remedier à tous ces abus, ordonna, qu'il n'y auroit dans chaque ville qu'un ſeul temple, qui ſeroit toujours ouvert : que huit prêtres y exhorteroient tour à tour les peuples à remplir leur devoir : qu'on n'y prêcheroit que ſur l'amour des Dieux, et du prochain, ſur la pratique de la vertu, et ſur la fuite du vice : que les miniſtres, qui feroient entrer dans leurs exhortations la moindre choſe ſur les affaires d'état, ſeroient rigoureuſement punis : que ceux d'entre eux, qui inſinueroient au peuple d'autres dogmes que ceux qui ſont contenus dans les livres ſacrés, ſeroient dépoſés, et déclarés perturbateurs de la tranquillité publique : enfin que tous les prêtres ſeroient entretenus par le gouvernement, ſans qu'il leur fût permis de rien exiger des particuliers.

Comme Pirrhus étoit perſuadé, que ſon autorité ne s'étendoit point ſur les conſciences, il laiſſa à chacun la liberté de penſer comme bon lui ſembleroit ; et les Epirotes s'accoutumerent peu à peu à ſouffrir ceux d'entre eux, qui avoient des ſentimens particuliers en matiere de religion. Quand un homme s'aviſoit de contrédire les opinions reçûes, on ne le traitoit ni d'impie, ni d'athée : on écoutoit au contraire ſes raiſons ; et

ſi on les trouvoit ſolides, on le remercioit des lumieres, qu'il avoit eu la bonté de communiquer ; mais ſi elles étoient frivoles et puériles, on les combattoit ſans aigreur, et ſans dire un ſeul mot, qui pût choquer la perſonne, avec laquelle on diſputoit.

Pirrhus établit trois ſortes de nobleſſe. La prémiere regardoit ceux, qui ſuivoient le parti des armes : la ſeconde ceux qui exerçoient la Judicature ; et la troiſieme ceux qui faiſoient profeſſion des arts, et des ſciences. Perſonne ne pouvoit devenir noble dans l'une de ces trois eſpeces de nobleſſe, ſans être reconnu comme un parfaitement honnête homme, et ſans poſſeder toutes les vertus, et les qualités qui convenoient au genre de nobleſſe, auquel on déſiroit d'être élevé.

Le Roi avoit fondé dans ſa capitale une académie compoſée de gens expérimentés dans l'art militaire, une autre académie où il n'y avoit que des gens verſés dans la connoiſſance des loix, et des coutumes du pais, et une académie des arts, et des ſciences. Les membres de ces académies étoient les juges de ceux, qui aſpiroient à la nobleſſe ; et perſonne n'étoit reçû noble, qu'après avoir ſubi un examen des plus ſeveres. Deux, ou trois mois avant qu'on procédât à cet examen, on faiſoit publier à ſon de trompe dans toutes les villes les

noms

noms de ceux, qui devoient s'y preſenter ; et on exhortoit le peuple à dire tout le bien, et le mal qu'il ſavoit d'eux. Il y avoit toujours pluſieurs perſonnes, qui envoïoient des mémoires. Les uns le faiſoient par haine, ou par reſſentiment : d'autres pour empêcher que des lâches n'obtinſſent un rang, qui ne doit ſe donner qu'au mérite, et à la vertu, et que la nobleſſe ne vînt à s'avillir par le mélange odieux de gens remplis de défauts avec des perſonnes vertueuſes, et expérimentées : enfin les parens, et les amis de ceux, qui devoient être examinés, fourniſſoient toutes les inſtructions, qui pouvoient ſervir à procurer un jugement favorable.

On liſoit tous ces mémoires en pleine aſſemblée ; et quand les juges s'étoient mis en état de porter un jugement équitable, ils déclaroient dignes, ou indignes de nobleſſe ceux, qui s'étoient préſentés pour ce ſujet. On dreſſoit enſuite un procès verbal, contenant les vertus et les belles qualités de ceux, qu'on avoit jugés dignes d'être admis au rang des nobles. Quelques jours après on l'envoïoit à la cour, où l'on expédioit ſur le champ les lettres de nobleſſe.

Le jour que le jugement devoit ſe prononcer, tous les aſpirans, accompagnés de leurs parens, et de leurs amis, attendoient dans une grande ſale la déciſion de leur ſort ; et ceux qui étoient aſſés

heureux

heureux pour être admis au rang des nobles, recevoient ce jour là des honneurs capables d'engager tout le monde à tout faire, et à tout entreprendre, pour s'en procurer de ſemblables.

1. Les nobles Epirotes jouiſſoient de pluſieurs privileges, que les ſimples roturiers n'avoient pas. Dès qu'un homme avoit reçû ſes lettres de nobleſſe, on lui donnoit un emploi dans lequel, outre les appointemens qui y étoient attachés, et qui lui étoient régulierement païés par avance tous les trois mois, il trouvoit une maiſon commode, et bien meublée : de ſorte que, quand il n'auroit eu aucun bien de patrimoine, il avoit de quoi faire une figure convenable à ſon rang.

2. Les nobles étoient les ſeuls, qui avoient droit de parvenir aux prémieres dignités de l'état ; mais on ne les donnoit ordinairement qu'à ceux, qui ſe trouvoient les plus capables de les remplir : ainſi l'on pouvoit juger du mérite des gens par le poſte qu'ils occupoient. Celui, qui rempliſſoit le plus conſiderable, étoit pour l'ordinaire le plus homme de bien, et celui qui avoit de plus belles qualités.

3. Ils ne païoient ni taxes, ni impôts ; et ſi par malheur ils venoient à perdre une partie de leurs biens, il trouvoient dans le tréſor roïal de quoi reparer leurs pertes.

4. Les familles les plus riches, et les plus conſiderables du roïaume recherchoient avec empreſſement

ment leur alliance ; et il n'y avoit point de noble en Epire, qui ne pût ſe promettre de trouver une femme avec trois talens de rente.

5. On avoit un ſi grand reſpect pour eux, que les roturiers, quelque riches, et quelque puiſſans qu'ils fuſſent, n'oſoient ſe couvrir en leur preſence.

Pirrhus, pour faire goûter à ſon peuple l'examen qu'on devoit faire de ceux, qui aſpireroient à la nobleſſe, déclara que ſes propres enfans ſeroient obligés de s'y ſoumettre, comme les autres. Il ſe doutoit bien, que les grands de ſon roïaume ne tarderoient gueres à le prier de ſe relâcher en faveur des princes de ſon ſang. Ce qu'il avoit prévû ne manqua point d'arriver. Timochare, l'étant venu trouver à la tête des principaux ſeigneurs de ſa cour : " Grand prince," lui dit il, en l'abordant, " rien n'eſt plus ſage que la reſolution, que vous " avez priſe, de ne reconnoître en Epire d'autre " nobleſſe que celle qui s'acquiert par le mérite, et " la vertu ; mais ſouffrez que vos fideles ſujèts " aïent l'honneur de vous repréſenter, qu'il ne " leur convient nullement d'examiner la conduite " des princes vos fils. C'eſt avec un plaiſir bien " ſenſible, que nous les voïons marcher dans la " voïe de la vertu ; mais s'il arrivoit un jour, qu'ils " s'en éloignaſſent, nous ne doutons nullement " que la belle éducation, que vous avez ſoin de

" leur

" leur donner, et les grands exemples que vous " expoſez ſans ceſſe à leurs yeux, ne les y faſſent " bien-tôt rentrer, et ne leur inſpirent tous les " ſentimens, que doivent avoir les perſonnes vé- " ritablement nobles. Pirrhus remercia les Sei- " gneurs de l'attachement, qu'ils paroiſſoient avoir " pour ſa famille, et leur promit de ne jamais " rien faire, qui pût leur cauſer le moindre dé- " plaiſir.

Quoi qu'il n'y aît rien de ſi capable d'enrichir un roïaume que le commerce, il étoit cependant aſſés mépriſé en Epire. Il n'y avoit gueres que les étrangers qui s'y appliquoient ; et ils ſe contentoient même, de recevoir les marchandiſes, qu'on leur envoïoit du déhors, ſans mettre aucun vaiſſeau en mer. Pirrhus entreprit de l'y rendre auſſi floriſſant qu'à Tir ; et pour le faire avec ſuccès, il crut devoir envoïer à tous les gouverneurs des villes des ordres formels d'engager les négotians les plus plus expérimentés à ſe rendre à la cour, le plu-tôt qu'il ſeroit poſſible. On les y vit bien-tôt arriver en grand nombre. Pirrhus ne ſe contenta pas de les recevoir avec de grandes marques de bonté ; mais il prénoit encore plaiſir à les faire ſouvent manger à ſa table, et à les entretenir avec familiarité. Dès qu'il ſe fut formé une idée ſenſible de tous les moïens les plus propres pour augmenter le commerce dans ſes états, il les renvoïa, chacun

chez

chez eux, après les avoir comblés d'honneurs, et de préſens : nomma des directeurs du commerce dans toutes les provinces de ſon roïaume ; et prit toutes les méſures convenables pour achever un ouvrage, qui devoit procurer de ſi grands avantages.

C'eſt alors qu'on vit en Epire un peuple preſque innombrable occupé, ou à rendre les rivieres navigables, ou à augmenter le nombre des canaux, ou à paver les grands chemins, ou à conſtruire des vaiſſeaux. On attira par toutes ſortes de recompenſes ceux, qui entendoient la navigation, ou qui pouvoient ſervir dans la marine : on donna des marchandiſes à ceux, qui avoient envie de les tranſporter dans les païs étrangers ; et un peuple, qui ignoroit preſque juſques au nom de négoce, ſe vit en moins d'un an en état de mettre plus de ſix cens vaiſſeaux en mer. On eut ſoin de n'envoïer dans chaque païs, que les choſes qu'on ſavoit y manquer : ce qui faiſoit que les peuples recevoient les marchandiſes des Epirotes comme des dons du ciel, combloient de préſens les conducteurs des vaiſſeaux, et donnoient en échange tout ce qu'on exigeoit d'eux.

Les vaiſſeaux, qui revinrent les prémiers, aïant rapporté vingt fois plus de richeſſes qu'ils n'en avoient emportées, il ſe trouva un grand nombre de perſonnes qui voulurent entrer dans le commerce : il

il ſe fit pluſieurs ſocietés ; et ceux qui, au commencement, avoient paru les plus timides, ſe montrerent les plus hardis, et les plus empreſſés. On trouvoit plus de matelots, qu'il n'en falloit : les peres étoient ravis de faire apprendre à leurs enfans la marine ; et en leur montrant les différens avantages, qu'ils y devoient rencontrer, ils leur apprénoient à ne point craindre les fatigues de la navigation, et à mépriſer les tempêtes, et les écueils.

Cependant Pirrhus, qui avoit déja ôté tous les impôts, que ſes prédéceſſeurs avoient mis ſur les marchandiſes qui entroient dans le roïaume, ou qui en ſortoient, ne voulut pas retirer les ſommes conſiderables, qu'il avoit avancées aux marchands. C'eſt qu'il étoit perſuadé, qu'en laiſſant à ſes ſujets tout le gain du commerce, il encourageoit une infinité de gens à s'y addonner, faiſoit venir par là des richeſſes immenſes dans l'Epire, et ſe rendoit ainſi très riche et très puiſſant : puis que les peuples ſe font toujours un plaiſir d'ouvrir dans le béſoin leurs coffres à un prince, à qui ils ſont redevables de l'abondance, qui regne dans leurs maiſons.

Comme Pirrhus étoit convaincu, que les artiſans ſont abſolument néceſſaires pour faire fleurir le commerce, il en fit venir un grand nombre des païs étrangers : il accorda des privileges à ceux de

ſes

ſes ſujets, qui voudroient apprendre des métiers: et il alloit ſouvent dans les manufactures, et dans les ateliers, où il encourageoit par des louanges ménagées à propos les ouvriers, dans leſquels il voïoit de la diſpoſition, et faiſoit des préſens, ou donnoit des recompenſes à ceux, qui ſe diſtinguoient dans leur profeſſion. Ce n'eſt pas qu'il aimoit également tous les différens métiers. Il avoit au contraire un ſouverain mépris pour ceux qui ne ſervoient qu'à entretenir le luxe et la moleſſe ; et il ne les ſouffroit dans les villes de ſon roïaume, que dans l'eſperance que ſes ſujets, devenus plus raiſonnables par ſes conſeils, mettroient enfin des bornes à leurs dépenſes ſuperflues.

Il y avoit dans quelques provinces de l'Epire des gens que le Roi déteſtoit comme des peſtes publiques : c'étoit les partiſans. Ces ſcélérats, enrichis des biens d'une infinité de familles, avoient à la ville, et à la campagne des palais, qui ſurpaſſoient en magnificence ceux des prémiers ſeigneurs du roïaume. En y entrant, on voïoit une cour ſpacieuſe, bordée par un grand nombre de remiſes : on y trouvoit des écuries, qui renfermoient plus de chevaux qu'un prince n'en a dans les ſiennes : cinq, ou ſix mulets auroient eu de la peine à porter toute la vaiſſelle d'argent, et de vermeil doré qu'on voïoit dans les offices: enfin les cuiſines étoient remarquables par le grand nombre d'apprêts

d'apprêts qui s'y faiſoient, et par l'habilité des cuiſiniers, qu'ils avoient ſu, à force de promeſſes et de préſens, enlever à quelques ſeigneurs. Cependant ils jouiſſoient en repos du fruit de leurs vols, et de leurs concuſſions; et ils n'avoient tout au plus à craindre que les injures, que le peuple vomiſſoit contre eux; car pour les rois d'Epire, comme ils étoient perſuadés, qu'ils n'avoient qu'à parler pour trouver dans leurs coffres des ſommes toutes prêtes pour ſoutenir les dépenſes les plus conſiderables, ils les regardoient comme le ſoutien de l'état, et les accabloient de careſſes. Pirrhus, reſolu d'en purger ſon roïaume, leur fit rendre la plus grande partie des biens qu'ils avoient volés, et les exila dans l'île de Corcire.

Il ſe comporta d'une maniere bien différente à l'égard des habitans de la campagne. Aïant appris, qu'ils avoient de la peine à païer en argent les taxes qui leur étoient impoſées, il n'exigea d'eux que la douzieme partie des bleds, et des fruits qu'ils recueilloient. Il fit même plus en leur faveur; car il ordonna, que, ſi la grêle, ou quelque autre accident emportoit leur recolte, on leur donneroit pour rien tous les bleds, dont ils auroient beſoin pour enſemencer leur terres, et qu'on leur fourniroit même tout ce qui leur ſeroit néceſſaire pour ſe nourrir durant tout le cours de l'année. Cette complaiſance du Roi pour les

païſans rendit en peu de tems les villages comme autant de petites villes, compoſées de maiſons agréables, où on trouvoit des chambres bien meublées, des caves bien garnies, et des gréniers qui regorgeoient de toutes ſortes de grains.

Pirrhus fit conſtruire des écoles publiques, qu'il remplit de profeſſeurs habiles, et éclairés. On y enſeignoit non ſeulement la pratique de la vertu ; mais encore la Philoſophie, la Géographie, l'Aſtronomie, les autres parties des Mathématiques, et les langues vivantes. Pour ce qui étoit des langues mortes, on les y regardoit comme entierement inutiles à la nobleſſe, aux marchands, et aux artiſans ; et on n'y faiſoit pas grands cas des perſonnes, qui n'avoient point d'autre mérite que celui de ſavoir des langues, que preſque perſonne n'entend. Chacun y pouvoit propoſer ſon ſentiment, pourvu que ce fut ſans paſſion, et ſans offenſer ceux qui étoient d'une opinion contraire à la ſienne.

Les jeunes gens, qui avoient envie de ſe pouſſer dans le ſervice, alloient au ſortir de ces écoles dans des académies, remplies de maîtres très expérimentés dans l'art militaire. On leur y apprénoit à faire la guerre : on leur montroit ce qui devoit être obſervé dans les campemens : on leur faiſoit remarquer les dangers qu'il y avoit à craindre, la maniere de prévenir les ſurpriſes des ennemis,

ennemis, et les reſſources qu'il falloit avoir pour faire une retraite honorable : on leur enſeignoit tout ce qu'on étoit obligé de faire pour défendre, ou pour attaquer une place : on les inſtruiſoit de toutes les ruſes, qui étoient en uſage dans la guerre : on leur donnoit un recueil de la plus part des ſtratagemes, dont on s'étoit ſervi juſqu'à leur tems : enfin on n'oublioit rien pour en faire de grands capitaines. Auſſi avoit on la ſatisfaction de voir, que la plus part d'entre eux profitoient ſi bien des inſtructions qu'ils recevoient, que, dans un beſoin, ils auroient été en état d'en donner aux autres.

Pirrhus avoit environ cinquante mille hommes de cavalerie, ſans y comprendre ſa maiſon, qui pouvoit aller à trois milles hommes ; mais outre ces troupes reglées, il y avoit encore dans chaque ville une milice très bien diſciplinée. Elle étoit compoſée de bourgeois, et d'artiſans ; et comme les Epirotes étoient accoutumés dès leur plus tendre jeuneſſe à une vie frugale, et laborieuſe, il n'y avoit point de milicien qui ne fut en état de reſiſter à toutes les incommodités d'une longue guerre. Chaque province étoit obligée d'envoïer une fois l'année ſes milices à une revûe générale, qui ſe faiſoit auprès de la capitale du roïaume, et qui duroit ordinairement quinze jours. Tous les miliciens y paſſoient les journées entieres, expoſés

aux ardeurs du ſoleil, ou aux autres injures de l'air ; et la nuit ils couchoient dans leurs tentes ſur un peu de paille, et y dormoient auſſi bien que dans les bons lits qu'ils avoient chés eux. Cette revûe n'avoit été établie que pour les tenir en haleine, et les accoutumer aux fatigues de la guerre : afin que, ſi on avoit beſoin d'eux, on les trouvât infatigables dans tous les travaux, qu'ils auroient à ſouffrir. On leur fourniſſoit l'étape dans tous les lieux de leur paſſage, tant en allant qu'en revenant ; et lors qu'ils étoient arrivés à l'éndroit où ils devoient camper, on leur donnoit des tentes, du pain de munition, du vin, de la viande, et toutes les autres choſes qui leur étoit néceſſaires. Ainſi ceux, qui compoſoient la milice, n'étoient obligés à aucune depenſe : ils ne s'abſentoient ordinairement de chés eux que pour cinq ſemaines ; et comme leur abſence étoit ſuppléée par la préſence de leurs femmes, leur commerce alloit toujours ſon train, et ils ne trouvoient, en rentrant dans leurs maiſons, aucun dérangement dans leurs affaires : il arrivoit même rarement, que les chefs de famille fuſſent incorporés dans la milice : puis qu'ils pouvoient mettre un de leurs enfans, ou de leurs domeſtiques à leur place. On commençoit à prendre les armes à l'âge de vingt ans ; et on ceſſoit

ceſſoit de les porter, dès qu'on en avoit quarante.

Des troupes bien agueries, et une milice bien diſciplinée ne furent pas les ſeules précautions, que Pirrhus ſe crut obligé de prendre, pour ſe mettre en état de réſiſter à ſes ennemis. Il fit encore fortifier ſes villes frontieres : les remplit de toutes les choſes néceſſaires pour ſoutenir un long ſiege ; et amaſſa un fond ſuffiſant, pour ſe défendre avec ſuccès en cas d'attaque.

Comme on lui demandoit un jour, pourquoi il ſongeoit à la guerre en tems de paix : " ceux," répondit il, " qui ne s'y préparent, que quand " ils ſont obligés de la ſoutenir, la commencent " preſque toujours, dépourvus d'une infinité de " choſes abſolument néceſſaires, ſoit pour at- " taquer, ſoit pour ſe défendre. Il me ſemble, " qu'il n'y a point de tems plus propre, pour " ſe préparer à la guerre que celui dans lequel " on jouit d'une paix profonde. Les peuples " ſont alors bien plus en état de fournir à toutes " les dépenſes, qu'il faut faire pour cela, que " dans un tems de trouble et de déſolation. Il " eſt rare, qu'ils ſe reſſentent des impôts, qu'ils " païent à loiſir, et les uns après les autres ; mais " ſi on les oblige de païer tout à la fois des " taxes exorbitantes, on les met hors d'état de " maintenir leurs familles : on les ruine : ils

" ſuccombent ſous le joug de l'oppreſſion ; et le " déſeſpoir les porte ſouvent à une revolte ou- " verte.

Si Pirrhus avoit beaucoup de penchant pour le deſpotiſme, il ne déſiroit pas avec moins d'ardeur de gagner l'eſtime et l'amour de ſes peuples. Ce prince ne trouvoit point de plus grand plaiſir que celui de s'entendre appeller le pere de la patrie ; et il y avoit des momens dans leſquels il ſe ſeroit volontiers dépouillé de toute ſon autorité, pour ſe procurer ce tître glorieux. C'eſt auſſi pour le mériter, et pour faire oublier aux Epirotes les maux qu'ils avoient ſoufferts, qu'il alla au devant de tous leurs ſouhaits, en prévenant toutes leurs demandes, et même en ſe dépouillant de la plus grande partie de ſes prérogatives en faveur du Sénat. Dès qu'il ſe fut déterminé ſur le pouvoir qu'il vouloit accorder à cette aſſemblée, il manda les ſénateurs ; et Cinéas leur parla ainſi en ſon nom.

" Meſſieurs, le Roi, qui eſt perſuadé que les " malheurs, qui ſont arrivés à l'Epire, ſont les " ſuites de la trop grande autorité que vous avez " donnée à ſes prédéceſſeurs, m'a commandé de " vous dire, qu'il vous laiſſe le pouvoir de faire " tous les reglemens, que vous jugerez né- " ceſſaires pour le bien, et la ſûreté de la nation. " Vous ſavez, auſſi bien que moi, qu'en accor-

" dant

" dant des revenus trop conſidérables à vos rois, " vous leur avez procuré les moïens de vous " affoiblir, et de vous priver de votre liberté : " que c'eſt avec l'argent des Epirotes qu'ils ont " gagné ceux, qui, n'aïant que leurs propres in- " térêts à coeur, étoient bien aiſes de ſe vendre " à la cour, au préjudice de leur patrie : que " c'eſt avec cet argent qu'ils ont trouvé moïen " de faire élire leurs créatures membres du Sénat : " en un mot que c'eſt avec cet argent qu'ils ont " ſouvent forcé le Sénat à faire des reglemens et des " loix qu'ils avoient eux mêmes dictées. Vous " n'ignorez pas non plus, Meſſieurs, que le " droit, que vous leur avez accordé, de nommer " aux emplois n'a pas peu contribué, à la perte " de vos privileges, et que, s'ils n'avoient point " eu de places à donner, on n'auroit pas vû " tant de gens ſe ſoumettre aveuglement à leur " volonté. Souvenez vous, que vous êtes les " peres du peuple ; et puis que le Roi vous per- " met de faire tout ce que vous jugerez à propos " pour le bien de la patrie, tachez de remédier " aux maux dont vous êtes les cauſes inno- " centes.

" Vous pouvez le faire avec d'autant plus de " facilité, Meſſieurs, que le Roi vous donne le " pouvoir d'examiner la conduite de ſes mi- " niſtres, et de les dépoſer, ſi vous croïez que

" cela ſoit néceſſaire pour le bien de l'état.
" Quelques bonnes intentions que vous ſuppoſiez
" dans le prince qui nous gouverne, vous ſavez
" qu'il eſt homme, et que par conſequent
" il eſt ſujet à être trompé. Peut être l'eſt il
" tous les jours : peut être auſſi qu'il n'oſe ſe
" défaire de certaines gens, dont il connoit les
" mauvais deſſeins : parce qu'il leur a donné ſa
" confiance, et qu'il leur a revélé le ſecret de ſes
" affaires. Ce ſera donc un ſervice important
" que vous lui rendrez, ſi vous vous ſervez de
" l'autorité qu'il vous accorde, avec le zele, et le
" déſintéreſſement qui conviennent à ceux, qui
" aiment véritablement leur patrie.

" Dans l'établiſſement des loix, il me ſemble,
" que la principale doit être celle qui défend
" d'acheter les ſuffrages dans les élections des
" magiſtrats. On doit punir, et celui qui cor-
" rompt, et celui qui ſe laiſſe corrompre. Les
" candidats, qui ſe font élire à force d'argent,
" n'ont point d'autre vûe que de tirer de la cour
" des ſommes immenſes, en lui vendant leurs voix,
" ou de ſe rendre formidables au gouvernement,
" en fomentant des ſéditions parmi le peuple,
" lors que la cour refuſe de les ſatisfaire. Il me
" paroît encore néceſſaire de n'accorder le droit
" de ſuffrages pour les élections qu'à ceux, dont
" l'intérêt particulier eſt joint à celui du public :

" car

" car quand on n'a rien à perdre, on ſe ſoucie
" fort peu que les candidats qu'on élit ſoïent
" honnêtes gens, ou non.

" Je finis, Meſſieurs, en vous exhortant de
" vous reſerver le droit de déclarer la guerre, et
" celui de faire la paix : ce ſont là les ſeuls moïens
" que vous avez, pour mettre des bornes à l'am-
" bition de vos princes, et pour recouvrer votre
" liberté.

Dès que Cinéas ſe fut retiré, les ſénateurs, qui n'avoient pas perdu un mot de ce qu'il leur avoit dit au nom du Roi, reſolurent de rendre à l'Epire ſa liberté ; et après un ſérieux examen, on fit, d'un conſentement unanime, les Loix ſuivantes.

1. On ne pourra à l'avenir lever d'impôts que par l'ordre du Sénat.

2. On donnera tous les ans au Roi 6000 talens, tant pour l'entretien de ſa maiſon, que pour celui de l'armée, et de la flote.

3. Tous les emplois civils, et militaires ſeront donnés par le Sénat.

4. C'eſt à cette aſſemblée qu'appartient le droit de déclarer la guerre, et de faire la paix.

5. Elle peut obliger tous les magiſtrats, et même les ambaſſadeurs, que le Roi envoïe dans les cours étrangeres, à lui rendre compte de leur conduite.

6. Les

6. Les ſénateurs ſeront choiſis par le peuple, tous les trois ans; et tant qu'ils exerceront leus emplois, il ne leur ſera point permis d'accepter de places à la cour.

7. Pour avoir droit de ſuffrages dans les élections, il faut poſſeder dix talens en fond de terre.

8. On confiſquera, au profit du tréſor public, tous les biens de ceux, qui ſeront convaincus, ou d'avoir donné de l'argent pour ſe faire élire, ou d'en avoir reçu pour donner leurs voix.

Quand Pirrhus eut donné ſon conſentement à toutes ces loix, les Sénateurs l'allerent trouver en corps, tant pour le remercier de ſes bontés, que pour lui jurer de lui être fideles, et de ſacrifier leurs vies, et leurs biens pour ſon ſervice. La maniere, dont il les reçut, leur fit croire qu'il étoit diſpoſé de les obſerver. C'étoit en effet alors ſon ſentiment; mais l'inclination, qu'il avoit pour le deſpotiſme, lui fit bien-tôt oublier ce qu'il avoit promis.

Pirrhus, aïant reglé les affaires de ſon roïaume, crut, qu'il étoit auſſi de ſon devoir, de pourvoir à la ſûreté de ſes peuples, en entretenant la paix avec ſes voiſins. Pour cet effet il leur envoïa des ambaſſadeurs, qu'il choiſit lui-même, ſans vouloir rien accorder, ni à la faveur, ni à la recommandation. C'eſt qu'il étoit perſuadé, que c'eſt du choix des ambaſſadeurs que dépend l'honneur d'un prince, et la gloire de ſon peuple. " Un ambaſſa-

" deur,

" deur, disoit-il, qui ne se comporte pas bien " dans les cours étrangeres, jette sur sa nation un " ridicule, qui ne s'efface pas aisément. Le mépris " qu'on fait de lui rejaillit sur tout le corps. De " là les antiphaties et les haines nationales. Un " ambassadeur doit être non seulement consommé " dans la politique, désintéressé, sobre, modéré, " patient, et généreux ; mais il faut encore qu'il " soit affable, poli, complaisant, de facile accès, " et qu'il n'aît point de défauts corporels."

Pendant que Pirrhus étoit occupé à faire fleurir son roïaume, il apprit la mort de Ptolomée roi d'Egipte son bienfaiteur. Ce prince, qui mourut à l'âge de quatre vingt quatre ans, et la seconde année après qu'il eut appellé son fils à l'empire, fut le plus habile, et le plus honnête homme de sa race. C'est lui qui éleva l'Egipte à ce haut point de grandeur et de puissance, qui la rendoit supérieure à presque tous les autres roïaumes. Il conserva sur le trône l'amour de la simplicité et l'éloignement du faste qu'il y avoit porté. Il étoit accessible à ses sujets jusqu'à la familiarité : il mangeoit souvent chez eux ; et quand il donnoit lui même à manger, il ne rougissoit point d'emprunter de la vaisselle, parcequ'il n'en avoit pas plus qu'il ne lui en falloit pour son usage ordinaire. Quand on lui représentoit, que la roïauté sembloit demander plus d'opulence, il répondoit que la

véritable

véritable grandeur d'un roi ne conſiſtoit pas à être riche lui-même, mais à enrichir les autres.

Pirrhus apprit auſſi les cruautés de Liſimaque, et la mort tragique d'Agatocle, que ce pere dénaturé avoit fait empoiſonner, pour des crimes dont ſa marâtre l'avoit injuſtement accuſé. Les Thraces, et les Macédoniens ne voïoient plus leur roi qu'avec horreur : ils le maudiſſoient à chaque inſtant ; et toutes leurs converſations ne rouloïent que ſur ſes injuſtices, et l'atrocité des crimes, qu'il commettoit ſans crainte, ni ſans remord. On ſe rappelloit ſans ceſſe la baſſeſſe de ſa naiſſance ; et on ſouhaitoit, que le caprice de la fortune, qui l'avoit élevé ſi haut, le reduiſit à ſa prémiere condition.

Liſimaque étoit fils d'un marchand de Macédoine. Il étudia ſous le philoſophe Caliſthene, à qui Aléxandre le grand fit couper les levres, le nez, et les oreilles. Aïant été expoſé à un lion affamé, pour avoir fait tenir du poiſon à ſon maître, et voïant que cet animal furieux venoit à lui pour le déchirer à belles dents, il lui enfonça la main droite dans la gueule ; et le tenant ſerré, il lui arracha la langue, et lui ôta ainſi la vie. Cette action parut ſi belle à Aléxandre, que non ſeulement il lui pardonna ſon crime, mais lui ordonna même de ſe tenir auprès de ſa perſonne. Ainſi commença

la

la fortune d'un homme qui peu de tems après ſe vit roi de pluſieurs roïaumes. Heureux ! s'il avoit ſu les gouverner avec ſageſſe. Ses ſujets ſe ſauvoient en foule de ſes états, pour éviter la mort, ou les ſupplices les plus cruels, en ſe refugiant dans les païs étrangers. Séleucus recevoit avec amitié ceux d'entre eux, qui lui demandoient ſa protection ; et Pirrhus ne ſe contentoit pas de faire du bien à ceux qui ſe retiroient dans ſon roïaume, mais il invitoit encore les autres à y venir joüir d'un bonheur, qu'ils ne pouvoient trouver dans leur patrie.

Le roi d'Epire, pour ſe délaſſer de ſes travaux, s'appliquoit à l'embelliſſement de ſes palais. Il y fit faire des jardins, où l'on voïoit toutes les fleurs, dont le printems enrichit la terre. Les arbres touffus, qui y formoient des allées à perte de vûe, y attiroient de toutes parts les oiſeaux qui venoient mêler leur chant au murmure des eaux, ou qui s'élevoient en forme de jets d'eau, ou qui couloient de pluſieurs caſcades. Il y avoit dans les allées, et dans les parterres des Statues de Dieux, et de Déeſſes, ouvrages de Liſippe, de Praxitelle, de Scopas, de Brianis, de Timothée, et de Léochare. Les appartemens étoient remplis de tableaux faits par les plus fameux peintres de la Grece. On y admiroit ſur tout les victoires de Sémiramis, de Cirus, et d'Aléxandre, ouvrages des diſciples d'Appollodore, qu'il avoit appellés en Epire. Il alloit

ſouvent

ſouvent les voir travailler ; et de crainte que ſa préſence ne les intimidât, et ne fît trembler le pinceau dans leurs mains, il leur parloit avec un air de familiarité qui les enhardiſſoit, et échauffoit de telle ſorte leur imagination, que l'expreſſion des tableaux en étoit plus vive, et plus naturelle. Mais Pirrhus n'étoit pas capable de jouïr lontems de ces plaiſirs innocens. Un caractere vif, et impétueux tel que le ſien, et une ambition toujours avide et inquiete ne pouvoient ſouffrir le repos. Il falloit qu'il fut en mouvement, et qu'il y mit les autres. C'étoit une véritable maladie, et une fievre violente, qui avoit des accès très frequens. Il vouloit ſe repandre au déhors, et chercher de contrée en contrée un bonheur qu'il laiſſoit échapper, quand il étoit entre ſes mains. Ce fut donc avec joïe qu'il reçût une ambaſſade des Tarentins, et de tous les Grecs d'Italie, qui le ſupplierent de les ſecourir contre une république, qui en vouloit à leur liberté.

Les Tarentins poſſedoient alors la Calabre, la Pouille, et la Lucanie. Leur capitale, ſituée à l'embouchure de la mer Adriatique, étendoit ſon commerce juſque, aux deux extrémités de la mer Méditerranée. Son port étoit toujours rempli de vaiſſeaux venus d'Iſtrie, d'Illirie, d'Epire, d'Achaie, de Sicile, et d'Afrique. Elle étoit entourée de bonnes murailles ; et ſes habitans, dont

les

les richeſſes avoient enflé le coeur, mépriſoient les nations qu'ils ne connoiſſoient pas. Un jour que quelques galeres Romaines parurent par hazard ſur leurs côtes, ils prirent ceux qui étoient deſſus pour des barbares ſans aveu, et les inſulterent. Les Romains, ſenſibles à l'affront que leurs compatriotes avoient reçu, envoïerent des ambaſſadeurs à Tarente, pour y demander ſatisfaction. Les Tarentins, loin d'écouter leurs juſtes plaintes, leur rirent au nez, et les chaſſerent de leur païs. Dès qu'ils furent de retour à Rome, ils rendirent compte de leur commiſſion au Sénat. La guerre contre les Tarentins fut réſolue; et on mit une armée en campagne, pour les aller punir de leur inſolence.

Les Tarentins, pour être en état de s'oppoſer à des ennemis auſſi formidables que les Romains, firent alliance avec tous les Grecs d'Italie; mais, comme ils ne trouvoient point parmi leurs alliés, ni dans leur propre païs de généraux aſſés habiles, ils ſongerent à Pirrhus. Les ambaſſadeurs, qu'ils lui envoïerent, avoient ordre de lui dire, qu'ils n'avoient beſoin que d'un capitaine ſage et expérimenté: qu'ils ne manquoient pas de bonnes troupes; et qu'en ne raſſemblant que les forces des Lucaniens, des Meſſapiens, des Samnites, et les leurs, ils mettroient ſur pié une armé de vingt mille chevaux, et de trois cens cinquante mille hommes

de

de pié. On juge aiſement comment Pirrhus reçut une propoſition ſi flatteuſe pour lui, et ſi conforme à ſon caractere ; mais comme il ne vouloit pas qu'on crût qu'il entreprenoit une affaire ſi importante de ſon chef, il fit aſſembler ſon conſeil, et y propoſa la guerre d'Italie.

Timochare ne manqua point de ſoutenir, qu'il étoit de l'honneur du Roi de l'entreprendre, et appuïa ſon ſentiment de toutes les raiſons plauſibles, qu'il put trouver. A l'entendre, il ne falloit que deux campagnes pour ſubjuguer tous les peuples de la grande Grece ; et il étoit impoſſible, que les Romains puſſent reſiſter aux armes des Epirotes. Preſque tous les membres du conſeil, perſuadés que c'étoit faire plaiſir au Roi, que d'embraſſer en cette occaſion le ſentiment de ſon miniſtre, ſe declarerent auſſi pour la guerre. " Allez, Seigneur," dirent ils, à Pirrhus, " allez ſecourir des peuples " oppreſſés qui vous appellent à leur ſecours : " allez diſſiper ces fiers républicains, ſi ſouvent " vaincus par les Gaulois, et qui ont paſſé ſous le " joug des Samnites : allez leur montrer, que s'ils " ont quelque fois fait des conquêtes, ce n'étoit " que ſur des gens peu agueris. Nous ſommes " prêts à ſacrifier nos biens, et nos vies pour faire " reüſſir cette entrepriſe ; et vous pouvez compter " ſur notre fidélité. Dès aujourd'hui vous pouvez

" diſpoſer

" diſpoſer de nous, de nos enfans, de nos amis,
" et de tout ce que nous poſſedons.

Timochare, voïant, que la plus part des ſeigneurs, qui compoſoient cette aſſemblée, approuvoient ce qu'il venoit de dire, leur parla en ces termes. " Ce n'eſt pas ſeulement, Meſſieurs,
" pour l'agrandiſſement d'un roïaume, et pour
" la gloire du prince, qui le gouverne, que la
" guerre eſt néceſſaire : c'eſt encore pour le re-
" pos, et le bien de l'état. Vous ſavez, qu'il y
" a quelque fois trop d'habitans dans un païs.
" Que faire d'une infinité de jeunes gens, qui ne
" penſent qu'à ſe corrompre, et à corrompre les
" autres par la débauche, et le libertinage ? Com-
" ment diſpoſer d'un grand nombre de per-
" ſonnes, qui ne peuvent gagner leur vie, et que
" la néceſſité force ſouvent à voler, et à maſſacrer
" ceux, qu'ils rencontrent ? Les hommes mul-
" tiplient ſi fort de vingt ans en vingt ans, qu'il
" n'y auroit pas aſſés de terrain pour les con-
" tenir, ni de loix aſſés rigoureuſes pour les em-
" pêcher de mal faire, ſi la guerre n'en dimi-
" nuoit le nombre : car de prétendre qu'on
" pourroit faire dans un roïaume un nouveau
" partage des biens, et qu'après ce partage tous
" les habitans n'auroient point d'autre ambition,
" que de vivre du travail de leurs mains, en
" cultivant la portion qui leur ſeroit échue à

" chacun d'eux, permettez moi de vous dire, que " ce ſeroit là la plus grande folie du monde. " D'ailleurs le marchand, avide de gain, ne ne- " glige rien pour acquerir des richeſſes : l'or- " gueil, et l'inſolence ſuivent ſouvent ſa proſpé- " rité ; et les tréſors qu'il poſſede l'engagent à " vouloir l'impoſſible, c'eſt-à-dire à faire des " entrepriſes, qui ne tendent qu'à s'approprier " le commerce des autres nations. On doit donc " ſe ſervir de moïens violens pour contenir des " ſujets dans les juſtes bornes de leur devoir ; et " un prince ne regne jamais plus paiſiblement, " que quand la guerre l'a défait de ces eſprits " turbulents, qui veulent tout bouleverſer, et " qu'elle a appris à un peuple, à ne point mé- " priſer ſes voiſins, à ne point leur inſulter, " et à ne point s'emparer de ce qui leur ap- " partient.

Cinéas répondit, qu'il ne comprénoit pas comment il pouvoit arriver, qu'il y eut trop de monde dans un roïaume. " Il eſt vrai," dit il, " qu'il " n'y a toujours que trop de gens oiſifs, que la " moleſſe, et la débauche rendent à charge à une " nation ; mais s'en ſuit il de là, qu'il faille ſe dé- " faire d'eux dans une guerre injuſte ? Que ne " les oblige-t-on, ou à cultiver la terre, ou à " travailler de leurs mains, ou à commercer ? Je " ſais bien, Meſſieurs, que la politique de la plus

" part

" part des rois, les empêche de goûter ces maximes.
" Comme ils ne ſongent qu'à ſe venger, ou à
" s'emparer des terres de leurs voiſins, ils ſont
" toujours bien aiſes de trouver un grand nombre
" de pareſſeux, que l'amour du brigandage anime,
" ou qui ſe font un honneur, ou un devoir de
" voler, et de maſſacrer de ſang froid des peuples
" qu'ils n'ont jamais vûs, et qui ne leur ont ja-
" mais fait de mal. Il importoit fort peu aux
" Macédoniens, qu'Aléxandre le grand fut vain-
" queur de l'Orient : cependant ce prince, en
" leur donnant des ſpectacles, et des jeux publics,
" et en leur faiſant diſtribuer quelques ſommes
" d'argent, trouva le moïen de leur perſuader,
" que c'étoit un bonheur pour eux d'avoir un
" conquérant pour roi, et les engagea même
" à remercier les Dieux pour les crimes qu'il
" commettoit.

" Vous voulez, Meſſieurs, que nous allions faire
" la guerre, aux Romains, qui ont envie de tirer
" vengeance de l'affront, que les Tarentins leur
" ont fait ; mais quand nos troupes ſeront en
" Italie, que deviendrons nous, ſi nous perdons
" une, ou deux batailles, et que les Tarentins
" ſe voïent forcés de demander la paix ? Je ſais
" que le Roi eſt porté à la guerre ; mais la
" crainte de lui déplaire ne m'empêchera pas
" de lui donner un conſeil ſalutaire. Je
" n'augure rien de bon d'une entrepriſe injuſte,

" et qui ne nous regarde point. Au reſte, " Meſſieurs, ne croïez pas, que je parle ainſi, " parceque j'appréhende pour ma vie. Je ſuis " prêt à ſuivre le Roi par tout où il jugera " à propos d'aller. Heureux ! ſi je puis lui " être de quelque utilité, en m'expoſant pour " lui.

" Je ne puis finir, ſans vous faire remarquer, " que ceux, que les princes emploïent pour cal- " mer l'inquiétude d'une nation opprimée, trou- " vent ſouvent leur intérêt à leur obeir aveugle- " ment, et ne ſe mettent gueres en peine de ce " qui doit arriver. Tant que la protection du " prince les met à couvert du juſte reſſentiment " du peuple, ils jouiſſent tranquillement du fruit " de leur ſupercherie, de leur mauvaiſe foi, et " de leur complaiſance criminelle. On les craint, " parcequ'on s'imagine qu'ils ont un pouvoir ab- " ſolu ſur l'eſprit du prince, qui bien ſouvent ne " ſe ſert d'eux que par néceſſité, et qui leur dé- " couvre rarement les raiſons des choſes qu'il leur " fait faire.

" Un prince," répondit Timochare, " ne " doit rendre raiſon qu'aux Dieux de ſa conduite. " Comme il eſt le maître des autres hommes, " c'eſt à eux à lui obeir ; et il ne leur convient " point de condamner ſes actions. Il doit ſou- " tenir la gloire de ſon peuple, et le venger,

" quand

" quand il reçoit quelque insulte de la part de
" ses voisins. Voudriez vous, Cinéas, qu'un
" prince abandonnât ses sujets à la colere de qui-
" conque voudroit les détruire ? Faut il qu'il
" voit sacrifier ses amis, sans leur donner de se-
" cours, ou qu'il se voit ménacé sans ressentir
" l'injure qu'on lui fait ? On n'a jamais que du
" mépris pour un roi, qui, sans oser tirer l'épée,
" n'emploit que des remontrances, des prieres,
" et des négotiations. Ce n'est que par la voïe
" des armes qu'on obtient des conditions raison-
" nables de ses ennemis ; et un prince doit se
" servir de tout le pouvoir qu'il a en main,
" pour humilier ceux, qui veulent lui donner
" des loix, ou qui refusent de rendre justice à ses
" alliés.

" Ces fiers républicains, qui font aujourd'hui
" trembler toute l'Italie, et qui n'étoient n'a-
" gueres qu'un tas de brigans, doivent moins
" leur aggrandissement à leur courage qu'à la
" foiblesse de leurs voisins. Leurs armées, com-
" posées de différens peuples, qui ne s'entendent
" point les uns les autres, et dont la plus part les
" regardent comme des tirans, ne pourront ja-
" mais tenir contre des troupes Epirotes, que le
" Roi commandera en personne ; et il est indu-
" bitable, que l'Italie, sous la protection d'un
" prince aussi bon, et aussi courageux que le

" notre, reprendra bien-tôt ſon prémier luſtre." Cinéas, au lieu de répondre à Timochare, parla ainſi au Roi. " Les Romains, Seigneur, " ne ſont point tels qu'on vous les repréſente. " Ils commandent à des nations belliqueuſes: " ils ſavent faire la guerre ; et le courage, qui " anime tous les ſoldats dont leurs armées ſont " compoſées, les rend invincibles. Ce n'eſt que " chez eux qu'on trouve des Horaces, qui ſoutien- " nent ſeuls l'effort d'une armée entiere, et des " Décius, qui ſe dévouent à la mort pour donner " la victoire à leurs troupes. Mais ſuppoſons que " les Dieux ſe déclarent en notre faveur, et nous " faſſent la grace de vaincre les Romains, quel " ſera le fruit de notre victoire ? " Les Romains " une fois vaincus," répondit Pirrhus, " toute " l'Italie ſera à nous ; vous n'ignorez pas qu'elle " renferme plus de richeſſes, qu'il n'en faut pour " nous enrichir. Et quand nous en ſerons maitres," continua Cinéas, " que ferons nous?" Pirrhus qui ne voïoit pas encore où il en vouloit venir ; voila, " lui-dit il," la Sicile, qui nous tend les bras. " c'eſt une île conſidérable, et dont on peut s'em- " parer ſans qu'il en coute beaucoup : les di- " viſions, qui regnent parmi les peuples qui l'ha- " bitent, nous en rendront la conquête facile. " Mais, " ajouta Cinéas," la Sicile conquiſe, les " Epirotes mettront ils bas les armes ? Non cer-

" tainement,

" tainement," répondit Pirrhus avec vivacité." " Quoi ! nous demeurerions en ſi beau chemin ? " Si les Dieux favoriſent nos deſſeins, la Sicile, et " l'Italie ne ſeront que les préludes de plus grandes " entrepriſes. Carthage, avec toute l'Afrique, la " Macédoine qui m'a autrefois appartenue, la " Grece entiere, voila une partie des conquêtes, " qui nous reſteront à faire. Et quand nous au- " rons tout conquis, " dit Cinéas," quel parti pren- " drons nous ? Quel parti nous prendrons ?" ré- pondit Pirrhus. " Nous vivrons en repos, nous " gouterons ſans inquiétude les douceurs de la " paix, nous paſſerons des jours tranquilles au " milieu de l'abondance, et nous ne penſerons " qu'à nous réjouir. Eh ! Seigneur," lui dit " alors Cinéas, " qui eſt-ce qui nous empêche " dès aujourd'hui de vivre heureux, et contents ? " Pourquoi aller chercher ſi loin un bonheur, que " nous avons entre nos mains, et acheter ſi cher " ce que nous pouvons avoir ſans peine ?

Ce diſcours de Cinéas affligea Pirrhus, ſans pourtant lui faire changer de réſolution. Il n'avoit rien de raiſonable à y oppoſer ; mais ſon tem- péramment vif l'entrainoit vers un fantôme de gloire, qui ſe montroit à lui ſous un déhors brillant, et ſéducteur.

Les Epirotes, qui avoient joui d'une paix pro- fonde pendant pluſieurs années, étoient devenus ſi

riches par leur commerce, qu'ils n'avoient plus que du mépris pour toutes les autres nations. Ils voïoient leurs armées de terre bien disciplinées, leurs vaisseaux de guerre bien équippés, et leurs villes frontieres en état de resister à leurs ennemis. La prudence, et la valeur du Roi, le courage de leurs troupes de terre, et de mer, les richesses qu'ils avoient amassées, tout leur enfloit le coeur. Ils se croïoient capables de donner des loix à tous leurs voisins : ils envioient le commerce des Carthaginois ; et déteſtoient l'agrandissement des Romains. Les grands du Roïaume ne respiroient que l'anéantissement de ces deux républiques ; et le peuple se partageoit déja dans son imagination, et les terres des Romains, et les richesses de Carthage. L'ambassade des Tarentins fournit aux Epirotes l'occasion d'éclater. Le Sénat s'assembla ; et il y fut resolu, à la pluralité des voix, qu'on accorderoit à ce peuple tous les secours qu'il demandoit. On députa aussi-tôt vers le Roi, pour le prier de consentir à la guerre contre les Romains ; et de crainte que les prérogatives, dont il s'étoit dépouillé, ne fussent un obstacle aux opérations de cette guerre, le Sénat le conjura de les reprendre, et lui donna un plein pouvoir de mettre en mouvement ses armées de terre, et de mer, de lever de nouvelles troupes, de disposer des revenus annuels de la nation, de distribuer à

son

ſon gré des places civiles, et militaires, d'établir de nouveaux impôts, à condition néanmoins que tous ceux, qui auroient des emplois civils dans le Roïaume, païeroient trois fois plus que les autres dans les levées de déniers qui ſe feroient; aïant été jugé raiſonnable, que ceux, qui en tems de paix s'étoient enrichis aux dépens du public, ſans prendre beaucoup de peine, et ſans courir aucun riſque, devoient contribuer, plus que les autres, au ſoutien, à l'agrandiſſement, et à la gloire de ce même peuple, qui les faiſoit vivre ſi graſſement.

C'eſt ainſi que les Epirotes ſe défirent en un ſeul jour de ces privileges, qui leur avoient acquis tous les biens qu'ils poſſédoient, et qui étoient les fondemens de leur liberté. Ce n'eſt pas que tout le Sénat fut alors d'un même ſentiment. Il y en avoit pluſieurs dans cette aſſemblée qui prévoïoient les ſuites funeſtes des réſolutions qu'on y prit, et qui déplorerent dans leurs diſcours les malheurs qui ménaçoient leur patrie : mais l'ambition des uns, la crainte que les autres avoient de déplaire au Roi, et l'antipatie que la plus part avoient conçue contre les Romains, jointe à l'eſpérance de les ſubjuguer aiſément, l'emporterent ſur le petit nombre. Les repréſentations de Cinéas furent regardées d'un oeil de mépris. On vouloit préſenter une requête au Roi pour le prier de le chaſſer de

la

la cour, et de le priver pour toujours de ſa confiance. Le peuple même avoient pris une telle averſion pour lui, qu'il courut plus d'une fois le riſque d'être maſſacré, en allant au Sénat, et en revenant à la cour ; et ce grand homme auroit été la victime de ſon amour pour le bien public, ſi Pirrhus, qui connoiſſoit ſon mérite mieux que tout autre, ne ſe fût ſervi de toute ſon autorité, pour le mettre à couvert des attentats d'une populace inſenſée.

Cependant pour donner plus de couleur, et plus de poids aux réſolutions qu'on avoit priſes dans le Sénat, et pour engager le ſoldat à bien ſervir dans la guerre qu'on alloit entreprendre, on jugea à propos de faire conſulter l'oracle d'Appollon, qui étoit à Delphes. Les Prêtres répondirent pour le Dieu, *qu'on vaincroit en Italie*, ſans expliquer, ſi ce ſeroient les Romains, ou les troupes d'Epire qui remporteroient la victoire. C'étoit tout ce que Pirrhus attendoit d'eux, et autant qu'il en falloit pour engager ſes ſoldats à le prier, qu'il les menât contre l'ennemi.

Fin du troiſieme Livre.

PIRRHUS, ROI D'EPIRE.

LIVRE QUATRIEME.

SOMMAIRE.

Cinéas, en donnant à Pirrhus une idée de l'hiſtoire Romaine, s'applique à lui faire connoître le caractere des Romains, et les révolutions auxquelles leur république a été exposée.

TANDIS que tout ſe préparoit en Epire pour porter la Guerre en Italie, Pirrhus, rempli de ſes vaſtes projets, s'enfermoit ſouvent ſeul avec Cinéas pour lui Communiquer tous ſes plans. " Malgré " l'averſion que vous avez pour la guerre," lui diſoit il, " ne conviendrez vous pas avec moi, " qu'il n'y eut peut-être jamais un plus beau " champ de gloire pour un prince, que celui où " nous allons cueillir des lauriers? L'ardeur

" martiale

" martiale des Epirotes ne nous promet elle pas
" la réduction des Romains ? croïez moi, Cinéas,
" nous trouverons la campagne moins rude que
" vous ne penſez." Cinéas, les yeux baiſſés, gardoit un profond ſilence, et paroiſſoit vivement pénétré de douleur. Le Roi, qui connoiſſoit ſes ſentimens, et qui comprit que la crainte de lui déplaire ne lui permettoit pas de répondre, crut qu'il étoit à propos de changer de diſcours. " Je ne ſuis pas
" trop bien inſtruit," " mon cher Cinéas, lui
" dit-il, de l'hiſtoire Romaine, quoi que j'en aïe
" ſouvent entendu parler". Voulez vous m'en donner une idée ſuivie ?" Cinéas, charmé d'avoir une occaſion de faire connoître au Roi l'ennemi qu'il alloit combattre, lui répondit. " Il eſt facile,
" Seigneur, de vous contenter. Les Romains
" ſont redévables de leur établiſſement à Romulus,
" fondateur de la ville, qui porte aujourd'hui
" ſon nom. Ce prince, y aïant établi un aſile pour
" tous ceux qui voudroient s'y retirer, la vit en
" peu de tems remplie d'un grand nombre de
" Latins, de Toſcans, d'autres peuples d'Italie,
" et d'étrangers qui le reconnurent pour leur roi.
" Il les appella Romains: leur donna des loix ; et
" choiſit parmi eux cent perſonnes pour rendre la
" juſtice, et avoir part au gouvernement. Ils
" furent nommés Peres, ou Sénateurs.

" Comme les Romains, Seigneur, n'avoient
" point de femmes, et que les peuples voiſins ne
" vouloient

" vouloient pas leur donner leurs filles en mari-
" age, Romulus, pour en avoir, fit publier
" des jeux en l'honneur de Neptune. Les Sabins
" y vinrent avec leurs femmes, et leurs enfans.
" On les reçut agréablement; mais dès que les
" jeux furent commencés, et qu'ils étoient appli-
" qués à les regarder, la jeuneſſe Romaine enleva
" leurs filles.

" Titus Tatius, roi des Sabins, pour tirer
" vengeance de cet affront, déclara la guerre aux
" Romains ; et s'étant rendu maître de la cita-
" delle de Rome, il leur livra bataille dans leur
" ville même. Lorſqu'on étoit dans le fort du
" combat, les Sabines, qui avoient épouſé les
" Romains, accoururent toutes échévelées entre
" les deux armeés : arrêterent les combatans par
" leurs cris ; et les engagerent à ne plus former
" qu'un peuple. Une partie des Sabins étant
" venus demeurer à Rome, les principaux d'entre
" eux y furent admis dans le Sénat ; et Tatius
" partagea avec Romulus l'autorité roïale, qu'il
" ne conſerva que ſix ans, aïant été aſſaſſiné par
" les Laurentins.

" Romulus ne fut point faché d'une mort, qui
" le laiſſoit ſeul roi d'une ville, qui étoit devenue
" fort puiſſante. Il vainquit les Veïens, et obligea les
" Fidénates à faire avec lui une treve de cent ans.
" Un jour qu'il faiſoit la revue de ſon armée près du

" marais

" marais de Caprée, il ſurvint un orage, qui le " couvrit d'épaiſſes ténebres ; et il ne parut plus " depuis, ſoit qu'il eut été reduit en poudre par " le tonnerre, ou que les ſénateurs, qui commen- " çoient à redouter ſa puiſſance, et qui étoient au " tour de lui, l'euſſent mis en pieces. On fit ac- " croire au peuple, qu'il avoit été enlevé au ciel. " Son regne fut de trente ſept ans.

" Après ſa mort, les ſénateurs gouvernerent " l'état, chacun à leur tour. Dix d'entre eux " commandoient pendant cinq jours ; et il n'y en " avoit qu'un, qui portoit les marques de la roïauté ; " mais comme cette ſorte de gouvernement ſembla " préjudiciable au bien public, on convint de " choiſir un roi. Le Sénat en laiſſa l'élection au " peuple, à condition qu'ils auroient le droit de " la confirmer. Numa Pompilius, qui demeuroit " à Cures, ville des Sabins, fut déclaré roi, du con- " ſentement unanime des deux ordres. C'étoit " un homme, auſſi recommandable par ſa probité " que par ſes lumieres. Il s'appliqua à policer " ſon peuple, à regler les cérémonies de la religion, " à donner des loix pour l'adminiſtration de " la juſtice, et à faire jouïr ſes ſujets d'une paix " profonde. On remarque que le temple de " Janus, qui devoit toujours être ouvert en tems " de guerre, demeura fermé durant tout ſon " regne, qui fut de quarante quatre ans.

" Tullus

" Tullus Hoſtilius lui ſuccéda. Ce prince,
" loin d'avoir ſon humeur pacifique, fut encore
" plus belliqueux que Romulus. Au commence-
" ment de ſon regne les Romains, et les Albains
" entrerent en guerre. Les deux armées, étant
" prêtes d'en venir aux mains, convinrent de dé-
" cider leur quérelle par un combat ſingulier
" entre les trois Horaces pour les Romains, et les
" trois Curiaces pour les Albains. L'un des
" Horaces tua, l'un après l'autre, les trois Curiaces,
" qui avoient eux mêmes tué ſes deux freres, après
" en avoir été bleſſés ; et par ſa victoire il procura
" à ſa patrie le droit de commander aux Albains.
" Quelque tems après, Métius leur général, qui
" n'obeiſſoit qu'avec peine aux ordres de Tullus,
" aïant ſollicité ſous mains les Fidénates de ſe
" joindre aux Veïens pour attaquer les Romains,
" Tullus donna ordre aux Albains de venir à ſon
" ſecours. Ils y vinrent ſur le champ ; mais dès que
" les armées furent en préſence, ils ſe retirerent ſur
" les hauteurs, pour être ſpectateurs du combat.
" Tullus, craignant que cette trahiſon ne décou-
" ragea ſes troupes, leur dit qu'ils avoient agi
" par ſon ordre, pour attaquer l'ennemi par
" derriere. Auſſi-tôt il ſe jette ſur les Fidénates,
" les met en fuite, revient ſur les Veïens, et les
" renverſe. Alors Métius vint congratuler Tullus
" ſur ſa victoire, et joindre ſes troupes à celles

" des

" des Romains ; mais celui-ci, les aïant fait en-
" tourer par ſes ſoldats, condamna Métius à être
" écartelé ; et envoïa ſa cavalerie à Albe, pour en
" tirer les habitans, les conduire à Rome, et raſer
" la ville. Tullus Hoſtilius périt d'un coup de
" foudre, après avoir regné trente deux ans.

" Sa mort fut ſuivie d'un interregne aſſés
" court, après lequel Ancus Martius, petit fils de
" Numa par ſa mere, fut élu roi. Ce prince
" auroit bien voulu ſuivre les traces de ſon grand
" pere ; mais il ne put éviter de déclarer la guerre
" aux Latins, qui faiſoient des courſes ſur les
" terres des Romains. Les aïant défaits, il en
" prit un grand nombre : les tranſporta à Rome ;
" et leur donna le mont Aventin, et ſes environs
" pour s'y établir. Il fortifia la ville de Rome,
" enleva la forêt Méſienne aux Veïens, étendit
" ſon empire juſqu'à la mer, et bâtit la ville
" d'Oſtie. Son regne ne dura que vingt quatre
" ans.

" Lucumon, fils de Démarate de Corinthe,
" fut élu roi en ſa place. Il étoit de Tarquinium.
" Etant venu à Rome à la perſuaſion de ſa femme,
" il y avoit pris le nom de Tarquin, et s'étoit fait
" connoître à la cour d'Ancus, qui, en mourant,
" lui confia la tutelle de ſes enfans. A peine
" étoit il monté ſur le trône, qu'il créa cent nou-
" veaux ſénateurs, qui furent appellés Peres de

" la

" la ſeconde claſſe. Il fit la guerre aux Latins, " prit la ville d'Appioles, et en remporta un " grand butin. C'eſt lui qui le prémier forma " le deſſein du grand cirque, et qui y marqua les " places des ſénateurs, et des chevaliers. Il fit " travailler à l'embéliſſement de la ville, et ſe " préparoit à la faire entourer de murailles, lors- " que les Sabins lui déclarerent la guerre. Les " aïant battus à platte couture, il ne leur accorda " la paix qu'à condition qu'ils céderoient au " peuple Romain Collatie, et ſes dépendances. Il " déclara enſuite la guerre aux Latins, leur prit " pluſieurs villes, et les obligea à faire la paix à " des conditions fort avantageuſes pour ſon peuple. " Aïant promis à Jupiter, dans la guerre contre " les Sabins, de lui bâtir un temple, il s'acquitta " de ſon voeu, en fondant le capitole. Il fut " aſſaſſiné, après un regne de trente huit ans.

" Servius Tullius, qui lui ſuccéda, aïant chaſſé " de Rome les fils d'Ancus, qui vouloient lui diſ- " puter le trône, tacha de gagner l'amitié des " deux fils de Tarquin, Lucius, et Aruntius, en " leur donnant ſes deux filles en mariage. Au " commencement de ſon regne il défit l'armée " des Véïens, et des Toſcans; et étant de retour " à Rome, il ne ſongea plus qu'à gouverner " paiſiblement: établit la diſtinction des rangs, " et des centuries entre les citoïens: regla la

" milice : augmenta l'enceinte de la ville de Rome, " en y enfermant les monts Quirinal, Viminal, et " Eſquilin ; et fit bâtir un temple en l'honneur " de Diane ſur le mont Aventin. Il fut tué la " quarante quatrieme année de ſon regne par Lu- " cius Tarquinius, petit fils du roi Tarquin, qui, " regardant le trône comme le fruit de ſon par- " ricide, trouva le moïen de s'en emparer.

" Comme ce prince exerçoit le gouvernement " d'une maniere tirannique et abſolue, il n'étoit " aimé ni du peuple, ni du ſénat. Il contracta " une étroite alliance avec les Latins, et donna ſa " fille en mariage à Mamilius de Tuſculum, l'un " des plus conſidérables parmi eux. Il déclara la " guerre aux Volſques, prit Sueſſa Pométia, bâtit " un temple à Jupiter Capitolin, fit la paix avec " les Eques, et la renouvella avec les Toſcans. " Aſſiegeant Ardée, ville des Rutuliens, ſes trois " fils qui étoient à ce ſiege, diſputerent un jour avec " Collatin ſur la vertu de leurs femmes. Collatin, " qui ſoutenoit que ſa femme Lucrece étoit la " plus vertueuſe, dit qu'il étoit facile de s'en " éclaircir, en montant à cheval pour aller voir " à quoi leurs femmes s'occupoient. Comme ils " avoient tous un peu de vin dans la tête, ils par- " tirent ſur le champ ; et en arrivant à Rome, " ils trouverent les femmes des fils du Roi qui " paſſoient leur tems à ſe bien divertir. De là

" ils

" ils allerent à Collatie ; et Lucrece, qui étoit au
" milieu de ſes femmes, occupée à les faire filer,
" eut tout l'honneur de la conteſtation, qui s'étoit
" émue entre eux. Cette dame les reçut agréable-
" ment : Collatin retint les fils du Roi à Souper ;
" et le lendemain il s'en retourna avec eux au
" camp.

" La beauté, l'eſprit, et les manieres en-
" gageantes de Lucrece avoient fait naître dans le
" coeur de Sextus Tarquinius une paſſion illicite
" pour elle ; et ce jeune Seigneur, déſeſpérant de
" pouvoir venir à bout de ſa vertu, avoit formé
" la réſolution d'attenter à ſa pudicité. Pour
" l'exécuter, il vint à Collatie avec un ſeul do-
" meſtique, ſans en avertir Collatin ; et il y fut
" bien reçu par Lucrece. Après le ſouper, aïant
" été conduit dans une chambre, quand tout le
" monde fut endormi, il alla avec ſon épée nue
" dans celle de Lucrece, et lui fit violence.
" Cette dame, indignée de cet affront, manda dès
" le lendemain ſon pere, et ſon mari, qui ſe ren-
" dirent ſur le champ à Collatie avec P. Valérius,
" et L. Junius Brutus. Après leur avoir déclaré
" le malheur qui lui étoit arrivé, et les avoir
" priés de la venger, elle s'enfonça en leur pré-
" ſence un poignard dans le ſein. Brutus, l'en
" aïant retiré tout enſanglanté, jura, et fit jurer
" aux autres, qu'ils ne ſouffriroient plus que les

" Tarquins regnaſſent à Rome, et qu'ils feroient
" tous leurs efforts pour les exterminer. Ils vont
" auſſi-tôt à Rome, et y ſoulevent le ſénat, et le
" peuple : Tarquin eſt déclaré indigne du trône,
" et eſt banni à perpétuité avec toute ſa famille.
" Sa femme Tullie eſt contrainte de s'enfuir.
" Il veut revenir à Rome ; mais on lui en
" ferme les portes, tandis que Brutus va à Ardée
" pour engager l'armée à ſe revolter contre lui.
" Enfin il fut obligé de ſe retirer à Céré en
" Toſcane, après avoir regné vingt cinq ans ; et
" en lui finit la ſucceſſion des Rois de Rome, qui
" qui ne dura que deux cens quarante quatre
" ans.

" Au lieu de la roïauté, on établit à Rome le
" conſulat. Cette dignité, Seigneur, ne devoit
" durer qu'un an. On la conféra à Brutus, et à
" Collatin. Après qu'on eut fait jurer aux Ro-
" mains, qu'ils ne ſouffriroient plus de roi, on
" augmenta le nombre des ſénateurs juſqu' à trois
" cens, en faiſant entrer dans le ſénat les plus
" conſidérables d'entre les chevaliers ; et comme
" il y avoit des fonctions ſacerdotales attachées à
" la dignité roïale, on créa un prêtre, auquel on
" donna le nom de roi. On convint auſſi que les
" conſuls, pour marque de leur autorité, feroient
" porter devant eux des faiſceaux ; et Collatin céda
" cet honneur à ſon collegue. Bien-tôt après

" celui-

" celui-ci l'obligea d'abdiquer le conſulat, et de
" ſe retirer à Lavinium, uniquement parce qu'il
" portoit le nom de Tarquin. Publius Valérius
" fut créé conſul en ſa place. Le roi Tarquin,
" ne perdant point l'eſpérance de ſe voir retablir
" ſur le trône, mit d'abord dans ſes intérêts quel-
" ques jeunes ſeigneurs, qui n'aimoient pas le
" conſulat; mais ſes intrigues aïant été découvertes,
" et ſes complices punis, il fut contraint d'avoir
" recours à la force ouverte. Aïant engagé les
" Véïens, et les Tarquiniens à lui fournir des
" troupes, il aſſembla en peu de tems un armée
" nombreuſe, et entra ſur les terres de la ré-
" publique. Les conſuls allerent à ſa rencontre;
" et quand les deux armées furent en préſence
" l'une de l'autre, elles en vinrent aux mains.
" Quoi que le conſul Brutus eut le malheur d'être
" tué dans la mêlée, les Romains ne laiſſerent pas
" de remporter une victoire complete. Valérius,
" de retour à Rome, y fit à ſon collegue les
" obſeques les plus magnifiques qu'il put. On
" s'imagina d'abord, parcequ'il bâtiſſoit un chateau
" ſur le haut du mont Vélie, qu'il avoit envie de
" ſe faire roi; mais il détrompa bien-tôt le peuple,
" en faiſant baiſſer les faiſceaux devant l'aſſemblée,
" et en ordonnant que les matériaux, qui étoient
" ſur le mont Vélie ſeroient tranſportés dans la
" vallée, pour y ſervir à la conſtruction de ſa

" maiſon. Il publia des loix ſi favorables au
" peuple, qu'elles lui mériterent le ſurnom de
" Publicola. Lucrétius avoit été créé conſul en
" la place de Brutus ; mais étant mort peu de
" tems après ſon élection, on lui ſubſtitua Hora-
" tius Pulvillus.

" Les Tarquins aïant engagé Porſenna à les
" retablir, ce prince marcha vers Rome avec
" une armée formidable, et ſe ſaiſit du Janicule.
" Comme il ſe préparoit à faire paſſer ſon armée
" ſur le pont de bois, qui étoit alors ſur le Tibre,
" Horatius Coclès s'oppoſa ſeul au paſſage de ſes
" troupes, pendant qu'on démoliſſoit le pont
" derriere lui : ſe jetta enſuite dans la riviere ;
" et ſe ſauva à la nage. Porſenna, voïant qu'il
" n'étoit pas facile de prendre la ville de vive
" force, reſolut d'en former le blocus, perſuadé
" que la famine obligeroit bien-tôt les habitans
" de ſe rendre. Les vivres commençoient déja à
" manquer dans Rome, lorſqu'un jeune ſeigneur
" entreprit de tuer Porſenna. Il s'appelloit
" C. Mutjus. Aïant caché un poignard ſous
" ſes habits, il alla dans le camp des en-
" nemis : s'approcha de la tente du Roi ; et tua,
" au lieu de lui, ſon ſécrétaire, qui étoit à ſes
" côtés. Comme il ſe faiſoit jour avec ſon
" poignard tout ſanglant, il fut arrêté, et con-
" duit au Roi. *Seigneur*, lui dit il, en pa-
" roiſſant

" roiſſant devant lui, *voila votre meurtrier ;*
" *et s' il eſt coupable, c' eſt de s' être trom-*
" *pé.*

" Porſenna, choqué de ſa hardieſſe, le con-
" damna à être brulé ; et donna ordre, qu'on
" apportât du feu. Mutius y mit la main droite, et
" l'y laiſſa juſqu'à ce qu'elle fut brulée, comme
" pour la punir de ſa mépriſe. Cette conſtance
" fut cauſe, qu'on le laiſſa aller ſans le pu-
" nir.

" Porſenna, ne ſe croïant pas en ſûreté de
" ſa vie, envoïa des ambaſſadeurs à Rome, pour
" y traiter de la paix. Ils y propoſerent le ré-
" tabliſſement des Tarquins, plutôt pour les
" contenter que dans l'eſpérance de l'obtenir.
" Les Romains conſentirent de rendre aux
" Véïens les terres qu'ils leur avoient priſes ; et
" pour ſûreté de cette reſtitution, ils donnerent des
" ôtages à Porſenna, qui retira ſes troupes du Ja-
" nicule, et retourna à Cluſe.

" Les hommes ne furent pas les ſeuls qui ſe
" ſignalerent alors. Une jeune fille, nommée
" Clélie, aïant été donnée en ôtage, ne ſe con-
" tenta pas de ſe ſauver, mais fit auſſi ſauver
" tous les Romains qui étoient avec elle. Le
" Roi la redemanda ; et quand on la lui eut
" renvoïée avec les autres ôtages, il loua ſon
" action ; et lui laiſſa la liberté de choiſir ceux

" qu'elle voudroit de ſes compatriotes pour les
" délivrer. On prétend, que, quoi qu'elle fût
" nubile, elle ne choiſit que les jeunes gens qui
" n'avoient pas encore atteint l'âge de vi-
" rilité. Les Romains éleverent dans Rome
" une ſtatue équeſtre en ſon honneur.

" Porſenna, aïant envoïé une ſeconde am-
" baſſade aux Romains, dans la vûe d'en obtenir
" le retabliſſement de Tarquin, et les trouvant
" infléxibles, ceſſa de les inquieter à ce ſujet :
" leur renvoïa leurs ôtages : leur laiſſa les terres
" des Véïens, qui devoient être reſtituées par le
" traité de paix ; et vecut toujours depuis
" dans une parfaite intelligence avec eux.
" Quant aux Tarquins, ils ſe retirerent à Tuſ-
" culum.

" Appius Claudius, qui n'approuvoit point la
" guerre, que les Sabins ſes compatriotes vouloient
" déclarer aux Romains, ſe retira de chez eux
" avec tous ceux qui lui étoient attachés, et vint
" s'établir à Rome. On les y reçut comme ci-
" toïens, et on leur donna des terres au delà du
" fleuve Anien. La famille des Appius fut de-
" puis une des plus conſidérables de la ville.
" Les conſuls, pour venger la république des in-
" curſions que les Sabins faiſoient ſur ſes terres,
" entrerent dans leur païs, le ravagerent, et les
" défirent à plate couture. P. Valérius mourut

" l'an-

" l'année ſuivante. C'étoit le plus excellent
" capitaine, et le plus grand politique de ſon tems ;
" mais il étoit ſi pauvre qu'il fallut faire ſes obſe-
" ques aux dépens du public.

" Tarquin, aïant engagé les Sabins, et pluſieurs
" autres peuples à s'intéreſſer à ſon retabliſſement,
" les conſuls, et le ſénat ne virent pas ſans inquie-
" tude une conſpiration ſi générale contre la répu-
" blique ; mais les plus pauvres d'entre le peuple
" refuſerent de s'enrôler, ſous prétexte que c'étoit
" à ceux qui jouiſſoient des dignités, et des biens
" de l'état à le défendre.

" On fut donc obligé d'élire un dicta-
" teur ; et Titus Largius fut le prémier, qui
" parvint à cette ſuprême dignité, qu'on peut
" regarder comme une monarchie paſſagere.
" Auſſi-tôt après ſon élection, il nomma ſans la
" participation du ſénat, et du peuple Spurius
" Caſſius Viſcellinus pour général de la cavalerie ;
" et ordonna aux plébeïens de venir donner leurs
" noms, pour ſe faire enrôler dans les légions.
" Chacun, rempli de crainte, ſe rangea ſous les
" enſeignes : mais cet appareil formidable de
" guerre ſe tourna en négociation. Les Sabins
" épouvantés demanderent la paix, et ne purent
" obtenir qu'une trêve d'un an.

" La fin de la dictature, Seigneur, fit bien-tôt
" renaître les diſſentions domeſtiques. Ceux

" d'entre

" d'entre les citoïens, qui étoient chargés de
" dettes, ne pouvant fouffrir que leurs créanciers
" les maltraitaffent, et les retinſſent en priſon,
" refuſerent ouvertement de marcher contre les
" Volſques, qui étoient aux portes de la ville.
" Comme on avoit beſoin de leur ſecours, le
" conſul Servilius fit publier une défenſe de re-
" tenir en priſon aucun citoïen Romain, qui
" voudroit le ſuivre en campagne, ni d'arrêter
" ſes enfans, ou de ſaiſir ſon bien ; et par le
" même édit il s'engagea, au nom du ſénat, de
" donner au peuple après la guerre toute ſatis-
" faction au ſujet des dettes. Cette déclaration
" n'eut pas été plutôt publiée, que le peuple
" marcha contre l'ennemi. Les Volſques furent
" défaits ; et le conſul, pour recompenſer le ſol-
" dat de la valeur qu'il avoit fait paroître, lui
" abandonna le pillage du camp ennemi, dont
" il s'étoit rendu maître, ſans en rien reſerver,
" ſuivant l'uſage, pour le tréſor public.

" Le peuple, à ſon retour, n'aïant pas trouvé
" le ſoulagement que Servilius lui avoit promis,
" s'aſſemble tumultuairement, confere, et prend
" la reſolution de ne devoir ſon ſalut qu'à lui
" même, et d'oppoſer la force à la tirannie. Les
" débiteurs, pourſuivis par leurs créanciers,
" trouvent un aſile aſſûré dans la foule. La mul-
" titude en fureur frappe, écarte, et repouſſe ces

" im-

" impitoïables créanciers, qui implorent en vain " le ſecours des loix. Une nouvelle irruption " des Volſques, des Sabins, et des Eques hauſſe " encore le courage du peuple, qui refuſe de " marcher contre l'ennemi. En vain les con- " ſuls veulent prendre quelqu'un de force, la po- " pulace les en empêche. Le ſénat, pour l'arrêter, " ſe vit contraint de créer dictateur M. Valérius, " fils de Voléſius, dont la famille étoit agréable " au peuple. Il leva dix légions : en donna " trois à chaque conſul ; et s'en reſerva quatre " pour lui même. Les Romains marcherent " aux ennemis par différens endroits. Le dicta- " teur remporta une victoire complete ſur les " Sabins : le conſul Vétuſius battit les Volſques, " prit leur camp, et enſuite la ville de Vélitre ; " et l'autre conſul défit les Eques.

" La guerre étant finie, le dictateur propoſa " au ſénat d'abolir toutes les dettes ; mais les " jeunes ſénateurs, qui faiſoient le plus grand " nombre rejetterent ſa propoſition ; et comme " on avoit lieu de craindre, que, ſi on licentioit " l'armée, la ſédition ne recommençât, on re- " ſolut de retenir les ſoldats, ſous prétexte que la " guerre n'étoit pas terminée. Dès que ceux-ci " eurent appris la réſolution du ſénat, ils ſe re- " tirent ſur le mont ſacré, dans le deſſein d'y for- " mer un nouvel établiſſement. Cette déſertion,

" qui

" qui paroiſſoit être le commençement d'une
" guerre civile, cauſa beaucoup d'inquiétude au
" ſénat. On envoïa aux mécontens Ménénius
" Agrippa, qui leur perſuada de revenir par
" l'apologue des membres, qui, ſe plaignant de
" ce qu'ils travailloient tous pour l'eſtomac, a-
" voient conſpiré contre lui, et qui ſentirent bien-
" tôt par leur foibleſſe que ce viſcere qu'ils
" croïoient inutile, leur étoit abſolument né-
" ceſſaire pour leur conſervation. Il compara le
" peuple aux membres, et le ſénat à l'eſtomac.
" Sa comparaiſon toucha les ſéditieux, qui ren-
" trerent dans Rome, après qu'on eut accordé au
" peuple des magiſtrats nommés tribuns, qu'on
" ne pouvoit faire arrêter, et qui étoient en droit
" de le ſecourir contre les conſuls mêmes.

" Une famine, qui ſurvint l'année ſuivante,
" obligea le peuple d'avoir recours au ſénat ; et
" Marcius, ſurnommé Coriolan, pour avoir em-
" porté l'épée à la main Corioles une des prin-
" cipales villes des Volſques, aïant opiné, que, s'il
" vouloit être ſoulagé, il falloit qu'il rendit au
" ſénat ſon ancienne autorité, les Tribuns le ci-
" terent devant leur tribunal, et le condamnerent
" au baniſſement. Il ſe retira chés les Volſques ;
" et par le crédit d'Attius Tullus, leur général,
" il vint à bout de leur faire prendre les armes
" contre les Romains. Aïant reçu le commande-

" ment

" ment de l'armée, il entra ſur les terres de la ré-
" publique : prit toutes les villes, qu'il trouva en
" ſon chemin ; et vint camper à cinq miles de
" Rome. Le peuple effraïé demande la paix : on
" envoit des ambaſſadeurs à Coriolan pour l'ob-
" tenir : il la refuſe deux fois ; mais ſa mere, et ſa
" femme, étant venues dans ſon camp, l'engagent
" par leurs larmes, et par leurs prieres à l'accorder.
" On dit que les volſques, choqués de ſa conduite,
" le firent périr à ſon retour.

" Quelque tems après le conſul Spurius Caſſius
" Viſcellinus, dévoré d'ambition, oſa aſpirer à la
" roïauté ; et dans le deſſein ſecret qu'il forma de
" la retablir en ſa perſonne, il ne négligea rien
" pour ſe faire des créatures. Aïant réduit les
" Herniciens par la ſeule terreur de ſes armes à de-
" mander la paix, il leur laiſſa le tiers de leur
" territoire, et leur donna le tître d'alliés, et de
" citoïens de Rome. Quant au reſte de leurs terres,
" il en deſtina la moitié aux Latins, et reſerva le
" ſurplus pour de pauvres plébeiens : enſuite il en-
" gagea les Romains à demander au ſénat un nou-
" veau partage des terres. Le peuple, toujours
" avide de nouveautés, le regardoit comme ſon
" protecteur ; et les tribuns mêmes commençoient
" à donner dans le piege qu'il leur tendoit, lors-
" que Virginius ſon collegue entreprit de décou-
" vrir ſes deſſeins ambitieux. *Pourquoi*, dit-il,

" dans

" dans une assemblée du peuple, *Cassius a-t-il*
" *rendu aux Herniciens une partie d'un territoire si*
" *légitimement conquis, si ce n'est pour gagner leur*
" *amitié ? Quelle peut être son intention, en voulant*
" *donner aux Latins la meilleure partie de ce qui*
" *reste, si ce n'est de se fraïer un chemin à la tirannie ?*
" *Rome doit craindre, que tous ces peuples ne mettent*
" *un jour à leur tête Cassius, comme un autre Coriolan,*
" *et n'entreprennent sous sa conduite de se rendre*
" *maîtres du gouvernement.*

" Cette comparison avec Coriolan, qui rapelloit
" au peuple le souvenir d'un patricien, dont la
" mémoire lui étoit si odieuse, fut cause, Seigneur,
" que Cassius s'en vit tout d'un coup abondonné ;
" et le sénat, profitant de la disposition où
" étoient tous les esprits, le condamna à la mort.
" Il fut précipité du haut de la roche Tar-
" peienne.

" A peine avoit il souffert ce supplice, que les
" plébeiens commencerent à le regretter. Ils se
" reprochoient sa mort ; et par une reconnoissance
" tardive, peu différente de l'ingratitude, ils
" donnoient des louanges inutiles à un homme,
" qu'ils avoient fait périr.

" Le sénat avoit été obligé de consentir au
" partage des terres ; et s'étoit engagé de nommer
" des décemvirs, qui devoient y proceder ; mais
" comme il n'avoit point envie de tenir sa parole,

" les

" les patriciens, qui avoient le plus de ſuffrages,
" donnerent le conſulat à des perſonnes, qui
" s'étoient ouvertement déclarées contre Caſſius.
" Les tribuns du peuple ſentirent bien l'artifice ;
" et la guerre preſque continuelle s'étant rallumée
" dans ces circonſtances, ils proteſterent qu'ils ne
" ſouffriroient pas qu'aucun citoïen donnât ſon
" nom pour ſe faire enroler, qu'on n'eût aupara-
" vant nommé les décemvirs. Mais les conſuls,
" aïant envoïé abbattre les maiſons de campagne,
" et couper les arbres des prémiers plébeiens, qui
" ne vouloient pas les ſuivre, le peuple vint auſſi-
" tôt ſe ranger ſous leurs étendarts, et marcherent
" aux ennemis. La guerre ſe fit ſans aucun ſuccès
" conſidérable ; et les conſuls retinrent les ſoldats
" le plus lontems qu'ils purent, pour éviter de
" nouvelles ſéditions.

" Les diſputes recommencerent, dès qu'on fut
" de retour ; et pendant pluſieurs années on ne vit
" qu'une alternative de troubles dans la ville, et
" de guerres en campagne, ſans que le peuple pût
" venir à bout de faire publier la loi ſur le par-
" tage des terres. Il s'en prenoit aux conſuls ; et
" comme Ménénius fils d'Aggrippa, et Sp. Ser-
" vilius s'y étoient oppoſés plus que les autres, les
" tribuns les accuſerent d'avoir manqué de courage,
" et de capacité dans la conduite de l'armée.
" Le prémier, aïant été condamné à une amende

" qu'il

" qu'il étoit hors d'état de païer, s'enferma dans " ſa maiſon, où il ſe laiſſa mourir de faim ; et " le ſecond diſſipa par ſa fermeté l'orage, qui le " menaçoit.

" Quand il étoit queſtion, Seigneur, de lever " des troupes, et d'enrôler les légions pour marcher " contre l'ennemi, les conſuls condamnoient à " l'amende, ou au fouët les citoïens, qui ne ſe " préſentoient pas auſſi-tôt qu'ils avoient été ap- " pellés pour donner leur nom. Une conduite " ſi injuſte aliena beaucoup les eſprits ; mais " la maniere violente, dont ils voulurent enrôler " P. Voléro, qui avoit été centurion, acheva de " faire éclater le mécontentement du peuple. Ce " plébeïen aïant refuſé de ſe faire enregiſtrer en " qualité de ſimple ſoldat, le conſul ordonna " qu'on le battît de verges. On voulut ſe ſaiſir " de ſa perſonne : il repouſſe le licteur : le frappe " dans le viſage ; et ſe tournant vers le peuple, " *aſſiſtez moi, mes compagnons*, leur dit il, *nous* " *n'avons point d'autre reſſource contre une ſi grande* " *tirannie que dans nos forces.*

" Le peuple, ému par ce diſcours, prend feu : " ſe ſouleve : attaque les licteurs, qui eſcortoient " le conſul ; et l'oblige lui même à s'enfuir. Le " ſénat s'aſſemble auſſi-tôt, et condamne Voléro " à être précipité comme ſéditieux du haut de " la roche Tarpeienne ; mais les tribuns du

" peuple

" peuple prennent ſon parti ; et pour le mettre à
" couvert contre toutes les violences de ſes en-
" nemis, il lui font donner le tribunat. Dès
" qu'il ſe vit revetu de cette dignité, il entre-
" prit de priver le ſénat de l'autorité qu'il avoit
" dans l'élection des tribuns. Il n'y avoit à
" Rome que deux manieres de convoquer les aſ-
" ſemblées du peuple, l'une par curies, et l'autre
" par centuries. Elles différoient en ce que dans
" les aſſemblées par curies, on comptoit les voix
" par tête, ce qui rendoit le peuple plus puiſſant :
" au lieu que dans les aſſemblées par centuries,
" comme les plus riches compoſoient ſeuls plus
" de centuries que le peuple, tout l'avantage étoit
" de leur côté. Voléro demanda que l'élection
" des tribuns ſe fît à l'avenir dans une aſſemblée
" par tribus, où tous les citoïens Romains, qui
" compoſoient les trente tribus, tant les habitans
" de la ville, que ceux de la campagne, étoient
" également admis à donner leurs ſuffrages ;
" et le ſénat fut contraint d'en faire une
" loi.

" Ce fut ſous le conſulat de L. Valérius, et de
" T. Emilius que les tribuns firent renaître l'an-
" cienne diſpute au ſujet du partage des terres.
" L'affaire dependoit en quelque maniere des
" conſuls, qui, par le décret rendu ſous le con-
" ſulat de Caſſius, et de Virginius, étoient au-

" torisés à nommer les commissaires, qui devoient " procéder à la recherche, et au partage de ces " terres. Les tribuns eurent l'adresse de mettre " dans leurs intérêts ces deux prémiers magistrats " de la république ; et la plus part des sénateurs " auroient consenti au partage, sans les remon- " trances d'Appius, fils de celui qui s'étoit re- " tiré à Rome. Après la mort de ce sénateur, " les tribuns reprirent l'affaire de la loi Agraria ; " mais comme le parti des patriciens se fortifioit " tous les jours, et que celui du peuple s'affoi- " blissoit, leur poursuite en fut rallentie ; et les " propriétaires demeurerent toujours en possession " de ces terres, malgré les prétentions, et les " plaintes du petit peuple.

" Pendant que les consuls remportoient des a- " vantages considérables sur les Volsques, et les " Eques, un tribun du peuple, appellé C. Té- " rentillus Arsa, demanda en pleine assemblée, " qu'on mit des bornes à leur autorité, et qu'on " établit du consentement du peuple des loix " fixes et constantes, qui servissent de regles au " sénat dans les jugemens qu'il rendroit au sujet " des procès, qui naîtroient entre les particuliers. " Des propositions si hardies surprirent, et éton- " nerent tous les sénateurs. Quintus Fabius étoit " alors gouverneur de Rome. Il depêcha se- " cretement différens couriers aux deux consuls,

" pour

" pour leur donner avis de ce qui ſe paſſoit, et " les prier de revenir en diligence. Enſuite il " ſe rendit à l'aſſemblée du peuple ; et aïant " conjuré les tribuns, par le ſalut de la patrie, de " ne rien innover juſques au retour des conſuls, ils " ſe rendirent à ſes prieres.

" Quand les conſuls furent de retour, les tribuns " entreprirent de faire paſſer la loi de Téren- " tillus. Ils convoquent pour cela une aſſem- " blée du peuple. Tout le ſénat s'y trouve ; " et les prémiers de ce corps font entendre raiſon " aux plus raiſonnables d'entre les plébeiens ; " mais la plus vile populace demande avec de " grands cris, qu'on délivre les bulletins, et qu'on " recueille les ſuffrages. Cependant Quintus " Céſon, fils de Quintius Cincinnatus perſonnage " illuſtre, et conſulaire, ſe jette dans la foule, à la " tête de pluſieurs patriciens : frappe, et écarte tout " ce qui ſe préſente devant lui ; et à la faveur de " ce tumulte, qu'il avoit excité exprès, il diſſipe " l'aſſemblée malgré les tribuns, qui font inutile- " ment ce qu'ils peuvent pour la retenir. Ces " magiſtrats, outrés de trouver en lui ſeul l'a- " nimoſité de tous les patriciens conjurerent ſa " perte ; et après être convenus des chefs d'accu- " ſation, ils le firent citer devant l'aſſemblée du " peuple. Céſon, quoi qu' innocent, n'oſa s'a- " bandonner au jugement de ceux, qu'il regardoit " comme ſes ennemis. Il ſortit de Rome pen-

" dant la nuit, et ſe retira en Toſcane. Les " tribuns, aïant appris ſa fuite, firent condamner " ſon pere à une amande conſidérable ; et ce " grand homme, ſi recommandable pour ſa ca- " pacité dans le gouvernement de l'état, et dans " le commandement des armées, fut contraint, " pour la païer, de vendre la meilleure partie de " ſon bien, de ſe releguer dans une méchante " chaumine, qui étoit au delà du tibre, et " d'y cultiver cinq, ou ſix arpens de terre.

" Les tribuns, s'appercévant que toutes les fois " qu'on propoſoit la publication d'un corps de " droit, on voïoit s'élever, pour ainſi dire, mille " Céſons, qui tous s'y oppoſoient avec la même " intrépidité, formerent ſecretement le deſſein " affreux de faire périr tout d'un coup la meilleure " partie du ſénat, et d'envelopper dans leur ruine " tous les patriciens, qui leur étoient odieux, et " ſuſpects par leur credit, ou par leurs richeſſes. " Pour faire reüſſir un ſi déteſtable projet, leurs " émiſſaires repandirent d'abord parmi le petit " peuple, qu'il ſe formoit ſecretement de grands " deſſeins contre ſa liberté. Enſuite ils ſe firent " rendre une lettre en public : la lurent avec un " air d'étonnement, et de ſurpriſe ; et allerent " au ſénat, pour y découvrir une prétendue con- " juration des prémieres perſonnes de la répu-

" blique,

" blique, et demander qu'on ordonnât la recherche
" des coupables.

" Après que tous les ſénateurs eurent donné
" leurs avis ſur le parti qu'on devoit prendre
" dans une occaſion ſi délicate, C. Claudius, un
" des conſuls, ſe leva ; et adreſſant la parole
" aux tribuns, il leur déclara, que le ſénat ne
" s'oppoſoit point à l'information, qu'ils de-
" mandoient : qu'il conſentoit même, qu'on en
" donnât la commiſſion à des magiſtrats plé-
" beiens ; mais qu'il requéroit, avant toutes
" choſes, qu'on examinât ſi la conjuration étoit
" réelle. Les tribuns, outrés d'une réponſe à la-
" quelle ils ne s'attendoient pas, ſortirent du
" ſénat couverts de confuſion, et pleins de fu-
" reur ; et retournerent à l'aſſemblée du peu-
" ple, où ils ſe déchainerent également contre
" le conſul, et contre tout le ſénat.

" C. Claudius les y ſuivit ; et étant monté le
" prémier ſur la tribune aux harangues, il y parla
" avec tant de force, et d'éloquence, que les plus
" gens de bien parmi le peuple demeurerent con-
" vaincus, que ce plan ſecret d'une conjuration,
" dont les tribuns faiſoient tant de bruit, n'étoit
" qu'un artifice dont ils ſe ſervoient pour pouvoir
" perdre leurs ennemis. Il n'y eut que la plus
" vile populace, qui voulut toujours croire la
" réalité de cette conſpiration imaginaire, qui ſer-

" voit à repaître ſon animoſité contre les patri-
" ciens ; et les tribuns l'entretenoient avec ſoin
" dans une erreur, qui leur donnoit lieu de ſe faire
" valoir.

" Un Sabin, nommé Appius Herdonius, s'ima-
" ginant qu'il étoit aſſés facile de ſurprendre la
" ville de Rome à la faveur des diviſions qui
" regnoient entre le peuple et le ſénat, forma la
" reſolution, ou de s'en faire le ſouverain, ou de
" la livrer à la communauté des Sabins, en cas
" qu'il ne pût, avec ſes propres forces, ſe main-
" tenir dans ſon uſurpation. C'étoit un homme,
" diſtingué dans ſon païs par ſa naiſſance, par ſes
" richeſſes, et par un grand nombre de cliens. Il
" étoit d'ailleurs ambitieux, hardi, entreprenant.
" Il ſe flattoit de faire ſoulever les eſclaves, d'at-
" tirer à ſon parti tous les bannis, et même de
" faire déclarer le petit peuple en ſa faveur.
" Aïant communiqué ſon deſſein à ſes amis par-
" ticuliers, pluſieurs s'attacherent à ſa fortune,
" dans la vûe de s'enrichir. Il raſſembla par
" leur moïen juſqu'à quatre mille hommes, tant
" de ſes cliens, que d'un grand nombre d'eſclaves
" fugitifs, de bannis, et d'avanturiers. Il marcha
" avec eux vers Rome, où il arriva avant le jour :
" monta, ſans être apperçu, ſur le mont Capito-
" lin ; et s'empara du temple de Jupiter, et de
" la fortereſſe, qui y étoit attachée. Auſſi-tôt

" il

" il ſe jette dans les maiſons voiſines ; et coupe la
" gorge à tous ceux, qui ne veulent pas ſe joindre
" à lui, tandis qu'une partie de ſes ſoldats ſe re-
" tranchent, et font des coupures le long de la mon-
" tagne. Les Romains, qui échappent à la fu-
" reur du ſoldat, deſcendent dans la ville, et y
" portent l'épouvante. L'allarme ſe repand de
" tous cotés ; et les conſuls, ne ſachant ſi c'étoit
" l'ennemi domeſtique, ou l'étranger qu'ils de-
" voient craindre, mettent des corps de garde
" dans la place, et aux portes de la ville. Enfin
" le jour fait connoître le chef d'une entrepriſe ſi
" hardie.

" Les ſoldats d'Herdonius, pour empêcher le
" peuple de prendre les armes, crient que leur
" général n'eſt venu à Rome, que pour délivrer
" les habitans de la tirannie du ſénat, pour abolir
" les uſures, et pour établir des loix favorables au
" peuple. Lui même, du haut du capitole, ar-
" bore un chapeau au bout d'un javelot, comme
" le ſignal de la liberté. Cependant le ſénat
" voulut faire prendre les armes aux citoïens.
" Ceux-ci refuſerent d'abord d'obeir ; mais
" quand on leur eut promis de nommer des com-
" miſſaires pour l'établiſſement d'un corps de loix,
" ils marcherent aux ennemis. Herdonius, fa-
" voriſé par la ſupériorité du poſte qu'il occu-
" poit, ſoutint leurs efforts avec un courage

" déterminé. On ſe battit avec beaucoup de fu-
" reur, et une opiniatreté égale ; mais après un
" combat de douze heures, les Romains empor-
" terent les retranchemens. Herdonius, ſe voïant
" ſans reſſource, ſe paſſa ſon épée au travers du
" corps : la plus part des ſoldats, qui lui reſtoient,
" ſuivirent ſon exemple : quelques uns ſe préci-
" piterent du haut de la montagne ; et ceux, que
" les Romains purent prendre en vie, furent trai-
" tés comme des voleurs.

" Le conſul Valérius avoit été tué dans la mê-
" lée, et il étoit queſtion de lui donner un ſuc-
" ceſſeur, Le ſénat prit ſi bien ſes méſures,
" qu'il fit élire Quintius Cincinnatus. Ceux, qu'il
" envoïa le chercher à la campagne, le trouverent
" conduiſant lui-même ſa charue. Aïant appris
" le ſujet de leur voïage, il demeura quelque tems
" embaraſſé ſur le parti, qu'il avoit à prendre ;
" mais l'amour de la patrie l'emportant ſur celui
" de la retraite, il accepta le conſulat. Dès
" qu'il fut à Rome, il mania les affaires avec tant
" de ſageſſe et de prudence, qu'il força, pour ainſi
" dire, les tribuns de lui promettre, qu'ils ne fe-
" roient au peuple aucune propoſition touchant
" l'établiſſement des loix nouvelles. Au lieu de
" faire la guerre, il emploïa tout le tems de ſon
" conſulat à rendre juſtice aux particuliers. Il
" écoutoit tout le monde avec bonté : il exami-

" noit

" noit avec attention le droit des parties ; et ren-
" doit enſuite des jugemens ſi équitables, que le
" peuple, charmé de la douceur de ſon gouverne-
" ment, ſembloit avoir oublié, qu'il y eut des
" tribuns dans la république. Le ſénat voulant le
" continuer dans le conſulat, il s'y oppoſa forte-
" ment ; et à peine fut il ſorti de charge, qu'il
" retourna à ſa campagne, pour y reprendre ſes
" occupations ordinaires.

" Il n'y reſta point lontems. Le conſul Minu-
" tius s'étant laiſſé enfermer avec ſon armée par
" les Eques dans des défilés, le ſénat eut recours
" au reméde, dont il ſe ſervoit dans les plus
" grandes calamités, c'eſt-à-dire à l'élection d'un
" dictateur. Le conſul Naulius, ſuivant le droit de
" ſa charge, nomma Quintius, qui vint ſe remettre
" à la tête de l'armée. Ce grand homme, en
" moins de quinze jours, dégagea le conſul : vain-
" quit les ennemis ; et rentra triomphant dans
" Rome. Il abdiqua la dictature ſeize jours
" après qu'il en avoit été revetu, quoi qu'il eût pu
" retenir cette dignité pendant ſix mois. Une
" telle modération augmenta l'affection de ſes
" concitoïens, et les engagea à rapeller ſon fils
" Céſon de ſon exil.

" Sous le conſulat de C. Horatius, et de Q.
" Minucius, les tribuns du peuple proteſtant, qu'ils
" ne ſouffriroient pas qu'aucun plébeien donnât

" ſon

" ſon nom pour aller à la guerre, qu'on n'eût pro-
" cédé à l'élection des commiſſaires, Quintius re-
" préſenta au ſénat, que, ſans s'amuſer à diſputer
" contre eux, les ſénateurs, les patriciens, leurs
" amis, et leurs cliens devoient prendre les armes,
" pour engager par là tous les gens de bien à
" les ſuivre. Il ajouta, qu'il étoit prêt, quoi-
" qu'accablé d'années, à leur en donner l'exemple,
" et qu'il ſeroit charmé de trouver dans le combat,
" ou une victoire glorieuſe, ou une mort ho-
" norable.

" Tout le ſénat applaudit à un ſentiment ſi
" généreux. Les ſénateurs, et les patriciens cou-
" rurent aux armes; et ſuivis de leurs enfans, de
" leurs cliens, et de leurs domeſtiques, ils ſe ren-
" dirent dans la place publique. Le peuple, qui
" y étoit accouru, fut touché d'un ſpectacle ſi
" nouveau. Les tribuns mêmes, croïant devoir
" s'accommoder au tems, ſe contenterent de de-
" mander au ſénat, qu'il lui plût de joindre cinq
" tribuns aux prémiers, qui avoient été établis ſur
" le mont ſacré; et cette demande leur fut ac-
" cordée pour le bien de la paix.

" Cette complaiſance du ſénat porta peu de
" tems après un des tribuns, nommé Icilius, à
" propoſer, qu'on abandonnât au peuple le mont
" Aventin, ou du moins la partie de cette mon-
" tagne, qui n'étoit point occupée par des pa-

" triciens;

" triciens ; et comme il s'apperçut, que les conſuls
" affectoient d'éloigner la convocation du ſénat,
" qu'il leur avoit demandée, il leur envoïa un
" appariteur, pour leur commander de ſa part de
" le convoquer ſur le champ. Les conſuls indignés
" de l'audace du tribun, et du manque de reſpect
" de l'appariteur, firent chaſſer honteuſement ce
" porteur de meſſage, après lui avoir fait donner
" quelques coups de bâton par un de leurs licteurs.
" C'en fut aſſés pour engager le tribun à faire
" arrêter ce licteur, et à demander dans une aſ-
" ſemblée du peuple, qu'on le condamnât à mort
" comme un ſacrilege. En vain le ſénat tâcha de
" gagner quelqu'un des tribuns, qui pût s'oppoſer
" à Icilius. Celui-ci les avoit tous mis dans ſes
" intérêts ; et le malheureux licteur auroit péri,
" pour avoir obeï trop ponctuellement aux ordres
" des conſuls, ſi le ſénat n'eut cedé au peuple le
" mont Aventin. Ce qu'il y eut de plus
" chagrinant pour ce corps, c'eſt que les tribuns,
" à l'exemple d'Icilius, ſe maintinrent dans la poſ-
" ſeſſion de le convoquer ; eux, qui dans leur in-
" ſtitution, n'oſoient entrer dans un lieu ſi reſpec-
" table, s'ils n'y étoient appellés, et qui atten-
" doient ſous un portique les ordres de la com-
" pagnie comme de ſimples officiers.

" Les conſuls T. Romilius, et C. Véturius,
" aïant reſolu de faire la guerre aux Sabins, et aux

" Eques,

" Eques, pour ſe venger de leurs brigandages, et " de leurs irruptions continuelles, procéderent à " l'enrollement des plébeiens avec une rigueur in- " ſuportable dans un état républicain. Ils n'ad- " mettoient aucune excuſe ; et ils condamnoient " à de groſſes amandes ceux, qui ne ſe préſentoient " pas auſſi-tôt qu'ils étoient appellés. Romilius " en fit même arrêter pluſieurs, qui ſous différens " prétextes vouloient ſe diſpenſer de marcher en " campagne. Les tribuns prirent le parti de " ces derniers, et tenterent de les enlever des " mains des licteurs. Les conſuls voulurent ſou- " tenir l'exécution de leur ordonnance. Les tri- " buns, irrités de leur oppoſition, et ſoutenus de " la populace, furent aſſés hardis pour entre- " prendre de les arrêter, et pour commander aux " édiles de les conduire dans les priſons publiques. " Cette audace ſans exemple augmente le tumulte. " Les patriciens indignés ſe jettent dans la foule : " frappent indifféremment tout ce qui leur fait " reſiſtance : diſſipent l'aſſemblée ; et obligent les " tribuns à s'enfuir comme les autres. Les deux " conſuls aïant refuſé de venir rendre compte de " leur conduite devant l'aſſemblée du peuple, où " les tribuns les avoient fait citer, ceux ci, qui ſe " flattoient que le ſénat les obligeroit, comme " Céſon, à ſe ſoumettre au jugement du peuple, " ſe rendirent au palais ; mais voïant que les ſé-

" nateurs

" nateurs avoient envie de trainer l'affaire en lon-
" gueur, ils convoquerent le lendemain une aſ-
" ſemblée, dans laquelle ils déclarerent au peuple
" qu'ils n'attendoient point de juſtice d'un corps,
" où leurs ennemis dominoient, et qu'ils alloient
" abdiquer le tribunat, ſi on ne prenoit des reſo-
" lutions pleines de vigueur, et ſi néceſſaires pour
" la conſervation de leur dignité.

" On convint de condamner les conſuls à
" l'amande ; mais les tribuns, s'appercevant le
" jour ſuivant, après que la prémiere chaleur des
" eſprits fut appaiſée, que le peuple ne faiſoit pas
" paroître beaucoup d'empreſſement pour une
" affaire qu'il croïoit ne le regarder en rien, dif-
" férerent leur vengeance, ou plutôt la révetirent
" du prétexte des intérêts du peuple, en de-
" mandant, qu'on dreſſât un corps de loix qui fût
" rendu public, et qu'on procédât au partage des
" terres. Le lendemain fut aſſigné pour la pu-
" blication de la loi ; mais dès qu' Icilius eut com-
" mandé qu'on diſtribuât les bulletins au peuple,
" une partie des patriciens enleverent les urnes ;
" et les autres écarterent le peuple, et ſe rendirent
" les maîtres de la place.

" Cependant il arriva des couriers de Tuſculum,
" qui dirent, que les Eques s'étoient jéttés ſur le
" territoire de cette ville : qu'ils mettoient tout à
" feu, et à ſang dans la campagne : qu'il étoit à

" craindre,

" craindre, qu'ils n'emportaſſent la place, s'ils
" en formoient le ſiege ; et que les habitans de-
" mandoient du ſecours. Le ſénat ordonna auſſi-
" tôt aux conſuls de ſe mettre en campagne avec
" les forces de la république. Quant aux tribuns,
" ils ne manquerent pas de s'oppoſer à leur ordi-
" naire à la levée des troupes, voulant faire acheter
" leur conſentement par la publication de la loi.
" Mais le peuple, plus reconnoiſſant que ces ma-
" giſtrats, ſe reſſouvenant du ſecours qu'il avoit
" reçû en pluſieurs occaſions de Tuſculum, offrit
" de bonne grace de prendre les armes. On leva
" promptement une armée, dont les deux conſuls
" eurent le commandement ; et un plébeien
" nommé Siccius Dentatus, qui avoit donné des
" preuves de ſa valeur pendant quarante ans, ſe
" préſenta pour les ſuivre : quoi que de tous les
" plébeiens, il fût celui qui eût le plus vivement
" harangué en faveur de la loi. Il étoit à la tête
" de huit cens vétérans comme lui, qui avoient
" tous achevé le tems de ſervice preſcrit par les
" loix, mais qui dans cette occaſion voulurent
" encore aller à la guerre, ſous le commandement
" particulier d'un homme, qu'ils nommoient
" hautement l'Achille Romain.

" L'armée s'avança juſqu'à Algide, où les
" ennemis étoient retranchés ſur le haut d'une
" montagne ; et elle campa ſur une éminence

" oppoſée.

" oppoſée. Romilius, aïant remarqué que les Eques
" étoient ſortis de leur camp, et que repandus
" dans la campagne ils ravageoient impunément
" juſqu' au pié des retranchemens des Romains,
" reſolut de les charger, et de faire attaquer en
" même tems le camp qu'ils avoient ſur la mon-
" tagne, afin qu'ils ne ſuſſent pas de quel côté
" étoit la véritable attaque. Dans cétte vûe il fit
" appeller Siccius Dentatus ; et après lui avoir
" dit, que ſon collegue, et lui alloient marcher
" aux ennemis, il lui ordonna de pouſſer avec
" ſes vétérans juſqu' aux retranchemens des enne-
" mis, et de tâcher de s'en rendre maître. *Je*
" *ſuis prêt*, lui répondit Siccius, *d'obeir à vos*
" *ordres ; mais ſouffrez que je vous repréſente, que*
" *l'exécution m'en paroit impoſſible, et même dan-*
" *gereuſe. Croïez vous, que huit cens hommes puiſ-*
" *ſent reſiſter à l'armée entiere des ennemis qui nous*
" *prendra par derriere, dans le tems même que nous*
" *aurons en tête ceux, qui occupent le chemin de la*
" *montagne ?*

" Le conſul, irrité des remontrances de Siccius,
" lui répartit bruſquement, que ſans ſe mêler de
" faire le général, il n'avoit qu'à obeïr aux ordres
" qu'on lui donnoit ; où que, s'il y trouvoit trop
" de difficulté, il en chargeroit d'autres, qui, ſans
" faire les capables, ſauroient bien s'en acquitter

" avec

" avec honneur. *Pour vous, grand capitaine*", ajouta-t-il, " *qui faites la guerre depuis quarante* " *ans, qui vous êtes trouvé à un infinité de combats,* " *et dont tout le corps eſt couvert de bleſſures, re-* " *tournez à Rome, ſans avoir oſé enviſager l'ennemi;* " *et rapportez ſur la place cette langue ſi éloquente,* " *et plus redoutable à vos concitoïens que vôtre épée* " *ne l'eſt aux Eques, qui ſont les ennemis de la* " *patrie.*

" Siccius, outré des reproches de ſon général, " lui répondit fierement, qu'il voïoit bien qu'il " avoit envie de le faire périr, ou de le déſhonnorer. " *Mais,* " ajouta-t-il, " *L'un eſt plus facile* " *que l'autre. Je vais marcher au camp ennemi;* " *et ſi je ne l'emporte pas, j'aurai au moins la gloire* " *de me faire tuer en chemin avec mes compagnons.* " Auſſi-tôt il ſe met à la tête de ſes vétérans: " prend un grand détour: arrive au ſommet de " la montagne; et s'approche du camp ennemi, " à la faveur des bois, ſans avoir été aperçu par " les ſentinelles, et les gardes avancées.

" Cependant les Eques, et les Romains en " étoient venus aux mains dans la plaine; et la " plus part des ſoldats, qui avoient ordre de " garder le camp, étoient accourus ſur le bord de " la montagne pour voir la bataille. Siccius " profite de leur négligence: fond ſur le camp: " ſurprend

" ſurprend la garde : taille en pieces tout ce qui
" s'oppoſe à ſes efforts ; et aïant laiſſé quelques
" ſoldats dans le camp, il tombe ſur ceux qui
" regardoient le combat, et en tue la plus grande
" partie. Les autres ſe jettent dans un chemin
" creux, qui conduiſoit dans la plaine, et où les
" Eques avoient laiſſé quelques cohortes pour
" aſſûrer leur retraite. Siccius les pourſuit : les
" pouſſe, et les renverſe ſur ce corps de garde.
" Tous prennent la fuite ; et en allant chercher
" leur ſûreté dans le gros de l'armée, ils y por-
" tent l'épouvante, qui augmente par l'arrivée
" des vétérans. Les Eques, ſe voïant attaqués
" par derriere, prennent la fuite. Les uns
" veulent regagner la montagne : d'autres s'écartent
" dans la plaine ; mais par tout ils rencontrent
" l'ennemi. La plûpart furent taillés en pieces ;
" et il ne ſe ſauva que ceux que les Romains
" voulurent bien faire priſonniers, ou ceux qui é-
" chaperent à la faveur de la nuit, qui ſurvint du-
" rant le combat.

" Pendant que les conſuls achevoient de
" vaincre en pourſuivant les fuiards, Siccius tra-
" vailloit à les priver des fruits, et des honneurs
" de la victoire. Etant remonté avec ſa troupe
" dans le camp ennemi, il coupa la gorge aux
" priſonniers : tua les chevaux : mit le feu aux
" tentes, aux armes, et à tout le bagage ; et ne

" laiſſa aucune des marques de victoire, qu'on " exigeoit des généraux, quand ils demandoient " l'honneur du triomphe. Il marcha enſuite " vers Rome ; et y étant arrivé, il apprit au " peuple la victoire, qu'on venoit de remporter " ſur les Eques : il ſe plaignit de l'inhumanité " des conſuls, qui l'avoient expoſé avec ſa troupe " à une mort, qui paroiſſoit certaine : il raconta " par quel bonheur il avoit échapé aux pieges " qu'ils lui avoient tendus ; et demanda en grace, " qu'on ne décernât point les honneurs du tri- " omphe à des généraux, qui ne s'étoient ſervi " de leur autorité, que pour faire périr ſans né- " ceſſité leurs propres concitoïens. Le peuple, " qui n'étoit déja que trop indiſpoſé contre " les patriciens, lui promit de ne jamais con- " ſentir à leur triomphe ; et il lui tint pa- " role.

" Sous le conſulat de Sp. Tarpius, et d' A. " Hatérius le peuple, toujours inquiet, revint, " Seigneur, à la loi Térentilla ; et demanda au " ſénat, qu'à la place de ces jugemens arbi- " traires qu'on rendoit, on établît un corps de " loix connu de tous les citoïens, et qui ſer- " vit de regle dans la république, tant à " l'égard du gouvernement, et des affaires " publiques, que par rapport aux différens, qui " naiſſoient tous les jours entre les particuliers.

" Le

" Le ſénat, lui aïant accordé cette demande,
" on envoïa des députés à Athenes pour y re-
" cueillir les loix de Solon, et s'y inſtruire de
" la forme du gouvernement des républiques
" voiſines. A leur retour on tint une aſſem-
" blée ſolemnelle du peuple, convoquée par cen-
" turies ; et on y procéda à l'élection des dé-
" cemvirs, qui devoient faire choix des loix, qui
" paroîtroient les plus convenables à la con-
" ſtitution préſente de l'état. Appius Claudius,
" et T. Génutius, qui avoient abdiqué le con-
" ſulat, furent nommés les prémiers. Les
" ſuffrages tomberent enſuite ſur L. Seſtius Vé-
" turius, C. Julius, A. Manlius, Ser. Sulpitius,
" P. Curatius, T. Romilius, et Sp. Poſthumius.
" Ces magiſtrats rendoient ſucceſſivement juſtice
" dans la place ; et ils le faiſoient avec tant
" d'équité, que le peuple, charmé de leur con-
" duite, ſembloit avoir oublié ſes tribuns. Ils
" travaillerent avec beaucoup d'application pen-
" dant toute l'année à la compilation des loix ;
" et quand leur ouvrage fut achevé, ils pro-
" poſerent dix tables, dont les unes concernoient
" le droit ſacré, les autres le droit public, et le
" plus grand nombre le droit particulier. Toutes
" les loix contenues dans ces dix tables furent
" reçûes du conſentement des centuries. Il
" y eut ſeulement quelques particuliers, qui

" dirent, qu'il y manquoit pluſieurs reglemens,
" dont on pourroit encore compoſer deux tables,
" qu'on ajouteroit aux dix autres ; et cette vûe
" fit naître le deſir d'élire tout de nouveau des
" décemvirs pour une année.
" Appius eut l'habilité de ſe faire nommer pour
" le prémier décemvir, de faire donner l'exclu-
" ſion à tous ſes collegues du prémier décem-
" virat, et de faire tomber les ſuffrages ſur Q.
" Pétilius, C. Duellius, et Sp. Oppius tous trois
" plébeiens, et ſur Q. Fabius Vibulanus, M.
" Cornélius, M. Servilius, L. Minucius, T.
" Antonius, et M. Rabuléius, ſénateurs peu
" eſtimés dans leur compagnie, mais qui lui é-
" toient dévoués. Les décemvirs ne furent
" pas plu-tôt nommés, qu'ils formerent la
" reſolution de rendre leur domination perpé-
" tuelle. Ils commencerent à regner impé-
" rieuſement, et avec une autorité abſolue.
" Outre un grand nombre de Licteurs, ils é-
" toient toujours environnés d'une troupe de
" gens ſans nom, et ſans aveu ; et ce qui étoit
" encore plus déplorable, c'eſt qu'on vit bien-
" tôt à leur ſuite une foule de jeunes patriciens,
" qui dans la vûe de ſatisfaire leur paſſions, et de
" fournir à leurs plaiſirs, n'avoient point de honte
" d'être les miniſtres, et les complices de ceux de
" ces magiſtrats. Il n'y eut plus d'aſiles aſſés
" ſûrs pour la beauté, et la pudeur. Cette
" jeuneſſe

" jeuneſſe effrénée, à l'ombre du pouvoir ſouve-
" rain, enlevoit impunément les filles du ſein de
" leurs meres. D'autres, ſous de foibles pré-
" textes, s'emparoient du bien de leurs voiſins.
" En vain on en portoit des plaintes aux dé-
" cemvirs, les malheureux étoient rejettés avec
" mépris ; et la faveur ſeule, et des vûes d'in-
" térêt tenoient lieu de juſtice et de droit. Que
" ſi quelqu'un étoit aſſés hardi pour faire écla-
" ter ſon reſſentiment, il étoit ou battu de
" verges comme un eſclave, ou envoïé en exil,
" ou mis à mort ; et la confiſcation ſuivoit tou-
" jours le ſupplice des malheureux.

" Comme l'autorité des décemvirs ne devoit
" durer qu'un an, on ſe flattoit, Seigneur, de
" voir expirer leur tirannie avec la fin de l'an-
" née ; mais quand elle fut finie, les tirans ſe mon-
" trerent à découvert ; et malgré lé ſénat, et le
" peuple, ils ſe maintinrent dans le gouverne-
" ment, ſans autre droit que celui de la force, et
" de la violence. Tout ce qui leur faiſoit om-
" brage fut proſcrit : pluſieurs citoïens ſe bannirent
" eux mêmes de leur patrie ; et Rome, en peu de
" tems, parut un déſert.

" Cependant les Eques, et les Sabins, vou-
" lant profiter de la conſternation où étoit le
" peuple Romain, leverent deux armées. Les
" Sabins s'avancerent le long du Tibre, juſqu' à

" cent quarante ſtades de Rome ; et les Eques,
" après avoir ravagé le territoire de Tuſculum,
" vinrent camper près d'Algide. Ces deux ar-
" mées ſembloient ménacer Rome d'un ſiege :
" ce qui épouvanta les décemvirs. Il étoit né-
" ceſſaire qu'ils armaſſent ; mais ils ne pouvoient
" le faire ſans le conſentement du ſénat, et du
" peuple ; et ils ſavoient aſſés combien ils é-
" toient odieux aux uns, et aux autres. Après
" bien des déliberations ſur le parti qu'ils avoient
" à prendre, ils ſe déterminerent à convoquer le
" ſénat ; et malgré l'oppoſition des anciens ſé-
" nateurs, il ſe firent remettre par cette aſſemblée
" le ſoin de la guerre, et le commandement des
" armées. Le peuple, deſtitué de ſes tribuns, ſe
" vit obligé de ſe faire enrôler : les légions fu-
" rent bien-tôt complettes ; et huit d'entre les
" décemvirs marcherent contre les ennemis.
" Comme les ſoldats appréhendoient d'augmen-
" ter la puiſſance des tirans, en les rendant victo-
" rieux, ils ne voulurent point vaincre. Les
" armées Romaines furent défaites preſque ſans
" combattre. Ce fut moins des batailles que des
" fuites concertées ; et les ſoldats ne ſe rallierent,
" que quand ils ne furent plus en vûe des en-
" nemis. On apprit à Rome la nouvelle de ces
" déroutes avec la même joïe, qu'on auroit

" eu

" eu dans un autre tems d'une grande vic-
" toire.

" Si l'orgueil des décemvirs, la dureté de
" leur domination, et leurs injuſtices diſpoſerent
" les eſprits à la revolte, la paſſion d'Appius
" pour la jeune Virginie fut, Seigneur, la cauſe
" de leur ruine. Virginius, pere de cette fille,
" s'étant vû réduit à la triſte néceſſité de lui en-
" foncer un poignard dans le ſein pour la dérober
" à la brutalité de ce décemvir, les armées ſe
" ſouleverent: revinrent à Rome: demanderent
" la caſſation du décemvirat, et la punition des
" decemvirs; et forcerent ceux-ci à ſe démettre
" de leur dignité, et à ſe bannir eux mêmes,
" pour chercher leur ſalut dans la fuite.
" On retablit enſuite le conſulat, et le tri-
" bunat; et on rendit au peuple tous ſes privi-
" leges.

" Quand la paix fut retablie dans Rome, les
" deux conſuls ſe diſpoſerent à marcher contre
" les Sabins, les Eques, et les Volſques; mais
" avant de ſortir de la ville, ils expoſerent les
" dernieres loix des décemvirs, gravées ſur des
" tables de cuivre. Ils ſe mirent enſuite chacun
" à la tête d'un armée; et l'un, et l'autre rem-
" porta une victoire complete. A leur retour
" ils demanderent, que, ſuivant l'uſage, on en
" rendît des actions de graces ſolemnelles aux

" Dieux, et qu'ils fuſſent reçûs dans Rome en
" triomphe. Mais la pluſpart des ſénateurs, qui
" ne pouvoient leur pardonner l'attachement
" qu'ils avoient fait paroître pour les intérêts du
" peuple, ſe firent un plaiſir ſecret de leur re-
" fuſer cet honneur, qui juſqu'alors n'avoit dé-
" pendu que du ſénat. Les conſuls, outrés d'un
" refus qui les déſhonnoroit, en porterent leurs
" plaintes dans l'aſſemblée du peuple, qui leur
" décerna le triomphe. C'étoit encore une nou-
" velle entrepriſe des tribuns ſur l'autorité du ſé-
" nat. Ils n'en demeurerent pas là. Ces ma-
" giſtrats plébeiens, qui, par la complaiſance des
" conſuls, avoient une autorité abſolue dans la
" république, reſolurent entre eux de ſe perpé-
" tuer dans le tribunat ; et leur projet ambitieux
" auroit infalliblement reüſſi, s'il ne s'étoit trou-
" vé parmi eux un homme aſſés habile, et aſſés
" modéré, pour faire élire de nouveaux tribuns,
" au nombre deſquels on fut ſurpris de voir S.
" Tarpéius, et A. Halérius tous deux patriciens,
" anciens ſénateurs, et même conſulaires : ce qui
" étoit formellement contre l'inſtitution du tri-
" bunat, qui n'admettoit que des plébeiens.

" Quelque tems après le peuple devenu plus
" fier, et plus entreprénant par une victoire,
" qu'il venoit de remporter ſur les Volſques, et
" les Eques, demanda qu'on abolît comme un

" reſte

" reſte de la tirannie des décemvirs la loi injuri-
" euſe, qui lui interdiſoit toute alliance avec des
" familles patriciennes, et qu'on fît un loi nou-
" velle qui admît dans la ſuite les plébeiens au
" conſulat. M. Génutius, et C. Curtius, qui
" étoient alors conſuls, tacherent d'éluder ces
" propoſitions, ſous prétexte, qu'il étoit venu des
" avis, que les ennemis ſe diſpoſoient à recommen-
" cer la guerre. Dans cette vûe ils ordonnerent
" des levées; mais les tribuns, aïant empêché le
" peuple de s'enrôler, il fallut chercher un moïen
" de les contenter. On leur propoſa de ſuſpendre
" pour un tems l'élection des conſuls, et de créer
" en leur place ſix tribuns militaires, qui auroient
" les mêmes fonctions, et la même autorité, dont
" les trois prémiers ſeroient toujours patriciens, et
" les trois autres pourroient être plébeiens. Ces
" magiſtrats, charmés de voir que le ſénat con-
" ſentoit que le peuple fût admis dans le gouverne-
" ment de la république, promirent de ne
" plus s'oppoſer à l'enrôlement des citoïens. On
" tint quelques jours après une aſſemblée pour
" l'élection des tribuns militaires; et le peuple,
" content d'avoir obtenu le droit de concourir
" dans cette élection, donna tous ſes ſuffrages à
" des patriciens.

" Le

" Le conſulat, Seigneur, fut retabli au bout de
" trois mois ; et il ne ſe paſſa rien de conſidérable
" ſous celui des prémiers conſuls ; mais ſous le
" ſuivant on érigea la cenſure, charge nouvelle,
" qui dans ſes commencemens parut peu con-
" ſidérable, et devint dans la ſuite, par le pou-
" voir qu'on y attacha, le comble des honneurs,
" et la magiſtrature la plus redoutable de la ré-
" publique.

" Les préteurs n'étoient d'abord chargés que
" de tenir un état exact des noms, des biens, de
" l'âge, et des conditions de tous les chefs de
" famille : des noms, et de l'âge de leur enfans, et
" de leurs eſclaves ; mais comme les hommes ne
" cherchent ordinairement, Seigneur, qu'á étendre
" leur autorité, ils s'attribuent à préſent la réfor-
" mation des moeurs : ils prennent connoiſſance de
" la conduite de tous les citoïens ; et les ſénateurs,
" et les chevaliers ſont ſoumis à leur cenſure auſſi-
" bien que le peuple. Quand ils font la revûe
" générale de toute la nation, il n'y a point de
" citoïen, qui ne tremble à la vûe de leur tribunal :
" le ſénateur par la crainte d'être chaſſé du ſénat :
" le chevalier dans l'appréhenſion d'être caſſé, et
" d'être privé du cheval que la république lui
" entretient ; et le ſimple citoïen par la peur
" d'être raïé de ſa claſſe, et réduit dans la derniere,

" ou

" ou du moins dans une des centuries moins ho-
" norables que la ſienne : en ſorte que cette crainte
" ſalutaire eſt le ſoutien des loix, le noeud de la
" concorde ; et comme la gardienne de la mo-
" deſtie et de la pudeur.

" Sous le conſulat de Proculus Géganius, et de
" L. Ménénius, il ſurvint, Seigneur, une famine,
" à la faveur de laquelle un particulier fut à la
" veille de s'emparer de l'autorité ſouveraine.
" Il s'appelloit S. Mélius, et étoit chevalier Ro-
" main. Après avoir gagné le petit peuple par
" des diſtributions de bled, et quelques tribuns
" par argent, il fit porter dans ſa maiſon une
" grande quantité d'armes ; mais ſes deſſeins
" aïant été découverts, il fut tué par Servilius,
" au milieu d'une troupe de ſes partiſans, qu'il
" ſollicitoit à la revolte.

" Les Volſques, voulant faire comme un dernier
" effort pour s'empêcher de ſubir le joug des
" Romains, leverent un grand nombre de troupes:
" firent choix d'excellens capitaines ; et n'omirent
" aucune de ces ſages précautions, qu'on peut
" regarder comme les gages aſſûrés d'un bon
" ſuccès. Rome leur oppoſa C. Sempronius,
" prémier conſul. C'étoit un ſeigneur plein de
" valeur, populaire, et familier avec les ſoldats
" dont il étoit adoré ; mais plus ſoldat que grand
" capitaine, il faiſoit la guerre, comme ſi le cou-

" rage

" rage ſeul eût ſuffi pour remplir les devoirs d'un
" général. Il s'avança vers les ennemis, comme
" s'il eût été à une victoire certaine. Les deux
" armées furent bien-tôt en préſence, et en
" vinrent aux mains. Les Volſques, conduits par
" un habile général, preſſent, pouſſent ; et en-
" foncent les légions, qui étoient en déſordre. Le
" ſoldat Romain, au lieu d'attaquer, ne ſonge qu'à
" éviter les coups de l'ennemi. On plie inſen-
" ſiblement : on cede peu à peu ; et enfin on eſt
" contraint de reculer. Le conſul, qui s'en apper-
" çoit, ſe porte dans les endroits, où il y a plus de
" péril ; et tâche d'animer ſes ſoldats par ſon
" exemple, et par ſes reproches ; mais ceux-ci
" n'examinent rien : n'entendent plus ſa voix, ni
" ſes ordres ; et font voir, qu'ils ne craignent que
" l'ennemi, et la mort. Enfin la bataille étoit
" perdue, ſi Sext. Tempanius, ancien capitaine
" de cavalerie, n'eût propoſé aux autres officiers
" du même corps de deſcendre de cheval, et de
" ſe jetter à la tête des légions, pour ſoutenir
" l'effort des ennemis. On combattit bien avant
" dans la nuit, ſans que les deux généraux puſſent
" découvrir de quel côté étoit l'avantage ; et
" il n'y eut que les ténebres, et la laſſitude, qui
" ſéparerent les deux armées.

" Quelques

" Quelques mois après cette bataille, le peuple, " pour reconnoître les ſervices de Tempanius, " l'élut pour tribun, avec trois autres officiers, qui " s'étoient diſtingués comme lui ; et il fit voir " dans cette place, qu'il avoit autant de généroſité " que de valeur ; car L. Hortenſius, un de ſes " collegues, aïant fait aſſigner Sempronius, après " que l'année de ſon conſulat fut expirée, pour " rendre compte devant l'aſſemblée du peuple de " la conduite qu'il avoit tenue dans la bataille " contre les Volſques, il prit hautement ſa défenſe ; " et par ſes réponſes pleines de modeſtie, il en- " gagea Hortenſius à ſe déſiſter de ſon action, et " à déclarer qu'il ne pourſuivroit point d'avan- " tage un général malheureux à la vérité, mais " qui avoit ſû ſe rendre cher, et agréable à ſes " ſoldats.

" Les Eques aïant ſurpris la ville de Voles, on " envoïa contre eux M. Poſthumius Régilenſis, " qui étoit actuellement tribun militaire. Ce gé- " néral ſavoit faire la guerre ; mais il étoit dur, " hautain, fier de ſa naiſſance, et de ſa dignité ; et " il portoit trop loin cette diſtinction dans une " république, où tous les citoïens ſe prétendoient " égaux. Pour encourager ſes ſoldats à faire " leur devoir, il leur promit de leur abandonner " le pillage de Voles, s'ils s'en rendoient maîtres ;

" mais

" mais dès que la ville fut prise, il fit vendre tout
" ce qui s'y trouva au profit du trésor public.
" Sextius, tribun du peuple, proposa quelque
" tems après en pleine assemblée, que pour dé-
" dommager les soldats de Posthumius du manque
" de parole de leur général, on leur donnât au
" moins le territoire de Voles ; et pour faire passer
" plus facilement cette proposition, il renouvella
" en même tems l'ancienne prétention du partage
" des terres. Tout le peuple applaudit à sa de-
" mande. Posthumius, que ses collegues avoient
" mandé, pour s'opposer conjointement aux en-
" trepriſes des tribuns du peuple, s'étant trouvé
" comme les autres sénateurs dans cette assemblée,
" où il y avoit quelques uns de ses soldats mêlés
" dans la foule, et qui demandoient ce partage
" avec de grands cris, dit qu'il en arriveroit mal
" à ses gens, s'ils ne demeuroient en repos. Cette
" ménace passa aussi-tôt dans son armée ; et à son
" retour il fut tué par ses propres soldats.

" L'an 344 depuis la fondation de Rome trois
" tribuns du peuple du nom d'Icilius entreprirent,
" Seigneur, d'enlever aux patriciens la queſture,
" qui n'étoit point encore sortie du prémier
" ordre. Ceux, qui étoient revetus de cette
" dignité, avoient soin du trésor public. Les
" Icilius eurent l'habilité de la faire donner à trois
" plébeiens ; et de tous les patriciens, qui la de-

" manderent

" manderent, il n'y eut que Céſo Fabius Ambuſtus,
" qui pût l'obtenir.

" Tous les citoïens Romains avoient été juſqu'
" alors à la guerre à leurs dépens : il falloit que
" chacun tirât de ſon petit héritage de quoi ſubſiſter
" tant en campagne, que pendant le quartier
" d'hiver ; et ſouvent, quand la campagne duroit
" trop lontems, les terres, ſurtout celles des
" pauvres plébeiens demeuroient en friche. De là
" étoient venus les emprunts, les uſures multi-
" pliées par les intérêts, et enſuite les plaintes, et
" les ſéditions. Le ſénat, pour prévenir ces de-
" ſordres, ordonna que dans la ſuite les ſoldats
" ſeroient païés des deniers du public, et que
" pour ſubvenir à cette dépenſe, il ſe feroit une
" nouvelle impoſition, dont aucun citoïen ne ſeroit
" exempt.

" Aux prémieres nouvelles de ce ſénatus con-
" ſulte, le peuple fut tranſporté de joïe, et ac-
" courut de tous côtés aux portes du palais. Les
" uns baiſoient les mains des ſénateurs : d'autres
" les appelloient tout haut les peres du peuple ;
" et tous proteſtoient, qu'ils étoient prêts de re-
" pandre juſqu' à la derniere goute de leur ſang
" pour la patrie, qu'ils regardoient comme une
" mere libérale, et généreuſe envers ſes enfans.
" Lé ſénatus conſulte fut approuvé par un plé-
" biſcite ; et chacun courut avec empreſſement

" païer

" païer un tribut leger, proportionné à ſes biens,
" et dont il lui devoit revenir un avantage con-
" ſidérable:

" Les habitans de Veïes aïant enlevé quelque
" butin ſur la république, ſans qu'il y eut pré-
" alablement aucune déclaration de guerre, on
" leur envoïa des ambaſſadeurs pour leur en de-
" mander raiſon; mais, au lieu d'excuſer, ou de
" juſtifier leurs incurſions, ils chaſſerent avec mé-
" pris ces ambaſſadeurs. Les Romains, encore plus
" irrités d'une conduite ſi ſuperbe que de leur
" brigandage, allerent Aſſieger la ville de Veïes,
" qui ne fut priſe qu'au bout de dix ans. Camille
" en commença le ſiege, en qualité de tribun
" militaire; et il le termina heureuſement pen-
" dant ſa dictature.

" A peine la république étoit elle en poſſeſſion
" d'une ville ſi conſidérable, que T. Siccinius
" Dentatus tribun du peuple propoſa d'en faire
" une ſeconde Rome, et d'y envoïer pour l'habiter
" la motié du ſénat, des chevaliers, et du peuple.
" Il en repréſentoit la ſituation, la force, la ma-
" gnificence, et le territoire plus étendu, et plus
" fertile que celui de Rome même; et il ajoûtoit
" que les Romains par ce moïen pourroient con-
" ſerver plus facilement leurs conquêtes. Le
" peuple, toujours avide de nouveautés, reçut
" d'abord ces propoſitions avec de grandes

" démonſtrations

" démonſtrations de joïe ; mais les ſénateurs, " aïant emploïé des motifs de religion pour en- " gager le peuple à ne pas quitter la patrie, il " n'y put reſiſter, et ceda quoiqu'à regret à ce " ſentiment intérieur, que produiſent toujours les " préjugés de l'éducation. La propoſition de " Sicinius fut rejettée à la pluralité des voix ; et " le ſénat, comme pour recompenſer le peuple " de ſa docilité, ordonna qu'on diſtribueroit par " tête ſept arpens des terres des Véïens à chaque " chef de famille, et que, pour porter les per- " ſonnes libres à ſe marier, on leur donneroit part " dans cette diſtribution.

" Cette libéralité, Seigneur, fit renaître l'u- " nion et la concorde entre les deux ordres ; et " les tribuns, qui la regardoient comme l'ouvrage " de Camille, ne purent la lui pardonner. Lu- " cius Apuléïus, un d'entre eux, lui aïant fait " donner aſſignation devant l'aſſemblée du " peuple, l'accuſa d'avoir détourné du pillage " de Veïes certaines portes de bronze, qu'on " voïoit chez lui. Camille, ſurpris de ce nouveau " genre d'accuſation, aſſembla ſes amis, et les " principaux de ſa tribu ; et les conjura de ne " pas ſouffrir, qu'on le condamnât ſur un ſi foible " prétexte.

" Ces plébeiens, gagnés par les tribuns, lui " répondirent, qu'ils païeroient volontiers l'a-

" mande, à laquelle il ſeroit condamné ; mais " qu'il n'étoit pas en leur pouvoir de le faire " abſoudre. Camille, déteſtant leur foibleſſe, " aima mieux ſortir de Rome, que de voir la " honte d'une condamnation attachée à ſon nom. " On dit, que, quand il fut à un mile de la " ville, il ſe tourna vers le capitole, et demanda " aux Dieux, que ſes citoïens ingrats ſe repen- " tiſſent bien-tôt d'avoir païé ſes ſervices par un " outrage ſi cruel ; et que leurs malheurs les " obligeât de le rappeller. Il ſe retira à Ardée, " ville peu éloignée de Rome, où il apprit, " qu'il avoit été condamné à une amande de " cent cinquante écus.

" Juſqu' ici, Seigneur, les Romains n'avoient " eu affaire qu'à leurs voiſins ; mais il leur ſur- " vint tout d'un coup une guerre étrangere, qui " mit la république à deux doigts de ſa perte. " Les Gaulois aſſiegeant Cluſium, ville de la " Toſcane, les habitans de cette place s'adreſ- " ſerent aux Romains, pour leur demander du " ſecours. Le ſénat, avant de le leur accorder, " envoïa les trois fils de Fabius Ambuſtus pour " traiter avec les chefs des ennemis. Ces dépu- " tés, aïant obtenu la permiſſion d'entrer dans " Cluſium pour y conférer avec les magiſtrats " en qualité de médiateurs, ſe mirent à la tête " des habitans dans une ſortie ; et Q. Fabius,

" chef

" chef de l'ambaſſade, tua de ſa propre main
" un des principaux d'entre les Gaulois. Ceux-
" ci, juſtement indignés d'un tel procédé, en
" envoïerent porter leurs plaintes à Rome. Le
" ſénat, au lieu de les ſatisfaire, renvoïa l'af-
" faire au peuple, qui, bien loin de punir les
" trois députés, les fit tribuns militaires. Au
" bruit de cette nouvelle, les Gaulois marche-
" rent contre les Romains. Les tribuns mili-
" taires vinrent à leur rencontre, avec une
" armée ; mais ils prirent ſi mal leurs méſures,
" que leurs troupes furent miſes en déroute, près
" de la riviere Allia.

" Si après la bataille les Gaulois avoient été
" droit à Rome, la république étoit perdue ;
" mais ces barbares, aïant emploïé près de trois
" jours à partager leur butin, donnerent le tems
" aux Romains de faire échapper leurs femmes,
" et leurs enfans ; et de ſe retirer dans le ca-
" pitole, où il n'étoit pas facile de les forcer.
" Etant entrés dans Rome qu'ils trouverent ſans
" défenſe, ils la pillerent : y mirent le feu ; et
" aſſiégerent le capitole. Une partie de leurs
" troupes ſe repandit dans la campagne pour
" ravager le païs. Le hazard les conduiſit vers
" Ardée, où Camille s'étoit retiré. Il arme les
" Ardeates : vient attaquer les Gaulois ; et en
" fait un grand carnage. Ceux, qui ſe ſauverent,

" furent pris, ou tués par les Antiates. Ce-
" pendant ceux des Gaulois, qui preſſoient le
" ſiege du capitole, s'en ſeroient rendus maîtres
" une certaine nuit, ſi des oïes n'avoient éveillé
" Manlius, qui les repouſſa, lorſ qu'ils étoient
" prêts d'y entrer. La famine obligea les Ro-
" mains de capituler ; et dans le tems que l'on
" diſputoit ſur le poids de l'or, qu'ils devoient
" donner pour leur délivrance, Camille arriva
" avec une armée : livra bataille aux Gaulois, au
" milieu de la ville : les défit ; et les aïant pour-
" ſuivis, les attaqua de nouveau, et les tailla en
" pieces. C'eſt ainſi que Rome fut re-
" couvrée par la valeur d'un exilé, qui ſacrifia
" ſon reſſentiment au ſalut de ſa patrie. On re-
" batit enſuite la ville : on remit les loix, et la
" police ſur pié ; et l'on continua le gouverne-
" ment des tribuns militaires.

" Ces magiſtrats, s'étant laiſſés enfermer dans
" des gorges, et dans des détroits par les Latins,
" et les Herniques, le ſénat leva une nouvelle
" armée, et en donna le commandement à Ca-
" mille. Ce grand homme, après les avoir
" délivrés, remporta tant de victoires, que ſes
" concitoïens ſe crurent obligés de lui déférer le
" tître de reſtaurateur de la patrie, et de ſecond
" fondateur de Rome. Il n'y eut que Manlius,
" qui s'oppoſa à l'eſtime, qu'on lui portoit. Il

" ne

" ne pouvoit ſouffrir, qu'on le lui préférât. *Si*
" *je n'avois conſervé le capitole*, diſoit il, *Camille*
" *auroit il pu recouvrer Rome ? Et quand il en a*
" *chaſſé les Gaulois, ne ſait on pas qu'il les a ſurpris*
" *dans une conférence, et dans le tems même*
" *qu'ils ſe repoſoient ſur la foi d'un traité ſo-*
" *lemnel ?*

" Comme Manlius avoit envie de s'emparer
" de l'autorité ſouveraine, il ne négligea rien pour
" gagner le petit peuple. Il païoit les dettes des
" uns : répondoit pour les autres ; et faiſoit en-
" tendre à ceux, qu'il ne pouvoit ſoulager, que,
" s'il ſe voïoit une fois à la tête des affaires, il
" acquitteroit leurs dettes avec l'argent qu'il pré-
" tendoit que les ſénateurs retenoient injuſtement.
" Son parti devint en peu de tems formidable au
" ſénat ; et pour prévenir ſes mauvais deſſeins,
" on créa dictateur L. Cornélius Coſſus. Ce
" magiſtrat le fit arrêter ; mais le peuple s'étant
" revolté, il fut contraint d'ordonner qu'il ſeroit
" mis en liberté. Sa ſortie de priſon, loin de
" mettre fin à la ſédition, donna un chef aux ſé-
" ditieux. On convint de lui faire ſon procès.
" Deux tribuns le citerent devant l'aſſemblée du
" peuple ; et malgré le crédit, qu'il s'étoit ac-
" quis par les largeſſes qu'il avoit faites, et les
" ſervices qu'il avoit rendus à la république, il
" fut abandonné de tout le monde, condamné à

" mort, et précipité du haut de la roche
" Tarpeïene.

" M. Fabius Ambuſtus avoit deux filles, dont
" l'aînée étoit mariée à un tribun militaire, et
" la cadette avoit épouſé un riche plébeien. Un
" jour, Seigneur, que celle-ci ſe trouva chez ſa
" ſoeur, le licteur, qui précédoit le tribun à ſon
" retour du ſénat, frappa à la porte avec le bâton
" des faiſſeaux. Le bruit extraordinaire qu'il fit
" épouvanta la femme du plébeien ; et ſa ſoeur
" ne la raſſura que par un ſouris malin, qui lui
" fit ſentir l'inégalité de leurs conditions. Sa
" vanité fut bleſſée par une différence ſi humi-
" liante pour elle. Elle tomba dans une ſombre
" mélancholie ; et quand on lui en demandoit le
" ſujet, elle affectoit d'en couvrir la cauſe par
" un ſilence opiniâtre. Son pere, et ſon mari,
" auxquels elle étoit chere, n'oublierent rien pour
" le vaincre. Enfin après avoir reſiſté autant
" qu'elle crut le pouvoir faire pour exciter leur
" curioſité, elle feignit de ſe rendre : elle leur
" avoua, les larmes aux yeux, et avec une eſpece
" de confuſion, que le chagrin la feroit mourir,
" ſi étant ſortie du même ſang que ſa ſoeur, ſon
" mari ne pouvoit pas parvenir aux mêmes di-
" gnités que ſon beau-frere. Les deux Romains
" lui promirent de ne rien épargner, pour
" mettre dans ſa maiſon les mêmes honneurs,

" qu'elle

" qu'elle avoit vûs dans celle de ſa ſoeur.
" Ils lui tinrent parole ; et après une infinité
" de brigues, et de cabales, ils obtinrent,
" qu'un des conſuls ſeroit toujours tiré du corps
" des plébeiens.

" Pour dédommager les ſénateurs de ce qu'ils
" perdoient, on établit deux nouvelles dignités,
" qui leur furent affectées. La prémiere, qui
" eſt la préture, fut créée pour rendre la
" juſtice dans la ville. Cette fonction étoit
" originairement attachée au conſulat ; mais
" on ſe détermina à l'ôter aux conſuls, parce-
" qu'ils ne pouvoient gueres y vacquer, ſur tout
" l'été qu'ils paſſoient ordinairement à la tête des
" armées.

" La ſeconde charge, qu'on créa en faveur
" des patriciens, fut l'édilité majeure. Les
" édiles, Seigneur, ſont chargés du ſoin des
" temples, des théatres, des jeux, des places
" publiques, des marchés, des tribunaux de
" juſtice, et de l'entretien des murailles de la
" ville. C'eſt à eux à veiller à ce qu'il ne
" s'introduiſe aucune nouveauté dans la re-
" ligion. Ils ont inſpection ſur les livres
" qu'on publie, et ſur les pieces de théatre.
" Cette charge eſt un degré pour monter à la
" préture, et au conſulat.

" Sous le consulat de Q. Servilius Ahala,
" et de L. Génutius un tribun du peuple,
" nommé Pomponius, fit assigner L. Man-
" lius, qui sortoit de la dictature, sous prétexte
" que ce patricien traitoit son propre fils T.
" Manlius avec trop de dureté. Ce fils, au-
" lieu de se plaindre des mauvais traitemens
" de son pere, alla trouver le tribun ; et l'aïant
" menacé de le tuer, il l'obligea de se dé-
" sister de l'accusation, qu'il avoit intentée
" contre son pere. Le peuple, pour recom-
" penser cet acte de piété filiale, le nomma
" pour remplir une des charges de tribun des
" légions. Il ne fut pas lontems, sans montrer
" qu'il étoit digne de cet honneur ; car il
" tua dans un combat singulier un Gaulois
" d'une grandeur énorme. Les Gaulois ten-
" terent à plusieurs repriſes d'effacer la honte
" de la bataillle d'Allia ; mais ils furent tou-
" jours défaits. Ils n'étoient pas la seule na-
" tion jalouse de la puissance des Romains.
" Tous ces petits peuples, qui sous différens
" noms habitent le Latium, leur firent dans
" le même tems un guerre presque continuelle.
" Il y a déja lontems que les Samnites, qui
" viennent de se joindre aux Tarentins, se sont
" déclarés contre eux ; et puisque vous êtes dé-

" terminé,

" terminé, Seigneur, à combattre à leur tête, je
" souhaitte que vous puissiez humilier cette re-
" publique, qui à la vérité a moins de vices que de
" vertus ; mais qui mérite d'être détestée par son
" ambition démésurée, et par son ressentiment
" des injures qu'elle croit avoir reçûes.

Fin du quatrieme livre.

PIRRHUS,
ROI D'EPIRE.

LIVRE CINQUIEME.

SOMMAIRE.

Pirrhus envoit du ſecours aux Tarentins. Mort de Liſimaque, et de Séleucus. Céraunus ſuccede au prémier dans le roïaume de Macédoine. Il eſt tué par les Gaulois. Pirrhus part pour l'Italie ; et après avoir fait naufrage, arrive à Tarente. Il y reforme les Moeurs des Tarentins. Bataille d'Héraclée dans la quelle il remporte la victoire ſur les Romains. Les vaincus refuſent de faire la paix à des conditions avantageuſes. Fabricius eſt député vers Pirrhus pour en obtenir l'échange des priſonniers. Converſations que ce Romain eut avec le Roi, et avec Cinéas. De retour à Rome on lui donne le commandement de l'armée. Il écrit à Pirrhus de ſe précautionner contre les deſſeins de

de

de Timochare. Ce dernier eſt arrêté, et condamné à mort. Bataille d'Aſculum dans laquelle la perte fut à peu près égale des deux côtés. Pirrhus forme la reſolution de paſſer en Sicile.

A Peine Cinéas avoit il achevé de parler, que les ambaſſadeurs des Tarentins ſe firent annoncer. Ils vinrent prier le Roi de hâter les ſecours, qu'il leur avoit promis. Ils lui repréſenterent que les Romains avoient déja entamé la campagne : qu'ils levoient des contributions, et ravageoient les terres des alliés de Tarente : qu'ils en avoient même forcés quelques uns à conſentir à des traités de neutralité ; et qu'il étoit à craindre, que la terreur de leurs armes n'en obligeât bien d'autres à en faire autant, ou même à ſe joindre à eux. Pirrhus ne leur permit pas d'en dire d'avantage. Il ordonna ſur le champ à Cinéas de partir pour Tarente avec trois mille hommes de pié, et de lui envoïer au plu-tôt les bâtimens de tranſport que les Tarentins avoient fait conſtruire. Peu de jours après Cinéas les lui aïant envoïés avec pluſieurs galeres, et une grande quantité de vaiſſeaux plats, il y embarqua trois mille chevaux, vingt éléphans, vingt mille hommes d'infanterie péſamment armée, deux mille archers, et cinq cens frondeurs. Il n'attendoit plus que le vent favorable pour mettre à la voile, lors qu'il apprit la mort de Liſimaque, et de Séleucus. Ces

deux

deux princes, qui avoient toujours été unis d'intérêt, et d'amitié, ne ſongerent ſur la fin de leurs jours qu'à s'entredétruire l'un et l'autre. Voici ce qui donna occaſion à leur querelle.

Liſimaque, après avoir donné en mariage Agathocle ſon fils à Liſandra fille de Ptolomée, avoit lui-même épouſé une autre de ſes filles nommée Arſinoé, et en avoit eu pluſieurs enfans. Les intérêts différens de ces deux ſœurs, qui n'étoient pas de la même mere, les porterent à entrer dans toutes ſortes d'intrigues pour ſe faire un parti puiſſant, quand Liſimaque viendroit à mourir. L'arrivée de Ptolomée Céraunus fit craindre à Arſinoé, qu'il ne fortifiât trop le parti de Liſandra, dont il étoit frere du côté de ſa mere, et qu'il ne fuſſent en état de la perdre, elle, et ſes enfans à la mort de ſon mari. Pour prévenir ce malheur, elle reſolut la perte d'Agathocle, et y réuſſit. Car l'aïant accuſé auprès de Séleucus de conſpirer contre lui, ce prince le mit en priſon ; et l'y fit mourir. Liſandra avec ſes enfans, ſon frere Céraunus, et Aléxandre, autre fils de Liſimaque, ſe ſauverent à la cour de Séleucus. On y vit arriver bien-tôt après pluſieurs des principaux officiers de Liſimaque, qui avoient conçû tant d'horreur du meurtre d'Agathocle, et des autres cruautés qui l'avoient ſuivi, qu'ils l'avoient abandonné. Ces ſeigneurs ſe joignirent

à

à Liſandra ; et appuïerent les raiſons, dont elle s'étoit déja ſervi pour engager Séleucus à déclarer la guerre à Liſimaque. On n'eut pas beaucoup de peine à la lui faire entreprendre ; puis qu'il y étoit déja porté de lui-même par des raiſons d'intérêt. S'étant mis à la tête d'une belle armée, il entra d'abord dans l'Aſie Mineure, mit le païs à contribution, prit la ville de Sardes, et ſe rendit maître par là des tréſors de Liſimaque. Celui-ci, aïant paſſé l'Helleſpont, pour arrêter les progrès de ſon ennemi, lui livra bataille en Phrigie dans le champ de Cirus. Il y fut défait, et tué ; et Séleucus devint maître de tous ſes états.

Le triomphe de ce prince ne fut point de longue durée. Comme il alloit prendre poſſeſſion de la Macédoine ſa patrie, où il comptoit paſſer le reſte de ſes jours, il fut aſſaſſiné lâchement par Céraunus, qu'il avoit comblé d'honneurs, et de bienfaits.

Séleucus avoit de grandes qualités ; car, pour ne rien dire de ſes vertus guerrieres, on remarquoit en lui un grand amour pour la juſtice, une bonté qui le rendoit cher à ſes peuples, et un reſpect tout particulier pour la religion. Il avoit beaucoup de goût pour les belles Lettres, et protegeoit les ſavans. Xerxes aïant enlevé aux Athéniens leur bibliotheque, et les ſtatues d'Harmodius, et d'Ariſtogiton, qu'ils regardoient comme leurs

libérateurs,

libérateurs, il ſe fit un plaiſir, et un honneur de les leur renvoïer.

Les amis de Liſimaque, et ceux qui avoient ſervi ſous ce prince, regardant d'abord Céraunus comme leur libérateur, ne firent aucune difficulté de le reconnoitre pour roi ; mais ſa conduite leur fit bien-tôt changer de ſentiment.

S'imaginant qu'il ne pouvoit être paiſible poſſeſſeur des états de Liſimaque, tant qu' Arſinoé, et les enfans qu'elle avoit eus de Liſimaque ſeroient en vie, il forme la reſolution de s'en défaire ; et pour réuſſir dans ſon deſſein, il feint d'être amoureux de ſa ſoeur, et demande à l'épouſer. Arſinoé, qui connoiſſoit aſſés ſon frere pour s'en méfier, ſe ſervoit de divers prétextes plauſibles pour éloigner la concluſion d'une affaire, dont elle redoutoit les ſuites pour elle, et pour ſes enfans. Mais plus elle différoit à ſe reſoudre, plus il la preſſoit de conſentir à ſes deſirs. Arſinoé lui aïant envoïé un ami de confiance, il le conduiſit dans le temple le plus reſpecté des Macédoniens ; et y tenant les ſtatues des Dieux étroitement ſerrées entre ſes bras, il proteſta avec les ſermens les plus terribles, qu'il n'avoit que des vûes pures et innocentes, en demandant ſa ſoeur en mariage.

La Princeſſe ne ſe fioit gueres à toutes ces promeſſes ; mais craignant de cauſer par un refus

opiniatre

opiniatre la perte de ſes enfans qu'elle aimoit plus qu'elle même, elle donna ſon conſentement. Les nôces ſe célébrerent avec une magnificence roïale ; et les deux époux ſe donnerent mutuellement des marques de la joïe la plus vive, et de la tendreſſe la plus ſincere. Céraunus, en préſence de toute l'armée, mit la couronne ſur la tête de ſa ſoeur ; et la déclara reine. Arſinoé reſſentit une véritable joïe de ſe voir glorieuſement retablie dans les droits, dont la mort de Liſimaque, ſon prémier mari, l'avoit fait déchoir. Elle invita ſon nouvel époux à venir faire ſon entrée dans Caſſandrie ; et prit elle même les devans, pour ſe préparer à l'y recevoir. Les temples, les places publiques, et les maiſons des particuliers étoiént ſuperbement ornées. La ville étoit remplie d'autels, et de victimes prêtes à y être immolées. Les fils de la Reine, Liſimaque, et Philippe allerent au devant du Roi avec des couronnes ſur la tête. Céraunus ſe jetta à leur cou ; et les tint lontems étroitement embraſſés, comme auroit fait le pere le plus tendre ; mais c'eſt qu'il avoit envie de mieux cacher ſon deſſein.

Dés qu'il fut entré dans la ville, il ſe ſaiſit de la citadelle, et donna ordre à ſes gardes d'égorger les deux freres. Ces malheureux princes s'étant ſauvés chez la Reine, leurs meurtriers les y ſuivirent, et les tuerent dans le ſein de leur mere,

qui

qui tâchoit en vain de détourner les coups, qu'ils leur portoient.

On ne laiſſa point à Arſinoé la triſte conſolation de rendre à ſes enfans les derniers devoirs. Entrainée hors de la ville, elle fut releguée dans la Samothrace, n'emmenant avec elle que deux filles pour la ſervir.

Les crimes de Céraunus ne demeurerent pas lontems impunis. Les Gaulois, ſe trouvant trop d'habitans dans leur païs, en envoïerent un grand nombre s'établir dans d'autres contrées. Quand ces barbares furent arrivés auprès de la Save, ils ſe partagerent en trois corps. Le prémier, ſous la conduite de Brennus, et d'Acichorius, entra dans la Pannonie : le ſecond, commandé par Céréthrius, entra dans la Thrace ; et le troiſieme ſous Belgius ſe jetta dans l'Illirie, et la Macédoine.

Tous les peuples, qui ſe trouverent ſur leur paſſage, n'attendirent pas qu'ils vinſſent les attaquer pour ſe ſoumettre à eux. Ils leur envoïerent au contraire des ambaſſadeurs, ſe croïant encore aſſés heureux de pouvoir acheter la paix à prix d'argent. Il n'y eut que Céraunus, qui oſa aller au devant d'eux avec un petit nombre de troupes mal diſciplinées. Ce prince, qui couroit de lui même à la peine qu'il méritoit, ne ſe contenta pas de refuſer un ſecours de vingt mille hommes, que les Dardaniens lui offroient ; mais il répondit à leurs ambaſſadeurs, que

que la Macédoine ſeroit bien à plaindre, ſi après avoir conquis tout l'Orient, elle avoit beſoin d'une poignée d'étrangers pour défendre ſes frontieres : ajoutant d'un ton plein de hauteur et d'arrogance, qu'il menoit contre l'ennemi les enfans de ceux, qui, ſous Aléxandre le grand, avoient domté tout l'univers.

Les Gaulois lui aïant envoïé offrir la paix, en cas qu'il voulut la païer, il prit l'offre qu'ils lui faiſoient pour une marque de crainte ; et répondit, qu'il ne traiteroit de paix avec eux, qu'à condition qu'ils lui donneroient pour ôtages les principaux de leur nation, et lui livreroient leurs armes. Cette réponſe fit rire les Gaulois. Peu de jours après on en vint aux mains. Les Macédoniens furent taillés en pieces ; et Céraunus, aïant été fait priſonnier, eut la tête coupée. Comme les Gaulois ſe diſperſerent après cette victoire pour piller le païs des environs, Soſthene, un des principaux Macédoniens, aſſembla quelques troupes ; et profitant du déſordre où ils étoient, il en tua un grand nombre ; et obligea le reſte à abandonner le païs.

Pirrhus, après avoir donné les ordres néceſſaires, tant pour contenir ſon peuple dans le devoir, que pour le défendre contre les entrepriſes des ennemis du dehors, fit voile vers l'Italie. La plupart des jeunes ſeigneurs, qu'il avoit autrefois envoïés à

Sparte, pour y être élevés, et y apprendre les loix de Lycurge, le ſuivirent dans cette expédition. Dès qu'il eut gagné la pleine mer, il s'éleva un vent de nord ſi impétueux, qu'il diſperſa en un moment toute ſa flote. De tous les vaiſſeaux, dont elle étoit compoſée, les uns furent engloutis dans la mer, les autres fracaſſés, et quelques uns jettés ſur les côtes de la Sicile. Celui où il étoit fut d'abord obligé de ceder à la violence du vent ; mais le pilote, et les matelots firent de ſi grands efforts, qu'il reſiſta, et aborda à la côte d'Italie.

Tandis qu'on penſoit à débarquer, un vent de terre s'étant tout à coup levé, le vaiſſeau du Roi ſe trouva en très grand danger de s'entr'ouvrir par les grandes ſécouſſes qu'il ſouffroit. Dans cette extrémité Pirrhus ſe jetta ſans balancer à la mer. Ses amis, et ſes gardes s'y jetterent après lui. Tous s'empreſſoient à l'envie de le ſecourir, ou de périr avec lui ; mais la nuit, qui étoit fort noire, et la violence des vagues rendoient le ſecours très difficile, et le danger plus grand. Enfin après avoir lontems luté contre les vents, et les flots, il fut jetté au point du jour ſur le rivage, aïant le corps extrêmement foible et abbatu, mais le courage toujours grand, et toujours invincible.

Auſſi-tôt les Meſſapiens, ſur la côte desquels le flot l'avoit jetté, accoururent pour lui donner tous les ſecours qui dépendoient d'eux. Ils allerent auſſi

auſſi au devant de quelques uns de ſes vaiſſeaux, qui étoient échappés du naufrage, et dans lesquels il ſe trouva peu de cavalerie, deux mille hommes de pié, et deux éléphans. Pirrhus, les aïant raſſemblés, marcha avec eux à Tarente.

Dès que Cinéas fut averti de ſon arrivée, il vint au devant de lui avec ſes trois mille Epirotes; et le conduiſit dans la ville. Pirrhus fut bien ſurpris d'en trouver les habitans uniquement occupés de leurs plaiſirs, auxquels ils avoient coutume de ſe livrer ſans réſerve. Comme ils ſe repoſoient entierement ſur lui, ils demeuroient tranquillement dans leurs maiſons; et ne ſongeoient qu'à prendre le bain, à uſer des parfums les plus exquis, à faire bonne chere, et à ſe divertir. Pirrhus ne voulut rien changer dans leur maniere de vivre, juſqu'à ce que la plus grande partie de ſon armée l'eût rejoint. Alors il parla, et agit en maître. Les lieux de débauches, et les jardins publics furent fermés: il leur ôta leurs feſtins, leurs ſpectacles, et leurs aſſemblées de nouvelliſtes: leur fit prendre les armes; et les accoutuma peu à peu aux travaux de la guerre.

Dans ce tems là il apprit, que le conſul Lévinus s'avançoit contre lui avec une puiſſante armée, et qu'il étoit déja dans la Lucanie, où il mettoit tout à feu et à ſang. Quoi qu'il n'eût pas encore reçû les ſecours de ſes alliés, comme il croïoit que

ce ſeroit une honte pour lui de ſouffrir que les ennemis vinſſent faire le dégat juſques ſous ſes yeux, il ſe mit en campagne avec ſon armée ; et envoïa au camp des Romains un héraut pour leur demander, ſi avant de commencer la guerre, ils ne ſeroient pas bien aiſes de terminer à l'amiable les différens, qu'ils avoient avec les Grecs d'Italie, en le prenant pour arbitre. Le conſul Lévinus repondit au héraut : " que les Romains n'étoient " point d'humeur à prendre Pirrhus pour arbitre, " et qu'ils ne le craignoient point pour ennemi".

Après cette réponſe, Pirrhus fut camper dans la plaine, qui eſt entre les villes d'Héraclée, et de Pandoſie ; et aïant reçû avis que les ennemis étoient de l'autre côté de la riviere de Siris, il s'approcha de la rive pour reconnoître leur ſituation. Mais quelle fut ſa ſurpriſe, quand il vit la bonne aſſiette de leur camp, la contenance de leurs troupes, et le bel ordre qui regnoit par tout ? C'eſt alors que, s'adreſſant à un de ſes amis, qui étoit auprès de lui : " Mégacles," lui dit-il, " cette ordonnance des barbares n'eſt nullement " barbare, nous verrons ſi le reſte y répondra." Et comme s'il eût craint de riſquer une bataille, il reſolut d'attendre l'arrivée de ſes alliés, ſe contentant de faire avancer un bon corps de troupes ſur la riviere pour l'oppoſer aux Romains, s'il leur prénoit envie de tenter le paſſage. Mais il étoit

trop tard. La plus grande partie de leur armée avoit déja paſſé ; et le détachement de Pirrhus, ne ſe trouvant pas aſſés fort pour lui reſiſter, et craignant d'être enveloppé, fut contraint de regagner avec précipitation le gros de l'armée.

Pirrhus voïant que les Romains marchoient contre lui en belle ordonnance, ſerra ſes rangs, et commença l'attaque. Il ſe faiſoit remarquer par la beauté et l'éclat de ſes armes, et donnoit à connoître par ſes actions qu'il n'étoit pas indigne de la reputation qu'il s'étoit acquiſe. Quoi qu'il ſe livroit au combat ſans s'épargner, il n'oublioit point qu'il étoit général ; car il conſervoit toujours ſon ſang froid : donnoit ſes ordres, comme s'il eût été loin du péril ; et couroit par tout pour retablir les affaires, et pour ſoutenir ceux qui étoient les plus preſſés.

Léonat, s'étant apperçu, qu' Obſidius, qui commandoit un corps de Férentins, s'attachoit à Pirrhus ſeul: le ſuivoit par tout, la pique à la main; et regloit tous ſes mouvemens ſur les ſiens, dit au Prince. " Voïez vous, Seigneur, ce cavalier qui " eſt ſur un cheval noir : il en veut à vous, " prenez garde à lui". " Léonat," répondit le Roi, " l'homme ne ſauroit éviter ſa deſtinée ; " mais ſi ce cavalier vient à moi, je tâcherai de " lui faire trouver ſon maître". A peine avoit-il achevé de parler, qu' Obſidius lui lança un javelot,

qui ne bleſſa que ſon cheval. En même tems Léonat de Macédoine perça de ſa pique le cheval d'Obſidius. Les deux chevaux étant tombés, Pirrhus fut d'abord environné d'une foule de ſes amis, qui l'enleverent, et tuerent l'Italien, qui ne ſuccomba qu' après s'être vaillament défendu.

Le danger, que Pirrhus venoit de courir, le rendit plus circonſpect. Voïant que ſa cavalerie commençoit à plier, il envoïa ordre à ſon infanterie d'avancer : la mit en bataille ; et après avoir donné ſon manteau, et ſes armes à Mégaclès, l'un de ſes favoris, et s'être déguiſé ſous les ſiennes, il chargea avec impétuoſité les Romains, qui le reçurent avec beaucoup de courage. On prétend que les uns, et les autres plierent ſept fois, et revinrent ſept fois à la charge. Son déguiſement, qui étoit fort propre à lui ſauver la vie, penſa lui être funeſte, et lui auroit arraché la victoire des mains, ſi ſa préſence n'eût ranimé ſes troupes conſternées. Un chevalier Romain, aïant pris Mégaclès pour Pirrhus, ſe jetta ſur lui, le tua, lui coupa la tête, et courut à toute bride pour la montrer avec les dépouilles roïales à ſon général. Lévinus fait porter cette tête, et ces dépouïlles, comme en triomphe dans tous les rangs : les Romains crient *victoire* ; et il n'y a dans l'armée des Grecs qu' une conſternation générale, et un découragement univerſel.

Alors

Alors Pirrhus, s'apperçevant du terrible effet de cette mépriſe, parcourt toutes les lignes, la tête nue, et avec un viſage riant : tend la main aux uns : fait ſigne aux autres ; et parle à tous pour les détromper. Le combat étant retabli, il fit avancer ſes éléphans, qui déciderent principalement du gain de la bataille. Car voïant que ces animaux avoient rompu l'infanterie Romaine, et que les chevaux des ennemis, avant même que de les approcher, en étoient effraïés, et emportoient leurs cavaliers, il conduiſit ſes troupes dans les rangs, pendant que les Romains étoient en déſordre ; et les mit en fuite après en avoir fait un grand carnage.

Quoi que la victoire que remporta Pirrhus fut complete, elle lui couta trop cher pour s'en glorifier. Il perdit quinze mille hommes ; et les Romains n'en laiſſerent que quinze mille ſur le champ de bataille. Dès que ſes ſoldats furent revenus du pillage, il entra dans le camp ennemi ; et l'aïant pillé, il prit pluſieurs villes, et s'approcha de Rome juſqu' à quarante cinq miles.

Les Lucaniens, et les Sammites le joignirent quelques jours après le combat ; et quoi qu'il leur fit de vifs reproches ſur leur retardement, on pouvoit facilement s'appercevoir à ſon air, qu'il étoit bien aiſe d'avoir défait, avec ſes ſeules troupes, et

celles des Tarentins une armée ſi nombreuſe, et ſi aguerie.

Les Romains, plus irrités qu'abbatus par cette perte, pourvurent à la ſûreté de leur capitale, et ne ſongerent qu'à ſe préparer à un ſecond combat. Cette conduite pleine de fermeté, et d'audace ſurprit, et étonna même Pirrhus, qui, ſans penſer à pouſſer ſa victoire plus avant, envoïa une ambaſſade, pour les ſonder et voir s'ils ne voudroient pas entendre à quelque voïe d'accommodement. Cinéas, et les autres ambaſſadeurs s'aboucherent avec les prémiers de la ville, et envoïerent à eux, et à leurs femmes des préſens de la part du Roi. Tous, juſqu'aux Dames mêmes, les refuſerent; et leur firent dire, que, quand Rome auroit conclu publiquement un traité avec leur maître, il auroit pour lors tout ſujet d'être content d'eux.

Quelques jours après les ambaſſadeurs aïant été introduits dans le ſénat, Cinéas y parla avec tant de force et d'éloquence, que la plus part des ſénateurs parurent portés à la paix. Cinéas, pour gagner ceux qui étoient d'un ſentiment contraire, s'étendit beaucoup ſur l'avantage que Pirrhus avoit remporté ſur eux : il leur fit entendre que ce prince étoit plus en état que jamais de livrer une ſeconde bataille, puiſque ſon armée étoit conſidérablement augmentée par la jonction

de

de pluſieurs peuples d'Italie ſes confédérés : enfin il conclut ſon diſcours, en diſant que le Roi leur rendroit ſans rançon leurs priſonniers, leur aideroit à conquerir l'Italie, et ne demandoit pour recompenſe que leur amitié, et une entiere ſûreté pour les Tarentins.

Le ſénat étoit ſur le point de ceder aux raiſons, et aux promeſſes de Cinéas, lorſqu'Appius Claudius, parut dans l'aſſemblée. C'étoit un vieux ſénateur, moins reſpectable par le nombre de ſes années, que par cette vertu auſtere qui lui faiſoit mépriſer les biens, et les maux de la vie, et ne reconnoître d'autre gloire que celle qu'on acquiert en ſervant ſa patrie. " Peres conſcripts, " dit-il, en arrivant, vous ſavez qu'il y a déja " lontems que la perte de la vûe m'a obligé de " me renfermer dans ma famille, et de me re- " tirer des affaires. Je vous avoûe, que ce n'a " point été ſans impatience que j'ai ſouffert " cette incommodité. Mais aujourd'hui que " vous allez prendre de lâches réſolutions, et " détruire par un traité honteux toute la gloire " que Rome s'eſt acquiſe, je ſouhaite que les Dieux " qui m'ont privé de la vûe me rendent ſourd, " pour ne point entendre dire que les Romains " ont dégénéré de la vertu de leurs ancêtres. " Que ſont devenus ces diſcours ſi fiers que " vous teniez, et qui ont retenti par toute la terre,

" terre, que ſi Aléxandre le grand étoit venn
" en Italie, il n'auroit point acquis la réputation
" d'invincible ; mais que par ſa fuite, ou par ſa
" mort, il auroit ajouté un nouveau luſtre à la
" gloire de Rome ? Vous montrez bien que ce
" n'eſt qu'oſtentation et vanité qui vous fait
" parler de la ſorte ; puiſque quelques miſérables
" Tarentins, et une poignée d'Epirotes, mille
" fois vaincus par les Macédoniens, vous font
" trembler. Quoi ! vous avez peur d'un Pirrhus,
" qui a paſſé ſa vie à faire la cour à un des
" gardes d'Aléxandre ? d'un homme qui, comme
" un avanturier, erre de contrée en contrée pour
" fuir les ennemis qu'il a dans ſon propre païs,
" et qui a l'inſolence de vous promettre la con-
" quête de l'Italie avec ces mêmes troupes, qui
" n'ont pu lui conſerver une petite partie de
" la Macédoine ? Croïez vous, qu'il ſe retire en
" Epire après l'alliance que vous voulez faire
" avec lui ? Si vous le croïez, vous vous trompez.
" Il veut ſeulement gagner du tems, vous faire
" mépriſer de tous les Italiens, reünir tous vos
" ennemis, et vous rendre plus difficiles les
" victoires, que vous pouvez aiſement remporter
" ſur eux.

Appius par ce diſcours diſſipa toutes les craintes du ſénat ; et d'un commun accord on répondit aux ambaſſadeurs : " que Pirrhus com-
" mençât

" mençât par ſortir de l'Italie : qu'alors, s'il
" vouloit, il envoïât demander la paix : mais, que,
" tant qu'il ſeroit en armes dans le païs, les Ro-
" mains ne ceſſeroient point de lui faire la guerre,
" quand même il auroit battu dix mille Le-
" vinus.

Cinéas, pendant le ſéjour qu'il fit à Rome, prit ſoin de s'inſtruire des moeurs et des coutumes des Romains, d'examiner leur conduite tant publique que particuliere, détudier la forme de leur gouvernement, et de s'informer des forces, et des revenus de la republique. Quand il fut de retour à Tarente, où le Roi s'étoit rendu après la bataille d'Héraclée, il lui fit un détail exact de tout ce qu'il avoit vû et entendu. " Seigneur," lui dit il entre autres choſes, le " ſénat
" m'a paru une aſſemblée de pluſieurs rois : j'ai
" vû dans les villes, et dans les campagnes de la
" république une ſi grand quantité d' habitans,
" que je crains fort, que vous ne combattiez contre
" une hidre. Le conſul Fabricius vient de lever
" une armée deux fois plus nombreuſe que celle
" que vous avez vaincue ; et quand vous l'aurez
" défaite, il reſtera encore aux Romains aſſés
" de monde pour en former vingt autres. Vos
" ennemis ſont vertueux, ſinceres, généreux,
" incorruptibles, laborieux, patiens, intrépides :
" en un mot ils poſſedent toutes les vertus ſans

" aucun

" aucun mélange de vices. J'ai fait tout mon
" poſſible pour les porter à la paix ; mais ils ne
" veulent point entendre parler de traité que
" vous ne ſoïez en Epire. Ils ne reſpirent que
" la vengeance, et ont rejetté les propoſitions, et
" les préſens que je leur ai faits de votre part.
" Eh bien, Cinéas," répondit le Roi, " puiſ qu'ils
" veulent la guerre, il faut nous préparer à
" combattre. Cette ſuperbe république s'ima-
" gine-t-elle que les plus puiſſans monarques
" doivent ramper devant elle ? Je ne déſeſpere
" pas de la voir bien-tôt venir me demander à
" genoux, une paix qu'elle refuſe, et qu'elle ne
" pourra obtenir.

Cinéas, voïant le Roi en colere, n'oſa lui repliquer d'avantage, et s'en fut chés Timochare pour ſonder ſes ſentimens ſur l'état préſent des affaires. Comme il lui parut convaincu de la néceſſité de retourner en Epire, et du danger qu'il y avoit de riſquer une ſeconde bataille avec les Romains, il crut qu'aïant toujours pouſſé le Roi à la guerre, il étoit de tous les courtiſans le plus propre à lui perſuader de quitter l'Italie. " Timochare," lui dit-il, " Pirrhus, qui
" connoit mon humeur pacifique, ne me croira
" point, ſi je lui parle de la néceſſité où il eſt
" d'abandonner l'Italie ; mais il écoutera une
" perſonne qui ne lui a jamais conſeillé que la
" guerre,

" guerre. Allez donc lui dire, que les Romains " ſont plus puiſſans, et plus agueris que vous ne " les aviez crus : que les Epirotes ſe plaignent de " leur éloignement ; et que les Gaulois, qui ont " déja ravagé toute la Macédoine, ſeront " bien-tôt dans ſon roïaume, s'il ne part " en diligence pour s'oppoſer à leurs entre- " priſes.

Timochare, qui depuis lontems avoit reſolu la perte de Cinéas, et qui ſe ſoucioit fort peu de ruiner l'armée, et le roïaume d'Epire, pourvû qu'il vint à bout de détruire ſon rival, alla ſur le champ trouver le Roi : " Seigneur, lui dit-il en l'abor- " dant, ſi ma fidélité, mon zele pour votre per- " ſonne, et mon attachement pour votre ſervice " n'étoient connus de toute l'armée, je pourrois " craindre, qu'on ne donnât un mauvais tour à " la découverte que je viens de faire. Vous avez " pu remarquer que ce n'a été ni l'ambition, ni " les avantages qu'on trouve quelquefois dans la " guerre, qui m'ont porté à vous conſeiller de ſe- " courir les Tarentins. Je n'ai eu en vûe que la " gloire que vous deviez acquerir, en aſſiſtant des " peuples injuſtement opprimés, et en humiliant " des tirans. Graces aux Dieux, vos armes " victorieuſes ont triomphé de l'orgueil des Ro- " mains ; et nous verrons bien-tôt le mépris, qu'ils " affectent de nous temoigner, dégénérer en ſup-

" plication.

" plication. Si vous les avez défaits avec une
" poignée de monde, que n'êtes vous point en état
" d'entreprendre à preſent contre eux, que tant de
" peuples ſe reuniſſent chaque jour ſous vos étan-
" darts ? Cependant Cinéas, qui s'imagine que
" vous êtes hors d'état de leur reſiſter, ne ceſſe
" de vous nuire, en croïant vous ſervir. Il ne
" s'eſt pas contenté de nous faire mépriſer à Rome
" par ſes ſoumiſſions et ſes baſſeſſes ; mais encore
" aujourd'hui par ſes diſcours il rallentit le courage
" de vos ſoldats, refroidit l'ardeur des vos géné-
" raux, porte l'épouvante par tout ; et il ne tient
" point à lui, que l'armée ne ſe revolte contre
" vous. Il n'y a pas encore une heure qu'il eſt
" venu chez moi, pour m'inſpirer des terreurs
" paniques, en me faiſant entendre que vous étiez
" perdu, ſi vous ne quittiez au plutôt l'Italie.
" Souffrez, Seigneur, que je vous conſeille au
" contraire d'y reſter. C'eſt le parti que votre
" honneur vous oblige de prendre ; et Cinéas
" lui-même changeroit de ſentiment, s'il avoit
" un peu plus à coeur la gloire de ſa patrie,
" et - - - -

A ces dernieres paroles, Pirrhus interrompit Timochare. " Mais vous, lui dit-il, qui me
" parlez avec tant d'aſſûrance, et qui prétendez
" m'apprendre mon devoir, ſavez vous bien que
" Cinéas a ſuivi mes ordres dans tout ce qu'il a

" fait

" fait à Rôme. S'il s'eſt adreſſé à vous pour me " porter à la paix, de quel front oſez vous le " trahir en ne me parlant que de guerre ? Allez " Pirrhus n'eſt pas d'humeur de ſe laiſſer conduire " par ſes ſujets. Je ſaurai aſſés ſans vos conſeils " repouſſer l'ennemi, lors qu'il m'attaquera, ou " retourner en Epire, quand je le jugerai à " propos.

Timochare, qui ne s'étoit point attendu à une telle réponſe, crut que ſa perte étoit inévitable, s'il ne ſe défaiſoit de Pirrhus. Auſſi forma-t-il dès ce moment la reſolution de l'empoiſonner le plutôt qu'il lui ſeroit poſſible ; et de peur que le Prince ne le ſoupçonna de quelque mauvaiſe intention, il ſe jetta à ſes genoux, lui demanda pardon les larmes aux yeux, et le pria de ne point parler à Cinéas de ce qui venoit de ſe paſſer entre eux. Le Roi lui promit de garder le ſecret, et lui pardonna en lui diſant : " qu'il vouloit bien croire qu'il s'étoit " imaginé lui rendre ſervice en lui donnant des " avis, mais que pour lui il ne prétendoit pas " qu'on lui montrât ſon devoir.

Le rétour de Cinéas à Tarente fut bien-tôt ſuivi de l'arrivée des ambaſſadeurs, que les Romains envoïoient à Pirrhus. Ils avoient à leur tête Fabricius, homme très vertueux, et très habile dans la guerre, mais extrêmement pauvre. Dans l'audience que le Roi leur donna, ils lui dirent tout ce qui

ce qui pouvoit convenir dans les circonſtances préſentes. Comme Pirrhus pouvoit ſe prévaloir de l'avantage qu'il venoit de remporter, ils lui repréſenterent l'inconſtance de la fortune, ſes caprices, et ſes revers qu'il eſt impoſſible de prévoir. Ils lui dirent, que l'exemple de tant d'ennemis que les Romains avoient vaincus, devoit lui faire faire des réflections ſur l'entrepriſe qu'il formoit. Ils l'aſſûrerent que les plus grandes défaites n'étoient point capables d'abbatre leur courage. Ils ajouterent, que, s'il perſiſtoit à les attaquer, il trouveroit des ennemis prêts à le recevoir, et à ſe bien défendre. Enfin ils conclurent leur diſcours, en lui laiſſant le choix, ou de recevoir la rançon des priſonniers de guérre, dont il étoit le maître, ou de les échanger contre ceux de ſes ſoldats, qui étoient en leur puiſſance.

Pirrhus, après avoir tenu conſeil avec ſes amis, répondit ainſi aux ambaſſadeurs : " Eſt il raiſon-
" nable, Romains, pendant que vous me refuſez
" la paix, que je vous rende des priſonniers que
" j'ai faits ſur vous, et dont vous pourriez vous
" ſervir contre moi-même. Si vous n'avez en
" vûe que vos véritables intérêts, et les miens,
" il n'eſt pas néceſſaire de chercher tant de détours.
" Terminez par une paix ſolide et durable la
" guerre que vous faites à moi, et à mes alliés, et
" je vous remets ſans rançon tous vos priſonniers

" de


®
earch
cations

" de guerre. Sans cette condition, ne comptez
" pas que Pirrhus puiſſe jamais conſentir à
" relâcher un ſi grand nombre de ſoldats.

Après avoir répondu de la ſorte aux ambaſſadeurs, il prit Fabricius en particulier, et lui dit. " Cinéas m'a parlé de vous, Fabricius : je connois votre mérite. Je ſais que vous êtes un grand capitaine, et que vous entendez bien à commander une armée. Je ſais que la juſtice, et la tempérance ſont votre caractere. En un mot je ſais que vous poſſédez toutes les vertus. Mais je ſais auſſi que vous êtes ſans biens, et que c'eſt en cela ſeul que vous êtes mal partagé. Pour ſuppléer à ce qui vous manque de ce côté là, je ſuis prêt de vous donner autant d'or et d'argent qu'il vous en faut, pour vous mettre au deſſus des plus riches de Rome ; et ce qui m'engage à vous faire ce plaiſir, c'eſt que je ſuis convaincu qu'il n'y a point de dépenſe, qni faſſe plus d'honneur à un prince, que de ſoulager les grands hommes, qui ſont contraints par la pauvreté de mener une vie indigne de leur vertu ; et que c'eſt là le plus noble emploi qu'un roi puiſſe faire de ſes richeſſes. Ne croïez pas que, pour récon-
" noiſſance, j'exige de vous aucun ſervice injuſte,
" ou qui vous deſhonnore. Ce que je vous de-
" mande ne peut que vous faire honneur, et

" augmenter le pouvoir que vous avez dans votre
" république. Je vous prie d'abord de m'aider
" à gagner le sénat, qui jusqu' ici n'a voulu
" donner les mains à aucun accommodement, et
" n'a consulté en aucune maniere les regles de la
" modération. Faites lui bien comprendre,
" qu'aïant promis de secourir les Tarentins, et
" les autres Grecs, qui habitent cette partie de
" l'Italie, je ne puis en honneur les abandonner,
" surtout me trouvant à la tête d'une puissante
" armée, qui m'a déja fait gagner une bataille ;
" et que si je demande la paix aux Romains,
" ce n'est pas que je les craigne, mais parcequ'il
" m'est survenu quelques affaires pressantes, qui
" me rappellent dans mes états. Au reste si
" ma qualité de roi me rend suspect au sénat,
" parceque plusieurs rois n'ont pas fait difficulté
" de violer ouvertement la foi des traités, de-
" venez vous même mon garant ; et joignez
" vous à moi, pour m'aider de vos conseils dans
" toutes mes entreprises, et pour commander
" mes armées sous moi. J'ai besoin d'un homme
" vertueux, et d'un ami fidele : vous avez be-
" soin d'un prince qui par ses libéralités vous
" mette en état de faire plus de bien :
" ne refusons point de nous aider l'un
" l'autre.

Pirrhus

Pirrhus aïant ainſi parlé, Fabricius lui répondit en ces termes. " Puiſque vous êtes in-
" formé de l'expérience que je puis avoir dans
" le gouvernement des affaires, tant publiques que
" particulieres, il eſt inutile que je vous en
" parle. Comme vous connoiſſez auſſi ma
" pauvreté, il n'eſt pas néceſſaire que je vous
" diſe que je n'ai ni argent que je faſſe profiter,
" ni eſclaves qui me produiſent des revenus ; et
" que tout mon bien conſiſte dans une maiſon de
" peu d'apparence, et dans un petit champ qui
" fournit à mes beſoins. Si vous croïez cepen-
" dant, que la pauvreté rende ma condition in-
" férieure à celle de tout autre Romain, et que
" rempliſſant les devoirs d'un honnête homme, je
" ſois moins conſidéré, parceque je ne ſuis pas du
" nombre des riches, permettez moi de vous dire,
" que vous êtes dans l'erreur. Mon indigence
" ne m'a jamais fait aucun tort, ſoit qu'on me
" conſidere comme perſonne publique, ou comme
" ſimple particulier. En effet ma patrie, à cauſe
" de ma pauvreté, m'a-t-elle éloigné de ces em-
" plois honorables, qui ſont l'objet de l'émulation
" de tous les grands coeurs ? non aſſurément.
" Je ſuis revetu des plus grandes dignités. On me
" met à la tête des ambaſſades les plus illuſtres.
" J'aſſiſte aux plus auguſtes cérémonies. On me
" confie les fonctions les plus ſacrées du culte

" divin. Quand il s'agit de délibérer ſur les
" affaires les plus importantes, je donne mon avis
" à mon rang. Je vais de pair avec nos plus
" riches citoïens ; et ſi j'ai à me plaindre, c'eſt
" d'être trop loué, et trop honoré. Pour rem-
" plir tous ces emplois, je ne depenſe rien du
" mien, non plus que les autres Romains. Rome
" ne ruine point ſes citoïens, en les élévant aux
" dignités. C'eſt elle, qui donne tous les ſecours
" néceſſaires à ceux qui ſont dans les charges, et
" qui les leur donne avec libéralité et magnifi-
" cence. Car il n'en eſt point de notre ville
" comme de beaucoup d'autres, où le public eſt
" très pauvre, tandis que les particuliers poſſedent
" des biens immenſes. Nous ſommes tous
" riches, dès que la république eſt riche, parce-
" qu'elle l'eſt pour nous. En admettant égale-
" ment aux emplois publics le riche et le pauvre,
" ſelon qu'elle les en juge dignes, elle égale
" tous ſes citoïens, et ne reconnoit entre eux
" d'autre difference, ni d'autre diſtinction que
" celle du mérite et de la vertu. Pour ce qui
" regarde mes affaires particulieres, loin de me
" plaindre de mon ſort, je me regarde comme
" le plus heureux de tous les hommes, et ſens en
" moi même un eſpece de complaiſance, et même
" de fierté, lorſ que je me compare aux riches.
" Mon petit champ me fournit tout ce qui m'eſt

" né-

" néceſſaire, quand j'ai ſoin de le cultiver, et " d'en conſerver les fruits. Que me faut il " d'avantage ? Tout aliment me plaît, quand la " faim me preſſe : je bois avec délices, quand " j'ai grand ſoif : je goute les douceurs du ſom- " meil, quand je ſuis fatigué : je me contente " d'un habit, qui me met à couvert des rigueurs " de l'hiver ; et de tous les meubles qui peuvent " ſervir à un même uſage, le plus vil eſt celui " qui m'accommode le mieux. Je ſerois dé- " raiſonnable ſi j'accuſois la fortune, puiſqu'elle " me fournit tout ce que demande la nature. " Quant au ſuperflu, elle ne me l'a point donné ; " mais en même tems elle ne m'en a point in- " ſpiré le deſir. De quoi puis je donc me " plaindre ? Il eſt vrai que faute d'avoir plus de " bien que je n'en ai, je me vois hors d'état de " ſoulager ceux qui ſont dans le beſoin. Mais " du moment que je fais part, et à la république, " et à mes amis du peu que je poſſede : que je " rends à mes compatriotes tous les ſervices dont " je ſuis capable ; et que je fais tout ce qui depend " de moi, que dois je me reprocher ? La penſée " de m'enrichir ne m'eſt jamais venue dans l'eſprit ; " et néanmoins depuis le tems que je ſuis emploïé " dans l'adminiſtration de la république, j'ai " eu mille occaſions d'amaſſer de grandes ſommes " d'argent. En peut on une plus favorable que " celle qui ſe préſenta il y a quelques années ?

" Revetu de la dignité consulaire, on m'envoïa
" contre les Samnites, les Lucaniens, et les Bru-
" tiens à la tête d'une puissante armée. Je ra-
" vageai une grande étendue de païs : je vainquis
" l'ennemi dans plusieurs batailles : j'emportai
" d'assaut plusieurs villes très opulentes : j'enrichis
" l'armée de leurs dépouilles : je dédomageai
" chaque citoïen de ce qu'il avoit fourni pour les
" frais de la guerre ; et aïant reçu les honneurs
" du triomphe, je mis encore quatre cent talens
" dans le trésor public. Après avoir negligé un
" butin si considérable, dont je pouvois prendre
" tout ce que j'aurois voulu : après avoir mépriſé
" des richesses si justement acquises, et sacrifié à
" l'amour de la gloire les dépouilles de l'ennemi,
" à l'exemple de Valérius Publicola, et de plu-
" sieurs autres grands personnages, qui par leur
" désintéressement ont élevé Rome à un si haut
" dégré de puissance, me conviendroit-il d'ac-
" cepter l'or et l'argent que vous m'offrez ?
" Que penseroit-on de moi, et quel exemple
" donnerois je aux Romains, si je faisois une telle
" bassesse ? De retour à Rome, comment soutien-
" drois je les reproches, et même la vûe de mes
" citoïens ? Nos censeurs, qui sont chargés de
" veiller sur la discipline, et sur les moeurs, ne
" m'obligeroient-ils pas de rendre compte devant
" tout le monde des présens que vous voulez me

" faire

" faire accepter ? gardez, s'il vous plait, vos ri-
" cheſſes ; et moi je garderai ma pauvreté, et ma
" réputation.

" Le lendemain, Pirrhus voulant ſurprendre,
" et étonner Fabricius, qui n'avoit jamais vû
" d'éléphant, donna ordre qu'on armât le plus
" grand de ſes éléphans : qu'on le conduiſit dans
" le lieu, où il devoit avoir une converſation avec
" le Romain ; et qu'on l'y tint caché derriere
" une tapiſſerie, pour le faire paroître, quand il
" l'ordonneroit. La choſe aïant été exécutée,
" et le ſignal donné, on tira la tapiſſerie, et
" l'éléphant parut, levant ſa trompe ſur la tête
" de Fabricius, et jettant un cris horrible. Fa-
" bricius, ſans témoigner la moindre ſurpriſe, ni
" la moindre crainte, dit à Pirrhus : *L'or, que*
" *vous m'offrites hier, ne fut pas capable de me*
" *corrompre ; et l'animal que vous me montrez*
" *aujourd'hui, ne ſauroit m'effraïer.*

Le ſoir après ſouper, la converſation tomba ſur les philoſophes. " En avez vous beaucoup à
" Rome," dit le Roi à Fabricius ? " Non,
" répondit le Romain ; " et cela me ſurprend
" d'autant plus, qu'ils y ſont très conſi-
" dérés. Celà ceſſera de vous ſurprendre, Fa-
" bricius," réprit Cinéas, " quand vous ſaurez,
" qu'ils le ſont encore plus dans leur propre païs.
" Avez vous jamais lu l'hiſtoire, de nos anciens

" philoſophes ? J'ai quelque fois entendu parler " d'eux, répliqua Fabricius ; mais je n'ai de leur " hiſtoire, qu'une connoiſſance fort ſuperficielle ; " et je vous aurois bien de l'obligation, ſi vous " vouliez me l'apprendre un peu mieux que je " ne la ſais. Fabricius," dit le Roi, " nôtre " ami Cinéas ſatisfera votre curioſité ; mais à " condition, que vous nous entretiendrez un " peu de votre Pithagore, et de ſes diſciples.

Fabricius, aïant témoigné qu'il ſe feroit un plaiſir de contenter Pirrhus, Cinéas parla en ces termes. " Thalès, chef de la Secte Ionique, " étoit de Milet, ville célebre de l'Ionie. Dès " qu'il fut en âge de voïager, il alla dans l'île " de Crete, puis dans la Phénicie, et enfin dans " l'Egipte, où après avoir appris des prêtres de " Memphis la Géométrie, l'Aſtronomie, et la " Philoſophie, il leur enſeigna à eux mêmes le " moïen de méſurer avec exactitude leurs grandes " piramides. De retour dans ſon païs, il s'ap- " pliqua à étudier la nature ; et il y fit de ſi " grands progrès, qu'il ſe vit bien-tôt en état de " prédire les éclipſes du ſoleil, et de la lune, et " de méſurer les corps celeſtes.

Un de ſes amis lui demandant un jour ce qu'étoit Dieu : " *c'eſt*, dit-il, *ce qui n'a ni com-* " *mencement, ni fin.* Un autre voulant ſavoir ſi " l'homme pouvoit dérober à Dieu la connoiſſance

" de

" de ſes actions. *Comment pourroit-il le faire*, ré-
" pondit-il, *puis qu'il n'eſt pas en ſon pouvoir de*
" *lui cacher même ſes penſées?*

" Il étoit un jour ſi occupé à contempler les
" aſtres, que, ne prenant pas garde où il marchoit,
" il ſe laiſſa tomber dans une foſſe. Une femme,
" qui le vit tomber, au lieu de le plaindre, ſe mit
" à rire de toute ſa force; et s'approchant de lui:
" *comment Thalès*, lui dit-elle, *pourriez vous con-*
" *noître ce qui ſe fait dans le ciel, puis que vous ne*
" *voïez pas ce qui eſt proche de vos pieds?* On
" prétend qu'il mourut, dans le tems même qu'il
" aſſiſtoit à la célébration des jeux olimpiques.

" Anaxagore naquit à Clazomene dans l'Ionie.
" La nobleſſe de ſon extraction, ſes richeſſes, et
" ſon déſintéreſſement le rendirent fort con-
" ſidérable. On dit qu'il abandonna ſa famille,
" et ſes terres, comme des obſtacles au goût qu'il
" ſe ſentoit pour l'étude de la ſageſſe, et pour la
" recherche de la vérité. Quoi qu'il eut pluſieurs
" fois refuſé de ſe charger du ſoin du gouverne-
" ment, il n'y avoit de ſon tems perſonne, qui
" fut plus en état d'y réuſſir que lui. On peut
" juger de ſon habileté en ce genre par les pro-
" grès, qu'il fit faire dans la politique à Périclès,
" dont vous avez ſouvent entendu parler. C'eſt
" lui, qui lui inſpira ces manieres graves et ma-
" jeſtueuſes, qui le rendirent ſi capable de gou-

" verner

" verner la république d'Athénes : c'eſt lui, qui " le prépara à cette éloquence ſublime, et victo- " rieuſe, qui le rendit ſi puiſſant : c'eſt lui, qui " lui apprit à craindre les Dieux ſans ſuperſtition : " en un mot, c'eſt lui qui étoit ſon conſeil, et qui " l'aidoit de ſes avis dans les affaires les plus im- " portantes. Aïant été cité devant l'aréopage, " pour avoir ſoutenu, que le ſoleil étoit une maſſe " de matiere enflamée, il ſe ſauva de la ville, et " ſe retira à Lampſaque. Quand il eut appris " qu'il avoit été condamné par contumace, et " jugé digne de mort, il dit ſans faire paroître " d'émotion : *il y a lontems que la nature a pre-* " *noncé contre mes juges, auſſi bien que contre moi,* " *un arrêt de mort.* Ses amis lui demandant dans " ſa derniere maladie, s'il vouloit qu' après ſa " mort, on le fit porter à Clazomene ſa patrie, " *cela n'eſt pas néceſſaire,* leur dit-il, *le chemin au* " *ciel n'eſt pas plus long d'une ville, que d'une autre.* " On croit qu'il vecut ſoixante et deux ans.

" Socrate, fils d'un ſculpteur, apprit d'abord " le métier de ſon pere ; et s'y rendit fort habile. " On voit encore aujourd'hui à Athénes ſa patrie, " un Mercure, et des Graces de ſa façon. Aïant " quitté le ciſeau pour s'appliquer à la Philoſophie, " il étudia le mouvement des aſtres ; mais après " avoir remarqué par ſa propre expérience, que " la connoiſſance du ciel étoit très difficile, et

" d'ailleurs

" d'ailleurs peu utile pour la ſociété, il fit de-
" ſcendre la Philoſophie du ciel : la plaça dans
" les villes : l'introduiſit même dans les maiſons
" particulieres : la rendit plus familiere, et plus à la
" portée des hommes ; et l'appliqua uniquement
" à ce qui pouvoit en faire des créatures raiſon-
" ables, juſtes, et vertueuſes. Il étoit perſuadé,
" qu'il y avoit de la folie à emploïer tout ſon
" tems à des recherches purement curieuſes, et
" abſolument incapables de contribuer au bonheur
" de l'homme : pendant qu'on négligeoit de
" s'inſtruire des devoirs ordinaires de la vie.

" Il s'étoit accoutumé de bonne heure à une
" vie ſobre, dure, et laborieuſe : il avoit un ſou-
" verain mépris pour les richeſſes ; et il croïoit,
" qu'on approchoit d'autant plus de Dieu, qu'on
" avoit beſoin de moins de choſes. Voïant la
" quantité d'or et d'argent qu'on étaloit dans
" certaines cérémonies : *que de choſes*, diſoit-il, en
" ſe félicitant lui-même ſur ſon état, *que de choſes,*
" *dont je n'ai point beſoin !*

" L'auſtérité, dans laquelle il vivoit, ne le
" rendoit ni ſombre, ni ſauvage. Il étoit toujours
" gai, et enjoué dans les converſations ; et il
" faiſoit ordinairement l'agrément et la joïe des
" repas. Quoi que fort pauvre, il ſe piquoit
" d'être propre ſur lui, et dans ſa maiſon ; et quand
" il rencontroit des philoſophes, qui affectoient de

" porter

" porter des habits ſales, et déchirés, il ne pouvoit " s'émpêcher de leur dire : *qu' à travers les trous* " *de leurs manteaux, et leurs vieux haillons, on en-* " *trevoïoit beaucoup de vanité.*

" Quand il avoit beſoin de quelque choſe, il " ne rougiſſoit point de l'avouer. *Si j'avois de* " *l'argent,* dit-il un jour dans une aſſemblée, " *j'achetterois un manteau.* Ce fut un combat " entre ſes diſciples, à qui lui feroit un préſent.

" Archélaus, roi de Macédoine, lui aïant " envoïé une ſomme conſidérable pour l'engager " de venir à ſa cour, il la refuſa, en diſant : *qu'il* " *ne vouloit point aller trouver un homme, qui vouloit* " *lui donner plus qu'il n'étoit en état de lui rendre.*

" Quoi que cette réponſe marque un déſintéreſſe- " ment généreux, elle ne convient gueres, ce me " ſemble, dans la bouche d'un grand philoſophe. " Eût-ce été rendre un petit ſervice à un prince, " que de le détromper de ſes fauſſes idées de " grandeur, et de magnificence, de lui inſpirer " du mépris pour les richeſſes, de lui en montrer " le véritable uſage, de l'inſtruire dans le grand " art de regner, en un mot de lui apprendre à " bien vivre, et à bien mourir ? Il faut que Socrate " aît cru, qu'il ne lui convenoit pas d'aller " chercher la ſervitude, dans un tems, où il com- " mençoit à s'appercevoir, que, dans une ville " libre, on ne pouvoit ſouffrir ſa liberté.

" Une

" Une de ſes qualités les plus marquées, c'étoit " une tranquilité d'âme, que rien n'étoit capable " d'altérer. Se ſentant un jour de l'émotion " contre un eſclave : *je te frapperois*, dit-il, *ſi je* " *n'étois en colere.* Aïant reçu un ſoufflet, il ſe " contenta de dire, en riant : *que je ſerois heureux,* " *ſi je ſavois quand je dois m'armer d'un caſque !*

" Il avoit une femme, qui mit ſouvent ſa pa- " tience aux plus rudes épreuves par ſon humeur " bizare, emportée, et violente. Elle ſe laiſſoit " quelque fois aller à de ſi grands excès de colere, " qu'elle alloit lui arracher ſon manteau en pleine " rue ; et même un jour, après avoir vomi contre " lui toutes les injures que ſon dépit lui dicta, elle " lui jetta un pot d'eau ſale ſur la tête. *Votre* " *action ne me ſurprend point*, lui dit-il ; *car il* " *falloit qu'il plût, après un ſi grand tonnere.*

" Il porta les armes comme tous les Athéniens : " fit pluſieurs campagnes ; et s'y diſtingua toujours " par ſon courage. On le vit, ſur la fin de ſa vie, " donner dans l'Aréopage, dont il étoit membre, " des preuves éclatantes de ſon zele pour la " juſtice.

" Il ſembloit, qu'il fut le pere commun de la " république, tant il étoit attentif au bien de tous " les citoïens ; mais comme il eſt difficile de faire " changer de principes aux vieillards, qui re- " ſpectent ordinairement les erreurs, dans leſquelles ils

" ont

" ont blanchi, il s'appliqua principalement à in-
" ſtruire les jeunes gens. Il tâchoit de leur in-
" ſpirer une parfaite ſoumiſſion aux magiſtrats, et
" aux loix, et un profond reſpect pour la di-
" vinité. Il vouloit, qu'ils conſultaſſent Dieu ſur
" toutes les choſes, qui paſſoient leur connoiſſance;
" et comme il ne ſe manifeſte qu'à ceux qu'il
" lui plaît, parcequ'il ne doit rien à perſonne, il
" leur recommandoit de ſe le rendre propice par
" une conduite ſage et reglée. Il leur enſeignoit,
" que Dieu obſerve toutes nos actions, et toutes
" nos paroles: qu'il pénetre juſques dans nos
" penſées les plus ſecretes: qu'il eſt préſent à toutes
" nos délibérations: et qu'il nous inſpire dans
" toutes nos affaires.

" Ses ennemis l'aïant cité en juſtice, pour ne
" pas reconnoître les Dieux que ſa patrie révéroit,
" les juges déclarerent qu'il étoit coupable; et lui
" laiſſerent le choix de la peine, qu'il croïoit
" mériter. *Athéniens*, leur dit-il, *puis que vous*
" *m'obligez de me taxer moi-même à ce que je mérite,*
" *je me condamne, pour avoir paſſé toute ma vie à*
" *vous inſtruire vous et vos enfans, à être nourri*
" *le reſte de mes jours aux dépens de la république.*
" Ces paroles revolterent tous les juges, qui le
" condamnerent à boire la cigue, ſorte de ſupplice
" fort uſité parmi les Athéniens. Comme un de
" ſes diſciples lui témoignoit ſa douleur de ce

" qu'il

" qu'il mouroit innocent, *voudriez vous*, lui dit-
" il, *que je mouruſſe coupable* ? Sa ſentence fut
" miſe à exécution, trente jours après qu'elle avoit
" été prononcée. C'eſt pendant ſa vie, et
" quelques années après ſa mort, qu'on vit dif-
" férentes ſectes s'élever parmi les philoſophes.
" Je vais vous parler de ceux qui les ont fondées,
" ou qui s'y ſont le plus diſtingués.

" Platon, qu'on peut regarder comme le chef
" de l'Académicienne, étoit d'Athénes, où il
" étudia ſous les plus habiles maîtres de Gram-
" maire, de Muſique, de Peinture, et d'Eloquence.
" A l'âge de vingt ans, il fut entendre Socrate;
" et comme il avoit beaucoup de diſpoſitions pour
" la vertu, il profita ſi bien des leçons de ce
" grand homme, qu'il donna, à vingt cinq ans,
" des marques d'une ſageſſe extraordinaire. Quel-
" ques jours après la mort de Socrate, il alla à
" Cirene, pour ſe perfectionner dans les Mathé-
" matiques ſous Théodore, qui étoit le plus
" grand mathématicien de ſon tems. Il viſita
" enſuite l'Egipte, où il eut de fréquentes con-
" verſations avec les prêtres Egiptiens, qui lui en-
" ſeignerent une grande partie de leurs traditions.
" De là, il vint dans cette partie de l'Italie, qu'on
" nomme la grande Grece ; et au bout de quelques
" mois, il paſſa en Sicile, pour voir les merveilles
" de cette île, et ſurtout les embraſemens du mont

" Etna.

" Etna. De retour dans ſon païs, il établit ſa " demeure dans un quartier d'un faux-bourg " d'Athénes, appellé l'Académie; et c'eſt là " qu'il donna ſes leçons, et qu'il forma un grand " nombre de diſciples illuſtres.

" Il croïoit, qu'il n'y avoit qu'un monde: que " toutes les choſes ſe produiſoient de leurs con- " traire; et que le mouvement cauſe la production " des êtres, et le repos leur diſſolution.

" Il enſeignoit, qu'il n'y a qu'un ſeul Dieu, " auteur de toutes choſes: que l'âme eſt immor- " telle: que les hommes ne doivent travailler " qu'à ſe purger de leurs paſſions, et de leurs " vices, pour être unis à leur créateur: qu'après " cette vie, il y à une recompenſe pour les bons, " et une punition pour les méchans; et qu'entre " Dieu, et les hommes, il y à différens ordres " d'eſprits, qui ſont les miniſtres de l'être ſu- " prême.

" A ces mots, Fabricius s'écria: que les " hommes ſeroient heureux, s'ils pratiquoient la " doctrine de Platon; et que la gloire de Pirrhus " ſeroit grande, s'il ſuivoit les conſeils de Cinéas! " Enſuite s'adreſſant au Roi, ſouvenez vous, " Pirrhus, lui dit-il, de ce que ce philoſophe à " dit, que le monde ne ſera heureux, que quand " il ſera gouverné par des hommes ſages. Je

" m'en


®
arch
ations

" m' en ſouviens, répondit Pirrhus, en ſou-
" riant ; mais je me ſouviens auſſi, qu'il a dit,
" que les républiques ne ſeront heureuſes, que
" quand elles ſeront gouvernées par des hommes
" ſavans et prudens, ou que ceux qui les gou-
" verneront, n'emploïeront leur tems qu'à la
" ſience, et à la prudence. Je ne doute nulle-
" ment, réprit Fabricius, que le Roi d'Epire ne
" trouve les Romains aſſez prudens, et aſſez ſa-
" vans, pour lui prouver qu'il n'a pas conſulté
" l'intérêt de ſa nation, ni celui de ſa propre
" gloire, en ſe déterminant à venir au ſecours des
" Tarentins.

" Cinéas, qui craignoit que la converſation ne
" s'échauffât, interrompit leur diſcours. Platon,"
dit-il, " ſoutenoit encore que tous les hommes
" ſont obligés de remplir les devoirs at-
" tachés à l'état auquel la providence les a ap-
" pellés. Ce philoſophe mourut à l'âge de 81
" ans.

" Après ſa mort Speuſippe ſon neveu ſuccéda
" à ſon école ; et ne la tint que huit ans.
" Xénocrate, qui y enſeigna après lui, étoit de
" Calcédoine. Il commença de très bonne heure
" à étudier ſous Platon ; mais comme il n'avoit
" pas beaucoup de vivacité, et de pénétration,
" ce ne fut qu'à force de travail et d'application
" qu'il devint philoſophe. On dit qu'il n'aimoit

" ni les plaiſirs, ni les richeſſes, ni les louanges.
" Son déſintéreſſement, parut en pluſieurs occa-
" ſions. Vous ſavez que la cour de Macédoine
" avoit la réputation de corrompre à force d'ar-
" gent toutes les perſonnes, qu'on lui envoïoit
" pour traiter d'affaires. Xénocrate aïant été
" député avec quelques autres Athéniens vers
" Philippe, ce prince, qui connoiſſoit ſon mérite,
" s'appliqua particulierement à le gagner. Le
" trouvant infléxible aux préſens, il tâcha de le
" renverſer par un mépris affecté, et par de
" mauvais traitemens ; mais notre philoſophe,
" ferme et invariable dans ſes principes,
" conſerva toute ſa roideur, et toute ſon in-
" tégrité.

" Son déſintéreſſement fut auſſi mis à l'épreuve
" par Aléxandre le grand. Des ambaſſadeurs de
" ce prince, étant venus à Athenes, lui offrirent
" cinquante talens. Sans leur dire qu'il les ac-
" ceptoit, il les invita à ſouper. Le repas étoit
" ſimple, frugal, et ſans appareil. Le lendemain
" les députés lui demanderent entre les mains de
" qui il vouloit qu'ils remiſſent l'argent qu'ils
" avoient ordre de lui donner. *Quoi !* leur dit-il,
" *le feſtin d'hier ne vous a pas fait comprendre,*
" *que je n'ai pas beſoin d'argent ?* Il ajouta
" qu' Aléxandre en avoit plus beſoin que lui,
" parce-

" parcequ'il avoit plus de monde à nour-
" rir.

" Son désintéressement étoit si grand, qu'il se
" trouvoit souvent hors d'état de païer un certain
" tribut, que les étrangers étoient obligés de païer
" tous les ans au trésor de la ville d'Athenes.
" Comme on le traînoit un jour en prison, faute
" d'avoir satisfait à ce païement, l'orateur Li-
" curge acquitta sa dette, et le tira par ce moïen
" des mains des fermiers qui ne sont pas, pour
" l'ordinaire, fort sensibles au mérite des gens de
" lettres. Quelque jours après Xénocrate, aïant,
" rencontré le fils de son libérateur, lui dit : *je*
" *païe avec usure le plaisir que votre pere m'a fait,*
" *car je suis cause qu'il est loué de tout le monde.*

" Se trouvant dans une compagnie, où l'on
" débitoit un grand nombre de médisances, il n'y
" prit aucune part, et ne dit pas un seul mot.
" Comme on lui demandoit la raison de son
" silence : *c'est*, dit-il, *que je me suis souvent*
" *repenti d'avoir parlé, et jamais de m'être*
" *tu.*

" Il disoit, qu'il n'y avoit de véritables
" philosophes que ceux qui font de bon gré
" et de leur propre mouvement ce que les
" autres ne font que par la crainte du châti-
" ment.

" On avoit à Athenes une ſi grande idée de ſa " probité, qu'étant un jour venu pour rendre " témoignage ſur quelque affaire, et s'étant ap- " proché de l'autel pour jurer que ce qu'il avoit " affirmé étoit vrai, tous les juges ſe leverent, ne " voulurent point ſouffrir qu'il jurât, et de- " clarerent que ſa ſimple parole leur te- " noit lieu de ſerment. Il mourut âgé de 82 " ans.

" Arcéſilas naquit à Pitane dans l'Eolie. E- " tant venu à Athenes, il y étudia ſous les plus " habiles philoſophes, et fit de ſi grands progrès " dans l'étude de la Philoſophie, qu'on lui donna, " après la mort de Polémon, la régence de l'école " Platonique. Il y fonda une ſecte, qu'on nomme " la ſeconde Académie. Il paroiſſoit douter de " tout : il ſoutenoit également le pour, et le " contre, et ſuſpendoit en toutes choſes ſon " jugement. Il aimoit à faire du bien ; et ne " vouloit pas qu'on le ſût. Aïant fait une viſite " à un de ſes amis, qui étoit malade, et qui, man- " quant du néceſſaire, avoit honte de l'avouer, " il lui gliſſa adroitement ſous l'oreiller une " bourſe pleine d'argent. On ne rend pas un " témoignage fort avantageux à la pureté de " ſes moeurs : car on l'accuſe des crimes " les plus honteux. Cela ne doit pas paroître " ſurprénant dans un homme, qui, dou-

" tant

" tant de tout, devoit par conſéquent douter s'il
" y avoit des vertus, et des vices, et ne pouvoit
" reconnoître aucune regle pour les devoirs de
" la vie civile. Au milieu des douleurs les plus
" vives il affectoit une patience, et une inſenſi-
" bilité étonnante : *mon corps eſt bien malade*,
" diſoit-il, *mais mon âme ſera toujours inacceſſible*
" *à la douleur*. Voila, ce me ſemble un langage
" bien faſtueux, et qui n'a rien de réel que l'or-
" gueil, qui l'a produit. Arcéſilas mourut d'a-
" voir trop bu, et en délire, à l'âge de 75
" ans.

" Ariſtippe fut le chef de la ſecte Cirénaïque.
" Il étoit de Cirene dans la Libie. Après avoir
" lontems étudié à Athenes ſous Socrate, il re-
" tourna dans ſa patrie ; et y enſeigna, que le
" ſouverain bonheur de l'homme pendant cette
" vie conſiſte dans la volupté. Sa conduite ne
" démentoit point ſes ſentimens. Il étoit livré ſans
" ceſſe à la bonne chere, et aux femmes ; et
" quand on le railloit ſur ces excès, il ne ré-
" pondoit que par des plaiſanteries aux reproches
" qu'on lui faiſoit. Un de ſes amis blamant
" ſon attachement pour la courtiſanne Laïs : *il eſt*
" *vrai*, lui dit-il, *que je poſſede Laïs, mais Laïs*
" *ne me poſſede pas*. Il répondit à un autre, qui
" lui reprochoit de vivre trop ſplendidement :
" *que ſi la bonne chere étoit blamable, on ne fe-*

" *roit pas de ſi grands feſtins dans toutes les fêtes des* " *Dieux.*

" Comme il avoit l'eſprit ſouple, adroit, et " inſinuant, et qu'il ne manquoit aucune occaſion " de flater les grands, il étoit fort bien venu à " la cour de Denis le tiran. Ce prince lui de- " mandant un jour, pourquoi on voïoit per- " pétuellement des philoſophes chés les rois, et " qu'on ne voïoit jamais ceux-ci chés les philo- " ſophes : *c'eſt*, répondit-il, *que les philoſophes* " *connoiſſent leurs beſoins ; et que les rois ne con-* " *noiſſent pas les leurs.*

" Il fut le prémier des diſciples de Socrate, qui " exigea certaine retribution de ceux qu'il en- " ſeignoit. Aïant demandé à un homme cin- " quante dragmes pour inſtruire ſon fils. *Com-* " *ment cinquante dragmes!* s'écria le pere de l'en- " fant, *il ne m'en faudroit pas d'avantage pour* " *acheter un eſclave. Hé bien*, repartit-il, *achete* " *le, et tu en auras deux.* Il mourut en re- " tournant de Siracuſe dans ſa patrie.

" La ſecte Mégarique fut établie par Euclide, " qui étoit de Mégare, ville d'Achaïe, près de " l'iſthme de Corinthe. Il étudioit ſous Socrate, " quand les Athéniens firent un décret, qui dé- " fendoit ſous peine de mort aux citoïens de Mé- " gare de mettre le pied dans Athenes. La " crainte du châtiment ne put refroidir ſon zele

" pour

" pour l'étude de la Philoſophie. Déguiſé en
" femme, il entroit le ſoir dans la ville : paſſoit la
" nuit chés Socrate ; et ſortoit, avant le jour,
" pour retourner chés lui.

" Son frere lui aïant dit un jour, dans un
" mouvement de colere : *que je périſſe, ſi je ne me*
" *venge de vous. Et moi*, repartit-il, *que je periſſe,*
" *ſi par ma douceur je ne viens à bout de vous corriger*
" *de vos emportemens, et de vous rendre autant mon*
" *ami que vous l'étiez par le paſſé.* L'hiſtoire ne
" nous dit pas combien de tems il vecut.

" La ſecte des Péripatéticiens eut pour chef,
" et fondateur Ariſtote. Il étoit fils d'un mé-
" decin, nommé Nicomaque, et naquit à Stagire,
" ville de Macédoine. A l'âge de dix ſept ans
" il vint à Athenes, entra dans l'école de Platon,
" et y reçut ſes leçons pendant vingt ans. Après
" la mort de ſon maître, il ſe retira chés Hermias
" tiran d'Atarne dans la Méſie, dont il épouſa
" la ſoeur, appellée Pithaïde. Quelques tems
" après Philippe le fit venir à la cour de Ma-
" cédoine, pour prendre ſoin de l'éducation
" d'Aléxandre ſon fils. Y aïant demeuré ſix, ou
" ſept ans, il obtint la permiſſion de ſe retirer,
" et retourna à Athenes, où il fut reçu avec
" toutes les marques de diſtinction dûes à un
" grand philoſophe. Il ouvrit une académie
" dans le Licée. Le concours des auditeurs y
" fut extraordinaire. Le matin il donnoit des

" leçons ſur la Philoſophie, et l'après midi ſur la
" Réthorique. Il enſeignoit ordinairement en ſe
" promenant : ce qui fit appeller ſes diſciples
" Péripatéticiens. "

" Aïant lâché quelques traits de raillerie contre
" Eurimédon prêtre de Cérès, ce ſacrificateur le
" cita devant les juges, et l'accuſa d'impiété.
" Comme Ariſtote étoit convaincu que les affronts
" qu'on fait aux prêtres ſont preſque toujours des
" crimes plus impardonnables que ceux qu'on
" commet contre les Dieux, il ne crut pas qu'il
" fût ſûr pour lui d'attendre le ſuccès du juge-
" ment. Il ſortit d'Athenes, et ſe retira à
" Chalcis dans l'île d'Eubée. On croit, que, ne
" pouvant comprendre le flux, et le reflux la mer,
" il s'y eſt précipité en diſant : *engloutis moi,*
" *puiſque je ne puis te comprendre.* "

" Théophraſte, ſon ſucceſſeur, remplit ſa place
" avec un tel ſuccès, et une telle réputation, que
" le nombre de ſes auditeurs alla juſqu'à deux
" mille. Il étoit de l'île de Leſbos. Il ne croïoit
" pas, non plus qu'Ariſtote, que ſans les biens et
" les commodités de la vie on pût jouïr ici bas d'une
" vraie béatitude. Il attribuoit quelque fois la
" divinité à une intelligence ſuprême, et quelque
" fois au ciel, et aux aſtres. Diſputant, un jour,
" avec une marchande ſur le prix de quelque
" choſe qu'il vouloit acheter : *allez*, lui dit la
" femme,

" femme, *allez disputer dans votre école sur des*
" *vérités que vous n'entendez peut-être point; et ne*
" *venez point nous prouver ici des choses qui sont*
" *au dessus de votre portée.* On dit, qu'en mourant,
" il murmura fort contre la nature, de ce qu'elle
" accordoit une longue vie aux cerfs, et aux cor-
" neilles, qui n'en tirent aucune utilité, et qu'elle
" abrégeoit le cours de celle des hommes, qu'une
" plus longue vie mettroit en état de parvenir à
" une connoissance parfaite des siences.

" Les philosophes Ciniques doivent leur origine
" à Antisthene, disciple de Socrate. Ce grand
" homme menoit une vie fort dure, et n'avoit
" pour tout habit qu'un méchant manteau. Il
" portoit toujours une longue barbe, et avoit sans-
" cesse un bâton à la main, et une besace sur le
" dos. Il mépriſoit souverainement la noblesse,
" et les richesses; et faisoit consister le souverain
" bien dans la seule vertu. Comme on lui de-
" mandoit à quoi lui avoit servi la Philosophie,
" il répondit, *à pouvoir me supporter moi-même.*

" Diogene fut le plus célebre de ses disciples.
" Il étoit de Sinope, ville de Paphlagonie, d'où
" il fut chassé pour le crime de fausse monoïe.
" S'étant refugié à Athénes, il alla trouver
" Antisthene qui le repoussa d'abord avec son
" bâton; mais qui, vaincu par ses importunités,
" le reçut au nombre de ses disciples.

" Diogene

" Diogene n'avoit point d'autre maiſon qu'un " tonneau, qu'il promenoit par tout devant lui, " ni d'autres meubles qu'un bâton, une beſace, et " une écuelle. Aïant, un jour, apperçu un jeune " enfant, qui buvoit dans le creux de ſa main: " *il m'apprend*, dit-il, *que je conſerve encore du* " *ſuperflu*; et ſur le champ il caſſa ſon écuelle.

" Aléxandre le grand, étant allé le voir à " Corinthe, lui demanda ce qu'il ſouhaitoit de " lui. *Que tu te retires de mon ſoleil*, répondit " Diogene. Les ſentimens du philoſophe parurent " ſi beaux à Aléxandre, qu'il ne put s'empêcher " de dire à ſes amis, que, *s'il n'étoit pas Aléxandre*, " *il voudroit être Diogene.*

" Diogene avoit un ſouverain mépris pour tout " le genre humain. Se promenant en plein midi " avec une lanterne allumée, on lui demanda " ce qu'il cherchoit. *Je cherche un homme*, ré- " pondit-il.

" Il vit un jour des juges, qui menoient au " ſupplice un homme, qui avoit volé une petite " fiole dans le tréſor public. *Voila de grands* " *voleurs*, dit-il, *qui en conduiſent un petit.*

" Une autre fois il vit un homme, qui ſe " faiſoit chauſſer pat un eſclave. *Tu ne ſeras pas* " *content*, lui dit-il, *juſqu' à ce qu'il te mouche. De* " *quoi te ſervent tes mains ?*

" Un

" Un pere, lui préſentant un jour un fils qu'il " avoit pour être ſon diſciple, lui en dit tous les " biens imaginables. *Si cela eſt*, répondit-il, *il n'a* " *aucun beſoin de moi.*

" On ne doit pas croire, que Diogene, avec " ſon manteau plein de pieces, ſa beſace, et ſon " tonneau, avoit l'humilité en partage. Il tiroit " autant de vanité de toutes ces choſes, qu' Alé- " xandre en tiroit de la conquête d'une infinité " de différens païs. Etant un jour entré chés " Platon, qui étoit meublé aſſés magnifiquement, " il y foula aux pieds un tapis ſuperbe, en diſant: " *je foule aux pieds le faſte de Platon.* *Oui*, ré- " pliqua le Philoſophe ; *mais par une autre ſorte* " *de faſte qui eſt encore plus condamnable que le* " *mien.*

" En paſſant à l'île d'Egine, il fut pris par " des pirates, qui le menerent en Crete, et l'ex- " poſerent en vente. Comme on lui demandoit " ce qu'il ſavoit faire. *Je ſais commander aux* " *hommes*, dit-il, *y a-t-il quelqu'un, qui veuille* " *acheter ſon maître.* Un Corinthien, nommé " Xéniade, l'acheta ; et l'aïant mené avec lui à " Corinthe, il le donna pour précepteur à ſes fils, " et lui confia toute l'intendance de ſa maiſon. " Diogene s'acquita ſi bien de ces deux emplois, " que ſon maître ne pouvoit ſe laſſer de dire " par tout : *qu'un bon génie étoit entré chés lui.*

" Diogene

" Diogene mourut à l'âge de 90 ans; et or-
" donnant quelques heures avant ſa mort, qu'on
" laiſſa ſon corps ſur la terre ſans l'inhumer. *Quoi*,
" lui dirent ſes amis, *vous demeurerez expoſé aux*
" *bêtes farouches, et aux oiſeaux?* *Non*, répondit-
" il, *vous mettrez auprès de moi un bâton, afin que*
" *je les chaſſe. Et comment le pourrez vous*, dirent-
" ils, *puiſque vous n'aurez plus de ſentiment? Que*
" *m'importe donc*, répliqua-t-il, *d'être mangé par*
" *les bêtes, et par les oiſeaux, puiſque je n'en ſenti-*
" *rai rien.*

" Les Corinthiens n'eurent point d'égard à
" cette indifférence de Diogene pour la ſépulture.
" Ils lui firent des obſeques magnifiques : l'en-
" terrerent près de la porte de leur ville, qui
" étoit vers l'iſthme ; et érigerent à côté de ſon
" tombeau une colonne, ſur laquelle ils placerent
" un chien de marbre.

" Cratès fut un de ſes principaux diſciples. Il
" étoit de Thebes, d'une famille très illuſtre, et
" qui poſſédoit de grandes richeſſes. Il vendit
" tout ſon bien, dont il retira plus de deux cens
" talens, qu'il mit entre les mains d'un banquier,
" en lui diſant de les rendre à ſes enfans, s'ils
" avoient peu d'eſprit, et de les diſtribuer aux
" citoïens de Thebes, s'il ſe trouvoit que ſes en-
" fans fuſſent philoſophes. Ce qui le porta à

" en

" en agir ainſi, c'eſt qu'il étoit perſuadé, que les " philoſophes n'ont beſoin de rien.

" Hipparchia, ſœur d'un certain orateur, " nommé Métrocle, voulant l'épouſer, il fit tout " ce qu'il put pour l'en détourner. Après s'être " dépouillé devant elle pour lui faire voir ſa " boſſe, et ſon corps malfait, il lui dit: *voila* " *l'homme que vous recherchez en mariage*; et " aïant jetté par terre ſon manteau, ſa beſace, et " ſon bâton: *voila*, dit-il, *toutes mes richeſſes*. " Hipparchia perſiſta dans ſon deſſein, épouſa le " boſſu, s'habilla en Cinique, et fit en peu de " tems de grands progrès dans la philoſophie de " ſa ſecte.

" Les Stoïciens regardent Zénon comme leur " chef. Ce philoſophe, qui vit encore, eſt de la " ville de Cittie dans l'île de Cipre. Il s'appli- " qua d'abord au commerce. Comme il revenoit " d'acheter de la pourpre de Phénicie, il fit " naufrage au port de Pirée. La perte, qu'il " venoit de faire, le rendant fort triſte, il ſe " retira à Athenes: entra chés un libraire; et ſe " mit à lire un livre de Xénophon, diſciple de " Socrate, dont la lecture lui plut infiniment, et " lui fit oublier ſon chagrin. Cratès paſſant dans " le moment qu'il demandoit au libraire, où " demeuroient les perſonnes dont parloit le livre, " qu'il tenoit, celui-ci lui montra le Cinique, et

" l'exhorta

" l'exhorta à le ſuivre. Zénon commença dès
" ce jour à être ſon diſciple, et gouta fort ſa
" morale, quoi que ſes manieres libres ne lui
" plurent pas.

" Après avoir étudié dix ans ſous Cratès, et
" paſſé dix autres années chés trois autres philo-
" phes, il établit à Athenes une nouvelle ſecte.
" Sa réputation ne tarda gueres à ſe repandre
" dans toute la Grece; et il paſſe aujourd'hui
" pour le plus habile philoſophe du païs.

" Cléanthe eſt un des plus célebres d'entre ſes
" diſciples. Il eſt né à Aſſos dans la Troade. Il
" n'avoit que quatre dragmes, quand il entra à
" Athenes, où il ſe rend tous les jours recom-
" mandable par la patience avec laquelle il
" ſoutient les travaux les plus pénibles. Il paſſe
" la nuit preſque entiere à puiſer de l'eau pour
" un jardinier, afin d'avoir de quoi vivre, et de
" pouvoir s'appliquer à l'étude de la Philoſophie
" pendant le jour. Aïant été un jour cité devant
" l'Aréopage pour dire de quoi il vivoit, il pro-
" duiſit ſon jardinier, et montra ſes mains
" endurcies par le travail, et pleines de calloſités.
" Les juges, pleins d'admiration pour ſa vertu,
" ordonnerent qu'on lui donneroit dix mines du
" tréſor public; mais Zénon, ſon maître, l'en-
" gagea à ne les point accepter.

" Dès

" Dés que Cinéas eut ceſſé de parler, le Roi " pria Fabricius de lui apprendre l'hiſtoire des " Pithagoriciens. Il eſt juſte de vous ſatisfaire," répondit le Romain. " Pithagore étoit fils d'un " ſculpteur de Samos. Il étudia d'abord ſous " Phérécide, que quelques uns mettent au nombre " des ſept ſages de la Grece. Après la mort de " ſon maître, il abandonna ſa patrie, et tout ce " qu'il avoit pour voïager. Il demeura en " Egipte autant de tems qu'il lui en fallut, pour " apprendre des prêtres, ce qu'il y avoit de plus " caché dans les miſteres de leur religion. Il " paſſa enſuite dans le païs des Caldéens pour " connoître la ſience des Mages. De là il alla " en Crete ; et après avoir enrichi ſon eſprit " de pluſieurs belles connoiſſances, il revint à " Samos.

" Le chagrin, qu'il eut de voir ſa patrie " opprimée par la tirannie de Policrate, lui fit " prendre la réſolution de la quitter pour venir " dans ce païs-ci ; et il s'établit à Crotone dans " la maiſon de l'Athlete Milon, où il enſeigna " la Philoſophie. Sa réputation ſe repandit bien- " tôt dans toute l'Italie, et lui attira un grand " nombre de diſciples. C'eſt dans ſon école que " Numa Pompilius, le plus ſage de nos rois, a " puiſé toute l'habilité, et la ſageſſe qu'il a fait " paroître durant ſon regne.

" Pithagore

" Pithagore faiſoit ſubir à ſes écoliers un " noviciat de ſilence qui duroit ordinairement " deux ans, et qui alloit juſqu'à cinq à l'égard " de ceux en qui il reconnoiſſoit une grande dé- " mangeaiſon de parler. Ses diſciples étoient " partagés en deux claſſes. Les uns étoient obligés " d'écouter ce qu'on leur enſeignoit, ſans qu'il " leur fût permis de demander les raiſons, dont " on ſuppoſoit que leurs eſprits n'étoient point " capables ; et les autres pouvoient propoſer leurs " difficultés, pénétrer dans les principes de la " Philoſophie, et apprendre les raiſons de tout " ce qu'on leur enſeignoit.

" Pithagore avoit une ſi grande autorité ſur " l'eſprit de ſes diſciples, qu'il ſuffiſoit qu'il eût " avancé quelque choſe, pour qu'ils en fuſſent " pleinement convaincus : d'où vint parmi eux " cette parole célebre, *le Maître l'a dit.*

" Quoi que les habitans de Crotone fuſſent de " tous les peuples d'Italie les plus livrés au luxe, " et à la débauche, il vint cependant à bout de " les rappeller par ſon autorité aux regles d'une " ſage frugalité. En louant tous les jours la " vertu, il en faiſoit ſentir la beauté, et les avan- " tages. Il peignoit avec de vives couleurs la " honte de l'intempérance; et faiſoit le dénom- " brement des roïaumes, dont les excès vicieux " avoient cauſé la ruine. Ses diſcours firent une

" telle

" telle impreſſion ſur les eſprits, et produiſirent
" un changement ſi général dans la ville, qu'on
" ne la reconnoiſſoit plus, et qu'il n'y reſta
" aucun veſtige de l'ancienne Crotone. Il par-
" loit aux femmes ſéparément des hommes, et
" aux enfans ſéparément de leurs peres et meres.
" Il recommandoit aux femmes les vertus qui
" conviennent à leur ſexe, c'eſt-à-dire la chaſtété,
" et la ſoumiſſion envers leurs maris; et il ex-
" hortoit les jeunes gens à reſpecter leurs peres
" et meres, et à cultiver les ſiences. Il inſiſtoit
" principalement ſur la frugalité, mere de toutes
" les vertus; et il obtint des dames, qu'elles
" renonçaſſent aux étoffes précieuſes, et aux
" riches parures, qu'elles faiſoient paſſer pour des
" ornemens néceſſaires à leur rang, mais qu'il
" regardoit comme l'aliment du luxe, et de la
" corruption. Il n'y en eut aucune parmi elles,
" qui ne fît de bon coeur à Junon un ſacrifice de
" ce qu'elle avoit de plus précieux; et qui ne
" montrât par ce généreux dépouillement la
" pleine conviction, où elle étoit que le véritable
" ornement des femmes eſt une vertu ſans tache,
" et non la magnificence des habits. On peut
" juger de la réforme que produiſirent parmi
" les jeunes gens les exhortations de Pithagore
" par le ſuccès qu'elles eurent auprès du ſexe
" attaché pour l'ordinaire aux parures, et

" aux bijoux avec une paſſion preſque invin-
" cible.

" Outre Crotone il y eut encore pluſieurs
" villes, qui profiterent de ſes avis. Il paſſoit
" de l'une à l'autre pour y répandre ſes
" inſtructions ; et il laiſſoit dans tous les lieux, où
" il s'arrétoit, des traces précieuſes de ſon ſéjour
" par le bon ordre, la diſcipline, et les ſages
" reglemens, qu'il y établiſſoit.

" Son zele ne ſe borna point à l'inſtruction
" des particuliers, mais pénétra juſques dans le
" palais des rois. C'eſt qu'il étoit perſuadé,
" que c'étoit travailler au bonheur, et à la re-
" forme des peuples, que d'inſpirer aux princes,
" et aux prémiers magiſtrats des principes d'hon-
" neur, de juſtice, de probité, et d'amour du
" bien public. Sans lui les Grecs d'Italie, et de
" Sicile n'auroient point eu de Zaleucus, ni de
" Charondas pour leur donner des loix. Quand
" il voïoit les peuples portés à faire la guerre :
" *vous ne devez*, leur diſoit-il, *la faire qu'aux*
" *maladies du corps, à l'ignorance de l'eſprit, aux*
" *paſſions du coeur, aux ſéditions qui s'élevent*
" *dans les villes, et à la diſcorde des familles.*
" *Voila les ſeuls ennemis que vous avez à com-*
" *battre.*

" Il avoit des maximes admirables ſur la
" Morale ; et vouloit que l'étude de la Phi-

" loſophie

" loſophie ne tendît qu'à rendre les hommes
" ſemblables à Dieu. Il croïoit, que cet être
" ſuprême eſt une âme repandue dans tous les
" êtres de la nature, et dont les âmes humaines
" ſont tirées. Il étoit auſſi perſuadé, qu'à la
" mort des hommes leurs âmes paſſent dans
" d'autres corps ; et que ſi elles ont commis
" quelque crime, elles ſont enfermées dans des
" corps de bêtes immondes pour y faire péni-
" tence ; et qu'après un certain nombre
" d'années elles reviennent animer d'autres
" corps.

" Si quelqu'un lui demandoit, s'il ſe ſouvenoit
" dans quel corps il avoit été avant d'être Pi-
" thagore. *Oui*, répondoit-il, *je m'en ſouviens.*
" *J'ai d'abord été Ethalide, fils putatif de Mer-*
" *cure ; et aïant eu la permiſſion de demander à ce*
" *Dieu tout ce que je voudrois, excepté l'immortalité,*
" *je l'ai prié de me faire la grace de me ſouvenir*
" *de toutes choſes, même après ma mort. Je devins*
" *enſuite Euphorbe, et reçus de Ménélas une*
" *bleſſure au ſiege de Troïe. Quelque tems après*
" *mon âme paſſa dans Hermotime ; et alors j'entrai*
" *dans le temple d'Apollon au païs des Branchides,*
" *et fis voir mon bouclier tout pourri, que Ménélas*
" *en revenant de Troïe avoit conſacré à ce Dieu pour*
" *marque de ſa victoire. Je fus depuis un pêcheur*

" *de Délos, nommé Pirrhus ; et enfin me voila*
" *Pithagore.*

" *Je me ſouviens, que dans un voïage que je*
" *fis aux enfers, je vis l'âme du poëte Héſiode at-*
" *tachée avec des chaînes à une colonne d'airain,*
" *où elle ſe tourmentoit fort. J'y vis auſſi celle*
" *d'Homere pendue à un arbre, où elle étoit en-*
" *vironnée de ſerpens à cauſe de toutes les fauſſetés*
" *qu'il a inventées, et attribuées aux Dieux. En-*
" *fin j'y apperçus une infinité d'âmes de maris,*
" *et de femmes, qui y ſouffroient des tourmens*
" *inconcévables, pour n'avoir pas gardé la foi con-*
" *jugale.*

" Pithagore uſoit quelque fois d'induſtrie, et
" d'artifice pour donner plus de poids, et de
" crédit à ſes ſentimens. Dès qu'il fut arrivé
" en Italie, il s'enferma dans un ſouterrain, après
" avoir prié ſa mere de tenir un regître exact
" de tout ce qui ſe paſſeroit. Quand il y eut
" demeuré ſix mois, et que ſa mere lui eut fait
" tenir les tablettes, où il vit les dates, et les
" autres circonſtances des évenemens, il en ſortit
" avec un viſage pâle et tout défait : aſſembla
" le peuple : dit qu'il revenoit des enfers ; et afin
" qu'on ajoutât foi à tout ce qu'il avoit envie de
" faire croire, il commença par raconter tout ce
" qui étoit arrivé pendant ſon abſence. Ce récit
" toucha, et ſurprit tous ſes auditeurs. On ne

" douta

" douta pas, qu'il n'y eût quelque choſe de divin " dans Pithagore. Les Crotoniates ſe mirent à " pleurer, conçurent pour lui une eſtime extra- " ordinaire, reçurent ſes leçons avec avidité, et " le prierent de vouloir bien auſſi inſtruire " leurs femmes. Il mourut dans un âge fort " avancé à Métaponte, où il s'étoit retiré, après " avoir demeuré vingt ans à Crotone ; et l'ad- " miration qu'on eut pour lui alla ſi loin, que " ſa maiſon fut convertie en un temple, où " on l'honore encore aujourd'hui comme un " Dieu.

" Empédocle étoit d'Agrigente, ville de Si- " cile. Après avoir fait pluſieurs voïages, dans " la vûe d'enrichir ſon eſprit des plus rares con- " noiſſances, il revint dans ſa patrie, où il fré- " quenta les écoles des Pithagoriciens. Il profita " ſi bien des leçons de ſes maîtres, qu'il ſe rendît " en peu de tems philoſophe, poëte, hiſtorien, " et médecin. Il y avoit ſur le territoire " d'Agrigente certains vents reglés, qui par leur " ſouffle violent cauſoient un grand dommage " aux fruits de la terre. Empédocle les fit ceſſer, " en bouchant une ouverture de montagne, d'où " ſortoient des exhalaiſons infectées. Il guérit " les habitans de Sélinonte de la peſte, cauſée " par la puanteur des eaux d'un fleuve qui " paſſoit dans leur ville, en faiſant entrer dans ce

" fleuve deux petites rivieres, qui en adoucirent
" les eaux, et qui leur ôterent leur mauvaise
" qualité.

" Il s'appliquoit non seulement à composer des
" ouvrages, mais encore à reformer les moeurs
" de ses concitoïens ; et il ne tint pas à lui, qu'il
" ne fît à Agrigente ce que Pithagore avoit fait
" à Crotone. Ceux, qui se plaisent à jetter du mer-
" veilleux dans la vie des philosophes, ou plu-tôt
" à les rendre ridicules, disent que, pour confirmer
" les peuples dans l'opinion, où ils étoient de sa
" divinité, il se précipita dans les gouffres du
" mont Etna ; mais les historiens sensés nous
" apprennent, qu'il se retira dans le Péloponese,
" où il mourut à l'âge de 60 ans.

" Les Pithagoriciens ne furent pas lontems
" sans former plusieurs sectes. Les plus con-
" sidérables sont l'Héraclitique, l'Eatique, la
" Sceptique, et l'Epicurienne.

" Héraclite est chef de l'Héraclitique. Ce
" philosophe étoit d'Epheſe, et ne fut redevable
" qu'à ses méditations continuelles des con-
" noissances, qu'il possédoit. Le plus estimé de
" tous ses ouvrages est un traité de la nature, où
" il a renfermé toute sa philosophie. Darius roi
" de Perse, fils d'Hitaspe, l'aïant lu, lui écrivit
" une lettre fort obligeante pour le prier de venir
" à sa cour. Héraclite, au lieu de remercier

" un

" un prince qui lui faiſoit des offres ſi gracieux,
" et ſi pleins de bonté, lui répondit groſſierement :
" qu'il ne voïoit parmi les hommes qu'injuſtice,
" que fourberie, qu'ambition, qu'avarice ; et
" que, ſe contentant de peu, comme il faiſoit, la
" cour de Perſe lui convenoit mal. Il n'eſt pas
" ſurprenant qu'un homme né libre, et qui eſt
" ennemi de la hauteur de certains princes, et de
" l'eſclavage des courtiſans, faſſe un plus grand
" cas de la pauvreté jointe à l'indépendance, que
" de la fortune la plus brillante au milieu d'une
" cour, où il n'y a que des eſclaves ; mais on
" doit toujours accompagner un refus de manieres
" honnêtes.

" Héraclite étoit un vrai miſantrope à qui
" tout déplaiſoit. Le genre humain lui faiſoit
" pitié. Voïant tout le monde ſe livrer à une
" joïe, dont il ſentoit le faux, il ne paroiſſoit
" jamais en public ſans verſer des larmes ; et c'eſt
" ce qui lui a fait donner le ſurnom de pleureur.
" Ennuïé, et fatigué de tout, il conçut une ſi
" grande averſion pour les hommes, qu'il ſe re-
" tira ſur une montagne pour ne plus voir que
" des bêtes ſauvages. Une hidropiſie l'aïant con-
" traint de deſcendre à la ville, il y mourut peu
" de tems après.

" Démocrite, auteur de la ſecte qui porte ſon
" nom, et l'un des plus grands philoſophes de

" ſon tems, étoit d'Abdere dans la Thrace: A-
" près avoir étudié ſous quelques Mages, que
" Xerxes roi de Perſe avoit laiſſés à ſon pere, il
" reçut les leçons du philoſophe Leucippe; et
" apprit de lui le ſiſteme des atomes, et du
" vuide.

" L'inclination, qu'il avoit pour les ſiences, le
" porta à voïager dans tous les païs du monde,
" où il eſperoit de trouver d'habiles gens. Il con-
" verſa avec les prêtres d'Egipte : conſulta les
" Caldéens ; et pénétra même juſques dans les
" Indes, et dans l'Ethiopie, pour y conférer avec
" les Gimnoſophites. Les loix de ſon païs por-
" toient, que ceux, qui auroient diſſipé leur pa-
" trimoine, ne ſeroient point enterrés dans le
" tombeau de leur famille. Aïant été cité en
" juſtice pour avoir dépenſé tout ſon bien dans
" ſes voïages, il plaida lui-même ſa cauſe ; et
" produiſit pour témoin du légitime emploi qu'il
" avoit fait de ſes biens le plus beau de ſes
" ouvrages, dont il fit la lecture aux juges. Ceux-
" ci en furent ſi charmés, que non ſeulement ils
" le renvoïerent abſous ; mais lui firent en-
" core donner de quoi vivre : lui érigerent
" des ſtatues ; et ordonnerent, qu' après ſa
" mort le public prendroit ſoin de ſes funé-
" railles.

" Il

" Il demeura quelque tems à Athenes ; mais, " loin de chercher à y faire briller ſon eſprit, et à " y faire parade de ſes rares connoiſſances, il " affecta d'y demeurer inconnu.

" Les Abdérites voïant, qu'il ne ſe ſoucioit de " rien : qu'il rioit, et ſe moquoit d'eux : qu'il " diſoit que l'air étoit rempli de corps imper- " ceptibles : qu'il cherchoit ce que diſent les " oiſeaux dans leur chant ; et qu'il demeuroit " preſque toujours dans des tombeaux, craignirent " qu'il ne devint entierement fou, et écrivirent " à Hippocrate pour le prier de venir le voir. " Hippocrate ſe rendit à leurs prieres ; et aïant " eu quelques converſations avec le prétendu " malade, il leur déclara, qu'il ne connoiſſoit " point d'homme plus ſage, ni plus ſenſé que " lui.

" Aïant prévû, qu'une certaine année ſeroit " mauvaiſe pour les oliviers, il acheta à vil prix " une grande quantité d'huile : y fit un gain très " conſidérable ; et content d'avoir montré à ſes " compatriotes, qu'il ne tenoit qu'à lui de devenir " riche, il reſtitua aux marchans, dont il avoit " acheté l'huile, et qui étoient au déſeſpoir du " mauvais marché qu'ils avoient fait, tout ce qu'il " avoit gagné deſſus.

" Epicure lui eſt redevable de preſque tout ſon " ſiſteme ſur les atomes, et ſur le vuide. C'eſt

" lui

" lui auſſi qui a fourni aux Pirroniens tout ce
" qu'ils ont dit contre le temoignage des ſens.
" Il ne trouvoit dans la vie humaine que niaſeries
" et bagatelles ; et ne pouvoit s'empêcher de rire
" toutes les fois qu'il faiſoit reflection, qu'il n'y
" avoit rien de ſérieux dans ce qui occupe le plus
" ſérieuſement les hommes.

" Pirron, chef de la ſecte Sceptique, étoit na-
" tif d'Elide dans le Péloponneſe ; et exerça le
" métier de peintre avant de s'attacher à la Phi-
" loſophie. Ses ſentimens ſe terminoient à l'in-
" compréhenſibilité de toutes choſes : il trouvoit
" par tout et des raiſons d'affirmer, et des raiſons
" de nier ; et c'eſt pour cela qu'il ſuſpendoit ſon
" jugement, lors même qu'il avoit bien examiné
" le pour, et le contre. Il parut toute ſa vie
" chercher la vérité, et ſe ménagea toujours des
" reſſources, pour ne pas tomber d'accord qu'elle
" s'étoit montrée à lui.

" On dit qu'un chariot, et un précipice ne
" l'obligeoit pas à faire un pas en arriere, ou à
" côté, et que ſes amis lui ſauverent ſouvent la
" vie. Cependant il prit un jour la fuite pour ſe
" guarantir d'un chien, qui le pourſuivoit ; et
" comme on le railloit ſur cette crainte contraire
" à ſes principes : *il eſt difficile*, répondit-il, *de*
" *dépouiller entierement l'homme.*

" Le

" Le philoſophe Anaxarque, qui avoit été " ſon maître, etant tombé dans une foſſe, il paſſa " outre ſans daigner l'en retirer. Il ſoutenoit, " qu'il n'importe pas plus de vivre que de " mourir, ou de mourir que de vivre. *Pour-* " *quoi donc ne vous laiſſez vous pas mourir ?* lui " dit-on un jour, *c'eſt*, répondit-il, *parceque la* " *vie, et la mort ſont également indifférentes.*

" Il n'avoit pas honte de dire, que l'honneur, " et l'infamie des actions, leur juſtice, et leur " injuſtice dépendoient uniquement des loix hu- " maines, et de la coutume ; et qu'il n'y avoit " rien en ſoi d'honnête et de honteux, de juſte " et d'injuſte. Ses concitoïens l'eſtimerent beau- " coup : lui conférerent la dignité de pontife ; et " accorderent, en ſa faveur, une exemption de " tribut à tous les philoſophes. Voila, ce me " ſemble, une conduite bien ſinguliere à l'égard " d'un homme, qui ne méritoit que des ſup- " plices.

" Les Epicuriens reconnoiſſent Epicure pour " leur chef. Ce philoſophe, qui vit encore, eſt " de Gargettium dans l'Attique, et paſſa les dix " huit prémieres années de ſa vie dans l'île de " Samos. Après avoir ſéjourné dans pluſieurs " endroits, il vint s'établir à Athenes, où il érigea " une école dans un beau jardin, qu'il avoit a- " cheté ; et il eut bien-tôt la conſolation d'y voir

" une

" une foule incroïable d'auditeurs. Ses disciples " ne se sont jamais divisé entre eux ; et ils con- " servent encore aujourd'hui sa doctrine, sans y " avoir fait aucun changement. On dit, qu'ils " vivent en commun avec leur maître dans une " union parfaite ; et au lieu que, dans toute l'an- " tiquité on a peine à trouver trois couples de " véritables amis, Epicure a su en réunir des " troupes nombreuses dans une assés petite mai- " son. On peut le regarder comme le prémier " des hommes, qui ait eu le courage de s'élever " contre les préjugés, qui aveuglent l'univers, " et de secouer le joug de la superstition, qui " depuis tant de Siecles tient le genre hu- " main asservi sous son empire. On le loue de " n'avoir jamais varié dans le zéle pour le bien " de sa patrie. Lui, et ses disciples se nourissent " de fèves. Il leur apprend à prendre en pa- " tience tous les maux qui leur arrivent, à sou- " haitter de bons souverains, et à se soumettre à " ceux qui gouvernent mal.

" Je connois Epicure," dit Pirrhus : " je lui " ai parlé à Athenes ; et il m'a paru un par- " faitement honnête homme. Aussi l'est-il," ajouta le Romain ; " et ceux même, qui re- " jettent sa doctrine, ne peuvent s'empêcher de " rendre justice à sa vertu. Je vous remercie, " Fabricius," dit le Roi ; " et je remercie aussi

" notre

" notre ami Cinéas de m'avoir fait connoître les " philoſophes ; mais pourquoi ni vous, ni lui ne " m'avez vous preſque rien appris de leurs ſen- " timens ? Croïez vous qu'il ſoit indigne d'un " prince de ſavoir ce qu'ils ont penſé ſur le ſou- " verain bonheur de l'homme, ſur les vertus, et " ſur les devoirs de la vie civile, ſur la divinité, " ſur la formation du monde, ſur la nature de " notre âme, et ſur les effets de la nature ? Non, " Seigneur," répondit Cinéas : " votre curioſité " eſt raiſonnable ; et je vais me faire un vrai plaiſir " de la ſatisfaire.

" Tous les hommes déſirent un bonheur ſou- " verain ; et ce deſir eſt la ſource de toutes leurs " actions. Comme ils ne ſavent, ni où il eſt, ni " en quoi il conſiſte, ils prennent pour lui des " biens qui contentent quelque petite partie de " cette avidité infinie, qui les dévore : y rapor- " tent tout ce qu'ils font ; et tombent ainſi dans " une infinité d'égaremens. C'eſt, Seigneur, " ce que vous allez voir dans les ſentimens de nos " philoſophes. Quoi que la plus part d'entre " eux ſoïent perſuadés de l'immortalité de l'âme, " ils ne laiſſent pas de donner à la vie préſente " toute leur étude, et toute leur attention ; et ce " qui doit arriver dans l'autre vie n'eſt le ſujet " que de quelques entretiens ſtériles, dont ils ne

" tirent

" tirent aucune conſéquence pour leur propre
" conduite, ni pour celle des autres.

" C'eſt un principe généralement reçû parmi
" eux, que le ſouverain bien conſiſte à vivre ſelon
" la nature ; et ce n'eſt que la différente maniere,
" dont ils expliquent cette conformité avec la
" nature, qui fait la diverſité de leurs opinions.

" Les Stoïciens la font conſiſter dans la vertu.
" Selon eux vivre ſelon la nature, c'eſt vivre
" honnêtement. La nature, diſent-ils, nous
" inſpire l'honnêteté et la vertu, et nous donne
" une grande horreur du vice. Cette vérité ſe
" reconnoit ſenſiblement dans les enfans, en qui
" l'on admire la ſimplicité, la tendreſſe, la com-
" paſſion, la reconnoiſſance, la pureté, et l'igno-
" rance du mal. D'où leur viennent des vertus ſi
" excellentes ſinon de la nature même, qui ſe
" peint, et ſe montre dans les enfans comme dans
" un miroir ? Pour peu que l'on ſe ſouvienne
" qu'on eſt homme, peut-on refuſer ſon eſtime à
" des jeunes gens, qui menent une vie reglée ;
" et de quel oeil peut on regarder ceux qui ſe
" livrent à la débauche ? Quand nous liſons dans
" l'hiſtoire des actions vertueuſes, et des actions
" criminelles, pouvons nous nous empêcher
" d'aimer ceux qui ont fait les unes, et de déteſter
" ceux qui ont commis les autres ? Voila le cri
" de la nature, qui nous fait entendre qu'il n'y a

" de

« de vrai bien que la vertu, et de vrai mal que « le vice.

« Il me semble, Seigneur, que les Stoïciens « raisonnent assés juste, et assés conséquemment à « leurs principes. Comme ils sont convaincus « d'un côté, que l'homme a été créé pour être « heureux, et que de l'autre ils bornent toute sa « durée à cette vie, et qu'ils ne trouvent dans ce « court espace rien de plus grand, et de plus esti- « mable que la vertu, ils doivent y placer le « souverain bien ; mais qu'ils penseroient bien « autrement, s'ils avoient la connoissance d'une « autre vie, dans laquelle les bons seront recom- « pensés, et les méchans punis?

« Quant à ce qui regarde la santé, les richesses, « la réputation, et d'autres avantages semblables : « ou la pauvreté, les maladies, l'ignominie, et « d'autres incommodités de ce genre, ils ne les « mettent au rang ni des biens, ni des maux ; et « n'en font dépendre ni le bonheur, ni le mal- « heur des hommes. Ils soutiennent, que tous les « biens extérieurs joints ensemble n'ajoutent pas « plus à la vertu, que les étoiles à l'éclat du « soleil, une goute d'eau à la vaste étendue de la « mer, et un denier aux richesses de Crœsus. Ils « comptent la douleur pour rien ; et quelque vio- « lente qu'elle soit, ils se donnent bien de garde de « l'appeller un mal.

« Un

" Un jour que j'étois à Athenes, j'allai voir
" un Stoïcien de mes amis. Je le trouvai au lit,
" fort incommodé de la goute, qui lui faiſoit
" ſouffrir de grandes douleurs. Lui aïant té-
" moigné la peine que j'avois de le voir dans un
" état ſi déplorable, et de ne pouvoir l'entendre
" comme je m'en étois flatté. *Il ne tiendra qu'à*
" *vous*, me repartit-il ; *et il ne ſera pas dit, qu'à*
" *cauſe de ma douleur, vous ſoïez venu inutilement*
" *chés moi.* Il commença auſſi-tôt un long diſcours,
" dans lequel il entreprit de me prouver, qu'il n'y
" avoit rien de bon que ce qui étoit honnête ; et
" comme cependant la douleur ſe faiſoit ſentir
" vivement, il repéta ſouvent. *Tu ne gagneras*
" *rien, ô douleur. Quelque incommode, et violente*
" *que tu puiſſes être, je n'avouerai jamais que tu es*
" *un mal.*

" Le philoſophe Sophile, à qui vous faiſiez,
" Seigneur, une penſion conſidérable, et qui
" mourut l'année derniere dans votre capitale,
" étoit de bien meilleure foi. Se ſentant tour-
" menté par la pierre, il reconnut la fauſſeté de
" tout ce qu'on lui avoit enſeigné au ſujet de la
" douleur. *J'ai emploïé*, diſoit-il, *pluſieurs années*
" *à l'étude de la Philoſophie ; et je ne puis ſupporter*
" *la douleur. La douleur eſt donc un mal.*

" Il n'eſt pas néceſſaire, Seigneur, de vous
" demander, quel jugement vous portez de ces

" deux


arch
ations

" deux philoſophes. Vous voïez dans le dernier " un homme ſincere, qui avoue qu'il s'eſt trompé ; " et le prémier n'eſt qu'un faux ſage, qui ſe donne " en ſpectacle : qui ſe nourrit de l'attention des " autres, et de l'admiration qu'il croit leur cauſer : " qui ſe roidit contre ſon ſentiment intérieur par " la honte de paroître foible ; et qui cache un " déſeſpoir réel ſous l'apparence d'une fauſſe " tranquilité.

" Comme les Stoïciens affectent d'être inſenſibles " aux maux qu'ils ſouffrent, ils regardent comme " une foibleſſe de ſe ſentir touchés de ceux des au- " tres. Ainſi ils détruiſent la nature, en voulant la " reformer. Ils ignorent, que les ſentimens, qu'ils " s'efforcent d'éteindre, ſont naturels à l'homme ; " et que c'eſt rompre tous les liens de la ſociété, " que d'arracher de ſon coeur la compaſſion, la " tendreſſe, et l'intérêt que nous nous ſentons " portés à prendre pour tout ce qui arrive à notre " prochain.

" Les Péripatéticiens raiſonnent ainſi. L'homme " eſt compoſé de corps et d'âme. Il faut donc, " pour le rendre parfaitement heureux, lui pro- " curer tous les biens, et du corps et de l'âme : " il faut qu'il aît la ſanté, les richeſſes, la répu- " tation, et les autres avantages de cette ſorte. " Tous ces biens mettent le comble à ſa béatitude, " et rendent ſa vie parfaitement heureuſe ; mais

" l'homme vertueux peut être heureux, quoi que
" moins pleinement, ſans tous ces biens : car il y
" a une diſtance infinie entre la vertu, et tous les
" autres biens. Qu'on mette la vertu dans un
" des plats d'une balance, et dans l'autre le
" monde entier, la vertu l'emportera infini-
" ment.

" Epicure fait conſiſter le ſouverain bien dans
" le plaiſir, et par une conſéquence néceſſaire le
" ſouverain mal dans la douleur. C'eſt la nature
" elle même, dit-il, qui nous enſeigne cette
" vérité ; et on n'a pas plus beſoin d'argumens
" pour l'établir, que pour prouver que le feu eſt
" chaud, la neige blanche, et le miel doux.
" Mais ce plaiſir, continue-t-il, n'eſt pas celui
" qu'on reſſent, lors qu'on s'abandonne à la
" crapule, et aux débauches les plus honteuſes :
" c'eſt celui que goute un homme vertueux quand
" il fait le bien, et qu'il penſe qu'il doit recevoir
" la recompenſe de ſes bonnes actions dans une
" autre vie.

" Epicure ne ſe contente pas de prouver ſon
" ſentiment devant ſes diſciples ; mais il fait
" encore voir par ſa conduite, qu'il en eſt pleine-
" ment perſuadé. Il n'y a jamais chés lui de
" table magnifiquement ſervie : on n'y mange
" ordinairement que du pain, et on n'y boit que

" de

" de l'eau ; et c'eſt une choſe extraordinaire que " d'y voir des légumes.

" Aïant un jour ouï dire, qu'il étoit incommodé " de la pierre, j'allai lui rendre viſite. Il me " reçut d'une maniere fort gracieuſe, et fort " honnête ; et quoi qu'il ſouffroit alors des " douleurs très cuiſantes, il répondit avec une " préſence d'eſprit admirable à toutes les queſtions " que je lui fis. M'étant aviſé de lui dire, que je " le trouvois bien malheureux. *Vous n'y penſez* " *pas*, me repartit-il, *Cinéas. Vous devriez me* " *croire heureux de ce que Dieu veut bien exercer* " *ma patience, puis qu'il doit m'en recompenſer dans* " *l'autre vie.*

" On trouve dans les écrits des Philoſophes " des maximes admirables ſur les devoirs de la " vie civile. Quel eſt, diſent ils, le but du gou- " vernement d'une république ? C'eſt non ſeule- " ment de la rendre riche et puiſſante, d'étendre " au loin ſon commerce, d'y entretenir des flotes, " et des armées nombreuſes, et par là de la " rendre ſupérieure à toutes les autres ſur terre, " et ſur mer ; mais c'eſt encore de la rendre " heureuſe en la rendant vertueuſe ; et elle ne " peutêtre telle que par une piété ſincere, et une " ſoumiſſion parfaite à l'égard de Dieu.

" Quand nous parlons, continuent ils, d'une " république heureuſe, nous ne prétendons pas

" borner le bonheur, dont elle jouït aux prémiers
" de la ville : nous entendons que tous ceux qui
" en ſont membres ſoïent heureux, chacun dans
" leur condition ; et le devoir eſſentiel de celui
" qui ſe charge de la gouverner, c'eſt de les
" rendre tels.

" On peut fort bien, diſent ils encore, com-
" parer un roïaume au corps humain. Le prince
" en eſt la tête, et l'âme : les miniſtres, les ma-
" giſtrats, les généraux d'armée, en un mot tous
" les officiers deſtinés à executer ſes ordres ſont
" les yeux, les bras, les piſds ; et les peuples ſont
" les autres membres. C'eſt au prince à les
" animer, à les mettre en mouvement, et à les
" faire agir. Le rapport mutuel de beſoins, et
" de ſecours, qui ſubſiſte entre tous les membres
" du corps, ſe trouve auſſi entre tous les habitans
" d'un roïaume, et forme entre eux une liaiſon
" admirable. S'ils étoient tous riches, il n'y
" auroit ni laboureurs, ni maſſons, ni ouvriers ;
" et on manqueroit des choſes les plus néceſſaires
" à la vie. S'ils étoient tous pauvres, il n'y
" auroit ni princes, ni magiſtrats, ni généraux
" d'armée pour gouverner, et défendre les autres.
" Il eſt donc néceſſaire, qu'il y ait différentes con-
" ditions ; et comme elles ſont toutes utiles pour
" le bien public, celui qui gouverne n'en doit
" mépriſer aucune.

" Une

" Une autre maxime des philoſophes, c'eſt " que quiconque eſt chargé du ſoin des autres " doit être pleinement convaincu qu'il eſt pour " les inférieurs, et non les inférieurs pour lui. Ils " prouvent ce ſentiment par des comparaiſons fort " ſenſées. Quand, diſent ils, un pilote ſe charge " de conduire un vaiſſeau rempli d'un grand " nombre de perſonnes, que différentes vûes, et " différens intérêts engagent à paſſer dans un " païs étranger, peut on dire que ces paſſagers " ſoient pour le pilote, et non le pilote pour les " paſſagers ? Oſeroit on dire que les malades, " dont un médecin ſe charge, ſont pour lui ? et " n'eſt-il pas viſible que les médecins, auſſi bien " que la médecine, ne ſont établis que pour rendre " la ſanté aux malades ? Les princes ſont les " paſteurs des peuples ; et il eſt indubitable que le " paſteur eſt pour ſon troupeau, et non le " troupeau pour le paſteur.

" Il y a pluſieurs philoſophes, qui ſoutiennent " qu'on doit regarder l'utilité commune, comme " le but auquel chacun doit tendre : car diſent ils, " dès qu'on ne connoîtra d'autre utilité que la " ſienne propre, nulle ſorte de ſociété ne pourra " ſubſiſter entre les hommes. Tout ce qui eſt " ſur la terre a été créé pour l'uſage des hommes ; " et les hommes eux mêmes ont été formés les uns " pour les autres, afin de s'entr'aider mutuelle-

" ment par des ſervices réciproques. Nous ne
" devons donc pas croire, que nous ſommes nés
" pour nous ſeuls ; et il faut au contraire nous
" perſuader, que notre patrie, nos peres et
" meres, nos freres et ſoeurs, nos amis, et nos
" ennemis mêmes ont droit ſur tout ce que
" nous ſommes, et que nous devons leur
" procurer tous les avantages qui dependent de
" nous.

" Ce ſont ſur ces principes que les philoſophes
" ſe fondent pour décider pluſieurs queſtions de
" morale.

" Il n'eſt point permis de faire tort à ſon pro-
" chain, ni par conſequent de rendre le mal pour
" le mal, ni de ſe venger de ſes ennemis, et de
" faire retomber ſur eux les mêmes maux, qu'ils
" nous ont fait ſouffrir.

" Un homme vend un lingot d'or qu'il prend
" pour du cuivre. Celui qui le marchande doit
" il dire au vendeur que c'eſt de l'or ? ou peut
" il profiter de ſon ignorance, et n'acheter que
" quatre drachmes ce qui en vaut quatre mille ?
" il ne le peut pas en conſcience.

" Un autre a reçu en païement de la fauſſe
" monnoïe. Peut il la donner comme bonne,
" ſachant qu'elle eſt fauſſe ? Il ne le peut, s'il eſt
" honnête homme.

" Sup-

" Supposé que, dans un tems de disette, un " marchand de bled, suivi de plusieurs autres, ar- " rive le prémier dans un port. Doit il déclarer " que plusieurs autres marchands arriveront bien- " tôt ? ou peut il n'en point parler, pour mieux " vendre sa marchandise ? Il doit le déclarer, " parceque le bien de la société, pour laquelle il " est né, le requiert.

" Voila, dit Fabricius, des maximes bien équi- " tables ; et il seroit à souhaitter qu'elles fussent " toujours suivies par les Romains. Elles le " sont par les Epirotes, dit Pirrhus. Oui, " Seigneur, ajouta Cinéas ; et elles le seront par " tous les peuples qui auront le bonheur d'être " gouvernés par des princes, qui prendront la " justice pour la regle de leur conduite. Mais, " continua-t-il, il est tems de vous apprendre " ce que les philosophes pensent sur la divi- " nité.

" Ce ne sont point eux, qui l'ont découverte " aux hommes : puis que la connoissance d'un " être suprême est aussi ancienne que le monde. " Leurs recherches, et leurs disputes ne servent " qu'à confirmer le genre humain dans son an- " cienne créance, et à écarter les mauvaises sub- " tilités de ceux, à qui il prendra peut-être envie " de l'attaquer. Ils appuïent leur sentiment

" ſur l'exiſtence d'un Dieu de pluſieurs
" preuves, dont je vous rapporterai les prin-
" cipales.

" Epicure la fonde, ſur ce que la nature elle
" même grave ſon idée dans tous les eſprits.
" Sans concevoir une choſe, dit-il, on ne ſauroit
" ni en parler, ni en diſputer. Or y a-t-il ſur
" terre un ſeul homme qui n'ait l'idée de Dieu ?
" Ce n'eſt donc point une opinion, qui vienne,
" ou de l'éducation, ou de la coutume, ou de
" quelque loi humaine. C'eſt donc la nature qui
" l'a gravée dans nos coeurs. Or tout jugement
" de la nature, quand il eſt univerſel, eſt né-
" ceſſairement vrai.

" Peut-on, diſent les Stoïciens, regarder le ciel,
" et examiner tout ce qui s'y paſſe, ſans voir
" avec toute l'évidence poſſible qu'il eſt gouver-
" né par une intelligence ſuprême ? Quiconque en
" douteroit pourroit auſſi facilement douter qu'il
" y a un ſoleil ; car l'un eſt auſſi viſible que
" l'autre. La perſuaſion de l'exiſtence de Dieu,
" ſans l'évidence qui l'accompagne, n'auroit pas
" été ſi ferme et ſi durable. Elle n'auroit pas
" non plus, ſans cette évidence, pu reſiſter au tor-
" rent des années, et paſſer de ſiecle en ſiecle juſ-
" qu'à nous.

" S'il y a, diſent ils encore, des choſes dans
" l'univers, que l'eſprit de l'homme, que ſa raiſon,

" et

" et que ſa puiſſance ne ſoïent pas capables de
" produire, l'être qui les produit eſt certainement
" meilleur que l'homme. Or l'homme ne
" ſauroit faire le ciel, ni rien de tout ce qui eſt
" ſur la terre. Il n'y a cependant rien de
" meilleur que l'homme : puis qu'il a ſeul la
" raiſon, qui eſt ce qu'il y peut avoir de plus
" excellent. Par conſequent l'être qui a fait
" l'univers eſt meilleur que l'homme. Pourquoi
" donc ne pas dire qu'il eſt Dieu ?

" A qui pourroit on perſuader, ajoutent ils,
" que l'Iliade d'Homere n'a jamais été compoſée
" par ce poëte ; mais que les caracteres de l'al-
" phabet aïant été jettés en confuſion, un coup
" de pur hazard les a raſſemblés dans l'arrange-
" ment néceſſaire pour décrire dans des vers pleins
" d'harmonie, et de variété tant de grands éve-
" nemens : pour les placer, et les lier enſemble :
" pour peindre chaque objet avec ce qu'il y a de
" plus gracieux, de plus noble, et de plus tou-
" chant : enfin pour faire parler chaque perſonne
" ſelon ſon caractere, et d'une maniere ſi naïve,
" et ſi paſſionnée ? Tous les raiſonnemens du
" monde ne ſeroient pas capables de faire croire
" à un homme ſenſé, que l'Iliade doit ſa naiſſance
" au hazard. Pourquoi donc cet homme ſenſé
" pourroit il croire de l'univers, qui eſt infini-
" ment plus merveilleux que l'Iliade, ce que

" ſon

" ſon bon ſens lui empêche de croire de ce
" poëme ?

" C'eſt ainſi que les philoſophes prouvent
" l'exiſtence de Dieu. Ceux d'entre eux, qui
" paroiſſent connoître le mieux ſa nature, diſent,
" que c'eſt un être repandu dans tout l'univers
" qu'il fait ſubſiſter, et gouverne avec ſageſſe,
" puis qu'il eſt lui même le principe de toute
" ſageſſe. Ils ajoutent, que tout ce qui ſe paſſe
" dans le monde eſt ſoumis à ſa volonté, et à ſon
" pouvoir : qu'il ſe plaît à faire du bien aux
" hommes : qu'il examine attentivement ce que
" chacun d'eux fait, ce qu'il penſe, comment il
" ſe conduit, avec quelle piété, et quels ſentimens
" il exerce les actes de la religion ; et qu'enfin il
" met une grande différence entre le juſte, et
" l'impie.

" Voila, mon cher Cinéas, dit Pirrhus, des
" ſentimens bien raiſonnables. Sont ce ceux des
" philoſophes, que j'ai fait venir en Epire ? Oui,
" Seigneur, répondit Cinéas ; et il n'y a que
" Théophraſte qui s'en écarte. Il ſemble que ce
" philoſophe ait entierement oublié la doctrine de
" ſon maître Epicure. Etant, un jour, venu me
" rendre viſite, je le reçus comme un homme que
" je croïois digne d'eſtime. Nous parlames
" d'abord de choſes indifférentes ; et la conver-
" ſation étant tombée ſur la divinité, je le priai

" de

" de m'apprendre comment Dieu vivoit, et de
" quoi il s'occupoit. La vie qu'il mene, me ré-
" pondit il, eſt la plus heureuſe, et la plus dé-
" licieuſe qu'on puiſſe imaginer. Il ne fait rien :
" il ne s'embaraſſe de rien : il n'entreprend rien.
" Sa ſageſſe, et ſa vertu ſont ſa joïe. Il goûte
" des plaiſirs infinis ; et il eſt ſûr de les goûter
" toujours : en un mot il eſt ſouverainement heu-
" reux.

" Vous n'êtes donc point, Théophraſte, lui
" dis-je, du ſentiment des philoſophes qui pré-
" tendent que Dieu gouverne l'univers ? Non,
" me répondit-il : je ne ſaurois concevoir un
" Dieu accablé de travail. Si Dieu étoit obligé
" de gouverner le monde : de préſider au cours
" des aſtres, et aux ſaiſons : de regler, et d'ar-
" ranger tout : d'avoir l'oeil ſur les terres, et ſur
" les mers : de s'intéreſſer à la vie des hommes,
" et de pourvoir à leurs beſoins, il n'auroit jamais
" un moment de repos. Or pour être heureux,
" il faut avoir l'eſprit tranquille, et ne ſe mêler
" de rien. Dailleurs ces philoſophes, dont vous
" me parlez, nous mettent ſur la tête un maître
" éternel, dont nous devrions avoir peur : car le
" moïen de ne pas craindre un Dieu, qui prévoit
" tout, qui penſe à tout, qui remarque tout,
" qui croit que tout le regarde, qui vient

" ſe

" ſe mêler de tout, et qui n'eſt jamais ſans af-
" faires ?

" Je crus d'abord, Seigneur, que Théophraſte
" avoit envie de rire ; mais voïant qu'il parloit
" ſérieuſement, je ne pus m'empêcher de lui faire
" entendre, que ſon opinion me paroiſſoit ſaper
" les fondemens de la religion. S'il eſt vrai, lui
" dis-je, que Dieu ne ſonge point à nous, qu'il
" ne prend ſoin de rien, et qu'il ne fait abſolu-
" ment rien, quelle raiſon peut nous obliger de
" ſonger à lui ? Pour être tenus à lui marquer de
" la pieté, ne faudroit il pas en avoir reçu des
" graces ? Car de quoi eſt on redevable à qui n'a
" rien donné ? La pieté eſt une juſtice, qui ac-
" quitte les hommes envers Dieu ; mais le Dieu,
" que vous reconnoiſſez, n'aïant point de
" relation avec nous, n'a rien à exiger de
" nous.

" Théophraſte, dit Pirrhus, me paroit un
" eſprit dangereux ; et je voudrois, mon cher
" Cinéas, que vous engageaſſiez les autres phi-
" loſophes à refuter ſon ſiſteme. Ils l'ont déja
entrepris, Seigneur, répondit Cinéas ; et je puis
vous dire qu'ils l'ont fait avec ſuccès.

" Comme il me ſeroit impoſſible de vous ap-
" prendre les divers ſentimens des philoſophes
" ſur la formation du monde, ſans entrer dans un
" détail auſſi inutile qu'ennuïant, je ne vous par-

" lerai

" lerai que de ceux des Stoïciens, des Epicuriens,
" et de Platon.

" Les Stoïciens prétendent, que Dieu n'a point
" créé la matiere, dont le monde a été formé ;
" mais qu'il la modifiée ; et qu'en arrangeant
" les parties de matiere qui étoient confondues,
" il a fait l'eau, la terre, l'air, et le feu.

" Les Epicuriens croïent, qu'il y a dans la na-
" ture un vuide infini rempli d'atomes, ou de
" petits corps de différentes figures ; et que Dieu,
" en reüniſſant enſemble une partie de ces
" atomes, a formé le monde que nous admi-
" rons.

" Ces deux ſiſtemes ſont les mêmes en ce
" qu'ils ſuppoſent que la matiere eſt éternelle, et
" ils different en ce que dans le prémier il n'y
" a point de vuide, et qu'il ne peut y avoir qu'un
" monde ; et que dans le ſecond les atomes qui
" ne ſont point emploïés à la conſtruction de
" notre monde peuvent en compoſer pluſieurs
" autres.

" Platon ſoutenoit que Dieu avoit tiré la
" matiere du néant, et qu'il en avoit formé le
" monde ſelon l'idée éternelle qu'il en avoit
" conçue. Il diſoit, que le deſſein du créateur,
" en expoſant à nos yeux des merveilles ſans
" nombre, avoit été de nous faire diſcerner dans
" le mouvement de toutes les parties de l'uni-

" vers

" vers, et dans le concert qu'elles ont entre elles
" celui qui les a créées, et qui les gouverne. Il
" ajoûtoit qu'il avoit mis par tout des veſtiges de
" ce qu'il eſt, et qu'il s'étoit caché derriere le
" ſpectacle de la nature ; mais que ce ſpectacle,
" ſi beau, et ſi grand en lui même, déceloit à
" chaque inſtant, et en mille manieres la ſageſſe
" de celui qui l'a formé.

" Si le ſiſteme de Platon, dit Fabricius, n'eſt
" pas conforme à la vérité, il eſt au moins digne
" de l'être ſuprême. Un ouvrier ne ſauroit bâtir
" ſans bois ; parcequ'il eſt incapable de le pro-
" duire par lui-même ; et il en eſt incapable,
" parcequ'il eſt homme, c'eſt-à-dire la foibleſſe
" même. Mais Dieu peut produire de rien les
" ouvrages les plus admirables, parcequ'il eſt
" Dieu, c'eſt-à-dire la puiſſance même ſans
" méſure et ſans bornes. Car s'il n'étoit pas tout
" puiſſant, il ne ſeroit pas Dieu.

" Il n'y a, Fabricius, dit Cinéas, que des
" inſenſés qui ſoïent capables de nier la toute
" puiſſance de Dieu ; mais de ce que Dieu eſt
" tout puiſſant, s'en ſuit-il qu'il puiſſe faire des
" choſes impoſſibles ? Et quoi de plus impoſſible
" que de tirer des êtres du neant ?

" Avez vous oublié, mon cher Cinéas, dit
" Pirrhus, que vous vous êtes engagé de
" m'inſtruire, et non de diſputer ? Je vous

" ſupplie

" ſupplie de me pardonner, Séigneur, répondit " Cinéas, je vais reprendre le fil de mon diſ- " cours. Il y a quelques philoſophes, qui " s'imaginent que l'âme eſt ſpirituelle ; et quand " on leur demande ce qu'ils entendent par ce " terme, ils répondent qu'être ſpirituel c'eſt " n'avoir ni étendue, ni parties. Ils nous ap- " prennent ce que l'ame n'eſt pas ; mais il ne " nous diſent pas ce qu'elle eſt en effet ; et il me " ſemble que c'eſt la ſeule et unique choſe qu'on " ſeroit bien aiſe de ſavoir. Dailleurs ſi l'âme " n'a point de parties, comment peut-elle ſub- " ſiſter dans le corps humain, lui être unie, et " être avertie de tous ſes mouvemens ?

" Ceux d'entre les philoſophes, qui paroiſſent " connoître le mieux l'âme de l'homme, diſent " que c'eſt une ſubſtance très deliée, repandue dans " tout le corps, qui éprouve des ſenſations par " tout où elle ſe trouve, et qui ne penſe que " dans le cerveau : que ſa penſée ne conſiſte que " dans le mouvement, et la configuration de ſes " parties : que les enfans ne s'occupent de " bagatelles qu'à cauſe que leurs âmes ne ſont " point encore aſſés développées : que les foux ne " penſent d'une maniere déraiſonnable, que " parceque le mouvement des parties de leurs " âmes eſt dérangé : qu'on ne doit attribuer la " différence d'une perſonne à une autre pour

" l'eſprit,

" l'eſprit, et pour le jugement qu'à la différence
" des parties, et du mouvement de leurs âmes ;
" et que les âmes humaines peuvent ſubſiſter in-
" dépendemment des corps autant de tems qu'il
" plaît à Dieu de les conſerver.

" Il y a des philoſophes, qui, ſans ſe mettre en
" peine de ce que deviendront les âmes des autres
" hommes, prétendent que les leurs vivront
" pluſieurs ſiecles, et que pendant ce tems là
" elles habiteront dans un endroit, où elles pour-
" ront philoſopher à leur aiſe, et ſeront ſouver-
" ainement heureuſes par la claire viſion de l'uni-
" vers. Certainement, diſent ils, nous ſerons
" heureux, lors qu'aïant quitté nos corps, nous
" ſerons délivrés de toute paſſion, et de toute in-
" quiétude : car alors, libres de tous ſoins, nous
" pourrons nous appliquer avec plus de facilité à
" tout ce qui nous plaît à préſent, et nous livrer à
" la contemplation de toutes les choſes, qu'il nous
" ſera donné de connoître à fond. La ſituation
" même du lieu où nous irons, en nous facilitant
" la vûe des objets céleſtes, et allumant en nous
" le deſir d'en pénétrer les beautés, nous mettra
" en état de ſatisfaire pleinement cette ardeur in-
" ſatiable, qui nous eſt naturelle, de connoître la
" vérité ; et elle ſe découvrira plus, ou moins
" à nous, à proportion de ce que nous aurons été
" plus, ou moins appliqués à nous en nourrir

" pendant

" pendant nôtre ſéjour ſur la terre. Quel plaiſir " ſera ce de pouvoir d'un coup d'oeil enviſager " toute la terre, ſa ſituation, ſa figure, ſes " limites, et tous les endroits que l'excès du " froid, et de la chaleur rend deſerts et va- " cans ?

" Les Pithagoriciens croïent, qu'à la mort " des hommes leurs âmes paſſent dans d'autres " corps, et que ſi elles ont été vicieuſes, elles " ſont enfermées dans des corps de bêtes im- " mondes, ou malheureuſes, pour y expier les " fautes de leur vie paſſée, et qu'après un certain " nombre d'années elles viennent animer d'autres " hommes.

" Enfin les autres philoſophes ſoutiennent, que " les âmes ſont immortelles ; et leur ouvrent " après la mort deux chemins, dont l'un conduit " à un lieu de ſupplice celles qui ſe ſont ſouil- " lées par des crimes, et l'autre mene à " un lieu de bonheur celles qui ont été ver- " tueuſes.

Vous avez ſans doute entendu parler d'un cer- tain fou Athénien, qui s'eſt mis dans la tête que " tous les vaiſſeaux qui abordent au Pirée lui ap- partiennent. On peut bien dire, que la vanité, ſi naturelle à l'homme, a rendu nos philoſophes encore plus inſenſés : puis qu'ils s'imaginent que toute la nature a été faite pour nous, et que ce

nombre prodigieux d'étoilles fixes, dont la plus grande partie eſt imperceptible, n'a été formé que pour nous rejouïr la vûe. C'eſt ſur ce principe qu'ils ſuppoſent que la terre eſt en repos au centre de l'univers, tandis que tous les corps celeſtes prennent la peine de tourner autour d'elle pour l'éclairer.

Il me ſemble, Cinéas, dit Fabricius, que ce ſiſteme n'eſt point auſſi déraiſonnable que vous voudriez nous le faire croire. Il me paroît au contraire fort intelligible. Je ſuis bien aſſûré, Fabricius, répondit Cinéas, que je vous en dégoûterois bien-tôt, ſi je vous en montrois tous les inconvéniens ; mais comme nous ne ſommes point ici pour diſputer, je me contenterai de vous dire, que ſi la terre étoit immobile, il faudroit que le ſoleil, et toutes les étoilles, qui ſont de très grands corps, parcouruſſent en un jour plus de trois cens millions de lieues : ce qui eſt abſolument impoſſible.

Fabricius, dit le Roi, puis que Cinéas n'eſt point de l'avis de nos philoſophes, il faut qu'il nous donne un ſiſteme de ſa façon. Rien n'eſt plus juſte, répondit Fabricius ; et je ne doute nullement qu'il ne le faſſe. J'en ai inventé un, reprit Cinéas, qui ne vous déplaira peut-étre point. Je ſuppoſe que le monde s'étend infiniment au de là non ſeulement de cette eſpace immenſe

menſe que nous voïons, mais encore au de là de ce que nous pouvons nous imaginer : que toutes les étoilles ſont autant de ſoleils auſſi grands que le notre, et qui ont leurs planetes, qu'elles éclairent et échauffent à proportion de leur diſtance, et ſelon le beſoin des créatures que l'être ſuprême y a créées ; et que les habitans de toutes les planetes ſont très différens les uns des autres. Enſuite je prens la terre, et je l'envoïe bien loin du centre de l'univers, où on l'avoit placée ; et je mets dans ce centre le ſoleil à qui cet honneur me paroît bien mieux dû. Je fais tourner autour de cet aſtre les planetes, qui ſont des corps auſſi opaques que la terre, et qui ne brillent, que parcequ'ils reçoivent leur lumiere du ſoleil ; et comme la terre me paroît une planete, je la fais tourner auſſi bien que les autres. Voila en gros quel eſt mon ſiſteme : il faut à preſent vous l'expliquer d'une maniere un peu plus intelligible. Le ſoleil eſt au centre de notre tourbillon ; et là il eſt immobile. Après lui vient Mercure qui tourne au tour de lui, de maniere qu'il eſt le centre du cercle que cette planete décrit. Au deſſus de Mercure eſt Venus, qui tourne auſſi autour du ſoleil. Enſuite vient la terre. Enfin ſuivent Mars, Jupiter, et Saturne ſelon l'ordre que je vous les nomme. Il eſt aſſés viſible que Saturne doit décrire autour du ſoleil le plus grand cercle de tous : auſſi

emploïe-t-il plus de tems qu'aucune autre planete à faire ſa révolution. Pour ce qui eſt de la lune elle tourne autour de la terre, et ne l'abandonne point ; mais comme la terre avance toujours dans le cercle qu'elle décrit autour du ſoleil, la lune la ſuit en tournant toujours autour d'elle ; et ſi elle tourne autour du ſoleil, ce n'eſt que pour ne point quitter la terre. Et comment, dit Fabricius, expliquerez vous le mouvement que le ſoleil ſemble faire tous les jours au deſſus de nos têtes ? Avez vous remarqué, répondit Cinéas, qu'une boule qui roule ſur la terre a deux mouvemens ? Elle va vers le but où on l'envoïe, et en même tems elle tourne pluſieurs fois ſur elle même. La terre fait la même choſe, car dans le tems qu'elle avance ſur le cercle qu'elle décrit en un an autour du ſoleil, elle tourne une fois ſur elle même toutes les vingt quatre heures. On peut auſſi expliquer par le mouvement de la terre ſur elle même celui que les étoilles paroiſſent avoir tous les jours autour de cette planete.

Fabricius fut ſi content du ſiſteme de Cinéas, qu'il auroit bien ſouhaitté que ce miniſtre philoſophe en donnât une explication plus étendue ; mais comme il étoit déja plus de minuit, il fallut ſe retirer. Il revint le lendemain ſur les

dix

dix heures du matin ; et pendant le peu de tems qu'il reſta ſeul avec Pirrhus, il lui donna de ſi grandes preuves de ſa grandeur d'âme, et de ſa fermeté héroïque, que ce prince ſouhaitta avec plus d'ardeur que jamais de faire la paix avec ſa république. L'aïant pris en particulier, il le conjura de nouveau de vouloir bien, quand il auroit moïenné un accommodement entre ſes compatriotes et lui, s'attacher à ſon ſervice, et vivre dans ſa cour où il auroit la prémiere place. " Je " ne vous conſeille pas, repartit le Romain, de " m'emmener avec vous. Ce ne ſeroit gueres en- " tendre vos véritables intérêts. Car ceux qui " vous honorent, et qui vous admirent au- " jourd'hui, s'ils m'avoient une fois connu, " m'aimeroient mieux pour leur roi que vous " même.

Le Roi ne ſe facha point de cette réponſe ; et ne confia qu'à Fabricius ſeul les priſonniers, afin que, ſi le ſénat ne vouloit point entendre parler de paix, ils lui fuſſent renvoïés, après qu'ils auroient embraſſé leurs parens, et leurs amis, et célébré la fête des Saturnales. On les lui renvoïa en effet après la fête, le ſénat aïant ordonné peine de mort contre quiconque demeureroit à Rome, ou ne ſe rendroit pas au camp de Pirrhus.

Fabricius ne fut pas plutôt de retour à Rome, qu'il reçût ordre de prendre le commandement de l'armée, et de partir inceſſamment pour aller livrer bataille à Pirrhus. Comme il étoit campé auprès d'Aſculum dans la Pouille, un inconnu vint lui apporter une lettre de Timochare, qui lui offroit d'empoiſonner le Roi, ſi les Romains vouloient lui promettre une recompenſe proportionnée au ſervice qu'il leur rendroit, en terminant la guerre ſans aucun danger pour eux. Fabricius eut horreur de la propoſition du miniſtre ; et après en avoir conféré avec ſon collegue Emilius, il écrivit ſur le champ à Pirrhus, pour l'avertir de ſe précautionner contre la perfidie de ſon miniſtre. Sa lettre étoit conçûe en ces termes.

Caïus Fabricius, et Quintus Emilius, conſuls, et généraux de l'armée Romaine, au Roi Pirrhus, ſalut.

IL ſemble que vous n'êtes pas trop heureux dans le choix que vous faites de vos amis, et que vous vous connoiſſez mal en ennemis. Vous en tomberez d'accord, quand vous aurez lu la lettre qu'on nous a écrite, et que nous vous envoïons. Vous verrez que vous faites la guerre à une nation vertueuſe, et pleine de généroſité ; et que vous donnez toute votre confiance

à

à des perfides. Si nous vous avertissons du mal que Timochare votre favori veut vous faire, ce n'est pas tant pour l'amour de vous, que pour l'amour de nous mêmes. Nous ne voulons pas que votre mort donne occasion de dire, que les Romains, désespérant de vous vaincre les armes à la main, ont eu recours à la trahison.

Pirrhus aïant reçû cette lettre, assembla ses amis ; et après leur avoir fait un long détail de tous les bienfaits dont il avoit comblé Timochare, et des fautes qu'il lui avoit pardonnées, il leur lut la lettre que ce traître avoit écrite aux généraux de l'armée Romaine ; et les pria de le juger eux mêmes. Tous opinerent à la mort. Dès qu'il fut arrêté, mille personnes de toute condition vinrent le charger de plusieurs crimes, qui jusqu'à lors avoient demeurés cachés ; et on trouva parmi ses papiers qu'on saisit une infinité de preuves de ses exactions, et de la haine qu'il portoit à la famille roïale, et à ceux qui lui étoient attachés.

Aïant fait dire à Cinéas qu'il seroit bien aise de l'entretenir sur des choses de la derniere importance, celui-ci l'alla trouver dans la prison. Dès que Timochare l'apperçut, il se jetta à ses pieds ; et le supplia, les larmes aux yeux, de demander au Roi qu'il changea sa sentence de mort en un exil perpétuel. " De quel front, lui dit alors Cinéas,

" ôsez vous me prier de m'intéresser pour vous,
" après vous être si justement attiré la haine des
" Dieux, et des hommes? Croiez vous que notre
" prince puisse jamais se resoudre à vous par-
" donner le parricide, que vous avez eu dessein de
" commettre en sa personne? et quand bien
" même la générosité de Pirrhus l'emporteroit sur
" son ressentiment, pensez vous que ses peuples
" souffrent tranquillement qu'il accorde la vie à
" celui qui s'est fait un plaisir de les opprimer, et
" de les détruire? Je ne prétens point, Timoohare,
" profiter de l'état misérable où je vous vois re-
" duit, pour vous reprocher les crimes sans
" nombre dont vous êtes coupable; mais il y a
" des choses que je ne saurois passer sous silence.
" Quand vous travaillates pendant plusieurs années
" à vous faire un parti formidable dans le roïaume:
" quand vous emploïates mille artifices pour obli-
" ger le Roi à vous revêtir des plus hautes
" dignités de l'état, et à se défaire de ceux qui
" rempliſſoient dignement leurs emplois; et quand,
" pour vous faire reüssir dans votre dessein, vos
" émissaires remplirent le sénat de craintes
" chimeriques, et s'attacherent à noircir le
" ministere de mille crimes, le bien de la patrie,
" et la liberté du peuple étoient ils les seuls
" motifs qui vous faisoient agir? N'aviez vous
" point d'autres vûes que de procurer au Roi

" l'amour

" l'amour de ſes ſujets, et de ſe rendre formidable
" aux étrangers ? Vous voulutes au moins le per-
" ſuader ; et comme vous couvrites vos deſſeins
" ambitieux, et criminels d'un déſintéreſſement
" qui trompa juſques aux perſonnes les plus
" clairvoïantes, la nation ſe laiſſa perſuader que le
" bien public, et le bonheur de chaque par-
" ticulier dépendoient de votre élevation, et de
" la ruine des miniſtres qui gouvernoient le
" roïaume avec autant de prudence que de ſa-
" geſſe. Vous ſûtes ſi bien prendre vos méſures,
" que vous en impoſates à ceux des ſénateurs qu'il
" n'étoit pas en votre pouvoir de corrompre, et
" qu'un grand nombre d'honnêtes gens s'ima-
" ginerent qu' immoler à votre ambition les
" ſeigneurs qui avoient le courage de vous reſiſter,
" et d'être fideles à la patrie, c'étoit faire ſouffrir
" à des traîtres le chatiment qu'ils méritoient.
" Le Roi, qui s'apperçût du tumulte que vous
" cauſates dans la nation, voulut bien ceder au
" tems, moins par eſtime pour vous, que pour
" appaiſer un peuple que vous alliez porter à la
" revolte. Il vous envoïa chercher : il vous
" donna des charges à la cour : il diſgracia ſes
" plus fideles ſerviteurs, et les véritables amis du
" peuple : enfin il vous promit de repandre ſes
" faveurs ſur ceux que vous en jugeriez dignes.
" Que de promeſſes ne fîtes vous point alors à

" ceux

" ceux que vous crutes utiles à vos deſſeins ? Ils " devoient tous faire leur fortune ; et comme ils " vous croioient ſincere, il n'y en eut aucun qui " ne choiſit dans ſon imagination la place qui lui " convenoit le mieux. Mais dès que vous vous " fûtes rendu néceſſaire au Roi, vous fermates " l'entrée de votre maiſon à la plus part d'entre " eux ; et vous renvoïates les autres, ou avec des " emplois peu conſidérables, ou avec de belles " paroles. Il y a déja lontems que votre con- " duite vous fait regarder comme un homme ſans " foi, ſans honneur, et ſans probité. Le mauvais " ſuccès de la guerre que vous avez conſeillé de " faire aux Romains, a détrompé depuis peu ceux " qui ne vous connoiſſoient pas encore. Tous " les Epirotes ſont aujourd'hui convaincus que " vous avez abuſé de leur confiance, et de leur " crédulité. Ils ne cherchent qu'à ſe venger des " maux que vous leur avez faits ; et le Roi qui " vous connoit à fond, eſt bien aiſe de trouver " une occaſion favorable de vous ſacrifier à leur " juſte reſſentiment.

A peine Cinéas avoit il ceſſé de parler qu'on vint prendre Timochare pour le conduire au lieu de ſupplice ; et on l'y obligea d'avaler le poiſon qu'il avoit préparé pour Pirrhus. Tous les Epirotes le virent mourir ſans le regretter. " Voila, " diſoient-ils, " ce

" mal

" mal-heureux, qui a cauſé tant de maux à l'Epire,
" et qui par ſes conſeils violens a expoſé la per-
" ſonne du Roi, et toute la nation Epirote au
" mépris de tous les peuples de l'Europe, et de
" l'Aſie. Il va ſouffrir une mort honteuſe; mais
" ſon ſang n'eſt gueres capable de laver les af-
" fronts que nous avons reçûs, et de reparer les
" pertes que nous avons faites. C'eſt un impie,
" qui ſe mocquant dans le fond de ſon coeur de
" la religion de ſes peres, n'a affecté d'être
" religieux envers les Dieux, que pour avoir
" droit d'en impoſer aux hommes. C'eſt un
" ingrat, qui oubliant les ſervices qu'il avoit
" reçûs, a pluſieurs fois châtié la main qui lui
" a fait du bien. C'eſt un perfide, qui a ſouvent
" maudi en ſecret ceux, à qui il s'eſt vu contraint
" de faire plaiſir. En un mot c'eſt un monſtre,
" qui a fait ſervir et le Roi, et le peuple à ſes
" deſſeins; et ſi Cinéas n'avoit eu le courage de
" s'oppoſer à ſes mauvais conſeils, nous ſerions
" aujourd'hui perdus ſans reſſource".

Timochare étoit éloquent, poli, affable, complaiſant, inſinuant, et avoit le don de perſuader ceux avec qui il avoit affaire; mais il étoit en même tems diſſimulé, fourbe, traître, dur, et ingrat. Il fut toujours l'ennemi irréconciliable de ceux, qui aimoient véritablement leur patrie; et

s'il

s'il témoigna de l'amitié aux ſeigneurs qu'il croïoit capables de ſe laiſſer corrompre, ce ne fut que dans le deſſein de les faire ſervir à ſes vûes, et de les abandonner, dès qu'il ceſſeroit d'avoir beſoin d'eux. Pirrhus le prit à ſon ſervice, parcequ'il le croïoit honnête homme : il lui laiſſa les poſtes qu'il lui avoit confiés, parcequ'il avoit trouvé le ſecret de ſe faire un parti conſidérable dans le roïaume ; et il ne le rappella de ſon exil, que pour l'oppoſer à Cinéas, qu'il regardoit comme un miniſtre fidele et éclairé ; mais dont il ne pouvoit quelque fois ſouffrir les remontrances.

Pirrhus, pour témoigner aux deux généraux ſa reconnoiſſance, leur renvoïa tous les priſonniers ſans rançon; et leur députa Cinéas pour tâcher de convenir de la paix avec eux. Les conſuls, qui n'étoient point gens à accepter une grace de leur ennemi, et qui ne vouloient point qu'il les recompenſât pour n'avoir pas commis contre lui la plus grande de toutes les injuſtices, ne reçurent les priſonniers qu'en renvoïant au Roi un pareil nombre de Tarentins, et de Samnites. Quant au traité de paix, ils ne voulurent point en entendre parler que Pirrhus n'eût regagné l'Epire ſur les vaiſſeaux qui l'avoient apporté en Italie ; mais comme ſes affaires ſembloient demander un ſecond combat, il aſſembla ſon armée: ſe mit en marche ; et alla chercher les Romains auprès de la ville d'Aſculum

d'Aſculum, où ils étoient encore. Ceux ci s'étant apperçu, qu'il étoit campé dans un lieu, où ſa cavalerie, et ſes éléphans ne pouvoient agir, vinrent l'y attaquer. Il les reçût avec intrépidité, et ſoutint leurs efforts tout le reſte du jour ſans aucun déſavantage. La nuit ſépara les combatans ; et l'égalité de leur perte ne permit ni aux uns, ni aux autres de s'attribuer la victoire.

Le lendemain Pirrhus s'étant tiré du terrein déſavantageux où il étoit, riſqua une troiſieme bataille. Elle fut des plus rudes, et la victoire demeura lontems douteuſe. Pirrhus parut ſe multiplier ce jour là. Il étoit tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, et toujours où il y avoit le plus de danger. Il exhortoit les uns, menaçoit les autres, pourvoïoit à tout, et chaque corps de ſon armée croïoit qu'il combattoit à leur tête.

Les Romains, qui s'imaginerent que la victoire dépendoit de la défaite des éléphans, lancerent leurs javelots contre eux, donnerent de grands coups ſur leurs trompes, et mirent le feu aux tours qu'ils portoient. Ces animaux devenus furieux rompirent leurs rangs, et les foulerent aux pieds. Les deux armées, acharnées l'une contre l'autre, firent des efforts extraordinaires de courage ; et ne ceſſerent de combattre que quand la nuit les ſépara. La perte fut encore à peu près égale

des

des deux côtés, et monta en tout à quinze mille hommes. Comme Pirrhus étoit demeuré le dernier ſur le champ de bataille, l'avantage parut reſter de ſon côté ; et ſes flatteurs le félicitant ſur ſa victoire : *mes amis*, leur répondit-il, *ſi ce n'eſt qu'à ce prix là qu'on peut vaincre les Romains, il ne faut plus qu'une pareille victoire pour achever de nous ruiner*. En effet il ne lui reſtoit plus que très peu d'Epirotes : il avoit perdu ſes plus braves officiers ; et les alliés, qui étoient bleſſés pour la plus part, ne ſongeoient qu'à ſe retirer : au lieu que les Romains tiroient de leurs défaites même de nouvelles forces, et une nouvelle ardeur pour continuer la guerre. Quel parti prendre pour remettre ſur pié une nouvelle armée ? Il ne voïoit preſque pour lui aucune reſſource, ni aucune voïe honorable de ſe tirer d'une entrepriſe, à laquelle il s'étoit trop legerement engagé. Cependant un raïon d'eſperance et de bonne fortune vint bien-tôt ranimer ſon courage. D'un côté il arrive des députés de Sicile pour lui offrir Siracuſe, Agrigente, et la ville des Léontins, à condition qu'il chaſſeroit les Carthaginois de leur île ; et le lendemain il reçoit des courriers de Grece, qui lui apprennent que, depuis la mort de Céraunus, la Macédoine n'avoit point eu de roi, et que ce roïaume ſembloit lui offrir ſon trône, n'aïant pas oublié ſa modération, lors qu'il en étoit autrefois

en

en poſſeſſion. Dans ce nouvel embarras, Pirrhus fit aſſembler ſes généraux. La plus part d'entre eux lui conſeillerent de paſſer ſur le champ en Macédoine ; mais Cinéas fut d'une opinion contraire. " Seigneur," dit-il à Pirrhus, " ne " penſez pas que les Macédoniens vous recon- " noiſſent jamais pour leur roi. Leur païs eſt peut- " être à préſent perdu pour les Grecs. Si Belgius " a été contraint d'en ſortir avec ſa troupe, " Brennus, et Achichorius y ſont entrés à la tête " de cent cinquante mille hommes d'infanterie, " et de quinze mille de cavalerie.

" Sur la nouvelle que ces barbares eurent du " prémier ſuccès de leur compatriote, et du grand " butin qu'il trouvoit, ils lui envierent le pillage " d'un païs ſi riche ; et formerent la réſolution " d'en aller prendre leur part. Quand ils eurent " appris qu'il avoit été défait, le deſir de le " venger fut pour eux un nouveau motif de hâter " leur départ. On dit qu'il font à préſent dans " la Macédoine un horrible dégat : qu'ils " maſſacrent tous ceux qui ôſent leur reſiſter ; et " que Soſthene avec ſon armée eſt obligé de fuir " devant eux. Mais, Seigneur, quand la Macé- " doine ſeroit tranquille, croïez vous que les Ma- " cédoniens vous préferent à Soſthene ? Ce " général a chaſſé Belgius de leur païs : il a vaincu " les Gaulois en pluſieurs rencontres ; et il a tout " lieu de ſe perſuader, que la reconnoiſſance

" obligera

" obligera les Macédoniens à le mettre sur le " trône, à l'exclusion de toute autre.

" Eh bien! reprit Pirrhus, j'irai en Sicile, la " résolution est en prise. S'il vous faut de l'occupa- " tion, Seigneur," repartit Cinéas, " c'est le parti " le plus raisonnable que vous puissiez prendre: " puisque les Siciliens vous appellent à leur se- " cours, et que vous avez d'ailleurs une raison " particuliere de défendre Siracuse, aïant épousé " Lanasse, fille d'Agathocle, de laquelle vous " avez encore un fils.

Fin du cinquieme Livre.

PIRRHUS,
ROI D'EPIRE.

LIVRE SIXIEME.

SOMMAIRE.

Tactique militaire des anciens. Pirrhus la perfectionne en y introduiſant pluſieurs changemens. Hiſtoire abrégée de la Sicile, et des Carthaginois. Pirrhus, arrivé en Sicile, ſe rend maître de Siracuſe, et de pluſieurs autres villes conſidérables. Sa conduite oblige les Siciliens à ſe revolter contre lui. Il repaſſe en Italie où il défait les Mamertins. Bataille près de Bénévent dans la quelle Pirrhus eſt vaincu. De retour en Epire il ſe jette ſur la Macédoine, y défait Antigone fils de Céraunus, et eſt proclamé roi de ce roïaume. Il forme le ſiege de Sparte, qu'il eſt obligé de lever. Mort de ſon fils Ptolomée. En arrivant devant Argos, il envoïe demander à Antigone, s'il étoit d'humeur de décider leur querelle

par un combat ſingulier, que celui-ci ne veut pas accepter. Pirrhus entre dans Argos ; et il y eſt tué, après avoir fait des prodiges de valeur. Antigone lui fait rendre des honneurs magnifiques, et cede à ſon fils Hélénus le roïaume d'Epire. Cinéas meurt en retournant en Macédoine avec Hélénus, et l'armée Epirote. Caractere de Pirrhus, et de Cinéas

APrès la perte de la bataille d'Aſculum, Pirrhus ſe retira en bon ordre, et alla camper à deux lieues du champ de bataille dans des endroits inacceſſibles par leur ſituation, et par les retranchemens qu'il y fit faire. Il y fit auſſi tirer une ligne de communication du camp juſqu'à Tarente pour la commodité des Proviſions, et pour avoir la mer ouverte. Les Romains ne pouvoient ſe laſſer d'admirer la prudence du Roi, et le bel ordre qu'on voïoit dans toutes ſes entrepriſes, Ils n'oſerent l'aller forcer dans ſes retranchemens, et ſe tinrent comme lui ſur la défenſive.

Cependant le Roi fit paſſer quelques uns de ſes généraux en Epire avec ordre d'y faire équipper, et de lui envoïer au plutôt un nombre ſuffiſant de galeres, et de vaiſſeaux plats, pour tranſporter l'armée en Sicile. Il ordonna auſſi, qu'on lui tirât le plan des villes les mieux fortifiées de cette île,

et

et qu'on préparât tout ce qui étoit néceſſaire pour cette expédition.

Tandis que les Epirotes ſont les préparatifs que le Roi leur avoit ordonnés, il eſt à propos de faire connoître la maniere dont ce grand prince ſe comportoit dans ce qui regardoit l'entrepriſe, et la déclaration de la guerre, le choix de ſes officiers, la levée et l'entretien de ſes troupes, leur marche, la conſtruction des camps, les batailles, et les ſieges de villes.

Il étoit perſuadé qu'on ne doit jamais entreprendre la guerre que pour des cauſes juſtes et légitimes, et qu'un prince qui ſe détermine à la faire par des vûes d'intérêt, ou d'ambition ſe rend coupable de tous les crimes qui s'y commettent, de tous les ravages qui en ſont inſéparables, et de tout le ſang humain qui y eſt répandu. Que Pirrhus auroit été grand, ſi le déſir de la gloire ne l'avoit ſouvent porté à agir contre ſes principes!

Il croïoit auſſi, qu'on ne doit point commencer la guerre, ſans avoir auparavant ſignifié par des hérauts publics aux ennemis les griefs qu'on a contre eux, et ſans les avoir exhortés à réparer les torts qu'on prétend en avoir reçû. " Il n'y a " rien," diſoit-il quelque fois, " de plus con- " forme à la juſtice que de tenter les voïes de la " douceur, avant d'en venir à une rupture ouverte.

" La guerre eſt le dernier des remedes : on ne " doit donc l'emploïer qu' après avoir eſſaïé " tous les autres. L'humanité veut, qu'on donne " lieu aux réflections, et au repentir ; et qu'on " laiſſe le tems d'éclaircir des doutes, et de " diſſiper des ſoupçons, qui ne doivent peut-être " leur origine qu'à des démarches équivoques, et " qui ſe trouvent ſouvent ſans fondement, quand " on les approfondit.

Pirrhus étoit lui-même ſon général ; et quand il étoit à la tête de ſes troupes, il ſe croïoit obligé de deſcendre dans le dernier détail, de donner ſes ſoins et ſon attention aux petites choſes auſſi bien qu'aux grandes, de préparer tout ce qui pouvoit être néceſſaire, de veiller par lui-même à faire exécuter ſes ordres, de donner à ſon armée l'exemple d'une exacte et ſevere diſcipline, de le diſputer avec le dernier des ſoldats pour la ſobrieté, les veilles, et la fatigue, en un mot de n'avoir point d'autre marque de diſtinction que celle du commandement, et de l'honneur qui y eſt attaché.

Ce n'étoit ni à la faveur, ni aux brigues que les officiers de ſon armée étoient redévables du poſte qu'ils occupoient. Pirrhus ne ſe déterminoit jamais qu'en faveur des perſonnes en qui il avoit reconnu de l'habileté, du courage, de la bonté, et de l'humanité. Un jour qu'on vint lui dire

dire, que les Athéniens venoient de nommer leurs dix commandans. " J'admire leur bonheur," dit-il, " de pouvoir trouver chaque année à point " nommé dix généraux, au lieu qu' à peine ai-je " pu pendant tout mon regne en trouver un ſeul." Se trouvant à une de leurs aſſemblées, ils lui demanderent, pour lui faire honneur, s'il n'avoit rien à propoſer. " Pardonnez moi," leur répondit-il, avec un air ſérieux. " Je ſuis d'avis " que vous faſſiez un decret par lequel il ſera " ordonné, qu'à la venir les ânes ſeront emploïés " à labourer la terre auſſi bien que les boeufs, et " les chevaux" ; et comme il s'apperçut que les Athéniens rioient de ſa propoſition : " ſi vous " vous imaginez," ajouta-t-il, " que les ânes ne " ſont point nés pour le labour, vous êtes dans " l'erreur. Il y a ici des citoïens, qui, d'ânes et " d'ignorans qu'ils étoient, ſont devenus tout d'un " coup d'habiles généraux, par cette raiſon ſeule " que vous les avez nommés : pourquoi voulez " vous donc, que les ânes ne puiſſent par votre " moïen devenir auſſi capables que les chevaux ?"

L'armée de Pirrhus n'étoit point compoſée de ſoldats levés au hazard, et inſenſibles à la gloire, qui font de la guerre un métier de mercénaires, et qui vendent leur vie pour une foible païe. C'étoit l'élite des milices Epirotes : des ſoldats détérminés à vaincre ou à mourir, qui ne re-

piroient que guerre et que combats, qui n'avoient en vûe que l'honneur et la liberté de leur patrie, et qui dans une bataille croioient voir à leurs côtés leurs femmes et leurs enfans, dont le salut étoit confié à leur courage. Comme les places d'honneur ne s'accordoient qu'à la bravoure, et à des services réels et connus, tous les soldats espéroient de s'avancer ; et cette espérance les animoit, les soutenoit au milieu des plus rudes fatigues, les empêchoit de faire des fautes, et les portoit souvent aux actions les plus courageuses.

Pirrhus ne se mettoit jamais en campagne, sans avoir la précaution de préparer des magazins de fourage, de faire des dépots de vivres, et de faire porter ou dans des vaisseaux, ou sur des chariots, ou sur des bêtes de somme toutes les choses nécessaires à son armée. On donnoit pour chaque jour à chaque fantassin deux livres de pain, et une livre et demi de viande : le cavalier recevoit pour lui même deux livres de pain, et deux livres de viande, et pour son cheval un demi boisseau d'avoine, ou d'orge, et vingt livres de fourage ; et on fournissoit à chaque officier des provisions à proportion des chevaux, et des domestiques qu'il devoit entretenir. On ne souffroit dans le camp ni volaille, ni gibier, ni vin, ni liqueurs fortes. Le prince lui-même ne man-

mangeoit que du boeuf, du veau, du mouton, ou du porc ; et ne buvoit que de l'eau, dans laquelle il mettoit quelque fois un peu de vinaigre, ou pour ſe déſaltérer promptement, ou pour corriger le vice de la liqueur.

Sous le regne des anciens rois d'Epire, et au commencement de celui de Pirrhus l'infanterie ſervoit gratuitement, et ſans recevoir de païe. Les guerres ſe faiſoient alors ſur les frontieres du roïaume, et n'étoient pas de longue durée. Dès qu'elles étoient terminées les ſoldats retournoient chés eux, et prenoient ſoin de leurs terres, et de leurs familles. Ce ne fut que pendant l'expédition d'Italie que Pirrhus leur accorda une ſomme reglée pour le ſervice qu'ils lui rendoient. Outre qu'il étoit bien aiſe de s'attirer par ce moïen les bonnes graces de ſon peuple, il vit bien qu'il étoit impoſſible que des gens éloignés pendant un très long tems de leurs biens, de leurs métiers, et des autres moïens de gagner leur vie, puſſent ſervir ſans avoir quelque ſecours ; et en ſage politique il accorda comme une grace ce que la néceſſité n'auroit gueres tardé à lui arracher. Cette libéralité cauſa une joïe extraordinaire dans l'armée ; et tous les Epirotes s'écrierent, qu'ils étoient prêts de repandre leur ſang pour un prince ſi bienfaiſant.

La païe journaliere des piétons étoit de cinq ſols, et celle des cavaliers de dix ſols. On donnoit trente ſols par jour aux lieutenans, et les capitaines avoient un écu à dépenſer. Quant aux autres officiers, le prince ſe contentoit de leur fournir les habits, les tentes, les chevaux, les mulets, et tout l'équipage militaire ; et ne païoit leurs ſervices que par l'honneur qui y étoit attaché.

L'armure des Epirotes étoit le Caſque, la cuiraſſe, le bouclier, la lance, l'épée, l'arc, et la fronde.

Le caſque ſervoit à couvrir la tête, et le cou. Il étoit de fer, où d'airain, ouvert par le devant, et laiſſoit par conſequent le viſage découvert. Quand on vouloit en relever la beauté, on l'ornoit d'aigrettes, et on y mettoit ſur le haut des figures d'animaux.

La cuiraſſe ſervoit à couvrir le corps. On la faiſoit de fer, ou d'airain en deux pieces, qui s'attachoient ſur les côtés avec des boucles ; mais Pirrhus, pour empêcher ſes troupes de tourner le dos à l'ennemi, ne lui laiſſa que celle de ces deux parties qui couvroit la poitrine ; et s'étant dans la ſuite apperçu, que les ſoldats étoient preſque incapables de mouvemens, d'agilité, et de force, il fit faire les cuiraſſes de bandes de cuir, qui ſe couvroient ſucceſſivement, et qui leur laiſſoient toute la liberté de l'action.

Le

Le bouclier ſervoit à couvrir le corps. Il étoit convexe, de la forme d'une tuille à canal, et avoit cinq piés de long ſur deux piés et demi de large. Avant Pirrhus il étoit de bois ; mais ce prince le fit couvrir de lames de fer, afin qu'il eût la force de reſiſter aux coups. C'étoit une honte en Epire de revenir du combat ſans ſon bouclier, apparemment parceque cela laiſſoit entrevoir qu'on l'avoit quitté pour fuir plus promptement, n'aïant d'autre attention que celle de ſauver ſa vie.

Les Epirotes avoient deux ſortes d'épées. Les unes étoient longues, ſans pointe, et ne frappoient que de taille. Les autres étoient plus courtes, plus fortes, et frappoient de la pointe et du tranchant. C'étoit avec ces dernieres, qu'ils coupoient des bras, enlevoient des têtes, et faiſoient des bleſſures horribles.

Leurs piques, ou lances n'avoient pas plus de ſix piés et demi de longueur, en y comprenant le fer.

Les Epirotes ne ſe ſervoient de l'arc que pour lancer des javelines. C'étoit des dards aſſés ſemblables aux flêches, et dont le bois avoit pour l'ordinaire trois piés de long, et un doigt de groſſeur. Leur pointe étoit longue de quatre doigts, et ſi amenuiſée, qu'au prémier coup elle ſe fauſſoit : de ſorte que les ennemis ne pouvoient

la

la renvoïer. Dix mille fantaſſins, qui d'ailleurs combattoient comme les autres, étoient chargés de les lancer. Ils en portoient toujours ſept ou huit à leur main gauche, dont ils tenoient leur bouclier, afin de ſe conſerver la droite libre, ſoit pour lancer leurs traits de loin, ſoit pour faire uſage de leur épée.

La fronde eſt un inſtrument, qui ſert à jetter des pierres, ou des balles de plomb ou de fer. Les Epirotes y étoient très habiles : puis qu'ils lançoient leurs pierres avec tant de certitude, qu'ils ne manquoient jamais la partie du corps à laquelle ils en vouloient ; et qu'ils les jettoient avec tant de roideur, que ni bouclier, ni caſque n'en pouvoient ſoutenir l'impétuoſité.

Les éléphans furent d'abord très utiles à Pirrhus. Ce prince avoit trouvé le moïen de faire élever ſur leur dos des tours, du haut deſquelles on pouvoit lancer des traits. Il les plaçoit devant le front de l'armée ; et dès qu'on étoit ſur le point d'en venir aux mains, il les envoïoit contre les ennemis, qu'ils écraſoient ſous leurs pieds, et parmi leſquels ils jettoient l'épouvante et le déſordre. Les Romains lui apprirent en Italie, qu'on pouvoit rendre leurs efforts inutiles, en ordonnant aux troupes de s'ouvrir, pour leur laiſſer un paſſage libre. Ils

lui

lui apprirent auſſi, qu'en les troublant, les effarouchant, les mettant en fureur, on les obligeoit quelquefois de ſe tourner contre leurs propres troupes, et d'y faire le ravage qu'ils devoient porter parmi les ennemis.

Pirrhus étoit perſuadé qu'un bon général doit avant toutes choſes regler l'état de la guerre; examiner s'il faut attaquer, ou ſe tenir ſur la défenſive: former ſon plan pour l'un, ou pour l'autre de ces partis: avoir une exacte connoiſſance du païs, où il porte ſes armes: s'inſtruire du nombre, et de la qualité des troupes des ennemis: preſſentir s'il ſe peut leurs deſſeins: prendre de loin toutes les méſures capables de les déconcerter: prévoir tous les cas qui peuvent arriver pour s'y préparer; et tenir toutes ſes reſolutions ſi couvertes et ſi cachées que rien n'en tranſpire au dehors.

Quand tout étoit prêt pour le départ, et que les troupes s'étoient aſſemblées au lieu marqué, l'armée ſe mettoit en marche. Chaque fantaſſin portoit, outre ſes armes, des vivres pour huit jours, un pieu, et tout l'attirail de ſon petit ménage. On faiſoit ordinairement ſix lieues par jour; et pour y accoutumer les ſoldats, on les obligeoit deux fois le mois en tems de paix à faire cette marche. Pirrhus étoit toujours à la tête

de

de ſon armée, quelque fois à cheval, mais ordinairement à pied. Il ne vouloit pas ſouffrir que dans un païs ennemi elle paſſa une ſeule nuit ſans camper dans toutes les formes, " Le ſuccès des " armes eſt incertain," diſoit-il à ſes ſoldats ; " et il eſt bon de nous aſſûrer une retraite en cas " d'un échec. Un camp fortifié arrête la " victoire, met en ſûreté des troupes pouſſées, " donne lieu d'en revenir à un ſecond combat " qui peut être heureux, et empêche une déroute " entiere ; au lieu que, ſans l'aſile du camp, " une armée bien compoſée d'ailleurs eſt " expoſée à être défaite, et à périr ſans reſ- " ſource.

Le camp des Epirotes étoit de forme quarrée ; et tous les ſoldats, tant cavaliers que fantaſſins, étoient obligés d'y travailler. Quand on avoit lieu de craindre l'ennemi, une partie de l'armée demeuroit ſous les armes, tandis que l'autre étoit occupée aux retranchemens. On commençoit par creuſer les foſſés plus ou moins profonds, ſelon le beſoin. Ils avoient au moins huit piés de large ſur ſix de profondeur ; mais il arrivoit ſouvent qu'on leur donnoit dix ou douze piés de largeur, et quelque fois plus, juſqu'à quinze et vingt. De la terre tirée du foſſé, et jettée ſur le bord du côté du camp on formoit le parapet ; et

pour

pour le rendre plus ferme, on mêloit à la terre du gazon coupé d'une certaine grandeur, et d'une certaine forme. Sur la crête de ce parapet on enfonçoit les pieux, qui n'avoient autour du jet que deux ou trois, et tout au plus quatre branches, et ſeulement d'un côté. Les branches de ces pieux étoient tellement mêlées et inſérées les unes entre les autres, qu'à peine pouvoit on diſtinguer le pié d'où elles ſortoient. Il n'étoit pas non plus poſſible de fourrer la main entre ces branches, pour arracher le pieu : parceque ſerrées et tortillées enſemble, elles ne laiſſoient aucune ouverture, et que d'ailleurs les bouts en étoient ſoigneuſement aiguiſés. Quand même on auroit pu les prendre, il n'auroit pas été facile d'arracher le pieu, et cela pour deux raiſons. La prémiere, parcequ'il entroit ſi avant dans la terre, qu'il en devenoit inébranlable ; et la ſeconde parceque les pieux étoient tellement liés les uns avec les autres par leurs branches, qu'on ne pouvoit en enlever un ſans en enlever pluſieurs. Que ſi cependant à force d'agiter, et de ſecouer le pieu, on venoit à bout de le tirer de ſa place, l'ouverture qu'il laiſſoit étoit preſque imperceptible.

On choiſiſſoit toujours pour le camp le lieu le plus propre pour aller à l'eau, et au fourage ; et l'on deſtinoit pour la tente du Roi un endroit un peu

peu plus élevé que le reſte, d'où il pouvoit facilement voir tout ce qui ſe paſſoit, et envoïer ſes ordres. A cinquante piés de la tente étoit un tribunal, où ſe rendoit la juſtice. Les tentes des officiers généraux étoient placées ſur une ligne droite parallele à la face de la tente du Roi, et au tribunal; et en étoient éloignées de quatre vingt piés. On mettoit dans cet eſpace les chevaux, et les équipages du Prince, et des généraux. Les tentes de ceux-ci étoient tournées de façon, qu'elles avoient derriere elles la tente du Roi, et le tribunal, et devant tout le reſte du camp. Elles étoient également diſtantes les unes des autres, et rempliſſoient en travers autant de terrein que l'armée. Pour placer les troupes, on laiſſoit une eſpace de cent piés, qui formoit une rue, dont la longueur égaloit la largeur du camp, et le partageoit en deux parties. Au deſſous de cette rue on plaçoit les tentes. L'eſpace, quelles occupoient, étoit diviſé en deux parties égales par une rue large de ſoixante piés, qui étoit perpendiculaire à la tente du Roi, et au tribunal, et qui coupoit toute la longueur du camp. On mettoit d'un côté la cavalerie, et de l'autre l'infanterie. Il y avoit au milieu de la grande rue un autre rue, qui avoit auſſi ſoixante piés de large, et qui étoit parallele à la tente du Roi, et au tribunal: de ſorte que les tentes des ſoldats formoient comme

quatre

quatre corps égaux. Ces quatre corps étoient coupés par un grand nombre de rues toutes paralleles les unes aux autres.

On peut voir par cette deſcription du camp des Epirotes, qu'il reſſembloit beaucoup à une ville ; et c'eſt l'idée qu'en avoient les ſoldats, qui le regardoient comme leur patrie, et les tentes comme leurs maiſons.

Pirrhus vouloit qu'on laiſsât deux cens piés de diſtance du retranchement aux tentes ; et cela pour trois raiſons. La prémiere afin qu'on y mît les beſtiaux, et tout ce qui ſe prenoit ſur l'ennemi : la ſeconde afin que chaque corps de troupes pût s'avancer dans cette eſpace par la rue qu'il avoit devant lui, et que les troupes ne marchant point par le même chemin ne couruſſent aucun riſque de ſe renverſer, et de ſe fouler aux pieds ; et la troiſieme afin qu'il n'y eût ni feu, ni trait qui pût être jetté juſqu'aux tentes.

Un ordre merveilleux regnoit dans tout le camp, et de jour, et de nuit, ſoit pour le mot du guet, ſoit pour les ſentinelles, ſoit pour les corps de garde ; et c'eſt ce qui en faiſoit la ſûreté et le repos. Pour rendre la garde plus ſûre, et moins accablante on diviſoit la nuit en ſix parties, et le jour en quatre. Chacun avoit ſa fonction marquée, et tout étoit compaſſé et arrangé comme dans une famille bien réglée.

Les

Les ſoldats y faiſoient régulierement l'exercice deux fois le jour. On les y formoit à toutes les évolutions, et à toutes les parties de l'art militaire. On les y obligeoit de nettoïer exactement leurs armes, et de les tenir toujours propres et luiſantes. On les y faiſoit marcher pendant un aſſés long tems, chargés de leurs armes, et de pluſieurs pieux. On les accoutumoit à garder toujours leurs rangs même dans le trouble, et dans la confuſion, et à ne perdre jamais de vûe leurs étandarts. Enfin on les y mettoit aux mains les uns avec les autres dans des combats ſimulés, dont les officiers, les généraux, et le Roi même étoient témoins, et auxquels ils faiſoient gloire de prendre part en perſonne.

Les ſoldats ſe joignoient ſix enſemble, et faiſoient chambrée. Chaque chambrée ne pouvoit avoir qu'une marmite, une broche, deux pots de bois, deux plats, quatre bouteilles, et deux taſſes. On ne ſavoit à l'armée ce que c'étoit que vaiſſelle d'argent. Le Prince lui-même n'en avoit jamais ſur ſa table : il mangeoit en public ; et les ſoldats voïoient avec joie, et admiration que leur maître n'étoit pas mieux nourri qu'eux.

Il n'y avoit pas juſqu' à la propreté, dont on ne prenoit un ſoin particulier dans le camp. Comme les rues étoient fort fréquentées par les ſoldats qui alloient et venoient, et par cette raiſon

raiſon expoſées à beaucoup de malpropreté, il y avoit des ſoldats chargés de les balaïer tous les jours en hiver, et d'y jetter de l'eau en été pour empêcher la pouſſiere.

La prémiere fois que l'armée campoit, on faiſoit promettre à chaque ſoldat de ne rien voler ſoit ſeul, ſoit en compagnie, et de porter à ſon capitaine, ou de rendre au légitime poſſeſſeur tout ce qu'il trouveroit. Celui qui étoit convaincu d'avoir violé ce ſerment étoit puni avec la derniere ſévérité. L'hiſtoire nous en a laiſſé un exemple bien terrible. Un ſoldat avoit volé une poule près de Tarente, et l'avoit mangée avec les ſoldats de ſa chambrée. Pirrhus les condamna tous à la mort ; et ce ne fut qu'aux inſtantes prieres de ſon armée qu'il leur laiſſa la vie, en les obligeant de donner chacun au propriétaire de la poule dix fois plus qu'elle ne valoit, et leur impoſant une note d'infamie publique pour ſix mois.

Pirrhus étoit perſuadé que c'étoit du général principalement que dependoit le ſuccès des batailles. Cinéas lui demandant un jour à quelle marque on pouvoit connoître ſi un homme étoit bon général. " C'eſt," lui répondit-il, " à la " conduite qu'il garde dans une bataille. Il eſt " comme l'âme d'une armée : il en regle tous les " mouvemens : c'eſt à ſa voix que tout obeit ; " et c'eſt pour l'ordinaire ſa bonne ou ſa mauvaiſe

" conduite qui entraine, ou le gain, ou la perte
" d'une bataille. Les Illiriens étoient prêts de ſubir
" le joug des Macédoniens, quand Glaucias monta
" ſur le trône. Sur le recit qu'on lui fit de tous
" les combats qui s'étoient donnés entre les deux
" peuples, il n'en attribua le mauvais ſuccès qu'à
" l'incapacité des généraux ; et il le fit bien voir.
" Il ne reſtoit en Illirie qu'un petit nombre de
" bons ſoldats : mais il ſavoit en faire uſage.
" Tout changea en moins de ſix mois ; et l'on
" connut alors qu'une bonne tête vaut mieux que
" cent mille bras.

" Le prémier ſoin d'un général, et qui de-
" mande un grand fond de jugement, et de
" prudence, eſt d'examiner s'il eſt à propos où
" non de donner une bataille : car les deux partis
" peuvent être également dangereux. Si les
" généraux de Darius, au lieu d'engager la ba-
" taille du Granique, avoient brulé tous les vivres
" qui ſe trouvoient alors ſur la route qu'Aléxandre
" devoit prendre, ce prince ſe ſeroit vu contraint
" de rebrouſſer chemin ; et la Perſe appartiendroit
" peut-être encore à ces anciens maîtres. Mar-
" donius périt miſérablement avec ſon armée de
" trois cens mille hommes pour avoir mieux
" aimé donner une bataille, que de gagner les
" Grecs à force d'argent. Démétrius au contraire
" manqua une fois l'occaſion de ſe rendre maître

" des

" des états de Caſſandre pour n'avoir pas profité
" de l'ardeur de ſon armée, et n'avoir point
" attaqué bruſquement ſon ennemi, après la dé-
" faite d'une partie de ſa cavalerie, qui avoit jetté
" le trouble et la conſternation dans ſes troupes.
" Il y a, mon cher Cinéas, des momens déciſifs
" pour les grandes entrepriſes. L'important eſt
" de bien prendre ſon parti, et de ſaiſir le mo-
" ment favorable qui ne revient plus, quand une
" fois on l'a laiſſé échaper; et le tout dépend ici
" de la prudence du général. Il y a un partage
" de ſoins et de devoirs dans une armée. Les
" ſoldats ne doivent ſonger qu'à leurs armes,
" et à combattre vaillanment; et c'eſt à leur
" général qu'ils doivent laiſſer le ſoin de prendre
" de juſtes méſures, et de conduire leur va-
" leur.

C'étoit une coutume généralement établie chés tous les peuples de haranguer les troupes avant le combat; et Pirrhus la trouvoit fort raiſonnable, et croïoit, qu'elle pouvoit contribuer beaucoup à la victoire. " Il eſt juſte," diſoit-il, " quand on
" eſt prêt d'en venir aux mains avec les ennemis
" d'oppoſer à la crainte de la mort, qui paroît
" alors prochaine, des motif puiſſans, et capables,
" ſi non d'étouffer entierement cette crainte gravée
" dans le fond de la nature, du moins de la
" combattre et de la vaincre. Ces motifs ſont

" pour l'ordinaire l'amour de la patrie, l'obliga-
" tion de la défendre au prix de ſon ſang, l'in-
" juſtice d'un ennemi violent et cruel, le danger
" où ſe trouveront expoſés les peres, les meres,
" les femmes, les enfans des ſoldats, le ſouvenir
" des victoires paſſées, et la néceſſité de ſoutenir
" la gloire de la nation ; et quand ces motifs ſont
" repréſentés par un général qu'on aime, et qu'on
" reſpecte, ils peuvent faire une forte impreſſion
" ſur l'eſprit des ſoldats. L'éloquence militaire
" conſiſte moins dans les paroles, que dans un
" certain air d'autorité qui impoſe, et dans
" l'ineſtimable avantage d'être aimé des troupes.

" Ce n'eſt pas que des diſcours touchans ſoïent
" capables de changer en un moment les ſoldats ;
" et de timides et de lâches qu'ils étoient les
" rendre tout à coup hardis et intrépides : mais
" elles peuvent reveiller et animer leur courage,
" et y ajoûter une nouvelle force, et une nouvelle
" vivacité.

" Un général, qui harangue ſes ſoldats, honore
" ſes troupes ; et attire leur confiance et leur
" affection, en leur faiſant part de ſes deſſeins,
" de ſes motifs, de ſes moïens. Par là il les
" intéreſſe au ſuccès. Si le ſpectacle d'une armée
" aſſemblée pour entendre celui qui la commande
" ſuffit pour communiquer aux ſoldats un courage
" peu commun, quel effet la harangue même

" ne

" ne ſera-t-elle pas capable de produire ? Elle " reveillera, elle remuera. Chacun ſe piquera de " faire bonne contenance, et obligera ſon voiſin " à l'imiter. On ſe raſſûrera dans ſa crainte par " la valeur des autres. La diſpoſition des par- " ticuliers deviendra celle de tout le corps, et " donnera le ton aux affaires.

" Lors qu'il s'agit de faire une marche difficile " et forcée pour ſe tirer d'une ſituation facheuſe, " et en prendre une plus commode : lors qu'on a " beſoin de patience et de courage pour ſup- " porter une diſette, ou un état pénible à la " nature : lors qu'on a envie de tenter une en- " trepriſe difficile et périlleuſe, mais très utile " par le ſuccès qu'on en attend : lors qu'il faut " conſoler, et ranimer après une défaite : lors " qu'il eſt néceſſaire de faire une retraite ha- " zardeuſe à la vûe d'un ennemi, où dans un " païs dont il eſt maître : enfin lors qu'il ne faut " qu'un généreux effort pour terminer glorieuſe- " ment une entrepriſe importante, alors on doit " reveiller la bonne volonté, et le zele du ſoldat.

" Un général, qui ſait ſon métier, ne manque " jamais de parler publiquement à ſes troupes " pour ſonder leurs diſpoſitions par des acclama- " tions plus ou moins fortes : pour les informer " des raiſons qu'il a de prendre tel ou tel parti, " et les y faire entrer : pour diſſiper les faux

" bruits qui exagerent les difficultés, et abbattent " leur courage : pour leur faire envisager les " remedes qu'il prépare à leurs maux, et le " succès qu'il en espere : pour les instruire des " précautions qu'il veut prendre, et des motifs " de ces précautions. S'il veut que ses soldats " agissent de concert avec lui, et par les " mêmes motifs, il faut qu'il leur fasse confi- " dence de ses desseins, de ses craintes, et de ses " expédiens."

La maniere de ranger les armées en bataille n'etoit pas uniforme chés les Epirotes ; et elle ne pouvoit pas l'être, parcequ'elle dépend des circonstances, qui varient à l'infini, et demandent par conséquent divers arrangemens. Pirrhus couvroit ordinairement le front de son armée par les éléphans, et plaçoit l'infanterie au centre, et la cavalerie sur les deux aîles. L'infanterie étoit sur trois lignes. Il mettoit sur la prémiere ceux d'entre les alliés, qu'il croïoit être les plus expérimentés dans l'art de faire la guerre : sur la seconde les Epirotes, qu'il regardoit comme l'élite de son armée, et qu'il destinoit pour tomber sur l'ennemi, quand il seroit fatigué, et affoibli par le combat ; et à la troisieme les troupes, dont il ne connoissoit ni la valeur ni l'expérience. Lors qu'il y avoit des éléphans dans l'armée ennemie, il laissoit toujours de grands intervalles entre les

corps

corps de troupes dont les lignes étoient composées ; et cela afin de donner à ces animaux un passage libre, et de les empêcher de nuire à ses troupes. Pirrhus observoit le même ordre à l'égard de la cavalerie. On verra dans la suite que les Romains se servirent avantageusement de la même disposition contre lui.

C'étoit une coutume parmi les Epirotes de jetter de grands cris, et de frapper de leurs épées sur leurs boucliers, en s'avançant vers l'ennemi pour l'attaquer. Pirrhus croïoit que ce bruit, joint à celui des trompettes, étoit fort propre à étouffer dans ses soldats par une espece d'étourdissement toute crainte du danger, et à leur inspirer un courage et une hardiesse, qui bravoit la mort, et n' envisageoit que la victoire.

Il jettoit ordinairement dans les espaces de la prémiere ligne des frondeurs, et des soldats armés à la legere ; et leur donnoit ordre de commencer le combat en lançant leurs pierres, et leurs javelines, et de se retirer ensuite derriere, et de continuer leurs décharges par dessus la tête des soldats.

Quand les Epirotes étoient venus à bout d'enfoncer l'ennemi, et de le mettre en fuite, ils ne le poursuivoient qu'autant que cela leur paroissoit nécessaire pour s'assûrer la victoire ; et cela pour deux raisons. La prémiere c'est qu'ils étoient

perſuadés, qu'il eſt contraire à l'humanité de pouſſer à toute outrance des hommes, qui s'avouent vaincus. La ſeconde, c'eſt que les ennemis, comptant ſur cette coutume, aimoient mieux mettre leur vie en ſûreté par la retraite, que de s'opiniatrer au combat, où ils ſavoient qu'ils n'y avoit point de quartier à eſperer pour eux.

Il y avoit dans le camp Epirote un lieu deſtiné pour les hôpitaux dans leſquels les malades étoient entretenus et ſoignés aux dépens du Roi. On y comptoit quelque fois juſqu'à mille médecins, qui tous pouvoient faire les fonctions de chirurgiens. Chacun d'eux avoit un écu par jour à dépenſer; et ceux, qui s'y diſtinguoient par des cures difficiles, étoient toujours recompenſés ſelon leur mérite. Au ſortir d'une bataille Pirrhus ſe chargeoit lui même du ſoin de faire porter les bleſſés dans les hôpitaux, et il ne dédaignoit pas de les aller viſiter pendant leur maladie. Ce prince, aïant fait réflection, qu'il eſt ſouvent néceſſaire d'envoïer des avis ſecrets à des officiers éloignés du corps de l'armée, inventa une écriture en chiffre qu'il apprit à ſes généraux, et que ſes ennemis ne purent jamais déchifrer dans les lettres qu'ils intercepterent.

Les

Les anciens Epirotes uſoient de la derniere ſévérité dans les punitions. Ils avoient coutume de faire mourir au milieu des ſupplices ceux d'entre les miliciens, qui ſe rendoient une heure trop tard au lieu du rendez vous général ; et ils tourmentoient encore plus les ſoldats, qui quittoient leurs poſtes, ou livroient leurs armes. Chés eux un général, qui avoit été malheureux dans la guerre, étoit puni de mort, comme ſi le malheur étoit un crime, et qu'il ne pût jamais arriver qu'un bon capitaine perdît une bataille. Ils condamnoient auſſi à mort celui qui avoit pris de mauvaiſes méſures, quoi qu'il eût bien réüſſi.

Pirrhus montra bien plus d'humanité. Tantôt une parole de mépris étoit la punition des coupables : une autre fois il puniſſoit ſes ſoldats, en leur refuſant la part qu'ils auroient eue au butin : quelque fois il les renvoïoit, ou refuſoit leurs ſervices contre l'ennemi ; et aſſés ſouvent il les faiſoit travailler aux retranchemens du camp ſans ceinturon.

Quelques jours après la prémiere bataille qui ſe donna en Italie les Epirotes mutinés demandant avec des plaintes ſéditieuſes à Pirrhus leur retour dans leur patrie, ce prince ſe contenta de les regarder de travers, en les appellant *Meſſieurs*, au lieu qu'il avoit coutume de les appeller *ſoldats*, ou *camarades*. Ce mot fut pour

eux

eux un coup de foudre. Ils ſe crurent entierement déſhonnorés ; et ils ne ceſſerent de preſſer leur roi par les prieres les plus touchantes, et les plus humbles, juſqu'à ce qu'il leur eût dit qu'il leur rendoit ſon amitié.

Trois cens cavaliers étant allés reconnoître le camp des Romains tomberent dans une ambuſcade ; et ſe voïant attaqués par devant et par derriere, les uns prirent la fuite, et les autres furent contraints de ſe rendre priſonniers de guerre. Quelque inſtance que ceux-ci fiſſent dans la ſuite pour obtenir leur rachat, et dans quelque diſette d'Epirotes que fût alors Pirrhus, jamais ce prince ne put ſe reſſoudre à racheter des ſoldats, qui, au lieu de ſe défendre les armes à la main, avoient eu la lâcheté de ſe rendre à l'ennemi. Ceux, qui avoient pris la fuite, furent relegués dans l'île de Corcire, avec défenſe de revenir en Epire. Ils eurent beau demander, qu'on leur permît de combattre contre les ennemis de leur patrie, et de laver dans leur propre ſang l'ignominie de leur fuite : Pirrhus demeura inflexible, et ne crut pas devoir confier la défenſe de ſon roïaume à des gens, qui avoient montré tant de lâcheté.

Il y avoit ſous le regne de Pirrhus des punitions, qui alloient juſqu'à la perte de la vie. Une de celles-là s'appelloit baſtonade ; et on ne

la

la faiſoit ſouffrir qu'aux traîtres. Elle ſe faiſoit ainſi. Dès qu'un officier, ou un ſoldat avoit été convaincu de trahiſon, une partie de la garde s'aſſembloit : on envoïoit chercher le criminel ; et après lui avoir reproché ſon crime, on fondoit ſur lui à coup de bâtons et de pierres, et on jettoit enſuite ſon corps à la voirie.

Pirrhus, aïant remarqué que ſes Epirotes ſe laiſſoient facilement aller à des plaintes ſéditieuſes, reſolut pour les intimider de faire décimer un corps de troupes qui s'étoit revolté contre leur colonel. Tous les ſoldats, dont les noms furent tirés les dixiemes, furent mis à mort ; et il condamna les autres à ne recevoir pendant ſix mois conſécutifs que de l'orge au lieu de bled, et à camper hors des retranchemens, au riſque d'être attaqués par les ennemis.

Cinéas lui demandant, s'il ne croïoit pas qu'il y eût dans l'exécution ſanglante qu'il venoit d'ordonner une dureté qui revoltoit la nature. " Je " ſuis ſûr," lui répondit-il, " que vous n'ôſeriez " me condamner abſolument. Si cet exemple " vous paroît tenir un peu de l'injuſtice, ce qui " s'y trouve de contraire à l'intérêt des parti- " culiers eſt compenſé par l'utilité qui en revient " au public. Un général eſt quelque fois obligé " de ſévir contre quelques ſoldats, pour arrêter par

" leur

" leur ſupplice, ou un violement de la diſcipline,
" ou une revolte. Dans ces circonſtances il de-
" viendroit cruel, s'il agiſſoit avec douceur, et
" reſſembleroit à un médecin, qui, par une
" fauſſe compaſſion pour un malade, aimeroit
" mieux laiſſer périr le corps entier que de couper
" un membre cangréné. Ce qu'il doit éviter,
" c'eſt de paroître agir par paſſion, ou par haine:
" car alors le remede ne ſerviroit qu'à aigrir le
" mal. C'eſt, comme vous me l'avez dit vous
" même, ce qui arriva à Appius, qui s'étoit
" tellement rendu odieux à ſes ſoldats, qu'ils
" aimerent mieux ſe laiſſer battre par les en-
" nemis, que de vaincre avec lui, et pour lui.
" Démétrius, mon beau frere, ſe conduiſit
" d'une maniere bien plus ſage. S'étant ap-
" perçu que ſes ſoldats n'avoient nulle envie
" de lui faire gagner des batailles, il ſentit
" d'ou venoit le mal: tempéra ſa ſévérité; et
" regagna parfaitement l'affection de ſes troupes,
" qui le rendirent pluſieurs fois victorieux de ſes
" ennemis.

Si Pirrhus étoit exact à punir les fautes, il n'étoit pas moins attentif à recompenſer les belles actions.

Quand un de ſes officiers généraux avoit rendu quelque ſervice conſidérable à la patrie, il lui faiſoit préſent d'une couronne d'or, qu'il

lui

lui permettoit de porter, non ſeulement dans les temples, et dans les aſſemblées publiques ; mais encore en ſa préſence. Un officier, ou un ſimple ſoldat, qui ſe ſignaloit par quelque action d'éclat, étoit ſûr de recevoir de la main du Prince une épée, un bouclier, et d'autres armes. Ces préſens étoient pour eux des eſpeces de tîtres de nobleſſe, qui, dans la concurrence avec des rivaux ſur des dignités et des rangs, leur méritoient ſouvent la préférence ; et ils ne manquoient jamais de s'en parer dans les cérémonies publiques. Après la priſe d'une ville, ou le gain d'une bataille, Pirrhus donnoit le butin aux ſoldats ; et quand il étoit hors de ſon pouvoir de leur faire du bien, il leur faiſoit entendre, qu'ils avoient en lui un temoin équitable de leurs belles actions, qu'il ne manqueroit pas de recompenſer un jour, ou l'autre : il louoit toute ſon armée en général ; et apoſtrophoit en particulier ceux qui s'étoient le plus diſtingués.

Pirrhus vouloit, qu'on rendît de grands honneurs à ceux qui étoient morts les armes à la main pour la défenſe de la patrie. Au retour d'une campagne on expoſoit par ſon ordre pendant trois jours conſécutifs les oſſemens des morts à la vénération du peuple, qui s'empreſſoit à y jetter des fleurs, et à y faire bruler de l'encens et des parfums. Enſuite on conduiſoit en cérémonie ces

oſſemens

ossemens au lieu de leur sépulture. Un des grands du roïaume y prononçoit devant le peuple l'oraison funebre des morts, dans laquelle il relevoit leur courage, portoit les Epirotes à imiter leur exemple, et surtout consoloit leurs proches. " Vous n'avez " jamais," disoit-il aux peres et meres, " de- " mandé aux Dieux que vos enfans fussent e- " xemtés de la loi commune qui condamne tous " les hommes à la mort, mais seulement qu'ils " fussent gens de bien et d'honneur. Vos voeux " sont exaucés ; et la gloire, dont vous les voïez " honorés, doit essuïer vos larmes, et changer " vos gémissemens en actions de graces." Le Roi ne s'en tenoit pas à des louanges steriles ; mais, comme un pere tendre et compatissant, il se chargeoit de la nourriture des veuves, et des enfans orphelins qui avoient besoin de son secours.

On peut juger par ce que je vais dire, que Pirrhus ne s'est pas moins distingué dans l'art de former, et de soutenir des sieges, que dans celui de faire la guerre en pleine campagne. C'est lui qui le prémier a fortifié les villes avec des fossés, des courtines, et des tours. Il vouloit que les tours s'avançassent hors le mur, afin que, quand les ennemis s'en approcheroient, les soldats qui seroient à droite et à gauche pussent leur donner dans le flanc : il ordonna de les faire rondes, et

à

à pluſieurs pans, parceque les tours quarrées peuvent être aiſément ruinées par des machines capables d'en briſer les angles. Enfin il croïoit, que près des tours le mur devoit être coupé en dedans de la largeur de la tour, et que les chemins ainſi interrompus ne devoient être joints et continués que par des ſolives poſées ſur les deux extrémités ſans être attachées avec du fer, afin que ſi les ennemis ſe rendoient maîtres de quelque partie du mur, les aſſiégés puſſent ôter ce pont de bois, et les empêcher ainſi de paſſer aux autres parties du mur, et dans les tours.

Les meilleures places de l'Epire étoient ſur des hauteurs, et étoient pour l'ordinaire environnées de deux, ou de trois enceintes de murailles, et de foſſés. Chaque foſſé avoit trente cinq à quarante piés de largeur ſur vingt quatre de profondeur. Les murailles avoient trente piés de haut, et dix de large. On voïoit à cinq lieues d'Eacipole une petite ville entourée de trois foſſés, larges chacun de cinquante piés, et profonds de trente cinq, ſur les deux bords deſquels il y avoit un double retranchement, et au delà une muraille. Les pierres, dont elle etoit conſtruite, avoient trente piés de long ſur quinze de large, ce qui la rendoit ſi forte, qu'il étoit comme impoſſible de la ſaper, ni de l'ébranler par des machines. On l'avoit flanquée

d'eſpace

d'eſpace en eſpace de tours d'une épaiſſeur extraordinaire, er bâties avec un art merveilleux.

Les Epirotes ne terraſſoient pas ordinairement leurs murailles : ce qui rendoit les attaques extrêmement dangereuſes. Car encore que l'ennemi eût gagné quelque endroit du deſſus, il ne pouvoit pas s'aſſûrer d'être le maître d'une partie de la place. Il falloit deſcendre, et ſe ſervir des échelles par leſquelles on étoit monté ; et cette deſcente expoſoit les ſoldats à un fort grand danger.

Les places de l'Epire n'étoient pas toujours fortifiées de mur de maçonnerie, On les fermoit quelque fois de bons ramparts de terre dont le haut étoit couvert de gazons. Pirrhus avoit appris à ſes ingénieurs à ſoutenir les terres par des facinages aſſurés et retenus par des piquets : d'armer le haut du rampart d'une fraiſe de palliſſades qui regnoit au tour, et d'une autre ſur berme ; et d'en planter dans le foſſé pour ſe défendre contre les attaques d'inſulte.

Les Epirotes emploïoient dans les ſieges de places pluſieurs machines de guerre dont les principales étoient la tortue, la catapulte, la baliſte, le bélier, et les tours mobiles.

Le bélier étoit ainſi nommé, parcequ'il heurtoit les murailles comme le bélier fait de ſa tête. Il étoit ou ſuſpendu, ou non ſuſpendu.

Le

Le bélier ſuſpendu étoit compoſé d'une poutre d'un ſeul brin de bois de chêne, aſſez ſemblable à un mât de navire, d'une groſſeur et d'une longueur prodigieuſe dont le bout étoit armé d'une tête de fer fondu proportionée au reſte. Cette terrible machine étoit ſuſpendue, et balancée en équilibre avec une chaine, et de gros cables qui la ſoutenoient en l'air dans une eſpece de bâtiment de charpente, qu'on mettoit en ſûreté contre le feu des aſſiégés par différentes couvertures dont on l'environnoit, et qu'on faiſoit avancer ſur le comblement du foſſé à une certaine diſtance du mur par le moïen de pluſieurs roues.

Le bélier non ſuſpendu étoit porté, et pouſſé par des ſoldats. Les Epirotes ne s'en ſervoient que pour battre des murailles qu'ils jugeoient ne devoir pas faire beaucoup de reſiſtance.

Pirrhus ſe ſervit utilement du bélier en quelques occaſions ; et comme c'étoit de toutes les machines de guerre la plus pernicieuſe aux aſſiégés, il apprit à ſes officiers, et à ſes ingénieurs à la rendre inutile en ſuſpendant des ſacs de laine à l'endroit où il devoit frapper, et en lui oppoſant d'autres machines pour en rompre la force, ou en détourner la pointe, lorſqu'il viendroit avec violence.

Les tours mobiles étoient faites d'un aſſemblage de poutres, et de fort madriers, aſſés conforme à une maiſon. Pour les guarantir contre le danger

des feux que ceux de la ville pouvoient lancer, on les couvroit de peaux crues, ou de pieces d'étoffe faites de poil. Elles avoient quelque fois trente piés en quarré, et quelque fois cinquante ; et elles étoient ſi hautes qu'elles ſurpaſſoient les murailles, et même les tours des villes. Elles étoient appuïées ſur pluſieurs roues par le moïen deſquelles on les faiſoit mouvoir quelque grandes qu'elles fuſſent. Comme elles avoient pluſieurs étages, et pluſieurs eſcaliers pour monter d'un étage à l'autre, elles fourniſſoient différentes façons d'attaque. Il y avoit en bas un bélier pour battre la muraille en brêche : ſur l'étage du milieu un pont levis compoſé de deux poutres avec ſes gardes foux garnis d'un tiſſu d'ozier, qui s'abattoit promptement ſur le mur de la ville, lors qu'on en étoit à portée. Les aſſiégeans pouvoient paſſer ſur ce pont, et ſe rendre ainſi maîtres du mur. Sur l'étage plus haut il y avoit des gens de traits, qui tiroient continuellement ſur les aſſiégés. Il eſt viſible qu'une ville devoit être en extrême danger, lors qu'on pouvoit approcher les tours juſqu' à la muraille.

Les Epirotes avoient pluſieurs manieres différentes d'attaquer les villes. Quand celles qu'ils aſſiégeoient étoient fortes, et peuplées, ils les environnoient par un foſſé et un retranchement contre les aſſiégés, et par un autre foſſé en déhors du

côté

côté de la campagne contre les troupes, qui pouvoient venir au ſecours de la place ; et ils établiſſoient leur camp entre ces deux retranchemens: mais lors qu'ils prévoioient que le ſiege devoit trainer en longeur, ils le changeoient en blocus ; et pour lors ils faiſoient des murs ſolides d'une forte maçonerie, et flanqués de tours d'eſpace en eſpace.

Ils n'aſſiegeoient jamais de place conſidérable ſans ouvrir de tranchées ; et ils en faiſoient de différentes ſortes. Les unes étoient des foſſés paralleles au front de l'attaque, d'autres des communications creuſées dans terre, et couvertes par deſſus, et d'autres enfin des communications ouvertes et tirées obliquement pour s'empêcher d'être enfilés.

Ils connoiſſoient auſſi l'art de faire des cavaliers. C'étoit des élévations de terre, ſur leſquelles on plaçoit des machines ; et voici comme ils les conſtruiſoient. Ils commençoient la terraſſe ſur le bord du foſſé, et non loin en deça ; et ils y travailloient à la faveur des mantelets, qu'ils élevoient fort haut, et derriere leſquels ils ſe tenoient. Ces mantelets n'étoient pas toujours de claies ou de faſcinages, mais de peaux crues, de matelats, ou d'un rideau fait de gros cables : le tout ſuſpendu entre des mats fort hauts, et plantés en terre : ce qui rompoit la force des coups qui s'amortiſſoient contre. Ils continuoient leur travail jusqu'à la

hauteur de ces rideaux ſuſpendus, qu'ils guindoient plus haut à meſure que l'ouvrage s'élevoit. Ils rempliſſoient en même tems l'eſpace vuide de la terraſſe avec des pierres, et d'autres matieres capables de ſoutenir le poids des tours et des machines qu'ils dreſſoient ſur la plate forme.

Pour le comblement des foſſés ſur leſquels ils faiſoient avancer leurs tours mobiles, et leurs béliers, ils ſe ſervoient de pierres, de troncs d'arbres, et de faſcinages, le tout mêlé avec de la terre préparée; et ils y travailloient ſous des tortues, et ſous d'autres machines ſemblables. Si les foſſés étoient remplis d'eau, ils commençoient par les ſécher en tout ou en partie par différentes ſaignées qu'ils y faiſoient.

Les Epirotes faiſoient quelque fois pluſieurs fauſſes attaques de différens côtés, pendant qu'une mine, ou leur ouvroit l'entrée de la ville, ou les conduiſoit ſeulement juſqu'à la muraille, qu'ils ſapoient, et mettoient comme en l'air ſur des bouts de poutres, auxquels ils mettoient le feu. La muraille ne tardoit gueres alors à tomber dans le foſſé avec un fracas, et des ruines incroïables; et tous ceux qui étoient deſſus y périſſoient.

Un jour que Pirrhus étoit en perſonne au ſiege d'une place bien fortifiée, mais dont la garniſon ſe défendoit mal, Cinéas lui demanda ce qu'il feroit s'il étoit à la place des aſſiégés. " Ce que je " ferois, répondit il." Je ne m'endormirois point

" comme

" comme eux. J'ordonnerois à mes troupes
" d'ouvrir plusieurs galeries souterraines par de-
" sous le fossé jusqu'au comblement, pour en
" enlever la terre, qu'ils se donneroient de main
" en main jusques dans la ville: ce qui feroit que
" l'ouvrage n'avanceroit point, parce qu'ils en
" enleveroient autant qu'on en mettroit. Je pra-
" tiquerois aussi des chambres souterraines sous le
" travail des assiégeans; et après avoir ôté une
" partie des terres par dessous sans qu'il y parût,
" je soutiendrois le reste par des étais que
" j'enduirois de matiere grasse et de godron. Je
" remplirois ensuite le vuide d'entre les poutres de
" bois sec, et de toutes sortes de matieres faciles à
" s'enflammer, et auxquelles je mettrois le feu:
" de sorte, mon cher Cinéas, que, les poutres
" venant à rompre, tout tomberoit comme dans un
" gouffre avec les tortues, les béliers, et les per-
" sonnes emploïées à les mettre en mouvement.

" Mais, Seigneur, " dit alors Cinéas, " quel
" parti prendriez vous, si les ennemis avoient ouvert
" une brêche à la muraille? Il y a " répondit
" Pirrhus, " bien des moïens pour se défendre
" contre l'ennemi. Dès qu'on s'aperçoit qu'une
" partie de la muraille est sur le point de tomber,
" on peut bâtir un mur en demi cercle dont les
" deux extrémités tiendront aux deux côtés de la
" muraille qui resteront en entier, et creuser un

" fossé très large, et très profond devant ce mur " pour obliger les assiégeans de l'attaquer avec " tout l'atirail des machines qu'on emploïe ordi- " nairement.

" On peut aussi étendre des arbres coupés sur " tout le front de la brêche fort près à près les " uns des autres, afin que les branches s'entrelassent " ensemble ; et les attacher par de forts liens, de " sorte qu'ils forment comme une haie impéné- " trable.

" Mais si les brêches se font avec trop de " promptitude, et lors qu'on y pense le moins, il " faut jetter au bas et sur les décombres une quan- " tité prodigieuse de bois sec, et de matieres " combustibles, et y mettre le feu. Tout cela " cause un si grand embrasement, qu'il est " impossible aux assiégeans d'entrer dans la place ; " et pendant le tems qu'il dure, on a le " tems de se reconnoître, et de se remparer.

Cinéas, plein d'admiration pour un prince si habile dans l'art militaire, ne put s'empêcher de lui dire : " ce n'est pas sans raison, Seigneur, que " vous passez pour le plus grand général de votre " tems ; et je ne sais si les siecles à venir en pro- " duiront jamais un semblable à vous. Croïez " moi, mon cher Cinéas, " répondit Pirrhus, " il y a aujourd'hui, et il y aura dans tous les " siecles de grands capitaines ; mais comme la plus

" part

" part de ceux, qui perfectionnent l'art militaire, " ne ſont que de ſimples particuliers, leur mérite " demeure comme enſeveli dans la pouſſiere. Les " hommes ſont ſi injuſtes, qu'ils admirent ſouvent " dans un monarque des vertus qu'il ne poſſede " pas, et qu'ils ne veulent pas apperçevoir dans " leurs égaux des qualités qui les rendent véri- " tablement dignes de louanges.

Les préparatifs, que Pirrhus avoit faits dans ſon camp pour l'expédition de Sicile étant achevés, on n'attendoit plus que la flote d'Epire pour embarquer l'armée. Dès que le Roi eut appris, qu'elle avoit mis à la voile: " nous allons bien- " tôt," dit il à Cinéas, " méſurer nos forces " avec celles des Siciliens, et des Carthaginois: " croïez vous que nous puiſſions reüſſir? Seigneur," lui répondit Cinéas, " votre entrepriſe me paroît " juſte; mais elle peut échouër, car la Sicile eſt " une île fort conſidérable et très bien peuplée.

" Apprenez moi en peu de mots," répliqua le prince, " ce que vous en ſavez de plus particulier. " Vous ſerez bien-tôt ſatisfait, Seigneur," réprit Cinéas. " La Sicile eſt une île, de figure trian- " gulaire, et la plus grande des îles de la Médi- " terranée. On y compte plus de cent villes; " et les plus conſidérables ſont celles qui ont " imploré votre protection. Cette île n'eſt ſé- " parée de l'Italie que par un détroit de quinze

" cens pas ; et le trajet de Lilibée une de ses
" villes en Afrique eſt de deux cens vingt cinq
" miles.

" On ne ſait rien de ſes prémiers habitans. Ceux
" qui y demeurent à préſent, ſont Grecs, Italiens,
" ou Carthaginois. Il y a déja plus de deux cens
" ans que ces derniers, qui ſont originaires de
" Tir, s'y ſont établis. A peine y avoient ils mis
" le pied, qu'ils conçurent le deſſein de s'emparer
" de l'île entiere. Xerxes, roi de Perſe, qui ne
" ſe propoſoit rien moins que d'exterminer tous
" les Grecs qu'il regardoit comme des ennemis
" irréconciliables, leur fournit une occaſion favo-
" rable de l'exécuter en faiſant alliance avec eux.
" On convint dans le traité, que le roi de Perſe
" marcheroit en perſonne contre la Grece, et que
" les Carthaginois attaqueroient en même tems
" avec toutes leurs forces les Grecs de la Sicile,
" et de l'Italie.

" Leurs préparatifs durerent trois ans, au bout
" deſquels Amilcar partit de Carthage avec une
" armée de terre qui ne montoit pas à moins de
" trois cens mille hommes, et une flote compoſée
" de deux mille vaiſſeaux, et de plus de trois
" mille petits bâtimens de charge. Il aborda à
" Palerme ; et après y avoir fait prendre quelque
" repos à ſes troupes, il marcha contre la ville
" d'Himere dont il forma le ſiege. Théron, qui

" en

" en étoit gouverneur, se trouvant hors d'état de
" tenir longtems contre un ennemi si formidable,
" députa à Siracuse vers Gélon qui s'y étoit em-
" paré de la souveraine autorité. Celui ci accourut
" sur le champ à son secours avec une armée de
" cinquante mille hommes de pié, et cinq mille
" chevaux. Aïant intercepté une lettre par la-
" quelle les habitans de Sélinonte donnoient avis
" à Amilcar que la troupe de cavaliers, qu'il leur
" avoit demandée, arriveroit un certain jour, il
" en choisit dans ses troupes un pareil nombre
" qu'il fit partir vers le tems dont on étoit con-
" venu. Ces cavaliers aïant été reçus dans le
" camp des Carthaginois comme venant de Séli-
" nonte, ils tuerent Amilcar, et mirent le feu
" aux vaisseaux. Cependant Gélon attaqua les
" ennemis qui se défendirent d'abord fort vail-
" lamment. Mais quand ils apprirent la mort
" de leur général, et qu'ils virent leur flote en
" feu, ils commencerent à perdre courage, et à
" prendre la fuite. Il y en eut plus de cent
" cinquante mille de tués. Les autres, s'étant
" retirés dans un endroit où ils manquoient de
" tout, furent obligés de se rendre à discrétion.

" Les Carthaginois, aïant appris la triste nouvelle
" de la défaite entiere de leur armée, députerent
" vers Gélon pour lui demander la paix à quelque
" prix que ce fût ; et le prince la leur accorda à

" condition

" condition qu'ils paieroient deux mille talens
" pour les frais de la guerre, et qu'ils bâtiroient
" deux temples où l'on garderoit comme en dépot
" les conditions du traité.

" Il y a à peu près cent trente ans, Seigneur,
" que les Athéniens assiégerent Siracuse, et que
" Nicias leur général périt devant cette ville avec
" sa flote et son armée. Les Sergestains, qui
" s'étoient déclarés pour eux, craignant le ressen-
" timent de leurs ennemis, et se voiant déja
" attaqués par ceux de Sélinonte, implorerent le
" secours des Carthaginois, et se mirent eux, et
" leur ville sous leur protection. Si ceux ci sou-
" haitoient avec ardeur de se rendre maîtres d'une
" ville qui étoit tout à fait à leur bienséance, ils
" ne redoutoient pas moins la puissance et les forces
" des Siracusains. On délibéra quelque tems à
" Carthage sur le parti qu'il falloit prendre ; et la
" passion de s'agrandir l'emportant à la fin sur
" la crainte, l'on promit du secours aux Sergestains.
" Annibal, à qui on confia le soin de cette guerre
" étoit petit fils d'Amilcar qui avoit été tué devant
" Himere par les cavaliers de Gélon. Animé d'un
" desir ardent de venger son aïeul, et d'effacer la
" honte de la défaite de son armée, il fit voile vers la
" Sicile avec une flote et une armée tres nombreuses.
" Etant arrivé au puits de Lilibée, qui a donné
" son nom à la ville qu'on a bâtie depuis dans cet
" endroit, il alla droit à Sélinonte dont il entreprit

" le

" le ſiege. Après une longue réſiſtance la ville " fut priſe ; et le vainqueur y exerça les dernieres " cruautés, ſans avoir égard ni au ſexe, ni à " l'âge.

" Annibal aſſiegea enſuite Himere ; et l'aïant " priſe d'aſſaut, il en traita les habitans comme " il avoit fait ceux de Sélinonte, et la raſa juſqu' " aux fondemens. On dit qu'il fit ſouffrir toutes " ſortes d'ignominies et de ſupplices à trois mille " priſonniers dans l'endroit même, où ſon grand " pere avoit été mis à mort par les cavaliers de " Gélon.

" Les heureux ſuccès d'Annibal, Seigneur, re- " nouvellerent dans les Carthaginois le déſir qu'ils " avoient toujours eu de ſe rendre maîtres de la " Sicile entiere. Aïant mis ſur pié une armée de " trois cens mille hommes, et équippé une flote " de trois mille vaiſſeaux, ils élurent encore An- " nibal pour leur général ; et comme il refuſoit " de ſe charger de cette guerre à cauſe de ſon " grand âge, ils lui donnerent pour lieutenant " Imilcon qui étoit un de ſes parens. Les Siciliens " n'attendirent pas que leurs ennemis fuſſent " arrivés en Sicile, pour ſe préparer à les bien " recevoir. La plus part des villes firent entre " elles un traité d'alliance offenſive et défenſive, " et léverent des troupes, chacune ſelon ſon " pouvoir.

" Les

" Les Carthaginois commencerent la campagne " par le Siege d'Agrigente. Cette ville étoit " puiſſamment riche, et environnée de bonnes " fortifications. Annibal, ne la croïant prénable " que par un endroit, tourna tous ſes efforts de " ce côté-là ; mais tout ce qu'il put faire fut " inutile. Il mourut même durant le ſiege. Les " aſſiégés, ſe ſentant preſſés par la famine, et ſe " voïant ſans eſpérance de recevoir des vivres, " prirent le parti d'abandonner leur ville, et en " ſortirent pendant la nuit. On peut aiſément ſe " repréſenter la peine qu'eurent ces pauvres mi- " ſérables à quitter leurs maiſons, leurs richeſſes, " leur patrie. Ils ſe retirerent à Géla qui étoit " la ville la plus prochaine, et ils y reçurent tous " les ſoulagemens qu'ils pouvoient attendre dans " un état ſi déplorable.

" Imilcon, étant entré dans la ville, y fit égor- " ger tous les viellards et les malades à qui leur " état n'avoit pas permis de fuir. Le butin fut " immenſe ; et on y trouva entre autres choſes un " nombre infini de tableaux, de ſtatues, et de " vaſes. Les Carthaginois, qui y paſſerent leur " quartiers d'hiver, allerent au commencement " du printems aſſiéger Géla ; et la prirent, malgré " le ſecours qu'y mena Denis le Tiran, qui s'étoit " emparé de l'autorité à Siracuſe. Imilcon ter- " mina la guerre par un traité qu'il fit avec Denis,

" dont

" dont les conditions furent, que les Carthaginois, " outre leurs anciennes conquêtes, demeureroient " maîtres du païs de Sélinonte, d'Agrigente, " d'Himere, des Sicaniens, de Géla, et de Camarine " dont les habitans pourroient demeurer dans leurs " villes démantelées, en païant tribut aux Car- " thaginois : que les Meſſéniens, les Léontins, et " tous les Siciliens vivroient ſelon leurs loix, et " conſerveroient leur liberté : qu'enfin les Sira- " cuſains demeureroient ſoumis à Denis. Imilcon, " après la concluſion de ce traité, retourna à " Carthage.

" Le tiran de Siracuſe, en concluant la paix avec " les Carthaginois, ſe promettoit bien de la rompre, " dès qu'il auroit affermi ſon autorité naiſſante, " et travaillé aux préparatifs de la guerre qu'il " méditoit contre eux. Perſuadé qu'il auroit " affaire à un peuple formidable, il n'oublia rien " pour ſe mettre en état de l'attaquer avec ſuccès; " et il fut merveilleuſement ſecondé dans ſon " deſſein par le zele de ſon peuple. On ne voïoit " par tout dans Siracuſe que des ouvriers occupés " à faire des épées, des caſques, des boucliers, des " machines de guerre, et à préparer tout ce qui eſt " néceſſaire pour la conſtruction, et pour l'équip- " ement des vaiſſeaux. Denis les animoit par ſa " préſence, par des libéralités, et par des louanges " données à propos. Il faiſoit même ſouvent " manger

" manger avec lui ceux qui excelloient dans leur " genre. Cependant ſes officiers levoient pour " lui en différens païs un grand nombre de " troupes.

" Quand tout fut prêt, il convoqua l'aſſemblée " des Siracuſains, et leur expoſa ſon deſſein. Pour " engager ſon peuple à le ſeconder dans ſes vûes, " il leur repréſenta que les Carthaginois étoient " les ennemis déclarés des Grecs : qu'ils ne le pro- " poſoient rien moins que d'envahir toute la " Sicile : qu'ils vouloient priver toutes les villes " Grecques de leur liberté et de leurs privileges ; " et que, ſi l'on n'arretoit leurs progrès, Siracuſe " ſeroit bientôt elle même attaquée. Il ajouta " que s'ils ne faiſoient point actuellement d'entre- " priſe, on devoit attribuer leur inaction aux " ravages que la peſte venoit de cauſer parmi eux ; " et que c'étoit une conjoncture favorable dont " on devoit profiter.

" Il n'y eut perſonne dans l'aſſemblée, qui " n'applaudit au diſcours de Denis. Auſſi-tôt, ſans " aucun ſujet de plaintes, ſans déclaration de " guerre, on courut de tous côtés dans les maiſons " des Carthaginois, qui, ſur la foi des traités, " exerçoient le commerce à Siracuſe. On pilla " leurs effets ; et on leur fit ſouffrir à eux mêmes " toutes ſortes d'ignominies, et de ſupplices, en

" repréſailles

" représailles des cruautés qu'ils avoient exercées
" contre les habitans du païs. Cet exemple de
" perfidie et d'inhumanité fut suivi dans toute la
" Sicile, et fut comme le signal de la guerre.
" Denis ouvrit la campagne par le siege de Motia
" qui étoit la place d'armes des Carthaginois en
" Sicile ; et quoiqu'Imilcon, qui commandoit la
" flote ennemie, fit tous ses efforts pour la se-
" courir, et que les assiégés se défendissent vail-
" lamment, la ville fut prise d'assaut. Tous les
" habitans, à l'exception de ceux qui se refugierent
" dans les temples, furent passés au fil de l'épée.
" On abandonna le pillage au soldat ; et Denis,
" après y avoir laissé une bonne garnison, et un
" gouverneur, sur la fidélité duquel il pouvoit
" compter, retourna à Siracuse.

" Quelques tems après, Seigneur, Imilcon revint
" en Sicile avec une armée et une flote considérables:
" aborda à Palerme : recouvra Motia: prit plu-
" sieurs autres villes ; et marcha ensuite vers Sira-
" cuse, pour en former le siege, menant son
" armée par terre, pendant que sa flote, sous la
" conduite de Magon, cotoïoit les bords. Les
" vaisseaux Carthaginois, bien loin de trouver de
" la resistance, entrerent comme en triomphe
" dans le grand port. En même tems Imilcon
" parut à deux miles de la ville ; et s'en étant
" approché

" approché, il préſenta la bataille aux habitans qui
" ſe donnerent bien de garde de l'accepter. Content
" d'avoir tiré d'eux un aveu de leur foibleſſe,
" il fit camper ſon armée, pour lui donner quelque
" relâche, perſuadé qu'il ſeroit toujours maître de
" s'emparer de Siracuſe, quand il le jugeroit à
" propos. Pendant trente jours il fit le dégat
" des terres voiſines, et ruina tout le païs. Il
" prit enſuite le fauxbourg d'Acradine; et pilla
" les temples de Cérès, et de Proſerpine. Mais
" tous ces heureux ſuccès ne furent pas de longue
" durée. La contagion, s'étant miſe dans ſon
" armée et dans ſa flote, y fit des ravages in-
" croïables. Denis ne laiſſa point échapper une
" occaſion ſi favourable d'attaquer les Carthaginois.
" Plus qu' à demi vaincus par la peſte, ils ne
" reſiſterent preſque point. Leus vaiſſeaux furent,
" ou pris, ou brulés, ou coulés à fond. Imilcon,
" aïant envoié demander à Denis la permiſſion
" d'emmener à Carthage le peu qui lui reſtoit
" de troupes, il ne put obtenir cette permiſſion
" que pour les ſeuls Carthaginois. En retournant
" dans ſon païs, il plaignoit amerement ſon ſort,
" et celui de ſa république; et accuſoit avec
" inſulte et emportement les Dieux qu'il regardoit
" comme les ſeuls auteurs de ſon infortune.
" L'ennemi, diſoit il, peut bien ſe rejoüir de nos
" maux, mais non pas s'en glorifier. Vainqueurs

" des

" des Siracuſains, la peſte ſeule a ſu nous vaincre.
" Il faut que les Dieux injuſtes et cruels en
" veuillent bien à Carthage, qui ne les a jamais
" offenſés, pour avoir ainſi détruit une armée, et
" une flote ſi formidables. Que leur ai je fait,
" pour n'avoir pas permis que je mouruſſe les
" armes à la main? On m'accuſe peut-être de
" lâcheté ; mais la ſuite fera connoître, ſi c'eſt
" la crainte de la mort, ou le déſir de ramener
" dans ma patrie les reſtes malheureux de mes
" citoïens, qui m'a fait ſurvivre à la perte de
" tant de généreux ſoldats. En effet dès qu'il
" fut arrivé à Carthage, il alla chez lui, entra
" dans ſon cabinet, en ferma la porte, et ſe donna
" la mort par un prétendu courage qui cachoit
" un véritable déſeſpoir.

" Rien, Seigneur, n'étoit capable de rebuter
" les Carthaginois. Ils faiſoient ſans ceſſe de
" nouvelles tentatives ſur la Sicile. Magon leur
" général perdit une grande bataille, où il fut
" tué. Les généraux Carthaginois aïant demandé
" la paix, elle leur fut accordée à ces conditions
" qu'ils ſortiroient de toutes les villes de la Sicile,
" et qu'ils païeroient tous les frais de la guerre.
" Ils parurent les accepter ; mais ſous prétexte
" qu'ils ne pouvoient livrer les villes ſans la per-
" miſſion de leur republique, ils demanderent
" une trêve pour envoïer à Carthage ; et l'aïant

" obtenue, on y profita de cet intervalle pour " lever, et exercer de nouvelles troupes à qui on " donna pour chef Magon, fils de celui qui venoit " d'être tué. C'étoit un jeune homme qui avoit " beaucoup de courage, et d'expérience. Dès " qu'il fut arrivé en Sicile, et que le tems de la " trêve fut expiré, il donna une bataille contre " Denis dans laquelle il demeura sur la place, du " côté des Siracusains, plus de quatorze mille " hommes. Cette victoire fit obtenir aux Car- " thaginois une paix honorable, qui non seulement " les laissoit maîtres de tout ce qu'ils avoient en " Sicile ; mais leur assignoit encore mille talens " pour les frais de la guerre.

" Denis le tirant étant mort, son fils qui " s'appelloit aussi Denis, lui succeda. Comme " il avoit tous les défauts de son pere sans en " avoir les bonnes qualités, il se fit bien-tôt haïr " des Siracusains qui le chasserent de leur ville. " S'y étant retabli à main armée, il y exerça de " grandes cruautés. Une partie des citoïens " implora le secours d'Icetes tiran des Léontins ; " et comme Denis avoit ses créatures, on vit " bien-tôt dans Siracuse une guerre civile.

" La conjoncture de ces troubles, Seigneur, " parut favorable aux Carthaginois pour s'emparer " de toute la Sicile ; et ils y envoïerent une grosse " flote. Dans cette extrémité ceux des Siracusains,

" qui

" qui étoient les mieux intentionnés, eurent re-
" cours aux Corinthiens, qui les avoient déja
" ſouvent aidés dans leurs périls, et qui d'ailleurs
" étoient les peuples de la Grece les plus déclarés
" contre la tirannie, et les plus vifs défenſeurs de
" la liberté. Ceux ci ne purent leur envoïer qu'un
" corps de mille hommes ; mais ils en donnerent
" le commandement à Timoléon, un des plus
" grands capitaines de ſon tems, et qui avoit
" affranchi ſa patrie aux dépens même de ſa
" propre famille. Ce général avec ſa poignée de
" gens marche hardiment au ſecours de Siracuſe.
" Sa petite troupe ſe groſſit à méſure qu'il avance ;
" et en arrivant, il a la douleur de voir que les
" Carthaginois étoient maîtres du port, Icetes de
" la ville, et Denis de la citadelle. Heureuſement
" pour les Siracuſains que Denis, qui avoit perdu
" toute eſpérance d'être ſecouru, lui remit entre
" les mains la citadelle avec toutes les troupes,
" les armes, et les proviſions qui y étoient, et ſe
" ſauva par ſon moïen à Corinthe. Timoléon
" aïant envoié des émiſſaires pour repréſenter aux
" ſoldats étrangers qui faiſoient la principale
" force de l'armée Carthaginoiſe, et qui pour la
" plus part étoient de Grece, que c'étoit une
" choſe honteuſe à des Grecs de travailler à
" rendre les barbares maîtres de la Sicile, Magon
" fit ſemblant d'être ſaiſi de fraïeur ; et comme

" il ne cherchoit qu'un prétexte pour ſe retirer, " il fit ſortir ſa flote du port, et cingla vers " Carthage. Icetes, après ſon départ, ne put pas " tenir lontems contre les Corinthiens : ainſi ils " demeurerent les ſeuls maîtres de la ville.

" A peine Magon étoit il arrivé en Afrique, " qu'on lui fit ſon procès ; mais il prévint par " une mort volontaire le ſupplice qu'on lui " préparoit. Les Carthaginois renvoïerent en " Sicile la flote, et l'armée ſous la conduite " d'Amilcar, et d'Annibal. Dès qu'elles furent " arrivées à Lilibée, les deux généraux reſolurent " d'aller d'abord attaquer les Corinthiens. Ti- " moléon ne les attendit pas, et marcha à leur " rencontre. De toutes les troupes qui étoient à " Siracuſe, il n'y eut que trois mille Siracuſains, " et quatre mille étrangers qui ôſerent le ſuivre. " Encore y en eut t-il mille de ces derniers qui par " crainte l'abandonnerent dans le chemin. La " bataille ſe donna prés d'une petite riviere, " appellée Crimeſe. Les Carthaginois la perdirent. " Il y eut de leur côté plus de dix mille hommes " de tués. Leur camp fut pris ; et l'on y trouva " des richeſſes immenſes.

" Timoléon, aïant laiſſé dans le païs ennemi " ſes troupes étrangeres pour achever de le piller " et de le ravager, s'en retourna à Siracuſe. En " y arrivant, il en fit ſortir les mille ſoldats qui

" l'avoient

" l'avoient abandonné en chemin, et les exila
" à perpétuité de la Sicile. Cette victoire des
" Corinthiens fut ſuivie de la priſe de pluſieurs
" villes ; et c'eſt ce qui obligea les Carthaginois
" à demander la paix. On la leur accorda à
" condition qu'ils ne tiendroient que les terres
" qui étoient au delà du fleuve Halicus : qu'ils
" laiſſeroient la liberté à tous ceux du païs
" d'aller s'établir à Siracuſe ; et qu'ils ne
" conſerveroient avec les tirans ni alliance, ni
" intelligence.

" Vous avez oui dire, Seigneur, qu'Aga-
" thocle étoit Sicilien, d'une naiſſance obſcure,
" et d'une condition très baſſe. S'étant avancé
" dans l'armée par ſon courage, il trouva le
" moïen par ſes intrigues de ſe faire élire gé-
" néral des Siracuſains : mais aïant voulu s'em-
" parer de l'autorité ſouveraine, ſes compatriotes
" le chaſſerent de leur ville, et le condamnerent
" à un baniſſement perpétuel. Il ſe refugia
" chez les Murgantins. Ces peuples étoient alors
" en guerre avec les Siracuſains. Lui aïant
" confié le commandement de leur armée, il
" marcha contre ſa patrie, et en chemin il prit
" la ville des Léontins. Il étoit déja tout près
" de Siracuſe, lorſqu'on vint lui dire qu'Amil-
" car, général des Carthaginois, venoit d'y faire
" entrer des troupes à la priere des habitans, qui

" avoient mieux aimé ſe ſoumettre à leurs anciens
" ennemis, que de tomber entre ſes mains.
" Cette nouvelle ne l'empêcha point de former
" le ſiege de la ville ; mais voïant que les aſſié-
" gés remportoient chaque jour ſur lui des a-
" vantages conſidérables, il envoïa prier Amilcar
" de le reconcilier avec ſes citoïens, et de le
" rappeller à Siracuſe, lui promettant d' y
" prendre en toutes occaſions les intérêts des
" Carthaginois. Celui-ci, s' imaginant qu'il
" agiſſoit ſincerement, lui en ouvrit les portes,
" reçut de lui le ſerment de fidélité, l'y établit
" gouverneur pour les Carthaginois, et lui aïant
" laiſſé pour ſa garde cinq mille Africains, il
" ſortit de la ville.

" Agathocle ne fut pas plutôt revetu de l'au-
" torité ſouveraine, qu'il reſolut de ſe venger de
" ſes compatriotes. Pour exécuter ſon deſſein
" avec ſuccès, il convoqua l'aſſemblée du peuple,
" ſous prétexte de confirmer ſes privileges. Les
" principaux de la ville, à qui il en vouloit prin-
" cipalement, ne manquerent pas de s'y trouver ;
" et tandis qu'il parloit, ſes gardes ſe jetterent
" ſur eux, et les maſſacrerent. Dès qu'il ſe crut
" aſſés fort pour attaquer les Carthaginois, il
" leur déclara la guerre ; et aïant été vaincu dans
" une bataille qui ſe donna près d'Himere, il
" fut obligé de ſe renfermer dans Siracuſe.

" Les

" Les Carthaginois l'y pourſuivirent, et en forme-
" rent le ſiege.

" Agathocle qui ne pouvoit s'y défendre, et
" qui d'ailleurs ſe voïoit abandonné par tous ſes
" alliés à cauſe de ſa cruauté inouie, conçut un
" deſſein ſi hardi, et ſi impraticable ſelon ſes
" apparences, qu'après l'exécution et le ſuccès, il
" paroît preſque incroïable. C'étoit de porter
" la guerre en Afrique, et d'aller aſſiéger Car-
" thage. Aïant dit au peuple, qu'il avoit imaginé
" un moïen ſûr de le tirer du danger où il étoit,
" il l'exhorta à ſupporter avec patience pendant
" un court intervalle les incommodités du ſiege :
" laiſſa dans la ville ſon frere Antandre avec des
" troupes, et des vivres : accorda la liberté à
" tous les eſclaves, qui étoient en état de porter
" les armes : les joignit à ſon armée : prit avec
" lui autant d'argent qu'il en falloit pour les
" beſoins préſens ; et partit avec deux de ſes
" fils, Archagathe, et Héraclide, ſans que per-
" ſonne ſût où la flote devoit faire voile. Les
" Carthaginois, ſurpris d'un départ ſi inopiné, ſe
" mirent en devoir de l'empêcher ; mais Agathocle
" ſe déroba à leur pourſuite, prit le large, et
" aborda en Afrique.

" Dès que ſes troupes furent débarquées, il
" leur parla en ces termes. Soldats, nous voici
" dans le païs ennemi ; et l'unique moïen de de-

" livrer votre patrie c'eſt d'exercer ici les mêmes
" hoſtilités que les Carthaginois exercent dans la
" Sicile. Je vous mene contre des gens amollis
" et énervés par les délices d'une vie volup-
" tueuſe. Leurs villes, et leurs chateaux ſont
" ſans ramparts, ſans fortifications, ſans défenſe;
" et vous n'aurez qu'à vous en approcher, pour
" vous en rendre maîtres. Je ſuis ſûr qu'au
" ſeul bruit de notre arrivée, les habitans du
" païs, accablés du joug d'une ſervitude égale-
" ment dure et honteuſe, viendront en foule ſe
" joindre à nous; et que la hardieſſe ſeule de
" notre projet déconcertera les Carthaginois, qui
" ne s'attendent à rien moins qu'à voir l'ennemi
" à leurs portes. Quel avantage ne retirerez
" vous point de votre entrepriſe? Il me ſemble
" déja vous voir chargés du riche butin que vous
" trouverez dans leurs villes, et enrichis des
" dépouilles de pluſieurs peuples. Pouvez vous
" douter que tous les ſiecles ne parlent avec éloge
" et avec admiration de votre courage? Allons
" donc, chers compagnons, allons chercher,
" non une mort aſſûrée, mais la recompenſe
" de notre valeur, en vainquant nos en-
" nemis.

" Ces paroles auroient été capables d'animer
" les ſoldats d'Agathocle, ſi la ſuperſtition n'eût
" amolli leur courage. En quittant la Sicile, ils

" avoient

" avoient vû une éclipſe de ſoleil, et ils s'ima-
" ginerent que ce phénomene extraordinaire leur
" préſagoit quelque malheur. Agathocle, ſe
" diſoient ils l'un à l'autre, à beau nous promettre
" la victoire, les Dieux ſe ſont déclarés contre
" nous, ils n'approuvent pas notre entrepriſe, et
" c'eſt pour cela qu'ils nous ont couverts de té-
" nebres. Agathocle, informé de leurs diſcours,
" entréprit de les raſſûrer. Il eſt vrai, chers
" compagnons, leur dit-il, que la défaillance des
" aſtres marque toujours un changement, mais
" ce changement regarde les Carthaginois.
" Leur bonheur va prendre fin, et il paſſera de
" notre côté.

" Voïant ſes ſoldats diſpoſés à tout entre-
" prendre, il forma la reſolution de bruler ſa
" flote. Pluſieurs raiſons, Seigneur, le détermi-
" nerent à prendre ce parti. La prémiere c'eſt
" qu'il n'avoit aucun bon port en Afrique où il
" put mettre ſes vaiſſeaux à l'abri de la tempête :
" la ſeconde c'eſt que les Carthaginois, étant
" maîtres de la mer, n'auroient pas manqué de
" s'en emparer, s'il n'avoit point laiſſé de troupes
" pour les garder : la troiſieme c'eſt qu'en laiſſant
" un corps de troupes pour la défendre, il affoi-
" bliſſoit trop ſon armée, et ſe mettoit hors
" d'état de tirer aucun avantage, de cette diverſion
" inopinée qui dépendoit uniquement d'un ſuc-

" cès

" cès prompt et éclatant : la quatrieme enfin
" c'eſt qu'il vouloit mettre ſes ſoldats dans la
" néceſſité de vaincre, ne leur laiſſant d'autre
" reſource que la victoire.

" Après avoir engagé les officiers à ne point
" s'oppoſer à ce qu'il vouloit faire, il ſortit de ſa
" tente avec une couronne ſur la tête, et un habit
" éclatant, dans l'équipage d'un homme qui ſe
" prépare à une cérémonie de religion ; et aïant
" ordonné qu'on gardât le ſilence : Soldats, dit-il,
" lorſque nous quittames Siracuſe, et que l'ennemi
" nous pourſuivoit vivement, j'eus recours à
" Proſerpine, et à Cerès, divinités protectrices de
" la Sicile ; et je leur promis, ſi elles nous dé-
" livroient du danger où nous étions, de bruler,
" en leur honneur, tous nos vaiſſeaux, dès que
" nous ſerions arrivés ici. Aidez moi à m'ac-
" quitter de mon voeux. Les déeſſes ſauront
" bien nous dédommager de ce ſacrifice. En
" même tems il prend un flambeau, s'avance à
" grands pas vers le vaiſſeau qu'il montoit, et y
" met le feu. Les officiers en font autant, chacun
" de leur côté, et ſont ſuivis du ſoldat. Cependant
" les trompettes retentiſſoient de toutes parts,
" et on n'entendoit dans toute l'armée que des cris
" de joie et d'applaudiſſemens. C'eſt que les
" ſoldats n'avoient pas eu le tems de refléchir, et
" s'étoient laiſſés entrainer par une ardeur aveugle

et

" et impétueuſe. Quand ils furent un peu re-
" venus à eux mêmes, et qu'ils ſongerent qu'ils
" étoient dans un païs ennemi, ſans eſpérance
" d'en ſortir, le ſilence et la triſteſſe ſuccéderent
" à la joïe et aux acclamations.

" Agathocle, pour ne pas donner le tems aux
" réflections, conduiſit ſur le champ ſon armée
" vers une place qu'on nommoit la grande ville,
" et qui étoit du domaine de Carthage. Le païs,
" qui y conduiſoit, reſſembloit à un paradis ter-
" reſtre. On y voïoit de tous côtés de vaſtes
" prairies, entrecoupées de ruiſſeaux agréables, et
" couvertes de troupeaux de toute eſpeces : des
" maiſons de campagne bâties avec une magnifi-
" cence extraordinaire ; des jardins entretenus
" avec un ſoin et une propreté qui rejouiſſoit l'oeil :
" de belles avenues plantées d'oliviers, et d'autres
" arbres fruitiers. Cette vûe ranima le courage
" des ſoldats. Etant arrivés à la grande ville,
" ils l'emporterent d'emblée. De là ils al-
" lerent aſſiéger Tunis qui ne fit gueres plus de
" réſiſtance.

" Comme cette ville n'étoit pas fort éloignée
" de Carthage, on y apprit bien-tôt que l'ennemi
" étoit dans le païs, et qu'il s'avançoit à grandes
" journées vers la ville. On crut, Seigneur, que
" les armées avoient été défaites devant Siracuſe,
" et la flote entierement diſſipée. Le ſénat s'aſ-

" ſemble

" ſemble en tumulte, et on délibere ſur les moïens
" de ſauver la ville. Il n'y avoit point alors de
" troupes ſur pié ; et le danger où on ſe trouvoit
" ne permettoit gueres d'attendre celles qu'on
" pouvoit lever à la campagne : ainſi on reſolut
" d'armer les citoïens. Le nombre des troupes
" ſe monta à quarante mille hommes d'infanterie,
" et mille de cavalerie. On en donna le com-
" mandement à Hannon, et à Bomilcar qui mar-
" cherent auſſi-tôt vers l'ennemi. Dès que les
" deux armées furent à la vûe l'une de l'autre,
" elles en vinrent aux mains. Le combat fut
" rude et opiniâtre ; mais à la fin Hannon aïant
" été tué dans la mêlée, les Carthaginois ſe virent
" contraints de prendre la fuite. Agathocle,
" après les avoir pourſuivis pendant quelque tems
" à la tête de ſes treize mille hommes, revint
" ſur ſes pas, et pilla leur camp. On y trouva
" vingt mille paires de menotes qu'ils avoient ap-
" portées avec eux, comptant faire un grand nombre
" de priſonniers. Le fruit de la victoire fut la
" reduction d'un grand nombre de places, et la
" revolte de pluſieurs habitans du païs, qui ſe
" joignirent aux vainqueurs.

" Cependant, Seigneur, les Carthaginois de-
" pêcherent vers Amilcar, pour lui apprendre ce
" qui étoit arrivé en Afrique, et le preſſer d'en-
" voïer du ſecours. Aïant donné ordre aux dé-

" putés

" putés de garder un profond ſilence ſur la " victoire d'Agathocle, il fit courir le bruit que " ce général avoit été défait avec toutes ſes " troupes, et que ſa flote avoit été priſe par les " Carthaginois. On crut à Siracuſe que cette " nouvelle étoit vraïe ; et on ſongeoit déja à ſe " rendre, lors qu'une galere à trente rames, qu' " Agathocle avoit fait conſtruire à la hâte, arriva " dans le port, et rendit la joïe et le courage " aux aſſiégés. Amilcar tenta à pluſieurs re- " priſes d'emporter la ville d'aſſaut ; mais voïant " qu'il étoit toujours repouſſé avec perte, il leva " le ſiege, et envoïa cinq mille hommes en " Afrique. Quelque tems après voulant ſur- " prendre les Siracuſains, en les attaquant de " nuit, il tomba vif entre leurs mains ; et ils lui " firent ſouffrir les derniers ſupplices. Sa tête fut " envoiée à Agathocle qui s'approcha auſſi-tôt du " camp des ennemis ; et y repandit une con- " ſternation générale, en leur montrant cet objet " qui leur marquoit en quel état étoient leurs " affaires de Sicile.

" Agathocle avoit engagé dans ſon parti " Ophellas roi de Cirenes, en lui faiſant entendre, " que, content pour lui-même de la Sicile, il lui " laiſſeroit l'empire de l'Afrique ; mais dès que " ce prince lui eût amené ſon armée, il le fit

" maſſacrer

" maſſacrer par une perfidie ſans exemple, pour " ſe rendre maître de ſes troupes.

" Les Siciliens, Seigneur, n'étoient pas les " ſeuls ennemis que les Carthaginois avoient alors " à combattre. Ils en avoient un bien plus " dangereux et bien plus à craindre dans la per- " ſonne de Bomilcar qui étoit à la tête de leur " armée, et qui actuellement exerçoit la prémiere " magiſtrature. Ce Seigneur ſongeoit depuis " lontems à ſe faire roi de Carthage ; et s'imaginant " que les troubles préſens lui en offroient une oc- " caſion favorable, il entre dans la ville avec ſon " armée preſque toute compoſée d'étrangers, ſe " fait déclarer ſouverain, et commence à exercer " ſon autorité en égorgeant ſans pitié tout ce " qu'il rencontre de citoïens dans les rues. On crut " d'abord que l'ennemi étoit entré par trahiſon; " mais lors qu'on eut reconnu que c'étoit Bomilcar, " une partie des citoïens prirent les armes pour " le repouſſer, et les autres du haut des toits " accabloient ſes gens de traits et de pierres. " Voïant que les citoiens étoient ſupérieurs en " nombre à ſes ſoldats, il ſe retira avec eux ſur " un lieu élevé dans le deſſein de s'y bien de- " féndre, et d'y vendre cherement ſa vie. On " leur fit promettre à tous ſans exception une " amniſtie générale, s'ils mettoient bas les armes. " Ils ſe rendirent à cette condition ; et on leur

" tint

" tint parole, excepté à Bomilcar qui fut con-
" damné à mort, et attaché à une croix où on
" lui fit ſouffrir les plus cruels ſupplices. Du haut
" de ſa potence, comme d'un tribunal, il harangua
" le peuple ; et dans ſon diſcours il lui reprocha
" ſon ingratitude, ſon injuſtice, et ſa perfidie,
" en faiſant le dénombrement de tous les généraux
" dont ils avoient païé les ſervices par une mort
" infame.

" Cependant Agathocle, qui croïoit n'avoir
" rien fait en Afrique, s'il ne chaſſoit de la Sicile
" les Carthaginois qui y faiſoient des ravages
" continuels, y paſſa, laiſſant le commmandement
" de ſon armée à ſon fils Archagathe. Sa re-
" nommée et le bruit de ſes conquêtes l'y avoient
" précédé. Quand on ſut qu'il étoit arrivé, la
" plus part des villes ſe rendirent à lui, et les
" Carthaginois ſe retirerent dans le peu de places
" qui leur reſtoient de cette défection preſque
" générale. Il penſoit à les y aller attaquer, lors
" qu'il apprit que ſes troupes d'Afrique ne
" ceſſoient de murmurer contre la conduite de
" ſon fils qui refuſoit de les païer. Auſſi-tôt il
" s'embarque pour l'Afrique ; et s'étant rendu au
" lieu où étoit ſon armée, il blama ſon fils en
" préſence des ſoldats, leur donna ce qui leur étoit
" dû, les exhorta de mettre fin à la guerre en
" marchant ſur le ventre à une poignée de ſoldats

" qui

" qui étoient campés ſous les murailles de Car-
" thage, et les mena contre l'ennemi. Si l'attaque
" fut vigoureuſe, la réſiſtance le fut encore plus.
" Le combat dura pluſieurs heures ; et Agathocle,
" après avoir perdu la plus part des ſiens, fut
" obligé de céder le champ de bataille à ſes
" ennemis. Voïant qu'il n'étoit plus en état
" de faire tête au Carthaginois avec le peu de
" monde qui lui reſtoit : qu'il ne pouvoit tranſ-
" porter ſes troupes en Sicile, parcequ'il manquoit
" de vaiſſeaux ; et qu'il n'avoit ni paix, ni traité
" à eſpérer de la part des barbares, il prit le
" parti de ſe dérober par la fuite aux maux qui
" le menaçoient ; et après diverſes avantures il
" aborda à Siracuſe. Ses ſoldats, pour ſe venger
" de ce qu'il les avoit ainſi abandonnés à la
" boucherie, égorgerent ſes enfans, avant de ſe
" rendre au vainqueur.

" Les Carthaginois ne furent pas lontems ſans
" attaquer Agathocle ; mais le trouvant aſſés fort
" pour ſe defendre, et trainer la guerre en lon-
" gueur, ils préférerent une paix honorable à
" l'incertitude des armes. Quelques jours après
" la concluſion du traité, les villes de la grande
" Grece, opprimées par les Brutiens fiers des
" avantages qu'ils avoient remportés ſur les Lu-
" caniens, et ſur Aléxandre roi d'Epire votre
" oncle, vinrent lui demander du ſecours. L'eſ-
" perance d'aggrandir ſes états le porta à leur en

" ac[illegible]

" accorder avec ſes meilleures troupes, il fit " voile vers l'Italie. Mais à peine y étoit il " arrivé, qu'une maladie, qui en peu de jours " le priva de l'uſage de ſes membres, l'obligea " de repaſſer en Sicile. Il y languit quelques " mois, durant leſquels il eut la douleur de voir " ſon fils aîné, à qui il avoit cédé la couronne, " détrôné par ſon neveu, qui s'empara lui-même " de l'autorité ſouveraine. Il mourut à l'âge de " 96 ans, laiſſant la Sicile dans les diviſions qui " la partagent, et dont les Carthaginois tâchent " de profiter.

Lorſque Cinéas eut achevé de parler, le Roi lui dit qu'il falloit qu'il partît ſur le champ pour cette île, et qu'il y allât aſſûrer les villes en ſon nom, qu'il ne ſeroit pas lontems ſans venir à leur ſecours. Enſuite il ſe mit en mer, après avoir laiſſé une forte garniſon dans Tarente. Les Tarentins, qui voïoient avec peine qu'il les abandonnoit, et les retenoit néanmoins dans la ſervitude, furent aſſés hardis pour lui dire, que, s'il ne vouloit pas continuer la guerre contre les Romains, il devoit au moins laiſſer leur ville comme il l'avoit trouvée ; mais il leur impoſa ſilence en leur répondant, que c'étoit à eux à ſe conformer à ſa volonté, et à prendre patience.

Pirrhus avoit une flote de deux cens voiles, trente mille hommes de pié, et deux mille cinq

cens chevaux. Dès qu'il fut arrivé en Sicile, il ſe rendit maître de Siracuſe, qui lui fut livrée par Soſiſtrate qui gouvernoit alors cette ville, et par Thénon qui commandoit dans la citadelle. Il reçut auſſi d'eux l'argent du tréſor public, et environ deux cens vaiſſeaux, ce qui lui facilita la conquête de l'île. Il y fit d'abord des progrès conſidérables; et après avoir pris ſur les Carthaginois pluſieurs places importantes, et les avoir vaincus en pluſieurs rencontres, il alla mettre le ſiege devant la ville d'Erix, qui étoit la plus forte place qu'ils euſſent dans la Sicile. Les Ericiens ſe défendirent vaillamment. Pirrhus, outré de leur réſiſtance, fait planter les échelles, monte l'épée à la main ſur leurs murailles, et deſcend dans la ville avant qu' aucun de ſes ſoldats puiſſe le joindre. Bien-tôt il eſt environné de toutes parts, mais le danger où il ſe trouve ne l'étonne point; et loin de penſer à retourner ſur ſes pas, il ne cherche qu'à ſe faire un rampart de corps morts. Les Ericiens, effraïés de la fureur qui paroit dans ſes yeux, et encore plus du grand nombre de leurs citoïens étendus morts à ſes pieds, n'oſent l'approcher. Cependant les Epirotes arrrivent, ſe jettent ſur les ennemis, en font un horrible carnage, et pillent la ville.

Des progrès ſi rapides effraïerent les Carthaginois, à qui il ne reſtoit plus dans toute la Sicile

que

que la ſeule ville de Lilibée. Ils lui envoïerent demander la paix, et lui offrir de l'argent, et des vaiſſeaux, s'il vouloit retourner en Italie; mais, comme il étoit alors rempli de vûes ambitieuſes, il répondit à leur ambaſſadeur que ſes maîtres n'avoient d'autres moïens d'obtenir ce qu'ils demandoient, qu'en mettant la mer de Libie pour bornes entre les Grecs, et eux. Il ne rouloit dans ſa tête que de grands projets pour lui, et pour les ſiens. Il eſpéroit de ſe rendre maître de l'Afrique, de la Macédoine, et de la Grece qu'il devoit gouverner lui-même. Il deſtinoit à ſon fils Hélénus la Sicile, comme un roïaume ſur lequel il avoit droit par ſa naiſſance, étant né de la fille d'Agathocle; et il s'attendoit de donner à ſon fils Aléxandre le roïaume d'Italie, dont il comptoit la conquête ſûre.

Enflé par ſes proſpérités continuelles, et par les forces qu'il avoit en main, il ne penſoit qu'à pourſuivre les grandes eſpérances qui l'avoient attiré en Sicile. La prémiere étoit la conquête de l'Afrique. Il ne manquoit pas de vaiſſeaux pour l'entreprendre; mais il n'avoit point de matelots; et pour en ramaſſer, il ordonna à toutes les villes de lui en fournir un certain nombre, et chatia ſéverement celles qui n'obeïrent pas à ſes ordres. Ainſi oubliant les manieres honnêtes et obligeantes, qui lui avoient gagné dans les commencemens

ler coeur des Siciliens, il changea bien-tôt ſa puiſſance en une domination tirannique. Au mépris des coutumes du païs, il donnoit les gouvernemens des villes, et les prémieres magiſtratures à ſes gardes qu'il continuoit dans leurs places auſſi lontems qu'il le jugeoit à propos. Quant aux procès et autres affaires de cette nature, ou il les regloit lui-même à ſa fantaiſie, ou il en abandonnoit le jugement à ſes favoris, qui ne ſongeoient qu'à s'enrichir, en donnant gain de cauſe à celui qui leur offroit le plus.

Une conduite, ſi dûre, et ſi différente de celle qui lui avoit ſi bien réüſſi, aliena tous les eſprits. " Quoi !" diſoient les Siciliens, " eſt-ce là ce " Pirrhus ennemi des tirans, ce prince ſi mo- " déré, ce pere du peuple dont on nous a loué " la douceur, et le déſintéreſſement ? Il nous a " promis de nous délivrer de la tirannie, de nous " retablir dans nos droits, de nous faire joüir " des privileges d'un peuple libre ; et la " prémiere année de ſon arrivée, il s'eſt acquité " de ſes promeſſes avec une exactitude et une " ponctualité qui lui ont attiré les bénédictions et " les voeux de tout le monde : mais aujourd'hui " que les victoires qu'il a remportées ſur nos " ennemis le rendent maître de notre île, il " change tout à coup de moeurs, et de langage. " Pirrhus n'eſt plus le même, depuis que nous

" l'avons

" l'avons fait roi de Sicile. Autrefois il ſe con-
" tentoit de prier et d'exhorter, il étoit doux,
" affable, compatiſſant : aujourd'hui il com-
" mande et menace, il eſt fier, mépriſant, et
" cruel. Il eſt venu pour défendre notre liberté,
" et il ne penſe qu'à empiéter ſur nos privileges,
" à nous impoſer de nouvelles taxes, et à en-
" richir ſon armée à nos dépens. Quoi ! ſommes
" nous obligés d'entretenir des troupes étrangeres
" pour ſatisfaire la vanité du roi d'Epire, ou
" pour venger ſes querelles particulieres ? Il veut,
" dit-il, mettre ſa flotte en état d'agir contre les
" Carthaginois. Mais eſt-ce pour les forcer à
" nous dédommager du tort qu'ils nous ont fait ?
" Eſt-ce pour les obliger à nous rendre tous les
" vaiſſeaux, qu'ils ont pris à nos marchands. Eſt-
" ce enfin pour les punir de nous avoir impoſé le
" joug de la ſervitude ? Non, ce n'eſt ni l'in-
" térêt, ni la gloire des Siciliens, que Pirrhus
" a à coeur. Il ne penſe qu'à l'agrandiſſement de
" ſa famille. Il ne donne les prémiers emplois
" qu'à des Epirotes. Ses miniſtres ne cherchent qu'à
" nous épuiſer, et à nous reduire dans l'éſclavage.
" Son fils Hélénus, qu'il nous deſtine pour roi,
" eſt un jeune prince ſans eſpérance, et qui ne
" ſonge qu'à ſes plaiſirs. Notre jeune nobleſſe
" à ſon exemple s'abandonne à la volupté. Nos
" femmes ſe plongent ſans honte, et ſans remords

 " dans

" dans les plus infames débauches : nos magiſtrat
" ſe laiſſent corrompre par les préſens du Roi ; et
" le faſte qu'il a introduit en Sicile ruine la
" plus part de nos meilleures familles, et rend
" les autres eſclaves d'une cour, où elles trouvent
" de quoi fournir à leurs dépenſes, en trahiſſant
" leur patrie. Les exactions de Denis l'ont fait
" tomber ſous le glaive de nos peres. Son fils,
" que l'exemple de ſon pere n'a pu rendre ſage,
" a été chaſſé de ſon roïaume ; et nous, nous
" ſouffrirons un étranger, qui n'a triomphé de nos
" ennemis, que pour nous faire changer de maître,
" pour nous appauvrir, pour corrompre nos
" moeurs, pour renverſer nos loix, et pour nous
" priver des moïens de pouvoir jamais recouvrer
" notre liberté ?

Cinéas ne ceſſoit de repréſenter à Pirrhus les funeſtes conſéquences que pouvoit avoir la conduite qu'il tenoit. " Seigneur, " lui diſoit-il, " la Sicile eſt un île riche, et fertile : ſes habitans " commercent avec toutes les nations étrangeres. " Ils ſont induſtrieux, robuſtes, laborieux, ſin- " ceres, généreux, et patiens ; mais en même " tems ils ſont très jaloux de leur liberté, et il " n'y a rien qu'ils ne ſacrifient à cette divinité. " Vous pouvez bien, Seigneur, en gagner quel- " qu'uns par vos préſens, et par vos promeſſes ; " mais ceux mêmes à qui vous aurez accordé des

" faveurs

" faveurs feront agir leurs compatriotes, ou ſe
" joindront même ouvertement à eux, ſi vous
" continuez à agir en monarque abſolu. Il eſt
" vrai qu'ils ſont diviſés par des factions qui ſem-
" blent les affoiblir. Les uns voudroient être
" ſous la domination des Carthaginois, dont ils
" ſuivent la religion, et les coutumes: les autres
" feroient bien aiſe de voir ſur le trône de Sicile
" la famile d'Agathocle, éxilée en Egipte; et plu-
" ſieurs ſemblent préférer les Eacides; mais ils
" n'ont tous qu'un même but. Ce but eſt la li-
" berté; et ils n'y a rien qu'ils ne faſſent pour ſe
" la procurer.

" He bien," répliqua le prince en colere, " s'ils
" n'ont tous qu'un même but, ils n'auront tous
" qu'un même maître, qui ſaura bien les ranger à
" leur devoir.

En même tems Pirrhus, feignant que les principaux citoïens de chaque ville lui avoient dreſſé des ambuches, et tramoient quelque trahiſon, ordonna qu'on ſe ſaisît d'eux, et qu'on les mît à mort. De ce nombre fut Thénon, commandant de la citadelle de Siracuſe. Le roi des Epirotes en vouloit auſſi à Soſtrates; mais celui-ci, aïant heureuſement découvert ſon deſſein, ſe ſauva de Siracuſe; et s'enfuit chez les Carthaginois. La conduite cruelle et ſanguinaire de Pirrhus acheva de le rendre odieux et inſuportable aux Siciliens; et la

haine, que les villes conçurent contre lui, fut ſi grande que les unes ſe liguerent avec les Carthaginois, et les autres avec les Mamertins pour le détruire.

Pirrhus voïant, que le mal étoit trop grand pour y apporter du remede, tâcha de ſe tirer avec honneur du mauvais pas, où ſon imprudence l'avoit jetté. Il feignit donc, qu'il avoit reçû des lettres des Samnites, et des Tarentins qui lui mandoient, qu' aïant été chaſſés de toute la campagne, et reduits à ſe renfermer dans leurs villes, il leur étoit abſolument impoſſible de continuer la guerre, à moins qu'il ne vint à leur ſecours. Enſuite aïant fait rembarquer ſecretement ſes troupes, il ſortit de la Sicile avec tant de précipitation, qu'on n'apprit ſon départ, que lorſqu'on le vit à la voile ; mais s'il échappa aux Siciliens, il ne put éviter la rencontre des Carthaginois, qui venoient avec une flote ſecourir les mécontens, et le chaſſer de l'île. Comme il n'avoit gueres que des vaiſſeaux de tranſport, les Carthaginois eurent le deſſus ; et ce ne fut pas ſans peine qu'il gagna l'Italie avec quelques navires, qui lui reſtoient de ſa défaite.

A ſon arrivée il trouva les Mamertins. C'étoit des peuples originaires d'Italie, qui, s'étant emparé de Meſſine, infeſtoient toute la Sicile par leurs courſes et leurs irruptions. Il les avoit

vaincus



vaincus dans un grand combat, et avoit rasé toutes leurs fortereſſes. Perſuadés que la haine que les Siciliens lui portoient, le forceroit bien-tôt de quitter l'île, ils étoient paſſés en Italie au nombre de dix mille hommes pour l'y attendre. Dès qu'ils le virent, ils ſe jetterent avec impétuoſité ſur ſes troupes. Il ſoutint leurs prémiers efforts avec beaucoup d'intrépidité ; mais aïant reçu un coup de ſabre ſur la tête, il fut obligé de ſe retirer du combat, en exhortant ſes Epirotes à tenir ferme juſqu'à ce que ſa bleſſure fut bandée. Tandis qu'on le panſoit, un Mamertin d'une taille prodigieuſe, et qui ſe faiſoit remarquer par la beauté et l'éclat de ſes armes, s'approcha de ſa tente en criant : " où eſt il ? Pourquoi ſe cache-" t-il ? Que ne ſe montre-t-il, s'il eſt encore en " vie ?

Pirrhus, irrité de l'inſolence de ce cavalier, s'arrache des mains du chirurgien, prend ſon épée, monte à cheval, et va fondre ſur lui, en frémiſſant de colere, et le viſage tout couvert du ſang qui coule de ſa plaie. Le Mamertin, après quelques momens de combat, ſe retire vers les ſiens. Le Roi le pourſuit, l'atteint, et le tue. Les Epirotes, encouragés par cette victoire, ſe battent avec une nouvelle ardeur, rompent les rangs des ennemis, les mettent en fuite, et ouvrent à leur Roi le chemin de Tarente, où il arriva au bout de trois

jours

jours avec huit mille hommes de pié, mille chevaux, et quelques éléphans.

Après y avoir fait prendre un peu de repos à ſon armée, il l'augmenta des meilleures troupes qu'il trouva dans la place, et s'avança à grandes journées contre les Romains, qui étoient campés dans le païs des Samnites. Comme ceux-ci conſervoient un ſecret reſſentiment de ce qu'il les avoit abandonnés, il n'y en eut que très peu parmi eux, qui ſe joignirent à lui. Cela ne l'empêcha pourtant pas de partager ſon armée en deux corps. Il en envoïa un dans la Lucanie pour s'oppoſer au conſul Lentulus, qui avoit ordre de ſecourir ſon collegue ; et avec le ſecond il marcha contre Manius Curius, qui s'étoit retranché dans un lieu avantageux, près de la ville de Bénévent, pour y attendre le ſecours, qui lui venoit de la Lucanie.

Pirrhus avoit avec lui ſes meilleures troupes, et ſes éléphans les mieux dreſſés, et les plus agueris. Son deſſein étoit de ſurprendre le conſul dans ſon camp ; et pour y réüſſir, il ſe mit en marche ſur la brune ; mais le lendemain au matin les ennemis le découvrirent, comme il deſcendoit des montagnes. Manius ſortit de ſes retranchemens avec un gros détachement ; et tombant ſur les prémiers qu'il rencontra, il en tua la plus grande partie,

mit

mit le reſte en fuite, et prit quelques éléphans. Devenu plus hardi par ce ſuccès ineſpéré, il quitta ſon fort avec ſon armée pour combattre en pleine campagne. La bataille étant engagée, il eut de l'avantage à l'une de ſes aîles ; mais s'appercevant que l'autre étoit renverſée pas les éléphans, il y fit venir les troupes qu'il avoit laiſſées pour garder ſes retranchemens, et qui étoient encore toutes fraiches. Pirrhus, à la tête d'une partie de ſon armée, les reçut avec courage ; et la victoire ſe ſeroit déclarée en ſa faveur, ſans un accident, qu'il ne pouvoit prévoir, et qui ruina ſans reſource ſes affaires en Italie. Un jeune éléphant, qui combattoit aux prémiers rangs, aïant été bleſſé d'un dard, commença à courir çà et là, et à jetter des cris épouvantables. Sa mere le reconnut de loin ; et comme ſi elle eût voulu tirer vengeance de ſa bleſſure, elle renverſa ſes conducteurs, entraina tous les autres éléphans, ſe jetta avec eux ſur les Epirotes, et mit la confuſion dans leur armée. Manius, attentif à tout, profite de cet heureux moment pour entrer dans les rangs des ennemis, les rompt, et les met en fuite. En vain Pirrhus s'efforce de rallier ſes ſoldats, ils ſont ſourds à ſa voix, et ne penſent qu'à éviter la mort qu'ils trouvent, ou ſous les pieds des éléphans, ou ſous le glaive des Romains, qui remporterent une victoire complète, qui leur valut en un ſens la conquête de toutes les

nations ; car le courage, qu'ils avoient témoigné dans cette journée, joint aux grandes choſes qu'ils avoient faites dans les batailles contre un ennemi tel que Pirrhus, augmenterent leur réputation, leurs forces, leur confiance ; et les firent regarder comme des hommes invincibles.

Le mauvais ſuccès de cette bataille fut ſuivi du mécontentement de tous les Epirotes. Pirrhus, qui craignoit que les Romains ne s'apperçuſſent de ſa foibleſſe, et ne lui coupaſſent toute communication avec Tarente, aſſembla ſon conſeil de guerre. Après qu'il y eut expoſé les raiſons qu'il avoit d'appréhender ſes ennemis, Philoſtrate, un de ſes généraux, lui parla en ces termes. " L'avantage, " que les Romains viennent de remporter ſur " nous, provient moins, Seigneur, de leur " courage, que de la confuſion, dans laquelle les " éléphans ont jetté notre armée. Quoique nos " affaires paroiſſent en mauvais état, il eſt, ce " me ſemble, aſſés facile de les retablir. Allons " nous retrancher ſous les murs de Tarente : " envoïez chercher de nouvelles troupes en Epire : " faites de nouvelles alliances dans ce païs-ci ; " et tenez vous ſur la défenſive, juſqu'à ce que " votre armée ſoit en état de combattre contre " vos ennemis. Si les Romains ne ſavent ce que " c'eſt que de ſe décourager : ſi c'eſt par la " patience que ces barbares viennent à bout de

" leurs

" leurs entrepriſes, ſera-t-il permis à des Epirotes
" de quitter ſans néceſſité l'Italie, et d'abandonner
" leurs alliés ? Si nous prenons ce lâche parti, il
" arrivera, Seigneur, de deux choſes l'une, ou
" que nous repaſſerons la mer ſans obſtacle, ou
" que nos ennemis s'oppoſeront à notre départ.
" Si nous retournons ſans oppoſition en Epire, on
" dira que nous n'avons jamais eu deſſein de
" ſecourir les Tarentins, et que nous ne nous
" ſommes declarés en leur faveur que pour avoir
" un prétexte de faire la guerre aux Romains, et
" de nous aggrandir à leurs dépens ; mais ſi nos
" ennemis s'oppoſent à notre retour, les Tarentins,
" pour ſe venger de nous, feront leur paix, et nous
" nous verrons contraints de reſiſter ſeuls aux
" efforts d'une armée, à la quelle notre petit
" nombre ſera hors d'état de tenir tête. Croïez
" moi, Seigneur, continuons la guerre ; et montrons
" à l'Italie que nous ſommes les défenſeurs de
" ſes privileges, et de ſa liberté : ne permettons
" point que des ambitieux en deviennent en-
" tierement les maîtres ; et ne diſcontinuons point
" d'aſſiſter de tout notre pouvoir une nation
" opprimée, que nous avons priſe ſous notre
" protection, et dont nous nous ſommes déclarés
" les protecteurs.

Cinéas

Cinéas déſapprouvoit fort le diſcours de Philoſtrate ; mais au lieu d'y répondre, il adreſſa la parole au Roi. " Seigneur," lui dit-il, " ces " faiſeurs de vaſtes plans, qui vouloient nous per- " ſuader que toute l'Italie ſe joindroit à nous, dès " que nous y ſerions arrivés, et qui mépriſoient " ſi fort les Romains, ne ſont point contens de " nous avoir embarqués dans une guerre, où il " n'y avoit point d'apparence de réüſſir : ils " veulent encore vous perſuader de riſquer les " reſtes d'une armée preſque détruite, et que " vous ne pouvez conſerver que par une prompte " retraite. *Retranchez vous*, diſent ils, *ſous les* " *murs de Tarente, faites de nouvelles alliances* ; " mais où ſont les peuples avec leſquels nous " pouvons faire de nouvelles alliances, et qui " veulent de bonne foi prendre les armes en " notre faveur, et épouſer notre querelle ? *eſt-il* " *permis*, ajoutent-ils, *à des Epirotes de quitter* " *ſans néceſſité l'Italie, et d'abandonner leurs alliés ?* Oui, Seigneur, cela leur eſt permis, quand ils voïent qu'ils ſont hors d'état de leur rendre aucun ſervice, et qu'ils ne peuvent continuer de prendre leur parti, ſans s'expoſer à une perte inévitable. En repaſſant la mer, nous n'abandonnons pas les Tarentins au reſſentiment de leurs ennemis : puis que ceux-ci leur ont déja offert la paix à des conditions

conditions raiſonnables. Si nous reſtons en Italie, nous avons tout à craindre du courage, et du reſſentiment des Romains ; mais ſi nous repaſſons en Epire, les flotes que vous y entretenez mettront nos ennemis dans l'impuiſſance de nous y venir attaquer.

Pirrhus ſuivit ſans balancer le conſeil de Cinéas, et donna ordre de faire paſſer ſes éléphans, et ſa cavalerie en Epire. Enſuite il s'embarqua avec huit mille hommes de pié qui lui reſtoient. Lorſque la flotte eut mis à la voile, le Roi qui étoit ſur le tillac, et qui regardoit les côtes de Sicile, s'adreſſa à Cinéas, et lui dit en ſouriant. " *Quel beau lieu d'exercice* " *nous abandonnons aux Romains ? Ces ré-* " *publicains vont avoir beau jeu dans cette île.* " Vous leur en avez fraïé le chemin, Seigneur, " répondit Cinéas, et peut-être auſſi celui de " Carthage, et de la Grece. Cela pourra bien " arriver, réprit Pirrhus, ſi jamais ils ſe mettent " en tête d'avoir des flotes ſur mer.

La flote étant arriveé en Epire, le Roi ſe rendit ſur le champ à Eacipole, où ſes prémiers ſoins furent d'y lever une autre armée. Il ne communiqua ſon deſſein à perſonne ; mais lorſque tout fut prêt, il ſe mit à la tête de ſes troupes,

et

et ſe jetta tout à coup dans la Macédoine, où regnoit Antigone fils de Céraunus. Son intention étoit ſeulement de la piller, et d'en emmener un grand butin, pour ſe venger du refus que celui ci avoit fait de lui envoïer du ſecours en Italie ; mais aïant reçu le renfort de quelques Gaulois, qui lui aiderent à ſe rendre maître de pluſieurs villes, et aïant débauché à ſon ennemi deux mille ſoldats, il ſe livra à de plus hautes eſpérances, marcha contre Antigone même, l'attaqua dans des défilés, et mit ſon armée en déroute. Un aſſés grand nombre de Gaulois, qui compoſoient l'arriere garde d'Antigone, ſoutinrent courageuſement ſes efforts. Le combat fut rude et opiniâtre ; mais enfin ils furent taillés en pieces ; et ceux qui commandoient les éléphans, aïant éte enveloppés, ſe rendirent, et livrerent leurs bêtes. Il ne reſtoit plus que la phalange Macédonienne à défaire. Pirrhus, s'appercevant qu'elle ſembloit refuſer de combattre contre lui, s'en approcha ; et appellant les capitaines, et les autres officiers par leurs noms, et faiſant aux ſoldats de grandes promeſſes, il l'engagea à abandonner Antigone, et à le proclamer roi de Macédoine en ſa place.

Le fils de Céraunus, épouvanté de cette défection, ramaſſa quelque peu de cavalerie ; et s'enfuit à Theſſalonique, où il eſpéroit lever une armée capable

®

s

capable de réparer la perte qu'il venoit de faire. Mais Ptolomée fils de Pirrhus l'obligea d'en ſortir quelque tems après, et de s'aller cacher avec trois de ſes amis dans un déſert.

Quant à Pirrhus, on peut juger de l'effet, que cette victoire produiſit dans ſon coeur, par l'inſcription des dépouilles qu'il offrit à Minerve Itonienne. Elle étoit conçue en ces termes : " *Pirrhus, roi des Moloſſes, conſacre à Minerve les* " *boucliers des fiers Gaulois, après avoir défait* " *l'armée entiere d'Antigone. Qu'on ne s'en* " *étonne pas ; les Eacides ſont encore aujourd'hui,* " *ce qu'ils étoient autrefois, pleins de courage et* " *de valeur.*

Après le combat, il prit preſque toutes les villes de la Macédoine ; et s'étant emparé d'Egée, il en traita fort durement les habitans, et laiſſa en garniſon dans leur ville une partie de ces Gaulois qui l'avoient ſuivi. Comme c'étoit des gens avides et inſatiables d'argent, ils n'eurent pas plutôt pris poſſeſſion de la place, qu'ils commencerent à fouiller dans les tombeaux des rois de Macédoine, qui y avoient leur ſépulture ; et en enleverent toutes les richeſſes, qui y étoient enfermées. On croïoit que Pirrhus puniroit cet attentat ; mais ſoit qu'il eut alors ſur les bras des affaires qui demandoient toute ſon attention, ſoit que, ſentant le beſoin preſſant qu'il avoit de ces barbares, il ne voulut

pas les aliener en puniſſant les coupables, il fit ſemblant d'ignorer ce qui s'étoit paſſé.

Quoique Pirrhus ne fut point encore trop bien affermi ſur le trône de Macédoine, il ne laiſſa pas de ſe livrer à de nouvelles eſpérances, et à de nouvelles entrepriſes. Cléonime lui fournit un prétexte plauſible pour entrer dans la Grece, en venant le ſolliciter de conduire ſon armée contre Lacédémone. Il étoit fils de Cléomene, qui avoit regné dans cette ville, et frere d'Acrotate, mort avant ſon pere, dont le fils nommé Aréus y régnoit alors. Après la mort de Cléomene il s'éleva une diſpute au ſujet de la roïauté entre ſon neveu, et lui. Comme il paroiſſoit violent et deſpotique, il n'étoit point aimé de ſes concitoïens; et il eut la douleur de voir qu'Aréus l'emporta ſur lui. Il avoit épouſé dans un âge fort avancé Chélidonide, fille de Léotichidas. Cette femme, qui étoit jeune et belle, aïant conçu une violente paſſion pour Acrotate, fils du roi Aréus, qui étoit beau, bien-fait, et dans la fleur de la jeuneſſe, loin de cacher la honte de ſon mari, ſe faiſoit gloire de le déſhonnorer. Il n'y avoit point de Spartiate, qui ne ſût le mépris qu'elle avoit pour lui; et quand il marchoit dans les rues, chacun le montroit au doigt. Ce fut donc pour ſe venger, et de ſes citoïens injuſtes, et de ſa femme infidele, qu'il mena Pirrhus contre Sparte avec vingt cinq mille hommes d'infanterie,

d'infanterie, deux mille chevaux, et vingt quatre éléphans.

Ce grand appareil de guerre donnant aux Lacédémoniens un juſte ſujet de craindre que Pirrhus ne venoit pas tant pour rendre Cléonime maître de Sparte, que pour s'emparer du Péloponeſe, ils lui envoïerent des ambaſſadeurs pour lui demander ce qu'il prétendoit faire. Ceux-ci s'étant acquitté de leur commiſſion, il les aſſûra qu'il n'en vouloit point du tout à Sparte, et qu'il n'étoit venu que pour mettre en liberté les villes qu'Antigone occupoit dans le Péloponeſe. Il leur témoigna même, qu'il avoit deſſein d'envoïer les plus jeunes de ſes enfans dans leur ville, afin qu'on les y éleva dans les moeurs, et dans la diſcipline des Spartiates, et qu'ils euſſent cet avantage ſur tous les autres princes d'avoir été élevés en bonne école.

Pirrhus ne fut pas plutôt entré ſur les terres de Sparte, qu'il ſe mit à les ravager et à les piller. Il arriva ſur le ſoir devant Lacédémone. Le roi Aréus étoit allé au ſecours des Gortiniens: la ville étoit ſans muraille, et ſans proviſions: ſes habitans ne s'attendoient à rien moins qu'à un ſiege; et Pirrhus auroit pu ſouper dans la maiſon, que les amis de Cléonime s'empreſſoient déja à orner et à préparer, s'il avoit ſû profiter du trouble où étoient les Lacédémoniens, en attaquant

leur ville ſans différer un moment ; mais comptant qu'il ne pouvoit manquer de s'en rendre maître, lors qu'il jugeroit à propos d'en former le ſiége, il remit l'attaque au lendemain. Ce délai ſauva Sparte ; et Cinéas, ſe rappellant alors cette maxime de Pirrhus, *qu' il y a des momens favorables et déciſifs, qu'il faut ſaiſir, et qui ne reviennent plus, quand on les laiſſe une fois échapper* ; ne put s'empêcher de dire, *qu'il eſt bien difficile même aux plus grands généraux de connoître ces momens, et de ſavoir en profiter.*

Dès que la nuit fut venue, les Lacédémoniens s'aſſemblerent pour déliberer ſur le parti qu'ils avoient à prendre. On reſolut de tirer une tranchée parallele au camp des ennemis pour leur diſputer l'approche de la ville, en garniſſant cette tranchée de ſoldats ; et comme il n'y avoit pas aſſés de monde pour faire un front égal à celui de l'armée de Pirrhus, et pour la combattre à découvert, il fut arrêté qu'on acheveroit de ſe fermer entierement, en ajoûtant aux deux extrémités du foſſé une autre eſpece de retranchement, formé par une chaine de chariots enfoncés en terre, juſques aux moïeux des roues, afin qu' aïant une aſſiette ferme, ils rendiſſent les éléphans inutiles, et empêchaſſent la cavalerie de prendre en flanc les aſſiégés. On reſolut auſſi d'envoïer les femmes dans l'île de Crete ; mais ſi tôt qu'elles eurent appris le deſſein qu'on venoit de former, elles coururent

à

à l'assemblée ; et Archidamie, portant la parole au nom de toutes les autres, fit ses plaintes, et demanda à tous les sénateurs pourquoi ils avoient si mauvaise opinion d'elles que de s'imaginer, qu'elles pussent aimer, ou souffrir la vie après la ruine de Sparte.

A peine eut on commencé la tranchée, qu'elles vinrent avec des bêches, et des pioches se joindre aux travailleurs ; et après avoir exhorté ceux, qui devoient combattre le lendemain, à se repoſer pendant la nuit, elles mésurerent la longueur de l'ouvrage, et en prirent pour leur tâche la troiſieme partie. La tranchée, qui fut achevée en moins de dix heures, avoit neuf piés de largeur, six de profondeur, et neuf cens de longueur.

Dès que le jour parut, les femmes s'appercevant que les ennemis commençoient à se mettre en mouvement, préſenterent les armes à tous les jeunes gens ; et leur abandonnant la tranchée, dont elles avoient fait une partie, elles les exhorterent à la bien garder. " Quelle douceur sera-ce pour vous," leur disoient elles, " de vaincre aux yeux de votre " patrie ? Ou quelle gloire acquerrez vous en " mourant entre les bras de vos meres, et de vos " femmes, après vous être montrés dignes de " Sparte par votre valeur ? " Après cette courte harangue, elles se retirerent ; et Chélidonide, appréhendant de tomber entre les mains de son

mari, ſi la ville venoit à être priſe, alla préparer une corde pour s'étrangler en cas de beſoin.

Cependant Pirrhus marcha à la tête de ſon infanterie pour attaquer de front les Lacédémoniens, qui l'attendoient de l'autre côté de la tranchée, les boucliers bien ſerrés. Il étoit non ſeulement impoſſible à ſes ſoldats de la paſſer ; mais ils ne pouvoient pas même s'approcher du bord, et s'y tenir ferme, à cauſe que la terre s'y éboulloit. Ptolomée, fils de Pirrhus, croïant qu'il étoit plus facile d'entrer dans la ville par un autre endroit, prit avec lui deux mille Gaulois, et l'élite des Chaoniens, et s'avança vers la place où étoient les chariots, pour s'y ouvrir un paſſage ; mais il ne put y réüſſir, tant ils étoient ſerrés, et enfoncés avant en terre. Dans cet embaras les Gaulois s'aviſerent de dégager les roues, pour traîner les chariots dans la riviere voiſine.

Le jeune Acrotate s'appercevant du danger, où ſeroit la ville, s'ils réuſſiſſoient dans leur entrepriſe, prit avec lui trois cens ſoldats ; et marchant par des chemins creux, où il ne pouvoit être découvert, il alla prendre Ptolomée par les derrieres, tomba bruſquement ſur les derniers, et les força de tourner tête pour combattre contre lui. Les Gaulois épouvantés perdent leur rang : s'entrepouſſent les uns les autres : tombent la plus part

dans

dans le foſſé, et autour des chariots ; et après un long combat ſont repouſſés, et obligés de prendre la fuite. Pour Acrotate, tout couvert de ſang, et fier de ſa victoire, il retourne à ſon poſte au milieu des louanges et des applaudiſſemens des femmes Lacédémoniennes, qui, aïant été témoins du courage intrépide qu'il avoit montré dans l'action, ſembloient porter envie au bonheur, et à la gloire de Chélodonide.

Cependant Pirrhus combattoit le long du foſſé, où les Spartiates ſe défendoient avec beaucoup de courage. La nuit mit fin à l'attaque, qui recommença le lendemain dès la pointe du jour. Les Macédoniens travaillerent avec une merveilleuſe diligence à combler le foſſé ; et les Spartiates redoublerent leurs efforts pour les en empêcher. Les femmes de ces derniers ne les quittoient pas. On les voïoit attentives à leur fournir des armes, à donner à manger et à boire à ceux qui en avoient beſoin, et à retirer les bleſſés.

Pirrhus aïant forcé l'endroit où étoient les chariots, et s'étant ouvert un paſſage, pouſſe à toute bride avec ſes gardes, et une partie de ſa cavalerie vers la ville. Les femmes, qui l'apperçoivent, jettent des cris effroïables. Pluſieurs Spartiates viennent à ſa rencontre, il les attaque, et les renverſe. Déja il étoit près de Lacé-

démone, lorſque ſon cheval, percé d'un coup de flêche, et effarouché par la douleur, l'emporta bien loin dans la mêlée ; et en mourant le jetta par terre. Pendant que ſes amis s'empreſſent autour de lui, les Spartiates accourent, et à coup de traits repouſſent les Macédoniens au delà de la tranchée. Ceux-ci reviennent à la charge, tuent beaucoup de monde, en bleſſent un plus grand nombre, et ſe croïent déja maîtres de la ville, lorſqu'ils voïent arriver un des généraux d'Antigone avec un corps de troupes étrangeres, et le Roi Aréus avec deux mille hommes de pié.

Ces deux renforts ne firent que rallumer l'ambition de Pirrhus. S'imaginant qu'il lui ſeroit très glorieux de prendre la place, malgré ſes nouveaux défenſeurs, et ſous les yeux de ſon roi, il l'attaqua encore à pluſieurs repriſes ; mais comme il ne remportoit que des bleſſures, il renonça à ſon entrepriſe, et ſe mit à ravager le plat païs, où il auroit paſſé l'hiver, ſi une nouvelle eſpérance ne l'eut comme entrainé à Argos.

Il s'y étoit allumé une grande ſédition entre deux des principaux citoïens, Ariſtée, et Ariſtipe. Ce dernier, dans la vûe de s'emparer du gouvernement à l'excluſion de ſon rival, paroiſſoit vouloir s'appuïer de la faveur, et de la protection d'Antigone ; et Ariſtée, pour le prévenir, ſe hâta

hâta d'appeller Pirrhus. Celui-ci n'eut pas plutôt reçu le courier qu'il lui envoïa, qu'il se mit en marche. Les Lacédémoniens le laisserent partir sans l'inquiéter ; mais leur roi Aréus, lui aïant dressé une ambuscade, se jetta sur son arriere garde, tua la plus part des Gaulois, et des Molosses dont elle étoit composée, et mit les autres en fuite.

Pirrhus, piqué de la hardiesse du Lacédémonien, commande à son fils Ptolomée de l'aller charger. Aussi-tôt Ptolomée s'avance avec un corps d'élite ; rencontre la cavalerie Lacédémonienne, qui poursuivoit les fuiards ; et l'oblige à en venir aux mains. Tandis que les deux partis se battoient avec un courage égal, Orésus, Crétois de naissance, se jette sur Ptolomée, et lui passe son épée au travers du corps. La mort du jeune prince fit prendre la fuite à ses soldats. Le général Evalcus, et ses Lacédémoniens les poursuivirent avec tant de chaleur, qu'ils s'avancerent jusqu'auprès du camp ennemi, sans s'appercevoir du danger auquel ils s'exposoient.

Pirrhus qui venoit d'apprendre la mort de son fils, et qui en ressentoit une vive douleur, mena promptement contre eux sa cavalerie ; et se jettant le prémier au milieu des rangs, il fut en un moment tout couvert de sang par le carnage qu'il fit des

des ennemis. Il étoit toujours intrépide, et terrible dans les batailles : mais dans cette occaſion où la vengeance, et la douleur ajoûtoient comme une nouvelle pointe à ſon courage, il ſe ſurpaſſa lui même, et par ſa force et ſon audace il effaça tout ce qu'il avoit fait dans les autres combats. Partout il cherchoit Evalcus dans la mêlée ; et l'aïant apperçu, il courut à lui, tua tous ſes amis qui l'environnoient, et le perça lui même de ſa javeline : puis deſcendant de cheval, il combattit à pié, et fit un carnage effroïable des Lacédémoniens, qu'il renverſa ſur le corps de leur général.

Après avoir ſacrifié un ſi grand nombre de victimes aux manes de ſon fils, il continua ſa route vers Argos. En arrivant il apprit, qu'Antigone étoit campé ſur les hauteurs qui bordent la plaine. Il dreſſa ſon camp vers la ville de Nauplia dans un endroit, d'où l'on pouvoit découvrir celui d'Antigone ; et le lendemain matin il lui envoïa demander, s'il étoit d'humeur à vuider leur querelle par un combat ſingulier. Antigone ſe contenta de répondre : " qu'il ne convenoit point à un " général d'armée de s'expoſer ainſi téméraire- " ment, et que, ſi Pirrhus étoit las de vivre, il " trouveroit bien des chemins pour courir à la " mort.

Cependant

Cependant les Argiens leur envoïerent à tous deux des ambaſſadeurs pour les prier de ſe retirer, et de permettre que leur ville demeurât amie de l'un et de l'autre, ſans être aſſujetie à aucun d'eux. Antigone accepta la propoſition, et donna ſon fils en ôtage. Pirrhus promit auſſi de ſe retirer ; mais comme il ne donnoit aucun gage de ſa parole, on crut qu'il n'agiſſoit pas ſincerement, et on ne ſe trompoit point. Car vers le milieu de la nuit il s'approcha des murailles ; et Ariſtée lui aïant ouvert une des portes, il eut le tems de faire entrer ſes Gaulois, et de ſe ſaiſir de la place publique, avant d'être aperçu ; mais le bruit qu'on fit, en ôtant les tours que les éléphans avoient ſur le dos pour les faire paſſer ſous la porte, et en les leur remettant quand ils furent entrés, le fit découvrir. Les Argiens, voïant les ennemis dans leur ville, courent à la citadelle, et députent vers Antigone pour le preſſer de venir à leur ſecours. Il y marche ſans délai avec ſes meilleurs ſoldats. En même tems arrive auſſi Aréus avec mille Crétois, et quelques Spartiates. Toutes ces troupes, s'étant jointes, chargent avec furie les Gaulois, et les mettent en deſordre. Pirrhus accourt pour les ſoutenir ; mais au milieu du tumulte, et de la confuſion qui regnoient partout pendant l'obſcurité de la nuit, il ne peut ni ſe faire entendre, ni ſe faire obeïr. Quand le jour parut, il fut bien ſurpris

pris de voir la citadelle remplie d'ennemis. Pour lors perdant toute eſpérance, il ne ſongea plus qu'à ſe retirer. Mais ſe reſſouvenant que les portes de la ville étoient trop baſſes pour les éléphans, il manda à ſon fils Hélénus qu'il avoit laiſſé dehors avec le gros de l'armée, de démolir un pan de la muraille pour laiſſer une ſortie libre à ſes troupes. L'envoïé, à qui la peur avoit fait oublier l'ordre de Pirrhus, en porta un tout contraire. Auſſi-tôt Hélénus accourt avec ſa cavalerie, et le reſte des éléphans. Quand il entra, Pirrhus commençoit à ſe retirer, tournant de tems en tems viſage, et repouſſant avec courage ceux qui le pourſuivoient. Mais dès qu'il ſe fut une fois engagé dans la rue étroite, qui menoit à la porte, la confuſion, qui étoit deja fort grande, augmenta infiniment par l'arrivée des troupes, que ſon fils amenoit à ſon ſecours.

Il avoit beau leur crier, qu'ils reculaſſent pour dégager la rue, ils ne l'entendoient point, et alloient toujours en avant. Pour ſurcroit de malheur un des plus grands éléphans étant tombé de travers au milieu de la porte, et ne pouvant ſe relever, empêchoit les ſoldats de ſortir. Alors Pirrhus, voïant le chemin fermé, ſe dépouilla des marques de la dignité roïale ; et ſe confiant en la bonté de ſon cheval, ſe jetta au milieu des ennemis, pour tâcher, s'il étoit poſſible, de ſortir

de

de la ville par quelque endroit. Comme il combattoit en déſeſpéré, un ſoldat lui donna un coup de javeline au travers de la cuiraſſe. Pirrhus ſe tourna auſſi-tôt contre celui qui l'avoit frappé. C'étoit un Argien. Sa mere, qui, comme toutes les autres femmes de la ville, regardoit le combat de deſſus le toit d'une maiſon, croïant que ſon fils alloit être tué, arracha une groſſe tuile avec ſes deux mains, et la jetta ſur Pirrhus.

Elle lui tomba à plomb ſur la tête, et le caſque n'aïant pu parer le coup, d'épaiſſes ténebres lui couvrent les yeux, il lâche les rênes de ſon cheval, et tombe à terre ſans être remarqué de perſonne. Quelques momens après Zophire un des confidens d'Antigone, s'étant approché de lui, le reçonnût, et le fit porter dans une maiſon voiſine. Pirrhus ne fut pas lontems ſans y donner des ſignes de vie. Zophire, qui s'en apperçoit, tire ſon ſabre pour lui trancher la tête. Le Roi le regarde avec un oeil plein de fureur, et d'indignation; mais il ne peut parer les coups de ſon ennemi, qui, tout effraié, et d'une main tremblante, lui coupe la tête à pluſieurs repriſes.

Alcioné fils d'Antigone, aïant appris la mort de Pirrhus, vint à l'endroit où étoit le cadavre; et aïant demandé à voir ſa tête, il la prit, et la porta à ſon pere. Il en fut fort mal reçu, comme faiſant un perſonnage indigne de ſon rang.

Antigone

Antigone, rappellant dans ſa mémoire le triſte ſort d'Antigone ſon aïeul, et de Démétrius ſon pere, ne put refuſer des larmes à un ſpectacle ſi lugubre; et fit rendre des honneurs magnifiques au mort. Enſuite après s'être emparé du camp, et de toute l'armée de Pirrhus, il envoïa ſon fils à Hélénus pour le conſoler de la perte qu'il venoit de faire, et le prier de ſe rendre auprés de lui. Hélénus s'y rendit ſur le champ, en habit de deuil; et Antigone lui dit ces paroles remarquables.

" Mon fils, l'habit que vous portez, loin de " me remplir de joïe, me couvre de honte, et " de confuſion au milieu de la victoire. Recevez " de ma main les cendres de votre illuſtre pere. " Recevez vos amis, que j'ai fait priſonniers de " guerre. Recevez votre bagage, et le roïaume " d'Epire que je vous laiſſe, et où je vous " ſouhaitte un regne long, et heureux. Allez, " ſouvenez vous de la fragilité des choſes hu- " maines. La Macédoine a changé dix, à douze " fois de maître en moins de cinquante ans. La " gloire des Grecs eſt entierement flétrie; et " tandis que nos voiſins s'agrandiſſent par la " bonne intelligence qui regne entre eux, autant " que par leur intrépidité, nous nous préparons " des chaines par nos guerres continuelles; puiſ- " que nous nous mettons par là hors d'état de " reſiſter aux ennemis du dehors. Nous déchirons

" nous

« nous mêmes nos propres entrailles. Les chefs « des différens partis ne cherchent qu' à ſatisfaire « leur cupidité : le bien public eſt la derniere « de leurs penſées : le ſang du peuple ne leur « coute rien : la Grece eſt épuiſée d'hommes, et « d'argent ; et les Romains, dont l'ambition n'a « point de bornes, ne manqueront pas de profiter « de nos diviſions, et de ſubjuger un peuple « obſtiné à ſe détruire lui-même.

Antigone ſe tournant enſuite vers Cinéas, qui accompagnoit Hélénus, lui parla en ces termes. « Le chagrin, qui eſt peint ſur votre viſage, « montre aſſés, Cinéas, que ce n'étoit pas le roi « d'Epire, mais Pirrhus que vous aimiez. C'eſt « à vos conſeils, que ce prince eſt redevable de « toute ſa gloire ; et il paſſeroit aujourd'hui « pour le plus grand, et le plus ſage de tous les « rois, s'il les avoit toujours ſuivis. Continuez à « rendre à ſa famille les ſervices, que vous ne « pouvez plus rendre à lui-même. Remenez « ſon fils en Epire : tenez lui lieu de pere ; et « faites lui bien comprendre que la véritable « grandeur des Rois ne conſiſte pas à faire des « conquêtes, mais à rendre leurs peuples heu- « reux.

Cinéas étoit alors ſi pénétré de douleur, qu'il ne s'apperçut pas même, qu' Antigone lui adreſſoit la parole. Quelques jours après il réprit

avec

avec ſon nouveau maître la route d'Epire ; mais avant d'arriver à Eacipole, il tomba dans une maladie, qui le conduiſit au tombeau.

Comme Hélénus ne voulut point l'abandonner, l'armée fut contrainte de diſcontinuer ſa marche. Ce prince rendit à Cinéas tous les ſoins qu'un fils doit à ſon pere, et ne négligea rien pour ſa guériſon ; mais la douleur, qui avoit ſaiſi le coeur du malade, rendit tous les remedes inutiles.

Cinéas, ſentant approcher ſa fin, dit à Hélénus. " Le tems eſt venu, Seigneur, de nous ſéparer " pour toujours. J'ai ſervi le meilleur, et le " plus grand de tous les rois. Je ſouhaitte, que " vous vous le propoſiez pour modele ; mais en " imitant ſes vertus, n'oubliez point, que les plus " grands hommes ne ſont pas ſans défauts. Quand " vous ſerez de retour en Epire, faites vous " aimer, et reſpecter de vos peuples, et des " nations voiſines par votre ſageſſe, votre modé- " ration, et toutes les vertus néceſſaires à un roi, " qui veut être le pere, et non le tiran de ſon " peuple, l'arbitre et non le fleau des nations " étrangeres. Ne tâchez point par une fauſſe " politique de ſemer la diviſion parmi vos voiſins, " de les rendre jaloux les uns des autres, et de " profiter de leur haine mutuelle pour vous

" appro-

" approprier leurs terres. Il eſt quelque fois
" aſſés facile de réüſſir dans un pareil plan ; mais
" quand les princes, qu'on veut diviſer, viennent
" à s'appercevoir, qu'en prénant les intérêts des
" des uns au préjudice des autres, on ne conſulte
" que ſon propre agrandiſſement, on a beau leur
" faire des proteſtations, ils vous abandonnent, ſe
" reüniſſent tous pour ſoutenir la même cauſe, et
" vous font la victime du ſacrifice que vous avez
" préparé.

" Souvenez vous ſur tout, que du choix de
" vos domeſtiques dépend votre bonheur, et celui
" de votre roïaume. Prenez garde de ne point
" mettre à la tête des affaires des hommes violens
" et emportés, qui penſent follement que tout
" doit céder à leur volonté. Ces ſortes de gens
" rendent leur maître, et une nation mépriſables
" au dehors, et ſement inſenſiblement la diviſion,
" et la revolte au dedans. Choiſiſſez pour vos
" miniſtres des hommes, que la prudence gouverne,
" que l'or ne peut corrompre, que les dignités ne
" ſauroient éblouïr, qui connoiſſent les cours
" étrangeres, et qui n'ont en vûe que le ſeul bien
" de la nation. Que tous les emplois du roïaume
" ſoïent remplis par des perſonnes habiles,
" vertueuſes, et déſintéreſſées. N'accordez rien
" aux recommendations, ni à la naiſſance, ſi le
" vrai mérite n'y eſt pas attaché. Protegez les

" honnêtes gens, et ne recompenſez que la vertu.
" Ne vous laiſſez point intimider par les partis,
" qui pourroient ſe former contre vous dans votre
" roïaume. C'eſt une fauſſe politique d'emploïer
" ceux, dont on a eu la foibleſſe de craindre les
" menaces. Un prince, qui a le bonheur d'avoir
" de bons domeſtiques, ne doit jamais s'en défaire
" pour contenter quelques eſprits turbulens, que
" l'envie, la haine, ou l'ambition pouſſe quelque
" fois au dernieres extrémités.

" Aïez toujours des ſentimens de modération, et
" de juſtice. Aimez les hommes non par le
" deſir de vous attirer leur eſtime, et de les
" faire ſervir à vos deſſeins, ni par la crainte
" d'être puni de Dieu pour les avoir immolés à
" votre ambition, mais parcequ'ils ſont hommes
" comme vous, et que tous les hommes ne
" different entre eux que par de vains tîtres, des
" dignités chimériques, et ce qu'il leur plaît
" d'appeller richeſſes. Aimez Dieu dans ſes
" créatures, c'eſt l'amour le plus pur que vous
" puiſſiez avoir, et c'eſt auſſi celui qu'il recom-
" penſera le mieux. Eloignez de vous ceux
" d'entre les grands, qui ne chercheront qu' à
" flatter vos paſſions ; et accoutumez vous à vous
" entendre dire des vérités dures et affligeantes.
" Ne vous imaginez pas, comme la plus part de vos
" ancêtres, que vos ſujets ſont des eſclaves ; mais

" ſongez

" ſongez plutôt que vous n'avez été établi au
" deſſus d'eux, que pour les rendre heureux.
" Adieu, Seigneur : je me meurs : ſouvenez
" vous.- - - - -

A ces mots Hélénus, pénétré de douleur, embraſſa Cinéas, ſans pouvoir lui parler ; mais voïant qu'il expiroit entre ſes bras, il s'écria. " O mon pere, je ne vous quitterai point ; je " veux qu'on me mette ſur le bucher avec vous." Les généraux de l'armée, aïant appris que ſes gardes ne pouvoient le faire ſortir de la tente de Cinéas, allerent le trouver, et lui firent entendre, que le ſalut de l'Epire exigeoit de lui de la fermeté dans cette occaſion. L'armée ſe remit en marche ; et par tout où elle paſſa on n'entendit que des cris, et des gémiſſemens. Enfin on arrive à Eacipole, capitale du roïaume. D'abord on fait la cérémonie du couronnement d'Hélénus ; et enſuite on éleve un bucher ſur lequel on brule le corps de Pirrhus, et celui de ſon miniſtre. Le peuple et les ſoldats ſont remplis de triſteſſe. Chacun croit avoir perdu un pere, et un protecteur dans l'un et dans l'autre. " La mort," diſoit-on, " vient de nous enlever le plus grand des rois, et " le plus vertueux des miniſtres. Ce dernier " n'aimoit point la nation pour l'amour du Roi, " mais il aimoit le Roi pour le bien de la na-

" tion : il nous aimoit par conſéquent d'un " amour ſincere et véritable. Cinéas n'a jamais " cherché ni à faire ſa fortune à la cour, ni à " enrichir ſes amis, ni à ſe faire un parti dans le " roïaume. Il n'a recommandé au Roi que des " perſonnes vertueuſes, et d'un mérite reconnu ; " il ne lui a jamais caché la vérité ; et il ne lui a " point donné de conſeils violens, et contraires au " bien public. Ambaſſadeur chés les Romains, " il s'eſt attiré leur admiration et leur eſtime. " Comme miniſtre d'état il a enrichi, et embelli " l'Epire, en y faiſant fleurir le commerce, les " arts, et les ſiences ; et par le bon ordre qu'il " y a établi, il l'a fait craindre, et reſpecter de " toutes les nations voiſines. Cinéas étoit ſans " contrédit le meilleur de tous nos généraux. " Quelle habilité, et quelle valeur n'a-t-il pas " fait voir à la bataille d'Aſculum, et à celle " d'Héraclée ? Avec quelle prudence n'a-t-il " pas retiré nos troupes de la Sicile ? Quelle " ſageſſe n'a-t-il pas montré à notre retraite " d'Italie ? Les ſiecles futurs ne produiront " peut-être jamais un homme ſemblable à lui." Dès que les corps furent conſumés, on mit les cendres dans une urne d'or, qu' Hélénus fit placer dans le temple d'Eacipole.

Pirrhus

Pirrhus pouvoit avoir quarante, à quarante cinq ans, lorſqu'il mourut. Ce prince joignoit à de grandes qualités des défauts preſque auſſi grands. Tout fugitif qu'il étoit, il ſut ſe faire aimer d'Antigone, de Démétrius, et de Ptolomée. Etant à la cour d'Egipte, il s'y fit eſtimer par ſes manieres nobles, et prévénantes. Ses voïages dans toutes les différentes parties de l'Egipte, et les conſeils qu'il demanda ſi ſouvent à Cinéas ſont des preuves du deſir ardent, qu'il avoit de s'inſtruire. Dès qu'il ſe vit paiſible poſſeſſeur de l'Epire, il s'attacha particulierement à y faire fleurir le commerce, et les beaux arts. Les Romains, qui connoiſſoient parfaitement le mérite guerrier, lui ont rendu cette juſtice, qu'en expérience, et en valeur il a ſurpaſſé tous les rois, et tous les capitaines de ſon tems. Annibal, qui veçut environ cent ans après lui, l'a caractériſé en diſant, que perſonne n'avoit jamais ſu mieux que lui prendre ſes poſtes, et ranger ſes troupes : qu'il avoit l'art de gagner les hommes, et de ſe les attacher, en ſorte que les peuples d'Italie auroient mieux aimé l'avoir pour maître, tout étranger qu'il étoit, que le peuple Romain, qui depuis tant d'années tenoit le prémier rang dans le païs. Jamais prince n'a recompenſé avec plus de plaiſir, ni puni avec plus de peine. Il déteſtoit la flatterie, et les aſſiduités. Il aimoit les per-

perſonnes ſinceres et vertueuſes, et ſouffroit qu'on lui dit des vérités déſagréables : enfin il ne ſouhaittoit les richeſſes que pour être en état de faire plaiſir aux grands hommes qui reclamoient ſon aſſiſtance. Voila quelles étoient les qualités de Pirrhus ; mais par combien de défauts ne furent elles point en quelque ſorte effacées ?

N'eſt ce pas une choſe bien condamnable dans Pirrhus de n'avoir été nulle part moins que dans l'Epire, lieu de ſa naiſſance, et ſon roïaume ? S'il eut aimé véritablement ſes peuples, n'auroit il pas fait conſiſter ſon courage à les défendre, ſon bonheur à les rendre heureux, et ſa gloire à leur procurer une paix tranquille, et aſſûrée ?

Ses vertus guerrieres lui manquerent en pluſieurs occaſions. Il fut vaincu par les Romains près d'Aſculum, pour avoir mal pris ſon terrein. Il manqua de prendre Lacédémone, pour en avoir différé l'attaque ; et il ſe perdit à Argos, pour s'être engagé témérairement dans le milieu d'une ville ennemie.

Si Pirrhus venoit aiſément à bout de gagner des provinces, et des roïaumes, il n'avoit pas l'art de les conſerver. Ce qu'il avoit acquis par ſes grands exploits, il le perdoit par ſes vaines eſpérances ; et l'envie, qu'il avoit de courir après ce qu'il n'avoit

voit pas, l'empêchoit ſouvent de conſerver ce qu'il avoit. C'etoit un homme, qui avoit le dé heureux, mais qui câſoit mal.

Un grand défaut dans Pirrhus, c'eſt de s'être toujours expoſé ſans ménagement comme un ſimple ſoldat, et d'avoir tiré plus de vanité des actions perſonnèlles, qui montroient ſeulement beaucoup de force de corps, et de hardieſſe, que de la conduite ſage et attentive d'un général qui veille à la ſûreté du tout, et qui ne confond point ſon mérite, et ſes devoirs avec ceux d'un ſimple ſoldat.

Un autre défaut eſſentiel, c'eſt d'avoir entrepris les guerres qu'il a ſoutenues, ſans reflection, ſans cauſe, par tempérament, par paſſion, par habitude, et par impuiſſance de ſe tenir en repos.

Mais le défaut, qui le caractériſe d'avantage, c'eſt de s'être livré ſans examen aux moindres apparences de ſuccès, d'avoir changé de deſſeins et de vûes avec trop de facilité, et d'avoir tout commencé ſans rien finir.

Fin du dernier livre.

ADDITION

BRITISH
6 FE 79
MUSEUM

ADDITION

à la Page 480, Ligne 25.

La tortue avoit dix à douze piés de hauteur, et étoit compoſée d'une groſſe charpente très ſolide et très forte. La baſe en étoit quarrée, et chaque face de vingt cinq piés. Elle étoit couverte d'une eſpece de matelas piqué, et compoſé de peaux crues, préparées avec diférentes drogues pour la mettre en ſûreté contre les feux qu'on pouvoit lancer deſſus. Cette péſante machine étoit ſoutenue ſur quatre roues, et quelque fois ſur ſix, ou ſur huit. On l'appelloit tortue, parcequ'elle ſervoit de couverture et de défenſe aux ſoldats qui travailloient deſſous, et qui s'y trouvoient auſſi en ſûreté que la tortue l'eſt dans ſon écaille. Elle ſervoit également pour le comblement du foſſé et pour la ſape.

Pirrhus avoit inventé une eſpece de tortue, compoſée de ſoldats. Pluſieurs fantaſſins, ramaſſés enſemble, mettoient leurs boucliers les uns contre les autres par deſſus leurs têtes ; et formoient ainſi un toit ſi bien compoſé, et ſi ferme

 que,

que, quelque effort que les assiegés pussent faire, ils ne pouvoient ni le rompre, ni l'ébranler. On faisoit monter sur la prémiere tortue des soldats qui en formoient une seconde ; et par ce moïen ils égaloient quelque fois la hauteur des murs de la ville qu'ils assiegeoient.

Les catapultes étoient des machines destinées à lancer des traits, des flêches, et des pierres. Il y en avoit de diverses grandeurs, et qui par cette raison produisoient plus ou moins d'effet. Elles ressembloient assés à nos arbalêtes. Celles, qui étoient destinées à pousser des pierres les lançoient avec tant de rapidité et de violence qu'elles faisoient sauter les crénaux, rompoient les angles des tours, et emportoient toute une file de soldats d'un bout jusqu' à l'autre.

Les balistes ne différoient des catapultes que par leur grosseur, et leur pésanteur. On ne s'en servoit que pour lancer des pierres ; et elles n'étoient emploïées qu'aux sieges de places, au lieu que les catapultes n'étoient gueres d'usage que dans les batailles.

BRITISH MUSEUM 6 FE 79

TABLE

TABLE
DES
Principales Matieres.

A

ABDOLONIME eſt elu roi de Sidon, p. 30.

ASCROTATE ſe diſtingue au ſiege de Lacédémone, p. 334. et ſuiv.

ADA, princeſſe de Carie, adopte Alexandre le grand pour ſon fils, et lui fait pluſieurs préſens, p. 24, 25. Ce prince lui donne le gouvernement de la Carie, p. 24.

AGATHOCLE, fils de Liſimaque, coupe les vivres à Démétrius, p. 239. ſa mort, p. 268, 348.

AGATHOCLE eſt revetu de l'autorité ſouveraine à Siracuſe, p. 502. il forme la réſolution d'aller attaquer les Carthaginois dans leur propre païs, p. 503. il aborde en Afrique, ibid. il brule ſa flote, p. 506. il prend la grande ville, et Tunis, p. 507. il défait les Carthaginois, p. 508. il fait maſſacrer Ophellas, roi de Cirenes, p. 509. il revient en Sicile, où il ſe rend maître de pluſieurs places, p. 511. il repaſſe en Afrique, p. 512. il eſt défait, ibid. il retourne en Sicile, et fait la paix avec les Carthaginois, ibid. il va au ſecours des Grecs d'Italie, p. 513. ſa mort, ibid.

AGESILAS eſt élu roi de Sparte, p. 161. belles qualités de ce prince, p. 161. 162. il fait la guerre au Roi de Perſe, p. 162. et ſuiv. il retourne dans ſa patrie, p. 164, 165. bataille de Coronnée, p. 166. il détrône Tachos, roi d'Egipte, et met Nectanébus en ſa place, p. 190. ſa mort, ib.

ALCETAS, lieutenant d'Eumenes. Sa défaite, et ſa mort, p. 61, 62.

ALCIBIADE détermine les Athéniens à entreprendre la conquête de la Sicile, p. 148, 149.

ALCIONE, fils d'Antigone, porte la tête de Pirrhus à ſon pere, et en eſt mal reçu, p. 541.

ALEXANDRE, tiran de Phérès, s'empare de la tirannie, p. 182. il fait la guerre aux Theſſaliens, ibid. il fait mettre Pélopidas en priſon, p. 183. ſes cruautés, ibid. il rend la liberté à Pélopidas, p. 184. il eſt battu par les Thébains, p. 186. ſa mort, p. 187.

ALEXANDRE le grand. Sa naiſſance, p. 8. ſon hiſtoire, p. 21, et ſuiv.

ALEXANDRE, oncle de Pirrhus, eſt tué en Italie par les Brutiens, p. 56.

ALEXANDRE, roi de Macédoine eſt tué par les gardes de Démétrius, p. 223.

ALEXANDRE, fils de Pirrhus. Sa naiſſance, p. 229.

AMILCAR paſſe en Sicile avec une armée, et une flote conſidérable, p. 488. Sa défaite, et ſa mort, p. 489.

AMILCAR. Son armée eſt defaite près de la riviere Crimeſe, p. 500. il donne le gouvernement de Siracuſe à Agathocle, p. 502. il aſſiege inutilement cette ville, p. 509. Sa mort, ibid.

ANAXAGORE. Son hiſtoire, p. 377, 378.

ANDROCLION, gouverneur de Pirrhus, donne à ce prince une idée des affaires de la Grece, p. 4. et ſuiv. ſon caractere, p. 100. ſa mort, p. 102.

ANTIGONE. On lui cede la Licie, la Pamphilie, et la grande Phrigie, p. 53. il eſt dépouillé de ſes états par Perdiccas, p. 57. Aïant défait l'armée d'Eumenes, il aſſiege ce prince dans Nora, p. 62. il lui accorde la paix, p. 63. il prend Babilone, d'où Séleucus le chaſſe un an après, p. 93. il conduit en Egipte une armée qui eſt detruite ſans combattre, p. 116. Bataille d'Ipſus, dans laquelle il perd la vie, p. 200, et ſuiv.

ANTIGONE, fils de Céraunus, eſt défait par Pirrhus, p. 528. il eſt contraint d'aller ſe cacher dans un deſert, 529. il eſt introduit dans la citadelle d'Argos, p. 539. il s'empare du camp, et de l'armée de Pirrhus, p. 542. il conſole Hélénus, et Cinéas, et leur donne des conſeils, p. 542, 543.

ANTIOCHUS tombe malade, et eſt couronné roi de la haute Aſie, p. 224. et ſuiv.

ANTIPATER. On lui donne la Macédoine, et la Grece, p. 53. il eſt aſſiegé, dans Lamia, p. 54. il ſe retire en Macédoine, p. 55. il fait de grands préparatifs de guerre pour ſe venger des Athéniens, p. 57. il leur accorde la paix, et marche contre Eumenes, p. 58. Sa mort, p. 62.

ANTIPATER tue Theſſalonice ſa mere, p. 223. Sa mort, p. 224.

ANTISTHENE. Son hiſtoire, p. 393.
APPIUS CLAUDIUS ſe retire chés les Romains, p. 296.
APPIUS parle contre Pirrhus dans le ſénat Romain, p. 361.
ARCHIDAMUS, roi de Sparte, eſt battu par Démétrius, p. 215, 216.
ARCESILAS, ſon hiſtoire, p. 388, 389.
AREUS, roi de Sparte, dreſſe une ambuſcade à Pirrhus, p. 537. il va au ſecours d'Argos, et eſt introduit dans la citadelle, p. 539.
ARIDEE eſt reconnu roi par les Macédoniens, p. 53, ſa mort, p. 77.
ARISTEE fait venir Pirrhus à Argos, p. 536, 537.
ARISTIDE, ſes belles qualités, p. 137. il défait l'armée de Mardonius, p. 143. il fait pluſieurs conquêtes, p. 143, 144.
ARISTIPE, ſon hiſtoire, p. 389.
ARISTOGITON delivre Athenes de la tirannie d'Hipparque, et eſt tué par les gardes de ce prince, p. 133.
ARISTOTE, ſon hiſtoire, p. 391, 392.
ARMEE. De quelle maniere Pirrhus rangeoit la ſienne en bataille, p. 470, 471.
ARSINOE, fille de Ptolomée, épouſe Liſimaque, p. 204. mort de cette princeſſe, p. 351.

ARTABANE, oncle de Xerxes, tâche de le diſſuader de faire la guerre aux Grecs, p. 135, 136.

ARTAXERXES, roi de Perſe, accorde ſon amitié à Thémiſtocle, p. 145.

ARTAXERXES MNEMON ſuccede à Darius Nothus, p. 153. il pardonne à ſon frere, qui avoit entrepris de le tuer, p. 156. ſa conduite à l'égard des dix mille, p. 157. et ſuiv. il tente inutilement la conquête de l'Egipte, p. 177. et ſuiv. Autre tentative ſur l'Egipte auſſi inutile que la prémiere, p. 189. et ſuiv. mort de ce prince, p. 191.

ARTEMISE conſeille, à Xerxes de ne point hazarder de combat naval, p. 140, 141. Son avis n'aïant point été ſuivi, elle fait durant le combat des efforts incroïables de hardieſſe, p. 141.

ARTISANS. Pirrhus les pretége, p. 255, 256.

ASSEMBLEE des Amphictions. Ce que c'étoit 195.

ATHENIENS. Ils abandonnent leur ville, p. 139, 140. Ils prennent la citadelle de Thebes, p. 174. ils font la guerre aux Lacédémoniens, p. 176. ils ſe déclarent contre les Thébains, p. 180. ils ne veulent pas recevoir Démétrius dans leur ville, p. 204.

B

BELIER. Description de cette machine, p. 480, 481.

BERENICE, femme de Ptolomée, obtient pour Pirrhus une flote, et de l'argent, p. 216.

BESSUS forme avec Nabazarne le dessein d'arrêter Darius, et de l'enchainer, p. 36. il lie ce prince avec des chaines d'or, p. 37. il lance contre lui plusieurs flêches, ibid. mort de ce traître, p. 40.

BOMILCAR est vaincu par Agathocle, p. 508. il veut s'emparer de l'autorité souveraine, p. 510. sa mort, p. 511.

BOUCLIER. Ce que c'étoit, p. 457.

BRANCHIDES. Alexandre le grand les fait passer au fil de l'épée, p. 50.

C

CALLISTHENES est mis à mort par Alexandre le grand, p. 51.

CAMBISE fait la conquête de l'Egipte, p. 133.

CAMILLE prend la ville de Veïes, p. 336. il se retire à Ardée, p. 338. il defait les Gaulois

au milieu de Rome, p. 340. il remporte plusieurs victoires, ibid.

CARIDEME donne un bon conseil à Darius, roi de Perse, p. 25, 26. il est mis à mort, p. 27.

CARON reçoit dans sa maison Pélopidas, et les autres conjurés, p. 172.

CARTHAGINOIS forment le dessein d'attaquer les Grecs de la Sicile et de l'Italie, p. 488. il font la paix avec Gélon tiran de Siracuse, p. 489, 490. ils sont battus près de la riviere Crimese, p. 500. ils concluent un traité de paix avec les Siracusains, p. 501. ils se croïent perdus sans ressource, p. 507. et suiv. ils demandent la paix à Pirrhus qui la leur refuse, p. 515. ils défont la flote de ce prince, p. 520.

CASQUE. Ce que c'étoit, p. 456.

CASSANDRE est mis à la tête des compagnies des gardes, p. 54. Polisperchon lui remet le gouvernement de la Macédoine, et de l'armée, p. 63. Cassandre fait la guerre aux Grecs, p. 64. il vole à la défense de la Macédoine, p. 65, il retourne dans la Grece, p. 68. il assiege Olimpias dans Pidna, p. 71. il est cause de la mort de cette princesse, p. 88. il risque, et gagne une bataille contre Eumenes, qu'il fait mourir, p. 90, et suiv. il forme le blocus d'Athenes,

thenes, qu'il eſt bien-tôt après obligé de lever, p. 118. ſa mort, p. 222.

CAVALIER. Ce que c'étoit, p. 483. 484.

CENSEURS. Quelle étoit l'étendue de leur autorité, p. 330.

CESON ſe ſauve de Rome, et eſt condamné à une amande conſidérable, p. 306, 307. il eſt rappellé, p. 313.

CERAUNUS va à la cour de Liſimaque, p. 348. il ſe ſauve à la cour de Séleucus, ibid. il tue ce prince, p. 349. il eſt reconnu roi, p. 350. il épouſe Arſinoé, qu'il relegue enſuite dans la Samothrace, p. 352, il eſt défait, et tué par les Gaulois, p. 353.

CHELIDONIDE eſt infidele à ſon mari. p. 330. elle prépare une corde pour s'étrangler en cas de beſoin, p. 534.

CHERONEE. Bataille de Cheronée gagnée par Philippe, roi de Macédoine, p. 16.

CILLES, général de Ptolomée eſt battu. et fait priſonnier de guerre par Démétrius qui le renvoit avec des préſens, p. 96, 97.

CIMON. Quel il étoit, abregé de ſon hiſtoire, p. 145, 146.

CINCINNATUS eſt élu conſul, p. 312. On lui donne la dictature, qu'il abdique, p. 313.

CINÉAS reçoit Pirrhus dans ſa maiſon, p. 84 quel il étoit, p. 109. il s'oppoſe aux conſeils violens de Timochare, p. 112, et ſuiv. il apprend à Pirrhus, ce qui s'eſt paſſé de plus remarquable dans la Perſe, et dans la Grece avant la naiſſance de Philippe, roi de Macédoine, p. 132, et ſuiv. il découvre une conſpiration contre Pirrhus, p. 217, et ſuiv. Diſcours plein de hardieſſe, qu'il fait à ce prince, p. 220, et ſuiv. il combat le ſentiment de Timochare, p. 243, et ſuiv. il engage le ſénat d'Epire à rentrer dans ſes privileges, p. 262, et ſuiv. il donne à Pirrhus une idée de l'hiſtoire Romaine, p. 283, et ſuiv. il s'embarque pour Tarente, p. 347. ſon ambaſſade à Rome, p. 360, et ſuiv. ſon retour auprès de Pirrhus, p. 363, 364. ſon ſiſteme ſur le monde, p. 434, et ſuiv. il réfuſe d'intercéder pour Timochare, p. 439, et ſuiv. il conſeille à à Pirrhus de paſſer en Sicile, p. 448. il apprend à ce prince l'hiſtoire des Siciliens, et des Carthaginois, p. 487, et ſuiv. il combat le ſentiment de Philoſtrate, p. 526. ſa mort, p. 547. ſes funérailles, et ſon éloge, p. 549.

CIRUS fonde l'empire des Perſes, p. 132, 133.

CIRUS, fils de Darius Nothus. Son entretien avec Liſandre, p. 153, 154, 155. belles, et mau-

mauvaiſes qualités de ce prince, p. 155, et ſuiv. il veut tuer ſon frere, p. 156. il marche contre lui, p. 157. bataille de Cunaxa, ibid. mort de Cirus, ibid.

CLEANTHE. Son hiſtoire, p. 398.

CLELIE. Belle action de cette fille, p. 295, 296.

CLEOMBROTE va chercher les Thébains, et leur livre bataille près de Leuctres, p. 179. ſa mort ibid.

CLEONIME prie Pirrhus de conduire ſon armée contre Lacédemone, p. 530. motifs, qui l'engagent à prendre ce parti, ibid.

CLEOPATRE, fille de Philippe roi de Macédoine, épouſe Aléxandre, roi d'Epire, p. 17.

CLITUS ſauve la vie à Aléxandre le grand, p. 23. il eſt tué par ce prince, p. 50.

COMMERCE. Pirrhus le fait fleurir dans ſon roïaume, p. 253, et ſuiv.

CONON bât les Lacédémoniens près de Cnidos, 166. il ravage la Laconie, et rebâtit la ville d'Athenes, p. 167.

CONSULAT. Ce que c'étoit, p. 292. cette dignité ſuccede à la roïauté, ibid. on l'accorde à des plébeins, 343.

CORINTHIENS. Ils envoïent du ſecours aux Siracuſains, p. 498.
CORIOLAN ſe retire chés les Volſques, p. 300. il fait la guerre aux Romains, p. 301. ſa mort, ibid.
CRATES. Son hiſtoire, p. 396, 397.
CUIRASSE. Ce que c'étoit, p. 456.
CURIOSITES. Il y en a pluſieurs en Egipte, p. 209.

D

DARIUS, fils d'Hitaſpe, ſuccéde à Smerdis le mage, p. 133. il fait la guerre aux Grecs, et perd la bataille de Marathon, p. 133, 134.
DARIUS CODOMAN marche contre Aléxandre le grand, p. 25. il eſt défait à Iſſus, p. 27. il écrit à Aléxandre, p. 32. il perd une ſeconde bataille, p. 33. Diſcours, qu'il fait à ſes ſoldats, p. 35, 36. il eſt arrêté par Beſſus, et Nabazarne, p. 37. ſa mort, p. 38.
DARIUS NOTHUS. Paroles remarquables de ce prince, p. 153.
DECEMVIRS. Leur établiſſement, p. 323. ils donnent des loix au peuple Romain, ibid. on élit de nouveaux decemvirs, p. 324. leur mauvaiſe

mauvaiſe conduite, p. 324, 325. ils ſont caſſés, et punis, p. 327. On reçoit leurs loix, ibid.

DEIDAMIDE, ſoeur de Pirrhus, eſt aſſiegée dans Pidna, p. 71. elle épouſe Démétrius, p. 104.

DEMETRIUS, fils d'Antigone, perd la bataille de Gaza, p. 95. il eſt conduit priſonnier en Egipte, ibid. il eſt mis en liberté, p. 96. il défait Cilles, général de Ptolomée, ibid. il remporte pluſieurs victoires, p. 97. il épouſe la princeſſe Déidamide, p. 104. il entre dans le Pirée, ibid. il aſſiege, et prend Mégare, p. 105, 106. il retourne à Athenes et y épouſe pluſieurs femmes, p. 106. il met à la voile, pour aller faire la conquête de l'Ile de Cipre, ibid. il défait Ménélas, frere de Ptolomée, p. 114. il détruit la flote de Ptolomée, p. 115. il prend Salamine, ibid. ſa flote eſt détruite par la tempête, p. 116. il aſſiege inutilement la ville de Rhodes, p. 117. il remporte pluſieurs victoires, p. 118, 119. il va à Athenes où il ſe livre à la volupté, p. 119. il ſe diſtingue à la bataille d'Ipſus, p. 202, et ſuiv. il ravage les terres de Liſimaque, p. 204. il s'allie avec Séleucus, et fait enſuite la paix avec Ptolomée, p. 204, 205. il prend la ville d'Athenes, et pardonne aux Athéniens, p. 215. il perd

perd preſque tous ſes états, p. 216. il eſt proclamé roi de Macédoine, p. 224. il perd ce roïaume, p. 236. priſon, et mort de ce prince, p. 240, et ſuiv.

DEMOCRITE. Son hiſtoire, p. 393, et ſuiv.

DEMOSTHENE harangue à Athenes contre Philippe, roi de Macédoine, hiſtoire de cet orateur, p. 10, et ſuiv.

DENIS, le tiran, va au ſecours de Géla, p. 492. il fait la paix avec les Carthaginois, p. 492, 493. il ſe prépare à les attaquer, p. 493. il eſt vaincu par Magon, p. 498. ſa mort ibid.

DENIS, le jeune, ſuccede à ſon pere, p. 498. ſes cruautés, ibid.

DENTATUS fait de remontrances au conſul Romilius, p. 319. il attaque, et prend le camp des ennemis, p. 320, 321. il perſuade au peuple Romain de refuſer le triomphe à Romilius, p. 322.

DICTATURE. Son établiſſement, p. 297.

DIOCLES conſeille aux Siracuſains de faire mourir Nicras, p. 150.

DIOGENE. Son hiſtoire, p. 393, et ſuiv.

DIX MILLE. Leur re:raite, p. 157. et ſuiv.

E

EACIDE, roi d'Epire, retablit Olimpias ſur le trône de Macédoine, p. 65. il retourne en Epire, p. 68. ſa réponſe à Néoptoleme, p. 75, 76. ſa défaite, ſa condamnation, et ſa mort, p. 77, 78.

ECCLESIASTIQUES. Pirrhus s'oppoſe à leurs déſordres, p. 247, 248.

ECOLES publiques. Pirrhus en établit pluſieurs dans ſon roïaume, p. 258.

EDILES. Quelles étoient leurs fonctions, p. 343.

ELEPHANS. De quel uſage ils étoient dans les batailles, p. 458, p. 459.

EMPEDOCLE. Son hiſtoire, p. 390, 391.

EPAMINONDAS. Ses belles qualités, p. 170, et ſuiv. il va au ſecours de Pélopidas, p. 173. bataille de Leuctres, p. 179. il eſt nommé gouverneur de la Béotie, et va juſqu'aux portes de Sparte, ibid. il délivre Pélopidas, p. 184. il fait une tentative inutile contre Sparte, p. 187, 188. bataille de Mantinée, p. 188. mort d'Epaminondas, p. 189.

EPEES. Combien il y en avoit de ſortes chés les Epirotes, p. 457.

EPHESTION, favori d'Alexandre le grand, choisit Abdolonime pour roi de Sidon, p. 30, et suiv. il épouse la plus jeune des filles de Darius Codoman, p. 47.

EPICURE. Son histoire, p. 411, 412. ce qu'il pensoit sur le souverain bien, p. 418, 419. comment il prouvoit l'éxistence de Dieu, p. 424.

EPICURIENS. Ce qu'ils pensoient sur la création, p. 429.

EPIROTES. Leurs plaintes, et leurs murmures contre Eacide, p. 69, 70. ils le condamnent à la mort, p. 78. ils veulent faire mourir Pirrhus, p. 79, 81. leur maniere de combattre, p. 471, 472. leur maniere d'assiéger les places fortes, p. 482, et suiv. leur mécontentement à l'égard de Pirrhus, p. 524.

ERASISTRATE guérit le prince Antiochus, p. 225, et suiv.

EVALCUS, général des Lacédémoniens, s'avance jusqu'auprès du camp de Pirrhus, p. 537. sa mort, p. 538.

EUCLIDE. Son histoire, p. 390, 391.

EUDAMIDAS s'empare de Potidée, et forme le siege d'Olinthe, p. 168.

EUMENES obtient pour sa part la Cappadoce, et la Paphlagonie, p. 54. il conclut un traité d'alliance avec Perdiccas, p. 57. il est déclaré ennemi

des Grecs, p. 160. il attaque l'armée d'Antipater, qu'il met en fuite, p. 61. vaincu par Antigone, il se retire dans Nora, où celui-ci vient l'assieger, p. 62. il fait la paix avec ce prince, p. 63. il conclut un traité secret avec Olimpias, et Polisperchon, p. 90. il combat contre Antigone, et est livré à ce prince par ses propres soldats, p. 90, 91. sa mort, p. 93.

F

FABRICIUS. Son ambassade vers Pirrhus, p. 367, et suiv. il refuse d'accepter les offres de ce prince, p. 371, et suiv. 437. conversation qu'il eut avec Pirrhus, et Cinéas, p. 375, et suiv. on lui donne le commandement de l'armée Romaine, p. 438. sa lettre à Pirrhus, p. 438. Bataille d'Asculum, p. 444, et suiv.

FEMMES Lacédémoniennes. Elles donnent des preuves de leur courage, p. 503, et suiv.

FRONDE. Ce que c'étoit, p. 458.

G

GAULOIS, ils assiegent Clusium, p. 338. ils entrent dans Rome, qu'ils brulent, p. 339.

ils ſont vaincus par Camille, p. 340. ils ſont battus par les Romains en pluſieurs rencontres, p. 344. ils entrent dans la Macédoine, et remportent une grande victoire ſur Cérunus, p. 352, 353. ils prennent parti dans l'armée de Pirrhus, p. 528. ils pillent les tombeaux des rois de Macédoine, p. 529.

GELON, tiran de Siracuſe, défait l'armée des Carthaginois, p. 489. il conclut un traité d'alliance avec eux, p. 489, 490.

GELON tache de corrompre Mirtille, p. 217, et ſuiv.

GENERAL d'armée. Quel eſt ſon devoir, p. 459. A quelles marques on peut connoître un bon général, p. 465, et ſuiv.

GLAUCIAS, roi d'Illirie, accorde ſa protection à Pirrhus, p. 2, 84, 85. bonnes qualités de ce prince, p. 3. il conduit Pirrhus en Epire, et le retablit ſur le trône de ſes ancêtres, p. 107. il donne de bons conſeils à Cinéas, p. 111, et ſuiv. il retourne en Illirie, p. 114.

GORGIDAS vient au ſecours de Pélopidas, p. 173.

GRANIQUE. Bataille du Granique gagnée par Alexandre le grand, p. 23.

GRECS. Ils ſe revoltent contre les Macédoniens, et levent une armée nombreuſe, p. 54. ils aſſiegent Antipater dans Lamia, p, 55. il battent

Xerxes à Salamine, p. 143. ils défont l'armée de Mardonius près de Platée, p. 143. ils détruiſent la flote des Perſes à Micale, ibid. leur armée navale fait pluſieurs conquêtes, p. 143, 144.

GUERRE. Ce que c'étoit que la guerre ſacrée, p. 5, 6. Pourquoi on doit entreprendre la guerre, p. 451. Comment on doit la commencer, p. 451, et ſuiv.

H

HANNON. Son armée eſt battue à plate couture, et lui même eſt tué dans la mêlée, p. 508.

HARANGUES. Pirrhus les croïoit néceſſaires avant la bataille. p. 467, et ſuiv.

HARMODIUS délivre Athenes de la tirannie d'Hipparque, et eſt tué par les gardes de ce prince, p. 133.

HELENUS, fils de Pirrhus. Sa naiſſance, p. 299. il eſt la cauſe innocente de la mort de ſon pere, p. 540, ſon couronnement, p. 547.

HERACLITE. Son hiſtoire, p. 406, 407.

HERDONIUS entreprend de ſe rendre maître de Rome, p. 310. ſa mort, p. 312.

HERMOCRATE s'oppoſe à Dioclès, p. 150, et ſuiv.

HIPPIAS, frere d'Hipparque, engage les Perſes à déclarer la guerre aux Grecs, p. 133. il eſt tué à la bataille de Marathon, p. 134.

HIPPIAS ſauve Pirrhus, p. 81. Glaucias le laiſſe auprès de ce jeune prince, p. 100.

HONNEURS funebres. Quels étoient ceux, qu'on rendoit aux officiers, et aux ſoldats Epirotes tués dans les batailles, p. 477.

HOPITAUX. Il y en avoit pluſieurs dans le camp des Epirotes, p. 472.

I

JAVELINE. Ce que c'étoit, p. 457, 458.

ICETES, tiran des Léontins, eſt appellé par quelques Siracuſains au ſecours de leur ville, et y entre avec des troupes, p. 498, 499. il en ſort preſque auſſi-tôt, p. 500.

ICILIUS procure aux tribuns du peuple le pouvoir de convoquer le ſénat, p. 314.

IMICLON ſe rend maître d'Agrigente, et enſuite de Géla, p. 492. il fait la paix avec Denis le tiran, p. 492, 493. il aſſiege Siracuſe par terre, et par mer, et eſt battu par Denis, p. 495, 496. ſa mort, p. 497.

ISMENIE, magiſtrat de Thebes, eſt arrêté, et mis à mort, p. 169, 170.

L

LACEDEMONE. Siege de cette ville par Caſſandre, p. 64.

LACEDEMONIENS ils remportent un avantage conſidérable ſur leurs ennemis près de Némée, p. 165, 166. ils perdent un combat naval près de Cnidos, p. 166. ils concluent une paix honteuſe avec la Perſe, p. 167, 168. ils ſont défaits par Pélopidas, p. 176, 177. ils ſont battus à Mantinée, p. 188. ils prenent des méſures pour bien défendre leur ville, p. 532. ils ſont taillés en pieces par Pirrhus, p. 537, 538.

LANCES. Comment celles des Epirotes étoient faites, p. 457.

LEONAT marche au ſécours d' Antipater, p. 54.

LEONIDE, roi de Sparte, va attendre Xerxes au détroit des Termopiles, p. 139. il combat contre lui avec trois cens Lacédémoniens, et meurt les armes à la main, ibid.

LEOSTHENE, général des Grecs, eſt tué d'un coup de pierre, p. 55.

LEVINUS. Son armée eſt battue près d'Héraclée par Pirrhus, p. 349.

LISIMAQUE reçoit en partage la Thrace, et les provinces voiſines, p. 53. il ſe trouve à la bataille

bataille d'Ipſus, p. 201. il épouſe Arſinoé, fille de Ptolomée, p. 204. il enleve à Démétrius ce qu'il poſſedoit en Aſie, p. 226. il partage avec Pirrhus le roïaume de Macédoine, p. 238. qui il étoit, p. 268. ſes cruautés, p. 348. ſa mort. p. 349.

LOIX. il y en avoit de fort raiſonnables en Egipte, p. 210, et ſuiv. Loi Voléríene, p. 305. Loi Térentilla, p. 306, 322.

LUCRECE. Chaſteté, et mort de cette dame, p. 291, 292.

M

MAGON. Son armée eſt défaite dans la Sicile, et lui-même eſt tué dans la mêlée, p. 497.

MAGON II. remporte une grande victoire ſur Denis le tiran, p. 498. il entre dans le port de Siracuſe, p. 499. il retourne à Carthage, p. 500. ſa mort, ibid.

MAMERTINS. Ils attaquent Pirrhus, et ſont vaincus par ce prince, p. 521.

MANLIUS CURIUS défait les Epirotes près de Bénévent, p. 552, et ſuiv.

MANLIUS empêche les Gaulois de ſe rendre maîtres du capitole, p. 340. il veut s'emparer de l'autorité ſouveraine, p. 341. il eſt mis à mort, p. 342.

MAR-

MARDONIUS reçoit de Xerxes le commandement d'une armée de trois cens mille hommes, p. 141. il eſt battu à plate couture près de Platée, p. 143.

MEGACLES favori de Pirrhus, ſa mort, p. 358.

MELIUS. Sa conſpiration, et ſa mort, p. 331.

MENELAS, frere de Ptolomée, eſt battu par Démetrius, p. 114.

MENENIUS Agrippa perſuade au peuple Romain de rentrer dans Rome, p. 300.

MENTOR facilite à Ochus la conquête de l'Egipte, p. 192.

MESSAPIENS, ils ſauvent Pirrhus du naufrage, p. 354.

MILICE, celle d'Epire eſt bien diſciplinée, et bien aguerie, p. 259, et ſuiv.

MILTIADE gagne la bataille de Marathon contre les Perſes, p. 134.

MIRTILLE va découvrir à Pirrhus une conſpiration contre ſa perſonne, p. 219,

MUTIUS, ſa conſtance, p. 294, 295.

N

NEANDRON ſauve Pirrhus, p. 81. Glaucias le laiſſe auprès de ce jeune prince, p. 100.

NEARQUE eſt fait amiral de la flote Macédonienne, p. 47. ſon retour, p. 48.

NECTANEBUS monte ſur le trône d'Egipte, p. 190.

NEOPTOLEME, roi d'Epire, ſe met à la tête des revoltés, p. 71. Son diſcours à Eacide, p. 71, et ſuiv. il eſt déclaré ennemi de l'état, p. 76. il combat combat contre Eacide, qu'il défait, p. 77. il eſt chaſſé du trône par Pirrhus, 110. il revient en Epire, p. 120. il remonte ſur le trône par les intrigues de Timochare, p. 130. il conſent à partager l'autorité ſouveraine avec Pirrhus, p. 216. il conſpire contre Pirrhus, qui le tue, p. 217, et ſuiv.

NICIAS s'oppoſe à Alcibiade, p. 149. il eſt forcé de prendre le commandement des troupes deſtinées à la conquête de la Sicile, p. 149. il part pour cette île ; et après avoir eu d'abord quelque avantage, il eſt contraint de ſe rendre à diſcrétion, ibid. il eſt condamné à mort, p. 152.

NOBLESSE. Nature, et privileges de celle d'Epire, p. 249, et ſuiv.

NUMA Pompilius. Son hiſtoire, p. 286.

O

OBSIDIUS veut tuer Pirrhus, et eſt tué lui même, p. 357, 358.

OCHUS, roi de Perſe. Mauvaiſes qualités de ce prince, 191. il fait la conquête de l'Egipte, p. 192.

OLIMPIAS eſt donnée en mariage à Philippe, roi de Macédoine, p. 7. elle accouche d'Alexandre le grand, p. 7, 8. elle eſt exclue du gouvernement, et ſe retire en Epire, p. 55. elle eſt élue reine de Macédoine, p. 65. elle s'abandonne à ſon reſſentiment, p. 70. elle ſe retire à Pidna, où elle eſt aſſiégée par Caſſandre, p. 71. ſa mort, p. 88, 89.

OLINTHIENS. On leur déclare la guerre, et ils ſont forcés de ſe rendre, p. 168.

ONOMARQUE inſulte Eumene, p. 93.

ORESUS, tue Ptolomée, fils de Pirrhus, p. 537.

P

PAISANS. Pirrhus les encourage, p. 257.

PANTHAUCUS eſt vaincu par Pirrhus, p. 228.

PARMENION eſt aſſaſſiné, p. 50.

PARTISANS. Pirrhus les relegue dans l'île de Corcire, p. 257.

PAUSANIAS aſſaſſine Philippe, roi de Macédoine, p. 18.

PAUSANIAS, roi de Lacédémone, défait l'armée de Mardonius, p. 143. il fait pluſieurs conquêtes, p. 143, 144. il veut trahir ſa patrie ; mais ſa trahiſon eſt découverte, et il eſt mis à mort, p. 144.

PELOPIDAS emploïe ſon bien à ſecourir les pauvres, p. 170. ſes belles qualités, p. 170, et ſuiv. il rend la liberté à ſa patrie, p, 172, et ſuiv. il défait les Lacédémoniens, p. 176, 177. il eſt nommé gouverneur de la Béotie, et va juſqu'aux portes de Sparte, 179. il engage Artaxérxes à ſe déclarer en faveur des Thébains, p. 180, et ſuiv. il eſt mis en priſon, p. 183. il obtient ſa liberté, p. 184. il défait Aléxandre de Phéres, et eſt tué par les gardes de ce prince, p. 185, 186.

PERDICCAS obtient pour ſa part une des deux Médies, eſt chargé de la perſonne du roi, et eſt fait regent du roïaume, p. 54. il conclut un traité d'alliance avec Eumene, p. 57. il marche contre Ptolomée, roi d'Egipte, p. 58. ſa mort, ibid.

PERICLES commence la guerre contre les Lacédémoniens, p. 147. quel il étoit, p. 147, et ſuiv. ſa mort, p. 148.

PERIPATETICIENS, leur ſentiment ſur le ſouverain bien, p. 417, 418.

PERSE. Cauſes des revoltes fréquentes dans ce roïaume, p. 192.

PERSES, leur hiſtoire, p. 132, et ſuiv.

PEUPLE Romain. Son hiſtoire, p. 284, et ſuiv.

PHALANGE Macédoniene. Ce que c'étoit, p. 9.

PHARNABAZE échoue dans ſon entrepriſe contre l'Egipte, p. 177, et ſuiv.

PHEBIDAS s'empare au milieu de la paix de la citadelle de Thebes, p. 168, 169.. il eſt dépouillé du commandement, et condamné à une amande de cent mille dragmes, p. 169.

PHILIDAS trompe les magiſtrats de Thebes, p. 172.

PHILIPPE, roi de Macédoine. Son hiſtoire, p. 6, et ſuiv.

PHILIPPE ſuccede à Caſſandre, ſon pere, p. p. 222.

PHILOSOPHES, leur ſentimens, p. 143, et ſuiv. réponſſe des philoſophes Indiens à Aléxandre, p. 46.

PHILOSTRATE entreprend inutilement de perſuader à Pirrhus de reſter en Italie, p. 524, 525.
PHILOTAS. Sa mort, p. 50.
PHOCEENS, ils ſont accuſés de ſacrilege, p. 5. Philippe, roi de Macédoine, leur fait la guerre, et les bat, p. 9. ils ſont punis par les amphictions, p. 13.
PHOCION chaſſe Philippe, roi de Macédoine de l'île d'Eubée. Quel étoit ce général, p. 15, 16.
PHODRIAS tâche en vain de ſurprendre le Pirée, p. 174.
PIRRHON. Son hiſtoire, p. 410, 411.
PIRRUS, roi d'Epire, ſa naiſſance, p. 65. il eſt conduit en Illirie, et arrive à la cour de Glaucias, qui lui accorde ſa protection, p. 2, 64, 65. il prie Androclion de lui donner une idée des affaires de la Grece, p. 4, et ſuiv. il pleure la mort de ce gouverneur, p. 102, il retourne en Epire, p. 107. et ſuiv. il donne ſa confiance à Cinéas, p. 109. il monte ſur le trône d'Epire, p. 110. il part pour l'Illirie, où il cherche à acquerir de nouvelles connoiſſances, p. 128, et ſuiv. il eſt détrôné, p. 130. il ſe retire à Athenes auprès de Démétrius, ſon beaufrere, p. 132. il ſe diſtingue à la bataille d'Ipſus, p. 203. il va en Egipte en qualité d'ôtage, p. 205. ſa conduite à

la cour de Ptolomée, p. 213, il eſt rétabli dans ſes états, p. 216. il tue Néoptoleme, p. 219. Diverſes expéditions de ce prince p. 227, 228. il eſt proclamé roi de Macédoine, p. 236. il perd ce roïaume, p. 241. il travaille à rendre ſon roïaume floriſſant, p. 247, et ſuiv. il ſe dépouille de la plus grande partie de ſes prérogatifs en faveur de ſon peuple, p. 262, et ſuiv. il s'embarque pour l'Italie, fait naufrage, et eſt ſauvé par les Meſſapiens. p. 353, 354. il réforme les moeurs des Tarentins, p. 355. bataille d'Héraclée, p. 356, et ſuiv. il envoïe une ambaſſade à Rome, p. 360. Timochare veut l'empoiſonner, p. 438. il renvoïe tous les priſonniers Romains ſans rançon, p. 444. bataille d'Aſculum, p. 444, et ſuiv. il forme la réſolution de paſſer en Sicile, p. 513, 514. il y fait des progrès conſidérables, p. 514. il y exerce une domination tirannique, p. 515, et ſuiv. 519. il eſt contraint de répaſſer en Italie, p. 520. il eſt battu ſur mer par les Carthaginois, ibid. il défait les Mamertins, et entre dans Tarente, p. 521, 522. bataille de Bénévent, p. 522, et ſuiv. il rétourne en Epire, p. 527. il met l'armée d'Antigone en déroute, p. 528. il eſt proclamé une ſeconde fois roi de Macédoine, p. 528. il s'empare de preſque toutes les villes de ce roïaume, p. 529. il tente,

mais

mais en vain, de ſe rendre maître de Sparte, p. 533, et ſuiv. il défait les Lacédémoniens, p. 537, 538. il va à Argos, et entre de nuit dans cette ville avec un corps de troupes, p. 538, et ſuiv. mort de ce prince, p. 541. ſes funerailles, p. 547. ſon caractere, p. 549.

PISANDRE bat les Lacédémoniens près de Cnidos, p. 166.

PITHAGORE. Son hiſtoire, p. 399, et ſuiv.

PITHAGORICIENS. Ce qu'ils penſent ſur les âmes ſéparées des corps, p. 433.

PLACES fortes. Comment elles étoient fortifiées en Epire, p. 479, 480.

PLATON, hiſtoire de ce philoſophe, 383, 384. Ce qu'il penſoit ſur la création, p. 429, 430.

POLISPERCHON eſt établi viceroi de Macédoine, p. 58. il ſe rétire en Epire, p. 63. il marche contre la Macédoine, p. 64. il va au ſécours d'Olimpias, qu'il abandonne à la merci de Caſſandre, p. 86, et ſuiv.

PORSENNA fait la guerre aux Romains, p. 294, et ſuiv.

PORUS, le plus puiſſant roi des Indes, eſt vaincu par Aléxandre le grand, qui lui rend ſes états, et y ajoute d'autres provinces, p. 45.

PRETURE, Son établiſſement, p. 334.

PTO-

PTOLOMEE obtient pour ſa part l'Egipte, et les conquêtes d'Aléxandre dans l'Arabie, la Cirénaïque, et la Libie, p. 53. il bat Démétrius près de Gaza, p. 95. ſa flote eſt détruite devant Salamine, p. 115. il fait une deſcente dans l'île de Cipre, p. 216. priſe de Salamine, p. 224. mort de Ptolomée, p. 567. éloge de ce prince, p. 267, 268.

PTOLOMEE, fils de Pirrhus, chaſſe Antigone de Theſſalonique, p. 529. il ſuit ſon pere au ſiege de Sparte, p. 533, et ſuiv. ſa mort, p. 537.

PUNITIONS. Combien il y en avoit de ſortes chés les Epirotes, p. 473, et ſuiv.

Q

QUESTURE. Ce que c'étoit 334. On la donna pour la prémiere fois à des Plebeiens, l'an 344 depuis la ſondation de Rome, p. 334.

R

RECOMPENSES. Pirrhus ne manquoit jamais d'en accorder à ceux qui ſe diſtinguoient, p. 476, 477.

ROMAINS. Ils declarent la guerre aux Tarentins, p. 271. ils envoïent une ambaſſade à Pirrhus, p. 367.

ROMULUS. Hiſtoire de ce prince, p. 285, 286.

S

SCITHES. Ils envoïent des ambaſſadeurs à Aléxandre le grand, p. 41. diſcours de ces derniers, p. 41, et ſuiv. les Scithes ſont défaits, p. 44.

SELEUCUS eſt mis à la tête de la cavalerie des alliés, p. 54. il engage à la bataille d'Ipſus une partie des ſoldats d'Antigone à paſſer dans ſon armée, p. 203. il épouſe Stratonice, fille de Démétrius, p. 225. il la cede à Antiochus, ſon fils, p. 224. il fait Démétrius priſonnier de guerre, p. 240. il ſe rend maître des états de Liſimaque, p. 349. il eſt aſſaſſiné par Céraunus, ibid. ſon éloge, ibid.

SENAT. Celui d'Epire rentre dans ſes privileges, p. 265, 266. il les abandonne, p. 280, 281. le ſénat Romain cede au peuple le mont Aventin, p. 315. il ordonne, que les ſoldats ſeroient païés des deniers publics. Il refuſe de faire la païx avec Pirrhus, p. 362, 363.

SERVIUS TULLIUS, ſon hiſtoire, p. 289, 290.

SISIGAMBIS pleure Darius, qu'elle croit mort, p. 27. Aléxandre le grand lui rend viſite, et la con-

console, p. 27, et suiv. elle est mécontente des présens de ce prince, p. 33, 34.
SMERDIS est tué par son frere Cambise, p. 133.
SMERDIS le mage est mis à mort au bout de quelques mois de regne, p. 133.
SOCRATE, histoire de ce philosophe, p. 378, et suiv.
SOLDATS Epirotes. Leur nourriture, p. 454, 455. leur païe, p. 455, 456. de quelle maniere se faisoit leur marche, p. 459, 460. A quoi ils s'occupoient dans leur camp, p. 464, 465. il ne leur étoit pas permis de voler, p. 465.
SOPHILE, sentiment de ce philosophe, p. 416.
SPITAMENE, livre Bessus à Alexandre le grand, p. 40.
STOICIENS. Leur sentiment sur le souverain bien, p. 414, et suiv. Ce qu'ils pensoient sur la création, p. 429.
STRATON, roi de Sidon, est détrôné par Alexandre le grand, p. 30

T

TARENTINS. Ils offrent le commandement de leur armée à Pirrhus, p. 271. ils lui envoïent une seconde ambassade, p. 347. ils construisent une flote, ibid. ils font des remontrances à Pirrhus, p. 513.

TARQUIN, l'ancien, ſon hiſtoire, p. 288, 289.
TARQUIN, le ſuperbe. Hiſtoire de ce prince, p. 290, et ſuiv.
TEMPANIUS empêche l'armée Romaine d'être battue, p. 332.
TACHOS, roi d'Egipe, eſt détrôné, par Agéſilas, p. 190.
THALES, le Miléſien. Hiſtoire de ce philoſophe, p. 376, 377.
THEBAINS. Ils battent les Lacédémoniens à Mantinée, p. 188.
THEBEE, femme d'Aléxandre de Phérès, va voir Pélopidas dans la priſon, p. 184. Elle aide à tuer ſon mari, p. 187.
THEBES eſt détruite par Aléxandre le grand, p. 23. et rebâtie par Caſſandre, p. 95.
THEMISTOCLE. Son caractere, p. 138. Il perſuade aux Athéniens d'envoïer leurs femmes, et leurs enfans à Trézene, et d'aller attendre la flotte ennemie à Salamine, p. 140. Il a preſque toute la gloire de la bataille de Salamine, p. 142, 143: proſcrit par ſes citoïens, il ſe refugie vers Artaxerxes, qui lui accorde ſon amitié, p. 144, 145.
THEOPHRASTE. Hiſtoire de ce philoſophe, p. 392, 393.
THEOPHRASTE, l'Epicurien. Sentimens de ce philoſophe, p. 426, et ſuiv.

TIMOCHARE. Caractere de ce miniſtre, p. 100, et ſuiv. il empoiſonne Androclion, p. 102. il conſole Pirrhus, p. 102, 103. il conſeille à ce prince de faire tuer Néoptoleme, et tous ſes adhérens, p. 120, et ſuiv. il profite de l'abſence de Pirrhus, pour retablir Néoptoleme, p. 130. il revient à la cour, et donne à Pirrhus des conſeils violens, p. 222, et ſuiv. il tente inutilement de ruiner Cinéas dans l'eſprit de Pirrhus, p. 365. il forme la réſolution d'empoiſonner le Roi, p. 367. il écrit à Fabricius à ce ſujet, p. 438. il eſt condamné à mort, p. 439. il eſt forcé d'avaler du poiſon, p. 442.

TIMOLEON marche au ſecours de Siracuſe, p. 499. il délivre cette ville, p. 500. il défait les Carthaginois, ibid. il conclut un traité de paix avec eux, p. 501.

TIMOTHEE, fils de Conon, remporte des avantages conſidérables ſur les ennemis d'Athenes, p. 176.

TISSAPHERNE, Satrape de Perſe ; Agéſilas lui fait la guerre, p. 162, et ſuiv.

TITUS Manlius. Son amour filial, p. 345.

TOURS Mobiles. Deſcription de ces machines, p. 481, 482.

TRANCHEES. Combien il y en avoit de ſortes. p. 483.

TRIBUNS du peuple. Leur établiſſement, p. 329. ils forment, mais en vain, le deſſein de faire perir le ſénat, p. 308. et ſuiv.

TRIBUNS militaires. Leur établiſſement, p. 329. Ils ſont battus par les Gaulois, p. 339. Camille les délivre, p. 340.

TULLUS Hoſtilius. Son hiſtoire, p. 287, 288.

V

VIRGINIUS decouvre les deſſeins ambitieux de Viſcellinus, p. 301, 302.

VISCELLINUS aſpire à la roïauté, p. 301. Sa mort, p. 332.

X

XENOCRATE. Hiſtoire de ce philoſophe, p. 385. et ſuiv.

XENOPHON eſt choiſi pour un des chefs des dix mille, p. 159. il les encourage, p. 159. et ſuiv.

XERXES, roi de Perſe, forme la reſolution de faire la guerre aux Grecs, et marche contre eux avec une armée de douze cens mille hommes, p. 135. il pille le temple de Delphes, et brule la ville d'Athenes, p. 140. Sa flote eſt battue par celle des Grecs près de Salamine, p. 141. il laiſſe à Mardonius une armée de trois cens mille

mille hommes, et ſe retire avec précipitation dans ſon roïaume, p. 141, 142. il eſt tuê par Artabane, capitaine de ſes gardes, p. 144.

Z

ZENON. Hiſtoire de ce philoſophe, p. 397.
ZOPHIRE, confident d'Antigone, coupe la tête à Pirrhus, p. 541.

FIN.

ERRATA.

Page.	Ligne.	Errata.	Liſez.
14	9	eu	eue
49	12	mit	mis
79	22	qu'il	qu'il eſt
89	13	cruautes	cruautés
104	8	avoit	avoient
116	19	eux	eut
181	14	emploïe	emploïé
221	11	eu	eue
223	10	de de	de
233	21	tirant	tiran
251	25	il	ils
271	27	armé	armée
318	18	qui et	qui eut
330	10	Preteurs	Cenſeurs
330	13	leur	leurs
392	15	la men	de la mer
394	25	pat un	par un
411	26	vint	alla
448	4	eſt en	en eſt
472	6	qu'ils	qu'il
500	18		y en eut il
503	6	ſes	les
513	1	accorder,	accorder et
527	22	arriveé	arrivée
541	4	des des	des
549	18	veçut	vecut
555		Aſcrotate	Acrotate
253	18	plus plus	plus
420	11	pids	pieds

BRITISH MUSEUM 6 FE 79